

A MES ÉLÈVES.

MORCEAUX DE LECTURE

ET

EXERCICES DE MÉMOIRE

EN VERS ET EN PROSE,

OU

ÉTUDE PRATIQUE

DE LA LANGUE FRANÇAISE.

PAR

J. BASTIN,

AUTEUR DU GUIDE EN RUSSIE, ANCIEN PROFESSEUR A GENÈVE, ACTUELLEMENT A L'ÉCOLE IMPÉRIALE DE DROIT, AUX 4ÈME ET 6ÈME GYMNASES ET DANS PLUSIEURS INSTITUTIONS DE ST. PÉTERSBOURG.

Quid verum atque decens curo et rogo.
(*Horace.*)
De grammaticis sic sentio: Pleraque usu discenda, regulae deinde addendae ad perfectionem.
(*Leibnitz*, *1646—1716.*)

ST. PÉTERSBOURG. place de l'Amirauté N° 10

Chez les principaux libraires et chez l'auteur, ~~pont Tchernicheff, m. Vetoschkine,~~ log. 21.

Imprimerie de V. Bésobrasoff & Comp. (Was. Ostr., 8 lin., No. 45).

1868.

Coin de la Vosnessensky, m. Steinbock log.

A MES ÉLÈVES.

MORCEAUX DE LECTURE

ET

EXERCICES DE MÉMOIRE

EN VERS ET EN PROSE,

OU

ÉTUDE PRATIQUE

DE LA LANGUE FRANÇAISE.

PAR

J. BASTIN,

AUTEUR DU GUIDE EN RUSSIE, ANCIEN PROFESSEUR A GENÈVE, ACTUELLEMENT A L'ÉCOLE IMPÉRIALE DE DROIT, AUX 4ÈME ET 6ÈME GYMNASES ET DANS PLUSIEURS INSTITUTIONS DE ST. PÉTERSBOURG.

Quid verum atque decens curo et rogo.
(*Horace.*)

De grammaticis sic sentio: Pleraque usu discenda, regulae deinde addendae ad perfectionem.
(*Leibnitz, 1646—1716.*)

ST. PÉTERSBOURG.

Chez les principaux libraires et chez l'auteur, pont Tchernicheff, m. Vetoschkine, log. 21.

Imprimerie de V. Bésobrasoff & Comp. (Was. Ostr., 8 lin., No. 45).

1868.

Table des matières.

I.

Exercices de mémoire.

II.

Morceaux choisis en prose et en vers dans les différents siècles de notre littérature.

III.

Morceaux de lecture en prose.

Fautes d'impression.

Nous engageons Messieurs les précepteurs à les faire disparaître immédiatement afin que les élèves ne les aient pas constamment sous les yeux.

Poésie.

№ 127. Lisez oiseaux.
185. — cocher.
188. — prestesse.
194. — Révérend.

Prose.

№ 49. Lisez détruite, réunie, Égypte (accents omis).
119. — nous devons au lieu de devous.
188. — glacial — glaçial.
189. — tu me les as volés.
198. — annoncer au lieu de annnoncer.
211. — plaisir — plasir.
226. — à la potence.
235. — avec quelle clarté.

Errata et omissions du vocabulaire.

Page 7, lisez également.
— 9, — Absence au lieu de abcence.
— 25, — à dessein.
— 25, — divaguer pour digvauer.
— 45, — Meurtrir, поминать au lieu de понимать.
— 48, — à l'œil nu, простымъ глаз.

Adresser, надписывать, обращать.
Ajourner, отлагать, откладывать (différer).
Apostropher, обращать рѣчь кому, ругать, нанести ударъ.
Arriver, прибывать, приходить, случаться.
Atre (foyer), m., очагъ, подъ.
Balustrade, f., перила.
Berceau, бесѣдка, начало.
Bouger, трогаться, сходить съ мѣста.
Cause (à - de), ради, для.
Cavalier, всадникъ.
Charger, поручать, нападать; se -, принимать на себя.
Cire, f., воскъ.
Compliment, привѣтствіе, поздравленіе.
Compter (sur), думать, полагаться.
Contraste, m., противоположность, разность.
Déparer, снимать украшеніе.
Déroger (à), отмѣнять (законъ), лишаться права дворянства.
Deviner, отгадывать, порицать.
Empourprer, багрянить.
Exécuter (s'), уступать (faire une chose contraire à ses intérêts).
Féliciter, поздравлять.
Feston (guirlande), m., вѣнокъ.
Fougère, f., папоротникъ.
Foyer (âtre) m., очагъ, фокусъ.
Guirlande (feston), f., вѣнокъ.
Marmot, m., мартышка, мальчишка.
Rein, почка, чресла, поясница.
Sautiller, перепрыгивать.
Sire, m., Всемилостовѣйшій Государь; un pauvre -, человѣкъ безъ дарованій.
Tarare, -int., какъ бы не такъ.
Tisane, тизана (orge, réglisse, guimauve, chiendent).
Voleter, порхать, перепархивать.

N. B. Les morceaux en prose sans noms d'auteurs sont pour la plupart des traductions de l'anglais, de l'allemand ou du russe faites par l'auteur lui-même.

INTRODUCTION.

De grammaticis sic sentio : Pleraque usu discenda regulae deinde addendae ad perfectionem.

Le but proposé par le savant philosophe et mathématicien allemand, nous le poursuivons depuis longtemps et le livre que je publie aujourd'hui reste fidèle à ce principe, en ne présentant que le côté pratique de notre langue pour laisser aux précepteurs, qui voudront s'en servir, le soin de le compléter par les règles qu'ils croiront nécessaires ou utiles à la jeunesse de nos écoles.

J'offre mon travail à mes élèves et j'espère qu'ils l'accueilleront comme le fruit de la longue expérience de leur vieux précepteur. Ils n'y trouveront du reste aucune de ces descriptions difficiles, souvent même ennuyeuses, ou de ces idées abstraites pour lesquelles ils se sentent en général fort peu de goût, mais des récits clairs et simples, à la portée de tous, de petites histoires variées et intéressantes qu'ils pourront raconter pendant la leçon et qui leur donneront toutes les formes du verbe et de la conversation. Les morceaux de poésie qu'ils auront à apprendre par cœur sont, pour la plupart, fort courts et les histoires que nous leur donnons en prose ne sont guère plus longues et présentent presque toujours des sujets finis.

Le tableau des verbes irréguliers qui se trouve à la fin du livre facilitera aux élèves le travail des conjugaisons qui s'oublient toujours assez facilement, si le maître n'a soin de les revoir de temps à autre, même dans les classes supérieures, et le vocabulaire que nous avons travaillé avec beaucoup de soin, leur suffira non-seulement pour lire notre manuel, mais encore la plupart des ouvrages dont ils voudront prendre connaissance.

Aujourd'hui que la plupart de nos établissements d'instruction publique sont devenus classiques, le français, selon nous, doit surtout s'enseigner en remontant à ses deux sources le latin, notre langue mère, et le grec dont tant de mots sont devenus français, grâce à l'influence

des Phocéens de Marseille sur les anciens Gaulois, leurs voisins, et aux savants de la Renaissance dont tous les efforts tendirent à rapprocher notre langue de celles de Rome et d'Athènes. L'influence des Grecs-Phocéens sur les Gaulois ne peut-être mise en doute lorsque nous lisons dans César, Guerre des Gaules, livre VI, chapitre 14, que les Druides se servaient des caractères grecs pour la plupart des actes publics et pour les conventions particulières (quum in reliquis fere rebus, publicis privatisque rationibus, Graecis utantur litteris). Quant aux travaux des savants de la Renaissance et à leur influence sur le français, ils sont trop connus pour avoir besoin d'autre chose que de les rappeler à la mémoire de nos lecteurs.

A côté de ces deux éléments, le latin et le grec, qui trouveront une large part dans l'étude du français, nous en remarquerons un troisième, le germanique, qui n'a laissé toutefois que fort peu de traces dans notre langue. La langue française étudiée de cette manière, comparativement avec le latin, le grec et l'allemand, s'apprendra avec d'autant plus de facilité que l'élève se trouvera déjà pour ainsi dire en pays connu et n'aura souvent qu'à retenir une différence de terminaison dans les mots et la route presque toujours fort longue et souvent bien pénible que doivent suivre les précepteurs et les élèves sera ainsi singulièrement abrégée et facilitée; abrégée en montrant à l'élève qu'une foule de mots lui sont déjà connus par l'étude des autres langues, facilitée parce qu'il répétera dans la leçon de français ce qu'il aura appris dans celle de latin ou de grec, et *vice-versa*. Au lieu de se faire deux ou trois fois, la route ne devra donc en quelque sorte être suivie qu'une seule fois, et l'on n'aura souvent besoin que de faire remarquer aux élèves qu'ils l'ont déjà parcourue avec d'autres précepteurs. Peu de règles, beaucoup d'exemples, *longum iter est per praecepta, breve et efficax per exempla* (Sénèque). C'est encore aux précepteurs que peuvent surtout s'appliquer ces paroles de l'orateur Romain: *Ut sementem fecerimus ita et metemus.* Dans les trois premières classes de nos gymnases, nous pouvons demander à nos jeunes gens qu'ils s'appliquent à acquérir la connaissance d'une foule de mots et de petites phrases; c'est là un travail que le jeune élève fait toujours volontiers et avec beaucoup de facilité, parce qu'il ne repose que sur la mémoire presque toujours excellente chez des enfants de dix à douze ans. *Initia litterarum sola memoria constant*, disait déjà Quintilien, *quae non modo jam est in parvis, sed tum etiam tenacissima est.* L'illustre rhéteur ajoute que la plupart des enfants, contrairement à l'opinion assez générale qu'on s'en forme, ont autant de facilité à concevoir que d'ap-

titude à apprendre. C'est que cela est dans la nature de l'homme; et de même que l'oiseau est né pour voler, l'homme est né pour penser et exercer cette intelligence active et subtile qui a fait attribuer à l'âme une origine céleste. *Plures reperias et faciles in excogitando et ad discendum promptos. Hebetes vero et indociles non magis secundum naturam homines eduntur quam prodigiosa corpora et monstris insignia: sed hi pauci admodum.* A partir de la quatrième classe et même de la troisième, les jeunes gens pourront lire notre livre avec facilité et le feront avec d'autant plus de plaisir, nous l'espérons du moins, que nous avons cherché à ne leur mettre sous les yeux que des sujets utiles et intéressants.

C'est surtout à nous, précepteurs, de faire aimer l'étude aux jeunes gens et de prendre garde de ne pas la leur faire haïr dans un âge où ils sont encore le plus souvent incapables d'en jouir, afin que leur répugnance ne se prolonge pas au-delà de la jeunesse avec le souvenir de l'amertume et des ennuis qu'ils auront une fois éprouvés. Que l'étude soit pour eux comme un jeu et un amusement, *lusus hic sit et rogentur et laudentur et nunquam non scisse se gaudeant.* Que les quelques histoires que nos élèves vont lire avec nous puissent concourir à ce but (lusus hic sit) et soient pour eux comme un agréable passetemps. Puissent-elles en même temps leur inspirer le goût de notre langue et l'amour de l'étude sans laquelle nous ne pourrons arriver à aucun succès (*ὅρα· πόνου τοι χωρὶς οὐδὲν εὐτυχεῖ*, Sophocle, Électre V. 941); ce sera la plus belle récompense que nous puissions retirer de notre travail.

L'auteur.

St. Pétersbourg, le 1 novembre 1867.

I.

EXERCICES DE MÉMOIRE.

1. Nécessité du travail.

Notre vie est si courte! il la faut employer.
Instruisons-nous, lisons dès l'âge le plus tendre.
Nous serons malheureux si nous cessons d'apprendre,
Et c'est un jour perdu qu'un jour sans travailler.

2. Avantage de l'étude.

Heureux qui de l'étude
Dès l'enfance a le goût!
Du travail le plus rude
Il vient toujours à bout.

3. Avantage de l'étude.

Pour s'instruire de son devoir,
Il est toujours temps de s'y prendre:
On rougit de ne pas savoir;
Jamais on ne rougit d'apprendre.

4. Le Lézard et la Tortue.

Pauvre tortue, hélas! s'écriait le lézard,
— Pourquoi pauvre? — Quelle misère!
Sans porter ta maison tu ne vas nulle part.
— Charge utile devient légère.

5. Prière d'École.

Seigneur! bénis l'ouvrage
Qui doit remplir ce jour,
Et daigne y voir un gage
De mon sincère amour.
Sans toi, dans ma faiblesse,
Tout mon travail est vain.
Dirige-moi sans cesse
Le cœur, l'esprit, la main.

6. Le père et l'enfant.

«Père, apprenez-moi, je vous prie,
Ce qu'on trouve après le coteau
Qui borne à mes yeux la prairie?
On trouve un espace nouveau
Comme ici, des bois, des campagnes,
Des hameaux, enfin des montagnes.
Et plus loin? — D'autres monts encore.
Après ces monts? — La mer immense.
Après la mer? — Un autre bord.
Et puis? — On avance, on avance,
Et l'on va si loin, mon petit,
Si loin, toujours faisant sa ronde
Qu'on trouve enfin le bout du monde...
Au même lieu d'où l'on partit.

7. La feuille.

(Voir le № 131.)

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? Je n'en sais rien.
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien.
De son inconstante haleine,
Le zéphir ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne, au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre, ou m'effrayer
Je vais où va toute chose,

Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier [1].
(Antoine Arnault, 1766-1824, Paris.)

8. Le coq et la perle.

Un jour un coq détourna
Une perle qu'il donna
Au beau premier lapidaire.
— Je la crois fine, dit-il;
Mais le moindre grain de mil
Serait bien mieux mon affaire.
Un ignorant hérita
D'un manuscrit, qu'il porta
Chez son voisin le libraire.
— Je crois, dit-il, qu'il est bon;
Mais le moindre ducaton
Serait bien mieux mon affaire.

Imitation de la fable de Phèdre:
In sterculino Pullus gallinaceus,
Dum quaerit escam, Margaritam repperit:
«Jaces indigno quanta res, inquit, loco!
Te si quis pretii cupidus vidisset tui,
Olim redisses ad splendorem pristinum.
Ego qui te inveni, potior cui multo est cibus,
Nec tibi prodesse, nec tu mihi quidquam potes.»

9. La politesse.

La politesse est à l'esprit,
Ce que la grâce est au visage.
De la beauté du cœur elle est la douce image,
Et c'est la bonté qu'on chérit.

10. Le tonneau vide.

«Ce tonneau qu'au pressoir le vigneron con-
En le poussant d'un pied rapide, [duit,
Pourquoi donc fait-il tant de bruit?
— Mon bon ami, c'est qu'il est vide!»

11. Devoirs envers Dieu.

C'est Dieu qui fit le monde, et la terre et
les cieux; [sous ses yeux;
C'est lui qui nous a faits: nous sommes
C'est lui qui chaque jour soutient notre
existence. [naissance.
Comment payer ses dons? Par la recon-

Mon Dieu, pour être heureux tu m'as mis
sur la terre; [vrais besoins;
Tu sais, bien mieux que moi, quels sont mes
Donne-moi les vertus qu'il me faut pour te
plaire: [soins.
Le cœur de ton enfant s'en rapporte à tes

12. Une petite fille à sa mère.

Par cœur j'avais appris, pour ta fête, ma mère,
Un joli compliment; j'en étais toute fière;
Mais j'ai tout oublié: me pardonneras-tu?
Je t'aime est le seul mot que j'ai bien retenu.

13. Un petit enfant à sa mère.

Tendre mère en ce jour charmant
Je n'ai de présent à te faire
Qu'un *je t'aime* dit tendrement,
Que les souhaits d'un cœur sincère.

---

(1) J. B. Rousseau (1671-1741; Paris) avait déjà exprimé la même pensée dans son cantique d'Ezéchias qui est une de ses plus belles odes et celle où il montre le plus d'émotion. Voici les deux premières strophes:

1.

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant;
Au midi de mes années
Je touchais à mon couchant:
La mort déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles.
La clarté dont je jouis;
Et dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

2.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus;
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.
Mon dernier soleil se lève;
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée,
Qui de sa tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Isaie, ch. XXXVIII. Haec dicit Dominus: Dispone domui tuae, quia morieris tu et non vives (1).
In dimidio dierum meorum vadam ad portas inferi (10).
Quaesivi residuum annorum meorum
Praecisa est velut a texente vita mea (12).
Non videbo Dominum Deum in terra viventium (11).

Τάδε λέγει Κύριος: τάξαι περὶ τοῦ οἴκου σου, ἀποθνήσκεις γὰρ σὺ καὶ οὐ ζήσῃ. Ἐν τῷ ὕψει τῶν ἡμερων μου, πορεύσομαι ἐν πύλαις ᾅδου, καταλείψω τὰ ἔτη τὰ ἐπίλοιπα, ὡς ἱστὸς τὸ πνεῦμά μου παῤ ἐμοὶ ἐγένετο, ἐρίθου εγγιζούσης ἐκτεμεῖν. Οὐκέτι οὐ μὴ ἴδω σωτήριον τοῦ Θεοῦ ἐπὶ γῆς ζωντων.

14 A son père.

De mon amour, de mon respect
Reçois, papa, ce nouveau gage;
Si ton cœur en est satisfait,
Le mien n'en veut pas davantage.

15. Un petit enfant à sa mère.

Pour vous payer des soins donnés à mon enfance,
Je ne sais pas encore assez bien m'exprimer;
Mais je sais déjà vous aimer, [naissance.
Et mon cœur vous répond de ma recon-

16. A son père.

Tu le sais bien, ce n'est pas à mon âge
Qu'on sait tourner un compliment: [ressent
Mais tout petit qu'il est, mon tendre cœur
Qu'on ne peut t'aimer davantage.

17. A sa mère.

Chacun, dit-on, au jour de l'an,
Reçoit et donne des étrennes:
Sans t'en offrir, je compte sur les miennes;
Je les aurai, n'est-il pas vrai, maman?
Mais, sais-tu ce que je préfère?
Un baiser donné de bon cœur.
Rien en ce jour, rien ne porte bonheur,
Comme le baiser d'une mère.

18. Distiques.

De votre père, enfants, suivez les bons avis:
Votre bonheur futur en doit être le prix.

L'enfant sage est la joie et l'amour de son père.
Et l'enfant sans raison, la douleur de sa mère.

19. A une mère.

Ne t'étonne pas, ô ma mère!
Si dans ce premier jour de l'an
Je ne viens pas t'offrir un compliment.
Entre nous cet usage est fort peu nécessaire,
Tous les matins tu daignes me bénir;
Tous les matins sur mon cœur je te presse;
Quand de maman j'obtiens une caresse,
Mon cœur ne peut former aucun autre désir.

20. Un jeune enfant à son papa et à sa maman.

Au nouvel an, chacun sans qu'il y pense,
Parait s'aimer avec la même ardeur,
Mais à mon âge, âge de l'innocence,
La bouche est seule interprète du cœur.
Oui, vous chérir est toute ma richesse;
Vous le prouver mon plaisir le plus doux!
Je mets en vous mes désirs, ma tendresse;
Tout mon bonheur, mon univers, c'est vous.

21. Distiques.

Dieu voit tout, est partout, on ne peut le tromper;
A son œil pénétrant rien ne peut échapper.

Dieu donne la sagesse, ainsi que la prudence,
C'est de sa bouche encor que sort toute science.

22. L'oeil de Dieu.

Quand tu commets le mal seulement en pensée,
Songes-tu quel regard reste attaché sur toi?
Si notre vigilance est aisément trompée,
La présence de Dieu doit te glacer d'effroi.
Dieu peut tout, mes enfants. Il faut par la prière,
Vers cet être puissant élever votre cœur;
Car c'est lui qui du pauvre adoucit la misère,
Et qui du malheureux console la douleur.

23. Existence de Dieu.

Tout annonce d'un Dieu l'éternelle existence;
On ne peut le comprendre, on ne peut l'ignorer:
La voix de l'univers annonce sa puissance,
Et la voix de nos cœurs dit qu'il faut l'adorer.

24. Bontés d'une mère.

Que vous devez aimer cette maman si chère,
Qui souffrit tant pour vous, qui vous comble de soins!
Voyez comme elle sait prévenir vos besoins;
Rien ne peut égaler la bonté d'une mère.

25. La mère et ses deux fils.

D'une veuve entre ses deux fils,
L'un de huit ans, l'autre de dix,
Les soins se partageaient sans cesse;
A leur mère ces fils chéris
Rendaient caresse pour caresse.
Maman, lui dit un jour l'aîné.
Vous m'avez sûrement donné
Des preuves d'un amour extrême;
Malgré tout votre attachement,
Vous ne pouvez pas cependant
M'aimer autant que je vous aime.
— Quoi, mon fils, de mes sentiments,
Méconnais-tu le caractère?
Non, mais vous avez deux enfants;
Moi, je n'ai qu'une tendre mère.

26. Obéissance.

A ses parents l'obéissance
N'est pas pour un enfant seulement un devoir;
C'est sa sûreté, sa défense [voir.
Au milieu des dangers qu'il ne saurait pré-

*

27. Ton impérieux.

Priez, n'ordonnez pas; ne dites pas: je veux;
Ce ton trop absolu déplait, révolte, excède.
A des refus certains c'est exposer vos vœux:
Tout résiste à celui qui veut que tout lui cède.

28. Distique.

Ne mens jamais; mentir ne sert point, quoi qu'on fasse [grâce.
L'aveu franc de la faute est suivi de la

29. Distique.

Il ne faut mes enfants, ni tromper, ni mentir,
Soit pour vous excuser, soit pour vous divertir.

30. Probité.

J'ai vu quelques enfants, avec subtilité,
Vouloir tricher au jeu, tromper dans leurs échanges.
C'est pour rire, dit-on. Badinages étranges!
C'est tout en badinant, manquer de probité.

31. Réparation d'une offense.

Offensez-vous quelqu'un, votre orgueil se refuse
A demander pardon de votre emportement
Eh! pourquoi donc rougir de ce beau mouvement? [l'excuse.
La honte est dans l'offense et non pas dans

32. Il ne faut point faire de mal aux animaux.

Dans vos amusements ayez le cœur sensible;
Ne faites point souffrir d'innocents animaux:
Ils sentent comme vous, pourquoi causer leurs maux?
La moindre cruauté doit vous être pénible.
Cet insecte qui court, vole sur la charmille,
A, comme vous, son but, ses devoirs, ses besoins. [mille:
Vous l'écrasez! Peut-être il cherchait sa fa-
Parce qu'il est petit, en souffre-t-il donc moins ?

33. Amour du prochain.

Aimons-nous, mes enfants, chérissons nos semblables; [doux.
C'est de tous nos devoirs, sans doute, le plus
Sans cesse nos besoins nous disent: aimez-vous. [rables.
Les cœurs indifférents sont les seuls misé-

34. Obligations imposées par une nouvelle année.

Un an de plus sur notre tête
Nous impose un devoir de plus;
Hâtons-nous d'acquérir et talents et vertus,
Car le temps n'attend pas et jamais ne s'arrête.

35. Travail.

Le travail, mes enfants, est toujours nécessaire;
C'est le devoir de l'homme et son consolateur;
Il écarte l'ennui, nous donne le bonheur.
Que je plaindrais celui qui n'aurait rien à faire! [dinaire
Quand vous aurez bien fait votre tâche or-
Votre esprit en repos sera bien plus heureux.
Afin qu'un plaisir vif accompagne vos jeux,
Soyez contents de vous, n'ayez plus rien à faire.

36. De l'amitié envers ses frères et ses soeurs.

Combien on doit aimer ses frères et ses sœurs!
Que ces liens sont doux! Ensemble dès l'enfance
Unis par le devoir, unis par la naissance,
Où trouver des amis et plus sûrs et meilleurs.

37. Bienfaisance.

Tel repousse aujourd'hui la misère importune,
Qui tombera demain dans la même infortune;
Il est beau de prévoir les retours dangereux,
Et d'être bienfaisant alors qu'on est heureux.
(La Harpe.)

38. Même sujet.

Le premier des plaisirs et la plus belle
Est de répandre des bienfaits. [gloire
Si vous en recevez, publiez-le à jamais,
Si vous en répandez, perdez-en la mémoire.
(Voltaire.)

39. Le Loup et le Chien.

Que tu me parais beau! dit le loup au limier,
Net, poli, gras, heureux et sans inquiétude.
Mais qui te pèle ainsi le cou? Cest mon collier.
Ton collier! Fi des biens avec la servitude!
(*Benserade.*)
(voir la fable de Phèdre canis et lupus, livre III.)

40. Le Chardonneret.

Petit chardonneret, quoi! tu chantes en cage?
Je charme ma captivité.
C'est ainsi que l'âme du sage
Triomphe de l'adversité.

41. Charité.

N'attendez pas toujours qu'on implore vos
soins;
Allez des malheureux prévenir les besoins;
Et songez qu'un bienfait qui vient sans qu'on
l'attende [demande.
Fait bien plus de plaisir que celui qu'on

42. Dangers du bavardage.

Ne vous laissez jamais aller au bavardage;
Ne parlez qu'à propos; quand on parle tou-
jours,
On ennuie, on déplait, et dans son verbiage,
Pour un mot raisonnable, on tient cent sots
discours.

43. Le Singe, L'Ane et la Taupe.

De leurs plaintes sans fin, de leurs souhaits
sans bornes, [cieux.
Le singe et l'âne un jour importunaient les
Ah! je n'ai point de queue — Ah! je n'ai
pas de cornes.
Ingrats! reprit la taupe, et vous avez des yeux.

44. La râpe et le pain de sucre.

Au pain de sucre, un jour, la râpe en ma
présence, [procher!
Disait: De toi, combien j'aime à me rap-
M'accuser est ton habitude,
Mais malgré ton ingratitude,
Je veux te carésser—Non, tu veux m'écorcher.
(Arnoult.)

45. Le Mensonge.

Évitez le mensonge, avec un soin extrême;
Si l'on remarque en vous peu de sincérité,
On ne vous croira pas, lors même
Que vous direz la vérité.

46. L'Oiseleur et la Vipère.

L'Oiseleur se trouva surpris
Etant piqué de la vipère.
Hélas! dit-il, quelle misère!
Je voulais prendre et je suis pris.
(Benserade).

47. La Fourmi.

Sur les cornes d'un bœuf revenant du labeur
Une fourmi s'était nichée.
D'où viens-tu? lui cria sa sœur,
Et que fais-tu si haut perchée?
Doù je viens! peux-tu l'ignorer?
Nous venons de labourer.
(Villers.)

48. La Vipère et la Sangsue.

Nous piquons toutes deux, commère,
A la sangsue, disait, un jour, une vipère;
Et l'homme cependant te recherche et me fuit;
D'où vient cela? — D'où vient? réplique la
C'est que ta piqûre le tue [sangsue,
Et que la mienne le guérit.
(Le Bailly.)

49. La Colère.

Apprends dès ta jeunesse à calmer ton
courroux, [fous.
La colère est un mal qui ne convient qu'aux

50. Le Pilote.

Un pilote disait: Le vent n'est plus contraire,
Le calme est revenu; mais il faut s'abstenir
De trop de confiance et toujours on doit faire
Comme si la tempête avait à revenir.
Ce pilote avisé, qui dans le calme veille
Et du flot inconstant craint la malignité,
Nous dit qu'il faut de loin prévoir l'adversité.
Craindre quand tout nous rit, c'est ce qu'il
nous conseille.

51. Le Lierre et le Rosier.

Un lierre en serpentant au haut d'une mu-
raille,
Voit un petit rosier et se rit de sa taille.
L'arbuste lui répond: Apprends que sans
J'ai su m'élever par moi-même; [appui
Mais toi dont l'orgueil est extrême,
Tu ramperais encore sans le secours d'autrui.
(Le Bailly.)

52. L'Essieu criard. (Ось).

Entends le char brillant qui traverse l'arène;
Un cri rêche, ennuyeux, dans sa course le
suit; [plaine,
Regarde, et tu verras que dans l'immense
L'essieu, qui ne vaut rien, fait seul tout ce
grand bruit.

53. Le Villageois et le Fromage.

Un rustre en son buffet avait mis un fromage,
Lorsque par une fente il aperçoit un rat;
Vite il y fait entrer son chat,
Afin d'empêcher le dommage;
Mais notre Mitis, aux aguets,
Mange le rat d'abord et le fromage après.
(Le Bailly.)

54. Dons précieux.

Plus de douceur que de beauté
Me semble aux femmes nécessaire.
Plus d'éclat que de vérité
Dans un auteur ne me plaît guère.

Pour être heureux, il faut avoir
Plus de vertu que de savoir,
Plus d'amitié que de tendresse,
Plus de conduite que d'esprit
Plus de santé que de richesse,
Plus de repos que de profit.
(Panard.)

55. Le Colibri.

Lorsque l'oiseau vanté pour ses riches couleurs,
Lorsque le colibri, dont les brillantes ailes
Le promènent de fleurs en fleurs,
Ne trouve pas chez l'une d'elles
Le doux nectar qui le nourrit,
Sur cette fleur à ses yeux inutile
Il se venge, et, dans son dépit,
A coups de bec sans pitié la mutile.

Egoïstes, vous voilà bien!
Ne rien valoir pour vous, c'est n'être bon [à rien.

56. L'Enfant et sa mère.

Où va le volume d'eau
Que roule ainsi ce ruisseau?
Dit un enfant à sa mère.
Sur cette rive si chère
D'où nous le voyons partir
Le verrons-nous revenir?
Non, mon fils; loin de sa source
Ce ruisseau fuit pour toujours:
Et cette onde dans sa course
Est l'image de nos jours.
(Mme Amable Tastu.)

57. Les deux Chevaux.

Va labourer, rustaud, dit au cheval d'Alain
Le cheval de Mondor, coursier des plus ingambes. —
Pour mon travail, Seigneur, montrez moins [de dédain:
Vous lui devez le picotin
Qui soutient l'orgueil de vos jambes.
(Desguerrots.)

58. La précaution utile.

Péniblement chargé, poursuivant son chemin
Un aveugle portait une lampe à la main.
Un jeune homme le voit, s'arrête, rit et crie,
Bonhomme! c'est sans doute une plaisanterie,
Car la nuit et le jour ont même effet sur toi;
Que te sert cette lampe? Va, jette-la, crois-moi.
L'aveugle répondit avec un doux sourire:
Ma lampe est pour les fous que je peux rencontrer,
Elle les avertit de ne point me heurter.
(Pierquin de Gembloux.)

59. Le violon cassé.

Un jour tombe et se brise un mauvais violon;
On le ramasse, on le recolle,
Et de mauvais il devint bon.
L'adversité souvent est une heureuse école.
(Théveneau.)

60. Le Buisson et la Rose.

Comment! déjà sur le retour!
Ce matin même à peine éclose!
Pauvre fleur tu ne vis qu'un jour,
Disait le buisson à la rose.—
Je n'ai pas vécu sans honneur,
Un parfum me métamorphose:
Je laisse après moi bonne odeur,
Puis-je regretter quelque chose?
(Le Bailly.)

61. Le Renard et le Masque.

D'un masque à bouche très-ouverte
Certain renard
Fit par hasard
La découverte.
Il le tourne, retourne et le jette à l'écart
Quelle tête! dit-il; pas l'ombre de cervelle!
Et la bouche béante! Oh! c'est à coup sûr [celle
D'un babillard.

N. B. Cette fable est une imitation de celles d'Esope et de Phèdre, que voici:

'Αλώπηξ, εἰς οἰκίαν ἐλθοῦσα ὑποκριτοῦ, καὶ ἕκαστα τῶν αὐτοῦ σκευῶν διερευνωμένη, εὗρε καὶ κεφαλὴν μορμολυκείου εὐφυῶς κατεσκευασμένην, ἣν καὶ ἀναλαβοῦσα ταῖς χερσίν, ἔφη· Ὦ οἵα κεφαλή, καὶ ἐγκέφαλον οὐκ ἔχει.

Personam tragicam forte Vulpes viderat:
«O quanta species! inquit, cerebrum non habet»
Hoc illis dictum est quibus honorem et [gloriam
Fortuna tribuit, sensum communem abstulit.

62. Les deux Renards.

Deux renards, insignes larrons,
Dans certain poulailler, répandaient le dés-[ordre.
Le chien de ferme aboie: il vient, dit l'un, fuyons;
Le drôle saurait bien, pour venger les din-[dons,
Nous donner du fil à retordre.
Rassure-toi, dit l'autre, il est vieux et sans [dents;
Il ressemble à beaucoup de gens:
Il sait bien aboyer, mais il ne sait pas mordre.

63. Le Ver luisant et le Crapaud.

Un ver luisant brillait des feux du diamant;
Un crapaud lui lança son venin malfaisant.

Quel tort, lui dit le ver, ai-je donc pu te
faire [mière.
Pour me traiter ainsi? — Tu répands la lu-
(Mme Joliveau.)

64. Le Berger et la Brebis.

Je vous donne ma laine et vous donne mon
lait,
Disait à son pasteur la brebis. — Eh! pécore,
Je pourrais vous tuer, cependant l'ai-je fait?
J'ai beau payer, dit-elle, hélas! je dois encore.
(Benserade.)

65. La Renoncule et l'Oeillet.

La renoncule un jour dans un bouquet
Avec l'oeillet se trouva réunie;
Elle eut le lendemain le parfum de l'oeillet.
On ne peut que gagner en bonne compagnie.

66. L'Aveugle et le Passant.

Un certain étourdi qui se croyait plaisant,
Parce qu'aux sots il savait plaire,
Rencontrant un aveugle et soudain l'arrêtant,
Aux oreilles va lui criant: [lumière?
Bonhomme, réponds-moi, qu'est-ce que la
L'Aveugle, homme de sens, lui répond sans
colère: [hésiter,
C'est, je crois, ce qui fait qu'on va sans
Et que, voyant un sot, on le peut éviter.
(Drobecq.)

67. Vengeance.

Si quelqu'un nous blesse et nous nuit,
Quelque grande que soit l'offense,
Laissons l'espace d'une nuit
Entre l'injure et la vengeance:
L'aurore à nos yeux rend moins noir
Le mal qu'on nous a fait la veille;
Et tel qui s'est vengé le soir,
En est fâché lorsqu'il s'éveille.
(Panard.)

68. Le Houx (*ilex aquifolium.*)

Par le houx épineux un jeune enfant blessé
A son père en pleurant racontait sa dis-
grâce:
Ce maudit arbrisseau, de dards tout hérissé,
Dans ce joli bosquet devrait-il trouver place?
A quoi cela sert-il? A piquer les passants?
A donner quelquefois des leçons de prudence,
A vous prouver, mon fils, par votre expé-
Qu'il faut s'éloigner des méchants. [rience,
(Bressier)

69. La montagne qui accouche.

Une montagne en mal d'enfant
Jetait une clameur si haute
Que chacun, au bruit accourant,
Crut quelle accoucherait sans faute
D'une cité plus grosse que Paris:
Elle accoucha d'une souris.

Quand je songe à cette fable,
Dont le récit est menteur
Et le sens est véritable,
Je me figure un auteur
Qui dit: Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre,
C'est promettre beaucoup: mais qu'en sort-
Du vent. [il souvent?

Mons parturiens.

Mons parturibat, gemitus immanes ciens;
Eratque in terris maxima exspectatio:
At ille murem peperit. Hoc scriptum est tibi.
Qui, magna quum minaris, extricas nihil.

70. Le laboureur et ses enfants.

Travaillez, prenez de la peine:
C'est le fonds qui manque le moins.

Un riche laboureur, sentant sa mort pro-
chaine, [moins.
Fit venir ses enfants, leur parla sans té-
Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents:
Un trésor est caché dedans. [courage
Je ne sais pas l'endroit; mais un peu de
Vous le fera trouver: vous en viendrez à
bout. [l'oût. (août.)
Remuez votre champ dès qu'on aura fait
Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle
Où la main ne passe et repasse. [place
Le père mort, les fils vous retournent le
champ, [l'an
Deçà, delà, partout; si bien qu'au bout de
Il en rapporta davantage,
D'argent, point de caché. Mais le père fut
De leur montrer, avant sa mort, [sage
Que le travail est un trésor.

Γεωργὸς καὶ παῖδες αὐτοῦ.

Γεωργὸς τις, μέλλων καταλύειν τόν βίον, καὶ βουλόμενος τοὺς ἑαυτοῦ Παῖδας πεῖραν λαβεῖν τῆς γεωργίας, προσκαλεσάμενος αὐτοὺς ἔφη· «Παῖδες ἐμοὶ, ἐγὼ μὲν ἤδη τοῦ βίου ὑπέξειμι· ὑμεῖς δ', ἅπερ ἐν τῆ ἀμπέλῳ μοι κέκρυπται, ζητήσαντες εὑρήσετε πάντα.» Οἱ μὲν οὖν, οἰηθέντες θησαυρὸν ἐκεῖ που κατορωρύχθαι, πᾶσαν τὴν τῆς ἀμπέλου γῆν μετὰ τὴν ἀποβίωσιν τοῦ πατρὸς κατέσκαψαν. Καὶ θησαυρῷ μὲν οὐ περιέτυχον· ἡ δὲ ἄμπελος, καλῶς σκαφεῖσα, πολλαπλασίονα τὸν καρπὸν ἀνέδωκεν. Ὁ μῦθος δηλοῖ ὅτι ὁ κάματος θησαυρός ἐστι τοῖς ἀνθρώποις.

71. L'ivrogne et sa femme.

Chacun a son défaut, où toujours il revient:
Honte ni peur n'y remédie.
Sur ce propos, d'un conte il me souvient:
Je ne dis rien que je n'appuie
De quelque exemple. Un suppôt de Bacchus
Altérait sa santé, son esprit et sa bourse:
Telles gens n'ont pas fait la moitié de leur
Qu'ils sont au bout de leurs écus. [course
Un jour que celui-ci, plein du jus de la
treille, [teille,
Avait laissé ses sens au fond d'une bou-
Sa femme l'enferma dans un certain tombeau.
Là, les vapeurs du vin nouveau
Cuvèrent à loisir. A son réveil, il trouve
L'attirail de la mort à l'entour de son corps,
Un luminaire, un drap des morts. [veuve?
Oh! dit-il, qu'est ceci? Ma femme est-elle
Là-dessus, son épouse, en habit d'Alecton.
Masquée, et de sa voix contrefaisant le ton,
Vient au prétendu mort, approche de sa
bière,
Lui présente un chaudeau (bouillon chaud)
propre pour Lucifer.
L'époux alors ne doute en aucune manière
Qu'il ne soit citoyen d'enfer.
Quelle personne es-tu? dit-il à ce fantôme.
La cellérière du royaume (келарь)
De satan, reprit-elle; et je porte à manger
A ceux qu'enclôt (заключать) la tombe noire.
Le mari repart, sans songer:
Tu ne leur portes point à boire?

Dans la fable d'Ésope le dialogue entre le mari et la femme est pour ainsi dire le même: *τίς ὁ τὴν θὺραν κόπτων; — 'Ο τοῖς νεκροῖς τὰ σιτία κομίζων ἐγώ πάρειμι. — Κἀκεῖνος. «Μή μοι φαγεῖν, ἀλλὰ πιεῖν, ὦ βέλτιστε, μᾶλλον προσένεγκε· λυπεῖς γάρ με βρώσεως, ἀλλὰ μὴ πόσεως μνημονεύων.»*

72. Les deux chauves.

Un jour deux chauves dans un coin
Virent briller certain morceau d'ivoire.
Chacun d'eux veut l'avoir; dispute et coups
de poing. [croire,
Le vainqueur y perdit, comme vous pouvez
Le peu de cheveux gris qui lui restaient
encor.
Un peigne était le beau trésor
Qu'il eut pour prix de sa victoire.
(Florian.)

Les personnages de Phèdre ne sont pas si méchants; ils ne s'arrachent pas la dernière mèche de cheveux pour si peu de chose:

Invenit Calvus forte in trivio pectinem:
Accessit alter aeque defectus pilis:
«Eia, inquit, in commune, quodcumque est
lucri.»
Ostendit ille praedam, et adjecit simul:
«Superum voluntas favit: sed fato invido
Carbonem, ut aiunt, pro thesauro invenimus»
Quem spes delusit, hoc querelae convenit.

73. L'Homme et le Voleur.

Un pauvre homme aperçut dans sa chambre
la nuit, [somme;
Un voleur qui croyait trouver là quelque
Il fit un si grand bruit que le voleur s'enfuit,
Et laissa son manteau, qui servit au pauvre
homme.
(Benserade.)

74. Le Saule et la Ronce.

Le saule dit un jour à la ronce rampante:
Aux passants pourquoi t'accrocher?
Quel profit, pauvre sotte, en comptes-tu tirer?
Aucun, lui répondit la plante; je ne veux
que les déchirer.
(Le Bailly.)

75. Avantage d'un gai caractère.

Soyez, mes chers enfants, toujours de bonne
humeur;
La gaîté fait du bien et donne du courage.
L'enfant toujours joyeux en fait mieux son
ouvrage;
Il a bien plus de mal s'il est triste et boudeur.

76. Le Pinson et la Pie.

Apprends-moi donc une chanson,
Demandait la bavarde pie
A l'agréable et gai pinson,
Qui chantait au printemps sur l'épine fleurie:
Allez! vous vous moquez, ma mie;
A gens de votre espèce, oh! je gagerais bien
Que jamais on n'apprendra rien.
Eh quoi! la raison, je te prie?
Mais, c'est que pour s'instruire et savoir
bien chanter,
Il faudrait savoir écouter,
Et babillard n'écouta de sa vie.
(Mme de la Férandière.)

77. La Modestie.

Lorsque Jupiter prit le soin [l'homme
D'assigner aux vertus leur rang auprès de
Celle qui méritait la pomme,
La Modestie, était demeurée en un coin.
Elle fut oubliée, on ne la voyait point.
O vous que la grâce accompagne,
Lui dit le dieu, les rangs sont déjà pris;
Mais des autres vertus vous serez la com-
Vous en rehausserez le prix. [pagne,
(Grénus.)

78. Danger de la Grandeur.

Plus on est élevé, plus on court de dangers:
Les grands pins sont sujets aux coups de la tempête,
Et la rage des vents brise plutôt le faîte
Des maisons de nos rois que des toits des bergers.
(*Racan.*)

79. L'Araignée et le Ver-à-Soie.

L'araignée en ces mots raillait le ver-à-soie:
Bon Dieu! Que de lenteur dans tout ce que tu fais!
Vois combien peu de temps j'emploie
A tapisser un mur d'innombrables filets.
Soit, répondit le ver, mais ta toile est fragile;
Et puis, à quoi sert-elle? A rien.
Pour moi, mon travail est utile;
Si je fais peu, je le fais bien.
(*Le Bailly.*)

80. Le Papillon et le Lis.

‹Admirez l'azur de mes ailes,
Disait au lis majestueux
Un papillon présomptueux;
Vit-on jamais couleurs plus vives et plus belles?›
Le lis lui répondit: Insecte vil et fier,
D'où te vient cet orgueil étrange?
As-tu donc oublié qu'hier,
Reptile encore obscur, tu rampais dans la fange?
(*Le Bailly.*)

81. L'Orange.

Un jeune enfant mordait dans une orange:
Oh! s'écria-t-il en courroux,
Le maudit fruit! se peut-il qu'on le mange!
Comme il est aigre! on le prétend si doux!
Faux jugement, lui répondit son père;
Otez cette écorce légère,
Vous reviendrez de votre erreur.
Ne jugeons pas toujours sur un dehors trompeur.

82. Jupiter et Minos.

Mon fils, disait un jour Jupiter à Minos,
Toi qui juges la race humaine,
Explique-moi pourquoi l'enfer suffit à peine
Aux nombreux criminels que t'envoie Atropos?
Quel est de la vertu le fatal adversaire
Qui corrompt à ce point la faible humanité?
C'est, je crois, l'intérêt.—L'intérêt? non, mon père. —
Et qu'est-ce donc? – L'oisiveté.
(*Florian.*)

83. Les deux Chiens.

Un chien, pendant la pluie, enfoncé dans sa loge,
S'y tenait clos; son voisin l'interroge:
D'où vient que tu te tiens ainsi barricadé?
Cette pluie est si douce, et si rafraîchissante!
Je fus un jour, dit-il, tellement échaudé
Que de l'eau froide aujourd'hui m'épouvante.
(*Perrault.*)

84. La Souris et la Tortue.

Une jeune souris, trottant à l'aventure,
Rencontre une tortue et lui dit: Ta maison,
Triste prison,
Doit te faire souvent maudire la nature;
Vois d'ici mon palais; j'y loge avec le roi!
Notre amphibie alors répond à l'insolente:
De mon petit réduit je me trouve contente:
Il est à moi.
(*Nioche.*)

85. La Douleur et l'Ennui.

Mourant de faim, un pauvre se plaignait;
Rassasié de tout, un riche s'ennuyait:
Qui des deux souffrait davantage?
Ecoutez sur ce point la maxime du sage:
De la douleur et de l'ennui
Connaissez bien la différence:
L'ennui ne laisse plus de désirs après lui:
Mais la douleur près d'elle a toujours l'espérance.
(*Hoffmann.*)

86. Le Hibou et la Tourterelle.

Un hibou, parfait égoïste,
De tous les oiseaux était fui:
Tous prenaient un air froid et triste
S'ils se rencontraient avec lui.
A la sensible tourterelle
Sa surprise un jour il narra.
C'est votre faute, lui dit-elle;
Aimez, et l'on vous aimera.

87. Le Feu et l'Eau.

L'eau d'un pot mis au feu frémissait sur ses bords.
Courage, redoublons d'efforts,
Disaient les charbons en furie,
Guerre à mort à notre ennemie!
Qu'arriva-t-il? Les flots mutins
Poussés à bout se corroucèrent,
Et les charbons furent éteints.

Le désespoir donne des forces;
Quand l'ennemi se rend, il le faut épargner:
Du succès craignons les amorces;
On risque de tout perdre en voulant tout gagner.
(*Bressier.*)

88. L'Enfant et le Chat.

Tout en se promenant, un bambin déjeunait
De la galette qu'il tenait.
Attiré par l'odeur, un chat vient, le caresse,
Fait le gros dos, tourne et vers lui se dresse:
Oh! le joli minet! Et le marmot charmé

Partage avec celui dont il se croit aimé.
Mais le flatteur à peine obtient ce qu'il
Qu'au loin il se retire. [désire,
Ha! ha! ce n'est pas moi, dit l'enfant con-
Que tu suivais, c'était mon déjeuné. [sterné,
(*Guichard.*)

89. Remède à la laideur.

Oui, j'en conviens, le sort jaloux
Vous refusa, jeune Emilie,
Ce bien si fragile et si doux,
L'avantage d'être jolie.
Mais pourquoi ces pleurs, ce courroux?
Ah! vous pouvez être embellie,
Et ce bonheur ne tient qu'à vous.
Soyez douce, égale, polie,
Sachez vous orner de vertus;
Et sous cette aimable parure,
Les défauts de votre figure,
Croyez-moi, ne choqueront plus.

90. Le loup et le Chien.

Sous la patte d'un loup plutôt friand qu'a-
vide. [suis vide:
Un chien dit: Attendez, je suis maigre et
Je m'en vais à la noce, et j'en reviendrai
gras.
Le loup y consentit: le chien ne revint pas.
Ne lâche pas ta prise,
Prends le chien tel qu'il est: attendre qu'il
soit gras,
C'est faire une sottise. [tiendras.
Un que tu tiens vaut mieux que cent tu

Comparez cette fable avec celle d'Ésope, le loup et le chien; le langage du chien est tout-à-fait le même: *Νῦν μὲν γὰρ, λεπτός εἰμι καὶ ἰσχνός· ἂν δὲ μικρὸν ἀναμείνῃς, μέλλουσιν οἱ ἐμοὶ δεσπόται ποιήσειν γάμους, κἀγω τηνικαῦτα, πολλὰ φαγών, πιμελέστερος ἔσομαι.*

91. L'offre trompeuse.

Sur la porte d'un beau jardin, [terre
Ces mots étaient gravés: je donne ce par-
A quiconque est content. — Voilà bien mon
affaire, [rain.
Dit un homme tout bas; j'ai droit à ce ter-
Plein de joie, il s'adresse au maître:
Pour m'établir ici, vous me voyez paraître;
Je suis content de mon destin, [être;
Le seigneur lui répond: Cela ne saurait
Qui veut avoir ce qu'il n'a pas
N'est point content: retournez sur vos pas.
(*Barbe.*)

92. La couronne Impériale.

(*Царскій вѣнецъ.*)

Bien que de la rose et du lis
Deux rois d'éternelle mémoire,
Fassent voir leurs fronts embellis,
Ces fleurs sont moindres que ta gloire;
Il faut un plus riche ornement
Pour récompenser dignement
Une vertu plus que royale,
Et si l'on se veut acquitter,
On ne peut moins te présenter
Qu'une couronne Impériale.
(*M. de Malleville, guirlande de Julie.*)

93. Le pauvre.

Je ne maudis jamais celui qui me refuse;
Je vis au jour le jour; et rarement j'accuse
Le sort d'avoir été pour moi trop rigoureux.
Je me plais avec ceux qui sont bien mal-
heureux.
Je regarde le ciel, et j'attends en silence
Le dernier jour... Je ris de la froide opulence:
Plus elle fait de bruit et plus elle m'endort.
Gaîment sans la braver, je vois venir la mort.
Je me sens bien meilleur depuis que la misère
Est là... Toutes les nuits je rêve de ma
mère. [tambour
Je saute encor parfois quand j'entends un
J'adore les enfants, et passerais un jour
A les voir folâtrer, de leurs plaisirs avide,
Sans songer un instant que ma besace est
vide, [cœur,
Et j'espère que Dieu qui sait lire en mon
Me donnera là haut un peu plus de bon-
heur.
(*Raucoutz.*)

94. La violette (*Фіялка*).

Franche d'ambition, je me cache sous l'herbe,
Modeste en ma couleur, modeste en mon
séjour; [jour,
Mais si sur votre front je puis me voir un
La plus humble des fleurs, sera la plus
superbe.
(*M. de Marestz.*)

95. Le lis (*Лилія*).

Le plus ardent de tous mes vœux
Est de couronner tes cheveux;
Et je crois, si je ne me flatte,
Que je puis aspirer à cet honneur nouveau,
Car par moi ton visage est beau
Et par moi de nos rois le diadème éclate;
Mais j'ai plus de gloire cent fois,
Et je tire plus d'avantage
D'éclater sur ton beau visage
Que dessus la tête des rois.
(*M. le Marquis de Montausier.*)

96. Hymne de l'enfant.

Ami fidèle
O mon Sauveur!

Ma voix t'appelle
Parle à mon cœur.

Daigne l'instruire
De son devoir
Et le conduire
Par ton pouvoir.

Que je comprenne
Tous tes bienfaits,
Qu'il m'en souvienne
Et pour jamais.

Quand je sommeille,
Dieu, bénis moi !
Que je m'éveille
Pensant à toi.

97. Prière d'un enfant.

Un jour, à peine on voyait la lumière :
Un jeune enfant prononçait sa prière ;
Son front naïf exprimait la candeur
Et le bonheur.

Il dit : Seigneur ! d'une nouvelle année,
Je vois enfin paraître la première journée ;
Avant l'aurore éclairé par la foi
Je pense à Toi.

Veille, ô Seigneur, sur mon père et ma
mère ;
Tu sais combien leur tendresse m'est chère,
Je leur dois tant ! daigne t'en souvenir,
Pour les bénir.

Pour les bénir souviens-toi de mes frères,
A tes enfants donne des jours prospères,
Toi, dont l'amour, au monde consolé,
S'est révélé.

Le temps s'enfuit, je touche à la jeunesse,
Sois mon bonheur, ma force et ma sagesse ;
Faible, ignorant, je compterai toujours
Sur ton secours.

98. Avant le repas.

Bénissez, ô mon Dieu, ce pain de chaque
jour, [demande ;
Que votre grâce accorde à mon humble
Qu'il accorde à mon corps une force plus
grande,
Et qu'en retour mon cœur vous rende
Plus de respect et plus d'amour.

99. L'écolier.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : Allez !... il tâchait d'obéir ;
Mais son livre était lourd ! il ne pouvait
courir. [vole.
Il pleure, et suit des yeux une abeille qui
« Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à l'école : il faut apprendre à
lire ; [pas rire.
Mais le maître est tout noir, et je n'ose
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à
voler ? [pressée.
— Non, dit-elle, j'arrive et je suis très-
J'avais froid : l'aquilon m'a long-temps op-
pressée : [ciel,
Enfin j'ai vu les fleurs ; je redescends du
Et je vais commencer mon doux rayon de
miel.
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses ;
Avant une heure encore nous en aurons
d'écloses. [jours :
Vite, vite à la ruche ! on ne rit pas tou-
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les
beaux jours. »
Elle fuit et se perd sur la route embaumée.

. . . .

Une hirondelle passe. Elle effleure la joue
Du petit nonchalant qui s'attriste et qui
joue ; [voix,
Et, dans l'air suspendue, en redoublant sa
Fait tressaillir l'écho qui dort au fond des
bois.

« Oh ! bonjour, dit l'enfant, qui se souve-
nait d'elle ; [rondelle !
Je t'ai vue à l'automne. Oh ! bonjour, hi-
Viens ! tu portais bonheur à ma maison, et
moi [ner, toi ?
Je voudrais du bonheur. Veux-tu m'en don-
Jouons. » — « Je le voudrais, répond la voya-
geuse,
Car je respire à peine, et je me sens joyeuse.
Mais j'ai beaucoup d'amis qui doutent du
printemps ; [temps.
Ils rêveraient ma mort si je tardais long-

Non, je ne puis jouer : fidèle messagère,
Je vais chercher mes sœurs là-bas sur le
chemin. [gère ;
Ainsi que nous, enfant, la vie est passa-
Il faut en profiter. Je me sauve... A de-
main ! »

L'enfant reste muet ; et, la tête baissée,
Rêve et compte ses pas pour tromper son
ennui, [lassée,
Quand le livre importun, dont sa main est
Rompt ses fragiles nœuds, et tombe auprès
de lui.

Un dogue l'observait du seuil de sa de-
meure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui
pleure ?

«Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu?
Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre;
Voyez ! ma main est rouge ; il en est cause. Au jeu [vivre
Rien ne fatigue, on rit; et moi, je voudrais
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours. [tous les jours;
Je m'en plains tous les soirs, et j'y vais
J'en suis très-mécontent. Je n'aime aucune affaire. [rien à faire.»
Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont

— Écolier ! voyez-vous ce laboureur aux champs? [mon maître.
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est
Il est très-vigilant ; je le suis plus peut-être.
Il dort la nuit, et moi, j'écarte les méchants.
J'éveille aussi ce bœuf qui, d'un pied lent, mais ferme, [ferme.
Va creuser les sillons quand je garde la
Pour vous-même on travaille ; et, grâce à vos brebis,
Votre mère, en chantant, vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
Allez donc à l'école ; allez, mon petit ange!
Les chiens ne lisent pas, mais la chaîne est pour eux :
L'ignorance toujours mène à la servitude.
L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend l'étude! [heureux;
Enfant, vous serez homme, et vous serez
Les chiens vous serviront.»

L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd. [che, il court.
En quittant le bon dogue il pense, il mar-
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire;
A l'école, un peu tard, il arrive gaîment,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

(*M[me] Desbordes-Valmore.*)

100. L'amitie des chiens.

(*Fable imitée de Kryloff.*)

Aux rayons du soleil, deux chiens de bonne mine,
Couchés tout près de la cuisine,
Reposaient amicalement,
Et discouraient au lieu d'aboyer au passant.
Un chien bien élevé n'est méchant qu'à la brune.
De là vient le proverbe : *Aboyer à la lune.*
Nos compagnons médisaient des humains
A qui mieux mieux; parlaient du sort des chiens;
Du cuisinier et de son avarice;
De certains maîtres sans pitié ;
Du bien, du mal, enfin de l'amitié.
Il n'est point, disait l'un, de mal que n'adoucisse [unis;
Le tendre sentiment de deux cœurs bien
Tout est plaisir pour des amis :
Le bonheur est doublé, la peine est partagée;
Sans rien dire on jouit, rien qu'à se regarder.
Mon âme serait soulagée,
Et mon emploi me semblerait léger,
Si, par exemple, ici nous vivions de la sorte.
Destinés à garder tous deux la même porte,
Affables l'un pour l'autre, empressés, généreux, [heureux :
Nous pourrions dans la paix couler des jours
Ils le sont tous lorsque l'on s'aime.
Qu'en penses-tu Barbet ? — Mais j'y songe moi-même,
Reprit le camarade; au lieu de grommeler,
De nous battre sans cesse, et de nous quereller, [convie.»
«Soyons amis, Briffaut, c'est moi qui t'en
Nous vivrons sans aigreur comme sans jalousie, [temps.
Et nous ne verrons pas comment passe le
Nous irons côte à côte attaquer les manants; [paître,
Ensemble on nous verra dormir et nous re-
Jouer innocemment, caresser notre maître.
Je me sens tout ému, quand je pense à cela; [voilà.
Donne la patte, allons ! — J'y consens, la
Je suis tout prêt moi-même à pleurer de tendresse.
Et nos amis de s'embrasser,
De battre de la queue, et de se caresser.
Mais comme ils en étaient à hurler d'allégresse,
Le marmiton leur jette un os.
La trêve est expirée; adieu les bons propos.
Oreste furieux s'élance sur Pilade;
Il ne s'agit plus d'embrassade;
Nos deux amis jouant des dents,
Avec peine un seau d'eau calme les combattants.
D'une telle amitié l'exemple chez les hommes
Se rencontre souvent dans le siècle où nous sommes ;
Et cette fable, au vrai, nous peint beaucoup de gens.

(*X. de Maistre.*)

101. A l'ange gardien.

Veillez sur moi quand je m'éveille,
Bon ange, puisque Dieu l'a dit:
Et chaque nuit, quand je sommeille,
Penchez-vous sur mon petit lit.
Ayez pitié de ma faiblesse,
A mes côtés marchez sans cesse,

Parlez-moi le long du chemin:
Et pendant que je vous écoute,
De peur que je ne tombe en route,
Bon ange, donnez-moi la main.

102. Gasconnade.

Un Gascon, chez un cardinal,
Exaltait sa Garonne avec persévérance;
C'était un fleuve d'importance:
C'était un fleuve sans égal.
A ce compte, Monsieur, lui dit son Éminence,
Le Tibre, près de lui, ne serait qu'un ruisseau!
Le Tibre, Monseigneur! Sandis! Belle merveille!
S'il osait sé montrer au pied dé mon château,
Jé lé férais mettre en bouteille!

103. Le médécin de village.

Un magister s'empressant d'étouffer
Quelque rumeur parmi la populace,
D'un coup dans l'oeil se fit apostropher,
Dont il tomba, faisant laide grimace,
Lors un Frater s'écria: place! place!
J'ai pour ce mal un baume souverain.
Perdrai-je l'oeil? lui dit Messer Pancrace:
Non, mon ami, je le tiens dans la main.
(*J. B. Rousseau.*)

104. La promesse imprévue.

Puis-je espérer qu'après deux ans,
Enfin je toucherai ma somme?
— Attendez encore quelque temps:
Je vous paîrai, foi d'honnête homme.
Oh, parbleu! c'est trop m'éprouver!
Dès demain, je vous le déclare....
Mais je n'ai point d'argent. — Tarare,
Je vous en ferai bien trouver.
Quoi, vous! — Oui, moi — Destin propice!
Mon ami, mon cher créancier,
Rendez-moi vite ce service;
Vous serez payé le premier.

105. L'ivrogne conséquent.

(*Разсудительный.*)

Le dos contre sa demeure
Grégoire vers le matin
Sur la place St. Martin
Attendait depuis une heure:
Que fais-tu là tout debout?
Lui dit, en passant, la garde (стража.)
Ce que.., je fais? je regarde,
Dit Grégoire, voilà tout....
Ça ne fait mal à personne....
N'importe, quand minuit sonne,
Chacun doit rentrer chez soi,
A cette heure, l'on soupçonne....
Pourquoi n'es-tu pas chez toi?
Dis, réponds,... — Pourquoi, pourquoi?
Repart l'ivrogne tenace (упорный):
Vous êtes plaisants, ma foi....
Ne voyez-vous pas la place,
Qui tourne? — Butor, et quoi?
Eh bien, pour rentrer chez moi,
J'attends que ma porte passe.
(*Capelle.*)

106. Naïveté.

Infâme paresseux! tu ne veux donc rien faire?
Dit, un jour, un maître en colère
A son valet sous un arbre endormi.
Au lieu de travailler dormir en plein midi!
Tu ne mérites pas que le soleil t'éclaire.
Vous avez bien raison, ma foi,
Dit le dormeur, et mes torts sont sans nombre,
Le soleil n'est pas fait pour moi:
Voilà pourquoi je me suis mis à l'ombre.

107. Le Médecin tant mieux.

Un de ces médecins qui font tant de visites,
Au malade gisant disait toujours: Tant mieux.
Et le malade fait à ce style ennuyeux,
Disait: mes héritiers pensent comme vous dites.
(*Benserade.*)

108. A un Médisant.

Je dis toujours du bien de toi,
Tu dis toujours du mal de moi,
Mais je ne sais quel malheur est le nôtre,
On ne nous croit ni l'un ni l'autre.

109. A un Complaisant.

Toujours de mon avis! ta complaisance extrême
Me rend ton personnage insipide, ennuyeux;
J'imagine être seul vis-à-vis de moi-même;
Contredis-moi, de grâce: alors nous serons deux.

110. A un mauvais débiteur.

Vous rendez fort soigneusement
Une visite, un compliment,
Une grâce qu'on vous a faite:
Vous rendez tout, maître Clément....
Excepté l'argent qu'on vous prête.

111. Les faux amis.

Ainsi que les oiseaux, au retour des frimas,
Délaissent à l'envi les coteaux et les plaines,
Les prétendus amis, si vous avez des peines,
Loin de les partager, s'éloignent à grands pas.

112. La diligence.

Clic! clac! clic! holà! gare! gare!
La foule se rangeait,
Et chacun s'écriait:
Peste! quel tintamarre!

Quelle poussière! Ah! c'est un grand seigneur!
C'est un prince du sang, c'est un ambassadeur!
La voiture s'arrête; on accourt, on s'avance:
C'était..... la diligence
Et... personne dedans.
Du bruit, du vide, amis, voilà, je pense,
Le portrait de beaucoup de gens.
(*Gaudy.*)

113. Devoirs d'un enfant.

Enfant, crains d'être ingrat; sois soumis, sois sincère;
Obéis, si tu veux qu'on t'obéisse un jour;
Vénère tes parents, offre-leur ton amour;
Que celui qui t'instruit te soit un second père.
(*Voltaire*).

114. Le respect pour les parents.

Pour vivre longtemps sur la terre,
Honore ton père et ta mère.
C'est ce que votre loi, Seigneur commande à tous.
Pour respecter son père à l'égal de vous-même,
Pour aimer tendrement la mère qui nous aime,
Faut-il donc un ordre de vous,
Quand pour l'enfant pieux votre bouche suprême
Rend déjà ce devoir si doux?
(*Mme A. Tastu.*)

115. Dieu.

Ce Dieu, maître absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom: le monde est son ouvrage.
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.
(*Racine.*)

116. Une mère.

Eh! qui pourrait compter les bienfaits d'une mère!
A peine nous ouvrons les yeux à la lumière,
Que nous recevons d'elle, en respirant le jour,
Les premières leçons de tendresse et d'amour.
(*Ducis.*)

117. Le faux ami.

..... Il vous caresse,
Et dans les termes les plus doux:
Comptez, dit-il, plein de tendresse,
Qu'au besoin ma bourse est à vous.
Le besoin naît: en assurance
Vous demandez son assistance,
Et lui peignez votre embarras;
De secours vous n'en aurez pas.
Avec douleur il vous refuse;
Il se dit le plus malheureux,
Et vous apprend par son excuse,
Que promettre et tenir sont deux.
(*Desmaris.*)

118. Le singe.

Un singe sans cervelle, en habit de docteur,
Se montre; et son air grave, affublé de hauteur
Impose à la foule surprise:
Parfois la gravité fait passer la sottise.
(*Mollevaut.*)

119. Réconciliation.

Deux enfants, deux amis ont-ils une dispute,
J'entends dire à chacun que l'autre a commencé.
Eh bien! que ton orgueil lui cède et s'exécute;
De te raccommoder, toi, sois le plus pressé.

120. A un Ministre.

Que je vous donne ou vers ou prose,
Grand ministre je le sais bien,
Je ne vous donne pas grand' chose;
Mais je ne vous demande rien.
(*D'Anceilly.*)

121. En rendant un livre.

Voici l'ouvrage de Léandre:
Franchement je vous avoûrai
Que le plaisir de vous le rendre
Est le seul qu'il m'ait procuré.
(*P. Villiers.*)

122. Ancienne Anecdote.

Autrefois un Romain s'en vint fort affligé,
Raconter à Caton que la nuit précédente
Son soulier des souris avait été rongé,
Chose qui lui semblait effrayante.
Mon ami, dit Caton, reprenez vos esprits;
Cet accident, en soi, n'a rien d'épouvantable,
Mais si votre soulier eût rongé les souris,
Ç'aurait été sans doute un prodige effroyable.

123. Le jeune homme et le vieillard.

De grâce, apprenez-moi comment l'on fait fortune
Demandait à son père un jeune ambitieux.
Il est, dit le vieillard, un chemin glorieux,
C'est de se rendre utile à la cause commune,
De prodiguer ses jours, ses veilles, ses talents,
Au service de la patrie.
Oh! trop pénible est cette vie,
je veux des moyens moins brillants.
Il en est de plus sûrs, l'intrigue... Elle est trop vile.
Eh bien! sois un simple imbécile,
J'en ai vu beaucoup réussir.
(*Florian.*)

124. Madrigal.

Vous n'écrivez que pour écrire,
C'est pour vous un amusement;
Moi qui vous aime sincèrement,
Je n'écris que pour vous le dire.
(*Pradon.*)

125. Les vieillards.

Que de plaisirs un vieux condamne!
Au progrès il met son veto.
Ne renversez pas ma tisane,
Ne dérangez pas mon loto.
Tous ils ont peur qu'un nouveau monde
N'enterre leur monde trop vieux.
Ah! que les vieux
Sont ennuyeux!
Le ciel sourit, le vieillard gronde.
Que les vieux
Sont ennuyeux!
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.
(*Béranger.*)

126. L'enfant.

Vois, là-bas, sur cette gerbe,
Nu dans l'herbe,
Ce lutin blond et vermeil;
L'enfant déjà si folâtre
Près de l'âtre,
Qu'il est gai sous le soleil!

Vois briller sa grosse joue;
Comme il joue!
De foin le voilà couvert.
On croirait voir quand il bouge
Son front rouge,
Un pavot dans le blé vert.

Son jeune chien, fou de joie,
Court, aboie,
Lèche ses mains, son cou blanc;
Dans l'herbe qu'ils éparpillent
Ils sautillent
Et roulent flanc contre flanc.

Le marmot est tout en nage,
Son visage
Au grand air s'est empourpré;
Qu'il est heureux sans mélange,
Le bel ange,
Quand on fauche dans le pré.
(*Victor de Laprade.*)

127. Les oisseaux de passage.

Fuyons, fuyons vers d'autres mondes
Dieu nous fit pour fendre les airs.
Salut à vous, plaines profondes!
Salut à vous, vagues des mers!

En partant, ainsi l'oiseau chante
Et bientôt sous un ciel plus pur,
Dans un pays où tout l'enchante,
Il arrive à travers l'azur.

Venez, venez, troupes charmantes;
Enivrez-vous de ces douceurs;
Toutes les fleurs sont vos amantes,
Toutes les roses sont vos soeurs.

Quand ton bonheur se change en peine,
Quand le vent d'automne ici-bas
L'effeuille de sa rude haleine,
O mon âme, ne pleure pas.

Au delà des mers orageuses,
L'oiseau retrouve le printemps;
L'âme, des rives plus heureuses
Par delà l'abîme des temps.
(*Pécontal.*)

128. L'âne sans oreilles.

Un âne, je ne sais comment,
Qui se fit volontairement
Couper ses deux longues oreilles,
Est depuis ce moment, un être tout nouveau:
Il s'aime, il se pavane et se trouve si beau,
Qu'il se mire en chaque ruisseau;
Bref, notre âne se croit une des sept merveilles.
Eh bien! dit-il, à son ami Médor,
J'ai quitté ma sotte coiffure;
Me voilà comme toi, peut-on me dire encor
Qu'une difformité dépare ma figure?
Toi-même, là, sois franc, ne suis-je pas très bien?
Mon bel ami, répond le chien, [de braire.
Tu n'as plus qu'un défaut. Et lequel?-c'est
Des grâces de ton corps, ton chant détruit
Et, si tu peux te résoudre à te taire [l'effet,
Tu seras un âne parfait.
(*de Verneuil*)

129. La mort et le malheureux.

Un malheureux appelait tous les jours
La mort à son secours. [belle!
O mort, lui disait-il, que tu me sembles
Viens vite, viens finir ma fortune cruelle.
La mort crut en venant l'obliger en effet.
Elle frappe à sa porte, elle entre, elle se montre.
Que vois-je! cria-t-il, ôtez-moi cet objet;
Qu'il est hideux! que sa rencontre
Me cause d'horreur et d'effroi!
N'approche pas, ô mort, ô mort retire toi.
(*La Fontaine.*)

Comparons cette fable avec celle d'Ésope:

Γέρων ποτὲ ξύλα κόψας, ταῦτα φέρων, πολλὴν ὁδὸν ἐβάδιζε, καὶ διὰ τὸν πολὺν κόπον ἀποθέμενος ἐν τόπῳ τινὶ τὸν φόρτον, τὸν Θά-

νατον ἐπεκαλεῖτο. Τοῦ δέ Θανάτου παρόντος καὶ πυνθανομένου τὴν αἰτίαν δι' ἣν αὐτὸν ἐκάλει, δειλιάσας ὁ Γέρων ἔφη· Ἵνα μου τόν φόρτον ἄρῃς. Ὁ μῦθος δηλοῖ ὅτι πᾶς ἄνθρωπος φιλοζωεῖ, εἰ καὶ δυστυχεῖ λίαν, κἂν καὶ μυρίους κινδύνους ὑποστῇ.

130. Le Renard et les Raisins.

Certain renard gascon, d'autres disent normand,
Mourant presque de faim, vit au haut d'une treille
Des raisins, mûrs apparemment
Et couverts d'une peau vermeille.
Le galant en eût fait volontiers un repas;
Mais comme il n'y pouvait atteindre:
Ils sont trop verts, dit-il, et bons pour des goujats.
Fit-il pas mieux que de se plaindre?

Vulpes et Uva

Fame coacta Vulpes alta in vinea
Uvam appetebat, summis saliens viribus.
Quam tangere ut non potuit, discedens ait:
«Nondum matura est; nolo acerbam sumere»
Qui, facere quae non possunt, verbis elevant,
Adscribere hoc debebunt exemplum sibi.

Ἀλώπηξ καὶ Βὸτρυες.

Ἀλώπηξ λιμώττουσα, ὡς ἐθεάσατο ἐπί τινα ἀναδενδράδα βότρυας κρεμαμένους, ἠβουλήθη αὐτῶν περιγενέσθαι, καὶ οὐκ ἐδύνατο· ἀπαλλαττομένη δέ πρὸς ἑαυτὴν εἶπεν· ὄμφακές εἰσιν. Οὕτω καὶ τῶν ανθρώπων ἔνιοι, τῶν πραγμάτων ἐφικέσθαι μὴ δυνάμενοι δι' ἀσθένειαν, τοὺς καιροὺς αἰτιῶνται.

131. La chute des feuilles.

(*Comparer avec le № 7.*)

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste et mourant, à son aurore,
Un jeune malade à pas lents
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans.
Bois que j'aime, adieu, je succombe;
Votre deuil me prédit mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Epidaure,
Tu m'as dit: «Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore:
Mais c'est pour la dernière fois.
L'éternel cyprès t'environne;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau;
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau.»
Et je meurs,.. De leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans; —
Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps!
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Voile aux yeux ce triste chemin;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée
Si mon amante désolée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée.
Il dit, s'éloigne, et sans retour.
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe;
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée;
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

(*Millevoye* (1782-1816) poète élégiaque. Ce morceau, La chute des feuilles, est, dit Sainte Beuve, la perle de ses poésies et suffit pour le rendre immortel).

132. Prière.

Notre père des cieux, père de tout le monde,
De vos petits enfants c'est vous qui prenez soin;
Mais à tant de bonté vous voulez qu'on réponde,
Et qu'on demande aussi, dans une foi profonde,
Les choses dont on a besoin.

Vous m'avez tout donné, la vie et la lumière,
Le blé qui fait le pain, les fleurs qu'on aime à voir,
Et mon père et ma mère, et ma famille entière:
Moi, je n'ai rien pour vous, mon Dieu, que la prière
Que je vous dis matin et soir.

Notre père des cieux, bénissez ma jeunesse;
Pour mes parents, pour moi, je vous prie à genoux,
Afin qu'ils soient heureux; donnez moi la sagesse;
Et puissent leurs enfants les contenter sans cesse,
Pour être aimés d'eux et de vous!

Mme Amable Tastu (1795, Metz.)

133. A la mère d'un enfant mort.

Oh! vous aurez trop dit au pauvre petit ange
Qu'il est d'autres anges là-haut,
Que rien ne souffre au ciel, que jamais rien n'y change
Qu'il est doux d'y rentrer bientôt;

Que le ciel est un dôme aux merveilleux
pilastres,
Une tente aux riches couleurs, [astres,
Un jardin bleu rempli de lis qui sont des
Et d'étoiles qui sont des fleurs.

Que c'est un lieu joyeux plus qu'on ne sau-
Où toujours se laissant charmer, [rait dire
On a les chérubins pour jouer et pour rire
Et le bon Dieu pour nous aimer;

Et puis, vous n'aurez pas assez dit, pauvre
A ce fils si frêle et si doux [mère,
Que vous étiez à lui dans cette vie amère,
Mais aussi qu'il était à vous.

Que, tant qu'on est petit, la mère sur nous
Mais que plus tard on la défend; [veille,
Et qu'elle aura besoin, quand elle sera vieille,
D'un homme qui soit son enfant.

Vous n'aurez point assez dit à cette jeune âme
Que Dieu veut qu'on reste ici bas,
La femme guidant l'homme et l'homme aidant
la femme,
Pour les douleurs et les combats;

Si bien qu'un jour, ô deuil! irréparable perte
Le doux être s'en est allé!
Hélas! vous avez donc laissé la cage ouverte,
Que votre oiseau s'est envolé.
(*Victor Hugo*, 1802, Besançon).

134. A Villequier, sur la tombe de sa fille.

La fille de Victor Hugo se noya en 1843, par accident, dans la Seine en Normandie. Son mari Charles Vacquerie ne pouvant la sauver, voulut mourir avec elle, au fond des eaux. Voici les vers de Victor Hugo, sur la tombe de sa fille.

Maintenant, ô mon Dieu! que j'ai ce calme
De pouvoir désormais [sombre,
Voir de mes yeux la pierre où je sais que
dans l'ombre,
Elle dort pour jamais;

Maintenant qu'attendri par ces divins spec-
tacles,
Plaines, forêts, rochers, vallons, fleuve argenté,
Voyant ma petitesse et voyant vos miracles,
Je reprends ma raison devant l'immensité.

Je viens à vous, Seigneur, père auquel il
Je vous porte, apaisé, [faut croire,
Les morceaux de ce cœur tout plein de
Que vous avez brisé! [votre gloire

Je viens à vous, Seigneur, confessant que
vous êtes [vivant!
Bon, clément, indulgent et doux, ô Dieu
Je conviens que vous seul savez ce que vous
faites, [tremble au vent.
Et que l'homme n'est rien qu'un jonc qui

Je dis que le tombeau qui sur les morts se
Ouvre le firmament, [ferme
Et que ce qu'ici-bas nous prenons pour le
Est le commencement. [terme,

Je conviens, à genoux, que vous seul, père
Possédez l'infini, le réel, l'absolu; [auguste,
Je conviens qu'il est bon, je conviens qu'il
est juste [voulu.
Que mon cœur ait saigné, puisque Dieu l'a

Je sais que le fruit tombe au vent qui le
secoue, [parfum;
Que l'oiseau perd sa plume et la fleur son
Que la création est une grande roue,
Qui ne peut se mouvoir sans écraser quel-
qu'un.

Les mois, les jours, les flots des mers, les
yeux qui pleurent
Passent sous le ciel bleu;
Il faut que l'herbe pousse, et que les enfants
Je le sais, ô mon Dieu! [meurent;

Dans vos cieux, au delà de la sphère des
nues,
Au fond de cet azur immobile et dormant,
Peut-être faites-vous des choses inconnues,
Où la douleur de l'homme entre comme
élément.

Seigneur, je reconnais que l'homme est en
S'il ose murmurer; [délire,
Je cesse d'accuser, je cesse de maudire,
Mais laissez-moi pleurer!

Hélas! laissez les pleurs couler de ma pau-
pière, [cela!
Puisque vous avez fait les hommes pour
Laissez-moi me pencher sur cette froide
pierre, [là?»
Et dire à mon enfant: «sens-tu que je suis

Laissez moi lui parler, incliné sur ces restes,
Le soir quand tout se tait,
Comme si, dans la nuit rouvrant ses yeux
Cet ange m'écoutait. [célestes,

Hélas! sur le passé tournant un œil d'envie,
Sans que rien ici-bas puisse m'en consoler,
Je regarde toujours ce moment de ma vie,
Où je l'ai vue ouvrir son aile et s'envoler!

Ne vous irritez pas que je sois de la sorte,

O mon Dieu, cette plaie a si longtemps saigné ! [forte,
L'angoisse dans mon âme est toujours la plus
Et mon cœur est soumis, mais non pas résigné.
(*Victor Hugo.*)

135. Le penseur (Sonnet).

Quand le bois de parfums s'enivre,
Quand tout chante dans les rameaux,
Quand la fleur sourit aux ruisseaux,
Quand tout s'abandonne et se livre.

Pourquoi rêveur au front penché
Pâlis tu courbé sur ton livre ?
Pourquoi sous les arbres couché
Penses-tu, quand tu pourrais vivre ?

Comment nos jeux et nos discours
N'ont-ils pu troubler en leur cours
Tes méditations profondes ?

C'est qne pendant que vous chantez,
Ivres de folles voluptés,
Je vois Dieu par delà les mondes.
(*Jules de Rességuier.*)

136. Les deux mères (Sonnet).

Deux cortéges se sont rencontrés à l'église.
L'un est morne: il conduit la bière d'un enfant,
Une femme le suit presque folle, étouffant
Dans sa poitrine en feu le sanglot qui la brise.

L'autre, c'est un baptême. Au bras qui le défend
Un nourrisson bégaye une note indécise;
Sa mère lui tendant le doux sein qu'il épuise, [phant.
L'embrasse tout entier d'un regard triom-

On baptise, on absout, et le temple se vide.
Les deux femmes alors se croisant sous l'abside, (сводъ).
Échangent un coup d'œil aussitôt détourné,

Et, merveilleux retour qu'inspire la prière,
La jeune mère pleure en regardant la bière,
La femme qui pleurait sourit au nouveau né.
(*Soulary, poésies humoristiques, 1858.*)

137. Sonnet monosyllabique.

Fort	Sort	Rose	Brise
Belle,	Frêle!	Close,	L'a
Elle	Quelle	La	prise.
Dort.	Mort!		

138. Le sermon (Lebrun 1729-1807).

Un bon curé dans son village
Prêchait la Passion si bien
Qu'il n'était bon paroissien
Qui de larmoyer ne fit rage
Un seul paysan à l'écart (въ сторонѣ)
Semblait ne prendre aucune part
A cette universelle angoisse :
Eh! pourquoi ne pleures-tu pas?
Dit quelqu'un. — Moi ! répond Lucas,
Je ne suis point de la paroisse (приходъ).

139. Scot Erigène (Erin, Irlande), IX siècle.

Scot Erigène, illustre personnage,
Chéri des rois pour ses doctes devis,
Etait un jour à table vis-à-vis
D'un fier prélat, qui lui tint ce langage :
Apprenez-moi, maître prudent et sage,
Vous qui pesez le sens de chaque mot,
Quelle distance est entre Scot et sot ?
Je n'en sais point, dit l'autre, de notable.
Sot, Monseigneur, approche fort de Scot,
Et je ne vois entre deux que la table.

Remarque. C'est, dit-on, à Charles-le-Chauve, fils de Louis le Débonnaire que Scot répondit ainsi. Scot avait vécu longtemps à la cour de ce prince avant d'être appelé à Oxford par Alfred le Grand (877).
(*De la Monnoye 1641-1728.*)

140. Avis sur les procès.

Accordez vous, si votre affaire est bonne;
Si votre cause est mauvaise, plaidez.

141. Sur la Harpe.

Non, la Harpe au serpent n'a jamais ressemblé;
Le serpent siffle, et la Harpe est sifflé.
(*Lebrun.*)

142. Épigramme.

La fortune en vain m'est cruelle,
Disait avec orgueil un sage prétendu;
Je sais pour m'affermir contre elle
M'envelopper de ma vertu.
Voilà, dit un plaisant, voilà ce qui s'appelle
Etre légèrement vêtu.
(*D'Aceilly 1604-1673.*)

143. Épigramme.

Que de coquins dans votre ville,
Monsieur Harpin, sans vous compter !
Morbleu! cessez de plaisanter,

Un railleur m'échauffe la bile (желчь, гнѣвъ)
— Eh bien! soit, je change de style;
Déridez ce front mécontent:
Que de coquins dans cette ville,
Monsieur Harpin, en vous comptant!
(*Andrieux 1759-1833.*)

144. Autre épigramme.

Si vous êtes dans la détresse,
O mes amis, cachez-le bien;
Car l'homme est bon, il s'intéresse
A ceux qui n'ont besoin de rien.
(*Hoffmann 1760-1828.*)

145. Pour une maison de jeu.

Il est trois portes à cet antre:
L'espoir, l'infamie et la mort.
C'est par la première qu'on entre,
C'est par les deux autres qu'on sort.

146. Le Borgne et son valet.

Un vieux baron, sire de Beaumanoir,
Devenu borgne au métier de la guerre,
Par bienséance avait un œil de verre,
Qu'à son coucher un page allait, le soir,
Sur une assiette humblement recevoir.
Or, une fois que le page peut-être
Malade était, peut-être était absent,
Un valet neuf, mal instruit, innocent,
Fut à son lit chargé de comparaître:
Le bon vieillard, sans faire de façon,
Tout comme au page, à ce nouveau garçon
Livre son œil, puis dit sa patenôtre (отче
Point cependant le valet ne s'en va: [нашъ).
— Eh! dit le maître, ami, qu'attends-tu là?
— J'attends, monsieur, que vous me don-
niez l'autre.
(*Bernard de la Monnoye 1641-1728, Dijon*).

147. Sur le jeu (Moralité).

Non; il n'est pas si facile qu'on pense
D'être honnête homme et de jouer gros jeu;
Le désir de gagner qui nuit et jour occupe
Est un dangereux aiguillon.
Souvent, quoique l'esprit, quoique le cœur
soit bon,
On commence par être dupe
On finit par être fripon.
(*Mem Deshoulières 1637-1694.*)

148. Prière d'un enfant à son réveil.

O Père qu'adore mon père!
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux!
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère!

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance,
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Et qui donne aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître?

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié;
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet;
La chèvre s'attache au cytise;
La mouche, au bord du vase, puise
Les blanches gouttes de mon lait!

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur:
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il? Prononcer ton nom.

O Dieu! ma bouche balbutie
Ce nom des anges redouté.
Un enfant même est écouté
Dans le chœur qui te glorifie!

Ton nom est écrit dans les cieux!
Je suis trop petit pour y lire;
Ma mère en mes yeux le voit luire;
Et moi je le lis dans ses yeux.

Quand je suis bon, quand elle est tendre
Nous sentons ta présence en nous;
Je joins mes mains sur ses genoux;
T'aimer, n'est-ce pas te comprendre?

Ah! puisque tu veilles si loin
Pour exaucer notre tendresse,
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

*

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur :
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse !

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple,
Que chaque matin je contemple
Souriant au pied de mon lit.

Mets ton saint nom dans ma mémoire,
Mets le pauvre sur mon chemin;
Mets l'abondance dans ma main
Pour que je la verse à ta gloire ;

Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée
Que balance une urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi!
(*Alphonse de Lamartine, 1790, Mâcon.*)

149. Maximes.

Qui sert bien son pays n'a pas besoin d'aïeux (Voltaire).
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre (Gresset)
Bien dire et bien penser ne sont rien sans bien faire (La Chaussée).

150. Les deux voyageurs.

Le compère Thomas et son ami Lubin
Allaient à pied tous deux à la ville pro- [chaine.
Thomas trouve sur son chemin
Une bourse de louis pleine :
Il l'empoche aussitôt. Lubin d'un air content,
Lui dit: ‹Pour nous la bonne aubaine !
— Non, répond Thomas froidement,
Pour nous n'est pas bien dit, *pour moi*, c'est différent.›
Lubin ne souffle plus : mais en quittant la [plaine
Ils trouvent des voleurs cachés au bois voisin,
Thomas, tremblant et non sans cause,
Dit: ‹Nous sommes perdus! — Non, lui répond Lubin,
Nous n'est pas le vrai mot; mais *toi* c'est [autre chose.›
Cela dit, il s'échappe à travers les taillis.
Immobile de peur, Thomas est bientôt pris:
Il tire la bourse et la donne.

Qui ne songe qu'à soi quand sa fortune est bonne,
Dans le malheur n'a point d'amis.
(*Florian 1755-1794.*)

151. Le voyage ou le tableau de la vie.

Partir avant le jour, à tâtons, sans voir goutte,
Sans songer seulement à demander sa route,
Aller de chute en chute, et, se traînant ainsi;
Faire un tiers du chemin jusqu'à près de midi ;
Voir sur sa tête alors s'amasser les nuages,
Dans un sable mouvant précipiter ses pas,
Courir, en essuyant orages sur orages,
Vers un but incertain où l'on n'arrive pas;
Détrompé vers le soir, chercher une retraite,
Arriver haletant, se coucher, s'endormir;
On appelle cela naître, vivre et mourir ;
La volonté de Dieu soit faite.
(*Florian 1755-1794.*)

152. L'âne et le rossignol.

(*Fable de Kryloff, imitée par Emile Deschamps*)

Un âne (il s'en trouve partout)
Se promenait dans un bocage,
Ne disant mot, n'en pensant davantage.
Vous concevez qu'il s'ennuyait beaucoup.
Voilà qu'il aperçoit à travers le feuillage
Un Rossignol. Alors, prenant son air malin:
‹Ah ! c'est toi ; salut, mon confrère,›
Se met-il galamment à braire. [*Martin;*
Tu chantes, m'a-t-on dit, comme un petit
Voyons, de ton gosier déroule les merveilles.
Devant moi tu peux tout chanter ;
Je suis digne de t'écouter :
Regarde plutôt mes oreilles !

Soudain le chantre du printemps [dre;
Éleva dans les airs sa voix sonore et ten-
Il pressait, suspendait ses concerts éclatants,
Il chantait le plaisir, puis gémissait longtemps, [l'entendre,
Et les oiseaux groupés se taisaient pour
Et les vents s'arrêtaient, et les troupeaux charmés [baumés,
Oubliaient l'onde fraîche et les près em-
Et guidant ses amours sous l'ombre bocagère, [troublé,
Le pâtre, plus hardi près d'un sein plus
Soupirait sur les chants du troubadour ailé,
De longs aveux plus doux au cœur de la bergère.

L'oiseau divin a fini sa chanson.
Aussitôt l'âne ainsi pérore :
‹J'aime assez tes accents, ta qualité de son;
‹Tu gazouilles, d'honneur, d'assez bonne façon,
‹Mais tu chanterais mieux encore
‹Si notre coq t'avait donné quelque leçon.›

A cet arrêt, avec un essaim de transfuges,
Le pauvre rossignol loin, bien loin s'envola,

Et dans les déserts s'en alla [juges.
Chanter pour les échos et non pour de tels

Vous êtes parmi nous des rossignols aussi,
Poètes ; fuyez les profanes ; [temps-ci,
Chantez, mais à l'écart. Hélas! dans ces
Qui trouvez-vous souvent pour vous juger?
— Des ânes.
(*Emile Deschamps.*)

153. La soupe au poisson de Damien.

(*Fable de Kryloff, imitée par Mme Amable Tastu*, Metz, 1795.)

‹Eh! voisin, on dirait que c'est jour d'abs-
tinence ; [suffisance.
‹Mangez donc. — Non, voisin, j'en ai ma
‹Vous riez! une soupe à se lécher les doigts!
‹Tenez, je vais vous en servir une assiettée;
‹Vous direz comme moi quand vous l'aurez
goûtée. [trois fois!
‹— Eh mais! déjà, voisin, j'en ai déjà mangé
‹— Bon, bon, vous nous faites un conte.
‹Et puis croyez-vous que je compte ?
‹Suivez votre appétit, tout le reste est égal.
‹Cela ne vous fera point mal. [est offerte.
‹C'est toujours de bon cœur que ma soupe
‹D'ailleurs, sans nous vanter, nous la faisons
au mieux.
‹Sa couleur seulement vous réjouit les yeux,
‹Et d'une nappe d'ambre on la dirait cou-
verte ! [plus fin.
‹Mangez donc! ce sterlet est du goût le
‹Allons, ma femme, allons, prie aussi le
voisin.›
Ainsi le bon Jeannot faisait à grande peine
Les honneurs d'un souper. A son compère
Étienne
Ses offres ne laissaient ni trève ni repos.
Enfin, pour terminer ces importuns propos,
Étienne se soumet. Son cœur bondit.... il
crève. [il l'achève,
N'importe; il prend l'assiette, à grand' peine
Et soudain, tout content, Jeannot de s'é-
crier :
‹Bon, vous cessez enfin de vous faire prier;
‹Moi, je hais la cérémonie,
‹Et puisque vous l'avez bannie,
‹Tenez ! Le voisin, à ce mot, [ceinture,
S'élance, prend ses gants, son bonnet, sa
Ouvre la porte, fuit et laisse mon Jeannot
Tout ébahi de l'aventure.

A qui s'adresse la leçon ?
A vous, aspirants du Parnasse.
Vous nous débitez à foison [grâce;
Des vers brillants parfois d'harmonie et de
Mais s'il est prodigué, le meilleur mets nous
Même la *soupe de poisson*. [lasse,

154. Les oies.

(*Fable de Kryloff, imitée par Rouget de Lisle.*)

Une longue perche en main,
Pierrot au marché voisin
Menait une troupe d'oies,
Et pressé qu'il était, très peu civilement,
Les hâtait, les chassait, les poussait en avant,
Sans les laisser d'un pas s'écarter de leurs
voies.
De colère gonflés, nos oisons cheminaient,
Et de leur guide entre eux vivement se
plaignaient, [la tête
Quand survint un passant. Tous à rompre
Les voilà de piailler en dressant leurs longs
cous. [traite
‹Voyez, homme de bien, voyez comme nous
‹Ce rustre, ce manant! Des oisons tels que
nous ! [volailles
‹Nous, descendus tout droit de ces saintes
‹Qu'on vit du Capitole affranchir les mu-
railles ; [ce point.
‹Karamsine et d'Hosier sont d'accord sur
‹— Messieurs, je les en crois, et la fidèle
histoire
‹De vos nobles auteurs a conservé la gloire:
‹Mais ça, parlons de vous. Vous ne dérogez
point,
‹J'espère, et soutenez une origine illustre ?
‹—Vraiment, de nos aïeux nous partageons
le lustre. [de beau ;
‹— Sans doute en imitant ce qu'ils ont fait
‹C'est fort bien. De vos faits tracez-moi le
tableau : [de reste
‹J'écoute. — Nos aïeux.... — Passons, je sais
‹Qu'ils sauvèrent à Rome un désastre funeste.
‹Mais vous, messieurs, mais vous ? — Nos
ancêtres... — Fort bien,
‹Mais vous, quels sont vos droits ? Qu'avez-
vous fait ? — Nous, rien.›

Si je voulais mater les insolentes joies
De tant d'oisons sans palme, aux airs pleins
de hauteur, [censeur.
Quel texte à commenter! Chut! indiscret
Le temps présent est l'arche du Seigneur.
Ne faisons pas crier les oies.

155. Le caftan de Trischka.

(*Fable de Kryloff, imitée par le baron de Stassard.*)

Je voudrais vous parler de mon ami Jocrisse,
Parfois un peu distrait, parfois un peu no-
Mais néanmoins garçon d'esprit, [vice,
Et qui, sous un mauvais habit
Cache un cœur ennemi du vice.
Victime, hélas! de l'injustice,

Il errait certain jour, persécuté, proscrit,
Sans que le malheur pût l'abattre
Ses coudes rappelaient le pourpoint d'Hen-
ri IV. [crédit.
Pour qui manque d'argent, point d'étoffe à
Comment faire? il y réfléchit: [manches
Bref, il bouche les trous aux dépens de ses
Que d'un bon tiers il raccourcit.
Chacun de le railler. Il dépouille ses hanches
Des basques dont il fait manches à la Pierrot;
Ce trait-là ne vient pas d'un sot.
Son habit n'est plus qu'une veste. [leste;
D'accord; mais il en a la démarche plus

156. La fleur et le papillon.

Le papillon, chose frivole,
Près de la fleur coquette est assez bien placé;
Le papillon est une fleur qui vole,
La fleur un papillon fixé.
(*Lebrun.*)

157. Naïveté.

Ma mère un jour me dit: ‹Ami quand
viendra l'âge [savant,
Où tu seras plus grand, plus libre et plus
Dis qu'avec moi ton cœur ne sera pas vo-
lage, [enfant!
Et que vous m'aimerez encore, méchant
Dis-moi, répète-moi que ces chères caresses
Je ne les perdrai pas, quand vous aurez
vingt ans; [tendresses,
Que ta tendresse, en lutte avec d'autres
Ne fondra pas ainsi que la neige au prin-
temps!
Oh! ne fais pas de moi la vieille délaissée
Qu'on oublie au milieu des jeunes entretiens!
Oh! partageons toujours, dans la même
pensée, [tiens!›
Toi mes pauvres secrets, mon fils, et moi les
Moi, j'étais jeune alors, ignorant et candide,
Et je lui dis: ‹Peux-tu douter ainsi de moi?
N'es-tu pas à jamais mon bon ange et mon
guide? [toi?
Qui donc pourra venir que j'aime plus que
Est-il plus doux regards que je doive con-
naître?
Un souris sur le tien pourra-t-il l'emporter?
Comment un autre amour dans mon cœur
peut-il naître?
Je n'y sens qu'une place, et tu dois y rester!
Non, je ne comprends pas tes paroles amères,
Et d'autres que souvent tu murmures tout bas.
Mère, se pourrait-il que j'eusse un jour deux
mères?

Pensive, elle sourit, et ne répondit pas.
(*Eugène Manuel.*)

158. L'ascension, aspiration vers Dieu.

Près de mon pied plus sûr pose tes pas ti-
mides, [voix.
Ces pins touchés des vents ont d'ineffables
N'as-tu pas besoin d'air? Vers ces pentes
rapides
Marchons! Il faut gravir, touristes intrépides,
Jusqu'à la cime que tu vois.

Suivons la cascade sonore,
— Encore, encore! —
Cherchons la source de ce flot
Encore plus haut!

J'aimai toujours les monts: plus jeune et
plus agile,
J'ai parcouru jadis ces sentiers odorants;
J'ai dormi sous les toits où le pâtre s'exile,
Et mesuré de près, sur un appui fragile,
Le sombre abîme des torrents.

Ces sommets que l'azur colore,
— Encore, encore! —
J'en veux avoir le dernier mot,
Encore plus haut!

Arômes des forêts, vous enivrez ma tête!
Vois, le chemin plus doux s'attarde à ce
gazon:
Essayons de ces bois la facile conquête.
Oh! ne descendons pas! j'en veux toucher
le faîte,
Pour embrasser tout l'horizon.

Dans la brume qui s'évapore,
— Encore, encore! —
Des chèvres j'entends le grelot
Encore plus haut.

Mais devant nous s'allonge une côte nouvelle,
Et le chemin franchi n'est qu'un sommet
trompeur.
En un chaos de rocs le granit s'amoncelle;
Au-dessus fuit la cime où la neige étincelle.
Prends ma main, si tes yeux ont peur.

Où nous arrivons, je l'ignore.
— Encore, encore! —
Courage! nous serons bientôt
Encore plus haut.

De gradins en gradins, aux pentes dépassées
Tout ce qu'on a d'impur demeure, et la
vertu
Se dégage du fond des âmes oppressées;
Cet air plus généreux qui souffle en mes
Comme moi le respires-tu? [pensées,

Mais la cime à cent pas se dore;
— Encore, encore! —

Le ciel est pur, le soleil chaud :
Encore plus haut !

Torrents, rochers confus, forêts et pâturages;
Nous avons contemplé vos étranges beautés,
Nous avons traversé la zone des orages,
Et de ces pics glacés, unissant nos courages,
Foulé les sommets dévastés.

Divin tableau que l'œil explore !
— Encore, encore ! —
Tentons cette crête à l'assaut,
Encore plus haut !

Le niveau de notre âme est trop bas sur la terre !
Il faut monter encore, il faut monter toujours !
Monter comme l'oiseau qui cherche la lumière,
Monter comme l'encens, monter comme le lierre
Jusqu'aux derniers créneaux des tours.

Sainte félicité que j'adore !
— Encore, encore ! —
Nous approchons du terme : il faut
Monter plus haut.

Confondus et tremblants, nous voici sur le faîte,
Et quelque chose manque à notre obscur désir :
Même au sommet des monts où notre orgueil s'arrête,
Nous soupirons tout bas, et nous levons la tête
Vers un but qu'on ne peut saisir.

O monde inconnu que j'implore !
— Encore, encore ! —
Cherchons la sphère où l'âme éclôt
Encore plus haut !
(*Eugène Manuel.*)

159. La faneuse.

Sur les collines de Lorraine,
Parmi les sapins et les houx,
Est une fille éclose à peine,
Une faneuse aux cheveux roux,
Femmes du mont et de la plaine,
Inclinez vous !

Aux prés elle est vraiment superbe,
Jouant des râteaux ardemment.
Nulle à son front ne met la gerbe
D'un plus agile mouvement.
Ne cachez pas, fleurs et brins d'herbe,
Ce front charmant.

Compagnons qu'un beau zèle emporte,
Soldats ou chasseurs de chevreuil,
Voulez-vous, en votre âme forte,
Conserver le calme et l'orgueil ?
Si vous passez devant sa porte,
Détournez l'œil.

Je l'aperçus un jour d'automne,
Rentrant par le chemin désert.
Son visage, au soir qui rayonne
Brillait sous le frêne encore vert.
C'est depuis lors, Dieu lui pardonne
Que j'ai souffert !

Ce mal dont on pleure et qu'on aime,
Je l'ai jour et nuit combattu,
Aux vents du ciel, à Dieu lui-même,
Las de le dire, je l'ai tu.
O belle enfant, ce mal suprême,
Le connais-tu ?

160. Le montagnard émigré.

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de ma naissance !
Ma sœur qu'ils étaient beaux ces jours
De France !
O mon pays, sois mes amours
Toujours !

Te souvient-il que notre mère
Au foyer de notre chaumière
Nous pressait sur son sein joyeux,
Ma chère !
Et nous baisions ses blonds cheveux
Tous deux.

Ma sœur, te souvient-il encore
Du château que baignait la Dore,
Et de cette tant vieille tour
Du Maure
Où l'airain sonnait le retour
Du jour ?

Te souvient-il du lac tranquille
Qu'effleurait l'hirondelle agile,
Du vent qui courbait le roseau
Mobile
Et du soleil couchant sur l'eau
Si beau ?

Oh ! qui me rendra mon Hélène,
Et ma montagne et le grand chêne ?
Leur souvenir fait tous les jours
Ma peine :
Mon pays sera mes amours
Toujours !
(*Chateaubriand.*)

161. Elégie.

(*Sur la mort d'une jeune fille.*)

Son âge échappait à l'enfance :
Riante comme l'innocence,

Elle avait les traits de l'Amour.
Quelques mois, quelqnes jours encore,
Dans ce cœur pur et sans détour
Le sentiment allait éclore;
Mais le ciel avait au trépas
Condamné ses jeunes appas.
Au ciel elle a rendu sa vie,
Et doucement s'est endormie
Sans murmurer contre ses lois.
Ainsi le sourire s'efface;
Ainsi meurt sans laisser de trace,
Le chant d'un oiseau dans les bois.
(*Parny 1753-1814.*)

162. L'Ange et l'Enfant.

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,
Semblait contempler son image,
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

‹Charmant enfant qui me ressemble,
‹Disait-il, oh! viens avec moi;
«Viens, nous serons heureux ensemble,
‹La terre est indigne de toi.

‹Là, jamais entière allégresse:
‹L'âme y souffre de ses plaisirs,
‹Les cris de joie ont leur tristesse,
‹Et les voluptés leurs soupirs.

‹La crainte est de toutes les fêtes;
‹Jamais un jour calme et serein
‹Du choc ténébreux des tempêtes
‹N'a garanti le lendemain.

‹Eh quoi! les chagrins, les alarmes
‹Viendraient troubler ce front si pur!
‹Et par l'amertume des larmes
‹Se terniraient ces yeux d'azur!

‹Non, non, dans les champs de l'espace
‹Avec moi, tu vas t'envoler;
‹La Providence te fait grâce
‹Des jours que tu devais couler.

‹Que personne dans ta demeure
‹N'obscurcisse ses vêtements;
‹Qu'on accueille ta dernière heure
‹Ainsi que tes premiers moments.

‹Que les fronts y soient sans nuage,
‹Que rien n'y révèle un tombeau;
‹Quand on est pur comme à ton âge,
‹Le dernier jour est le plus beau.›

Et secouant ses blanches ailes,
L'Ange à ces mots a pris l'essor
Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère!... ton fils est mort.
(*Reboul.*)

163. A mon petit logis.

Petit séjour, commode et sain,
Où des arts et du luxe en vain
On chercherait quelque merveille;
Humble asile où j'ai sous la main
Mon La Fontaine et mon Corneille,
Où je vis, m'endors et m'éveille
Sans aucun soin du lendemain,
Sans aucun remords de la veille;
Retraite où j'habite avec moi,
Seul, sans désirs et sans emploi,
Libre de crainte et d'espérance;
Je viens, j'accours, je t'aperçois:
O mon lit! ô ma maisonnette!
Chers témoins de ma paix secrète!
C'est vous, vous voilà, je vous vois!
Qu'avec plaisir je vous répète:
Il n'est point de petit chez soi!
(*Ducis 1733-1816.*)

164. Charlottenbourg ou le tombeau de la reine de Prusse.

LE VOYAGEUR.
Sous les hauts pins qui protégent ces sources,
Gardien, dis-moi quel est ce monument nouveau.

LE GARDIEN.
Un jour il deviendra le terme de tes courses:
O voyageur! c'est un tombeau.

LE VOYAGEUR.
Qui repose en ces lieux?

LE GARDIEN.
Un objet plein de charmes.

LE VOYAGEUR.
Qu'on aima?

LE GARDIEN.
Qui fut adoré.

LE VOYAGEUR.
Ouvre moi.

LE GARDIEN.
Si tu crains les larmes,
N'entre pas.

LE VOYAGEUR.
J'ai souvent pleuré.
(*Le voyageur entrant avec le gardien.*)
De la Grèce ou de l'Italie,
On a ravi ce marbre à la pompe des morts.
Quel tombeau l'a cédé pour enchanter ces bords?
Est-ce Antigone ou Cornélie?

LE GARDIEN.
La beauté dont l'image excite tes transports
Parmi nos bois passa sa vie.

LE VOYAGEUR.
Qui pour elle à ces murs, de marbre revêtus,
A suspendu ces couronnes fanées?

Le gardien.
Les beaux enfants dont ses vertus
Ici-bas furent couronnées.

Le voyageur.
On vient!

Le gardien.
C'est un époux; il porte ici ses pas
Pour nourrir en secret un souvenir funeste.

Le voyageur.
Il a donc tout perdu?

Le gardien.
Non: un trône lui reste.

Le voyageur.
Un trône ne console pas!

(*Chateaubriand, 1768-1848.*)

165. A un père sur la mort de sa fille.

Ta douleur, Duperrier, sera donc éternelle?
Et les tristes discours
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle
L'augmenteront toujours?
Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas,
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue
Ne se retrouve pas?
Je sais de quels appas son enfance était
Et n'ai pas entrepris, [pleine,
Injurieux ami, de soulager ta peine
Avecque son mépris.
Mais elle était du monde où les plus belles
Ont le pire destin; [choses
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin;
La mort a des rigueurs à nulle autre pa-
On a beau la prier, [reilles:
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles
Et nous laisse crier.
Le pauvre en sa cabane, où le chaume le
Est sujet à ses lois; [couvre,
Et la garde qui veille aux barrières du
N'en défend pas nos rois. [Louvre

(*Malherbe 1555-1628.*)

166. La discrétion.

Quand vous méditez un projet,
Ne publiez point votre affaire; [cret:
Toujours au fond du cœur gardez votre se-
On se repent toujours d'un langage indis-
Et presque jamais du mystère. [cret,
Certain auteur sur ce sujet
S'explique de cette manière:
Le causeur dit tout ce qu'il sait,
L'étourdi ce qu'il ne sait guère, [ont fait,
Les jeunes ce qu'ils font, les vieux ce qu'ils
Et les sots ce qu'ils veulent faire.

(*Panard 1694-1765.*)

167. L'ami du pauvre.

Un malheureux au monde n'avait rien,
Hors un barbet compagnon de misère
Et qui mangeait le rien du pauvre hère;
Quelqu'un lui dit: Que fais-tu de ce chien,
Toi qui n'as pas même le nécessaire?
Plus à propos serait de t'en défaire.
Le malheureux à ce mot soupira:
Si ne l'ai plus, dit-il, qui m'aimera?

(*Ponce-Denis Ecouchard Lebrun.*
1729-1807.)

168. A mes enfants (1693).

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais son long courroux
Détruit, empoisonne,
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau.
Vous de ce hameau,
L'honneur et la joie.
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse
Sur l'herbette épaisse
Un plaisir nouveau?
Que je vous regrette!
Mais il faut céder;
Sans chien, sans houlette,
Puis-je vous garder?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris:
Il rit de mes craintes,
Et, sourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puissiez vous, contentes
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,
Brebis mes amours!
Que Pan vous défende:
Hélas! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.
Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin

Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du Dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au soir
De gras pâturages,
J'en conserverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire :
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire
Du rivage heureux
Où vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours,
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où sans doute las
D'éclairer le monde,
Il va chez Téthys,
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.
(*Mme Antoinette Deshoulières 1637-1694.*)

169. L'Écureuil.

(*Fable de Kryloff traduite par M. Alfred Bougeault.*)

Un Écureuil chez un Lion
S'était mis en condition,
Je ne sais trop pour quel office;
Mais le fait est que son service
Plaisait au maître; et c'est beaucoup :
Je dirai même que c'est tout.
On lui promit pour récompense
Des noisettes plein un chariot.
On lui promit, — mais ce beau mot
Ne lui remplissait pas la panse (брюхо).
Le temps marchait : mon écureuil,
Souvent avec la larme à l'œil,
Devant son roi devait sourire
Du bout des dents et ne rien dire.
Il voit ses compagnons, quand il lève les yeux,
S'ébattre librement au haut de la coudrette,
Croquer à loisir la noisette;
Il suit en clignotant leurs mouvements joyeux.
Quelquefois il voudrait s'élancer à leur suite;
Mais, hélas !
Il n'a pas plutôt fait un pas
Qu'un service exigeant le réclame au plus vite.
Après avoir ainsi passé ses plus beaux jours,
L'âge vint : la faveur fit place à la disgrâce.
On lui dit, sans trop de détours,
Qu'il lui fallait vider la place.
Il obtint sa retraite, et son appointement
Fut payé fort exactement.
C'était un char plein de noisettes,
Excellentes, du meilleur goût :
On aurait pu chercher partout
Sans en trouver de plus parfaites.
Mais par malheur depuis longtemps
L'écureuil n'avait plus de dents.

170. Les deux tonneaux.

Deux tonneaux cheminaient, l'un vide et l'autre plein
De vin.
Celui-ci se traînait à pas lents en silence ;
L'autre galopait en cadence,
Et les pavés avec fracas
Frémissaient du bruit de ses pas,
Au milieu des flots de poussière.
En l'entendant venir de loin,
Le passant effrayé se rangeait avec soin.
Malgré son allure moins fière,
Son compagnon silencieux
A mon sens valait beaucoup mieux.

Quiconque incessamment vante ses faits et gestes
N'est rien qu'un frivole hâbleur.
Les gens de poids et de valeur
Dans leurs discours sont plus modestes.
Un grand homme toujours agit
Sans jactance :
Sa forte tête réfléchit
En silence.
(*Idem.*)

171. Le quatuor.

L'Ane, le Bouc, le Singe grand farceur,
Et l'Ours à la jambe cagneuse,
Eurent un jour l'idée heureuse
De s'unir pour jouer en chœur.
Ils trouvent quelque part, avec de la musique
Une basse, un alto, de plus deux violons,
Et sous les verts tilleuls aux tapis de gazons
Notre groupe philharmonique,
En jouant à tort à travers,
A la prétention d'enchanter l'univers.
Bientôt la séance publique
Commence, et l'on entend nos gens
Racler de leurs archets en dépit du bon sens.

‹Mes amis, dit le Singe en faisant la grimace,
‹Arrêtez, attendez ! cela va mal ainsi,
‹Il faut que nous changions de place.
‹Toi, Martin l'Ours, avec ta basse
‹Assieds-toi vis-à-vis de l'alto par ici;
‹Nous autres, violons, nous serons face à face.
‹Vous allez voir quel changement !
‹Bois et monts se mettront en danse.›
Le Quatuor se place et bientôt recommence:
Mais tout va comme auparavant.
‹Arrêtez ! j'ai trouvé le secret de l'affaire
‹Dit l'Ane en se mettant à braire.

«Pour réussir, il faut que nous soyons en rang.»
Le conseil plaît et paraît digne
D'être suivi: chacun s'aligne,
Et le concert reprend son train:
Mais c'est toujours même refrain.
Entre les concertants un vif débat s'engage
Sur la question de savoir
Dans quel ordre et comment s'asseoir.
Chacun donne un avis qu'il prétend le plus sage.

Attiré par tout ce tapage,
Uu Rossignol survient: on lui soumet le cas.
«Arrêtez-vous, ami; tirez-nous d'embarras:
Arrangez-nous un peu notre concert, de grâce,
Nous avons bien tout ce qu'il faut:
Musique, instruments sans défaut;
Il ne nous reste plus qu'à bien nous mettre en place:»

«— Erreur! illusion! dit le chantre du soir.
«Si vous n'avez d'abord l'oreille et le savoir,
«Vous aurez beau changer de place et de rubrique,
«Vous ne saurez jamais faire de la musique.
(*Idem.*)

172. Le Corbeau et la Poule.

Quand le Français, nouveau Vandale,
Menaça notre capitale,
Le prince de Smolensk pour sauver son pays
De la fureur des ennemis,
Dans Moscou déserté leur tendit une embûche.
Alors on vit les habitants
Se réunir, petits et grands,
Comme un essaim quittant la ruche.
Tous partent sans perdre de temps.
Du haut d'une maison un corbeau bien tranquille,
En se frottant le bec, contemplait par la ville
Tout ce tumulte et tout ce bruit.
Quoi donc! ami, quand chacun fuit,
Tu restes! lui crie une Poule
Du haut de son chariot qui roule.
Ne sais-tu pas que l'ennemi
Entre déjà par l'autre porte?
— Eh bien! l'ennemi, que m'importe?
Dit le Corbeau tout raffermi.
Je comprends ta frayeur et celle de ta race.
Mais moi, je ne bouge de place;
Car on sait qu'un corbeau n'est bon
Ni rôti, ni cuit au bouillon.
Je pourrai m'entendre, je pense,
Avec les habitants nouveaux,
Et même augmenter ma pitance
De quelques délicats morceaux,
Tels que des os ou du fromage.
Adieu! commère, et bon voyage!
L'oiseau resta: mais au lieu du butin
Dont il comptait faire festin,
On l'attrapa lui-même, on le mit dans la soupe,
Pour apaiser la faim qui talonnait la troupe.

Ainsi nous combinons nos calculs insensés
Nous suivons bien souvent la fortune à la trace;
Nous croyons la tenir, tant nous sommes pressés;
Mais un revers survient: nous voilà terrassés.
C'est le corbeau que l'on fricasse.
(*Idem.*)

173 L'Ane.

Par hasard un jour de foire,
En chemin j'ai rencontré
La vieille mère Grégoire
Qui menait un âne au pré.

Cet âne dit la chronique,
Ne l'était pas tout à fait.
Il faut que je vous explique
Comment cela s'était fait.

On dit et je le répète,
Que c'était au temps jadis,
Une petite fillette
La plus revêche (угрюмый, несговорчивый) du pays.

Elle feignait à l'école
De regarder ses leçons
Et jouait à pigeon-vole.
Dès qu'on tournait les talons.

Sa Maman fut bien capote (изумиться)
Lorsque vint le jour des prix,
En voyant que sa Lolotte.
N'avait rien du tout appris.

Cette Maman bien en peine
Prit sa fille et se rendit
Loin, bien loin vers sa marraine
Une fée en grand crédit (уважение).

Lolotte ne veut rien faire,
Dit l'autre d'un air malin
Eh bien! quelle apprenne à braire
(ревѣть по ослиному)
Et porte sacs au moulin.

Crac! d'un seul coup de baguette,
Robe bleue a disparu,
Et fait place à la toilette
D'un petit ânon bourru (грубый).

Adieu donc, bouche vermeille,
Adieu, blanc petit bonnet!
A droite, à gauche, l'oreille
Monte et se roule en cornet.

Voyant sa métamorphose,
L'enfant veut crier : Maman!
Mais on n'entend autre chose
Que : hi han! hi han! hi han!

Tu resteras, dit la fée,
Pour servir d'enseignement, (наставление)
Ainsi vêtue et coiffée
Jusqu'à bon amendement (поправка)

Mais du jour où la paresse
Partira, tu reprendras
Ton teint rose et ta jeunesse,
Tes chansons et tes ébats (увеселение).

La paresse, il faut le croire,
Est un mal qui tient longtemps,
Puisque la mère Grégoire
Mène encore sa fille aux champs.

174. Rêve ambitieux.

Si j'avais un arpent de sol, mont, val ou plaine,
Avec un filet d'eau, torrent, source, ou ruisseau,
J'y planterais un arbre, olivier, saule ou frêne,
J'y bâtirais un toit, chaume, tuile ou roseau.

Sur mon arbre, un doux nid, gramen, duvet ou laine,
Retiendrait un chanteur, pinson, merle ou moineau,
Sous mon toit un doux lit, hamac, natte ou berceau,
Retiendrait une enfant, blonde, brune ou châtaine,

Je ne veux qu'un arpent; pour le mesurer mieux,
Je dirais à l'enfant, la plus belle à mes yeux:
Tiens-toi debout devant le soleil qui se lève;

Aussi loin que ton ombre ira sur le gazon,
Aussi loin je m'en vais tracer mon horizon:
Tout bonheur que la main n'atteint pas n'est qu'un rêve.

(*Lyon*, *Joséphin Soulary.*)

175. A l'Ange égaré.

Oui, l'enfant, au front pur, d'un ange a quelque chose;
C'est que du ciel il porte en lui le souvenir.
Mais plus tard, sur la terre, il salit son pied rose
Et s'avance au hasard vers l'obscur avenir.

Il marche, s'éloignant de la divine route,
Ah ! saura-t-il encor la retrouver un jour?
Dans le sombre chemin et dans l'âme qui doute
Puisse Dieu pour flambeau mettre un rayon d'amour!

Pourquoi descendre, enfant, et te déchirer l'aile
Aux buissons épineux de notre adversité ?
Cette aile qui retombe en lambeaux, pourra-t-elle
Remonter vers le ciel et l'immortalité ?

(*Léon Magnier.*)

176. Par un temps gris.

O temps triste de mon pays,
Hiver, hiver, je te salue,
J'aime le ciel brumeux et gris,
Les arbres morts, la terre nue.

J'aime vos rafales, ô vents
Qui hantez les nuits pluvieuses ;
Du fond de vos gémissements
Sortent des voix mystérieuses.

Je les écoute, et je les suis
A travers mes rêves sans nombre ;
C'est avec elles que je vis,
Comme les morts, moi presque une ombre.

Ames des tombes, est-ce Dieu,
Qui vous guide vers ma misère?
Venez-vous pour me tenir lieu
D'amis que je n'ai pas sur la terre?

O neige, étends ton froid linceul,
Ton givre sur les fleurs couchées,
J'aime sous mon pas lent et seul,
Le bruit des feuilles desséchées,

(*Mme Blanchecotte.*)

177. Le chant de l'alouette.

Le Te Deum, l'épithalame
Le son des coupes d'un festin,
Portent moins d'allégresse à l'âme
Que tes cadences du matin.

Poète anx voix aériennes,
Enseigne nous ton art vainqueur:
Toutes chansons auprès des tiennes
Traînent et meurent de langueur.

Poursuis, poursuis ta stance folle ;
Recommence-la mille fois
L'homme n'a pas une parole
Qui vaille le son de ta voix.

Il vit de misère et de hontes,
Il rampe au niveau de ton sol :
Toi tu t'élances, toi tu montes,
Toi tu t'enivres de ton vol !

(*Autran.*)

178. Le cheval de fiacre.

Quand je te vois passer, l'allure humble et
soumise,
Tirant péniblement le carosse ébréché
Où s'étend ponr vingt sous la graisseuse
Du gros bourgeois endimanché ; [sottise
Lorsque j'entends le fouet, qui raille et qui
massacre, [l'affront,
Claquer sur toi, je pleure ; il semble que
Touchant à ta vieillesse, insulte aussi mon
Pauvre cheval de fiacre. [front,

Ne regrettes-tu pas la bataille et la foudre,
Quand ton ventre saignait au fer des épe-
rons, [la poudre,
Quand tes naseaux s'ouvraient à l'odeur de
Ton oreille au bruit des clairons !
Que n'es-tu mort, hélas, de la mort qui
consacre? [queur
D'où vient, noble forçat, que ce boulet mo-
Que tu traînes au pied n'a pas frappé ton
Pauvre cheval de fiacre? [cœur,

. . . .
Marche, c'est le destin; vieillards, on nous
méprise ;
Place à ceux d'aujourd'hui ! Nouveaux temps,
nouveaux dieux ; [grise,
On fouette également crinière ou barbe
Homme ou cheval dès qu'ils sont vieux ;
Bucéphale poussif! O morne simulacre!
Sur le pavé glissant, va, brise tes genoux;
Marche, galérien ; marche, fais comme nous,
Pauvre cheval de fiacre!
(*Armand Liorat.*)

179. Moralité.

Chaque nuit a ses vains mensonges
Chaque jour a son faux réveil :
La mort est un dernier sommeil
Qui n'est plus troublé par des songes.
(*Lebrun.*)

180. A un nouvel académicien.

Ta muse enfin s'est donc glissée
Dans l'académique dortoir !
Tu vas dormir comme au Lycée :
Mais déjà tu ronfles ! Bonsoir.
(*Lebrun.*)

181. La société délicieuse.

Heureux qui, vers le soir, tranquille et sans
Rassemble une société [affaire,
Que Minerve eût choisie et qu'elle même
Où, loin du profane vulgaire, [éclaire;
L'âme s'épanche en liberté;
Où la sagesse ait l'art de plaire;
Où la grandeur soit sans fierté,
La franchise sans dureté,
L'indulgence sans flatterie,
Les grâces sans coquetterie, (кокетство)
Le bon air sans fatuité, (тщеславіе)
Le savoir sans pédanterie, (-ство)
L'enjouement sans bouffonnerie,
Le bel esprit sans vanité,
Et la vertu sans pruderie.
(*Lebrun.*)

182. La vie.

Non, tout n'est pas orage dans l'orage !
Entre ses coups, pour desserrer le cœur,
Souffle une brise, invisible courage,
Parfum errant de l'éternelle fleur !
Puis c'est de l'âme une halte fervente,
Un chant qui passe, un enfant qui s'endort.
Orage, allez ! je suis votre servante :
Sous vos éclairs, Dieu me regarde encor.
(*Mme Desbordes-Valmore.*)

183. Adieu.

Adieu ! replace encor, ami, ta main qui
Dans ma main, je veux la serrer. [tremble
Adieu! sur terre il faut, quand on se plaît
Etre prêts à se séparer ! [ensemble

C'est d'éternels départs que notre vie est faite!
Pour n'en point murmurer ici,
Avec l'adieu j'écoute une voix qui répète
Qu'il n'en est point partout ainsi.

Chez moi, n'as-tu pas vu comme un cœur
O cher ami qui reviendras, [se déchire?
Chez moi, n'as-tu pas vu quels adieux il
A ceux qui ne reviennent pas? [faut dire

De notre adieu qui sait ce que le ciel doit
Sera-ce entre nous le dernier ? [faire ?
Je ne te promets point de te revoir sur
Mais bien de ne point t'oublier. [terre,
(*Octave Ducros.*)

184. La présence.

Quand les feux du soleil dorent la mer pro-
Alors je pense à toi ; [fonde,
Quand la lune en tremblant se réfléchit
Ton image est en moi ! [dans l'onde,

Sur la route, à midi, quand monte la pous-
Je crois t'apercevoir ; [sière,
Au milieu des horreurs d'une nuit sans lu-
Il me semble te voir. [mière,

C'est toi, lorsque la vague en gémissant
Toujours toi que j'entends; [bouillonne,
Dans les bois où se plaint la brise mono-
Encore toi que j'attends. [tone

Tu vis bien loin d'ici, mais malgré la dis-
Mon âme est avec toi! [tance,
Le jour tombe, l'étoile brille en silence,
Que n'es-tu près de moi!
(Imitation de Gœthe. *L'abbé Fayet.*)

185. Les bêtes.

N'en déplaise à l'espèce humaine,
Qui de jour en jour s'appauvrit,
Je trouve que dans la Fontaine
Les bêtes ont beaucoup d'esprit.
De bons mots nous sommes avares,
Et, soit dit sans nous ravaler, (унижать)
Peut-être seraient-ils moins rares
Si les bêtes pouvaient parler!

Bien que le cocher jure et sacre ([1])
Et que le temps soit des plus beaux,
Nous monterons six dans un fiacre
Que traînent deux maigres chevaux;
Par ces chétives haridelles
Lorsque nous nous faisons rouler,
Nous en entendrions de belles
Si les bêtes pouvaient parler!

Sur l'obélisque qu'on admire,
On voit une foule d'oiseaux;
Mais personne n'a encore pu dire
A quoi servent ces animaux.
Devant ce rébus, (загадка) et pour cause,
On voit les savants reculer;
Nous saurions du moins quelque chose,
Si les bêtes pouvaient parler!

Quand Madame qui craint son ombre
Ose parler confidemment,
Dans son boudoir discret et sombre
Un tiers se glisse effrontément.
Près d'elle sur le même siége
Un angora vient s'installer...
Il n'aurait pas ce privilége
Si les bêtes pouvaient parler!

Près de l'aveugle misérable
Vous trouverez toujours un chien,
Le compagnon inséparable
De ceux, hélas! qui n'ont plus rien.
Pour l'homme que la faim tourmente,
Des yeux il semble postuler;
Que sa voix serait éloquente
Si les bêtes pouvaient parler!

Après ce couplet, (пѣсни) que je meure
Plutôt que d'en faire un nouveau,
Attendu que pour le quart d'heure,
Je suis au bout de mon rouleau.

Quand on n'a plus rien dans la tête,
On ne peut se dissimuler
Qu'on parlerait comme une bête
Si les bêtes pouvaient parler!
(*Désaugiers.*)

([1]) Jurer, sacrer, клясть, проклинать.

186. Satire sur l'homme.

(*Fragment.*)

De tous les animaux qui s'élèvent dans l'air,
Qui marchent sur la terre, ou nagent dans la mer,
De Paris au Pérou, du Japon jusqu'à Rome,
Le plus sot animal, à mon avis, c'est l'homme.
Quoi! dira-t-on d'abord, un ver, une fourmi,
Un insecte rampant qui ne vit qu'a demi,
Un taureau qui rumine, une chèvre qui broute, [Oui sans doute
Ont l'esprit mieux tourné que n'a l'homme?
Ce discours te surprend, docteur, je l'aperçois
L'homme de la nature est le chef et le roi:
Bois, prés, champs, animaux, tout est pour son usage,
Et lui seul a, dis-tu, la raison en partage.
Il est vrai, de tout temps la raison fut son lot: [plus sot.
Mais de là je conclus que l'homme est le
(*Boileau 8e satire.*)

187. Autre fragment.

D'où vient que l'homme le moins sage
Croit toujours seul avoir la sagesse en partage, [raisons,
Et qu'il n'est point de fou qui, par belles
Ne loge son voisin aux petites-maisons?
Un pédant, enivré de sa vaine science,
Tout hérissé de grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui, de mille auteurs retenus mot pour mot, [sot,
Dans sa tête entassés, n'a souvent fait qu'un
Croit qu'un livre fait tout, et que, sans Aristote, [radote.
La raison ne voit goutte, et le bon sens
. . . .
Mais sans errer en vain dans de vagues propos,
Et pour rimer ici ma pensée en deux mots,
N'en déplaise à ces fous, autres sages de la Grèce [gesse:
En ce monde il n'est point de parfaite sa-
Tous les hommes sont fous, et, malgré tous leurs soins, [moins.
Ne diffèrent entre eux que du plus ou du
Et cela soit dit pour qui veut se connaître,
Le plus sage est celui qui ne pense point l'être; [douceur,
Qui, toujours pour un autre enclin vers la
Se regarde soi-même en sévère censeur,
Rend à tous ses défauts une exacte justice,

Et fait sans se flatter le procès à son vice.
Mais, hélas! de tous les temps
Chacun pour soi-même fut toujours indulgent.
(*Boileau sat. IV.*)

188. L'octogénaire.

O mes quatre-vingts ans! je vous avais prévus;
Mais je ne vous dis pas: Soyez les bienvenus.
Sans doute, et j'en rends grâce à la bonté céleste,
Je vous porte gaîment et d'un air assez leste.
Mon front sous votre poids n'a pas encore fléchi,
Et mes rares cheveux ont à peine blanchi.
Dans les courses qu'à pied me prescrit l'hygiène,
Mes pas n'ont pas besoin qu'un bâton les soutienne.
D'un fossé de cinq pieds ma prestesse se rit;
Et dût certain Zoïle en crever de dépit,
Les vers que fait jaillir ma verve octogénaire
Au public qui m'entend n'ont pas l'air de déplaire.
(*Viennet.*)

189. Le commencement et la fin.

Enfant, à votre première heure,
On vous sourit, et vous pleurez.
Puissiez-vous, quand vous partirez
Sourire, alors que l'on vous pleure!
(*Eugène Manuel.*)

190. A un enfant.

Enfant, tu grandis: que ton cœur soit fort!
Lutte pour le bien: la défaite est sainte.
Si tu dois souffrir, accorde à ton sort
Un regret parfois, — jamais une plainte.

Écris, parle, agis, sans peur du danger.
L'univers est grand: que ton œil y plonge!
Tu pourras faillir, même propager
Une erreur parfois — jamais un mensonge.

Si tu vois plus tard d'indignes rivaux
Toucher avant toi le but de la vie,
Trahis seulement sûr que tu les vaux,
Du dépit parfois, — jamais de l'envie.

Tu voudras aimer: l'amour veut pour lui
Nos meilleurs élans pour un long mécompte!
Du moins qu'il te laisse, après qu'il a fui,
Sa blessure au cœur — mais jamais sa honte!

Le mal ici bas règne audacieux:
D'un amer dégoût si ton âme est pleine,
Nourris dans ton sein, montre dans tes yeux
Du mépris parfois, — jamais de la haine.

Et si dans ce monde, étroite prison,
Un trouble apparent met l'âme en déroute,
Que l'œuvre de Dieu laisse à ta raison
Un souci parfois, — mais jamais un doute.
(*Idem.*)

191. Tableau.

Dans un grand fauteuil l'aïeule est assise,
Et l'humble foyer flambe en petillant;
Près d'elle accroupie, une chatte grise
Fixe sur la flamme un œil scintillant.

La dame médite un verset biblique:
Sur ses deux genoux le livre est ouvert.
La chatte, plissant sa paupière oblique,
Près de s'endormir, cligne son œil vert.

Et l'aïeule aussi, d'idée en idée,
Vers la sainte page, après maint effort,
Penche lentement sa tête ridée,
La lève en sursaut, puis cède et s'endort.

La dame sourit, la chatte frissonne;
Chacune a son rêve et remue un peu:
La chatte au grenier guerroie et moissonne,
La dame est au ciel et cause avec Dieu!

Et la vieille horloge au mur se balance,
Mesurant chaque heure au sommeil humain,
Et seule, au milieu du profond silence,
Avec un bruit sec, poursuit son chemin.
(*Idem.*)

192. La nature.

La nature a pour moi le charme de l'enfance:
Elle en a la fraîcheur et la sérénité.
Ainsi que l'être jeune, elle n'est que bonté;
Ainsi que l'être faible, elle a Dieu pour défense.

Le plus méchant lui doit des retours d'innocence,
Et le plus malheureux des réveils de gaîté.
Elle apporte le calme à mon cœur irrité:
Et même sans la voir, il suffit que j'y pense.

— Songe à l'enfant, disait le poète païen:
De tes mœurs en péril respecte le gardien,
Rougis en contemplant la chaste créature!

Et moi quand l'oiseau chante au faîte du buisson,
Quand murmure la source, ou jaunit la moisson,
Je dis: sois pur, mon cœur! respecte la nature!
(*Idem.*)

193. Problème.

J'ai vu pleurer la mère au convoi de l'enfant,
J'ai vu pleurer l'aïeule au convoi de la mère:
Le plus jeune partit le premier, en avant;
La plus vieille partit après eux, la dernière.

Le petit fils riait avec l'octogénaire,
Elle un pied dans la tombe, et lui rose et vivant! [préfère :
La mort qui fait son choix, prend ceux qu'elle
C'est souvent le plus jeune et le meilleur souvent!

O mort, nous diras-tu, — loi fatale ou caprice, — [rice,
Pourquoi l'enfant expire au sein de sa nour-
Et pourquoi commencer, s'il faut sitôt finir?

Entre ces trois cercueils la raison accablée
Se demande à quoi bon la nature troublée,
Et pourquoi le passé survit à l'avenir ?
(*Idem.*)

194. Le Moulin et le Révérend.

Un moulin à grand bruit agitait ses grands bras; [cas?
Un réverend lui dit: Pourquoi tout ce fra-
L'ami, pour un seul jour voudrais-tu bien te taire ?
Ton bruit m'empêche de trouver
La fin d'un sermon que je veux dire en
Permets moi donc de l'achever, [chaire,
Car j'y veux flageller, je le dis sans mystère,
Messieurs les esprits forts, disciples de Vol-
— Vraiment! répondit le moulin, [taire.
Et moi, docteur, il faut qu'avant demain
Je livre mon sac de farine;
Or fussiez-vous un autre Massillon,
Je crois qu'en ce temps de famine
Froment moulu vaudra bien un sermon.
(*Gaston Romieux.*)

195. Pensée de Sénèque.

Amis, la fin se cache en tout ce qui commence;
La vie est de la mort la première semence.
Sans donc se disputer au sort,
Le sage en paix attend le terme inexorable;
Car il sait que la vie est le mal incurable
Qui nous condamne tous à mort.

Sur les rives du temps dont les flots sont les heures, [leures,
Le sage aime à cueillir les choses les meil-
Gloire, plaisir, science, amour;
Il met sur le présent une main familière
Car il sait que la mort est devant et derrière
Et qu'on meurt un peu chaque jour.
(*A. Lefèvre.*)

196. L'homme résolu.

Je ne suis pas de ceux qu'une main faible brise,
Dont l'adieu d'une femme emporte l'avenir,
Qui restent sous le poids qui les immobilise
Dans l'abattement d'un morne souvenir.

Je ne suis pas de ceux qui peuvent à leur guise
Chasser un regret qu'ils veulent bannir,
Ni de ces cœurs manqués, à nature indécise,
Qui ne savent s'il faut pardonner ou punir.

Mais je suis de ceux-là dont l'âme souple et fière [entière,
Jamais même à l'ami, n'appartient tout
Résiste à ses baisers comme à sa trahison.

Découvre un point d'appui dans l'effort qui la ploie, [sa voie
S'échappe d'un coup d'aile, et, retrouvant
S'élance du passé comme d'une prison.
(*Dupontavice de Heussey.*)

197. Le nid abandonné.

Dans un jardin du voisinage
Deux merles avaient fait leur nid.
Trois œufs furent le témoignage
Du doux serment qui les unit.

Je les ai vus, sous ma fenêtre,
De la pointe à la fin du jour,
Couver, trois semaines peut-être,
L'espoir tardif de leur amour.

Les petits ont vu la lumière;
J'entends leurs cris; il faut nourrir
Cette jeunesse printanière
Qu'on craint toujours de voir mourir.

Que de soucis, et que de joie!
On ne peut rester endormi:
Sans cesse il faut guetter la proie:
Il faut éviter l'ennemi.

O vertu, tendresse immuable,
O soins constants, travaux passés
Par quel amour insatiable
Serez vous donc récompensés ?

Ce matin, des cris de détresse
Dans le jardin ont résonné:
Les merles voletaient sans cesse
Autour du nid abandonné.

Sans doute un épervier rapide,
Une couleuvre aux yeux perçants
Ou des enfants, troupe perfide,
Auront surpris les innocents.

Non; dès qu'ils ont senti leurs ailes,
Les ingrats ont fui pour toujours,
Avides d'amitiés nouvelles,
Oublieux des vieilles amours.

Ils vont étaler leur plumage,
Voler et chanter dans le ciel,
Sans entendre le cri de rage
Qui sort du buisson paternel.

A quelles cruelles épreuves
Seront soumis les fils ingrats!
L'affection, comme les fleuves,
Descend et ne remonte pas.

Allez, enfants, douces chimères,
Rêves menteurs qui nous charmez,
Vous n'aimerez jamais vos mères,
Autant qu'elles vous ont aimés.
(Nadaud.)

198. Le nid de fauvettes.

Je le tiens ce nid de fauvette:
Ils sont deux, trois, quatre petits!
Depuis si longtemps je vous guette,
Pauvres oiseaux vous voilà pris!

Criez, sifflez, petits rebelles!
Débattez-vous, oh! c'est en vain.
Vous n'avez pas encore d'ailes
Comment vous sauver de ma main?

Mais quoi, n'entends-je pas leur mère
Qui pousse des cris douloureux?
Oui, je le vois, oui, c'est leur père,
Qui vient voltiger autour d'eux.

Et c'est moi qui cause leur peine;
Moi, qui l'été dans ces vallons,
Venais m'endormir sous un chêne,
Au bruit de leurs douces chansons!

Hélas! si du sein de ma mère,
Un méchant venait me ravir:
Je le sens bien, dans sa misère,
Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et je serais assez barbare,
Pour vous arracher vos enfants?
Non, non, que rien ne vous sépare;
Non, les voici, je vous les rends.

Apprenez-leur dans le bocage
A voltiger auprès de vous;
Qu'ils écoutent votre ramage,
Pour former des sons aussi doux.

Et moi, dans la saison prochaine,
Je reviendrai dans ces vallons,
Dormir quelquefois sous un chêne,
Au bruit de leurs jeunes chansons.
(Berquin, 1749-1791.)

199. Le Macadam.

Il faut que ma colère éclate.
J'ai traversé le boulevard;
Me voilà fait comme un canard...
Pardon, je crois que je me flatte.
Quel est cet affreux badigeon?
Comment nommez-vous ce mélange
De sable, de pierre et de fange,
Qui semble un produit de Dijon?

Macadam, patron de la boue
Reçois cette chanson d'hiver
D'un piéton crotté qui te voue
A tous les diables de l'enfer!

Il nous vient de l'Écosse antique,
Ton vieux système récrépi;
La banque du Mississipi
Sortait de la même boutique.
Pourtant, je dois le confesser,
Tu nous fais voir des choses neuves.
Paris a maintenant dix fleuves
Et pas un pont pour les passer!

Macadam, etc.

Quelquefois, le long du rivage,
Je chemine, cherchant un gué;
Je vois le peuple, triste ou gai,
Qui tourne ou force le passage.
Les uns marchent sur les talons,
Les autres enfoncent leurs pointes,
Et moi l'œil fixe et les mains jointes,
Je me dis: Il le faut, allons!

Macadam, etc.

Combien j'ai vu de pauvres dames
Relever leurs jupons bouffants, (пышный)
Et dresser leurs petits enfants
A ce métier d'hippopotames!
Puis, quand ils sont au beau milieu,
Voici les équipages... gare!
Tout s'embourbe (1) dans la bagarre..
Ils sont sauvés, merci mon Dieu!

Macadam, etc.

Oui, je le sais, vous êtes riches;
Vous avez des chevaux de choix,
Et sans y penser, je le crois,
Vous éclaboussez les caniches.

(1) S'embourber, увязнуть, вязаться.

Au moins, du haut de vos coussins;
Regardez en bas, je vous prie;
Messieurs de la cavalerie,
Vous oubliez les fantassins.

Macadam, etc.

Si j'étais peintre ou statuaire,
Je représenterais Paris
S'élevant seul sur les débris
Des vieilles cités de la terre.
Ses traits seraient nobles et beaux,
Il aurait le geste suprême;
Son front ceindrait le diadème...
Et ses pieds auraient des sabots.

Macadam, etc.

Eh quoi! je parle de statue:
C'est la tienne qu'on dressera;
Je la vois devant l'Opéra,
De ton manteau jaune vêtue.
Les cochers et les décrotteurs (1)
Te devaient cette offrande
Et sur le socle (цоколь), je demande
A graver ces couplets vengeurs.

(Nadaud.)

200. Les petits barbouillés.

Laissez-les près de moi! Leur visage lutin,
Dont le rouge ou le noir ont barbouillé le
teint, [fasse,
Sourit à mon esprit. Laissez-les! quoi qu'on
L'enfance est toujours là: c'est-à-dire la
grâce.

Celui-ci, dans sa marche encore mal assuré,
Sénateur jusqu'au cou de sa toge entouré,
Sur les débris d'un œuf levant sa tête d'ange,
Montre un nez indiscret doré comme une
orange.

Celui-là, général aux regards plus ardents,
D'une large tartine armé jusques aux dents,
Y mord comme un guerrier dévorant sa
rondache,
Et se fait sur la lèvre une triple moustache.

Cet autre vers les arts poussé dès le ber-
ceau, [pinceau,
A pris du maître absent les couleurs, le
Et brossant à la fois la toile et son visage,
S'est tatoué le front comme un grand chef
osage.
Et ce dernier, enfin, surpris, en étourneau, (2)
Dans sa noire cachette, au fin fond du four-
neau,
Sort, confus des éclats de rire qu'il essuie,
Négrillon illustré de charbon et de suie.

Laissez-les près de moi! J'aime à les voir
ainsi!
Orangé, tartiné, peint à l'huile ou noirci,
J'aime à voir scintiller, sous la burlesque
couche, [bouche!
L'éclair malin qui sort du sillon de sa

Puis, si je veux, je prends une éponge, et
soudain,
Comme sur une toile, objet d'un long dédain,
On a vu, sous le doigt qui lui rend la lu-
mière, [sière:
Un Guide, un Raphaël sortir de la pous-

De même, sous ma main, je vois, de traits
en traits, [et frais;
Revenir les amours, poindre un sang jeune
Et, lorsqu'enfin le rose avec le blanc s'y
joue, [joue.
Je pose un gros baiser sur l'une et l'autre

Age heureux! A bien faire âge facile et
prompt! [qu'au front!
Où rien ne fait souillure au cœur, non plus
Une goutte d'eau fraîche, un rayon de lu-
mière, [première!
Un souffle... et tout revient à sa blancheur

(Ortholan.)

201. Le petit Tsar Pierre.

En avant! marche! Alors quatre tambours
battaient, [taient,
Et d'un pas mesuré trois cents enfants par-
Il faisait beau les voir! Leur savante ma-
nœuvre
D'un habile et vieux chef était sans doute
l'œuvre; [avant!
Qui donc les commandait? Qui criait en
Qui donc, laissant flotter ses blonds che-
veux au vent, [leste,
Et, si jeune, emporté par un cheval si
Les dirigeait ainsi du regard et du geste?
Un frêle enfant comme eux, un enfant de
dix ans, [rangs,
Naguère encore soumis au milieu de leurs
Qui, de tambour, avait été proclamé maître,
Non parce que le sort en roi l'avait fait
naître; [dait mieux,
Mais parce qu'entre tous nul ne comman-
Parce que nul n'avait tant d'éclairs dans
les yeux. [bataille
Comme il prenait plaisir à la mettre en
Cette petite armée! Et, plus grand que sa
taille,

(1) Décrotteur, чистильщикъ сапоговъ.
(2) Étourneau, скворецъ, вѣтряникъ.

Comme il présageait bien l'infatigable cœur
Qui d'un mauvais destin désarma la constance;
Qui vaincu tout d'abord, à sa persévérance
D'un grand homme à son tour dut d'être le vainqueur,
Et qui, dans cette lutte unique dans l'histoire,
A sa défaite même emprunta la victoire !
C'est que persévérer est le secret du fort.
Honte à qui ne sait pas lutter avec le sort,
A celui que rebute un travail difficile,
Qu'il manîrait demain comme un jouet docile !
Homme enfant, à douze ans Pierre eut à soutenir
Un combat qui faillit tuer son avenir.
A douze ans, poursuivi par ceux à qui son père
L'avait dû confier à ses derniers moments,
N'ayant plus pour appui que les pleurs d'une mère ;
Quand tout autour de lui mentait à ses serments,
Sa jeune fermeté lui sauva la couronne.
Ses gardes (les strélitz) avaient vendu son trône;
Sa tête était pour eux le gage du marché.
De palais en palais l'ayant en vain cherché,
Ils vinrent le traquer jusqu'au fond d'une église,
Et prêts à mettre fin à leur lâche entreprise,
Ils allaient massacrer et la mère et l'enfant.
Mais lui, l'air inspiré, le regard triomphant,
Se précipitant seul entre tous et sa mère,
Qui s'attachait mourante aux parois de l'autel,
Il les vit s'abîmer soudain dans la poussière,
Comme si devant eux fût tombé l'Eternel.
C'est que son œil déjà révélait son génie.
Pierre, par ce haut trait sauva sa propre vie,
Son trône et plus encor : sa mère qui pleurait,
Et dont, sans doute aussi, le malheur l'inspirait.

De son règne puissant tel fut le grand prélude ;
Qu'il marche ! Et sa patrie, immense solitude
Ignorée au milieu de cent peuples prochains
Comme l'œuvre d'un Dieu va sortir de ses mains.

Quelque jour, descendant lui-même de son faîte,
Il ira dans Sardam, au milieu des chantiers,
Joindre ses bras à ceux d'un peuple d'ouvriers,
Il en rapportera des flottes dans sa tête,
Et son commerce aura sa place sur les mers.
Puis son œil attentif effleure l'univers,
L'enfant croît tous les jours... Encor quelques années
Et son front, par dessus ces têtes couronnées,
Croîtra, s'élèvera de toute la hauteur
Que sème et fait germer le génie en un cœur.
C'est lui qui refoulant la Suède jalouse,
Doit vaincre à Poltava le géant Charles XII;
Et puisqu'avant d'être homme, il faut être un enfant,
Laissez, laissez passer ! Place à Pierre le Grand !

Le Grand ! titre à jamais confirmé par l'histoire,
Qu'il dut plus à fonder, à polir ses états,
Que conquérant stérile, à fixer sur ses pas,
Fiévreuse, ivre de poudre et de sang, la victoire
Qui trop souvent détruit et ne relève pas.
Enfants qu'on fait jouer avec ces grandes choses,
Et toi, bel avenir qui sur eux te reposes,
N'est-ce pas que ces traits, ces noms si haut portés,
Comme d'impuissants mots ne vous sont pas jetés ?
N'est-ce pas qu'on a soif d'une aussi noble enfance,
Qu'on sent, là, dans le cœur, surgir une espérance?
Espérance de gloire ! Et rêve de lauriers !
N'est-ce pas qu'on voudrait hâter ses jours premiers
Pour avoir de ces noms que partout on renomme ?
Et que l'œil étincelle ! Et qu'on est fier d'être homme !
Allez donc ! De la vie, enfants, passez le seuil !
Rêvez gloire et vertu, c'est un sublime orgueil !

(Léon Guérin.)

II.

Morceaux choisis en prose et en vers dans les différents siècles de notre littérature.

1. Extrait du serment de Verdun, près Strasbourg, en 842, entre Louis le Germanique et Charles le Chauve.

Langue romane.

Pro Deo amor et pro christian poblo et nostro commun salvamento, d'ist di in avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo et in adjudha et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradre salvar dist, in o quid il mi altre si fazet. Et ab Luther nul plaid nunquam prendrai, qui meon vol cist meon fradre Karle in damno sit.

Traduction littérale.

Pour (de) Dieu l'amour et pour (du) chrétien peuple et notre commun salut de ce jour en avant, en tant que Dieu savoir et pouvoir me donne, ainsi sauverai-je celui-ci mon frère Charles et en aide et en chaque chose, si comme on par droit son frère sauver doit afin que il à moi autant en fasse. Et de Lothaire nul accommodement jamais ne prendrai qui, à ma volonté, à celui-ci mon frère Charles en dommage soit.

2. Serment des Seigneurs.

Texte en Gallo-Germain.

Si Lodhuvigs sagrament que son fradre Karlo jurat conservat, et Karlus meos sendra de suo part non los tanit, si io returnar non lint pois, ne io ne nuels cui eo returnar int pois in nulla adjudha contra Lodhuvigs nun lin iver.

Traduction littérale.

Si Louis (le) serment que son frère Charles jure conserve, et Charles monseigneur de sa part ne le tient, si je détourner ne l'en puis, ni moi ni nul que je détourner en puisse, en nulle aide contre Louis ne lui irai.

3. Marie de France (XIII siècle).

[Dou Corbel et d'un Werpilz (Renard)]

Ensi avint, e bien puet estre,
Ke par devant une fenestre
Ki en une despense (office) feu,
Vola un corb; si a véu
Furmaiges qui dedens esteient
Et séur une cloie giseient
L'un en a pris, si s'en reva (et s'en alla)
Un Vorpilz vint, si l'encuntra, etc., etc.

4. Villehardouin (1167—1213).

(Assaut de Constantinople.)

Li huz de la noise (La clameur du combat) fu si granz, que il sembla que terre se fondist. Ensi dura li assals longuement tant nostre sire lor fist lever un vent que on appele Boire et bota les nés (nefs) et les vaissiaux sor la rive plus qu'il n'estaient devant et deux nés qui estoient loiséés ensemble, dont l'une avoit le nom la Pelerine et l'autre li Paradis aprochièrent à la tor, l'une d'une part et l'autre d'autre, si comme Diex et li venz les mena, que l'eschièle de la pelerine se joinst à la tor et maintenant un Vénisien et un chevalier de France entrèrent en la tor et autres genz après als.

5. Christine de Pisan (1363—1415).

(Ballade sur son veuvage.)

Seulette suis et seulette veuil estre.
Seulette m'a mon doulx ami laissiée
Seulette suis sans compagnon, ne maistre;
Seulette suis dolente et courrouciée,
Seulette suis plus que nulle esgarée
Seulette suis sans ami demourée.

6. Charles d'Orléans (1391—1465).

(Le Renouveau ou le Printemps.)

Le Temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye
Et s'est vêstu de broderye
De soleil luisant, cler et beau.
Il n'y a beste, ne oyseau
Qu'en son jargon ne chante et crye
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

7. Philippe de Commines (1445—1509).

(Louis XI à Plessis-les-Tours.)

Est-il doncques possible de tenir un roy pour le garder plus honnestement et en étroiste prison que lui même se tenoit. Les cages où il avait tenu les autres avoient quelques huict pieds en carré et lui qui étoit si grand roy, avoit une petite cour de chasteau à se pourmener.

8. François I (1494—1547).

(Épitaphe de Laure.)

En petit lieu comprins vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée;
Plume, labeur, la langue et le sçavoir
Furent vaincus de l'amour par l'aimée.
O gentille âme! Étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surmonte le disant.

9. Distique de François I à sa sœur Marguerite de Navarre.

Souvent femme varie
Bien fol est qui s'y fie.

10. Clément Marot (1495—1544).

(Épigramme.)

Lorsque Maillart, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Semblancay l'âme rendre,
A votre advis lequel des deux tenoit
Meilleur maintien? Pour le vous faire entendre
Maillart semblait l'homme qui mort va prendre;
Et Semblaçay fut si ferme vieillart
Que l'on cuidoit pour vrai qu'il menoit pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillart.

11. Vers de Charles IX à Ronsard.

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner
Doit être à plus haut prix que celui de régner.
Tous deux également nous portons des couronnes;
Mais roi, je la reçois; poète, tu la donnes.
Ton esprit enflammé d'une céleste ardeur,
Éclate par soi-même et moi par ma grandeur.

Si du côté des Dieux je cherche l'avantage
Ronsard est leur mignon et je suis leur image.
Ta lyre qui ravit par de si doux accords,
Te soumet les esprits dont je n'ai que les corps;
Elle t'en rend le maître et te fait introduire
Où le plus fier tyran n'a jamais eu d'empire;
Elle amollit les cœurs et soumet la beauté;
Je puis donner la mort; toi, l'immortalité.

12. Marie Stuart.

Adieux à la France.

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance!
Adieu, France, adieu mes beaux jours;
La nef qui disjoint nos amours
N'a cy de moi que la moitié:
Une part te reste, elle est tienne;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne.

13. Ronsard à Charles IX (1525—1585).

Sire, ce n'est pas tout que d'être roi de France.

Il faut que la vertu couronne votre enfance;
Un roi sans la vertu porte son sceptre en
vain, [la main.
Qui ne lui sert, sinon, de fardeau dans

14. Rabelais (1483—1553).

(*Lettre de Gargantua à son fils.*)

Par quoi, mon fils, je t'ammoneste, qu'employe ta jeunesse à bien proufiter en estudes et en vertus. Tu es à Paris, tu as ton précepteur dont l'un par vive et vocale instruction, l'autre par louables exemples, te peut endoctriner. J'entends et veux que tu apprennes les langues parfaitement. Premièrement la grecque, comme le veut Quintilian, secondement la latine, puis l'hébraïque, les saintes lettres, la chaldaïque, l'arabique; la grecque à l'imitation de Platon; la latine, de Ciceron; qu'il n'y ait d'histoire que tu ne tiennes en mémoire a quoi t'aydera la cosmographie de ceux qui en ont escrit. Des arts libéraux, géométrie, arithmétique et musique et d'astronomie saches en tous les canons. Laisse l'astrologie comme abus et vanitez. Du droit civil je veux que tu saches par cueur les beaux textes, les conférant avecques philosophie. Qu'il n'y ait mer, rivière, ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons, tous les oiseaux de l'air, tous les arbres, toutes les herbes, tous les métaux cachés au ventre des abysmes, les pierreries, rien ne te soit inconnu.

15. Malherbe (1555—1628).

(*Imitation du Psaume 145.*)

N'espérons plus mon âme, aux promesses
du monde; [onde
Sa lumière est un verre et sa faveur une
Que toujours quelque vent empêche de
calmer: [suivre;
Quittons ces vanités, lassons-nous de les
C'est Dieu qui nous fait vivre
C'est Dieu qu'il faut aimer.

16. L'Amitié.

Qu'un ami véritable est une douce chose!
Il cherche vos besoins au fond de votre
Il vous épargne la pudeur [cœur;
De les lui découvrir vous-même.
Un songe, un rien, tout lui fait peur,
Quand il s'agit (дѣло идётъ о чемъ) de ce
qu'il aime.
(*La Fontaine* (*1621-1695.*)

17. Prière du matin.

L'oiseau vigilant nous réveille, [la nuit:
Et ses chants redoublés semblent chasser
Jésus se fait entendre à l'âme qui sommeille,
Et l'appelle à la vie où son jour nous conduit.

Quittez, dit-il, la couche oisive
Où vous ensevelit une molle langueur:
Sobres, chastes et purs, l'œil et l'âme attentive,
Veillez, je suis tout proche, et frappe à votre cœur.

Ouvrons donc l'œil à sa lumière;
Levons vers ce Sauveur et nos mains et nos
Prions: une ardente prière [yeux;
Écarte le sommeil et pénètre les cieux.
(*Racine*, *1639-1699*).

18. J. B. Rousseau (1670—1741.)

(*Épigramme contre Lamotte.*)

Le traducteur qui rima l'Iliade
De douze chants prétendit l'abréger:
Mais par son style aussi triste que fade,
De douze en sus il a su l'allonger.
Or, le lecteur qui se sent affliger,
Le donne au diable et dit, perdant haleine:
Hé! finissez, rimeur à la douzaine!
Vos abrégés sont longs au dernier point.
Ami lecteur, vous voilà bien en peine;
Rendons-les courts, en ne les lisant point.

19. La tombe et la rose.

La tombe dit à la rose:
— Des pleurs dont l'aube t'arrose
Que fais-tu, fleur des amours? (1)
La rose dit à la tombe:
Que fais-tu de ce qui tombe
Dans ton gouffre ouvert toujours?
La rose dit: — Tombeau sombre,
De ces pleurs je fais dans l'ombre
Un parfum d'ambre (янтарь) et de miel.
La tombe dit: — Fleur plaintive,
De chaque âme qui m'arrive
Je fais un ange du ciel!
(*Victor Hugo*, *1802 vivant*).

(1) Anacréon appelle déjà la rose: τὸ ρόδον τὸ τῶν Ἐρώτων.

III.

Morceaux de lecture en prose.

---

1. La fée.

Une veuve avait deux filles, l'aînée ressemblait à sa mère de visage et de caractère; elle était aussi laide (дурная, некрасивая) et aussi méchante que sa mère. Personne ne les aimait; tout le monde les fuyait. La cadette était belle et bonne. Tout le monde l'aimait. Mais sa méchante mère et sa méchante sœur la détestaient; elles la grondaient sans cesse. Elle seule devait travailler à la maison, chauffer le poêle, balayer (мести) les chambres, faire la cuisine. La pauvre enfant pleurait du matin au soir; mais elle n'était point paresseuse dans son ouvrage; elle était obéissante, patiente, et tout cela était inutile, car elle ne pouvait contenter en rien sa méchante mère et sa méchante sœur. Chaque jour cette pauvre enfant était obligée d'aller avec une grande cruche chercher de l'eau à un bois voisin, où se trouvait une source pure. Un jour elle était allée selon son habitude à la source. Le soleil était très-ardent. Après avoir rempli d'eau sa cruche, elle s'en retournait à la maison. Tout-à-coup, elle voit devant elle une vieille femme. «Mon enfant, lui dit cette vieille: donne-moi à boire. Je suis fatiguée, j'ai bien chaud.» — Avec plaisir, ma bonne mère, lui dit la jeune fille, tiens, bois! — Et elle lui présenta la cruche. La bonne femme s'assit sur l'herbe de faiblesse, et la jeune fille se mit à genoux devant elle, et soutenait doucement la cruche, pendant qu'elle buvait. Je te remercie, ma petite, dit la vieille après avoir bu; je vois que tu es une bonne et aimable enfant, et je veux te récompenser pour ton honnêteté. Sache que je suis une fée, et que j'ai pris à dessein la figure d'une vieille femme, pour te mettre à l'épreuve. Je suis ravie que tu sois si bonne, et voici ce que je veux faire pour toi. Chaque fois que tu prononceras une parole, il sortira de ta bouche ou une belle fleur, ou une pierre précieuse, ou une grande perle. Adieu, ma petite amie.» Et la fée disparut.

La belle fille retourna au logis. «Où as-tu été si longtemps?» lui demanda avec humeur (съ сердцемъ) sa mère. «Qu'as-tu fait si longtemps dans le bois?» lui cria sa méchante sœur. — «Pardon j'ai tardé» — répondit la pauvre enfant et au même instant sortirent de ses belles lèvres deux roses, deux perles et deux grandes émeraudes. «Que vois-je?» s'écria la mère tout étonnée. Ce sont des fleurs, ce sont des pierres précieuses;

«Que t'est-il arrivé?» La jeune fille lui raconta naïvement sa rencontre avec la féé et pendant ce temps les fleurs, les diamants, et les perles sortaient de ses lèvres.

«C'est bien, marmotta (бормотать) la mère: demain j'enverrai au bois ma fille aînée, et il en sera de même avec elle.» Et le lendemain matin elle dit à sa fille: «Aujourd'hui c'est toi qui iras chercher de l'eau: prends la cruche; mais fais bien attention; si tu rencontres une vieille femme à la source, donne lui à boire, et sois bien honnête envers elle.» La méchante fille fronça le sourcil, prit la cruche avec humeur, alla au bois contre son gré, et gronda tout le long du chemin. La bonne vieille était déjà assise à la source. «Puise-moi de l'eau (черпать) ma chère, dit-elle à la fille, il fait chaud! je veux boire. — Comment donc! Je ne suis pas venue ici pour servir les vieilles rôdeuses (бродяга). Tu boiras bien sans moi — «Comme tu es grossière, lui dit la vieille, je te punirai. Dès ce moment à chacune de tes paroles, il sortira de ta bouche ou un serpent ou une grenouille.»

Elle disparut, et la méchante fille courut à la maison, après avoir brisé sa cruche de dépit (съ досады). «Que me diras-tu ma fille? lui demanda sa mère en la voyant de loin.» — Je n'ai rien à dire, — répondit la fille, et tout-à-coup sortirent de sa bouche deux serpents et deux crapauds. «Que vois-je! quelle horreur! s'écria la mère; mais c'est ta sœur qui est cause de tout cela. Je le lui ferai sentir!» Et elles coururent pour battre la fille cadette. Effrayée de leurs menaces, elle alla se cacher dans le bois, courut pendant longtemps, sans oser regarder derrière elle, s'enfuit bien loin, et enfin s'égara. Mais ce fut pour son bonheur. Le fils du roi, qui s'amusait à chasser, se trouvait en ce moment dans le bois; il vit la jeune fille, qui assise sur l'herbe, pleurait amèrement. —Que t'est-il arrivé? pourquoi pleures-tu mon enfant? — Mon Dieu, comment ne pleurerais-je pas? ma mère m'a chassée de la maison. Elle parlait, et les fleurs ainsi que les pierres précieuses sortaient de ses lèvres rosées et ses larmes se changeaient en perles:

«Que signifie cela? demanda le fils du roi. D'où viennent ces fleurs, ces perles, et ces pierres?» La pauvre enfant raconta au fils du roi ce qui lui était arrivé. Il l'emmena avec lui, la présenta au roi, son père, à qui elle plut beaucoup, et le roi permit à son fils de l'épouser. Ainsi elle devint princesse, et à la mort du roi, lorsque son époux monta sur le trône elle devint reine, et fut une bonne reine. Et sa méchante sœur, que lui arriva-t-il? Elle termina sa vie d'une manière misérable. Sa mère qu'elle fâchait et irritait sans cesse, fut forcée de la chasser de la maison; personne ne voulut lui donner un asile, et elle se cacha dans une forêt, où elle mourut bientôt de chagrin et de faim.

2. Le petit chaperon rouge (шапочка).

Il était une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût su voir; sa mère en était folle, et sa grand'mère plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge qui lui seyait (идти) si bien que partout on l'appelait le Petit Chaperon Rouge.

Un jour, sa mère ayant fait et cuit des galettes (лепешка), lui dit: «Va voir comment se porte ta grand'mère, car on m'a dit qu'elle était malade. Porte-lui une galette et ce petit pot de beurre.»

Le Petit Chaperon Rouge partit aussitôt pour aller chez sa grand'mère, qui demeurait dans un autre village. En passant dans un bois, elle rencontra compère (кумъ, хитрецъ) le Loup, qui eut bien envie de la manger, mais il n'osa à cause de quelques bûcherons qui étaient dans la forêt. Il lui demanda où elle allait. La pauvre enfant qui ne savait pas qu'il est dangereux de s'arrêter à écouter un loup, lui dit: «Je vais voir ma grand' mère, et lui porter une galette et un pot de beurre, que ma mère lui envoie.» — Demeure-t-elle bien loin? lui dit le loup. — «Oh! oui, dit le chaperon rouge, c'est par delà le moulin que vous voyez tout là-bas, à la première maison du village. — Eh bien, dit le loup, je veux l'aller voir aussi, je m'en vais par ce chemin-ci, et toi par ce chemin-là, et nous verrons à qui plus tôt y sera.

Le loup se mit à courir de toute sa force par le chemin qui était le plus court, et la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amusant à cueillir des noisettes, à courir après les papillons et à faire des bouquets de petites fleurs qu'elle rencontrait. Le loup ne fut pas longtemps à arriver à la maison de la grand'mère; il heurte. — Toc, toc. — «Qui est là?» C'est votre fille le petit chaperon rouge, dit le loup en contrefaisant sa voix, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. — La bonne grand'mère qui était dans son lit à cause qu'elle se trouvait un peu mal, lui cria: Ouvre toi-même la porte. Le loup ouvrit et se jeta sur la bonne femme qu'il dévora en un instant, car il y avait plus de trois jours qu'il n'avait mangé. Ensuite, il ferma la porte, et alla se coucher dans le lit de la grand'mère en attendant le petit chaperon rouge qui, quelque temps après, vint heurter à la porte. Toc, toc. — «Qui est là?» Le petit chaperon rouge, qui entendit la grosse voix du loup, eut peur d'abord; mais croyant que sa grand'mère était enrhumée, il répondit: «C'est votre fille le petit chaperon rouge, qui vous apporte une galette et un petit pot de beurre, que ma mère vous envoie.»

Le loup lui cria, en adoucissant sa voix: Ouvre toi-même la porte. Le petit chaperon rouge ouvrit comme l'avait fait le loup. Celui-ci, la voyant entrer, lui dit en se cachant dans le lit, sous la couverture: Mets la galette et le petit pot de beurre sur la huche (квашня) et viens te coucher avec moi.

Le petit chaperon rouge se déshabille, et va se mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment sa grand'mère était faite en son déshabillé. Elle lui dit: «Ma grand'mère, que vous avez de grands bras!» — C'est pour mieux t'embrasser, ma fille. — «Ma grand'mère, que vous avez de grandes jambes!» — C'est pour mieux courir, mon enfant. — «Ma grand'mère, que vous avez de grands yeux!» — C'est pour mieux voir, mon enfant. — «Ma grand'mère que vous avez de grandes oreilles! — C'est pour mieux écouter, mon enfant. — «Ma grand'mère que vous avez de grandes dents!» — C'est pour mieux te manger. — Et en disant ces mots, le méchant loup se jeta sur le Petit Chaperon Rouge et le mangea.

(Perrault, 1628—1703.)

3. Les trois questions du Grand Frédéric.

Frédéric le Grand avait coutume, toutes les fois qu'un nouveau soldat paraissait au nombre de ses gardes, de lui faire ces trois questions: «Quel âge avez-vous? Depuis combien de temps êtes-vous à mon service? Recevez-vous votre paye et votre habillement comme vous le désirez? Un jeune Français désira entrer dans la compagnie des gardes. Sa figure le fit accepter sur le champ; mais il n'entendait pas l'allemand. Son capitaine le prévint que le roi le questionnerait dès qu'il le verrait, et lui recommanda d'apprendre par cœur, dans cette langue, les trois réponses qu'il aurait à faire. Il les sut bientôt, et le lendemain Frédéric vint à lui pour l'interroger, mais il commença par la seconde question et lui demanda: «Combien y a-t-il que vous êtes à mon service?» — Vingt et un ans. — répondit le soldat. Le roi frappé de sa jeunesse qui ne laissait pas présumer qu'il eût porté le mousquet si longtemps, lui dit d'un air de surprise: «Quel âge avez-vous?» — Un an, sous le bon plaisir de Votre Majesté. Frédéric encore plus étonné s'écria: «Vous ou moi, avons perdu l'esprit.» Le soldat qui prit ces mots pour la troisième question, répliqua avec fermeté: — L'un et l'autre, n'en déplaise à Votre Majesté. — «Voilà, dit Frédéric, la première fois que je me sois vu traiter de fou à la tête de mon armée...» Le soldat qui avait épuisé sa provision d'allemand, garda pour lors le silence; et quand le roi, se tournant vers lui, le questionna de nouveau pour pénétrer ce mystère, le jeune soldat répondit en français qu'il ne comprenait pas un mot d'allemand. Frédéric, s'étant mis à rire, lui conseilla d'apprendre la langue qu'on parlait dans ses Etats et l'exhorta d'un air de bonté à bien faire son devoir.

4. Les Anglais mystérieux.

Dans l'année 1767, deux Anglais débarquèrent à Calais; ils n'allèrent pas à l'hôtel Dessin, qui était à cette époque très-fréquenté par leurs compatriotes, mais ils se logèrent dans une auberge peu connue, tenue par un homme nommé Dulong. L'aubergiste s'attendait chaque jour à les voir partir pour Paris, mais ils ne faisaient aucuns préparatifs de départ et ils ne s'informaient pas même des curiosités qu'ils auraient pu voir dans la ville de Calais. Leur seul amusement était d'aller quelquefois à la chasse.

L'aubergiste, après quelques semaines, commença à s'étonner de leur séjour dans sa maison et en causa un soir avec son voisin l'épicier. L'un et l'autre ne savaient que penser de nos deux Anglais. Etaient-ce des espions, des proscrits ou de ces excentriques que la grande Albion envoie si souvent comme sujets de curiosité et d'étude aux pays étrangers, c'est ce que dans leur sagesse, nos deux Français ne pouvaient décider, car Jack-Frog n'a jamais été fort capable de connaître à fond John-Bull, son étrange voisin. Du reste, les deux Anglais vivaient si bien et payaient si libéralement que M. Dulong et l'épicier conclurent enfin qu'ils ne pouvaient être que fous, ce qui se confirma encore dans l'opinion de notre aubergiste par la proposition qu'ils vinrent bientôt lui faire.

Les deux Anglais l'appelèrent dans leur chambre et commencèrent ainsi : Monsieur, nous sommes très-contents de votre table et de votre vin et si le logement pouvait nous convenir, nous resterions chez vous quelque temps encore, mais malheureusement toutes vos chambres donnent dans la rue et le claquement (хлопанье) des fouets des postillons et le bruit des voitures nous dérangent beaucoup et troublent même notre sommeil.

Monsieur Dulong commença à craindre pour ses intérêts et dit à ses deux hôtes que s'il était possible de faire d'autres arrangements qui pussent leur plaire, il les ferait avec le plus grand plaisir. — Eh bien, dit l'un des Anglais, nous avons à vous faire une proposition qui vous sera certainement avantageuse. Cela vous coûtera quelque argent, il est vrai, mais nous payerons la moitié de la dépense et notre séjour assez long vous perméttra de vous rembourser de vos autres frais. — Je vous prie, dit l'aubergiste, de vouloir bien me dire ce que je puis faire pour vous être agréable. — Votre jardin, dit l'Anglais, est très-tranquille et en élevant un mur dans un des coins, vous y ferez facilement deux chambres dont nous avons besoin; la dépense ne sera pas grande puisque la muraille qui y est déjà formera deux des côtés de notre demeure et votre maison ne fera que gagner par cette petite bâtisse (строение).

Dulong était heureux de trouver un moyen si facile de plaire à ses hôtes en sauvegardant les intérêts de sa propre bourse; aussi les chambres furent-elles bientôt construites à la satisfaction de tous, et nos Anglais en prirent aussitôt possession, les trouvant très-confortables et pouvant surtout, disaient-ils, y dormir à leur aise. L'aubergiste, heureux, se frottait les mains de joie en voyant que leurs dépenses continuaient toujours et qu'ils faisaient constamment honneur à son vin, mais lui et son voisin l'épicier se réunissaient à leur porte la journée finie, et chuchotaient sur l'excentricité de nos Anglais qui avaient pu consentir à vivre dans un pareil trou. Deux mois se passèrent ainsi, quand un beau jour les deux étrangers dirent à l'aubergiste qu'ils allaient à la chasse et qu'ils prendraient assez de provisions avec eux, parce qu'ils devaient s'absenter trois ou quatre jours. Le lendemain matin, ils partirent avec leurs fusils sur l'épaule et leurs sacs à plomb pesamment chargés. L'aubergiste leur souhaita bonne chasse et beaucoup de plaisir. Ils lui dirent qu'ils avaient laissé quelques papiers dans l'appartement et qu'en conséquence ils emportaient la clef avec eux.

Trois jours se passèrent, puis le quatrième, le cinquième, puis une semaine entière et nos hommes ne revenaient pas. M. Dulong fut d'abord inquiet, conçut ensuite des soupçons et enfin le huitième jour, il envoya chercher des agents de police et la porte fut ouverte en présence des témoins nécessaires. Sur la table on trouva le billet suivant :

Cher aubergiste, vous savez sans doute que votre ville de Calais a été pendant deux siècles en possession des Anglais (1347—1558); qu'elle fut enfin reprise par le duc de Guise qui traita les Anglais comme notre Edouard III avait traité lui-même les Français, c'est-à-dire qu'il saisit tous leurs biens et les chassa de leurs maisons et même de la ville. Il y a quelque temps, nous avons trouvé, parmi de vieux papiers de famille, quelques documents d'un de nos ancêtres qui possédait une maison à Ca-

lais et cette maison, c'est précisément celle que vous occupez aujourd'hui. D'après ces documents, nous avons appris qu'à la prise de Calais par les Français, notre arrière-grand-père fut obligé de s'enfuir, mais dans l'espoir de revenir bientôt, il enterra une somme considérable tout près du mur de son jardin. Le papier contenait une description si détaillée de l'endroit que nous ne doutâmes aucunement qu'il nous fût possible de le retrouver. En conséquence nous partîmes immédiatement pour Calais et trouvant votre maison au lieu indiqué, nous y avons pris logement.

Nous fûmes bientôt convaincus que le trésor était enterré dans le coin de votre jardin, mais comment creuser sans être vus ? Nous trouvâmes un moyen, c'était la construction de l'appartement. Aussitôt qu'il fut achevé, nous creusâmes la terre et trouvâmes notre affaire dans le coffre que nous vous laissons comme preuve de la vérité de ce que nous vous racontons. Nous vous souhaitons beaucoup de succès; seulement, pour conserver vos hôtes, nous vous conseillons de leur donner de meilleur vin et d'être plus raisonnable dans vos prix.

M. Dulong était muet d'étonnement; il jeta un premier regard sur son voisin l'épicier et un second sur le coffre vide; les deux voisins haussèrent les épaules et reconnurent que les fils d'Albion n'étaient pas si fous qu'ils l'avaient pu croire.

N. B. Philippe de Valois, 1328—1350; Henri II, 1547—1559; Élisabeth d'Angleterre, 1558—1603.

(Traduit de l'anglais.)

5. Le coutelier (ножевщикъ) habile.

Il y a à Londres, sur la place nommée Charing-Cross, une très-belle statue en bronze de Charles I à cheval (1625—1649). Après la révolution et la mort de ce monarque, la statue fut abattue et vendue à un coutelier qui entreprit de la démolir. Immédiatement il fit un grand nombre de couteaux et de fourchettes avec des manches en bronze qu'il exposa dans son magasin comme le produit de la statue qu'on lui avait livrée. Ses couteaux et ses fourchettes furent achetés avec une telle rapidité tant par les amis que par les ennemis du feu roi que le coutelier fit bientôt fortune et se retira des affaires. Aussitôt après la restauration, on proposa d'ériger une nouvelle statue à la mémoire du feu monarque. Le coutelier, en apprenant cette nouvelle, informa le gouvernement qu'il pouvait lui en épargner la peine et la dépense puisque l'ancienne était encore chez lui et qu'il la vendrait à un prix très-modéré. Le marché fut conclu et la statue, secrètement préservée, fut relevée sur son piédestal à Charing-Cross où elle est encore maintenant.

(Historique.)

6. Fête des femmes à Beauvais (Picardie) en 1473.

Le duc de Bourgogne assiégeait la ville de Beauvais et la serrait de près: les bourgeois, fort dévots dans ce temps-là, au lieu de se défendre, invoquaient leur bienheureuse patronne, sainte Angadrème. Une femme

courageuse, nommée Jeanne Hachette, fit un appel à toutes les citoyennes, en leur disant : Puisque nos maris font notre besogne, faisons la leur. Tandis qu'ils sont à l'église, courons aux remparts et délivrons notre patrie. Aussitôt dit, aussitôt fait (сказано и сдѣлано), l'ennemi fut repoussé, le siége levé ; et, depuis ce temps, le jour de la fête de Ste-Angadrème, les habitants de Beauvais instituèrent une fête, où, par reconnaissance, les femmes avaient le pas (первенство) sur les hommes.

7. Le trompeur trompé.

Un Français de Moulins, émigré en Westphalie, voulut, à l'approche de l'hiver, acheter une bonne provision de bois, dans la crainte que l'hiver ne fût beaucoup plus rigoureux que dans son pays. Voyant un jour passer un charretier qui conduisait du bois sur son chariot, il lui demanda combien il le vendrait. Trois louis, dit le charretier, achetez mon bois, Monsieur, vous ferez une bonne affaire. Le Français, qui ne savait pas que le bois n'avait pas cette valeur, acheta immédiatement la provision et l'Allemand n'eut pas plus tôt déchargé son bois, qu'il entra dans un cabaret pour se vanter de ce qu'il venait d'avoir la bonne chance de pouvoir tromper un Français. Le maître du café lui dit qu'il avait d'autant plus mal agi qu'il avait trompé un étranger qui ignorait encore toutes les choses du pays. Ce n'est pas votre affaire, dit le charretier, je vends mon bois ce que je veux et vous, l'ami, dites-moi ce que je dois pour mon pain et ma bière. — Trois louis, dit l'hôtelier ; c'est mon pain, c'est ma bière, je puis, comme vous, les vendre ce que je veux. — Le voiturier, qui ne voulut pas payer, alla devant le juge où il fut condamné par sa propre conduite, et l'honnête cabaretier, après lui avoir remis, sur les trois louis, le prix de son bois, rendit aussi au Français la somme qu'il avait donnée en sus de la valeur de son achat, en le priant de n'avoir pas une mauvaise opinion des Allemands, parce que l'un d'entre eux avait pu le tromper.

8. Les auspices.

Les auspices étaient des présages qui se tiraient en général du vol, du chant des oiseaux et de la manière dont ils mangeaient. Les Romains attachaient beaucoup d'importance aux auspices. Les augures, prêtres chargés de ce soin, formaient un collége qui joue un grand rôle dans toute l'histoire romaine, car, d'après une loi de Romulus, rien d'important ne se faisait sans qu'on eût pris leur avis. La foi dans ces superstitieuses prédictions fut de bonne heure ébranlée. On connaît la conduite impie de Claudius Pulcher (249) qui mécontent de leurs présages, fit jeter à la mer les poulets sacrés, ordonnant de les faire boire puisqu'ils ne voulaient pas manger. (Première guerre punique, bataille navale devant le port de Drépane en Sicile où il fut battu par Adherbal qui poursuivit la flotte romaine jusque près de Lilybée).

Cicéron disait qu'il ne comprenait pas que deux augures pussent se rencontrer et se regarder sans rire. L'orateur romain savait déjà que Dieu s'est réservé à lui seul le secret de l'avenir. Aussi Annibal avait-il raison de se moquer du roi Prusias, qui prenait plus de soin de consulter les entrailles d'une victime que ses plus habiles capitaines.

9. La chèvre.

La chèvre a plus de sentiment et de ressources que la brebis; elle vient volontiers à l'homme, elle se familiarise aisément, elle est sensible aux caresses et capable d'attachement; elle est aussi plus forte, plus légère, plus agile et moins timide que la brebis; elle est vive, capricieuse et vagabonde. Ce n'est qu'avec peine qu'on la conduit et qu'on la réduit en troupeau: elle aime à s'écarter dans les solitudes, elle grimpe sur les lieux escarpés, se place sur la pointe des rochers et dort sur le bord des précipices. Elle est robuste, aisée à nourrir; presque toutes les herbes lui sont bonnes et il y en a peu qui l'incommodent. Elle se nourrit, croît et se multiplie comme la brebis. Elle ne craint pas la trop grande chaleur; elle dort au soleil et s'expose volontiers à ses rayons les plus vifs sans en être incommodée; elle ne s'effraye point des orages, ne s'impatiente pas à la pluie; mais elle paraît sensible à la rigueur du froid. Son naturel inconstant se montre par l'irrégularité de ses actions: elle marche, elle s'arrête, elle court, elle bondit, elle saute, s'approche, s'éloigne, se montre, se cache ou fuit comme par caprice et sans cause; toute la souplesse de ses organes suffit à peine à la pétulance et à la rapidité de ses mouvements naturels.

10. Les homonymes.

De quelle langue voulez-vous vous servir pour parler avec moi? disait le docteur Pancrace à Sganarelle. — Mais sans doute de la langue que j'ai dans ma bouche, lui répondit son interlocuteur.

Un jeune enfant, rencontrant au milieu de la rue le prêtre qui lui enseignait le catéchisme, passa près de lui sans le saluer. Celui-ci assez surpris, l'arrête et lui reproche ce manque de politesse; mais l'enfant, sans se déconcerter, lui réplique vivement: Ne nous avez-vous pas dit ce matin, Monsieur le curé, *hors l'église pas de salut* (спасенiе, поклонъ).

11. La mort est le terme de toutes les grandeurs humaines.

Les historiens nous racontent une foule de faits qui prouvent à l'évidence que la mort ne ménage pas les personnes qui se sont le plus illustrées, soit par l'éclat de leurs victoires, de leur naissance, ou le prestige de leurs talents; il semblerait même qu'elle prend un plaisir tout particulier à niveler toutes les conditions, à mettre sur la même ligne le prince et le sujet, le riche et le pauvre, le puissant et le faible. Cyrus, le

grand roi de Perse, périt misérablement, nous raconte Justin, dans une expédition contre Tomyris reine des Massagètes; sa tête, séparée de son corps, est jetée dans une cuve remplie de sang. Alexandre, le fameux roi de Macédoine, meurt à Babylone, tué par sa funeste passion pour le vin ou par le poison d'Antipater. De toute sa grandeur il ne lui resta, comme au commun des hommes, qu'un simple tombeau sur lequel on grava cette épithète célèbre qui témoigne de la vanité des plus illustres conquêtes:

Sufficit huic tumulus, cui non suffecerat orbis.

Guillaume le Conquérant périt également dans une expédition qu'il venait de commencer contre Philippe I, roi de France, en se blessant à Mantes-sur-Seine (1087). Tous ceux qui l'accompagnaient, l'abandonnèrent après l'avoir dépouillé, laissant son cadavre nu sur le plancher et ce fut un simple habitant de la campagne qui, par bon naturel, et *pour l'amour de Dieu*, disent les historiens du temps, prit sur lui la peine et la dépense de faire inhumer le corps du roi, de ce *fameux baron* qui avait conquis l'Angleterre.

Bajazet, sultan des Turcs (1389), ayant été fait prisonnier par Tamerlan à la bataille d'Ancyre (1402), le vainqueur, dit-on, lui fit subir toutes sortes d'humiliations. Il se servait de son corps, comme de marche-pied, pour monter à cheval, le forçait à se tenir sous sa table pendant ses repas et à se nourrir des morceaux qui tombaient à terre; enfin il l'enferma dans une cage de fer où le malheureux prince se tua en se frappant la tête contre les barreaux (Ce récit n'est pas certain).

Charles-le-Téméraire dont la figure chevaleresque domine tout le moyen-âge, périt sous les murs de Nancy. Son corps fut retrouvé dans un fossé, à moitié dévoré par des loups (1477) et reconnaissable seulement à la longueur de sa barbe et de ses cheveux.

Montézuma, empereur du Mexique à l'époque de la conquête de ce pays par Fernand Cortez (1502—1520) mourut de faim dans sa prison. Charles I roi d'Angleterre (1625—1649 et Louis XVI (1774—1793) ont péri sur l'échafaud; enfin le plus grand homme des temps modernes est allé mourir captif sur le rocher de Sainte-Hélène le 5 mai 1821. A ces noms si illustres, ajoutons Pausanias, traître à Lacédémone sa patrie, qui mourut de faim dans le temple de Minerve (479) dont les portes avaient été murées, sa propre mère ayant posé la première pierre; Thémistocle s'empoisonnant à la cour d'Artaxerce I, roi de Perse, pour ne pas combattre contre sa patrie (470); Aristide d'abord exilé, mourant à Athènes sa patrie dans une extrême pauvreté (469); Miltiade, l'heureux vainqueur des Perses, expirant dans une prison (vers 490); Annibal terminant ses jours par le poison pour échapper aux Romains (183); Marius tant de fois consul, vainqueur des Cimbres, des Teutons et de Jugurtha, Marius exilé, pleurant sur les ruines de Carthage, ne rentre un instant à Rome que pour mourir d'un excès de vin (86); Sylla, son rival, meurt d'une maladie pédiculaire en 78; Mithridate le fameux roi du Pont, l'ennemi irréconciliable des Romains, assiégé par son fils Pharnace, ne pouvant mourir par le poison qui n'a plus d'effet sur lui par l'usage qu'il en a fait, ordonne à un soldat gaulois de le percer de son épée (65). Jugurtha qui a tenu si longtemps en balance la fortune des Romains est jeté dans une prison, après avoir été fait prisonnier, et y meurt de faim (106); Pompée

est égorgé par Ptolemée XII dont il n'attendait que des bienfaits et de la reconnaissance (48); l'illustre orateur romain, Cicéron, est tué par les sicaires d'Antoine en 43 et César le vainqueur des Gaulois, qui avait porté ses étendards victorieux en Asie, en Afrique, en Espagne, meurt frappé de 23 coups de poignards par des hommes qu'il avait comblés de ses bienfaits (15 mars 44), César à la mort duquel le soleil (si nous voulons en croire le cygne de Mantoue), voila sa face dans la pitié qu'il ressentait pour le malheur des Romains.

Ille etiam extincto miseratus Caesare Romam,
Quum caput obscura nitidum ferrugine texit,
Impiaque aeternam timuerunt saecula noctem.

Les amis des anciens liront, dans le prince des poètes latins, les admirables vers qu'il a écrits à ce sujet, Géorgiques liv. 1, vers 464 et suivants et Suétone, C. J. Caesar, LXXXII.

12. Une nuit d'été à Saint-Pétersbourg.

Il était à peu près neuf heures du soir; le soleil se couchait par un temps superbe, le faible vent qui nous poussait expira dans la voile que nous vîmes badiner (развѣваться). Bientôt le pavillon qui annonce du haut du palais impérial la présence du Souverain, tombant immobile le long du mât, qui le supporte, proclama le silence des airs. Nos matelots prirent les rames, nous leur ordonnâmes de nous conduire lentement.

Rien n'est plus enchanteur, qu'une belle nuit d'été à Saint-Pétersbourg; soit que la longueur de l'hiver et la rareté de ces nuits leur donnent, en les rendant plus désirables, un charme particulier, soit que réellement, comme je le crois, elles soient plus douces et plus calmes que dans les plus beaux climats. Le soleil qui dans les zônes tempérées, se précipite à l'occident, et ne laisse après lui qu'un crépuscule fugitif, rase ici lentement une terre, dont il semble se détacher à regret. Son disque, environné de vapeurs rougeâtres, roule comme un char enflammé sur les sombres forêts qui couronnent l'horizon, et ses rayons, réfléchis par le vitrage des palais, donnent au spectateur l'idée d'un vaste incendie.

Les grands fleuves ont ordinairement un lit profond et des bords escarpés qui leur donnent un aspect sauvage. La Néva court à pleins bords au sein d'une cité magnifique; ses eaux limpides touchent le gazon des îles qu'elle embrasse et dans toute l'étendue de la ville, elle est contenue par deux quais de granit, alignés à perte de vue, espèce de magnificence répétée dans les trois canaux qui parcourent la capitale, et dont il n'est pas possible de trouver ailleurs le modèle, ni l'imitation.

Mille chaloupes se croisent et sillonnent l'eau en tous sens; on voit de loin des vaisseaux étrangers qui plient leurs voiles et jettent l'ancre.

Ils apportent sous le pôle les fruits des zônes brûlantes et toutes les productions de l'univers. Les brillants oiseaux d'Amérique voguent sur la Néva avec des bosquets d'orangers; ils retrouvent en arrivant la noix du cocotier, l'ananas, le citron, et tous les fruits de leur terre natale. Bientôt le Russe opulent s'empare des richesses qu'on lui présente, et jette l'or sans compter, à l'avide marchand.

Nous rencontrions de temps en temps d'élégantes chaloupes dont on avait retiré les rames, et qui se laissaient aller doucement au paisible courant de ces belles eaux. Les rameurs chantaient un air national, tandis que leurs maîtres jouissaient en silence de la beauté du spectacle et du calme de la nuit.

La statue équestre de Pierre I s'élève sur le bord de la Néva, à l'une des extrémités de l'immense place d'Isaac. Son visage sévère regarde le fleuve et semble encore animer cette navigation, créée par le génie du fondateur. Tout ce que l'oreille entend, tout ce que l'œil contemple sur ce superbe théâtre, n'existe que par une pensée de la tête puissante qui fit sortir d'un marais tant de monuments pompeux. Sur ces rives désolées, d'où la nature semblait avoir exilé la vie, Pierre assit sa capitale, et se créa des sujets. Son bras redoutable est encore étendu sur leur postérité qui se presse autour de l'auguste effigie.

A mesure que notre chaloupe s'éloignait, le chant des bateliers et le bruit confus de la ville s'éloignaient insensiblement. Le soleil était descendu sous l'horizon; des nuages brillants répandaient une clarté douce, un demi-jour doré, qu'on ne saurait peindre, et que je n'ai jamais vu ailleurs. La lumière et les ténèbres semblent se mêler et comme s'entendre pour former le voile transparent qui couvre alors les campagnes.

Si le Ciel dans sa bonté, me réservait un de ces moments si rares dans la vie où le cœur est inondé de joie par quelque bonheur inattendu; si une femme, des enfants, des frères séparés de moi depuis longtemps, et sans espoir de réunion, devaient tout-à-coup tomber dans mes bras, je voudrais, oui, je voudrais que ce fût dans une de ces belles nuits, sur les rives de la Néva, en présence de ces Russes si hospitaliers.

(Le comte J. de Maistre, 1753—1821.)

13. Lord Byron dans une tempête sur la Méditerranée.

Lord Byron faisait un jour une excursion à bord de son yacht, le Mazeppa, avec quelques-uns de ses amis dans le but de visiter la Corse, la Sicile et la Sardaigne. Pendant la traversée, il s'éleva une violente tempête et les vagues roulaient au dessus de la barque, menaçant à chaque instant de l'engloutir. Pour alléger le yacht, les fusils et deux des ancres furent jetés par-dessus bord, et en effet, le bateau, dégagé de ce poids qui en rendait les mouvements beaucoup plus lourds, commença à marcher avec plus de facilité au milieu des ondes agitées et les passagers avaient déjà l'espoir de pouvoir résister à la tempête, quand le capitaine vint les informer que le yacht se dirigeait vers des récifs qu'il était impossible d'éviter. A cette nouvelle, lord Byron dit: — Nous sommes nés pour mourir, résignons-nous. Je m'en irai à regret, mais sans crainte.

Le calme du lord formait un contraste frappant avec la terreur exprimée par un de ses compagnons de voyage, jeune poète d'un grand talent qu'il avait malheureusement employé à défendre des doctrines impies et subversives. C'était Percy Bysshe Shetley. Il était au désespoir sur le pont, pleurant comme une femme, et implorant la protection d'un Dieu dont il avait nié jusque là l'existence.

La barque s'avançait rapidement vers les écueils et lord Byron, en les apercevant, demanda s'il restait aux passagers quelque chance de se sauver. — Non, répliqua le capitaine, nous ne pouvons conserver aucun espoir. — Dans ce cas, dit le lord, il est du devoir de tout homme d'employer tous les moyens pour conserver la vie que Dieu lui a donnée, et je vous engage, mes amis, à vous dépouiller de vos vêtements. Ce n'est pas que je croie que nous puissions nous sauver à la nage au milieu de ces rochers qui vont nous briser, mais semblables aux enfants qui s'endorment d'un sommeil paisible quand ils ont épuisé leurs forces à crier et à pleurer, nous mourrons, nous, avec plus de facilité après avoir lutté contre les vagues déchaînées, et Dieu, je l'espère, nous accordera bientôt le repos éternel.

Le lord commença à se déshabiller, attacha son mouchoir à son gilet, se croisa les bras sur la poitrine et attendit ainsi sa destinée tandis que Shelley était étendu à ses pieds, dans un état d'insensibilité complète. Lord Byron, s'apercevant qu'un des passagers, le capitaine F. tirait quelques dollars de son habit pour les mettre dans la poche de son pantalon, lui demanda, en plaisantant, s'il avait l'intention de se lester pour couler plus aisément à fond, ou s'il voulait faire servir ces pièces à se rendre Neptune favorable et à obtenir de lui une meilleure place au fond de la mer. Presque au même instant, une vague immense balaya le pont et emporta un des passagers, le Dr Peto, qui fit le plongeon pour ne plus revenir. Byron s'écria en le voyant tomber à l'eau : Bon Dieu ! Le vaisseau se trouvait à côté des écueils ; une minute encore, le yacht, brisé en morceaux, allait devenir la proie des flots, lorsqu'une nouvelle vague, plus effrayante que toutes les autres, vint frapper les flancs de la barque, qui s'éleva sur sa crête, et retombant avec une vélocité qui fit trembler tous les passagers, plongea dans la mer comme pour s'enfoncer dans l'abîme. C'était la mort qui se montrait dans toute son horreur et qui ouvrait une gueule béante pour les engloutir. Heureusement pour eux, la vague qui les avait menacés fut précisément la cause de leur salut, car elle avait élevé le yacht à une telle hauteur, qu'il avait passé au dessus des récifs sans les toucher et un moment après les passagers, encore pleins d'effroi, les apercevaient à une certaine distance derrière eux. La crainte se changea en joie, ils étaient sauvés ! Dieu nous a préservés, s'écria le capitaine ; aux vergues, matelots, déployez toutes les voiles ! L'équipage commença à se livrer à une joie bruyante ; mais lord Byron les arrêta, en disant : — Au lieu de crier, vous devriez plutôt, Messieurs, remercier Dieu de notre délivrance. Shelly, en apprenant que le danger était passé, s'aventura sur le pont, quand sa Seigneurie, le prenant par la main, lui dit en se servant des paroles de Shakspeare :

Cowards die many times before their death ;
The valiant never taste of death but once.

«Les lâches meurent plusieurs fois avant la mort; le brave ne l'éprouve qu'une seule fois» — Ah ! s'écria l'incrédule, j'y ai vu tant d'amertume, en l'apercevant si près de moi, qu'à l'avenir je douterai de ma propre croyance. Byron se moqua de lui et le menaça d'écrire une élégie sur sa mort et sa résurrection. Le yacht, pendant le reste de son voyage, n'éprouva aucun

autre accident et quelques heures après le bateau se trouvait à l'ancre et en toute sûreté dans la baie de Martello près de Fierenzo.

(*Galt, life of Byron.*)

14. Fondation de Marseille.

(*600 ans avant l'ère chrétienne*)

Les habitants de la ville de Phocée (aujourd'hui Fokia, 42 K. N. O. de Smyrne, colonie Ionienne) menacés d'être envahis par le despote, prirent la résolution de ne laisser à l'ennemi, beaucoup plus fort qu'eux, que des pierres et la plus parfaite solitude. En conséquence, les Phocéens, peuple maritime, s'embarquèrent sur tous leurs vaisseaux, emportant ce qu'ils avaient de plus précieux, leurs lois, leurs femmes, leurs vieillards et leurs enfants. Ils aimèrent mieux s'exposer aux hasards de la mer en courroux que de supporter le joug d'un tyran injuste et ambitieux (Cyrus).

Les vents poussèrent cette flotte sur le rivage des Gaules méridionales. Ils y mirent pied à terre. L'olivier et la vigne en main, ils proposèrent tous ensemble l'essai d'une plantation; ils furent fort bien reçus des Saliens, des Tectosages et autres peuples de la côte. On leur en abandonna une partie. Ils y jetèrent les fondements de la ville de Marseille, à peu près dans le temps de Tarquin l'Ancien, à Rome. La fête de la fondation de cette ancienne cité fut remarquable par la forme du serment qu'ils prononcèrent en présence des Gaulois étonnés.

Le magistrat de cette nouvelle colonie républicaine, debout sur un môle, fit précipiter à la mer une lourde enclume d'airain, en prononçant ces paroles qui furent répétées tous les ans à pareille époque: Les Phocéens Marseillais consentiront à devenir esclaves, quand cette masse remontera à la surface de l'eau et y surnagera.

15. Le théâtre de la vie.

L'univers est un théâtre, les hommes sont tous acteurs ou spectateurs. Le sort compose la pièce, la fortune répartit les rôles, les beaux-esprits font les décorations; en entrant, on reçoit un billet marqué espoir, les riches vont occuper les loges, les gens aisés garnissent l'amphithéâtre, le parterre est pour les malheureux. Les femmes sont partout et distribuent les rafraîchissements; les folies de toute espèce forment l'orchestre. Le temps lève la toile: la pièce commence par des cris, des larmes, des soupirs; ils sont suivis par les ris, les jeux, les illusions diverses. La variété des objets divertit les uns, intéresse les autres et afflige le plus grand nombre. A ces illusions succèdent les projets ambitieux, les calculs de l'intérêt, les tourments de l'orgueil; les métamorphoses de toute espèce s'opèrent avec une adresse et une facilité surprenantes; des géants deviennent pygmées; des nains deviennent géants; arrivent ensuite les chagrins, les regrets, les douleurs. Sage est celui qui se range en un coin pour observer sans être vu. — Enfin l'abîme s'ouvre, tout s'engloutit et la mort tire le rideau de l'éternité.

*

16. Affection fraternelle.

Un Turc, esclave à Livourne, ayant gagné par son travail mille piastres (une piastre vaut 5 francs 40) les porta au fisc pour racheter son frère cadet, qui était esclave comme lui. Le gouverneur surpris, lui demanda pourquoi il ne payait pas la rançon pour lui-même: C'est, répondit-il, parce que mon frère, n'ayant aucun talent, resterait toute sa vie en esclavage, tandis que lorsque j'aurai travaillé encore quelques années, je me rachèterai à mon tour. Ce trait de grandeur d'âme étant venu à la connaissance de Côme III, grand-duc de Toscane (1670—1723, épousa une princesse d'Orléans, cousine de Louis XIV), il en fut si touché qu'il accorda, sans rançon, la liberté aux deux frères.

17. Le carnaval à Rome.

Je viens d'être témoin, chère amie, de la bruyante et incroyable folie du carnaval romain. Dépeindre exactement de pareilles scènes est chose au moins bien difficile, je vais cependant essayer. Trois jours ne suffisent pas aux Romains pour leurs modernes saturnales; les joies bruyantes du carnaval commencent ici onze jours avant le carême, c'est-à-dire le samedi qui précède de huit jours notre dimanche gras. Il n'y a, pendant ce temps, interruption de mascarades que les deux dimanches et le vendredi; il reste donc huit jours pleins pour ces merveilleuses extravagances.

Dès le vendredi, on voit se métamorphoser le Corso (Cours), la plus longue et la principale rue de Rome, où ont lieu tous les jeux du carnaval. A l'aide de planches, les boutiques, les portes-cochères, les moindres ouvertures se transforment en balcons, recouverts, ainsi que toutes les fenêtres, de tapis, de draperies, d'ornements de toutes les couleurs et de la plus bizarre variété. Le samedi à une heure, la cloche du Capitole, qui ne sonne que pour annoncer la mort du pape et l'ouverture du carnaval, fait cesser tous les travaux et attire une immense population sur le lieu de la fête. De bruyants cris de joie accueillent le son de cette cloche, et prouvent, avec la foule des mendiants qui se voient toujours dans les rues de Rome, que c'est bien là encore le même peuple qui demandait jadis à ses maîtres du pain et des spectacles, (panem et circenses.). En quelques minutes le Corso est rempli de monde, et dans cette rue, dont plusieurs parties sont étroites et n'ont que des trottoirs peu élevés, de deux ou trois pieds de largeur seulement, circulent pêle-mêle et sans désordre les voitures, les piétons, les gendarmes à cheval, les mascarades, et les spectateurs qui ne sont pas assez riches ou assez peu raisonnables pour payer un balcon 200, 300 et quelquefois au delà de 500 francs. Alors commence entre la foule des rues et celle des fenêtres un fou et joyeux combat, dans lequel une grêle de bouquets et de dragées s'élève et tombe continuellement des voitures aux balcons, et de toutes les fenêtres dans la rue. Malheur à la dame qui ne porterait pas de masque en fil de fer! elle reviendrait indubitablement chez elle, le visage meurtri (зашибать, избивать) par

les bouquets, les yeux remplis de ces graines blanches, qu'on se jette à poignées dans la figure, et qui piquent comme de forts grêlons.

Rien ne peut donner une idée de ces combats: c'est un acharnement, une vivacité que la riposte anime toujours, et qui ne peuvent être ralentis par la monotonie, puisque les voitures en circulant changent à tout moment les adversaires. Nul ne veut être redevable du dernier coup, nul ne veut manquer de rendre ce qu'il a reçu, et c'est à pleines mains qu'on fait voler les projectiles. Plusieurs se servent même pour les lancer de cornets en fer blanc qui portent plus loin et plus juste, et j'en ai vu qui, dans l'animation de l'attaque ou de la vengeance, allaient jusqu'à jeter par les fenêtres le contenu de corbeilles entières. En peu d'instants tous les champions de la lutte sont couverts de farine, et pendant tout le temps du carnaval, on ne marche dans le Corso que sur des bonbons et sur des bouquets fanés, que n'ont pu recueillir les nombreux petits marchands de fleurs qui circulent de toutes parts dans la foule.

Ce genre de divertissement dure chaque jour trois ou quatre heures: deux coups de mortier tirés une demi-heure d'avance, et accueillis par de grands cris et par un redoublement d'ardeur dans la guerre courtoise des bonbons, en annoncent la fin prochaine, et avertissent les voitures de se tenir prêtes à sortir du Corso au second signal. En effet, dès qu'une nouvelle décharge (залпъ) se fait entendre, en un instant, sans bruit, presque sans mouvement apparent, et surtout sans la moindre confusion, chaque voiture sort du Corso par la première rue latérale; en moins de deux minutes toutes ont disparu. Des soldats à pied et à cheval font alors ranger la foule des deux côtés de la rue, afin de laisser au milieu un espace vide pour les courses de chevaux libres, qui terminent les fêtes de chaque jour.

Je m'épouvantais beaucoup, et non sans raison, à l'idée que des chevaux sans frein et sans cavaliers allaient courir au milieu d'une si grande quantité de monde et dans un espace si étroit; mais sous le rapport de l'ordre, le carnaval de Rome cause à chaque instant de nouvelles surprises. Si le peuple avance comme un flot rapide dès qu'il y a un vide au milieu de la rue, il recule aussi avec un ensemble et une promptitude merveilleuse dès qu'il entend venir la cavalerie, ou que le signal des courses est donné. Malgré tout, cependant, il faut, chaque année, compter deux ou trois victimes parmi les spectateurs; partout ailleurs, ce nombre serait assurément décuplé. Les chevaux qui prennent part à la course sont au nombre de six ou huit.

A un signal donné par un magistrat qui porte le nom, jadis si grand de sénateur romain, ils partent de la Piazza del Popolo, franchissent le Corso entre deux haies d'hommes, de femmes et d'enfants dont rien ne les sépare et courent sans selle, sans bride, sans conducteur au milieu de cris frénétiques jusqu'à la place de Venise où est le point d'arrêt. Ces adroits et malheureux animaux semblent poussés par l'orgueil ou l'émulation, et chacun d'eux fait les plus grands efforts pour arriver le premier. On leur attache sur le dos des espèces d'ailes en cuir ou en carton, munies (снабжать) de pointes aiguës: la rapidité de la course fait mouvoir ces ailes et les pointes acérées, en piquant le cheval, remplacent le fouet et les éperons. Cette partie de la fête est celle qui semble causer le plus de

plaisir au peuple, et c'est en effet la seule à laquelle il puisse s'intéresser autant que les autres spectateurs. Il faut être riche pour acheter des bonbons, surtout pour avoir droit à un balcon ou pour posséder une voiture, et il est peu de piétons qui se mêlent au combat. Le carnaval de Rome n'est donc pas en tout une fête populaire, suivant le sens que nous attachons à ce mot. Au reste, on voit dans les voitures et aux fenêtres beaucoup plus d'étrangers que de Romains; les Anglais surtout abondent, et rien n'est plus curieux que d'observer le flegme, la précision avec laquelle ils lancent des torrents de bonbons et de fleurs; on dirait qu'ils s'acquittent d'un devoir et qu'ils cherchent à le remplir consciencieusement. Il n'y a parmi les piétons, que peu de mascarades et de travestissements, et encore ce peu n'est ni beau ni brillant. Dans les voitures on voit de très-jolis costumes empruntés pour la plupart aux campagnes d'Italie, ou du voisinage de Rome.

L'affluence des voitures et des spectateurs va croissant jusqu'au dernier jour. Ce dernier jour, outre les réjouissances dont je viens de vous parler, en offre une nouvelle. Au moment où la course des chevaux vient de finir, quand le jour commence à baisser, des milliers, des myriades de petites bougies s'allument de toutes parts. Toutes les mains, toutes les fenêtres toutes les voitures en sont remplies; on en voit dans la rue, on en voit à tous les balcons, on en voit à tous les étages; d'autres s'élèvent au milieu de la foule, au bout de longues perches et sous mille formes; enfin les (moccoletti) petites bougies forment une illumination complète, en grande partie ambulante (странствующій, подвижной) et des plus curieuses.

La guerre change alors de nature; il ne s'agit plus de faire voler des nuées de bonbons, mais d'éteindre les bougies les uns des autres. On souffle, on attaque, à coups de mouchoirs, celles qui sont à portée, et pour arriver jusqu'aux balcons, jusqu'aux fenêtres, on attache à de longues perches des foulards, des bandes de tissus, tout ce qui peut servir à établir un courant (струя) d'air et à souffler les moccoletti les plus éloignés.

Il faut renoncer à peindre l'ivresse, les clameurs de cette foule, les huées par lesquelles on accueille ceux dont les bougies sont éteintes et qui cherchent à les rallumer. Le cri de *senza moccoli!* (*sans bougies*) s'entend de toute part, est répété par des milliers de bouches; c'est un mouvement, un vacarme, un tourbillon indescriptibles. Dans ce moment la fête devient réellement populaire; tous y prennent part avec une vivacité, un entraînement dont il est impossible à ceux qui ne l'ont pas vu, de se former une juste idée.

Les moccoletti forment la dernière et la plus curieuse partie du carnaval romain. Ce jeu pendant lequel bien des mouchoirs doivent être brûlés et mis en lambeaux, se termine vers dix heures du soir et laisse le Corso jonché de débris; débris de fleurs, de verdure, de bonbons, de bougies, et sans doute aussi de cravates et de foulards.

18. Le Bibliothécaire.

Le bibliothécaire d'un empereur d'Allemagne répondait souvent aux questions qu'on lui faisait sur les livres de sa bibliothèque. — Je ne sais

pas. — Mais l'empereur vous paie pour connaître vos livres, lui dit un jour un ignorant. — L'empereur me paye pour ce que je sais, répondit modestement le bibliothécaire, et c'est pour cela sans doute que Sa Majesté me donne si peu; s'il devait me payer pour ce que j'ignore tout l'or de son empire ne serait pas suffisant.

19. Le petit-fils de Louis XIV.

Un jeune prince, petit-fils de Louis XIV, paria avec ses deux frères aînés qu'il entrerait dans la chambre de son aïeul avec son chapeau sur la tête. La gageure était assez forte. — Le lendemain matin, à l'heure où le roi se levait, les trois frères étaient dans l'antichambre. Le plus jeune entra chez le roi et lui dit en courant l'embrasser : — N'est-ce pas, grand-papa, que je te ressemble beaucoup avec mon chapeau sur la tête? Tous les courtisans, admirant le jeune prince, dirent qu'il était ainsi le vrai portrait du roi. Sa Majesté l'embrassa. Le prince, regardant alors ses frères, se découvrit et dit: J'ai gagné. — Le roi lui demanda d'expliquer ce qu'il voulait dire et Sa Majesté rit beaucoup de la plaisanterie.

20. Conversation.

On ne peut-être agréable dans la conversation si l'on n'a beaucoup d'esprit pour la soutenir, de discrétion pour laisser parler les autres, de politesse avec ses supérieurs et ses égaux, de prudence pour ne pas attaquer un vice dont une personne de la compagnie peut être atteinte.

Les gens qui savent peu parlent beaucoup et les gens qui savent beaucoup parlent peu. Il est naturel de croire qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sait et le dise à tout le monde; mais un homme instruit n'ouvre pas aisément son répertoire, il aurait trop à dire; et comme il voit encore plus à dire après lui, il se tait.

(*J. J. Rousseau*, *1712—1778.*)

21. Amour filial.

Lorsque la famine désolait la France en 1795, on s'étouffait à la porte des boulangers pour avoir cinq ou six onces de mauvais pain. Dans ces temps d'horreur et de désastreuse mémoire, où les pauvres étaient réduits à se nourrir de pommes de terre germées (прозябать, растать) et d'autres aliments non moins nuisibles, on vit dans une section de Paris une petite fille de huit ans faire une action qui mérite d'être citée.

Lorsque sa mère lui donnait sa faible portion de pain, elle feignait d'en manger un peu et vite elle courait le serrer dans le buffet. Étonnée de cette abstinence, la mère lui dit un jour: Mais, mon enfant, pourquoi donc ne manges-tu pas? tu n'as donc pas faim? Tout au contraire, maman, j'ai grand'faim, lui répondit l'enfant; mais je veux laisser mon pain pour papa, qui travaille tant, et qui n'a pas, j'en suis sûre, de quoi manger le plus petit morceau.

22. Danger d'entrer dans une grande foule.

Tout le monde connaît les malheurs qui arrivèrent à Paris le jour du mariage du dauphin, plus tard Louis XVI, avec Marie Antoinette. Les échafaudages s'écroulèrent, les voitures se précipitèrent sur les piétons, les malfaiteurs dévalisèrent tous ceux qui leur tombèrent sous la main, tous les spectateurs de la fête, une heure auparavant encore si joyeux, se précipitaient sans pitié les uns sur les autres pour éviter la mort. Au milieu de cette foule agitée, foulée sous les pieds des chevaux ou précipitée dans les fossés qui bordaient la rue Royale et la place se trouvaient un jeune homme et sa fiancée ; ils s'aimaient depuis plusieurs années, elle était jeune et belle, le lendemain le mariage allait les unir pour toujours. Protégeant son amie au milieu de cette cohue (толпа), marchant devant elle, la couvrant de son corps, longtemps le jeune homme soutint ses pas et son courage ; mais de moment en moment le tumulte, les cris, l'effroi, les périls allaient croissant.

Je succombe, dit la fiancée, mes forces m'abandonnent, je ne saurais avancer plus loin. — Il reste encore un moyen, s'écrie son fiancé au désespoir; placez-vous sur mes épaules. — Il sent qu'on a suivi ses conseils et le désir de sauver celle qu'il aime double ses forces et son ardeur; il résiste aux chocs les plus violents; ses bras raidis devant sa poitrine lui frayent péniblement un passage; il lutte, il se dégage enfin.

Arrivé à l'une des extrémités de la place, après avoir déposé sur un banc son précieux fardeau, haletant, épuisé, mourant de fatigue, mais ivre de joie, il se retourne..., ce n'était pas elle! Une autre, plus agile, avait profité du conseil: son amie, épuisée était sans doute tombée au milieu de la foule, elle ne fut pas même retrouvée.

23. Les deux voisins.

Deux hommes étaient voisins, et chacun d'eux avait une femme et plusieurs enfants, et son seul travail pour les faire vivre.

Et l'un de ces hommes s'inquiétait en lui-même, disant: «Si je meurs, ou que je tombe malade, que deviendront ma femme et mes enfants?»

Et cette pensée ne le quittait point, elle rongeait son cœur, comme un ver ronge le fruit où il est caché. Or, bien que la même pensée fût venue également à l'autre père, il ne s'y était point arrêté; car, disait-il, «Dieu qui connaît toutes ses créatures et qui veille sur elles, veillera aussi sur moi, et sur ma femme, et sur mes enfants.»

Et celui-ci vivait tranquille, tandis que le premier ne goûtait pas un instant de repos ni de joie intérieurement.

Un jour qu'il travaillait aux champs, triste et abattu à cause de sa crainte, il vit quelques oiseaux entrer dans un buisson, en sortir et puis bientôt y revenir encore.

Et s'étant approché, il vit deux nids posés côte à côte et dans chacun plusieurs petits nouvellement éclos et encore sans plumes.

Et quand il fut retourné à son travail, de temps en temps il levait les yeux et regardait ces oiseaux qui allaient et venaient, portant la nourriture à leurs petits. Or, voilà qu'au moment où l'une des mères rentrait avec sa becquée, un vautour la saisit, l'enlève et la pauvre mère, se débattant vainement sous sa serre, jetait des cris perçants. A cette vue l'homme qui travaillait sentit son âme plus troublée qu'auparavant ; car, pensait-il, la mort de la mère, c'est la mort des enfants. Les miens n'ont que moi non plus, que deviendront-ils si je leur manque?

Et tout le jour il fut sombre et triste, et la nuit il ne dormit point. Le lendemain, de retour aux champs, il se dit: Je veux voir les petits de cette pauvre mère, plusieurs sans doute ont déjà péri. Et il s'achemina vers le buisson. Et regardant, il vit les petits bien portants; pas un ne semblait avoir pâti. Et ceci l'ayant étonné, il se cacha pour observer ce qui se passerait.

Et après un peu de temps, il entendit un léger cri, et il aperçut la seconde mère rapportant en hâte la nourriture qu'elle avait recueillie, et elle la distribua à tous les petits indistinctement, et il y en eut pour tous, et les orphelins ne furent point délaissés dans leur misère.

Et le père qui s'était défié de la Providence raconta le soir à l'autre père ce qu'il avait vu. Et celui-ci lui dit: «Pourquoi s'inquiéter? Jamais Dieu n'abandonne les siens. Son amour a des secréts que nous ne connaissons point. Croyons, espérons, aimons et poursuivons notre route en paix.» «Si je meurs avant vous, vous serez le père de mes enfants; si vous mourez avant moi je serai le père des vôtres.» Et si l'un et l'autre nous mourons avant qu'ils soient en âge de pourvoir eux-mêmes à leurs nécessités, ils auront pour père, le Père qui estdans les cieux.

(*Lamennais*, *1782—1854.*)

24. Frédéric II et le Page.

Frédéric le Grand prisait, et prenait même beaucoup de tabac. Pour ne pas chercher à tout moment dans sa poche, il avait fait mettre une tabatière sur chacune de ses cheminées. Un jour, un page, croyant que le roi ne le voyait pas, prit une prise qu'il porta aussitôt à son nez. Le roi l'ayant aperçu: — Eh bien, mon cadet, comment trouvez-vous ce tabac? demanda Sa Majesté. — Très-bon, Sire. — Et la tabatière? Magnifique, Sire —. Eh bien! jeune homme, prenez-la; elle n'est pas assez grande pour nous deux.

25. Un cadeau du maréchal Turenne.

Un jour Turenne aperçut dans son armée un jeune officier, fort pauvre, qui avait un mauvais cheval. Le maréchal le fit appeler.—J'ai une prière à vous faire, Monsieur. Je suis vieux et infirme; les chevaux vifs me fatiguent très-vite; ayez la bonté de me donner le vôtre que je crois très-doux. L'officier descendit et présenta aussitôt son cheval. — Prenez le mien, en échange, dit le maréchal, il vous convient mieux qu'à moi-même et vous le monterez, j'en suis sûr, avec plus de plaisir que votre vieux général.

26. Une leçon de politesse.

Le roi Louis XV, encore enfant, faisait un jour une promenade avec son gouverneur. En sortant du palais; ils virent un pauvre mal habillé qui ôta son bonnet devant le jeune roi. Le gouverneur rendit au pauvre homme son salut. — Comment, Monsieur vous pouvez saluer un paysan! — J'aime mieux saluer un paysan, que d'entendre dire qu'un paysan est plus poli que moi. répondit le gouverneur.

27. Diogène.

Diogène rencontra un jour l'orateur Démosthène dînant à l'auberge. Celui-ci, surpris de l'arrivée du philosophe qui allait sans doute l'exposer à la risée publique, demanda au maître de la maison une autre chambre où il pût se retirer: Vous n'en serez que plus à l'auberge, lui dit le cynique.

Ayant vu un jour un jeune homme riche et ignorant: Voilà, dit-il, un esclave doré (*χρυσοῦν ἀνδράποδον*).

Une autre fois ayant vu un jeune homme rougir: Courage, dit-il, telle est la couleur de la vertu (*τῆς ἀρετῆς τὸ χρώμα*).

Il disait encore: Les autres chiens mordent leurs ennemis, mais moi je mords mes amis pour les sauver.

Ayant allumé une lampe en plein jour: Je cherche un homme, dit-il (*Ἄνθρωπον ζητῶ*).

Un voleur disait un jour en s'excusant auprès de quelqu'un qu'il avait volé: je ne savais pas que ce fût votre bien. Mais vous saviez bien aussi, lui dit Diogène, que ce n'était pas le vôtre.

Un homme heurta un jour d'une poutre le philosophe et lui dit ensuite: Gare; le cynique le frappa alors de son bâton et lui dit ensuite: prends garde (*φύλαξαι*).

Des gens, l'entourant un jour pendant qu'il dînait sur la place publique, lui criaient sans cesse: Chien, chien! C'est vous, leur dit-il, qui êtes des chiens, vous qui vous tenez autour de moi pendant que je mange.

Ayant vu un jour un tireur d'arc maladroit. Diogène s'assit près du but en disant: C'est afin de n'être point frappé que je me mets ici.

Quelqu'un lui demandant un jour à quelle heure il était préférable de dîner.—Si vous êtes riche, lui répondit Diogène, dînez quand vous le voulez, si vous êtes pauvre, quand vous le pouvez.

Il se servait d'abord d'une écuelle en bois pour boire et la regardait comme le plus simple des instruments qu'il pût porter; mais ayant vu, un jour, un jeune garçon qui buvait dans le creux de la main, Diogène, trouvant en cela une leçon de simplicité, jeta son écuelle comme parfaitement inutile et se contenta dès lors de boire aussi dans le creux de sa main.

Tout le monde sait qu'il couchait ordinairement dans un tonneau. Le philosophe était justement dans cette position lorsqu'Alexandre le Grand vint un jour le visiter — Que désires-tu de moi? lui demanda Alexandre — Que tu t'ôtes de mon soleil, lui répondit le cynique. — Si je n'étais pas Alexandre, dit le monarque à ceux qui l'entouraient, je voudrais être Diogène.

28. Le bourgmestre hollandais.

Le roi de France Louis XIV était, en 1672, aux portes d'Amsterdam qu'il assiégeait déjà depuis quelque temps et qui était dans la nécessité de se rendre. L'épouvante était générale dans la ville. Les magistrats se réunissent en conseil pour savoir ce que les circonstances demandent, et comme il n'y avait aucun secours à espérer et qu'il fallait ménager autant que possible la ville et ses habitants, il fut décidé unanimement qu'on remettrait à Louis XIV les clefs de la capitale. Les suffrages donnés, on s'aperçoit qu'un vieux bourgmestre endormi, n'a pu donner son opinion. On le réveille et on lui dit ce qu'on a résolu de faire. — Vous voulez donc, Messieurs, dit-il, donner à Louis XIV les clefs de notre ville, mais les a-t-il demandées ? — Pas encore. — Alors, mes amis, attendez donc qu'il en fasse la demande. Ce mot sauva la république. Le jeune prince Guillaume d'Orange, âgé de vingt deux ans, venait d'être élu capitaine général par une jeune nation vaillante et aguerrie par ses longues luttes avec l'Espagne. Pour éloigner l'ennemi, Maurice de Nassau fit ouvrir les écluses et submergea toute la campagne, sauvant ainsi les grandes villes de la Hollande. Louis XIV qui avait pris pour emblême le soleil avec cette devise : Nec pluribus impar, dut reprendre le chemin de St-Germain, le 26 juillet 1672, lorsque plusieurs armées s'avançaient déjà au secours de la Hollande, entre autres celle de Montecuculli, le vainqueur des Turcs. Le grand roi avait attaqué les Provinces-Unies sans autre raison que le droit du plus fort et pour une prétendue médaille où Van Beuning, ambassadeur de Hollande, s'était fait représenter sous la figure de *Josué arrêtant le soleil*.

29. La tabatière d'or.

Un colonel prussien montra un jour à quelques officiers qui dînaient chez lui, une tabatière d'or qu'il venait d'acheter. Quelques moments après, voulant prendre une prise, il fut fort étonné de ne plus la trouver. — Messieurs. dit-il, veuillez avoir la complaisance de voir si quelqu'un de vous ne l'aurait pas mise par distraction dans sa poche. Tous se levèrent aussitôt et retournèrent leurs poches, sans que la tabatière reparût. Un enseigne, dont l'embarras était visible, resta seul assis, et refusa de retourner ses poches. — «J'affirme, dit-il, sur ma parole d'honneur que je n'ai point la tabatière, cela doit suffire.» Les officiers se séparèrent en branlant la tête, et chacun le regardait comme un voleur.

Le lendemain matin, le colonel l'ayant fait appeler, lui dit : «La tabatière s'est retrouvée ; elle était tombée entre la doublure de mon habit. Dites-moi seulement pour quel motif vous avez refusé, hier au soir, de retourner vos poches, tandis que tous les autres n'ont pas hésité de le faire.»

Monsieur le colonel, répondit l'enseigne, c'est une chose que je n'avouerai qu'à vous seul. Mes parents étant fort pauvres, je leur donne la moitié de ma solde, et jamais je ne mange rien de chaud à dîner Lorsque vous me fîtes hier l'honneur de m'inviter, j'avais déjà mon dîner dans ma poche.

Jugez de ma confusion, si en la retournant, j'avais fait tomber une saucisse et un morceau de pain bis qui composaient tout mon repas.

Vous êtes un excellent fils, dit le colonel, touché de cet aveu. Afin que vous puissiez plus facilement soutenir vos parents, votre couvert sera mis tous les jours chez moi. Là-dessus, il le conduisit dans la salle à manger, et devant tous les officiers, il lui présenta la tabatière comme une marque de son estime.

30. La statue.

Le chevalier Bernini, né à Naples en 1598, mort en 1680, était en même temps peintre, architecte et statuaire et fut surnommé le second Michel-Ange (1474). Il passa une grande partie de sa vie à Rome. Une de ses plus belles statues, est celle de la Vérité. Cette statue plaisait beaucoup à la reine Christine de Suède, et dans ses promenades, elle allait souvent l'admirer. Un jour un cardinal lui dit: Madame, vous êtes, je crois, la première des reines qui aime la vérité. — C'est que toutes les vérités, Monsieur le cardinal, ne sont pas de marbre.

31. Le Dévouement.

A la bataille de Ferbillen entre les Suédois et les Prussiens. Frédéric-Guillaume, Électeur de Brandenbourg (1688—1713), qui devint plus tard roi de Prusse, commandait ses propres troupes. Un officier voyant que le prince, qui était monté sur un cheval blanc, était en butte aux attaques de l'ennemi, il lui demanda de vouloir bien changer de cheval avec lui. Frédéric refusa d'abord, disant qu'il ne craignait pas le danger; mais l'officier le supplia encore, en représentant au roi que le succès de la bataille et le sort de l'armée dépendaient surtout de sa présence. Le roi accepta enfin, et l'officier était à peine monté sur le cheval du prince qu'un boulet lui emporta la tête.

32. La cataracte de Niagara.

Nous arrivâmes bientôt au bord de la cataracte qui se faisait entendre par d'affreux mugissements. Elle est formée par la rivière de Niagara qui sort du lac Érié et se jette dans le lac Ontario; sa hauteur perpendiculaire est de cent quarante quatre pieds. Depuis le lac Érié le fleuve coule avec beaucoup de rapidité jusqu'au saut et au moment de la chute le fleuve est très-large et se divise en deux branches en forme de fer-à-cheval. Une île couverte d'arbres se trouve entre les deux chutes. L'eau paraît comme une blanche nappe de neige qui brille de toutes les couleurs, formant des arcs-en-ciel qui se croisent au-dessus de l'abîme. L'eau rejaillit après avoir frappé le roc et ressemble de loin à la fumée d'un incendie. Des pins, des noyers, des rochers décorent la scène et ajoutent à la beauté du spectacle. Des aigles descendent en tournoyant au fond du précipice et des carcajoux (gloutons, росомаха) saisissent dans l'abîme les cadavres des animaux qui y sont tombés.

33. L'écho.

Quelques personnes parlaient, dans un dîner, d'un écho qu'elles avaient entendu deux ou trois jours auparavant et qui avait fait grand plaisir à toute la société. — Venez dans quelques jours dîner chez moi, dit l'un des convives, et je vous en ferai entendre un dans mon bosquet qui surpasse celui dont vous parlez. — Retourné chez lui, il exerça un de ses domestiques, qu'il avait caché derrière un mur, à répéter quelques syllabes et celui-ci contrefaisait déjà assez bien le son de l'écho, lorsque les convives se présentèrent. Le maître de la maison fit à l'instant cacher son domestique, pensant que ses hôtes lui demanderaient bientôt de leur faire entendre son écho, mais malheureusement ceux-ci ne paraissaient s'occuper que du dîner qui était fort bon et ils restèrent très-longtemps à table. Le malheureux domestique fut ainsi obligé d'attendre plusieurs heures derrière la muraille. Enfin la compagnie descendit au jardin et le maître cria: *y êtes vous?* Le domestique impatienté répondit: *Je crois bien que j'y suis, voilà plus de trois heures que je m'ennuie à vous attendre.* Le maître fut tout confus et la société rit beaucoup de cet écho d'un nouveau genre.

34. Cavalcade sur le lac Wettern.

Devant la porte de Hio, petite ville sur le bord occidental du lac Wettern, en Suède, se trouve une colline nommée la colline des Cosaques. J'ai été la visiter fort souvent et toujours je pensais, en la voyant, à ce qu'on m'en avait plusieurs fois raconté.

Après la bataille de Narva, beaucoup de Russes furent emmenés prisonniers en Suède, entre autres vingt-cinq cosaques qui moururent à Hio où ils furent enterrés sous une colline près de la ville. Mais ils ne purent trouver, dit-on, le repos dans cette terre étrangère. Souvent la nuit, quand d'épais nuages couvrent le lac Wettern, on voit chevaucher sur les eaux, à la pâle clarté de la lune, les vingt-cinq cosaques armés de leurs longues piques et dans leur étrange costume. Peu à peu ils disparaissent dans la direction de leur patrie.

Moi-même, plus d'une fois, je passai les longues heures de la nuit sur les rives du lac que j'aimais à contempler et mon imagination exaltée me représentait, à certains moments, cette fantastique cavalcade qui sortait de dessous la colline pour retourner vers la patrie aimée.

35. Le roi pour un an.

Un homme riche et bienfaisant, voulant faire la fortune d'un jeune homme qui était à son service, lui donna un navire tout équipé, avec une somme d'argent considérable pour aller s'établir dans le pays qui lui plairait. Le jeune homme, pénétré de reconnaissance, reçut les instructions et les conseils de ce bon maître, puis mit à la voile.

A peine fut-il en haute mer, qu'une horrible tempête le jeta sur les côtes d'une île où son vaisseau fut brisé, tout son bien perdu, et il fut fort heureux d'aborder au rivage, seul et dénué de tout.

Comme il croyait cette île inhabitée, il ne s'y promettait rien moins qu'un avenir agréable. Il marchait au hasard, consterné du sort affreux qui l'attendait dans cette solitude, lorsqu'à son grand étonnement il se trouva sur une route battue (проложенная дорога). A cette vue, il sentit renaître l'espérance dans son cœur, et se mit à suivre le chemin, ne doutant point qu'il n'aboutît à des lieux habités. En effet, il découvrit bientôt une ville, qui, même de loin, lui parut être considérable.

Il se dirige avec joie vers cette ville; mais, en approchant de ses murs, combien ne fut-il pas étonné de voir tous les habitants accourir au-devant de lui et l'entourer avec des cris d'allégresse; puis, des hérauts proclament en grande pompe l'arrivée d'un nouveau roi. Il ne peut se persuader que ce titre s'adresse à lui; mais bientôt il n'en peut plus douter, car on l'entoure avec les marques du respect le plus profond, on l'introduit dans la ville au bruit des acclamations, et on l'installe dans un superbe palais. On le revêt d'un manteau de pourpre, et on lui met sur la tête une couronne d'or enrichie de diamants; enfin, les seigneurs du pays viennent lui rendre hommage au nom de toute la nation.

Tout cela lui paraissait plutôt un songe qu'une réalité; mais enfin, les faits et l'expérience l'ayant convaincu qu'en effet il était devenu roi de ce peuple, il se demanda à lui-même:

«Comment cela a-t-il pu se faire, et quelles vues la Providence a-t-elle sur moi?»

Sans cesse préoccupé de cette pensée, et ne pouvant de lui-même résoudre cette énigme, il fait appeler un jour celui des seigneurs de sa cour dont il recevait le plus souvent la visite, qui lui parlait le plus d'affaires, qui lui donnait de sages avis, et qu'en un mot la Providence semblait avoir destiné pour partager avec lui le gouvernement.

«Vizir, lui dit-il, qui est-ce donc qui m'a fait votre roi? D'où vient que l'on m'obéit dans ce pays-ci, et à quoi cela doit-il aboutir?

— Sire, lui répondit le ministre, les génies qui habitent cette île ont autrefois demandé à Dieu de leur envoyer chaque année un enfant d'Adam pour gouverner le pays. Le Tout-Puissant daigna exaucer leur prière, et chaque année, au même jour, il ne manque jamais d'arriver dans l'île un homme au-devant duquel on accourt, et que l'on reconnaît aussitôt pour roi; mais cette royauté ne saurait durer plus d'une année, jour pour jour. Cet espace de temps écoulé, l'étranger est expulsé du trône, dépouillé des ornements royaux, revêtu d'habits vulgaires, impitoyablement traîné au bord de la mer, jeté dans un navire, et transporté dans une autre île, qui est déserte et stérile. Là, le monarque, qui, peu de jours auparavant, se voyait sur un trône, entouré de splendeur, se trouve abandonné, dépourvu de ressources, de sujets, d'amis, de consolateurs, et mène une vie aussi douloureuse que pénible.

— Mais, reprit le roi, a-t-on laissé ignorer à mes prédécesseurs le sort qui les attendait après une si courte jouissance?

— Pas un seul d'entre eux, répondit le vizir, n'est resté dans l'igno-

rance; mais ils n'avaient pas le courage de fixer sur un si triste avenir leurs yeux éblouis par l'éclat du diadème; l'ivresse de leurs jouissances passagères les empêchait de s'occuper de leur état futur, et ils ne songeaient pas à trouver les moyens de se préparer des ressources pour la détresse dont ils étaient menacés. Ainsi s'écoulait toujours l'année de leur félicité, sans qu'ils s'en aperçussent. Tout d'un coup le jour fatal arrivait, et ils n'avaient pas pris la moindre précaution pour adoucir l'amertume d'une destinée inévitable.»

Le nouveau roi, frappé de terreur, continue d'interroger le vizir, et lui demande ce qu'il pense que ces insensés auraient dû faire pour prévenir les maux inséparables d'une si triste chute.

«Il n'est qu'un seul moyen, répondit le sage vizir, c'est d'envoyer dans l'île déserte des ouvriers pour y bâtir de grands magasins, et de les remplir de tout ce qui est nécessaire à la vie. Pour cela, il n'y a pas un moment à perdre, le temps presse; votre règne n'est qu'un heureux instant qu'il faut se hâter de mettre à profit; et, une fois passé, c'est pour jamais, il ne reviendra plus. Il faudra subir un long exil dans des lieux où vous ne trouverez rien que ce que vous aurez eu soin d'y faire porter pendant le court instant de votre prospérité.»

Le roi sentit la sagesse de ces conseils, et se hâta de les mettre à profit. Il envoya un grand nombre d'ouvriers dans l'île déserte, il y fit bâtir et remplir des magasins, il fit défricher le sol, planter des jardins, et y envoya de bons serviteurs qui s'engagèrent à avoir toujours soin de lui; il fit construire un palais où il réunit tout ce qu'il put imaginer qui lui serait nécessaire ou même agréable après la perte de sa couronne.

Ce jour arriva enfin, et comme il s'y était préparé, il n'en fut ni surpris ni affligé; au contraire, loin de s'en plaindre, il brûlait d'impatience de se voir en possession de tous les biens qu'il avait accumulés dans son nouveau séjour, et de s'établir dans ses nouveaux États pour n'en plus sortir.

Il descendit gaiement d'un trône passager, et se hâta de se rendre dans un séjour d'où il n'aurait plus à craindre de se voir expulsé, et qu'il avait su rendre délicieux par sa sage prévoyance.

Il n'est pas difficile de faire l'application de cette allégorie orientale. Ce jeune serviteur, comblé des bienfaits de son maître, c'est l'homme; l'île dont il a la souveraineté, c'est le monde; l'année de son règne, c'est le court espace de la vie humaine; l'île déserte, c'est l'autre monde; le sage vizir, ce sont les lumières de la religion et de la philosophie; les provisions que le jeune homme amasse, ce sont les vertus et les bonnes œuvres.

36. Éducation des enfants chez les Goths.

Les enfants étaient, dès l'âge le plus tendre, habitués à toutes les rigueurs du froid, de la fatigue et de la faim. On leur enseignait de bonne heure à manier les armes, à poursuivre les animaux sauvages, à traverser les plus larges fleuves à la nage et à combattre tout nus avec des armes offensives. A l'âge de quinze ans, leur force, leur expérience leur permettaient d'être admis au rang des hommes et d'être reçus dans l'armée.

A cette occasion, une cérémonie particulière était observée par la nation. Les jeunes gens recevaient un sabre, une lance et un bouclier, et on leur disait que dès ce moment, ils devaient se regarder comme leurs propres maîtres, et qu'ils devaient pourvoir à leur subsistance et à leur propre défense, en chassant et en faisant la guerre.

Le bouclier qu'on leur offrait était parfaitement blanc et lisse, et il était sévèrement défendu aux jeunes Goths d'y peindre quelque ornement, ou devise jusqu'à ce qu'ils se fussent distingués par quelque action éclatante. On lui avait donné le nom de bouclier d'attente ou d'espérance. Le désir d'orner leurs boucliers donnait à ces jeunes guerriers tant d'ardeur et d'émulation, qu'ils faisaient souvent des prodiges de valeur, se précipitant au milieu des ennemis et rivalisant entre eux, pour acquérir de l'honneur, rendre d'importants services à leur patrie, et obtenir la plus belle récompense de leur bravoure, la permission de peindre, de blasonner leurs boucliers. (*Pilkington*, *Histoire des Goths.*)

37. Astronomie.

Dans l'année 1715, il y eut une éclipse totale de soleil prédite par le célèbre astronome Halley qui en avait précisé le commencement et la fin. L'ambassadeur Turc à Londres déclara que les Anglais étaient fous, de prétendre qu'ils pouvaient connaître le vrai moment où le Tout-Puissant obscurcirait le soleil, circonstance qu'il n'avait pas même daigné revéler à Mahomet son grand prophète. Cependant l'éclipse arriva précisément comme Halley l'avait prédit et quand on demanda au Turc, ce qu'il pensait des Anglais. «Je pense, dit-il, qu'ils ont reçu cette communication du diable lui-même, car je suis sûr que Dieu ne voudrait jamais avoir affaire avec un misérable tas d'infidèles comme les Anglais.» *(Halley, 1656—1742.)*

38. Justification singulière.

Un moissonneur, occupé dans un champ du Devonshire près des bords d'une rivière, aperçut un homme qui se jetait à l'eau. Il courut à son secours, sauta dans la rivière et ramena le malheureux sur la rive. L'ayant laissé, pour retourner à son travail, il le vit bientôt se jeter encore dans la rivière. Le moissonneur se dévoua une seconde fois et eut encore le bonheur de le sauver. En arrivant sur la rive il lui recommanda de retourner cette fois chez lui et de ne plus recommencer une action aussi coupable. Le moissonneur se remit au travail et quelques minutes après il aperçut de nouveau son homme qui essayait de se pendre à la branche d'un arbre. Voyant alors qu'il était tout-à-fait résolu d'en finir avec la vie, le bon moissonneur ne s'en inquiéta pas davantage et le laissa faire. Quelque temps après les parents du mort vinrent à sa recherche et le trouvant suspendu à l'arbre auprès duquel le moissonneur travaillait encore, ils lui demandèrent comment il n'avait pas eu la charité de couper la corde pour le sauver. — Je m'en suis bien gardé, répondit naïvement le campagnard; je l'avais retiré deux fois de l'eau, et comme il était tout mouillé, j'ai cru tout bonnement qu'il ne s'était pendu que pour se sécher.

39. Comment il faut détruire ses ennemis.

L'Empereur Sigismond était si miséricordieux envers les prisonniers qu'il faisait dans ses différentes guerres, que ses courtisans s'en plaignaient, disant qu'au lieu d'écraser les ennemis qu'il avait vaincus, il les comblait de faveurs et leur donnait la liberté. — Je pense, dit-il, qu'il n'y a pas de meilleur moyen de détruire mes ennemis, que de m'en faire des amis. — Qu'en pensez-vous de votre côté?

40. Faut-il se lever de bonne heure?

Un garçon qui était très-paresseux et qui ne voulait jamais se lever de bonne heure pour étudier, était fréquemment grondé par son père pour sa paresse; mais comme beaucoup de jeunes gens qui se croient sages, il aimait à raisonner au lieu d'obéir. Un jour son père alla le trouver dans sa chambre à coucher et lui dit en l'éveillant : — Vois, paresseux, ce que ton frère Théodore a trouvé en se levant de grand matin, et en même temps le père lui montrait une bourse pleine d'argent que Théodore avait ramassée dans la rue.—Je vois, répondit le petit fainéant, mais je pense que celui qui a perdu cette bourse, a dû se lever encore plus tôt que mon frère, et qu'il aurait mieux fait, pour ne rien perdre, de rester comme moi au fond de son lit.—Vous croyez avoir beaucoup d'esprit, dit le père, mais quant à moi, je pense qu'il est beaucoup plus probable que la bourse a été perdue par un de ces hommes qui ne peuvent rentrer la nuit chez eux, que quand les autres se mettent déjà au travail.

41. Il faut se lever de bon matin.

Se lever tôt ou tard dans la matinée est une de ces habitudes qu'il n'est pas facile de changer. A celui qui a l'habitude de se lever de bon matin, il serait ennuyeux de rester au lit après l'heure ordinaire, et à celui qui se complaît dans l'indolente habitude de rester couché et de dormir la grasse matinée, il est toujours pénible de se lever avant d'avoir savouré le plaisir d'un long et paisible sommeil. La première habitude produit des avantages réels, tant sous le rapport de la santé que de la fortune, tandis que la dernière fait le plus grand tort à l'une comme à l'autre.

Celui qui se lève deux heures plus tôt qu'un autre gagne sur celui-ci un jour entier sur six, et vit plusieurs années de plus que d'autres personnes dont l'existence paraît également longue. En se levant de grand matin, la vie se passe plus agréablement, la santé se fortifie, les facultés intellectuelles se perfectionnent.

Celui qui se lève chaque jour vers dix ou onze heures est toujours pressé; il arrive ordinairement trop tard, ne trouve jamais assez de temps pour ses affaires, se plaint toujours de maux de tête, du manque d'appétit ou d'autres indispositions, conséquence naturelle de ce qu'il a respiré, pendant de longues heures, l'air confiné d'une chambre à coucher, au lieu de l'air libre, pur et salubre de l'atmosphère.

Le proverbe anglais dit: *time is money*, le temps est de l'argent. Celui qui veut réussir dans ses affaires, dit un autre proverbe anglais, doit se lever à cinq heures du matin; ceux qui ont déjà réussi dans leur carrière peuvent prolonger leur sommeil jusqu'à sept.

He who would thrive
Must rise by five;
He who has thriven
May lie till seven.

N'oublions pas non plus ces vers de notre poète :

Des moments les heures sont nées
Et les heures forment les jours,
Et les jours forment les années,
Dont le siècle grossit son cours.
(*Lamartine.*)

Sed fugit interea, fugit irreparabile tempus.
(*Virgile.*)

42. Abus de l'hospitalité.

Dans le mois de juin 1818 (mil huit cent dix-huit) un mendiant et sa femme se présentèrent un samedi soir à la porte d'une ferme et demandèrent un asile pour la nuit, ce qui leur fut aussitôt accordé. Le lendemain matin, dimanche, le fermier et ses domestiques allèrent à l'église, accompagnés du mendiant, dont la femme resta à la maison, en donnant pour excuse qu'elle était indisposée. Bientôt après le départ du fermier et de ses gens, la mendiante entra dans la chambre de la fermière qui était au lit et lui demanda les clefs du secrétaire. Incapable de résister, la fermière donna ces clefs, mais aussitôt qu'elle entendit que la voleuse était déjà dans la chambre voisine, elle sortit doucement de son lit, se traîna comme elle put jusqu'à la porte pour enfermer la voleuse et appelant aussitôt son petit garçon qui était resté à la ferme, elle lui dit de courir à l'église aussi vite que possible et de dire à son père de revenir à la hâte en amenant du secours. Malheureusement l'enfant rencontra le mendiant qui revenait de l'église avant la fin du service pour aider sans doute sa compagne à voler leurs hôtes. Il demanda à l'enfant où il allait, et celui-ci répondit qu'il allait chercher son père, parce qu'il y avait une voleuse dans la maison. — Reviens avec moi, dit le mendiant, je vais protéger ta mère. Ils retournèrent à la maison et frappèrent à la porte, mais la fermière, entendant la voix du mendiant, refusa d'ouvrir. Le voleur menaça de tuer l'enfant, si on ne lui ouvrait sur le champ. En vain, la fermière le supplia d'avoir pitié du pauvre innocent, le monstre, sachant qu'il n'avait pas de temps à perdre, tua le petit garçon et ayant trouvé le moyen de grimper sur le toit, il commença à descendre par la cheminée. La dame tout effrayée, eut cependant la présence d'esprit de mettre le feu aux branches qui se trouvaient dans le foyer et y ajouta encore d'autres morceaux de bois et même de la paille. La flamme s'éleva aussitôt et le voleur, suffoqué par la fumée, tomba comme mort au milieu du feu. La pauvre femme elle-même, épuisée de fatigue et de terreur, tomba évanouie sur le plancher. Heureusement le mari et les serviteurs revinrent de l'église avant que le voleur eût repris ses sens. En un instant la porte fut forcée et ils découvrirent la fatale vérité. Les coupables furent saisis, livrés à la justice et condamnés à mort; mais la pauvre fermière ne put survivre longtemps à la perte de son cher petit garçon.

43. Belle réponse d'Alexandre I, Empereur de Russie.

A son entrée à Paris, l'Empereur dit au peuple qui se pressait autour de lui: — J'entre chez vous, non comme ennemi, mais pour vous rendre la paix et le commerce.—Nous attendions déjà depuis longtemps l'arrivée de votre Majesté, dit un Français.—Je serais arrivé plus tôt, dit le Monarque; mon retard n'est dû qu'à la bravoure de votre armée.

44. Bonaparte et les matelots anglais.

Napoléon, retournant un jour de Hollande en France, arriva à Givet, dans un moment où un violent orage avait fait déborder la Meuse et brisé le pont de bateaux qui formait le passage à travers le fleuve. Bonaparte était très-désireux de continuer son voyage, mais on lui dit que le rétablissement du pont était impossible avant trois jours. — Je ne puis perdre ce temps, dit Bonaparte, qui n'avait pas l'habitude de se voir arrêté par les obstacles, je veux passer avant le soir; n'y a-t-il pas dans votre ville des prisonniers anglais? — Il y en a beaucoup, Sire. — Ne pourriez-vous trouver parmi eux une centaine de matelots?—Nous le croyons, Sire.— Envoyez-les chercher. — Les ordres de l'Empereur furent aussitôt exécutés et Napoléon demanda aux matelots s'il était possible de joindre les bateaux pour effectuer le passage. Ceux-ci répondirent que l'exécution serait difficile et même dangereuse, mais qu'elle pouvait se faire. — Mettez-vous à l'œuvre, dit Bonaparte, on vous donnera tout ce qui est nécessaire; mais pensez-y, je dois passer avant la nuit.

Les braves matelots encore tout couverts de goudron (дёготь) se mirent à l'oeuvre avec tant d'ardeur que le pont fut bientôt rétabli et que Napoléon put passer le même jour avec toute sa suite. — Les matelots furent immédiatement rendus à la liberté, habillés, récompensés et renvoyés dans leur patrie.

45 Sang-froid du prince Bagration.

Denis Davidoff se présenta un jour à l'avant-garde du prince Bagration et lui dit: — Le commandant en chef m'a ordonné d'annoncer à votre Excellence que l'ennemi est déjà sur notre nez (qu'il est très près de nous) et il vous demande de vous retirer sans retard. Bagration répondit: — Tu dis que l'ennemi est sur notre nez, de qui veux-tu parler? Si c'est sur le tien, l'ennemi est en effet bien rapproché de nous, mais si c'est sur le mien, nous avons encore le temps de dîner.

46. Souvoroff au pied du St.-Gothard.

Au pied du St.-Gothard, à la vue des formidables rochers qui s'élèvent jusqu'au ciel et qui étaient couverts de Français, les soldats de Souvoroff commencèrent à perdre courage; pour la première fois on entendit un murmure dans leurs rangs. Souvoroff se présenta aux mécontents et

leur dit: Vous n'êtes plus mes enfants, je ne suis plus votre père. Il ordonna en même temps qu'on lui creusât une fosse, s'y coucha et demanda qu'on l'enterrât vivant. — Mène-nous au bout du monde, s'écria toute l'armée et tous gravirent avec rapidité les hauteurs escarpées.

47. Parole remarquable de Pierre le Grand.

En apprenant les batailles malheureuses que les Suédois venaient de livrer aux Russes, Charles XII en fut très irrité et adressa les plus amers reproches à ses généraux, leur ordonnant d'effacer leur honte par de brillants succès. On rapporta au Tsar les paroles de Charles XII. — Mon frère de Suède s'imagine être Alexandre, dit Pierre; peut-être l'est-il, mais il ne trouvera pas en moi un autre Darius.

48. Courage des élèves de l'école polytechnique.

Dans la défense de Paris, pendant que la capitale était assiégée par les alliés, les jeunes gens de l'école polytechnique firent des prodiges de valeur. Ils avaient épuisé leurs balles et attendaient dans une pénible anxiété un nouvel approvisionnement, quand ils virent arriver un fourgon. Ils s'en emparèrent aussitôt, mais voyant qu'il ne contenait que du pain : — Ce n'est pas cela qu'il nous faut, s'écrièrent-ils, donnez-nous des balles; nous ne voulons pas manger, mais sauver notre capitale ou périr avec elle. On leur apporta bientôt une provision de balles, mais par une négligence inexplicable, le calibre ne convenait pas à leurs armes et les balles étaient inutiles à ces jeunes héros. On les vit alors se serrer contre leurs fusils et déclarer qu'ils préféraient mourir que de les abandonner à l'ennemi.

L'école polytechnique a toujours été une pépinière de héros. Le seul reproche qu'on puisse adresser aux élèves, c'est que leur courage et leur ardeur vont quelquefois trop loin et les poussent souvent à s'immiscer dans les affaires politiques avant qu'ils soient capables de discerner entre la bonne ou la mauvaise cause.

49. Destruction de livres.

Le calife Omar proclama dans tout le royaume d'Égypte, après la prise d'Alexandrie, que le Coran renfermait tout ce qu'il est utile de savoir et de croire. En conséquence il ordonna que tous les livres de la bibliothèque d'Alexandrie fondée par Ptolémée Philadelphe, environ deux siècles avant J.-C., fussent distribués à tous les maîtres des bains publics, au nombre de quatre mille, pour servir à chauffer les poêles pendant une période de six mois. Ainsi fut détruite la plus belle bibliothèque que l'antiquité eût réunie.

Omar fut assassiné à Jérusalem en 644 par un esclave Persan; il avait succédé à Abou-Bèkr, en qualilé de calife dans l'année 634. La destruction de la Bibliothèque d'Alexandrie est attribuée avec plus de raison peut-être à Amrou, un des premiers généraux du temps d'Omar et gouverneur de l'Égypte dont il s'était emparé.

50. Fermeté du Tsar Basile (1605—1609).

Lorsque au moment de la présentation solennelle du Tsar Basile à la cour de Pologne, le fier Sigismond, assis sur son trône, recevait son royal captif avec tout l'orgueil d'un vainqueur, les Polonais voulaient que le Tsar se prosternât devant leur roi. — Le Tsar de Moscou, répondit Basile avec une noble fierté, ne se prosterne pas devant les rois. Si je suis captif, c'est par la volonté de Dieu, car vous ne m'avez pas pris; ce sont des traîtres qui m'ont livré entre vos mains. — Cette fermeté et le sentiment de son propre mérite dans une position désespérée étonnèrent les Polonais et les obligèrent de respecter Basile.

51. Le cheval et la betterave.

Louis XI, encore Dauphin, avait coutume, dans ses promenades, de visiter la famille d'un paysan et de partager ses repas frugals. Quelque temps après son avénement au trône de France, le paysan présenta au Roi une betterave extraordinaire, production de son jardin. Louis, pour récompenser le pauvre homme de son attention et pour lui montrer qu'il n'avait pas oublié la rustique cabane, lui donna mille écus. Le maire du village apprenant la bonne fortune du paysan, pensa que s'il donnait un bon cheval au roi, sa fortune serait faite. Il parcourut tous les marchés des environs pour se procurer le plus beau coursier qu'il mena au palais, priant le roi de vouloir bien l'accepter. Louis XI le remercia de son aimable attention et ordonna à un de ses pages d'aller chercher la betterave. Lorsqu'elle lui eut été présentée, le roi l'offrit au maire en disant: — Comme vous me paraissez grand admirateur des œuvres de la nature, je vous prie d'en accepter un des produits les plus extraordinaires. J'ai payé mille écus pour cette betterave sans pareille et je suis heureux, en vous l'offrant, d'avoir une si belle occasion de récompenser votre loyauté désintéressée.

52. Origine du mot Mausolée.

Mausole, roi de Carie, mourut, croit-on, en l'année 353 avant l'ère chrétienne. Sa femme Artémise l'aimait si tendrement et fut si inconsolable de sa mort, que si nous pouvons en croire les anciens historiens, elle but les cendres de son époux et ordonna la construction d'un superbe monument pour perpétuer sa mémoire. Ce monument fut bâti par différents architectes et au sommet l'on plaça un chariot tiré par quatre chevaux. La magnificence du tombeau était telle qu'on l'a rangé parmi les sept merveilles du monde et qu'un philosophe s'écria en le voyant: Que d'argent transformé en pierre. Ce monument fut appelé *Mausolée* et ce nom s'applique maintenant à tous les tombeaux d'une grande beauté. La structure était de forme oblongue. Le tombeau était entouré de trente-six colonnes et enrichi d'une immense profusion de sculpture. Selon Pline, il avait cent onze pieds de circonférence et cent quarante quatre pieds de

hauteur. On prétend, mais à tort, que Praxitèle fut un des sculpteurs employés à décorer ce monument précieux mais aussi bien coûteux de la vanité humaine. Le monument fut érigé en 353, Praxitèle ne naquit que vers l'an 350 et le philosophe Anaxagore auquel on attribue la remarque faite plus haut était né vers l'an 500 et mourut en 428 avant J.-C. (Il est le premier des philosophes païens qui se soit élevé à l'idée de Dieu, esprit pur et distinct du monde que nous habitons)

53. Réponse flatteuse de Miloradovitch.

En 1820 (mil huit cent vingt), le 20 Novembre, l'Empereur Alexandre rencontrant Miloradovitch au palais: —Te rappelles-tu, Michel Andréevitch, lui dit Sa Majesté, combien ce jour fut malheureux pour notre armée, il y a aujourd'hui 15 ans? — Permettez moi, Sire, de ne pas être de l'avis de Votre Majesté, répondit Miloradovitch, je ne puis appeler malheureux pour notre armée le jour où officiers et soldats se sont battus comme des lions. L'Empereur sourit et serra la main au brave des braves.

54. Anecdote sur Catherine la Grande.

Catherine n'aimait pas les faux rapports. Elle se fâcha un jour contre une personne de son service. Un malveillant, voulant encore exciter le mécontentement de la souveraine, saisit l'occasion de parler du coupable d'une manière désavantageuse. Catherine après l'avoir écouté dit: je commençais à avoir de lui une mauvaise opinion, mais en parlant mal de lui, vous le justifiez complètement dans ma pensée.

55. Science et richesse.

Un homme riche demandait à un savant pourquoi l'on voit souvent les hommes de science à la porte des riches tandis qu'on voit si rarement les riches à la porte des hommes instruits. — C'est, répliqua le savant, que l'homme de science connaît la valeur des richesses et que l'homme riche n'a souvent aucune idée de la science.

56. Réponse d'un écolier.

Un professeur de rhétorique lisait un jour à ses élèves l'éloge funèbre du maréchal Turenne par Fléchier. Un des écoliers, frappé des beautés de la composition et de la force des expressions, demanda ironiquement à un de ses compagnons. — Quand seras-tu capable d'en faire autant? — Quand tu seras un autre Turenne, répliqua le camarade.

57. D'un ennemi, comment on se fait un ami.

L'Empereur Charles IV (1316—1378), petit-fils de l'Empereur Henri VII, ayant appris qu'un de ses officiers avait été gagné par ses ennemis et avait conçu le dessein de l'assassiner, l'envoya chercher et lui dit: j'ai

appris que votre fille est sur le point de se marier et que vous n'êtes pas assez riche pour lui donner une belle dot comme elle le mérite. Si vous voulez accepter ces mille pièces d'or, je les mets à votre service. L'officier étonné ne savait comment exprimer sa reconnaisance à l'Empereur et depuis ce moment il devint un de ses plus loyaux sujets. Il s'empressa de renvoyer aux ennemis du monarque l'argent qu'ils lui avaient donné pour le corrompre et leur exprima tout le regret qu'il éprouvait d'avoir eu un seul instant la penseé d'assassiner quelqu'un et surtout son souverain.

58. Monument de Kriloff (1768—1844).

Il y a dans les deux capitales de la Russie, à Moscou et à St.-Pétersbourg, deux monuments qui étonnent tout particulièrement les étrangers, habitués qu'ils sont à l'idée préconçue que la Russie ne reconnaît d'autre gloire que celle qui s'acquiert à la pointe de l'épée.

Le premier de ces monuments est le groupe représentant sur une des grandes places de Moscou, à proximité du Kremlin, le boucher Minine de Nijni-Novgorod engageant le Prince Pojarsky à se mettre à la tête d'une bande de patriotes et à les mener contre les Polonais alors en possession de Moscou.

Le monument de la vieille capitale de la Russie a donc été élevé à la mémoire de deux patriotes. celui de Kriloff, érigé en 1851 au jardin d'été de St.-Pétersbourg est consacré à la gloire littéraire du premier fabuliste de la Russie et des temps modernes. Il est représenté assis, les épaules voûteés, en simple redingote longue, tenant un livre à la main et dans l'attitude de la méditation. Les bas-reliefs en bronze représentent les sujets de ses meilleures compositions. Le héros du jardin d'été ressemble assez aux portraits de Béranger; il a sur sa figure comme La Fontaine, un air de bonhomie mêlée *d'humour*. Le square au milieu duquel se trouve la statue, est rempli toute l'année, dans les beaux jours, d'enfants qui viennent prendre leurs ébats auprès de l'homme qui les instruit si agréablement dans ses fables.

Les Français ont donné à Kriloff le titre de La Fontaine Russe, tout en le mettant au dessous de leur compatriote, quoique La Fontaine ne soit le plus souvent que l'imitateur de Phèdre ou d'Esope et que Kriloff, dans les deux cents fables qu'il a laissées, n'ait emprunté à ses devanciers que le sujet d'une trentaine de compositions. On aurait du reste tort de juger les oeuvres du fabuliste Russe par les traductions imparfaites que nous en avons en français et qui en dénaturent même fort souvent le sens; et si le mérite de la forme est grand chez La Fontaine, celui de l'invention ne l'est pas moins chez Kriloff.

Notons, avant de finir, que les Russes ont un grand attrait pour la fable et qu'avant Kriloff, trois autres écrivains s'étaient déjà distingués dans ce genre d'écrire. L'un d'eux, Soumarocoff, poète du temps de Catherine II, est plutôt connu par ses tragédies; les deux autres Dmitrieff et Khemnitzer furent les contemporains de Kriloff, mais le devancèrent par leurs écrits. — La bonté de l'Empereur Nicolas fut toujours invariable à l'égard de l'homme illustre et du vrai patriote. A sa mort, le gouvernement

donna 12,000 francs pour ses funérailles et son convoi fut suivi de tout ce que St.-Pétersbourg avait de plus distingué, des riches comme des pauvres. Bientôt après, une souscription fut faite pour lui élever un monument et afin que tous ceux qui avaient estimé cet homme illustre pussent y prendre part, on reçut jusqu'aux plus petites contributions (жертва).

L'Empereur ordonna d'ériger le monument au jardin d'été et la statue de l'oncle Kriloff (c'est ainsi que l'appellent les enfants) fut le produit de la souscription publique.

59. Le page et les cerises.

Un panier de belles cerises ayant été envoyé à Frédéric, roi de Prusse, dans un temps où ce fruit était extrêmement rare, le Monarque les envoya à la Reine par un de ses pages. Celui-ci, tenté par la beauté des cerises, ne put résister à la tentation et les trouvant délicieuses, il les mangea jusqu'à la dernière, sans trop penser à ce qu'il faisait.

Quelques jours après, Frédéric demanda à la reine comment elle avait trouvé les cerises.—Quelles cerises? demanda Sa Majesté.—Fritz, mon page, ne vous en a-t-il pas apporté un panier l'autre jour? — Non, dit la Reine, je n'en ai pas vu une seule.—Oh! Oh! dit le Roi, je vais donner au gourmand quelque chose de plus savoureux que des cerises. Le Roi se rendit pour un instant dans son cabinet de travail et écrivit les lignes suivantes à l'officier de sa garde qui était de service au palais.—Donnez au porteur vingt-cinq coups de verges et demandez-lui quittance —Le roi appela alors Fritz et lui dit de remettre le billet à l'officier de service et de rapporter une réponse. Le page, craignant que tout ne fût pas en règle, résolut d'envoyer le billet par une autre personne et comme il sortait du palais, il rencontra un banquier juif bien connu à la cour et le pria de remettre lui-même le billet à son destinataire. Le juif, heureux de trouver l'occasion d'obliger une personne de la cour, accepta avec empressement. A son arrivée, l'officier lut le billet et priant le messager d'attendre, il fit appeler quelques soldats. Le juif croyant qu'on voulait lui rendre des honneurs comme à un messager du palais, pria l'officier de ne se donner aucune peine. —Je ne me dérange nullement, répliqua celui-ci, la cérémonie que vous voudriez éviter, est absolument nécessaire comme vous allez le voir. Au même instant il ordonna aux soldats de saisir le juif et lui fit donner vingt-cinq coups de verges. La correction terminée, le juif s'en allait déjà faisant de tristes réflexions sur l'honneur qu'il venait de perdre et sur les blessures qu'il venait de recevoir, lorsque l'officier le rappela pour l'obliger de donner quittance. Le juif obéit, quoique à regret, pour ne pas avoir un nouveau compte à régler avec l'officier, et la quittance fut envoyée à Frédéric.

L'affaire parvint bientôt aux oreilles du roi qui fut fort étonné de la ruse de son page et ne put s'empêcher de rire de l'aventure. Pour réparer le tort fait au juif, le roi lui accorda quelque faveur. Frédéric n'ignorait pas, du reste, que dans les cas de nécessité, ce banquier juif lui avait avancé plusieurs fois des sommes considérables.

60. Cruauté du Roi Jean d'Angleterre.

Depuis leur dispersion, les juifs ont été fréquemment maltraités par les rois chrétiens. Jean d'Angleterre qui avait souvent besoin d'argent et qui savait que les juifs étaient très riches, exigeait d'eux de très fortes sommes et les jetait en prison jusqu'à ce qu'ils se fussent complètement acquittés des payements qu'il leur demandait.

Plusieurs d'entre eux donnèrent ainsi tout ce qu'ils possédaient, mais le roi n'était pas toujours satisfait, croyant qu'ils avaient caché une partie de leurs richesses. Il lui arrivait alors, pour éprouver les juifs, de les priver d'un œil ou de quelque membre. Le roi ordonna même une fois d'arracher chaque jour une dent à l'un de ces juifs, qui lui paraissait plus obstiné que les autres, jusqu'à ce qu'il eût donné la somme demandée. Le juif résista longtemps, car il ne voulait pas perdre les derniers débris de sa fortune. Après avoir perdu sept dents, la douleur l'emporta et le pauvre Israélite consentit à la perte de tout ce qui lui restait, car il savait que Jean était assez cruel pour continuer la torture jusqu'à ce qu'il ne lui restât plus une seule dent dans la bouche.

61. Prudence de Catherine la Grande.

Catherine, en examinant les affaires, surtout celles qui concernaient les accusations capitales, était tellement prudente qu'il semble que la clémence même n'aurait pu agir avec plus d'humanité Un jour qu'elle était occupée à lire des papiers et qu'elle se disposait à les signer, M[lle] Engelhard (nièce du prince Potemkin) vit que sa Souveraine s'arrêtait tout-à-coup, qu'elle réfléchit assez longtemps et finit par enfermer les papiers dans un tiroir qui se trouvait devant elle. Puis se tournant vers M[lle] Engelhardt: —Sais-tu, lui demanda l'Impératrice, pourquoi j'ai caché ces papiers? C'est qu'il faut signer une condamnation et que je me sens, dans ce moment, triste et de mauvaise humeur. Les mauvais moments inspirent la sévérité et dans un pareil état d'esprit, il ne faut jamais précipiter la décision des affaires importantes. Ce n'est pas du reste la première fois que je l'éprouve; il m'est arrivé plusieurs fois, qu'ayant relu dans un moment de gaîté ce que j'avais décidé dans un jour de tristesse et d'ennui, je me trouvai moi-même trop sévère et fus mécontente de ma décision.

62. Humanité de Louis XIV.

Pendant le règne de Louis XIV, un chimiste italien, nommé Poli, vint à Paris et ayant obtenu une audience du roi, il informa Sa Majesté qu'il avait découvert une composition dix fois plus destructive que la poudre à canon. Louis qui aimait la chimie, ordonna à l'Italien de préparer la composition et de faire en sa présence les expériences nécessaires. Le roi fixa lui-même le jour de l'épreuve. L'Italien tint parole et tout réussit à souhait (по желанію). Poli fit alors remarquer à Sa Majesté que cette invention lui donnerait une grande supériorité sur ses ennemis.—C'est vrai, dit Louis,

je reconnais votre génie, mais l'humanité possède déjà assez de moyens de destruction. Je vous récompenserai comme vous le méritez, mais je vous ordonne sur l'honneur et pour le bien des hommes de ne jamais divulguer votre secret.

63. Humanité d'Alexandre I.

Alexandre allait en Crimée. Tout-à-coup l'Empereur fait arrêter ses chevaux et descend à la hâte de sa voiture. Sa Majesté venait d'apercevoir, à côté de la route, un homme étendu de son long et qui paraissait mort. C'était un paysan. Le souverain de la moitié du monde le soulève dans ses bras, cherche en lui des traces de vie et fait appeler un des médecins de sa suite. Peut-on sauver cet homme? dit le Monarque. — Je ne l'espère guère, Sire, répond le Docteur, après avoir examiné le moribond.—L'Empereur, sans perdre courage, emploie tous les moyens imaginables, et s'aperçoit enfin que l'infortuné ouvre les yeux. Quelle joie brille alors sur la figure du Monarque sauveur! Il lève les yeux vers le ciel et l'on aurait pu y lire ces paroles à travers ses larmes: Mon Dieu, j'ai sauvé un homme de la mort, ce moment est le plus heureux de ma vie.

64. Le cheval et les huîtres.

Un voyageur de la principauté de Galles ayant été surpris par un orage, arriva, transi de froid (продрогшій), dans une auberge de campagne si remplie de monde qu'il ne pouvait approcher de la cheminée pour se réchauffer. Que l'on porte vite deux douzaines d'huîtres à mon cheval, dit-il sérieusement à l'hôte. — A votre cheval, Monsieur, et croyez-vous qu'il veuille en manger? Faites ce que je vous commande et vous verrez.

Le maître de l'auberge se dispose à obeir, curieux de voir un cheval manger des huîtres; tout le monde suit l'hôte à l'écurie et pendant ce temps là, le voyageur se chauffe.

Monsieur, dit l'aubergiste, en revenant, je l'aurais bien parié, le cheval ne veut pas d'huîtres. — Il faut donc, que je les mange, répond alors le voyageur qui s'était bien chauffé et qui avait eu le temps de choisir une bonne place auprès de la table.

65. Modestie honorable.

Le général Bauer qui commandait la cavalerie russe dans le Holstein, était parvenu, par ses talents militaires à la haute position qu'il occupait Il était de basse extraction, mais personne ne connaissait ni son pays, ni sa famille. Ce fut au camp de Husum qu'il révéla le secret de son origine d'une manière aussi neuve qu'aimable. Ayant invité à dîner les officiers de son état-major, il ordonna à son aide-de-camp d'aller chercher un meunier et sa femme qui demeuraient dans le voisinage. Ils arrivèrent tout effrayés en présence du général russe. Mais Bauer les mit bientôt à leur aise par la bonté avec laquelle il les entretint du village et des environs, puis il les invita à dîner. A table, le général plaça le meunier et sa femme à ses

côtés et leur adressa mille questions sur leur famille et leurs parents. Le meunier dit qu'il était l'aîné de la famille et qu'il avait deux frères et une sœur.—N'avez-vous pas encore un autre frère? lui dit le général.—Oui, répondit le meunier, j'avais un frère qui est parti avec des soldats lorsqu'il était encore très jeune; depuis lors nous n'en avons plus entendu parler et il doit être tué depuis longtemps. Tous les convives se regardaient les uns les autres, très-surpris que le général s'entretînt ainsi avec le meunier, lorsque Bauer se tournant de leur côté leur dit: Mes chers camarades, vous avez souvent désiré connaître mon origine; eh bien! sachez que ce meunier qui est mon frère aîné vous a révélé mon lieu de naissance et ma famille.—Là-dessus, il se lève, s'approche du meunier et de sa femme qui ne revenaient pas de leur surprise et en les embrassant leur dit: je suis ce frère que vous avez cru mort. Messieurs, ajouta-t-il, en se tournant de nouveau vers ses frères d'armes, je vous invite à dîner demain au moulin. Personne ne refusa l'invitation et après le repas qui fut très-beau, le général leur montra la chambre où il était né, avec autant de plaisir que s'il leur avait fait voir un champ de bataille.

66. Excellente manière d'éviter le froid.

Pendant un hiver très-rigoureux, un Monsieur qui ne sortait jamais de chez lui sans être enveloppé d'un manteau très chaud, rencontrait souvent un pauvre paysan dont les habillements étaient fort légers. mais qui n'avait pas même l'air de sentir le froid. Un jour, le riche Monsieur l'accosta:—Comment se fait-il donc, brave homme, lui dit-il, que vous soyez si mal habillé et que vous paraissiez insensible au froid, tandis que moi qui suis si bien enveloppé, je le sens si rudement? — Monsieur, répliqua le paysan, si vous faisiez comme moi, vous ne sentiriez certainement pas le froid. — Que dois-je donc faire? demanda le riche. — Eh bien! dit le paysan, je porte sur moi tous les habits que je possède, faites-en autant et votre Seigneurie sera, comme moi, insensible à toutes les rigueurs de l'hiver.

67. La montre refusée.

Avez-vous confessé toutes vos fautes? disait un prêtre à un pécheur. — Non, répliqua celui-ci, j'ai volé une montre, voulez-vous l'accepter?—Moi, répondit le prêtre offensé, comment osez-vous m'insulter de cette manière? Rendez la montre à son propriétaire.—J'ai déjà offert de la rendre et il a refusé, dit le voleur; ayez donc la bonté de la prendre. — Cessez de m'insulter, dit le prêtre, vous auriez dû la lui offrir de nouveau — Je l'ai fait et il déclare qu'il ne veut pas la recevoir. — En ce cas, je puis vous pardonner au nom de Dieu, mais vous devez promettre au Seigneur de ne plus voler à l'avenir. — Après le départ du pénitent, le pasteur s'aperçut que sa propre montre lui avait été volée dans sa chambre et il comprit alors, mais trop tard, que le voleur avait offert deux fois de la lui rendre et qu'il aurait beaucoup mieux fait de l'accepter que de la refuser à plusieurs reprises (неоднократно).

68. Articles rares.

George I, roi d'Angleterre, allant un jour à Hanovre, s'arrêta, pendant la route dans un petit village de Hollande. Le monarque, qui avait faim, profita du moment où l'on changeait les chevaux pour manger deux, ou trois œufs. Au moment du départ, un des serviteurs dit à Sa Majesté que l'aubergiste demandait deux cents florins. Le roi, étonné, le fit chercher et lui dit: Comment osez-vous donc Monsieur, me demander une pareille somme pour deux ou trois œufs? Sont-ils donc si rares ici? — Non, Sire, répliqua l'aubergiste, les oeufs sont même très-abondants dans notre pays, grâce à Dieu, mais les rois y sont très-rares et nous devons en profiter quand la fortune nous fait l'honneur de les envoyer sur notre chemin. Le Roi sourit, souhaita bonne fortune à l'aubergiste, lui disant qu'il donnait ses œufs pour avoir des bœufs, et Sa Majesté ordonna aux postillons de se mettre en route.

69. L'écolier et la grappe de raisin.

Un jeune écolier qui venait de quitter l'église où il avait entendu publier des bans de mariage (церковное оглашение), trouva des grappes de raisin sur la table du réfectoire de la pension. Elles étaient si belles qu'il ne put résister à la tentation de les goûter. Pensant que personne ne le voyait, il prit la plus grosse et l'approchant de sa bouche: je publie, dit-il à haute voix, les bans de mariage entre cette grappe et ma bouche. Si quelqu'un connaît quelque raison pour laquelle l'union ne pourrait se faire, qu'il parle maintenant ou qu'il se taise à jamais. (Forme de publication usitée en Angleterre.) Personne ne disant mot, la grappe et la bouche furent immédiatement unies à la grande satisfaction du petit gourmand, mais malheureusement le chef de la pension avait tout entendu et vu. Cependant il ne dit rien jusqu'au lendemain. Lorsque tous les élèves furent arrivés pour les leçons du lundi, le maître prit une bonne verge et appelant le garçon, il lui dit en présence de tous ses camarades: je publie les bans de mariage entre cette verge et le dos de ce garçon; si quelqu'un connaît quelque raison pour laquelle l'union ne pourrait se faire, qu'il parle maintenant ou qu'il se taise à jamais. Le petit polisson comprit aussitôt, et avec une grande présence d'esprit:—je defends les bans, s'écria-t-il —Quel empêchement peux-tu donc trouver? dit le Maître. Les parties ne sont pas d'accord.—Oh! réplique le Professeur charmé de la réponse de son élève, s'il en est ainsi, nous devons différer le mariage.

70. Générosité de la Grande-Duchesse Marie Pavlovna.

Son Altesse Impériale la Grande-Duchesse Marie Pavlovna honorait presque tous les jours de sa visite les hôpitaux qu'elle avait fondés pour les soldats et les officiers invalides. Chaque fois qu'elle visitait les patients, elle questionnait les uns sur l'état de leurs blessures, elle saluait les autres et prodiguait à tous, en russe, des paroles de consolation. Ayant un jour

remarqué qu'un grenadier ne mangeait pas volontiers une soupe au pain blanc qui se trouvait devant lui, elle s'approcha aussitôt du malade. — Il paraît que le plat ne te plaît pas, dit la noble visiteuse; dis-moi, mon ami, veux-tu quelque chose d'autre? — Le grenadier refusa d'abord, mais encouragé par les paroles de Son Altesse, il dit enfin: je voudrais bien, Madame, manger des galettes au lait caillé (vaféniks). Malheureusement ce plat était inconnu à Weimar et les cuisiniers allemands ne purent donner là-dessus aucun renseignement à leur souveraine. Enfin des soldats Petits-Russiens, qui étaient à l'hôpital avec leur camarade, donnèrent à la Grande-Duchesse les explications nécessaires et celle-ci, tout heureuse, se fit une joie de régaler elle-même son pauvre patient.

71. Pierre le Grand surmonte sa crainte.

Voyageant avec sa mère la Tsarine Natalie, lorsqu'il n'avait encore que quatre ans, la voiture dans laquelle ils se trouvaient fut presque renversée pendant qu'ils traversaient une rivière. Pierre, qui dormait, fut réveillé par les cris de sa mère et il fut tellement effrayé à la vue de l'eau qui remplissait la voiture que depuis lors il en garda toujours une grande frayeur, et qu'en s'en approchant, il sentait un frisson involontaire parcourir ses membres. Le prince Galitsin, gouverneur du Prince, voulant le guérir, le mena un jour à son insu auprès d'une rivière qu'il passa aussitôt à gué avec toute la suite du jeune Prince. Pierre, qui n'osait pas s'avancer dans l'eau, fut tellement excité par les plaisanteries des jeunes gens qui l'accompagnaient, qu'il se décida enfin à se jeter avec son cheval dans la rivière. Maître de sa crainte, le jeune Prince ne s'arrêta pas là; il devint aussi brave sur mer que sur terre et étonna même les plus hardis marins par son intrépidité au milieu des plus grands périls.

72. Ne riez jamais des autres.

Un borgne qui aimait à montrer son esprit chaque fois qu'il le pouvait, se promenait un jour à Nantes où il rencontra par hasard un bossu. Pensant qu'il pouvait se moquer de lui: Comme vous êtes chargé de bonne heure, mon ami, lui dit-il, faisant allusion à sa bosse. — En effet, dit le bossu, il doit être encore bien matin, puisque vos deux fenêtres ne sont pas encore ouvertes.

73. Politesse extrême.

La Reine Élisabeth voyageait un jour en Angleterre. En approchant de Leeds, le maire vint à sa rencontre avec une cavalcade nombreuse. Le cortége, qui accompagnait la Reine, dut bientôt traverser un large ruisseau et le cheval du maire, qui avait soif, essaya plusieurs fois de boire, mais son cavalier l'en empêchait toujours. La Reine l'ayant remarqué:—Permettez donc à votre cheval de boire, Mr le Maire. Celui-ci faisant une profonde révérence: — Ce serait, Madame, le comble de la présomption (высочайшая степень надменности) pour mon cheval que d'oser boire avant que le royal coursier de Votre Majesté ait étanché sa soif.

74. Trait de présence d'esprit ou idée ingénieuse.

Une sentinelle (часовой) qui se trouvait (стоялъ) près du débarcadère d'une rivière vit passer près de lui un officier qui se dirigeait vers un large endroit non couvert de glace. La nuit étant fort obscure, l'officier allait périr infailliblement, lorsque la sentinelle lui cria de prendre une autre direction. Le vent était malheureusement trop fort; l'officier ne comprit pas et après s'être retourné, il continua sa route. La sentinelle cria de nouveau de toute sa force, et quand l'officier se retourna une seconde fois pour le regarder, le soldat renversa l'arme comme on le fait à un convoi funèbre (на погребеніе). L'officier regarda longtemps, cherchant à deviner ce que la sentinelle voulait lui dire, et revint sur ses pas pour en demander l'explication. La sentinelle lui expliqua la chose et sauva ainsi l'officier de la mort. — C'était certes un brave et ingénieux garçon (молодецъ и находчивъ).

75. Magnanimité du vainqueur (Великодушіе побѣдителя).

Au moment de l'entrée des Russes à Paris, on proposa à l'Empereur Alexandre de faire sauter le pont d'Austerlitz. Sa Majesté répondit: Il ne faut pas y toucher; il nous suffit qu'on écrive dans l'histoire que les Russes ont passé par le pont d'Austerlitz.

Quelques jours après, en visitant le palais des Tuileries, l'Empereur s'arrêta dans la salle ornée des portraits des Maréchaux de Napoléon I et de la bataille d'Austerlitz. Regardant le tableau, Alexandre dit à sa suite: Ici il n'est pas honteux de se souvenir d'Austerlitz.

76. La jeunesse n'empêche pas (не мѣшаетъ) d'être brave.

Napoléon I rencontra un jour sur sa route plusieurs militaires et reconnaissant qu'il y avait parmi eux des officiers de la garde Russe, il leur demanda: qui est votre ancien? (votre chef?)—On montra à Sa Majesté le colonel Prince Repnine. — Vous êtes le commandant de la garde de S. M. l'Empereur Alexandre? lui demanda Napoléon. — Je ne commande qu'un escadron, Sire, répondit le Prince Repnine. — Votre régiment a rempli honorablement son devoir, dit Napoléon. — La louange d'un grand général est la plus belle récompense d'un soldat, répliqua l'officier. — Je vous la donne volontiers, dit Napoléon, et vous la méritez, puis il ajouta: Qui est ce jeune homme qui est près de vous? Le Prince Repnine répondit que c'était le lieutenant Souchtelen, à peine sorti de l'adolescence (едва выходившаго изъ отроческихъ лѣтъ). — Napoléon l'ayant regardé dit en souriant: Il est trop jeune pour avoir l'idée de se frotter contre nous (потереться съ нами). — La jeunesse n'empêche pas d'être brave, répondit hardiment (смѣло) et énergiquement le jeune officier. — Belle réponse, dit Napoléon; jeune homme, vous irez loin.

77. La double leçon; Swift (1667—1745).

Le Doyen Swift (деканъ) célèbre écrivain anglais, auteur des voyages de Gulliver, n'était pas très généreux et il était fort rare qu'il donnât des présents aux domestiques de ceux qui lui envoyaient des cadeaux. Il reçut un jour une bonne leçon d'un garçon qui lui portait souvent des lièvres, des perdrix et d'autre gibier. Le garçon lui apportait cette fois un lourd panier contenant du poisson, du fruit et du gibier; il frappa à la porte et ce fut le doyen lui-même qui vint lui ouvrir par hasard. — Voilà, dit assez grossièrement le garçon, un panier plein de bonnes choses que mon maître vous envoie. Swift mécontent des manières peu polies de ce garçon lui dit: Viens ici, mon garçon, je veux t'apprendre comment on doit faire poliment les commissions; approche et imagine-toi que tu es le doyen Swift et que je suis le garçon. Alors ôtant poliment son chapeau et s'adressant au gamin. — Monsieur, lui dit-il, mon maître vous envoie ce petit présent et vous prie de lui faire l'honneur de l'accepter. — Ah! très bien, mon garçon, répondit le jeune homme, dites à votre maître que je lui suis très obligé et voici un petit écu de trois francs pour votre récompense.

78. Testament d'un chien.

Un Monsieur qui habitait la campagne avait un chien qu'il aimait beaucoup. L'animal lui avait sauvé deux fois la vie et l'avait défendu bien souvent contre les voleurs; aussi son maître lui était-il très attaché (преданный). Enfin le pauvre animal devint vieux et mourut et le Monsieur, en mémoire de sa fidélité l'enterra au bout de son jardin, à proximité du cimetière. Il lui fit même élever un monument où il inscrivit cette épitaphe: Ci-gît quelqu'un (здѣсь лежитъ) qui serait plus digne, par ses belles qualités, de reposer dans la terre sacrée que beaucoup d'autres qui ont eu l'honneur d'y être inhumés. Quelques malveillants s'empressèrent d'en informer le magistrat et dénoncèrent le Monsieur comme athée. Le magistrat le fit appeler, lui reprocha son impiété et le menaça de l'accuser devant le tribunal ecclésiastique. Le Monsieur fut d'abord effrayé, mais se remettant bientôt, il dit au magistrat: Vos observations, Monsieur, sont très justes et je mériterais la punition dont vous me menacez, si mon chien n'avait pas réellement possédé une intelligence presque humaine. Il serait trop long et peut-être ennuyeux de vous raconter toute l'histoire de cet animal, mais la dernière action de sa vie vous convaincra certainement de ses capacités extraordinaires. Pourriez-vous croire, Monsieur, que mon chien a fait un testament et qu'entre autres choses il vous a laissé cent livres que je vous apporte?—En vérité, dit le magistrat, c'était un chien étonnant et vous avez bien fait de rendre honneur à ses restes. Il serait à desirer que tout le monde vécût de manière à mériter les inscriptions qui se lisent sur les tombeaux.

79. Pierre le Grand pendant une tempête sur la mer du Nord.

En retournant en Hollande, au mois d'avril, le Tsar se trouva en grand danger. Une furieuse tempête le retint quatre jours en pleine mer. Regardant avec terreur les vagues qui ballottaient le yacht impérial, les compagnons de Pierre étaient au désespoir, mais le héros ne craignant aucun danger conservait tout son sang-froid et encourageant les matelots effrayés il leur dit en plaisantant: Que craignez-vous? A-t-on jamais entendu qu'un Empereur de Russie ait péri dans la mer d'Allemagne?

80. Pierre le Grand et le pilote Antipe.

Le premier mai, le Tsar partit de Moscou, passa sans s'arrêter près de Cholmogor et le 18 arrivait déjà à Arkhangel. Dans cette dernière ville, l'archevêque Athanase se présenta à lui et fut obligé d'accompagner le Tsar jusqu'au couvent de Solovetsk, quoiqu'il craignît beaucoup la mer. Avant le départ, l'Archevêque fit les prières d'usage et Pierre chanta avec le chœur comme il aimait à le faire dans ces cérémonies. Le 29, il s'embarqua avec Athanase sur le yacht de l'archevêque qui était extrêmement incommode et difficile à manier (управлять). A peine le yacht était-il au milieu de la Mer Blanche qu'il s'éleva une horrible tempête. Ce fut en vain que le Tsar rassurait et encourageait ses soldats effrayés, tous perdaient la tête, priaient, pleuraient et se faisaient déjà leurs adieux. Pierre seul était calme. On eût dit que sa grande âme jouissait de cette lutte avec l'élément irrité. Heureusement il se trouvait sur le yacht un pilote expérimenté, serviteur du couvent de Solovetsk. Pierre se tourna vers lui et lui demanda conseil. Antipe (c'était son nom) répondit que le seul moyen de salut était de se diriger vers le port le plus voisin. Le Tsar ordonna de lui remettre le gouvernail, mais au bout de quelques minutes Pierre ne put se contenir et voulut se mêler de la direction. — Va-t-en, s'écria Antipe en colère, je sais ce qu'il faut faire. Puisque tu m'as donné le gouvernail, que te mêles-tu de mon affaire? Le Tsar s'en alla sans dire mot. Antipe évita heureusement les rochers et sauva la barque. — Lorsqu'ils furent entrés dans le port: Te rappelles-tu, ami, comment tu m'as traité sur mer? demanda en riant le Tsar à Antipe. Le pilote effrayé se jeta à ses pieds. — Non, tu avais raison et moi j'avais tort, dit le Tsar, et comme souvenir de notre voyage, je te fais cadeau de mon uniforme de mer.

81. Le Docteur qui reçoit comme honoraires la vie de son patient.

Une femme auteur de Newcastle, nommée Constantia Philips, était réduite à la plus grande misère. Enfin ses amis ayant fait une souscription pour elle la placèrent dans un établissement de Birmingham, où elle recevait juste assez pour vivre au jour le jour (изо дня въ день). Pour se procurer un peu d'argent elle travaillait nuit et jour à écrire ses mémoires

qui étaient, paraît-il, très-intéressants. Mais un travail si pénible et la mauvaise nourriture dont elle devait se contenter la firent tomber dans une maladie fort dangereuse dont elle ne guérit, après beaucoup de souffrances, que grâce aux soins d'un célèbre médecin du voisinage. Quelque temps après la guérison, le Docteur vint présenter sa note, mais la pauvre Madame Philips dut lui avouer qu'elle était si pauvre, qu'elle n'était pas en état de le payer. Le Docteur revint plusieurs fois et perdant enfin patience, il lui reprocha son ingratitude en lui disant qu'elle lui devait la vie. Je le sais parfaitement, dit-elle, et pour vous prouver que je ne suis pas ingrate, je veux aussi vous payer de ma vie. En même temps la dame présenta au Docteur deux volumes intitulés : *Vie de Constantia Philips.*

82. La semaine.

Quelques astronomes prétendent que la semaine était connue chez tous les peuples de l'antiquité, d'autres disent, qu'observée chez les anciens Chinois, les Juifs, les Égyptiens, les Chaldéens, les Arabes, la semaine était ignorée en Perse, en Grèce, à Rome et à Carthage. On suppose que la semaine pénétra en Grèce et dans l'occident vers le 3ᵉ siècle de notre ère. Il est impossible de ne pas voir les noms des planètes dans ceux que portent les jours de la semaine. Prenons d'abord ces noms dans les langues du midi de la Gaule ou France, nous trouverons: di-luns, di-mars, di-mercres, di-jous, di-vendres, di-sate, di-menge. L'origine des six premiers mots est évidente; quant au dimanche, il vient de dies dominica dont nos pères ont fait dominque, dominche, dimenche et enfin dimanche. Dans le calendrier anglais, le dimanche a conservé le nom du soleil (sunday) et il en est de même en allemand (Sonntag); le second jour porte le nom de la lune; les jours suivants, les divinités septentrionales ont pris chez les peuples du Nord, la place des divinités grecques. Le mercredi, en allemand, désigne le jour qui tient le milieu de la semaine, quant au 7ᵉ jour (samstag, saturday), on est revenu à la mythologie des peuples méridionaux.

L'ordre des planètes, chez les anciens, était celui-ci: La Lune, Mercure, Vénus, le Soleil, Mars, Jupiter, Saturne. Chaque heure de la journée était consacrée à l'une de ces planètes; en commençant la journée de samedi par Saturne, le plus ancien des dieux, nous retrouverons les jours de la semaine dans l'ordre où nous les avons aujourd'hui.

En disposant les planètes en cercle et en menant de chacun des sept points deux lignes aux deux extrémités de l'arc opposé, on retrouve également l'ordre mystérieux des planètes, imaginé par les astrologues.

83. Les mois, les années, les siècles.

Le mot mois vient en grec du nom de la lune et la langue anglaise nous donne la même chose dans les mots moon et month. Les Égyptiens avaient douze mois de trente jours chacun et à la fin de l'année cinq jours épagomènes ou complémentaires. Les Grecs avaient aussi douze mois de 29 ou 30 jours. On les partageait en trois décades d'après le cours de la lune, la dernière s'appelait celle du dépérissement de la lune (φθίνοντος).

Les Romains ne comptaient que dix mois sous Romulus et ne reconnaissaient que 304 jours dans leur année. Numa ou Tarquin en ajouta 51; les Grecs en comptaient 354, c'est l'année lunaire.

Les trois principales divisions du mois chez les Romains étaient les calendes invariablement fixées au 1er; les nones qui arrivaient le 5 ou le 7; les ides le 13 ou le 15.

Les Républicains français avaient 12 mois de 30 jours et 5 ou 6 jours complémentaires. Chaque mois était divisé en trois décades. Les mois se nommaient vendémiaire, brumaire, frimaire, nivôse, pluviôse, ventôse, germinal, floréal, prairial, messidor, thermidor, fructidor. Le mot année vient de annus ou annulus. (Première année répub., 22 septembre 1792.)

Horace évaluait les siècles à 110 ans, Pline à 30. Plus tard ils eurent une durée de 25, 30, 112 et même 116 ans. Aujourd'hui, d'un commun accord, le mot siècle signifie une période de cent ans.

84. L'enchanteur Merlin et le bûcheron.

(Волшебникъ Мерлинъ и дровосѣкъ.)

Un pauvre bûcheron n'avait pour gagne-pain (промыселъ) qu'une serpe (кривой ножъ) et qu'un âne et pour nourrir sa femme et ses enfants que six sous que lui rapportaient chaque jour les deux fagots (пукъ прутьевъ) qu'il coupait au bois. Il avait beau se lever matin et se coucher tard, il ne pouvait faire la moindre économie.

Que faire, disait-il, lorsqu'il était bien fatigué; ma femme et mes enfants n'ont pas de quoi vivre et je finirai moi-même par mourir de faim avec mon âne. Je n'ai plus la force de tenir une serpe; je ne puis plus gagner du pain pour ma famille.

Comme le bûcheron se lamentait (плакать) ainsi, une voix l'appela et lui demanda pourquoi il se plaignait.

L'autre lui conta son affaire.

Retourne chez toi, dit la voix, creuse (копать) la terre au coin de ton petit jardin, sous le sureau (бузина) couvert de fruits et tu trouveras un trésor.

Quand le bûcheron l'eut entendu, il se jeta à genoux: Seigneur, comment vous appelle-t-on, vous qui êtes si bon?

On m'appelle Merlin, dit la voix.

Ah! Monseigneur, je cours à mon jardin et que Dieu vous bénisse!

Oui, cours, et dans un an, reviens me trouver pour me dire comment vont tes affaires.

Grand merci, monseigneur, je reviendrai bien volontiers.

Et le pauvre bûcheron courut chez lui et il piocha la terre (копать мотыкою) et il trouva le trésor.

Je laisse à penser quelle fut la joie de la famille. Ses visites au bois devinrent très-rares, et de la misère le bûcheron passa à la fortune. Au bout d'un an il retourna près de la voix:

Ah! monseigneur Merlin, venez me trouver, vous êtes mon espérance, je vous aime tant!

Me voici, doux ami, que veux-tu? Comment-ça va-t-il?

A merveille, Monseigneur. Ma famille est bien nourrie, bien vêtue et ma fortune augmente chaque jour.

J'en suis fort aise, mon ami, mais que désires-tu encore? dis-le moi.

Monseigneur, je voudrais être prévôt (судья, голова) de ma ville natale.

Tu le seras dans quarante jours.

Merci, mon cher seigneur, vous êtes le roi des protecteurs.

La seconde année finie, l'ancien bûcheron, alors prévôt, revint au bois.

Sire Merlin, s'écria-t-il, venez me parler.

Me voici, mon ami, que veux-tu?

Notre Évêque est mort, je voudrais que mon fils eût sa place.

Il l'aura dans quarante jours.

Et le quarantième jour, son fils fut élu Évêque; mais le vilain (мужикъ) n'était pas encore content et à la fin de la troisième année, il vint demander une nouvelle faveur.

Merlin, dit-il, fais-moi donc un plaisir.

Lequel? demanda la voix.

Que ma fille épouse le fils de notre grand prévôt.

Elle l'épousera dans quarante jours.

Le mariage se fit dans la quarantaine et le vilain se dit: Pourquoi retourner au bois, quand j'ai fait fortune, que j'ai des amis et de riches parents. — Non, dit la femme, ce n'est pas poli, va une dernière fois et dis à Merlin que tu ne reviendras plus l'importuner (докучать). Le vilain monta donc à cheval, se rendit au bois et se mit à crier: Merlot, Merlot. Adieu, Merlot! je suis riche, je n'ai plus besoin de toi, je crains d'être importun (докучливый) en venant te voir, tu ne me verras plus.

— Tu as donc oublié, dit Merlin, le temps où tu venais au bois, ton âne devant toi et où tu ne recevais pour tes fagots que six sous par jour? La première fois que tu vins, tu m'appelas Monseigneur, la seconde fois Sire, et c'était déjà moins poli, la troisième fois Merlin tout court et maintenant par dérision (смѣхъ) tu m'appelles Merlot. Eh bien, puisque tu es né vilain, sois pauvre de rechef et cette fois meurs dans ta pauvreté.

Notre orgueilleux ne voulait rien croire, mais bientôt son fils, l'évêque, trépassa; sa fille mourut, son argent fut perdu et ses biens vendus. Il conserva juste de quoi acheter un mauvais âne, retourna au bois, refit des fagots, mais la vieillesse était venue, les forces avaient disparu et il mourut dans la pauvreté en maudissant son ingratitude.

85. Aérolithes et bolides.

On regarde généralement les pierres météoriques ou aérolithes qui tombent à la surface de la terre, les globes de feu nommés bolides, qui paraissent et disparaissent tout-à-coup dans l'espace (пространство), présentant un diamètre assez grand, et les étoiles filantes qui tracent une ligne de feu presque sans épaisseur dans le ciel étoilé, comme des corps errant dans le ciel et que notre planète vient rencontrer dans sa course annuelle autour du soleil. Les aérolithes sont formés de matières extrê-

mement variées. Les Chinois sont les premiers qui aient écrit un journal de la chute des pierres célestes. Les savants Européens regardèrent longtemps ces chutes comme impossibles et les récits qu'on en faisait comme ridicules et absurdes (смѣшной и нелѣпый). Il y a quelques mois, il tomba à Kieff quelques-uns de ces bolides et au mois de mai 1864 il y en eut une chute à Montauban au sud de la France. Plusieurs de ces pierres ont été retrouvées dans le grenier d'un paysan dont elles avaient enfoncé le toit; on peut en voir ici au Musée de l'Académie des sciences.

86. La justice est sûre quoique lente.

Le poète Grec Ibicus, qui vivait vers l'an 540 avant J.-C., fut attaqué, volé et assassiné par des brigands. Pendant que les voleurs le tuaient, il aperçut une bande de grues (журавль) qui volaient au-dessus de sa tête et il s'écria: O grues, un jour vous porterez témoignage contre mes meurtriers. Quelque temps après, les assassins étant sur un marché public, quelques grues volèrent par hasard au-dessus d'eux et l'un des bandits les ayant aperçues, dit en souriant: Voilà les témoins d'Ibicus. Une personne qui entendit ces paroles soupçonna (подозрѣвать) que lui et ses compagnons savaient quelque chose du meurtre et il s'empressa d'en informer la justice. Ils furent aussitôt pris et ayant avoué (признавать) leur crime, ils reçurent le châtiment qu'ils méritaient.

87. Dignité maintenue.

Un ambassadeur de Charles V à Soliman, empereur des Turcs, étant un jour invité à une audience de ce monarque, remarqua que des siéges avaient été mis pour tout le monde, excepté pour lui. Les Turcs l'avaient laissé debout pour montrer leur indifférence envers sa nation. Immédiatement et avec beaucoup de sang-froid (хладнокровіе), il ôte son manteau, le plie et s'assied par-dessus. Quand l'audience fut terminée, l'ambassadeur se leva et prit congé sans faire la moindre attention à son manteau. Un officier du palais s'en aperçut et l'appela pour lui remettre ce qu'il avait oublié. — Non, dit l'ambassadeur, je n'ai rien oublié, les ambassadeurs du roi mon maître n'ont pas l'habitude, quand ils s'en vont, d'emporter leurs siéges avec eux.

88. Caius Marius.

Caius Marius, né d'une famille obscure, fit l'apprentissage de la guerre en Espagne sous Scipion. Ce général avait pour lui un attachement particulier à cause de son rare courage et de l'ardeur avec laquelle il bravait les dangers et les fatigues. Scipion, ayant voulu faire l'inspection des chevaux, trouva celui de Marius bien portant et bien soigné et loua beaucoup les soins du maître. Un jour que ce général s'entretenait avec ses amis, après le souper, quelqu'un dit par hasard: s'il arrivait quelque malheur à Scipion, quel général la république aurait-elle pour le remplacer?

— Celui-ci peut-être, dit Scipion, en frappant doucement l'épaule de Marius. Encouragé par cette parole, Marius conçut dès lors des sentiments dignes des grandes choses qu'il fit dans la suite.

Lieutenant de Métellus en Numidie, il obtint le consulat à force de calomnier son général, finit par le remplacer et termina heureusement la guerre contre Jugurtha. Il vainquit ensuite les Cimbres et les Teutons et dans un combat contre ces peuples, voyant ses soldats tourmentés par la soif: Là, dit-il, en montrant le fleuve qui était derrière les ennemis, vous trouverez de l'eau.

Un peu plus tard éclata à Rome la première guerre civile entre Marius et Sylla. Marius chassé enfin de Rome se jeta dans une barque et passa en Afrique. Ayant reçu l'ordre de sortir de la province et le licteur lui demandant ce qu'il devait dire de sa part à Sylla : Va, répond Marius, va lui annoncer que tu as vu Marius pleurant sur les ruines de la grande Carthage. C'est ainsi qu'en lui mettant sous les yeux deux exemples frappants, la ruine d'une ville puissante et la chute d'un homme si célèbre, il instruisait son heureux rival de l'inconstance des choses humaines.

89. Distraction.

Parmi les nombreux exemples de distraction que l'on raconte, on peut donner le suivant comme un des plus curieux. Le savant philosophe et mathématicien Newton (1642—1724) était sujet à des distractions très-fréquentes, surtout lorsqu'il était occupé de quelque problème très-difficile. Il se renfermait alors dans son cabinet où il restait quelquefois toute la journée sans même rejoindre sa famille aux heures des repas. Un matin, sa femme envoya la servante pour le prier de venir déjeuner; mais il répondit qu'il n'en avait pas le temps. Madame Newton renvoya alors la bonne avec un œuf et une casserole. La fille mit l'œuf sur la table et la casserole devant le feu, disant à M. Newton qu'il fallait le laisser bouillir pendant trois minutes. Bientôt après, elle retourna dans le cabinet et trouva son maître devant la cheminée, l'œuf à la main et la casserole sur le feu. M. Newton avait mis sa montre dans la casserole et regardait l'œuf pour savoir quand elle serait cuite à point (въ пору, во время).

90. Justification singulière.

Pendant les guerres d'Italie, un Monsieur, qui retournait fort tard chez lui, fut volé par des soldats qui lui prirent sa bourse et son manteau. Le Monsieur se plaignit au général et lui demanda qu'il eût la bonté de lui faire rendre au moins son manteau. — Comment étiez-vous habillé, lorsque vous avez rencontré les voleurs, demanda le général ? — Je portais les mêmes habits que vous voyez, répondit le plaignant. — Dans ce cas, reprit le général, vous pouvez vous adresser à d'autres pour réclamer votre manteau; mes hommes sont tout-à-fait innocents, car je les connais et j'en suis sûr, il n'y en a pas un seul parmi eux qui vous aurait laissé sur le dos des habits aussi bons que ceux que vous portez aujourd'hui.

85. Présence d'esprit d'un jeune Chinois.

Un jeune Chinois, né près de Pékin, n'avait encore que six ans lorsqu'il montra une présence d'esprit bien rare à cet âge et surtout dans une circonstance bien difficile. Il s'amusait un jour à jouer avec plusieurs enfants de son âge dans un endroit assez retiré du jardin de la ville. Ils s'amusaient tout près d'un large vase en terre cuite à regarder les poissons dorés qui y nageaient, lorsque l'un d'eux tomba dans l'eau. Les autres camarades, effrayés, prirent la fuite. Le jeune Sée-Ma-Koang, resté seul, prit une grosse pierre, en frappa le vase qu'il parvint à casser et l'eau s'écoulant promptement, le petit malheureux fut sauvé.

Sée-Ma-Koang devint un homme distingué, fut choisi comme mandarin et plus tard comme gouverneur du jeune prince qui devait monter un jour sur le trône du céleste empire.

92. Maximes de Sée-Ma-Koang.

Qu'est-ce que la grandeur, sinon la faculté de faire du bien aux hommes et de les rendre heureux. Le sage doit se distinguer, non par de belles paroles, mais par de bonnes actions.

— Conseille et ne commande pas, persuade et ne décide point.

— Sois juste et avant toute chose, sois humain.

— Dans certaines circonstances, un mot peut tout perdre, un homme tout sauver.

— L'orgueil peut souvent paraître modeste; la vanité, jamais.

— L'aumône est une dette que l'on doit à l'humanité.

— Respecte la confiance et ne tire jamais sur l'oiseau qui est à terre.

— Voulez-vous être juste? Oubliez vos intérêts pour vous occuper de ceux d'autrui.

— L'homme qui a tout perdu ne conserve que sa propre valeur.

— La bienfaisance manque presque toujours de délicatesse; la reconnaissance pèse à la plupart des hommes.

— Imaginer un bonheur pur, c'est vouloir un ciel sans nuages.

— L'ivresse et la fortune ne changent point les mœurs, elles les découvrent.

— Ne goûte aucun plaisir qui coûterait des larmes à ton frère.

— Honore ton père dans un vieillard; et dans un enfant, aime ton fils.

— Ne demande qu'une fois pour toi, mais ne rougis pas de demander avec importunité pour les autres.

— Une étincelle n'est point à négliger, une seule peut causer un incendie.

— Les larmes de l'innocence opprimée sont les vapeurs qui forment la foudre.

93. L'âme de Garcias.

Deux écoliers allaient ensemble de Pennafiel (Valladolid) à Salamanque. Se sentant las et altérés (усталый и жаждущій), ils s'arrêtèrent au bord

d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassaient après s'être désaltérés (утолять жажду), ils aperçurent par hasard (случайно) auprès d'eux, sur une pierre à fleur de (наравнѣ вровень съ) terre, quelques mots déjà un peu effacés (изглаживать, стирать) par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venait abreuver (поить) à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver et ils lurent ces paroles écrites en castillan. *Ici est enfermée l'âme du licencié* (лиценціатъ) *Pierre Garcias.*

Le plus jeune de ces écoliers, qui était vif et étourdi (безразсудный), n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant de toute sa force: Rien n'est plus plaisant: ici est enfermée l'âme... Une âme enfermée.... Je voudrais savoir quel original (чудакъ) a pu faire une si ridicule épitaphe. En achevant ces paroles, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux (разсудительный) dit en lui-même: Il y a là-dessous quelque mystère; je veux demeurer ici pour l'éclaircir (объяснять). Celui-ci laissa donc partir l'autre, et sans perdre de temps se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il fit si bien qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse de cuir qu'il ouvrit. Il y avait dedans cent pièces d'or avec une carte sur laquelle étaient écrites ces paroles en latin: *Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour trouver le sens de l'inscription, et fais un meilleur usage que moi de mon argent.* L'écolier ravi, enchanté (очень радъ) de cette découverte, remit la pierre comme elle était auparavant et reprit le chemin de Salamanque avec l'âme du licencié.

Qui que tu sois, ami lecteur, tu ressembles, en lisant, à l'un ou l'autre de ces écoliers. Si tu lis un bon livre, sans prendre garde (sans faire attention) aux instructions morales qu'il renferme, tu ne retireras aucun fruit de sa lecture; mais si tu le lis avec attention, tu y trouveras presque toujours, suivant le précepte d'Horace l'utile mêlé à l'agréable.

94. Napoléon I et la grande armée en Russie (1812).

La puissance de Napoléon devenait chaque jour plus grande, plus formidable; la plus grande partie de l'Europe obéissait à ses ordres; l'Espagne seule, puissamment aidée de l'Angleterre, luttait encore contre le conquérant. La péninsule était un vrai tombeau pour les soldats français; des armées entières y disparaissaient et devaient être remplacées par d'autres qui éprouvaient, à leur tour, le même sort.

Si Napoléon n'avait pas été ébloui par le bonheur qui avait toujours favorisé ses armes, il eût certainement évité toute autre guerre et tourné ses forces entières contre l'Espagne. Mais il faisait déjà d'immenses préparatifs contre la Russie, parce que l'Empereur Alexandre I avait permis à ses sujets de recevoir dans le pays les marchandises anglaises, tandis que Napoléon ne pouvait supporter que les Anglais ou les articles de leur commerce fussent admis même une seule fois sur le continent. L'année 1811 se passa tout entière en préparatifs. Au printemps de 1812, une armée d'élite, plus nombreuse que toutes celles qu'on avait vues jusque là, se dirigea sur l'empire Russe. Elle se composait de plus de 600,000

hommes, Français, Autrichiens, Prussiens, Saxons, Bavarois, Wurtembergeois, Badois et autres Allemands, Polonais, Belges, Hollandais, Italiens, Espagnols et Portugais, richement équipés et auxquels Napoléon avait fait traverser toute l'Allemagne pour venir attaquer la Russie. L'Empereur Alexandre I, alors en guerre avec les Turcs et les Perses se hâta de conclure la paix avec eux et se prépara, dans la mesure de ses forces, à repousser l'invasion française. Néanmoins son armée était loin de pouvoir se comparer à celle de l'envahisseur (завладѣтель) et comptait à peine 300,000 hommes. Les Russes se retirèrent donc lentement et tout en combattant, dans l'intérieur de leur pays. Napoléon détacha une partie de son armée sous le commandement du général Oudinot sur la route de St.-Pétersbourg, mais le général Wittgenstein entrava si bien sa marche, que, malgré plusieurs combats, les Français ne purent s'avancer au-delà de la Duna. Napoléon, plus heureux, put arriver jusqu'à Moscou. Pendant deux jours les Français et les Russes, ces derniers conduits par Barclay de Tolly et par Bagration, se battirent avec acharnement devant les portes de Smolensk le 5 et le 6 août; 40,000 hommes y furent tués ou blessés. La ville presque tout entière fut réduite en cendres et les Russes durent se retirer. Ce fut alors que le vieux Koutousoff prit le commandement général de l'armée Russe. Il continua la retraite, emmenant avec lui tout le bétail et faisant de tout le pays qu'il traversait et aussi loin qu'il le pouvait, un véritable désert, afin que les Français ne trouvassent sur leur chemin aucune subsistance. Ceux-ci, depuis leur entrée en Russie, avaient commencé à souffrir du manque de provisions et avaient déjà perdu bon nombre d'hommes et de chevaux. Le 24 et le 26 août, Koutousoff se présenta aux Français avec toute son armée sur les bords de la Moskova. On aurait dit que la nation Russe tout entière s'était réunie pour repousser l'agresseur et sauver la patrie. Le combat fut acharné (остервенѣлый), sanglant, et l'histoire aurait peine à en citer de plus mémorable; 80,000 hommes restèrent sur le champ de bataille. La victoire resta indécise, mais Koutousoff préféra se retirer et livrer Moscou aux Français que d'engager un nouveau combat. Moscou fut bientôt abandonné de tous ceux qui pouvaient en sortir et dépouillé (раздѣвать) de tout ce qu'on put en emporter. Des 350,000 habitants qui peuplaient la ville, c'est à peine s'il en resta 30,000. Le comte Rostoptchine, gouverneur de la ville, ennemi infatigable des Français, fit, avant de quitter Moscou, détruire tout ce qui pouvait servir à l'armée ennemie.

Sept jours après la bataille de la Moskova, Napoléon arriva aux portes de Moscou. Elles étaient ouvertes et les rues étaient vides comme celles de Rome au moment de l'entrée des Gaulois (389). Aucun magistrat ne vint à la rencontre du vainqueur; un silence de mort régnait dans cette ville immense, la veille encore si animée. Ce ne fut pas sans un serrement de cœur que Napoléon entra dans cette magnifique capitale des Tsars et qu'il monta au Kremlin. Arrivé au palais, il se sentit plus tranquille et s'écria joyeusement: Me voilà donc enfin à Moscou, au Kremlin; mais malheureusement pour lui, cette joie ne devait pas être de longue durée.

Monsieur de Ségur, dans son récit de l'expédition de Napoléon en Russie, dit que Napoléon après avoir nommé le maréchal Mortier, gouverneur de Moscou, lui adressa ces mots : «Surtout, dit l'Empereur, point

de pillage. Vous m'en répondez sur votre tête. Défendez Moscou envers et contre tous.»

Ces paroles ne s'accordent guère avec le récit de l'historien allemand dont nous traduisons le récit.

Napoléon, dit celui-ci, avait promis à ses soldats comme récompense de leurs fatigues et de leurs travaux le pillage de Moscou, mais Rostoptchin avait pris toutes ses mesures pour mettre à néant l'exécution de cette promesse. Dans la nuit du 2 au 3 septembre, une explosion subite, effroyable, se fit entendre au milieu de la ville. Du milieu d'un brasier, allumé sans qu'on eût pu s'en apercevoir, s'élevaient, en décrivant des arcs plus ou moins grands, des centaines de boulets qui se répandaient dans toutes les directions et mettaient le feu aux maisons en tombant sur elles avec un fracas épouvantable. L'incendie se borna d'abord à ce seul endroit, mais bientôt des colonnes de feu furent aperçues dans différents quartiers de la ville. Les Français se mirent à piller et firent peu d'attention à l'incendie. Dans toute la journée du 3, le feu fut, en effet, fort limité et ne faisait pressentir aucun danger. Dans la matinée du 4, il s'éleva un vent violent. C'était précisément ce qu'attendaient les émissaires (посланный, соглядатай) de Rostoptchine. Ils mirent le feu à la fois en 500 endroits différents. Les flammes s'élevaient en pétillant jusqu'au ciel et le vent impétueux propageait l'incendie avec une telle rapidité de maison en maison, de rue en rue, qu'en moins d'une heure toute la plaine immense qui s'étend le long du fleuve n'était plus qu'une vaste mer de feu. Les flammes, semblables aux flots immenses d'une mer en courroux (гнѣвъ, ярость), se répandaient sur toute la ville; l'impétuosité du vent devenait à chaque instant plus terrible au milieu de cette atmosphère embrasée (зажигать). C'était un spectacle indescriptible; on n'avait certainement rien vu de semblable depuis l'incendie de Troie, de Carthage ou de Jérusalem. Une multitude de Français périrent au milieu de l'incendie par l'impossibilité de se frayer un chemin à travers la fumée ou la flamme. Napoléon lui-même dut quitter la ville et ce ne fut qu'avec la plus grande peine et en s'exposant au danger qu'il put se sauver au milieu des poutres brûlant de toutes parts. Quand l'incendie se fut un peu calmé, il retourna au Kremlin, le palais des anciens Tsars. Les édifices naguère si somptueux (пышный) de cette vaste cité, ses riches églises avec leurs coupoles dorées, les collections précieuses, tout était réduit en cendres et c'est à peine s'il en restait ça et là quelques débris pour en rappeler le souvenir. L'incendie dura jusqu'au 5 pour se (уменьшаться) ralentir peu-à-peu jusqu'à ce qu'il manqua d'aliment pour se propager. Le pillage se prolongea pendant quinze jours et l'on trouva dans les caves des richesses immenses. Le camp français était rempli de châles d'un grand prix, d'étoffes de soie, de confitures, de fruits et autres friandises, de vaisselle en or et en argent, mais le pain et la viande faisaient défaut. Les paysans Russes, au lieu d'approvisionner l'armée ennemie à prix d'argent, préféraient anéantir tout ce qu'ils possédaient. Il fut de toute impossibilité aux Français d'établir un marché à Moscou. Ils commencèrent alors à murmurer, ce qui engagea Napoléon à traiter (переговаривать) avec les Russes.

Le vainqueur avait espéré qu'il pourrait, de Moscou, imposer des lois

à la Russie. Déchu (падшій) de son espoir et de ses prétentions (притязаніе), il offrit la paix à Alexandre, mais celui-ci refusa toute négociation aussi longtemps qu'il resterait un seul ennemi sur le territoire Russe. L'hiver approchait menaçant pour l'envahisseur; il fallait se retirer à la hâte, si l'on ne voulait pas que Moscou devînt le tombeau de la grande armée. L'avenir s'annonçait également sous de mauvais présages. Déjà les chevaux ressemblaient à des squelettes, les Français étaient affamés, abattus, tandis que les Russes bien nourris reprenaient l'offensive et menaçaient leurs ennemis de toutes parts. Napoléon voulait effectuer sa retraite par une autre route, mais les Russes le rejetèrent sur celle qu'ils avaient parcourue en se retirant et qu'ils avaient complètement dévastée. Les Cosaques voltigeaient de tous les côtés à la fois, harcelant les Français et ne leur laissant aucun repos ni le jour ni la nuit. A la faim qui rongeait l'armée française et la décimait (похищать) depuis son entrée en Russie, vint encore s'ajouter, à partir du 25 octobre, un froid terrible qui redoubla les souffrances du soldat. La plupart de ces malheureux sans pelisse, couverts de haillons, d'uniformes en lambeaux, tombaient par milliers engourdis par le froid et étaient bientôt recouverts par la neige comme d'un vaste linceul. Des nuées de corbeaux s'abattaient sur les cadavres, se repaissant de leur chair et avant que ces soldats épuisés fussent saisis par la mort, leurs compagnons, plus forts, et devenus insensibles par de longues souffrances, les dépouillaient impitoyablement de leurs habits pour s'en couvrir eux-mêmes et prolonger ainsi leur misérable existence. Les bagages, faute de chevaux, durent bientôt rester en arrière et les soldats affamés se jetaient avec une avidité effrayante sur les cadavres de ces animaux.

L'armée espérait se refaire à Smolensk, mais d'un côté les provisions étaient peu considérables et de l'autre les Cosaques ne laissèrent pas aux Français le temps de s'arrêter même pour prendre quelque repos. Trois armées Russes pressaient leur marche pour couper la retraite chaque jour plus empressée des Français vers la Bérésina. Des 600,000 hommes dont se composait d'abord leur armée, il n'en restait que 40,000. Napoléon réussit, il est vrai, à jeter deux ponts sur la rivière, mais à peine la moitié de l'armée avait-elle passé, que le plus grand pont, celui de l'artillerie se rompit; les canons et les bagages furent emportés vers le petit qui n'avait pas même été pourvu de balustrades. Ajoutez à cela le hourrah des Cosaques qui fondaient sur les Français et le tonnerre de la canonnade que les Russes dirigeaient sur les débris d'une armée en désordre. Ce fut un sauve-qui-peut (спаситесь) général; tout le monde se précipita vers le pont, chacun voulait passer le premier, chacun combattait pour sa propre vie. Le soldat jetait dans l'eau son officier, l'ami son ami; celui qui tombait ne se relevait plus, car toute une multitude se précipitait, foulant aux pieds leurs camarades, pour échapper aux balles ennemies. Beaucoup de ceux que les roues des canons avaient épargnés et qui s'étaient précipités dans la rivière, pour se sauver à la nage, y périrent entraînés par leurs camarades ou engourdis par le froid. Enfin, le petit pont se cassa et tout ce qui était en-deça de la rive tomba au pouvoir des Russes.

Pendant que son armée périssait presque tout entière dans les eaux ou sur les rives de la Bérésina, Napoléon, enveloppé dans une double et

chaude pelisse, se rendait à grandes journées vers la France pour y réunir de nouvelles forces. Les débris de son armée qui ne pouvait suivre son chef, étaient dans l'état le plus déplorable et l'on peut dire que l'histoire ne compte aucun autre désastre que l'on puisse comparer à celui-ci. Bleus et pâles, les soldats erraient çà et là comme des spectres, harassés de fatigue, épuisés par la faim; la souffrance les avait privés de la parole et de tout autre sentiment que celui de la crainte. Quand le mot de Cosaque retentissait à leur oreille, cette troupe de spectres se remettait en marche avec une rapidité inouïe. La nuit, on ne pouvait guère penser à bivouaquer. Ils se réunissaient ordinairement au nombre de dix à vingt, se serrant les uns contre les autres, comme font les animaux pour se garantir du froid. Les Russes les trouvaient souvent le matin, tous réunis les uns contre les autres; le froid les avait engourdis pour ne plus se relever. Souvent on trouvait d'autres groupes gelés à côté d'un feu qui s'était éteint. Ces pauvres soldats avaient-ils trouvé quelque bois et allumé du feu, une multitude de fantômes vivants erraient autour des flammes; beaucoup d'entre eux, se traînant avec peine, rampaient jusqu'auprès des flammes, s'y jetaient sans savoir ce qu'ils faisaient et périssaient au milieu d'horribles tortures. On en trouvait d'autres derrière les murs des granges ou même dans les fours des boulangers; ils étaient morts sans avoir la force d'aller plus loin. A côté des chevaux morts, on était toujours sûr de trouver bon nombre de cadavres humains; plusieurs tenaient encore à la main le couteau avec lequel ils s'étaient coupé un morceau de viande pour se rassasier. Nulle part, on ne trouvait plus parmi ces hommes quelque marque de pitié pour leurs compagnons d'infortune. C'est en vain que ceux qui étaient tombés et qui n'avaient plus assez de force pour se relever eux-mêmes, tendaient la main aux passants pour leur demander aide et secours. Ceux-ci les laissaient plutôt mourir que de perdre un instant pour se sauver eux-mêmes. Le froid devenait chaque jour plus terrible et avait fait disparaître toute subordination dans les rangs; les désertions devenaient d'heure en heure plus fréquentes. Depuis longtemps la cavalerie n'avait plus de chevaux; les bottes et les souliers ne se voyaient plus que chez un petit nombre de soldats; la plupart s'étaient enveloppé les pieds avec des morceaux enlevés à leurs havres-sacs, à leurs bonnets ou à leurs habits. On en voyait par centaines qui avaient les mains, les oreilles, le nez et les pieds gelés. Leurs membres étaient devenus tout noirs et la faim les rendait si furieux que plusieurs mangeaient jusqu'à la chair humaine. Enfin ils jetèrent presque tous leurs armes; les plus braves eux-mêmes avaient oublié toute leur valeur ou perdu tout leur courage.

Les Cosaques les poursuivirent sans interruption jusqu'au Niémen. De cette grande armée, il ne resta que 1000 hommes armés, neuf pièces de canon et 20,000 hommes sans armes, misérables, nus ou couverts de lambeaux, excitant la pitié dans le cœur de tous ceux qui les voyaient dans ce triste état. Ils traversèrent lentement la Pologne et l'Allemagne, car leurs forces étaient à bout. Peu de ces soldats revirent leur patrie. Telle fut l'issue d'une campagne entreprise avec de si brillants et si formidables préparatifs et qui avait donné à Napoléon I les plus belles espérances de consolider sa toute puissance en Europe par l'abaissement d'un

souverain, qui, dans la conscience de sa force, du dévouement de son peuple et de la justice de sa cause, avait osé résister à l'homme qui disposait alors des rois comme de leurs couronnes.

(*Traduit de l'allemand*).

95. Assassinat de Kléber.

Né à Strasbourg, en 1754, d'un simple ouvrier, Kléber s'engagea, en 1792, comme simple grenadier dans un bataillon de volontaires et s'éleva rapidement aux premiers grades; il se signala au siége de Mayence sous Custine en 1792, soumit ensuite les Vendéens et fut disgracié pour l'horreur qu'il avait manifestée à propos des mesures sanguinaires qui avaient été prises contre eux. Rentré au service et nommé général de division à l'armée de Sambre et Meuse, il contribua à la victoire de Fleurus sous les ordres de Jordan (1794), battit le prince de Wurtemberg à Altenkirchen et le prince de Wartensleben à Friedberg (1796), tomba de nouveau en disgrâce et quitta l'armée. Tiré de sa retraite par Bonaparte qui partait pour son expédition d'Égypte (1798), il eut la plus grande part aux victoires du mont Thabor et d'Aboukir et fut jugé digne du commandement en chef, lorsque Bonaparte revint en France. Il battit à Héliopolis, en 1800, une armée turque dix fois plus nombreuse que la sienne, prit de sages mesures pour consolider sa conquête et était sur le point de conclure la paix avec la Turquie (1800). Pendant les pourparlers, il imposa au Caire une contribution (подать) de dix millions de francs. Le Shéïk (chef de tribu chez les Mahométans) Saddah qui descendait du grand Prophète et jouissait en conséquence d'une grande vénération dans son pays, eut une imposition si forte pour sa part qu'il refusa de la payer. Quoique la haine du Shéïk envers les Français fût bien connue, Napoléon pendant qu'il était en Égypte, l'avait toujours ménagé (осторожно поступалъ съ) et même flatté, ce dont il avait été plusieurs fois blâmé par son armée.

Quelque temps après, le Shéïk s'étant rendu coupable d'impertinence (грубость) envers les Français, Kléber le fit saisir et conduire à la citadelle où il reçut la bastonnade selon la coutume du pays. En conséquence, il s'éleva un grand tumulte dans la cité; les Ulémas (corps du clergé et gens de loi en Turquie) furent indignés de ce traitement et quelques semaines plus tard, un homme, nommé Soliman, fut envoyé de Gaza, pour commencer la guerre sacrée contre Kléber ou en d'autres termes pour l'assassiner.

Cet homme se logea dans la mosquée de Gémil-Azaar et l'on découvrit plus tard que les Shéïks avaient connu son intention, mais qu'étant irrités et offensés du traitement qu'on avait fait subir au Shéïk Saddah, ils ne s'étaient nullement opposés à l'exécution de ce projet. L'assassin, profitant d'un moment où Kléber se promenait dans le jardin du palais Ellèquier, lui présenta une pétition et pendant que celui-ci la lisait, il lui plongea (вонзилъ) un poignard dans le cœur. L'assassin fut aussitôt mis en jugement et exécuté avec quatre Shéïks, ses complices.

Déjà en 1798 et 1799, quelques individus avaient été envoyés par

Djezzar Pacha pour commencer la guerre sacrée contre Napoléon; mais comme celui-ci était en grande faveur auprès des Shéïks, ils s'opposèrent à tous les projets qui en voulaient à sa vie et le sauvèrent pendant tout le temps de son séjour en Egypte. Napoléon dut ainsi son salut au respect qu'il avait toujours montré pour les coutumes, les priviléges, les manières et la religion du pays.

96. Invention de la gamme.

Vers l'an 1100, un moine Bénédictin, nommé Guido Aretini, natif de Toscane, doué d'une oreille fort musicale, fut frappé de la manière inexpressive et fort peu harmonieuse avec laquelle ses confrères chantaient en s'acquittant de leurs litanies et de leurs hymnes. Son oreille délicate lui dit que certaines syllabes des versets devaient être chantées avec plus d'expression que les autres. Dégoûté surtout de la manière dont les moines chantaient l'hymne dédiée à St. Jean, il écrivit lui-même cette hymne en marquant par des points les syllabes à accentuer, ce que nous reproduirons ici pour rendre la chose plus compréhensible, avec le premier verset de l'hymne:

Ut queant laxis **Re**sonare fibris
Mira gestorum **Fa**muli tuorum,
Solve polluti **La**bii reatum
Sancte Johannes.

Cette notation lui donna les syllabes ut, ré, mi, fa, sol, la. Une note manquant encore pour compléter l'échelle naturelle, il ajouta un septième point aux six premiers et le marqua d'un γ (gamma ou g grec) d'où est venu le nom de gamme parce qu'il avait placé le point additionnel au commencement de l'échelle.

Ceux qui voudront avoir des notions plus détaillées sur les différents systèmes de musique ancienne et moderne pourront avoir recours aux *Recherches sur l'analogie de la musique avec le langage par Villoteau.*

97. La Bibliomanie.

La passion de rassembler des livres ne mérite pas toujours le nom de passion pour la science qu'on attribue ordinairement à ceux qui la possèdent. La bibliomanie, ou cette passion d'entasser les livres dans une bibliothèque sans qu'on se donne la peine de les lire, est commune à bien des personnes qui s'imaginent avoir beaucoup de connaissances, en voyant tant d'ouvrages de science sur les rayons de leur bibliothèque, et qui sont surtout heureuses si elles peuvent se faire, à ce prix, passer aux yeux des autres comme des esprits hors ligne. Malheureusement ces magnifiques bibliothèques, par le peu d'usage qu'on fait de leurs livres, ne sont que des tombeaux de l'esprit humain et la seule chose dont s'enorgueillissent leurs possesseurs, c'est de montrer aux curieux leurs magnifiques reliures ou leurs riches garnitures (оправа), enfermées à clef, et

protégées ainsi contre le contact d'un simple lecteur qui voudrait en faire ses délices, tout comme ces beautés de l'Orient enfermées par leurs maîtres derrière de hautes murailles, et pouvant à peine jeter sur les passants un regard furtif (скрытный) à travers leurs jalousies (рѣшётчатые ставни).

Heureuses les personnes qui n'apprécient un livre que pour l'utilité et le plaisir qu'il leur procure. Les trop grandes collections de livres sont du reste sujettes à bien des accidents, tels que l'humidité, les vers, les rats et les souris, sans compter les emprunteurs et cette foule de personnes encore moins délicates qui font la guerre à votre bibliothèque et vous enlèvent vos livres sans façon aucune, et sans même vous en demander la permission. Un Anglais, qui possédait une bibliothèque de grand prix, avait pris envers les emprunteurs de ses livres une excellente manière d'exercer leur mémoire. Une de ses connaissances venait-elle à lui demander un de ses livres à prêter: Avec le plus grand plaisir, répondait-il, mais afin qu'aucun de nous ne puisse oublier le prêt, veuillez avoir la bonté de déposer la valeur du livre à la place qu'il occupe dans ma bibliothèque.

L'histoire, toujours malicieuse, raconte que cet Anglais ne trouvait ainsi que fort peu d'emprunteurs et qu'il perdit bien peu de ses livres.

98. L'Italien.

Un Italien, venu pour la première fois en Russie pendant l'hiver, passait dans un village où il se vit poursuivi par des chiens. Il se baissa pour ramasser des pierres avec lesquelles il pourrait se défendre et chasser ces maudits animaux, mais les pierres tenaient si fort au sol que l'Italien ne put les arracher. Quel chien de pays! s'écria-t-il, où l'on attache les pierres et où on laisse courir les chiens pour mordre les passants.

99. Titus, Empereur.

Titus, Empereur Romain, monta sur le trône, en l'an 79 de l'ère chrétienne, et fut surnommé par le peuple l'amour et les délices du genre humain (amor ac deliciae generis humani). Ce qu'il y a de plus étonnant dans ce titre que ce prince mérita du reste à juste raison, c'est que Titus, avant de monter sur le trône, fut en butte au blâme public et même à la haine (ne odio quidem, nedum vituperatione publica caruit). Intimement lié avec Britannicus, qui fut empoisonné par Néron, il goûta du poison dont mourut ce prince et en fut lui-même longtemps malade. Titus cultivait les sciences et aimait à improviser en grec, comme en latin, des discours et des poèmes; il écrivait très-rapidement et savait contrefaire toutes les signatures. «J'aurais pu être, disait-il à ce sujet, un excellent faussaire» (saepe profitebatur se maximum falsarium esse potuisse).

Titus, après avoir pris Jérusalem, revint près de son père Vespasien, se montra très-cruel, vendit la justice au plus offrant, et passait ses nuits dans des débauches de table avec les plus dissolus de ses familiers. Monté sur le trône, il ne montra plus que des vertus; il respecta toujours le bien d'autrui, ne fit jamais tort à qui que ce fût et ne reçut pas même les présents d'usage. Dans les audiences qu'il donnait, il ne renvoyait jamais

les personnes qui avaient quelque chose à lui demander sans leur laisser quelque espérance. «Personne, disait-il, ne doit sortir mécontent de l'audience d'un prince.»

S'étant, une fois, souvenu à table, qu'il n'avait fait aucun heureux ce jour-là, il prononça ce mot si mémorable et si justement vanté: «Mes amis j'ai perdu ma journée.» (Amici, diem perdidi).

Son règne fut troublé par des événements aussi tristes qu'imprévus (fortuita ac tristia): l'éruption du Vésuve, dans la Campanie; à Rome, un incendie qui dura trois jours et trois nuits; une peste dont les ravages furent effroyables. Le Prince, pour réparer ces maux, prodigua des bienfaits. Il accepta le souverain pontificat dans le seul but de conserver ses mains pures et depuis ce temps il ne fut ni l'auteur ni le complice de la mort de personne (Pontificatum maximum ideo se professus accipere, ut puras servaret manus, fidem praestitit).

Ce prince mourut à l'âge de 41 ans dans le pays des Sabins et dans la même maison de campagne que son père. Les sénateurs le comblèrent de plus d'éloges et d'honneurs après sa mort qu'ils ne lui en avaient jamais prodigué de son vivant et tout le peuple le pleura comme son père et son bienfaiteur (81).

100. Socrate (470—400).

Socrate naquit à Athènes et fut d'abord sculpteur comme son père; sa mère était sage-femme. Criton le retira de la boutique de son père et ne voulut pas, qu'avec tant d'esprit, il demeurât perpétuellement attaché sur la pierre, le ciseau (рѣзецъ, ваяло) à la main. Il eut pour maître dans la philosophie le célèbre Archélaus qui le prit en grande affection. Socrate s'accoutuma de bonne heure à une vie sobre, dure, laborieuse et méprisait souverainement les richesses. En voyant un jour une quantité d'or et d'argent: Que de choses, disait-il en se félicitant, que de choses dont je n'ai pas besoin! Quantis non egeo! *πόσων ἐγὼ χρείαν οὐκ ἔχω* (*Diog. Laert.*).

Il aimait la pauvreté et ne rougissait pas de faire connaître ses besoins. Si j'avais de l'argent, disait-il un jour à ses amis, j'aurais acheté un manteau. Emissem, inquit pallium, si nummos haberem (*Sénèque*).

Il était fort gai et fort enjoué, faisait la joie et l'agrément des repas et quoique très-pauvre, il se piquait (чваниться, хвастаться чѣмъ) d'être très-propre sur lui-même et dans sa maison. Il savait même selon les occasions (*πρός τοὺς καιροὺς*) se vêtir élégamment (*λαμπρὰ ἠμπίσχετο*). (*Diog. Laert.*)

Il possédait aussi une grande tranquillité d'âme que nul accident, nulle perte, nulle injure ne pouvaient altérer. Étant un jour fâché contre un esclave: Je te frapperais, dit-il, si je n'étais en colère. Caederem nisi irascerer, *μεμαστίγωσο ἄν, ἔφη, εἰ μὴ ὠργιζόμην.*

Ayant reçu un soufflet il se contenta de dire en riant: il est fâcheux (досадный) de ne savoir pas quand il faut s'armer d'un casque.

Xanthippe, sa femme, était d'une humeur bizarre, violente, emportée (горячій). Un jour, après avoir vomi contre Socrate toutes les injures possibles, elle lui jeta un pot d'eau sale sur la tête. Il ne fit qu'en rire,

disant: qu'il fallait bien qu'il plût après un si grand tonnerre; *Ξανθίππη βροντῶσα, καὶ ὕδωρ ποιήσει.*

Quelqu'un lui ayant donné un jour un coup de pied, Socrate dit à ses amis, qui s'étonnaient de son calme et de sa patience: Si un âne m'avait donné un coup de pied, irais-je lui faire un procès? *εἰ δὲ με ὄνος ἐλάκτισε, δίκην ἂν αὐτῷ ἐλάγχανον·*

Alcibiade lui dit, une fois, que les criailleries de Xanthippe étaient insupportables. — J'y suis habitué, répondit Socrate, et toi-même ne supportes-tu pas les cris de tes oies? — Oui, reprit Alcibiade, mais elles me donnent des œufs et des petits. — Et moi, Xanthippe me donne des enfants. (*παιδία γεννᾷ.*)

Un autre jour, quelqu'un disait à Socrate qu'un de ses ennemis avait mal parlé de lui dans une société. Qu'est-ce que cela me fait, dit-il; laissez-le faire, je consens même qu'il me batte quand je n'y suis pas.

Ce qui distinguait surtout Socrate, c'est le soin avec lequel il instruisait les hommes et formait la jeunesse d'Athènes. Il semblait, dit Libanius, qu'il était le père commun de la république, tant il était attentif au bien et à l'utilité de tous ses concitoyens. Platon et Xénophon furent les plus célèbres de ses disciples.

Les trente tyrans, qui le détestaient, voulurent le faire condamner, en l'accusant d'introduire à Athènes de nouvelles divinités et de corrompre la jeunesse. Pour le rendre ridicule, ils engagèrent d'abord Aristophane à le jouer dans une comédie. Le poète, ignorant leurs mauvaises intentions, leur prêta sa plume et tout son génie, et employa dans sa pièce tant de finesse de raillerie et tant de sel, qu'il jeta par là un grand ridicule sur la personne de Socrate, ce qui accoutuma insensiblement le peuple à le mépriser. L'accusation, préparée ainsi pendant de longues années, ne fut cependant intentée (начинать, заводить) qu'après l'expulsion des trente tyrans.

101. Jugement et mort de Socrate.

Les ennemis de Socrate, en l'accusant devant les juges, mirent en avant les deux chefs d'accusation (статья, пунктъ) dont nous avons parlé plus haut. L'apologie que Socrate fit de lui-même fut un discours mâle, ferme, généreux où l'on voyait briller le caractère et le langage de l'innocence, et la majorité des voix fut d'abord pour lui. Un second jugement le fit condamner par deux cent quatre-vingt-un suffrages contre deux cent vingt. Les juges étaient au nombre de cinq cents sans compter le président.

Par une première sentence, les juges déclarèrent que Socrate était coupable sans rien statuer sur la punition qu'il devait souffrir. Ils lui laissèrent même le choix de la peine qu'il croyait mériter. Puisqu'on m'oblige à taxer moi-même ce que je mérite, dit Socrate, je me condamne, pour avoir passé toute ma vie à instruire les Athéniens, à être nourri le reste de mes jours dans le Prytanée aux dépens de la république. Cette réponse révolta (досаждать, оскорблять) tous les juges; ils le condamnèrent à boire la ciguë (цикута, болиголовъ).

Aussitôt que la sentence fut prononcée, il s'achemina avec une fermeté

admirable vers la prison qui perdit ce nom dès qu'il y fut entré, dit Sénèque, étant devenue le séjour de la probité et de la vertu. Socrates carcerem intrando purgavit, omnique honestiorem curia reddidit. (Seneca, de vita beata, cap. 27.)

Il était même très-heureux de mourir, dit Xénophon; Socrate était d'un âge trop avancé (*πόῤῥω τῆς ἡλικίας*) pour n'avoir plus que fort peu de temps à vivre, il ne perdait que la partie la plus pénible de la vie, celle où l'intelligence s'affaiblit chez tous les hommes; en y renonçant, il a fait voir toute la vigueur de son âme. Obligé de vivre encore trente jours après son jugement, il passa ce temps avec ses amis comme il avait vécu jusqu'alors, et les consolait. Si je vivais plus longtemps, disait-il, je devrais payer mon tribut à la vieillesse; mes yeux et mes oreilles s'affaibliraient, mon intelligence baisserait, j'apprendrais avec plus de peine, j'oublierais plus vite, je perdrais tous mes avantages. La postérité me rendra toujours ce témoignage, que jamais je n'ai fait de tort à personne, que je me suis toujours efforcé de rendre mes disciples meilleurs qu'ils n'étaient.

Quant à moi, ajoute Xénophon (*ἀπομνημονευμάτων βιβλίον* IV), je l'ai toujours connu si pieux (*οὕτω εὐσεβής*) qu'il ne faisait rien sans l'assentiment des dieux (*ἄνευ τῆς τῶν Θεῶν γνώμης*), si juste (*δίκαιος*) qu'il ne nuisit jamais à personne, si tempérant (*ἐγκρατῆς*) qu'il ne préféra jamais l'agréable à l'honnête, si prudent (*φρόνιμος*) qu'il discernait aussitôt le bien du mal; il était de plus habile (*ἱκανὸς*) à juger les hommes, à relever leurs fautes, à les porter à l'honneur et à la vertu, il était en un mot le meilleur et le plus heureux des hommes (*ἄριστός τε ἀνὴρ καὶ εὐδαιμονέστατος*). Si quelqu'un n'est pas de cet avis, qu'il compare les mœurs des autres hommes à celles de Socrate et, qu'il juge en pesant la parole de la Pythie: *Ἀνδρῶν ἁπάντων Σωκράτης σοφώτατος.* (*Diog. Laert.*)

102. L'ange aux fossettes.

Un ange, en allant par le monde, volant et voletant à la surface de la terre, aperçut un enfant endormi dans de hautes herbes, à l'ombre épaisse d'un groupe de platanes — Dieu, s'écria-t-il, le bel enfant!... Est-ce qu'on nous l'aurait volé là-haut ? Et pour s'assurer que la créature naissante appartenait à la terre et que son corps, hélas! était fait, comme ici-bas toute chose, de matière périssable, l'ange, des deux premiers doigts de sa main divine, de ses doigts roses venus du ciel, toucha les joues enfantines.

Il les toucha tout près de la bouche, de l'un et de l'autre côté en même temps, à l'endroit où vient expirer le cercle du sourire.

Puis, rassuré: — L'enfant est bien à ces gens-ci! dit-il,... et le messager céleste reprit son vol. Mais là où ils s'étaient posés, ses deux doigts avaient laissé leur empreinte. — Voilà pourquoi, ma fille, mon enfant chérie, sur chacune de tes joues, lorsque le rire commence à naître, s'ouvrent deux petites fossettes d'ange! — Voilà pourquoi, si souvent, je m'amuse à te faire rire, rien que pour les voir et me rappeler le bon ange qui te les a données.

103. L'homme studieux et tranquille.

Certains hommes se creusent dans la ville la plus agitée du monde un lit paisible où ils s'endorment pareils à ces rivières silencieuses qui coulent entre des berges gazonnées, au-dessus desquelles leurs eaux ne se répandent jamais. Ils y trouvent leur contentement et une somme de satisfaction suffisante à leurs besoins intellectuels. A leur insu, et avec le seul moyen de leurs livres, ils transforment la ville la plus bruyante en un chef-lieu de petite province au-delà duquel ne va pas leur curiosité; le rayon de leurs inquiétudes d'esprit et de leurs désirs s'arrête aux étroites limites de leur quartier, souvent même de leur propre maison; ils ne semblent pas soupçonner que plus loin quelque chose puisse penser, vivre, s'agiter. La mort diminue lentement le cercle de leurs relations, le hasard ne l'augmente jamais. Chaque année nouvelle est la reproduction exacte, en quelque sorte photographique, de l'année qui vient de finir; les mois, les jours, les heures amènent les mêmes occupations, les mêmes plaisirs, presque les mêmes mots. Leurs petits bonheurs, leurs menus chagrins se perpétuent dans un horizon dont les frontières infranchissables sont marquées. Les grands événements qui agitent le pays, passent sans les atteindre, comme ces grandes tempêtes qui en dévastant les forêts, effleurent à peine le brin d'herbe; si rien ne les émeut, rien ne les attire que leurs goûts dominants pour leurs auteurs favoris. Ils tiennent un peu, dans l'échelle des familles, la place des mollusques dans la création; ils meurent où le sort les a fixés, peu curieux des cieux nouveaux, médiocrement inquiets sur leurs besoins et leur avenir, parce qu'ils savent que la science sait toujours se faire un chemin et se procurer des ressources si elle est unie à l'activité, la sœur qui la suit presque toujours. La richesse l'accompagne rarement, mais il n'en est pas moins heureux; le bonheur est facile à celui qui se contente de peu. Les sciences qui ont nourri sa jeunesse, charment sa vieillesse, elles ont toujours été pour lui un ornement dans les jours heureux, une consolation dans les jours d'épreuve dont un homme quel qu'il soit est rarement exempt, elles l'ont récréé à la maison, et ne l'ont jamais embarrassé au dehors, en un mot elles l'ont accompagné dans toutes les phases de la vie et l'homme des champs d'Horace n'est pas plus heureux que lui. Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant, adversis perfugium ac solatium praebent, delectant domi, non impediunt foris, pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur. Ni l'or, ni l'ivoire, ne brillent dans sa maison; pauvre, mais recherché du riche, il ne demande rien de plus; le jour chasse chez lui facilement le jour et il n'a pas besoin d'aller chercher au dehors les distractions et les plaisirs qui chassent les ennuis de la vie, il ne les connaît pas Non ebur, neque aureum renidet in domo lacunar, eumque pauperem dives petit, nihil supra deos lacessit. — Truditur dies die.

104. Les maisons et les ouvriers Russes.

On connaît la prodigieuse rapidité avec laquelle St-Pétersbourg s'est agrandi et est devenu une des plus belles capitales de l'Europe. La promp-

titude avec laquelle on y bâtit les maisons a même fait douter de leur solidité, mais l'expérience a suffisamment prouvé le contraire, car elles bravent la rigueur du climat dont les brusques changements devraient être pour les édifices la première cause de destruction. Une foule de bâtiments élevés du temps de Pierre le Grand existent encore aujourd'hui, aussi solides que s'ils sortaient des mains de l'architecte. Le rez-de-chaussée est ordinairement voûté et les fondements construits sur pilotis. Les murailles sont en briques et généralement fort épaisses. Les châssis des portes et des fenêtres sont particulièrement soignés contre le froid, le plancher est presque toujours double. En hiver, un double châssis vitré, posé aux fenêtres, conserve la chaleur dans les chambres et y fait jouir d'une douce température qu'on ne connaît pas même dans les pays étrangers, où près du meilleur feu, on ne grille souvent d'un côté que pour mieux geler de l'autre. Les poêles russes sont excellents, il suffit de quelques bûches d'un pied et demi de long pour entretenir la chaleur dans les chambres pendant un jour ou deux.

Les ouvriers sont hardis, téméraires même et d'une habileté extraordinaire. Ils ont le coup d'œil sûr et jugent parfaitement de la force et de la distance. Ils manient la hache avec une merveilleuse adresse; cet instrument remplace tous les autres entre leurs mains. Il faut les voir avec leur hache couper une planche, la façonner, la polir, la poser, lorsqu'un ouvrier ordinaire emploierait tour-à-tour, pour faire la même besogne, la scie, la hache, le ciseau et le rabot. Aussi arrive-t-il rarement qu'un ouvrier russe marche sans être muni de son instrument favori, sa hache, pendue par derrière à sa ceinture.

105. Application d'Alexandre le Grand.

Alexandre le Grand, fils de Philippe, roi de Macédoine, eut l'immense avantage de recevoir une excellente éducation. Ce prince s'appliqua de bonne heure aux études. A peine fut-il né que Philippe, son père, désigna le savant Aristote pour être le précepteur de l'héritier de ses États. Voici la lettre que Philippe écrivit lui-même au grand philosophe pour le prier de se charger de cette importante fonction.

«Vous saurez, mon cher Aristote, qu'il vient de me naître un fils; j'en rends grâces aux Dieux, moins encore pour me l'avoir donné que parce qu'ils l'ont envoyé de votre temps. Les soins que vous prendrez de son éducation me répondent qu'il sortira de votre école digne de vous et de moi et j'espère qu'il sera capable de gouverner un jour le royaume de Macédoine.»

Philippe se réjouit plus tard de la prévoyance qu'il avait eue. Alexandre, encore enfant, brilla par sa vigilance, son activité pour l'étude, son application, ses progrès dans les diverses sciences. Les jouets qui divertissent les autres enfants ne l'attachaient qu'un moment; il fallait toujours qu'on lui racontât ou qu'on lui lût quelque histoire héroïque et il aimait à parler avec son précepteur de choses intéressantes ou utiles.

Alexandre étudiait non seulement le jour, mais à l'âge de dix ans, il apprenait même la nuit et on lui représentait inutilement qu'une étude trop

prolongée, prise sur son sommeil, nuirait à sa santé et à ses forces. Le soir, quand il allait au lit, il prenait avec lui les livres dont il devait avoir besoin le lendemain. Quand il craignait de s'endormir, il prenait dans sa main, comme Aristote, une boule d'argent. Si le sommeil était trop fort et que le jeune prince vînt à s'endormir, la boule, tombant avec grand bruit dans un vase d'argent, le tirait soudain de son assoupissement et Alexandre se remettait aussitôt au travail. Cette assiduité et cette application produisirent dans cet enfant une profonde érudition, une grande force de volonté et la faculté de modérer ses passions. Si Alexandre avait voulu prendre la plume au lieu de l'épée, il aurait acquis un nom aussi fameux parmi les écrivains que parmi les conquérants. — Né à Pella en 356 avant l'ère chrétienne il mourut tout jeune à Babylone en 323 ou 324. On accusa Antipater, gouverneur de la Macédoine et de la Grèce de l'avoir empoisonné, mais le fait n'a jamais été prouvé.

106. Naufrage du prince Guillaume d'Angleterre.

Henri I, roi d'Angleterre, troisième fils de Guillaume le Conquérant et surnommé Beauclerc à cause de son amour pour les lettres, régna de l'an 1100 à 1135. Après quatre années de séjour en France, le roi se disposa à retourner en Angleterre. A son arrivée au port de Harfleur, un marin du nom de Fitz-Stephen se présenta au roi et lui offrit son vaisseau pour la traversée. Henri répondit qu'il avait déjà fait son choix, mais qu'il lui confierait volontiers son fils, le prince Guillaume, et la princesse Adèle avec leur suite qui se composait des seigneurs et des dames de la cour, de barons, de baronnes, de chevaliers et autres gentilshommes avec leurs femmes. Le vaisseau ne partit que le soir et par l'imprudence des matelots animés par le vin que le prince leur avait distribué, il heurta contre un rocher, coula bas et de trois cents personnes, tant hommes, que femmes, qui montaient le navire, une seule, un boucher de Rouen, nommé Bérold, fut sauvé du naufrage.

(Blanche-Nef, décembre 1120.)

107. Le chêne royal.

Charles II (1660—1685), fils du malheureux Charles I, roi d'Angleterre, (1625—1649) qui mourut sur l'échafaud, tenta plusieurs fois de conquérir par les armes le trône de ses aïeux, mais après avoir perdu plusieurs batailles, ses troupes furent complètement défaites à Worcester. Ce prince courut alors les plus grands dangers et trouva un asile et des amis fidèles chez quatre frères laboureurs du nom de Penderell. Ils lui teignirent les cheveux, les mains, le visage, lui donnèrent des habits de bûcheron, lui mirent une hache à la main et le conduisirent dans les bois.

Pendant quelques jours, le roi n'eut pour lit que de la paille sous les arbres. Les soldats du parlement y venaient souvent à sa recherche et le roi, pour les éviter, fut obligé de monter plus d'une fois sur un chêne

d'où il voyait passer les gens qui le poursuivaient. Ce chêne vénéré reçut plus tard le nom de *chêne royal* et depuis ce temps, l'on voit chez les fruitiers à Londres, le 29 mai, anniversaire de la préservation du roi, des feuilles de chêne dorées. Quelques personnes même les portent ce jour-là à leur boutonnière.

108. La reine Victoria.

La reine Victoria fait de temps en temps de petites courses à pied aux environs du château de Balmoral. Quelques jours après son arrivée dans cette résidence (1866), Sa Majesté, accompagnée d'une de ses dames d'honneur, s'en revenait au château, lorsqu'en traversant un sentier étroit, elle aperçut une femme qui travaillait dans un champ de pommes de terre. A côté se trouvaient plusieurs bêches (ligo, marra, ae) témoignant que la vieille femme avait des compagnons de travail.

La reine s'arrêta un instant.

— Vous travaillez toute seule? ma bonne femme, lui demanda-t-elle en s'asseyant sur le tronc (пень, стволъ) d'un arbre abattu.

— Il le faut bien, les autres sont partis. On dit que la Reine est arrivée, ils sont allés la voir.

— Pourquoi n'avez-vous pas fait comme eux? demanda Sa Majesté.

La femme haussa les épaules. — Moi! et pourquoi faire? Est-ce que vous croyez que je vais me déranger pour voir la Reine? Mes compagnons qui sont fous perdront leur journée, voilà tout. Moi, je suis trop pauvre pour ça. J'ai cinq enfants à nourrir et mon homme qui est malade.

Sa Majesté prit la bourse de sa dame d'honneur et en versa le contenu dans les mains de la bonne vieille tout étonnée de voir tant de guinées.— Vous pouvez dire à vos amis qui sont allés voir la Reine, dit Sa Majesté, que la Reine est venue vous voir.

109. Richard Cœur-de-Lion.

Richard I, Roi d'Angleterre (1189—99) fut contemporain de Philippe I de France et fut, à cause de sa bravoure, surnommé Cœur-de-Lion. Il trouva la mort dans une guerre contre un de ses barons. Le Vicomte de Limoges avait découvert sur ses terres un trésor dont il envoya une partie à Richard, son suzerain, mais le Roi réclama la totalité. Le Vicomte refusa et Richard assiégea le château de son vassal qui demanda bientôt à capituler, mais Richard répondit qu'il ferait pendre toute la garnison. Un archer, pendant l'assaut, le blessa à l'épaule. La place fut prise, tous ses défenseurs furent pendus, l'archer fut écorché, mais la blessure de Richard était mortelle; il trépassa le 6 avril 1199.

110. Le chien et les anguilles.

Une personne avait un chien si intelligent, qu'elle l'envoyait fréquemment en commissions. Il suffisait d'écrire sur un morceau de papier ce que l'on

voulait, et mettant un panier dans la gueule du chien, celui-ci partait aussitôt et exécutait fidèlement sa commission. Un jour, les domestiques, voulant s'amuser à ses dépens, écrivirent l'ordre de mettre dans le panier trois livres d'anguilles et envoyèrent le pauvre Fidèle pour les apporter, un des domestiques le suivant à quelque distance. Les anguilles furent mises dans la corbeille et le pauvre chien partit avec elles ; mais à peine avait-il fait quelques pas, qu'elles glissèrent par-dessus le bord. Fidèle mit le panier à terre et frappant les anguilles avec sa patte, il les fit rentrer dans la corbeille et reprit son fardeau pour se rendre à la maison. Quelques minutes après, plusieurs anguilles étaient de nouveau sur le pavé (мостовая) et le pauvre Fidèle, commençant à s'irriter, les prit dans sa gueule et les secoua rudement ; mais il avait à peine eu le temps de reprendre le panier que d'autres anguilles s'échappaient encore. Cette fois, le chien, ayant perdu patience, les mordit l'une après l'autre, jusqu'à ce qu'elles fussent incapables de bouger. Cela fait, le chien les emporta à la maison, mais depuis lors, il ne voulut plus jamais faire une seule commission.

111. Le chien et les pâtés.

Un autre chien nommé Noir-Museau (Rostrum-nigrum, морда) qui s'était aussi habitué à faire des commissions, fut un jour envoyé chez le pâtissier (пирожникъ, pistor dulciarius) pour en rapporter des pâtés dans un panier qu'on lui avait donné. A son retour, il fut suivi par un autre chien qui se permit d'approcher du panier, d'y mettre le museau et d'emporter un des pâtés. Noir-Museau, pour venger cette insulte, mit le panier à terre et attaqua le voleur. Le bruit du combat attira bientôt d'autres chiens qui tombèrent à leur tour sur le contenu de la corbeille. Noir-Museau se trouvant trop faible pour lutter contre tous et voyant qu'il n'y avait aucun moyen de sauver les pâtés de son maître, cessa la lutte et ne voulant pas perdre sa part, il commença à dévorer lui-même, aussi vite qu'il le put, ce dont les autres chiens n'avaient pas encore pu s'emparer.

112. Valeur du temps.

Le roi Alfred, qui monta sur le trône d'Angleterre en 871 et qui acquit, comme Charlemagne, le titre de Grand par sa magnanimité et par la sagesse de son gouvernement, porta toute sa vie la plus grande attention à la distribution des heures de sa journée, sachant qu'un moment perdu ne peut jamais se retrouver. Il tâcha de partager le jour en parties égales, pour mieux régler ses occupations et à défaut d'horloge, de pendule ou de montre, voici le moyen qu'il inventa. Il fit faire un certain nombre de bougies, qui, d'après les expériences qu'on avait faites, devaient brûler pendant 24 heures. Il les divisa en douze parties et comme chacune de ces bougies durait 4 heures, chaque division indiquait un laps ou intervalle de 20 minutes. Cette invention du roi en amena d'autres dans le royaume pour trouver la juste mesure du temps et toutes ces recherches prouvent suffisamment combien Alfred et son peuple savaient en apprécier la valeur.

113. Magnanimité de Louis XIV.

Lorsque les Anglais élevaient le phare d'Eddystone qui se trouve dans la Manche, un corsaire français (морской разбойникъ) s'empara des ouvriers et les emmena en France où ils furent jetés en prison. Quelque temps après, Louis XIV ayant appris cette capture, ordonna de laisser immédiatement les ouvriers en liberté et de mettre les pirates aux fers, disant: Si je suis en guerre avec l'Angleterre, je ne le suis pas avec l'humanité. Le phare que les Anglais érigent en ce moment sera un bienfait pour toutes les nations dont les vaisseaux naviguent dans la Manche et au lieu d'arrêter les ouvriers ou de leur nuire, je me sens tout disposé à les protéger. En même temps, le roi ordonna de les renvoyer à leurs travaux après les avoir comblés de présents. Le fanal fut achevé et depuis sa construction, il a sauvé de la destruction des centaines de vaisseaux.

114. Ruse d'un prisonnier.

Il y a quelques années à Philadelphie, un jeune dissipateur fut mis en prison pour dettes. Les créanciers espéraient que les parents, qui étaient fort riches, payeraient bientôt ces dettes pour rendre la liberté à leur fils. Quelques mois se passèrent, les parents ne venaient pas et le jeune homme s'amusait autant qu'on peut s'amuser entre les quatre murs d'une prison, avec des amis qu'il invitait fréquemment à dîner ou à souper. On lui annonça un jour une visite qui lui parut tout particulièrement agréable. C'était un de ses meilleurs amis qui était venu le voir, accompagné d'un nègre qui apportait un panier de vin. Après le dîner, où l'on but passablement, les amis passèrent la soirée à jouer aux cartes et le jeu se prolongea bien avant la nuit. Enfin l'ami prit congé et le gardien, à moitié endormi, ouvrit la porte pour le laisser passer avec le noir qui l'accompagnait. Le lendemain matin, quand on apporta le déjeuner du jeune débiteur, on trouva dans sa chambre un nègre qui le remplaçait. La justice voulait punir ce dernier, mais celui-ci prouva qu'il était l'esclave du jeune dissipateur et qu'il avait dû rester sur les ordres de son maître qu'il attendrait, disait-il, jusqu'à ce qu'il lui plût de revenir. Le jeune homme, pour s'évader, s'était noirci la figure et le gardien, à moitié endormi, l'avait laissé passer sans y faire attention. La justice fit des recherches inutiles pour le retrouver; elle a longtemps couru après lui et court encore.

115. Le Volga et sa jonction avec la Néva.

Le Volga, le plus grand et le plus puissant fleuve de l'Europe par la masse de ses eaux, appartient à l'Asie par son cours inférieur, quoiqu'il ne traverse que le territoire Russe. La longueur de son cours est de 430 milles et son étendue fluviale, de 3000 milles carrés, traverse, en partie du moins, les provinces les plus fertiles de la Russie. Il prend sa source dans un étang du gouvernement de Tver, non loin du village de Volkhino-Verkhové,

traverse plusieurs lacs, reçoit comme affluent les eaux du lac Séliguer et devient alors navigable aux petits bateaux.

Le Volga coule entre des rives assez élevées dans la direction de Tver où il devient navigable à des bâtiments de plus grande dimension et après avoir arrosé les gouvernements de Iaroslav, Kostroma, Nijni-Novgorod, Kazan, Simbirsk, Saratof et Astrakhan, se décharge par 8 bras principaux et 70 petites embouchures dans la mer Caspienne au-dessous de la ville d'Astrakhan. Parmi ses nombreux affluents, on compte surtout comme étant les principaux: l'Oka, la Scheksna, la Kostroma, l'Ounscha, la Vetlouga, la Kama et la Samara. La largeur du Volga varie beaucoup; près de Tver il ne compte que 600 pieds de large; au-dessous de la jonction de la Kama, 2400 pieds, et à son embouchure dans la mer Caspienne, il comprend plus d'un mille. Son cours est régulier et paisible, mais au temps de la fonte des neiges, il inonde et ravage ses rives et au-dessous du confluent de la Kama, il forme un grand nombre d'îles.

La navigation est très-animée sur le Volga et sur aucun autre fleuve de l'immense empire de Russie, on ne voit autant d'embarcations de tout genre; cependant la navigation sur le Volga européen est beaucoup plus active que dans sa partie asiatique, à l'exception toutefois de la pêche qui se fait à son embouchure et qui fournit une source de revenus considérables, car le Volga est un des fleuves les plus poissonneux du monde entier. Ce qui est surtout digne de remarque, ce sont les travaux exécutés pour relier cette grande artère de la circulation intérieure qui traverse depuis sa source jusqu'à son embouchure les provinces de l'empire les plus fertiles en céréales et reçoit dans son cours une foule d'affluents, avec la Néva et par conséquent avec St.-Pétersbourg, point de jonction de la Russie avec les autres pays de l'Europe et le marché principal, l'emporium du commerce extérieur de presque tout l'empire Russe.

Il y a trois routes fluviales qui relient le Volga à la Néva et mettent ainsi la mer Caspienne en communication avec la mer Baltique. On désigne ces trois routes artificielles sous le nom de systèmes: 1) Vischni-Volotchok; 2) Tikhwin; 3) Marie. Le premier, celui de Vischni-Volotchok, est un des plus beaux et des plus grands modèles que puisse nous donner l'art hydraulique. Il se distingue de toutes les constructions de ce genre par son immense étendue et surtout en ceci, qu'il ne se compose pas de canaux artificiels par lesquels la navigation se fait au moyen d'écluses qui élèvent ou abaissent les bateaux au moyen de chambres, mais par des canaux naturels et de simples écluses correspondant entre elles à de grandes distances et qui produisent une crue artificielle des rivières qui se déchargent dans le système.

A cet immense système hydraulique qui s'étend sur une surface d'au moins 1450 milles carrés, appartiennent 76 lacs et 106 rivières grandes ou petites qui se réunissent pour former un tout, au moyen d'aqueducs et de canaux. Une foule d'écluses qui s'ouvrent ou se ferment dans un mouvement incessant comme les soupapes d'une immense machine à vapeur sont dirigées au moyen d'ordres télégraphiques jusque sur les points les plus éloignés. A certaines époques et selon le besoin, les eaux de deux ou trois rivières peuvent être réunies dans une quatrième pour augmenter

son volume d'eau et en élever considérablement le niveau. Deux rivières, la Tvertza et la Msta, réunies près de Vischni-Volotchok, paraissent, aussi longtemps que les réservoirs qui les alimentent sont fermés, d'insignifiants ruisseaux à peine navigables aux plus petites barques; mais une caravane ou suite de barques est-elle annoncée à Tver au Directeur des écluses, qu'à un signal donné par celui-ci, les réservoirs qui servent à alimenter ces rivières s'ouvrent tandis qu'on ferme les écluses de la Tvertza et de la Msta, et en très-peu de temps, chose qui paraîtra incroyable, ces ruisseaux, auparavant presque imperceptibles, se gonflent et deviennent des courants majestueux qui atteignent en plusieurs endroits une profondeur de 10 pieds et une foule de grands bateaux couvrent comme par enchantement le fleuve qui vient de se former.

Cette crue artificielle des eaux, qui dure environ deux semaines, offre encore un autre phénomène extraordinaire.

Dans une seule et même rivière, la Tvertza, au moment de l'ouverture des réservoirs, les bateaux se trouvent déjà dans une eau fort profonde et en pleine navigation, tandis qu'à la partie inférieure, près de Tver (25 milles plus bas) l'eau n'arrive en assez grande abondance qu'au bout de deux jours pour permettre aux barques de passer du Volga dans la Tvertza. Ainsi, pour chaque caravane ou suite de barques qui doivent partir à peu-près dans le même temps, l'eau nécessaire à la navigation doit être prise dans les immenses réservoirs qui grossissent les rivières. Ces réservoirs qui sont toujours des lacs ou d'immenses étangs ressemblent, après avoir perdu leurs eaux, à des marais à moitié desséchés. Toutes leurs sources paraissent taries, et toute possibilité de navigation ultérieure semble avoir disparu pour toujours. Cependant les bassins se remplissent bientôt, grâce à des sources souterraines, et leurs eaux deviennent en peu de jours aussi abondantes qu'avant leur épuisement.

Quand les barques arrivent du Volga et de la Tvertza dans la Msta, elles rencontrent les cascades dangereuses de Borovitzk où le fond du lit de la rivière ne se compose que de rochers et où le manque de profondeur de l'eau produirait des chocs qui briseraient infailliblement toutes les barques qui oseraient s'y aventurer. Pour rémédier à cet inconvénient qui entraverait toute navigation, on a élevé le niveau des eaux de quelques pieds en y menant celles de plusieurs rivières et lacs des environs. Le niveau de la rivière, grâce à un excellent système d'écluses, se maintient à la même hauteur pendant tout le passage des caravanes, et c'est à peine si ce niveau varie d'un demi pouce pendant toute la durée de la navigation.

Remarquons encore ici une disposition fort simple et très-ingénieuse par laquelle on a cherché à rendre inoffensif le choc presque inévitable des barques contre les rochers de la rive dans les nombreux détours assez subits du courant. Dans les endroits dangereux, on a entre autres choses attaché à la rive, par leur bout supérieur, de petits radeaux, en sorte que leur partie inférieure vogue librement à une certaine distance de la rive et forme, si je puis m'exprimer ainsi, comme un bateau-ressort ou brise-choc contre lequel les barques peuvent non-seulement arriver sans danger, mais qui sert même à les remettre dans le courant par la force de réaction que ces radeaux exercent sur les barques elles-mêmes.

Partout où il y a quelque danger, la rive est munie de semblables ra-

deaux sur lesquels des essaims (poñ) de femmes, de jeunes filles et d'enfants se tiennent avec des seaux, des pots ou d'autres vases et qui, à l'appel du pilote ou de l'homme qui tient le gouvernail, se jettent dans le bateau nonobstant sa marche rapide, en profitant du moment où il arrive contre le radeau. Tout ce monde s'empresse de retirer de la barque l'eau qui y est entrée, et la besogne faite, descend à la prochaine station où le bateau s'approche d'un semblable radeau, se hâtant de retourner à leur premier poste pour offrir de nouveau leurs services, pour une légère gratification, au premier bateau qui viendra à passer. L'adresse et l'assurance avec lesquelles se fait le saut périlleux est vraiment admirable; une seconde trop tard, une couple de pouces trop loin amèneraient inévitablement la mort dans les flots, car dans ces passages dangereux on ne pourrait pas même penser à des moyens de sauvetage. Cependant les cas de malheur sont excessivement rares. Les bateliers ne commencent jamais la navigation qu'après des prières faites en commun, afin de demander à Dieu d'éloigner le danger qui les menace. Souvent même on voit encore se répéter aujourd'hui une ancienne coutume de nos pères, qui offre quelque chose de solennel et d'imposant. Le patron du bateau se tient respectueusement, la tête découverte, à la proue du bateau, jetant un peu de pain et de sel dans les eaux bouillonnantes et disant: Petite mère Msta, nous t'apportons le pain et le sel, sois-nous propice. On doit avoir vu le courant bruyant entre les rochers, avoir entendu l'affreux craquement des bateaux fragiles, le commandement des pilotes, les cris des bateliers, en un mot, avoir été témoin de cette scène et avoir vu l'admirable ensemble de tout ce mouvement pour se faire une idée des dangers que présente cette navigation.

Dans les trois routes fluviales qui mènent du Volga à la Néva, le canal du Ladoga forme le point principal de ce système de navigation. En moyenne, le nombre des bateaux passant par le Ladoga et se rendant à St.-Pétersbourg est annuellement de 25,000 et la valeur des marchandises transportées, de 200 millions de roubles. Mais comme par la coupe et le défrichement des forêts et le desséchement des marais, il est résulté une diminution progressive et marquante de l'eau, qui pouvait amener des résultats désastreux pour le commerce extérieur et intérieur, on a construit dans ces dernières années, auprès de l'ancien canal un nouveau canal sans écluses, à niveau commun avec le Ladoga et entrepris dans de telles conditions, que cette voie navigable soit toujours pourvue d'une quantité d'eau suffisante et se trouve entièrement à l'abri de la sécheresse. C'est ainsi que le projet de Pierre le Grand qui avait voulu que le canal commencé par lui se fît sans écluses vient aujourd'hui de se réaliser avec un plein succès. St.-Pétersbourg n'a plus à redouter, comme autrefois, les désastres provenant des sécheresses, et la navigation, divisée entre l'ancien et le nouveau canal, est devenue beaucoup plus facile et plus rapide. L'inauguration a été faite à Schlusselbourg par l'Empereur Alexandre II accompagné de ses ministres dans l'été de 1866. On avait placé sur un navire le canot de Pierre le Grand et deux pelles d'argent ayant appartenu, l'une à ce Prince, l'autre à l'Impératrice Anne. Après un Te-Deum, l'Empereur est monté dans une embarcation et a parcouru une certaine distance sur le nouveau canal qui porte le nom de canal d'Alexandre II. Quant à l'ancien,

il est désigné maintenant, par ordre impérial, sous le nom de canal de Pierre le Grand.

116. Le fou sage et le Professeur de signes.

L'anecdote suivante est racontée comme véridique par tous les Professeurs de l'Université d'Oxford en Angleterre. Un célèbre linguiste allemand était venu à Londres, et désirant converser dans les langues savantes avec les Professeurs les plus renommés de la Grande-Bretagne, il obtint une lettre de recommandation auprès d'un des savants les plus connus de l'Université d'Oxford. Le Professeur, connaissant le jour de son arrivée, plaça plusieurs étudiants déguisés en paysans sur la route par laquelle il devait venir et leur recommanda de lui répondre en latin, en grec, en hébreu, en allemand, en français ou en italien, s'il les interrogeait, ou même de lui adresser quelques questions dans ces différentes langues, s'il ne leur faisait pas l'honneur de leur adresser la parole. Le savant fut reconnu à son approche et quelle ne fut pas sa surprise en entendant un de ces prétendus paysans lui demander en français quelle heure il était. Le linguiste pensa d'abord que ce paysan était peut-être une personne autrefois riche qui était tombée dans la misère, mais quelques pas plus loin, ayant demandé à un autre paysan combien il y avait encore jusqu'à Oxford, il reçut une réponse en fort bon latin. Les autres villageois ne l'étonnèrent pas moins par leurs questions ou leurs réponses dans toutes les langues savantes. Arrivé chez le Professeur, le savant linguiste exprima sa haute admiration pour le Corps Universitaire dont la bonne influence s'étendait jusque sur les paysans.—Avez-vous aussi quelqu'un, ajouta-t-il, qui connaisse parfaitement la langue des signes. Le Professeur, voulant s'amuser à ses dépens, lui dit que le lendemain il lui présenterait quelqu'un qui répondrait à son attente. — Pourquoi si tard, dit l'étranger, je dois partir sans faute demain à dix heures. — Après le dîner qui fut assez gai et où la science fut pour un moment oubliée, le Professeur d'Oxford alla trouver un idiot qui recevait ordinairement la charité du personnel de l'Université.— George, dit le Professeur, demain, quelques minutes avant dix heures, trouvez-vous à tel endroit, vous y verrez un homme qui vous veut du bien, mais il est tellement sourd que vous ne pouvez lui parler que par signes; retenez bien ceci et pas un mot. — J'irai au rendez-vous, dit George. — Le lendemain, George et le linguiste étaient vis-à-vis l'un de l'autre au moment où dix heures allaient sonner. Ils se regardèrent pendant quelque temps; enfin le linguiste leva un doigt; George le regarda fixement et en leva deux; le Monsieur sourit et en leva trois, sur quoi George, avec une grande vivacité, lui montra le poing fermé. L'étranger regarda sa montre, vit qu'il était temps de s'en aller et monta immédiatement dans sa voiture pour exprimer une dernière fois son admiration aux Professeurs de l'Université.—Votre homme dit-il, est un vrai génie, il a dépassé mon attente. J'attendais qu'il commençât, mais voyant qu'il ne le faisait point, je levai un doigt pour signifier qu'il n'y a qu'un Dieu. Il comprit immédiatement et en leva deux pour me montrer qu'il y en a deux, le Père et le

Fils; je lui répondis en lui montrant trois doigts, indiquant par là qu'il fallait ajouter le Saint-Esprit, sur quoi il me montra son poing fermé pour me prouver que quoiqu'ils soient trois, ils n'en forment pourtant qu'un seul. Il avait même l'air, par la vivacité avec laquelle il me montra le poing, de défier qui que ce fût d'oser avancer le contraire. Je regardai alors ma montre et voyant qu'il était déjà tard, je partis au plus vite, mais je vous prie d'exprimer à votre ami toute l'admiration que j'éprouve pour son talent.

A peine le linguiste était-il parti que George arriva tout bouillant de colère. Où est donc cet insolent (наглый), dit-il, en montrant encore le poing, qui a osé se moquer de moi? — Qu'y a-t-il donc, George? demanda le Professeur. — Vous allez l'entendre, dit George. Cet homme, en arrivant, me regarde fixement et lève un doigt pour me dire que je n'ai qu'un œil (George était borgne). La chose ne me plaisait pas, cependant j'en levai deux pour lui dire qu'il avait ses deux yeux. Là-dessus il me montra trois doigts pour m'insulter encore une fois en m'indiquant que nous deux ensemble, nous n'avions que trois yeux, mais à l'instant je lui montrai le poing et s'il ne s'était enfui au plus tôt, il aurait reçu une fameuse leçon.

Les Professeurs d'Oxford s'amusent encore de ce tour joué au savant des bords de l'Oder et leur plus grand désir serait qu'il pût en avoir connaissance par la voie des journaux anglais qui ont fait bonne fortune de cette histoire. Peut-être les savants allemands auront-ils un jour leur revanche (отплата) sur leurs confrères d'Outre-Manche.

117. La bravoure éprouvée.

En 1777, pendant la guerre d'Amérique, un officier, en Virginie, offensa, sans le vouloir, un de ses camarades et reçut aussitôt un cartel. L'officier refusa, expliquant son refus par trois raisons. Je n'ai commis aucune faute, dit-il, j'ai offensé mon camarade sans intention et je ne veux pas, pour cela, satisfaire le caprice d'un homme emporté et colère, en me battant en duel; secondement, j'ai une femme et des enfants que j'aime tendrement et je ne veux pas, en mourant peut-être, les exposer à la misère; troisièmement, ma vie est consacrée au service de mon pays et je ne puis la risquer pour une querelle aussi futile. — Les autres officiers le taxèrent de lâche et ne voulurent plus le voir. — Voulant regagner leur amitié, il entra un jour dans la salle où ils étaient réunis, mit le feu à une grenade qu'il tenait dans la main et dit en souriant: — Voyons, Messieurs, quel est le plus brave d'entre nous. Aussitôt les officiers effrayés, en voyant la grenade qu'il venait de lancer au plafond, se précipitèrent hors de la salle, tandis que notre officier attendait sans bouger de sa place. En un instant la salle fut vide. Le jeune officier se coucha alors par terre, la grenade fit explosion endommageant les murs et le plafond (потолокъ) sans lui faire aucun mal. Bientôt après, les officiers revinrent déplorant déjà la mort de leur camarade qu'ils croyaient trouver en pièces

mais quelle fut leur surprise, quand ils se virent accueillis par des éclats de rire. Depuis ce moment, ils cessèrent de l'éviter et de lui donner l'épithète de lâche.

118. Une singulière excuse.

Un Irlandais, accusé d'avoir volé un fusil, fut pris et conduit en justice. Le jour du jugement, il réfléchissait aux raisons qu'il donnerait pour se justifier (оправдываться) lorsqu'il vit un autre détenu (арестантъ) qui revenait du tribunal (судилище) où il avait été jugé lui-même pour le vol d'une oie. — Eh bien! dit l'Irlandais, comment vous êtes-vous tiré d'affaire? — Oh! répliqua l'autre, je suis acquitté (объявлять невиннымъ). — Qu'avez-vous dit pour votre défense? — j'ai dit au juge, répliqua le camarade, que j'avais élevé l'oie depuis qu'elle était un petit oison et que j'avais des témoins pour le prouver. — Ah! mais voilà qui est bon! dit Patrick, attendez-moi un instant, je serai aussi bientôt acquitté. Il fut conduit au barreau et le juge lui demanda ce qu'il avait à dire pour sa justification.

— My Lord, répliqua l'Hibernien, j'ai élevé ce fusil qu'on m'accuse d'avoir volé depuis qu'il était encore pistolet, et j'ai des témoins pour le prouver. Les juges furent étonnés et rirent beaucoup de cette réponse; néanmoins le pauvre Patrik fut condamné à deux ans de prison.

119. Délicatesse d'Alphonse, roi d'Aragon.

Alphonse, Roi d'Aragon, alla un jour chez un joaillier, pour acheter quelques diamants dont il voulait faire présent à un prince étranger. Il était accompagné de plusieurs officiers, et le joaillier sans méfiance, étala devant le Roi ses plus beaux diamants. Le Roi fit ses emplettes et se retira, mais à peine était-il sorti que le joaillier vint le prier de lui faire l'honneur de vouloir bien rentrer chez lui avec sa suite. Alphonse accepta et le bijoutier dit au Roi qu'un diamant de grande valeur venait de disparaître dans son magasin.

Alphonse regarda sévèrement les personnes de sa suite. Quel que soit celui d'entre vous qui a pris le diamant, dit-il, il mérite la plus sévère des punitions, mais publier son nom serait un déshonneur pour une honorable famille et je veux l'en épargner. Apportez-moi, dit le Roi au joaillier, un grand vase rempli de son, et vous Messieurs, dit-il aux officiers, vous y plongerez chacun la main droite. Le vase fut apporté, l'ordre du Roi exécuté, et le diamant fut retrouvé au milieu du son. — Je ne veux soupçonner aucun de vous, Messieurs, ajouta le Roi; cette affaire, nous devous tous l'oublier, à l'exception de celui qui se sent coupable dans son for intérieur (совѣсть).

120. Un joli tour joué aux habitants de Londres.

En l'année 1749, le duc de Montaigu qui était très-facétieux, très-plaisant, était un jour dans une société où la conversation roulait sur la cu-

riosite et la crédulité des habitants de la métropole de l'Angleterre. Le duc prétendit que si quelqu'un s'annonçait comme devant faire les plus grandes absurdités dans un théâtre, toute la ville y courrait pour y assister. Un de ceux qui étaient présents soutint que les Anglais, n'étaient ni assez crédules, ni assez fous pour jeter ainsi leur argent et le duc offrit un pari très-considérable, avançant qu'il voulait que le théâtre fût rempli du plus beau monde de la capitale.—Le pari fut accepté et la société promit, sur parole, de tenir la chose secrète jusqu'au lendemain du spectacle. Le jour suivant, on lisait cette affiche dans toutes les rues de Londres. Théâtre du Marché au foin. Lundi prochain, un des prestidigitateurs et des artistes les plus renommés du monde entier, exécutera les merveilles suivantes qui paraîtront sûrement incroyables. L'artiste prendra d'abord une canne ordinaire (pour qu'on ne puisse le suspecter de supercherie, il demandera celle d'un des honorables spectateurs) et sur cette canne il jouera tous les airs favoris de notre patrie. Secondement, il présentera à l'audience une bouteille que chacun pourra examiner à son aise. Cette bouteille sera placée ensuite, au vu de tout le monde, sur le devant de la scène et l'artiste y entrera tout entier, chantant, pendant qu'il sera dans la bouteille, tous les airs qu'on voudra lui demander. Les spectateurs pourront même s'approcher de la bouteille pour se convaincre qu'il n'y a pas de fraude.

NB. Les personnes qui prendront les loges peuvent venir en masque, si elles le veulent, et l'artiste les désignera par leurs noms. Prix: loges, 5 shillings; scène, 7 shillings six pence (6 sous); Parterre, 3 shillings;—Galerie, 2 shillings.—La représentation commencera à 6 heures et demie.

Le soir arriva; la foule était immense et se pressait aux portes du théâtre. Jamais le marché au foin n'avait vu pareille cohue (смятенiе). Dans les loges, on remarquait les lords, les ducs, les duchesses et les dames de distinction; toutes les places étaient prises; le théâtre se fût-il agrandi de moitié eût été plein comme un œuf. Tout le monde attendait l'éminent artiste et l'on commença à trépigner lorsque 7 heures sonnèrent, sans qu'il parût. Le directeur du théâtre, pour calmer le bruit et même les cris qui commençaient à se faire entendre, se présenta sur la scène, exprima son étonnement du retard de l'artiste qu'il attribua à une indisposition survenue sans doute subitement et promit aux honorables spectateurs que l'argent leur serait remis, si la représentation ne pouvait avoir lieu. Vers 7 heures et demie, les personnes qui occupaient les loges commencèrent à se retirer; à 8 heures, les trépignements (топотъ), les cris prirent un nouveau caractère d'intensité et les spectateurs se voyant mystifiés, commencèrent à démolir l'intérieur du théâtre. Les bancs, la scène, les décors, tous les ornements furent mis en pièces, emportés dans la rue et brûlés devant le public. Un régiment de soldats arriva pour rétablir l'ordre, mais trop tard pour sauver la moindre des choses. Le duc de Montaigu fut obligé de payer le dommage, mais il avait gagné son pari bien supérieur à la perte qu'il venait d'éprouver.

121. Politesse anglaise.

En 1793, lorsque Bonaparte assiégeait Toulon qui était au pouvoir des Anglais, il dirigeait un jour la construction d'une batterie. L'ennemi, l'ayant aperçu, commença sur lui un feu bien nourri, ce qui n'empêcha cependant pas Napoléon de continuer son œuvre. Ayant besoin d'envoyer une dépêche, il demanda quelqu'un qui sût écrire. Un sergent sortit aussitôt des rangs et écrivit une lettre sous sa dictée. A peine était-elle finie, qu'un boulet tombait entre Napoléon et le sergent et les couvrait tous deux de poussière. Le dernier se tournant du côté des lignes anglaises: — Je vous remercie, Messieurs, dit-il, je ne vous croyais pas si polis. J'avais besoin de sable pour ma lettre et vous me faites l'honneur de m'en envoyer. L'expression et le calme du sergent frappèrent Napoléon. Le sergent fut bientôt promu et il avança si rapidement qu'il devint maréchal de France. C'était le brave Junot qui s'est fait un nom si glorieux et qui par son courage et sa persévérance fut créé duc d'Abrantès, nom rendu doublement illustre par les productions littéraires de sa veuve, la duchesse d'Abrantès.

122. Noblesse de sang et leçon aux orgueilleux.

Un bon roi d'Yvetot qui aimait beaucoup son peuple et qui consacrait tous ses soins à le rendre heureux, avait un fils dont le caractère était tout l'opposé de celui de son père et qui méprisait toutes les personnes d'un rang inférieur au sien. Quoique le royaume d'Yvetot fût à peine remarqué sur la carte, le Prince se croyait pour le moins l'égal des plus grands monarques de l'Europe. Les dispositions naturelles du Prince s'étaient encore développées grâce à la faiblesse des gouverneurs qu'on lui avait donnés. Partout il voulait dominer et il ne regardait ses sujets que comme des esclaves. Dans la suite, il épousa une princesse Italienne et en eut un fils dans lequel il mit tout son orgueil, passant toutes ses journées auprès du berceau et rêvant déjà pour son enfant le plus glorieux avenir. Un jour au matin, le Prince, au lieu d'un enfant, en trouva deux au berceau. Ils étaient parfaitement semblables et le père ne savait lequel des deux il devait embrasser. Irrité, il menace de jeter tous ses serviteurs dans les fers. Heureusement le vieux roi arriva au même instant et entendant les plaintes de son fils, il se mit à sourire: — Est-il donc possible, dit-il, que vous ne puissiez reconnaître votre enfant? Y en a-t-il un second dans le royaume qui puisse lui ressembler ou qui soit d'un sang aussi noble? Prenant alors un des enfants il ajouta: Prince, voici le vôtre, je ne le reconnaîtrais pas moi-même, si je n'avais mis, pour le distinguer, un ruban à son pied. Croyez-le, mon fils, par la naissance, les hommes sont égaux; par le sang, les pauvres, s'ils vivent conformément aux lois de la nature, l'emportent souvent sur nous; seules, la pratique des vertus et la culture de l'esprit peuvent nous rendre réellement (дѣйствительно) supérieurs au reste des hommes.

123. Valeur réelle des objets.

The real value of a thing
Is just as much as it will bring.
(*Butler.*)

Une dame qui avait plus d'argent que de bon sens, aimait beaucoup, quand elle était à la campagne, à montrer ses joyaux et en général toutes les choses précieuses qui pouvaient étonner les paysans et leur donner une haute idée de ses richesses et de sa supériorité. Un jour, une meunière qui lui avait apporté de la farine, exprima son admiration en voyant la belle montre que portait la dame et celle-ci en fut tellement flattée qu'elle s'empressa de lui montrer ses beaux bracelets et un superbe collier en diamants. La meunière les regardait avec étonnement.—Ils sont bien beaux, Madame, dit-elle, et ils ont dû vous coûter bien cher.—Vingt mille francs.—Et qu'en faites-vous donc, Madame? — Mais je les porte quand je dois aller dans le monde en grande toilette. — Ne vous servent-ils pas à autre chose?—Non, ces objets ne servent que comme ornements, comme parure.—Dans ce cas, répliqua la meunière, j'aime mieux les deux grandes meules de mon moulin; elles ne m'ont coûté que mille francs et elles m'en rapportent, chaque année, plus de six cents et en outre, je n'ai pas à craindre qu'on me les vole. — La dame fut très-offensée qu'une créature humaine pût avoir des idées aussi vulgaires, aussi basses, et la meunière, de son côté, ne pouvait revenir de son étonnement (опомниться отъ удивленія), en pensant que tant d'argent restait ainsi sans emploi, consacré à de pareilles futilités.

124. Vrai patriotisme.

On disait un jour à Rutilius, banni de Rome par Sylla, qu'il y aurait bientôt une nouvelle guerre civile qui ramènerait tous les exilés dans leur patrie. — A Dieu ne plaise, dit-il, j'aime mieux que Rome ait à rougir de mon bannissement (изгнаніе) qu'à pleurer sur mon retour.

125. Réponse d'Alexandre à Darius.

Darius, roi de Perse, étant attaqué par Alexandre crut l'intimider par la multitude de ses troupes et lui envoya un pompeux (пышный) détail (подробное описаніе) de toutes les forces qui l'accompagnaient. Alexandre se contenta d'écrire au dos de la lettre: «Un boucher qui connaît sa profession ne s'effraie jamais en voyant le grand nombre de moutons qu'on lui amène.»

126. Les vers-à-soie.

Hoang-Si, Empereur de la Chine, désirant que sa femme contribuât par tous les moyens possibles au bonheur de son peuple, lui demanda de

bien examiner s'il ne serait pas possible d'utiliser le duvet (пухъ) si doux dont les vers à-soie forment leurs cocons (куколка шёльковаго червя). L'Impératrice réunit à cet effet un grand nombre de ces insectes et enfin, après beaucoup d'essais et des peines infinies, elle trouva non-seulement le moyen de les nourrir et de filer la soie, mais aussi de la tisser. Les Chinois ont retiré depuis lors de cette découverte des bénéfices immenses, tandis que jusque-là ils n'avaient porté que des vêtements très-grossiers, faits pour la plupart de peaux d'animaux qu'ils prenaient à la chasse. Les contrées qui produisent le plus de soie sont: en Asie, la Chine, la Perse et la Turquie; en Europe, la France, l'Italie, l'Espagne et le Portugal; en Afrique, l'Algérie. La France en produit annuellement un million et demi de kilogrammes et en consomme beaucoup plus. Le nom de soie, en latin sericum vient des Sères, ancien peuple qui habitait le Nord-Ouest de la Chine au temps d'Alexandre. De la Chine cette industrie passa dans l'Inde, en Perse, en Phénicie et en Grèce; déjà du temps de Pline les habitants de Cos s'y livraient avec succès. Le commerce des soieries se répandit surtout en Grèce sous Justinien; le Péloponèse prit le nom de Morée à cause de ses nombreux mûriers. Les premières fabriques de Lyon datent de 1466.

127. Découverte du verre.

La date de cette utile découverte se perd dans la nuit des temps. Pline raconte que les premiers vases en verre ont été faits à Sidon; quelques autres écrivains, qui ont spécialement étudié la matière assurent que les Phéniciens connaissaient le verre, il y a plus de 3000 ans, et que leurs verreries étaient déjà alors en grande renommée. Pline attribue au hasard la découverte du verre. Des matelots poussés par la tempête sur les bords du fleuve Bélus en Palestine, y firent du feu avec des branches d'arbres et des plantes marines contenant beaucoup d'alcali. Cette dernière substance unie au sable avait formé, en brûlant, une matière transparente qui n'était autre chose que le verre. Peu à peu et par de continuelles expériences, le verre acquit de nouveaux perfectionnements et est enfin arrivé à l'état où nous le voyons aujourd'hui. On ne le trouve guère en usage en Europe avant le commencement du XII[e] siècle, quoiqu'on en ait retrouvé récemment dans les ruines d'Herculanum et de Pompeï et que l'art de le fabriquer fût déjà assez répandu dans les Gaules vers le VII[e] siècle. Au moyen-âge, Venise se distingua par ses verreries. C'est aussi dans le moyen-âge que la fabrication du verre s'introduisit en Bohême et y acquit cette supériorité et cette réputation qui se sont maintenues jusqu'à nos jours.

128. Hommage (благоговѣніе).

Une des plus belles maximes de Confucius, célèbre philosophe Chinois né en 551 avant l'ère chrétienne et descendant, croit-on, de Hoang-ti, législateur de la Chine (2698) est sans contredit (конечно) la suivante: Quand tu rends hommage à quelqu'un, aie soin que ton respect soit pro-

portionné à ton rang; trop peu de soumission prouverait de ta part fierté et ignorance, trop de soumission ou d'humilité deviendrait hypocrisie et bassesse.

129. Un duel refusé.

Il ne peut y avoir d'extravagance plus grande pour un homme que celle de risquer sa vie dans un duel pour satisfaire une vengeance. Lorsque Marc Antoine après la bataille d'Actium (sud de l'Épire, 31 avant l'ère chrétienne) provoqua Auguste en combat singulier, celui-ci se contenta de faire répondre que si Antoine était fatigué de la vie, il avait à sa disposition assez de moyens de s'en débarrasser et que le duel n'était nullement nécessaire. Quant à moi, dit Auguste, je ne veux en aucune façon lui servir de bourreau.

130. Réponse hardie (смѣлый).

Le roi Jacques II (fils de Charles I, 1685—1689, détrôné par son gendre Guillaume III d'Orange) disait un jour au milieu de ses courtisans: «Je n'ai jamais connu un homme, à ma cour, qui fût modeste et qui ait pu faire son chemin». Un des courtisans répliqua immédiatement: A qui la faute, Sire?

131. Bonheur.

(*Le bonheur accompagne rarement la grandeur.*)

Napoléon, dans toute la plénitude de sa grandeur, regrettait souvent les premières années de son enfance. Il se rappelait avec délices, disait-il, l'odeur de la terre de Corse et il regardait comme la plus belle période de sa vie le temps où il parcourait les rues de Paris comme simple officier d'artillerie, à la recherche d'un restaurant où il pourrait se procurer un dîner à bon marché.

132. Comment les Turcs prient le Ciel d'éloigner un grand danger.

Chateaubriand (1768—1848) dans son itinéraire de Paris à Jérusalem nous raconte que quand les Turcs se croient menacés d'un grand danger, ils conduisent un agneau près des colonnes du célèbre temple de Jupiter Olympien et lui tournant la tête vers le Ciel, ils le font bêler. Désespérant de trouver parmi les mortels une voix assez innocente pour mériter grâce du Tout-Puissant, ils la cherchent dans l'agneau, la plus innocente des créatures que nous puissions trouver sur la terre.

133. Le marchand hollandais.

Le grand Frédéric, roi de Prusse, se mettait avec une simplicité qui approchait de la négligence. Un marchand hollandais le prit un jour pour un garçon jardinier. Le Roi l'avait rencontré seul dans les jardins de

Sans-Souci et lui en avait montré les curiosités. L'étranger, après avoir visité tout le palais, tira sa bourse et voulut payer les peines de son guide.—Il ne faut rien, dit Frédéric, le roi a défendu d'accepter quelque chose des visiteurs. — Le roi n'en saura rien, repartit le Hollandais. — Le Roi sait tout ce qui se passe, répliqua Frédéric, et il congédia son homme.

134. La croix et les mille écus.

Au moment d'une bataille que Frédéric II allait livrer, un officier de hussards enleva un détachement (отрядъ) sous ses yeux. Le roi charmé de l'augure (предзнаменованіе), vient à lui, l'embrasse et lui dit : Je vous fais chevalier du mérite et vous donne mille écus. En même temps il détacha (отвязывать) sa croix et la lui donna. Et les mille écus ? dit le hussard.—Je ne les ai pas sur moi, reprit le roi, mais ma parole suffit.— Sire, répondit le hussard, on va donner la bataille ; si Votre Majesté la gagne, elle ne se souviendra pas de moi ; si elle la perd, elle ne pourra me payer. — Le Roi tira sa montre et lui dit : Voilà mon gage (закладъ). — Après la victoire, il rapporta la montre au roi qui lui fit aussitôt compter mille écus et le créa lieutenant-colonel.

135. Le sommeil du méchant.

Je me promenais avec mon ami pendant la chaleur du jour sous de beaux arbres qui nous donnaient une ombre délicieuse. Tout-à-coup nous aperçûmes le vizir qui dormait sur le gazon. — Grand Dieu, m'écriai-je, en me rappelant ses crimes, comment un homme si méchant peut-il dormir d'un sommeil si doux ? — Dieu accorde quelquefois, dit mon ami, le sommeil aux méchants afin que, pendant ce temps, les bons puissent jouir de quelques moments de tranquillité.

136. Force d'âme extraordinaire.

Cosroès, roi de Perse, avait ordonné à ses ministres de délibérer, en sa présence, sur une affaire de la plus grande importance. Pendant qu'ils étaient réunis, un scorpion tomba du plafond sur le pied du vizir et le piqua plusieurs fois. Le ministre qui faisait, dans ce moment même, connaître son opinion au Roi, continua sans laisser paraître la moindre émotion. Cosroès, ayant connu l'accident quelques jours après, demanda au vizir comment il avait pu supporter une pareille douleur sans laisser échapper la moindre plainte. — Prince, répliqua le ministre, celui qui en ta présence ne peut supporter la piqûre d'un vil (презрительный) animal, comment pourra-t-il, un jour de bataille, se précipiter pour toi et pour l'honneur au milieu des ennemis et braver la mort sous toutes ses formes? Le Roi, admirant cette force d'âme de son ministre, le combla d'honneurs et de richesses.

*

137. L'ambassadeur de Philippe II.

En 1586, Philippe II envoya à Rome un jeune connétable de Castille pour féliciter Sixte-Quint sur son avénement (возшествіе на престолъ) au trône papal. Le pape fut mécontent qu'on lui eût envoyé un si jeune ambassadeur et lui dit : Votre Souverain n'a-t-il pas d'autres hommes dans son royaume qu'il m'envoie un ambassadeur sans barbe?— Si mon Roi avait su, répondit le fier Espagnol que le mérite consistât dans la barbe, il vous aurait envoyé un bouc et non pas moi.

138. Le Goliath du Nord.

Sous le règne de Vladimir le Grand (973—80—1015) les Petchenègues qui avaient passé la Soula, infestaient (раззорять) la province de Kieff. Vladimir les rencontra sur les bords de la Troubège. A cette occasion, les annales racontent le fait suivant.

L'armée des Petchenègues était sur un des bords de la rivière. Leur prince fit demander Vladimir sur le rivage et lui proposa de décider l'affaire par un combat singulier entre deux preux (храбрый, богатырь) choisis dans les deux armées. Si le Russe tue le Petchenègue, dit-il, nous nous engageons à ne pas vous faire la guerre durant trois ans, mais si le Petchenègue est vainqueur, alors nous serons libres de dévaster ton pays durant le même temps. Vladimir accepta cette proposition et ordonna à des hérauts d'armes de publier dans son camp qu'il désirait trouver un homme disposé à se battre en combat singulier, mais il ne s'en trouva pas un seul et le grand prince de Russie était dans une grande douleur.

Un vieillard vint alors le trouver et lui dit: je me suis mis en campagne (походъ) avec quatre fils, mais le plus jeune est resté à la maison. Depuis son enfance, personne n'a pu le dompter (укрощать). Un jour qu'il était en colère contre moi, il déchira en deux une épaisse peau de bœuf. Grand-Prince, ordonne-lui de lutter avec le Petchenègue. Vladimir envoya sur-le-champ chercher le jeune homme qui, pour faire l'essai de sa force, demanda un bœuf sauvage, et quand l'animal, irrité par l'attouchement d'un fer brûlant, se précipita sur lui, ce preux, d'une seule main, lui arracha du flanc un morceau de chair. Le jour suivant parut le Petchenègue, effroyable géant qui se mit à rire en voyant son chétif adversaire. On choisit le lieu; les combattants se saisissent. Le Russe, par la force de ses muscles, étouffe le Petchenègue et le jette mort par terre. Alors la suite du Prince, après avoir crié victoire, se jeta sur l'armée effrayée des Petchenègues qui put à peine trouver son salut dans la fuite. Le joyeux Vladimir, en mémoire de ce fait, fonda, sur les bords de la Troubège, une ville qu'il nomma Péréiaslaff, qui signifie enlever la gloire, car le jeune Russe l'avait enlevée à l'ennemi. Le Grand-Prince, après avoir récompensé le héros et le vieillard son père, en les élevant à la dignité de boïars, revint en triomphe à Kieff.

139. Baptême de Vladimir le Grand.

Notre ancien annaliste Nestor (1056—1116) raconte que non-seulement les missionnaires (проповѣдникъ) chrétiens, mais aussi les Mahométans ainsi que les Juifs qui habitaient la Tauride, envoyèrent à Kieff de sages législateurs pour disposer Vladimir à embrasser leurs religions et que le grand prince écouta volontiers leurs instructions. La description du paradis de Mahomet captiva l'imagination de ce prince; mais la défense de boire du vin lui parut un règlement déraisonnable. Le vin, dit-il, fait la joie des Russes, nous ne pouvons pas nous en passer.

Après avoir écouté les Juifs, il leur demanda où était leur patrie? A Jérusalem, répondirent les missionnaires; mais Dieu, dans sa colère, nous a dispersés dans toute la terre. — Et vous qui avez encouru la punition de Dieu, vous osez donner des leçons aux autres, dit Vladimir; nous ne voulons pas, comme vous, être privés de notre patrie.—Enfin un philosophe qu'on ne nomme pas, envoyé par les Grecs, après avoir réfuté (опровергать) en peu de mots les autres religions, raconta à Vladimir tout le contenu de la Bible, de l'ancien et du nouveau Testament, l'histoire de la création, du paradis terrestre, du péché des premiers hommes, du déluge, du peuple élu, de la rédemption du Christ, des sept conciles, puis il lui montra un tableau du jugement dernier, représentant les justes allant en paradis, et les pécheurs condamnés à des tourments éternels. Frappé de ce spectacle, Vladimir soupira et dit: Bonheur pour les gens vertueux et malheur pour les méchants! Faites-vous baptiser, répondit le philosophe, et vous serez en paradis avec les premiers.

Vladimir, après avoir congédié les envoyés (987) avec des dons et de grands honneurs rassembla les boïars et les vieillards de la ville, leur communiqua les propositions des Mahométans, des Juifs et des Grecs et leur demanda leur avis. — Grand Prince, dirent les boïars et les vieillards, chaque homme loue sa religion; si tu veux choisir la meilleure, envoie des hommes éclairés dans différents pays pour y voir quel est le peuple qui honore le plus dignement la divinité, et le Grand Prince envoya dix hommes de bon sens pour faire cet examen. De retour à Kieff, les envoyés parlèrent au prince avec mépris du culte des Mahométans, avec dédain de celui des catholiques et avec enthousiasme de celui des Bysantins, en finissant par ces mots: Tout homme après avoir goûté ce qui est doux, a de l'aversion pour ce qui est amer; nous de même, connaissant la religion des Grecs, nous n'en voulons pas d'autre. Vladimir voulut encore entendre l'opinion des boïars et des vieillards, Si la religion des Grecs, dirent-ils, n'était pas la meilleure, ta grand'mère Olga, la plus sage des mortelles, ne se serait pas avisée de l'embrasser. Le grand Prince résolut de devenir chrétien, mais la fierté de la puissance et de la gloire ne permettait pas à Vladimir de s'abaisser à l'égard des Grecs par l'aveu sincère de ses erreurs païennes et de demander humblement le baptême; il conçut l'idée, pour ainsi dire, de faire la conquête de la religion chrétienne et d'en prendre les sacrements (таинство) d'une main victorieuse. Il fit savoir aux empereurs Basile et Constantin, qu'il désirait devenir l'époux de leur sœur,

la jeune princesse Anna, ou qu'en cas de refus, il prendrait Constantinople. Basile et Constantin, espérant à l'aide du puissant prince de Russie sauver et le trône et la couronne, lui répondirent qu'il dépendait de lui de devenir leur beau-frère; qu'en embrassant la religion chrétienne, il recevrait et la main de la princesse et le royaume des cieux. Il est dit dans les annales que le Grand-Prince avait alors mal aux yeux et qu'il ne pouvait rien voir, qu'Anna le persuada de se faire baptiser sur le champ et qu'il recouvra la vue à l'instant même où le prêtre imposa la main sur lui.

140. Quelques années du règne de Pierre le Grand. (1700–1710).

Une grande et nouvelle scène va s'ouvrir sous Pierre le Grand dans l'histoire de la Russie. Pendant que ce souverain opérait toute une révolution dans l'intérieur de ses Etats, Mustapha II, vaincu par le prince Eugène, venait de perdre la Morée et avait cédé à la Russie Azof et des forts construits dans les environs de cette ville.

Libre ainsi de toute autre guerre, le Tsar se retourna contre la Suède. Un intérêt immense l'appelait à prendre les armes contre cette puissance qui, maîtresse de plusieurs provinces en contact immédiat avec la Russie, lui fermait l'accès de la mer Baltique. Les projets de marine de Pierre I étaient trop grands pour la mer d'Azof; les établissements de la mer Caspienne ne comportaient pas une flotte guerrière. Ses vaisseaux, d'ailleurs, auraient rencontré, sur les rivages de ces deux mers la barbarie musulmane et la barbarie asiatique que Pierre combattait à outrance (смертно) dans son empire. Pour le succès de ses desseins, il lui fallait donc la Baltique; il lui fallait ouvrir à ses vaisseaux une voie sur cette mer, la seule bordée de peuples civilisés qui fût à sa portée (близко къ ему), la seule qui par les communications et le commerce avec l'Europe, offrît à la Russie une source de richesses et de perfectionnement.

Pierre ne pouvait arriver à la Baltique que par la guerre; la guerre fut résolue pour se frayer un chemin jusqu'à cette mer indispensable (необходимый). Il s'agissait pourtant de combattre la Suède, alors à l'apogée de sa puissance et de sa gloire Dans le cours du siècle qui venait de finir elle avait enlevé à la Pologne, la Livonie et l'Esthonie; au Danemark, le Holstein et le Schlesvig; à la Russie, l'Ingrie et la Carélie (gouvernement de St.-Pétersbourg et partie méridionale de la Finlande). Des intérêts communs réunirent le Danemark, la Pologne et la Russie contre la Suède (1700). Le Danemark, surpris par Charles XII, âgé seulement de 18 ans, jusque dans Copenhague, succomba en moins de six semaines; la Russie elle-même fut frappée à Narva, assiégé par le prince de Croï, originaire de Belgique, qui avait passé au service de la Russie. Profitant d'un vent violent et d'une grosse neige que ce vent portait contre les Russes, Charles XII fondit dans leurs retranchements et les foudroya de ses canons qu'ils ne voyaient pas. Le prince de Croï se rendit aux Suédois ainsi que les officiers allemands qui servaient sous ses ordres. Pierre ne se découragea pas et se créa une nouvelle armée. Auguste de Saxe, roi de Pologne, dut bientôt se retirer à son tour devant le jeune vainqueur qui fit son

entrée en Pologne, appelé qu'il était par la faction de Conti, opposée à celle de l'électeur de Saxe (1701). En 1702, la victoire passait du côté des Russes et Schérémetieff battait deux fois en Livonie le général Suédois Schlippenbach, et Notebourg et Nyenschanz étaient emportés par les Russes. Ce fut dans la première de ces villes que fut prise une jeune orpheline qui devint plus tard l'épouse de Pierre I sous le nom de Catherine. Par Notebourg (ville de la noix) que Pierre appela Schlusselbourg (ville-clef), il dominait tout le cours de la Néva; par Nyenschanz, forteresse où se trouve aujourd'hui St.-Pétersbourg, il commandait l'embouchure de ce fleuve; il tenait enfin ce rêve de toute sa vie, un port sur la Baltique et l'Europe ouverte à ses vaisseaux (1703).

Quinze jours après la conquête de Nyenschanz, un peu au dessous de cette ville, les fondements de St.-Pétersbourg furent jetés plus près encore de l'embouchure de la Néva. Là, au bruit du canon, sur un sol ingrat, au milieu des marais et d'immenses forêts, Pierre a résolu de fonder la capitale de son empire, de s'abriter derrière une forteresse et comme si Dieu même l'eût ordonné, on voit s'élever tout-à-coup et comme par enchantement (волшебство) St.-Pétersbourg et Cronstadt, superbe ville, magnifique forteresse, dont l'Europe admire le plan et l'exécution.

Bientôt après, Dorpat et Narva furent repris aux Suédois. En 1704, la terreur que Charles XII inspirait en Pologne, fit déposer Auguste et Stanislas Leczinski fut proclamé roi à sa place. Non content de cette humiliation, Charles pénètre en Saxe, entre à Leipzig, se fait livrer le malheureux Patkul qu'il fait périr dans les tortures et repasse la Vistule sur les glaces pour s'avancer dans la Lithuanie. Dans son orgueil, il ne voulait faire la paix, disait-il, avec la Russie qu'à Moscou même. Aux forfanteries (хвастовство) du roi de Suède, Pierre se contente de répondre: «Mon frère Charles veut faire l'Alexandre; peut-être l'est-il, mais il ne trouvera pas en moi un autre Darius». En même temps il donnait ordre à son armée qui résistait aux Suédois de ne risquer aucune bataille en Livonie, de reculer toujours et de tout dévaster sur son passage.

Le Tsar connaissait l'impétuosité de Charles (пылкость), il savait qu'aucun obstacle (препятствіе) n'arrêterait ce prince et il espérait ruiner l'armée suédoise par la fatigue de la marche, par la disette (недостатокъ) et la rigueur du climat. Charles en effet avançait toujours; il avait traversé la Bérésina, franchi la rivière de Bibitch sous le feu de l'artillerie russe, mais au moment où tous croyaient qu'il allait marcher droit sur Moscou, on le vit, avec étonnement, prendre sa route du côte de l'Ukraine. Les Cosaques de ce pays avaient pour hetman le Polonais Mazeppa qui voulait se rendre indépendant de la Russie et avait promis son secours à Charles XII. Le général Levenhaupt arrivait aussi de la Livonie avec une armée de 18,000 combattants, mais elle fut complètement battue par les Russes au-delà du Dniéper, vers la Lesna et une seconde fois en 1708, entre le Dniéper et la Soïa. Ces deux victoires préparèrent tous les succès que les Russes obtinrent dans la suite; la bataille de Lesno, disait Pierre le Grand lui-même dans son journal, fut la mère de celle de Poltava. Pour comble de bonheur, les Cosaques se détachèrent de Mazeppa et celui-ci ne rejoignit Charles XII qu'avec quelques troupes qu'il avait prises à sa solde.

Charles, abandonné de la fortune, se raidissait (упорствовать) contre le sort et s'avançait à travers les villages réduits en cendres. Au mois de décembre 1708, commença l'un des hivers les plus rigoureux dont le souvenir se soit conservé. Les corbeaux tombaient morts au milieu de leur vol; les soldats succombaient par milliers; un grand nombre eurent les pieds et les mains gelés. Cependant le monarque suédois, opiniâtre dans son fol héroïsme, fermait l'oreille aux gémissements de son armée et aux avis de ses plus sages conseillers. Pénétrant toujours plus avant dans l'Ukraine, perdant chaque jour de ses forces, sans espérance fondée d'en acquérir de nouvelles, tourmenté par la famine, inquiété par l'ennemi, il s'arrêta enfin pour faire le siége de Poltava, où il espérait trouver des munitions et des vivres (mai 1709).

C'était là que Pierre l'attendait. Dès qu'il sut que Poltava était assiégé, il rassembla ses quartiers. La cavalerie, ses dragons, son infanterie, Cosaques, Kalmouks, s'avancèrent de vingt endroits; lui-même arriva devant la place le 15 juin 1709, conduisant une armée d'environ 60,000 combattants. Charles, blessé dans une rencontre d'un coup de carabine qui lui avait fracassé le pied, se fit porter sur un brancard (носилки) et s'avança au devant de son ennemi. L'action devint bientôt générale. Pierre faisait, dans son armée, la fonction de général-major; le général Bauer commandait la droite, Menchikoff la gauche, Schérémetieff, le centre. Le brancard de Charles fut mis en pièces; il se fit porter sur des piques. Pierre de son côté reçut plusieurs coups dans ses habits et dans son chapeau; enfin, après deux heures de combat, les Suédois furent partout enfoncés, la confusion se jeta dans leurs rangs et Charles XII fut obligé de fuir devant le Tsar qu'il avait autrefois tant méprisé. Il monta à cheval en souffrant d'extrêmes douleurs et précipita sa marche vers le Dniéper.

Les Russes comptèrent neuf mille Suédois morts sur le champ de bataille de Poltava. Ils firent, pendant l'action, deux à trois mille prisonniers et quelques jours après, Menchikoff, poursuivant les restes de l'armée de Charles XII, força, de nouveau, quatorze mille hommes de cette armée à se rendre à discrétion (безусловно): jamais victoire n'avait été plus complète. Pierre s'adressant à ses soldats du milieu de ce champ de gloire, s'écria dans un mouvement d'orgueil et d'enthousiasme: Je vous salue, enfants les plus chéris de mon cœur! ô vous que j'ai formés à la sueur de mon front! Enfants de la patrie et qui lui êtes aussi indispensables que l'âme au corps qu'elle anime! — Il ne se trompait pas du reste sur l'importance du succès qui venait de couronner ses armes.

Aux premières nouvelles de la bataille de Poltava, une révolution générale éclata dans les esprits et dans les affaires, en Pologne, en Saxe, en Suède, en Danemark. Pierre réclamait la Livonie, l'Ingrie, la Carélie et une partie de la Finlande; le Danemark revendiquait (требовать обратно) la Scanie (province de Suède sur le Sund); Stanislas, abandonné, renonçait à la couronne de Pologne qu'Auguste de Saxe s'empressait de reprendre, la Prusse enfin redemandait la Poméranie.

Ainsi, dit Voltaire, la valeur infortunée de Charles XII ébranlait (потрясать, тронуть) tous les édifices que la valeur heureuse de Gustave Adolphe (1594—1632) avait élevés. Quelques mois après la bataille de Poltava, il

ne restait plus rien de l'œuvre de ce grand homme. La prise de Viborg, de Riga, de Rével fit passer sous la domination de Pierre I la Carélie, la Livonie, l'Esthonie (1710).

La guerre recommença bientôt entre la Russie et la Turquie. Au mois de Novembre 1710, la guerre fut signifiée au peuple de Constantinople par l'exposition d'une queue de cheval et suivant l'usage barbare des Turcs, Tolstoï, ambassadeur de Russie, fut arrêté et conduit au château des Sept-Tours. Pierre répondit à cet outrage par une déclaration de guerre qui fut lue dans la principale église de Moscou.

Après une campagne assez malheureuse sur le Pruth, qui se termina en 1711, Pierre ne rentra dans ses États que pour obtenir de nouveaux succès sur les Suédois en leur enlevant la Finlande et en les battant sur la Baltique à la hauteur de l'île d'Aland (1713—1714).

C'est ainsi que la Russie, grâce au génie de Pierre I, s'élevait à ce degré de puissance qui ne fit qu'augmenter sous les successeurs de ce prince et qui devait bientôt la rendre si redoutable en Europe.

141. Les pique-niques à St.-Pétersbourg.

Un des grands amusements des habitants de St.-Pétersbourg pendant l'hiver ce sont les pique-niques (пикникъ) ou parties de traîneaux qui se font aux environs de la ville. Si les nuits d'été sont magnifiques ici, les belles soirées d'hiver ont aussi leurs agréments, quand le vent ne fait pas sentir ses rigueurs et que la terre est couverte d'une épaisse couche de neige qui double le plaisir du traînage. Les rues étincellent comme si elles étaient pavées de diamants et à la campagne, la neige est tellement durcie par le froid qu'elle enfonce à peine sous le poids du traîneau. Les trois chevaux de la troïka volent plutôt qu'ils ne courent; le clair de lune est superbe et augmente le plaisir de la soirée; le silence de la campagne, la solitude de la forêt, interrompus seulement par le bruit des sonnettes du cheval du milieu (qui va continellement au trot pendant que les deux chevaux de côté ne cessent de galoper) ou par celles d'un attelage lointain rapellent à l'esprit le calme et la tranquillité des plus beaux jours. Les fines branches des pins élancés sont couvertes de givre et paraissent entourées d'une écorce argentée; on dirait que le bouleau s'est revêtu d'un feuillage de glace pendant que tous les autres arbres restent nus et découverts. Le bouleau est le plus bel ornement des forêts du Nord pendant l'hiver, que ses branches soient comme pétrifiées et couvertes de cristaux glacés ou qu'elles se balancent au gré de la brise, dépouillées de tout ornement. Le sol est comme rayé par l'ombre des arbres qui se dessine avec finesse sur la blancheur de la neige. On croirait que la clarté, la belle transparence de la nuit fait sentir son influence sur tous les promeneurs; la gaîté est partout et passe d'une troïka à l'autre, la conversation est animée, de joyeux chants se font entendre. Ces belles excursions se font quelquefois le jour; mais si les promeneurs s'attendent à avoir un beau clair de lune, le retour n'aura certainement lieu que la nuit et ils ont raison, car c'est l'heure où la nature parle le plus à l'âme et où les cœurs se livrent le mieux à la joie.

142. Mort de Pline le naturaliste.

Vous me priez, écrit Pline le jeune à Tacite, de vous apprendre au vrai comment mon oncle est mort, afin que vous puissiez en instruire la postérité. Je vous en remercie, car je conçois que sa mort sera suivie d'une gloire immortelle, si vous lui donnez place dans vos écrits. Quoiqu'il ait péri par une fatalité qui a désolé de très-beaux pays et que sa perte, causée par un accident mémorable qui lui a été commun avec des villes et des peuples tout entiers, doive éterniser sa mémoire; quoiqu'il ait fait des ouvrages qui dureront toujours, je compte pourtant que l'immortalité des vôtres contribuera beaucoup à celle qu'il doit attendre (quamvis ille plurima opera et mansura condiderit, multum tamen perpetuitati ejus scriptorum tuorum æternitas addet).

Il était à Misène où il commandait la flotte. Le 23 août, environ une heure après-midi, ma mère l'avertit qu'il paraissait un nuage d'une grandeur et d'une figure extraordinaires. Après avoir été quelque temps couché au soleil et avoir pris un bain d'eau froide (usus ille sole, mox frigida) il s'était jeté sur un lit où il étudiait. Il demande sa chaussure et monte en un lieu d'où il pouvait le mieux voir ce prodige. Il était difficile de discerner de quelle montagne ce nuage sortait, mais depuis, l'événement a découvert que c'était du mont Vésuve. La forme du nuage approchait de celle d'un arbre, surtout de celle d'un pin; un vent souterrain le poussait sans doute avec impétuosité et le soutenait à une certaine hauteur; on le voyait alors se dilater et se répandre (in latitudinem vanescebat). Il paraissait tantôt blanc, tantôt noirâtre, tantôt de diverses couleurs. Ce prodige surprit mon oncle qui était très savant, il le crut digne d'être examiné de plus près. Il ordonne d'appareiller sa frégate légère (liburnicam aptari) et se presse d'arriver au lieu d'où le monde fuit et où le péril paraissait plus grand. Il faisait ses observations et les dictait. Déjà sur les vaisseaux volait la cendre plus épaisse et plus chaude, déjà tombaient autour d'eux des cailloux et des pierres calcinées, déjà la mer semblait refluer et le rivage devenir inaccessible, lorsqu'il dit à son pilote qui lui conseillait de gagner la pleine mer: — La fortune favorise le courage, tournez du côté de Pomponianus (Fortes fortuna juvat, Pomponianum pete).

Pomponianus était à Stabie et dans sa crainte il avait déjà retiré tous ses meubles sur les vaisseaux et attendait, pour partir, un vent favorable. Mon oncle le trouva tout tremblant et pour dissiper sa frayeur il se fait tranquillement porter au bain, puis se met à table et soupe avec toute sa gaieté (lotus accubat atque coenat hilaris). Cependant on voyait, en plusieurs endroits, des flammes s'élever; mais mon oncle pour rassurer ses compagnons (in remedium formidinis) leur dit que c'étaient des villages abandonnés qui brûlaient. Il se coucha et dormit d'un profond sommeil; on l'entendait même ronfler (meatus animae) de l'antichambre. La cour commençait à se remplir de cendres; on l'éveille, il sort; les maisons étaient déjà ébranlées; hors de la ville, on voyait les pierres tomber en plus grand nombre; il fallut choisir entre deux dangers, on préféra la rase campagne. En partant, ils se couvrent la tête d'oreillers (cervicalia) attachés avec des

mouchoirs (linteis). La nuit était sombre, affreuse. On s'approcha du rivage, la mer était grosse et fort agitée d'un vent contraire. Là, mon oncle demanda de l'eau, but deux fois et se coucha sur un lit qu'il fit étendre. De nouvelles flammes et une odeur de soufre mirent tout le monde en fuite. Mon oncle se lève, s'appuie sur deux valets et dans le moment tombe inanimé. La fumée trop épaisse l'a sans doute suffoqué, car il avait la poitrine faible et la respiration embarrassée (clauso stomacho qui illi natura invalidus et angustus et frequenter interaestuans erat). La lumière ne revint qu'après trois jours au bout desquels on retrouva son corps tout entier, couvert de la même robe qu'il portait au moment de sa mort et dans la posture d'un homme qui repose, plutôt que d'un homme qui est mort. Tout ce que je vous raconte, je l'ai vu moi-même ou appris par des témoins oculaires. C'est à vous de raconter la chose comme vous le voudrez; il y a une bien grande différence entre écrire pour un ami ou pour la postérité (aliud amico, aliud omnibus scribere. Vale.).

143. La Princesse Lubomirska et l'Ours.

La Princesse Lubomirska se promenait un jour en traîneau dans une sombre forêt. Au détour d'un sentier étroit, elle se trouve tout-à-coup en présence d'un ours que la faim rendait furieux. Le cheval s'effraie, bondit et renverse le traîneau; l'ours s'avance. Le laquais voulant sauver la vie de la princesse se jette entre elle et l'ours et commence avec celui-ci une lutte acharnée (остервенѣлый), mais son sabre se casse. La Princesse, qui avait gardé toute sa présence d'esprit, saisit deux pistolets, s'avance derrière le terrible animal, lui tire deux coups dans les oreilles et l'étend mort à ses pieds.

144. Espièglerie (шалость) d'un singe.

Un savant Professeur de l'Université de Coïmbre avait élevé un singe qu'il aimait beaucoup et qu'il laissait dans son cabinet de travail, lorsqu'il se rendait à la Faculté. Un jour cependant l'animal s'échappa et suivit son maître. Il entre à l'Université sans être aperçu, se glisse dans l'auditoire, monte à la tribune derrière son maître et commence à répéter tous les gestes de l'éloquent Professeur. Les élèves commencèrent à rire, ce qui étonna beaucoup le savant qui parlait de choses très-sérieuses et il leur fit des reproches. Le Professeur recommença, les rires se renouvelèrent. Enfin un des élèves indiqua la cause de cette gaîté générale et le Professeur rit lui-même de cette espièglerie de son singe. Il fut obligé, pour ce jour, d'interrompre son cours et de reconduire chez lui le malencontreux (злополучный) animal.

145. Éducation.

Vous est-il né un fils, concevez d'abord de lui les plus hautes espérances, cela vous rendra plus soigneux dès le commencement. On dit tous les jours qu'il n'est donné qu'à un très petit nombre d'hommes de comprendre

ce qu'on leur enseigne et que la plupart, faute d'intelligence, perdent leur temps et leurs peines. Cette plainte n'est pas fondée; il s'en rencontre beaucoup, au contraire, qui ont autant de facilité à concevoir que d'aptitude à apprendre. C'est que cela est dans la nature de l'homme; et de même que l'oiseau est né pour voler, le cheval pour courir, la bête feroce pour nuire, de même l'homme est né pour penser et exercer cette intelligence active qui a fait attribuer à son âme une origine céleste. Les esprits stupides et rebelles à toute instruction sont dans l'ordre intellectuel ce que les monstres sont dans l'ordre physique, leur nombre est infiniment petit.

Les nourrices ne doivent point avoir un langage vicieux, doivent être aussi vertueuses que possible et parler correctement, car ce sont elles que l'enfant entendra d'abord et dont il essayera de reproduire les paroles. Les parents doivent posséder beaucoup de savoir, les mères surtout, qui, dans les premières années, sont toujours avec les enfants. Qui ne sait l'influence que Cornélie, mère des Gracques, exerça sur ses enfants. Quant aux pédagogues, ce que j'ai à leur recommander par-dessus tout, c'est qu'ils soient véritablement instruits ou qu'ils sachent du moins qu'ils ne le sont pas, car je ne connais rien de pire que ces gens qui pour avoir une légère teinture des lettres, s'imaginent être savants; ils sont souvent les plus impérieux, d'unesévérité outrée, et communiquent leur sottise à leurs élèves.

Je suis d'avis que l'enfant commence par le grec parce que le latin, notre propre langue, s'apprendra toujours facilement et que les Grecs sont nos devanciers dans les sciences. Les deux langues doivent pour ainsi dire marcher de front. Quelques-uns veulent que l'enfant ne commence qu'à sept ans, mais je pense qu'aucun âge ne doit être privé de soin. Mettons à profit les premières années, et sans tourmenter l'enfant ou lui faire haïr l'étude, qu'on exerce une seule faculté, la mémoire, plus développée chez les enfants que chez les adultes et que l'étude soit un jeu pour lui (lusus hic sit). Je veux qu'on prie l'enfant, qu'on le loue, qu'il soit toujours bien aise d'avoir appris ce qu'on veut qu'il sache et quand il refusera d'apprendre, qu'on enseigne à un autre pour exciter sa jalousie.

Les études ont leur enfance (sed est sua etiam studiis infantia) et comme les corps les plus robustes ont eu de faibles commencements, le lait et le berceau; de même, l'éloquence la plus sublime a ses premiers vagissements, doit bégayer ses premiers mots et hésiter sur la forme des lettres. *(Quintilien, Inst. oratoire 42—120).*

146. Le Calife de Cordoue et la veuve.

Le calife de Cordoue avait voulu agrandir ses jardins et faire élever un pavillon sur un petit champ qui les bornait et qui était le bien d'une pauvre veuve. Celle-ci refusa. Le prince s'empara du petit champ et un palais tout brillant d'or y fut élevé. La pauvre femme alla se plaindre au cadi (судья) de Cordoue. L'affaire était difficile: le cadi, homme de bien, monta sur son âne et se rendit auprès du calife, à l'heure même, où entouré de sa cour, ce prince était dans le pavillon. Le cadi portait avec lui un grand sac. Après s'être prosterné devant le calife, il le pria de lui accorder la permission de remplir son sac avec la terre du jardin. Le roi,

qui était bon, y consentit. Le sac plein, le cadi, avec cette familiarité orientale qui se mêle à la servitude, dit au roi: Ce n'est pas tout, pour achever ton œuvre, il faut que tu m'aides à charger ce sac sur mon âne. Le calife essaie et trouve le fardeau trop lourd. Prince, dit gravement le cadi, si ce sac qui ne renferme qu'une bien petite partie de cette terre t'a semblé si lourd, comment pourras-tu porter devant Dieu le poids de cette terre tout entière que tu as usurpée? Le roi fut touché et rendit le champ à la pauvre femme, en lui laissant le pavillon avec ses richesses.

147. Richard Cœur-de-Lion (1157—89—99).

Dans le petit nombre de troubadours qui prirent la croix, il faut compter Richard, Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre. Richard, seigneur d'Anjou dans sa jeunesse, avait eu un commerce fréquent avec ces gentils troubadours de la Provence et de l'Auvergne; il parlait et chantait leur langue. Quand il devint roi d'Angleterre, il fut suivi à sa cour nouvelle par un grand nombre de troubadours qui étaient là comme un cortége d'honneur. Dans ses guerres, dans ses aventures lointaines, Richard garda le souvenir de cette poésie provençale et la cultiva, et ses vers excitent encore un vif intérêt. Il montra, avec l'audace de Charles XII, plus de politique et de prudence. Toujours errant ou combattant hors de ses Etats, son nom remplit cependant tous les vieux monuments de l'Angleterre. Peu de rois ont moins habité leur royaume et y ont laissé une trace plus profonde que Richard.

Après avoir tué tant de Sarrasins, livré tant de combats, il revint de la croisade sans armée. Débarqué en Europe sur les côtes de Dalmatie, il voulut traverser seul le territoire d'un de ses plus grands ennemis, le duc Léopold d'Autriche dont il avait abattu une fois l'étendard déjà planté sur une tour de la Palestine.

En passant par la Styrie, il fut arrêté par Léopold et jeté dans une tour; puis Léopold le vendit à l'empereur Henri VI, qui le retint dix-huit mois captif. Il fut retrouvé, dit-on, par le troubadour Blondel qui alla à sa recherche de château en château, chantant au pied des forteresses, et qui entendit du fond d'une tour la voix de son maître qui achevait la chanson que lui-même venait de commencer.

148. Le chevalier au moyen-âge.

Quand un enfant avait le bonheur de naître fils de gentilhomme et que cet enfant était vif, allègre (весёлый), on le tirait à sept ans des mains des femmes et l'on commençait son éducation. Il n'avait guère autre chose à faire que de courir et de s'exercer au saut et à la lutte. Bientôt il devenait damoisel (господчикъ) ou page, qualités à peu près semblables que l'on a même souvent confondues ensemble. Depuis lors il était presque toujours éloigné de la maison paternelle et mis chez quelque haut baron ou seigneur du voisinage. Il y servait le maître et souvent la dame du château et portait les lettres de cette dernière, si elle savait écrire. Il faisait aussi l'apprentissage de la chasse et de la guerre, lançait et rappelait le faucon (соколъ) maniait la lance et l'épée et s'endurcissait à la fatigue et aux

plus périlleux exercices; on lui parlait surtout de guerres et de combats. Dans ces études plus amusantes que le grec et le latin de nos jours, il gagnait quatorze ans. Alors il était fait écuyer (оруженосецъ), comme écuyer-tranchant (форшнейдеръ) ou échanson (виночерпецъ). Le jeune homme continuait à se former par la conversation et l'action, beaucoup plus que par aucune étude régulière. Puis il devenait archer ou homme d'armes. Là surtout l'éducation militaire devenait très-sévère; l'homme d'armes avec son cheval s'élançait et franchissait des fossés. A vingt-un ans il était fait chevalier. L'aspirant (кандидатъ) était amené à l'autel par son père et par sa mère ou ses parrains (крёстный отецъ) et après la cérémonie le jeune chevalier sautait sur son cheval de bataille.

149. Grande ressemblance.

Deux frères jumeaux se ressemblaient beaucoup et s'habillaient toujours l'un comme l'autre. La ressemblance était telle que leurs domestiques même ne pouvaient les reconnaître l'un de l'autre. Un jour, ils s'amusèrent d'une scène assez plaisante. L'un d'eux fit appeler un barbier. Après s'être fait raser un côté, il prétexte (извиняться) une affaire pour passer dans une autre chambre où son frère se tenait. Celui-ci prend la serviette, se la passe au cou et vient s'asseoir dans le fauteuil que l'autre venait de quitter. Le barbier voyant que la barbe est déjà revenue, croit qu'il a affaire au diable, jette un grand cri et s'évanouit. Pendant qu'il revient à lui, le premier reprend tranquillement sa place et ce ne fut qu'en voyant les deux frères que le barbier consentit à continuer l'œuvre qu'il avait commencée.

150. La ferme.

Rien n'est plus beau qu'une vaste maison rustique; de longues écuries règnent à droite et à gauche; cinquante vaches occupent un côté avec leurs génisses; les chevaux et les bœufs sont de l'autre, leur pâture tombe des greniers dans leur crèche. Les granges sont au milieu, les basses-cours (птичій дворъ) et les bergeries contiennent de nombreux habitants fort bruyants; là sont les pressoirs (тиски), la fruiterie, les logements des domestiques; au-delà s'étendent les grandes prairies, les terres cultivées avec le plus grand soin. Les arbres sont chargés de fruits dans le verger; les abeilles donnent leur miel en abondance, les mûriers (шелковица) nourrissent les vers à soie, les fleurs réjouissent l'odorat et la vue.

151. La journée

Le matin paraît, une lueur douce l'annonce à l'orient. Le lièvre craintif sort des champs de blé, les bois retentissent du champ des oiseaux, le berger quitte sa cabane avec ses nombreux troupeaux qu'il mène au pâturage, le fermier distribue à ses enfants et à ses ouvriers les travaux de la journée; dans la ville, le marchand ouvre sa boûtique et attend les acheteurs.

Le soleil monte et dissout les nuages ; midi avance. La chaleur dessèche la végétation, le moissonneur dépose sa faux et se repose de sa longue fatigue, couché à l'ombre de quelque beau chêne. Phébus commence à descendre et se précipite vers les rivages d'Amphitrite ; il donne un dernier regard à la terre et disparaît. Un vent plus frais agite les bois et les ruisseaux et fait ondoyer les champs de blé. Le berger revient à sa cabane, le laboureur, pour oublier les travaux des champs, presse ses enfants contre son cœur. Le firmament est tout resplendissant d'étoiles, l'éclatante Vénus paraît et annonce l'heure du repos ; le silence la suit, la terre devient muette, ses habitants jouissent des douceurs du sommeil.

152. Les saisons.

Le printemps amène les fleurs et fait bientôt oublier les rigueurs de l'hiver. Tout renaît dans la nature, lorsque l'Été, l'éclatant fils du Soleil paraît et vient dorer nos champs. Près d'un ruisseau limpide, l'homme aime à respirer le bon air, le parfum des fleurs, à suivre le mouvement des abeilles, à écouter le chant des oiseaux, à se rappeler les plaisirs de son jeune âge. Mais déjà la Vierge s'éloigne et la Balance s'avance tenant dans sa main l'égalité des jours et des nuits. Les rayons du soleil sont plus tempérés ; le moissonneur prend sa faux et fait la récolte des dons de Cérès, les arbres sont chargés de fruits qui se détachent et couvrent la terre, la vigne porte les plus belles grappes, le vendangeur se met joyeusement à l'œuvre, sa figure exprime le bonheur. Les jeunes filles et les garçons dansent dans le vignoble après avoir rempli leurs corbeilles ; le vigneron va préparer ici le bourgogne délicieux, là le joyeux champagne, ailleurs le bordeaux qui lui donnera la force et la santé.

Les hirondelles s'assemblent ; elles se rendent dans des pays plus doux. C'est que l'hiver approche, qu'il va couvrir la terre d'un blanc linceul (саванъ) et que ces charmants oiseaux ne veulent connaître que le soleil et la joie qu'il crée partout sur son passage.

153. Une mer tranquille.

Un vent favorable remplissait déjà nos voiles ; les rameurs fendaient les ondes, la mer était couverte de navires ; les mariniers poussaient des cris de joie ; les rivages s'enfuyaient loin de nous, les collines et les montagnes s'aplanissaient peu à peu. Nous commencions à ne plus voir que le ciel et l'eau. Le soleil était radieux et dorait le sommet des montagnes que nous découvrions (увидѣть) encore un peu sur l'horizon. Tout le ciel, peint du plus bel azur, nous promettait une heureuse navigation.

154. Amour fraternel.

Le fils d'un riche négociant s'était, dans sa jeunesse, adonné (предаваться) à tous les vices et avait irrité son père à tel point, que celui-ci fit son testament longtemps avant sa mort, déshéritant (лишать наслѣдства)

son fils aîné et laissant tous ses biens à son fils cadet. Le fils aîné s'était déjà corrigé avant la mort de son père, mais celui-ci ne croyant pas à sa sincérité, n'avait voulu ni le recevoir, ni lui pardonner.

Le père mort, le fils cadet appela son frère et lui dit: Notre père m'a laissé tous ses biens et a voulu te punir, lorsque tu étais mauvais fils. Tu ne l'es plus aujourd'hui, reprends donc la part qui te revient et soyons toujours bons frères.

155. Une aventure de Scarron.

Scarron, célèbre auteur satirique (1610—1660), auteur du Virgile travesti et premier mari de Madame de Maintenon perdit, tout jeune encore, l'usage de ses membres. Voici la cause que l'on en donne dans le Maine, son pays natal. Un jour de mardi gras, les jeunes gens s'étaient habillés grotesquement et suivaient la route d'Angers en faisant toutes sortes de folies. Scarron, qui voulait se distinguer par-dessus tous les autres, se frotte de miel tout le corps et se plonge dans un tonneau rempli de plumes. Le peuple, étonné de voir un tel monstre, le poursuit. Les enfants accourent, les pierres volent à sa tête. Scarron fuit à toutes jambes, arrive près d'une rivière, s'y jette sous un pont et échappe ainsi à la populace. Scarron, effrayé, y resta tout le jour, mais depuis lors, il ne recouvra jamais l'usage de ses jambes.

156. Origine des étrennes.

Beaucoup d'enfants et de grandes personnes s'occupent des étrennes et en ignorent la signification. Le mot *étrennes*, anciennement *estrenne*, vient du latin *strenae*. Tatius ayant reçu, comme un bon augure, des branches coupées dans un bois consacré à la déesse *Strenua* (la force) le premier jour de l'an, voulut renouveler cette coutume les années suivantes. On échangea des présents qui étaient comme les heureux présages d'une année nouvelle. Ces fêtes se célébrèrent plus tard en l'honneur de Janus. On y ajouta bientôt des félicitations, des vœux de bonheur et cette charmante coutume s'est perpétuée jusqu'à nous.

157. Modes nationales.

Un roi de Fez, ayant appris qu'il y avait parmi ses esclaves un célèbre peintre, le fit appeler et lui dit: Il faut que tu me fasses un tableau représentant un personnage de chaque nation que tu connais; si tu réussis, je te donne la liberté; mais aie soin que les costumes soient parfaitement représentés. — Je ferai de mon mieux, répond le peintre, et en effet ayant reçu les matériaux, il se mit à l'œuvre avec tant d'ardeur que le roi fut enchanté du tableau. Le Français seul n'avait pas de costume, il était nu. — Pourquoi donc, dit le Roi, n'as-tu pas habillé le Français d'après le costume de sa nation? — C'est que, dit le peintre qui s'était contenté de lui mettre une pièce d'étoffe sous le bras,

Il change si souvent de mode,
Que mon art ne sachant où se déterminer,
Lui donne de l'étoffe, afin qu'il s'accommode
Comme il voudra l'imaginer.

Il paraît que le roi partageait l'avis du peintre, car il le mit aussitôt en liberté en lui donnant une magnifique récompense.

158. Bravoure désespérée.

Le capitaine Casa-Bianca, natif de Corse, commandait l'Orient qui venait de conduire Napoléon en Égypte. Son fils se trouvait sur le même vaisseau, lorsque le 1er août 1798, une flotte anglaise, commandée par l'amiral Nelson, attaqua les vaisseaux français devant Aboukir près de l'embouchure du Nil. Les soldats se battirent de part et d'autre avec acharnement (остервенение). Casa-Bianca reçut une blessure mortelle et un peu plus tard le vaisseau prenait feu. Le jeune Bianca attache son père à un tronçon (обломокъ) de mât qu'il descend à la mer, s'y jette à côté de lui et se dirige vers le rivage. Tant de courage méritait d'être récompensé; malheureusement, le feu ayant gagné le magasin à poudre, le bâtiment sauta avec un fracas épouvantable et les deux malheureux, qui se trouvaient encore à proximité du vaisseau, furent engloutis dans les flots.

159. Marie Stuart (1542—1587).

Cette princesse écossaise épousa, à l'âge de 16 ans (1558), le roi François II, de France qui la laissa veuve après un an et demi de mariage. Après la mort de sa mère, Régente d'Écosse, elle retourna dans son pays, mais bientôt elle fut renfermée sous la garde du comte Douglas dans la prison de Loch-Leven.

Le fils de ce seigneur, touché par les larmes de sa captive lui donna le moyen de s'évader et Marie arriva bientôt au milieu de quelques amis fidèles. Cependant les troupes de la reine furent bientôt vaincues par les rebelles et Marie s'étant réfugiée chez la reine Élisabeth d'Angleterre, fut mise à mort après vingt ans de captivité.

160. Helsingfors.

Il faut environ un jour pour arriver de la capitale de la Russie dans celle du grand-duché de Finlande. L'approche d'Helsingfors étonne tous les voyageurs; le port est vaste et protégé par l'importante forteresse de Swéaborg, bâtie sur 7 îles. Sa position imprenable lui a fait donner le nom de Gibraltar du Nord. En 1808, l'amiral Cronstedt qui défendait la place dut capituler et la remettre aux Russes. En 1855, Swéaborg fut assiégé et bombardé, mais en vain, par la flotte anglo-française.

En s'adressant au Gouverneur-général d'Helsingfors ou au commandant de la forteresse, on obtient quelquefois l'autorisation de la visiter et le curieux sera bien récompensé, s'il réussit, de la peine qu'il se sera donnée.

Helsingfors s'est beaucoup embelli depuis l'occupation russe, car la ville est devenue, en remplacement d'Abo, la capitale de la Finlande, et l'Université y a été transférée en 1827. Le Sénat, l'Université et la Cathédrale d'où la vue est magnifique, seront les premiers objets qui attireront l'attention du voyageur. L'Université contient 5 facultés, et 31 Professeurs; son Musée renferme une nombreuse collection d'animaux et de minéraux de la Finlande. La nouvelle église a été bâtie en forme de croix grecque et se distingue par son beau portique de colonnes corinthiennes; le bâtiment de l'Assemblée sur l'Esplanade, les casernes et les hôpitaux sont aussi des édifices assez remarquables. Le jardin Botanique, à une verste et demie de la ville, est une jolie promenade; la maison des bains mérite également une visite aussi bien que l'observatoire, ne fût-ce que pour jouir du haut de ce dernier, de la vue magnifique qu'on a sur toute la ville. Les curieux qui passeront quelques jours à Helsingfors feront bien d'aller voir Tavasthuus, jolie petite ville très-pittoresque, reliée à Helsingfors par un chemin de fer; on aura, en faisant cette excursion, une idée de toute la Finlande et de la beauté de ses lacs.

161. Les Russes.

Les étrangers, qui ont écrit sur la Russie, ont porté sur elle des jugements d'une louange ridicule ou d'une sévérité excessive souvent exagérée par la malveillance. — Le patriotisme est d'autant plus grand en Russie, qu'il se confond avec le sentiment religieux; pour le Russe en général, le Tsar, la noblesse et le peuple ne font qu'un; tous trois ensemble, ils constituent la Sainte Russie. Nous pouvons même encore écrire aujourd'hui ce que Madame de Staël écrivait en 1812: «La réputation d'invincible que les succès militaires ont donnée à cette nation, la fierté naturelle aux grands, le dévouement qui est dans le caractère du peuple, la religion dont la puissance est profonde, toutes ces causes font de la nation russe un peuple très-énergique ; jamais on ne peut voir un pays sous un jour plus avantageux que dans une époque de malheur et de courage. Rien n'égale l'héroïsme avec lequel grands et petits savent faire le sacrifice de la vie quand la patrie l'exige.»

Les grands Russiens, dit un auteur anonyme, sont un peuple d'agriculteurs et de trafiquants, pacifique et placide que la nature a doué des mêmes facultés et talents naturels qu'elle a départis aux plus éminentes de toutes les tribus slavonnes; sang léger, cœur dispos et plein d'insouciance, bonhomie naturelle et naïve, penchant de la bienfaisance, pratique la plus louable de l'hospitalité; courage à toute épreuve, amour de la patrie et du souverain légitime, et de la foi transmise de père en fils. Ajoutez à ces qualités une grande aptitude à tout, adresse, finesse, ténacité (ловкость, остроумiе, вязкость, цѣпкость) et vous aurez les principales qualités du grand Russien.

162. Réval.

La fondation de Réval remonte au commencement du 13e siècle. Ce n'était d'abord qu'un château fort lorsque vers les années 1227—30, quel-

ques habitants de Lubeck vinrent s'y établir pour le commerce et commencèrent à peupler l'endroit qui tire son nom soit de Reh-Fall (chute de chevreuil qui aurait eu lieu dans une chasse) ou de Refwel, en danois, banc de sable (мель) long et étroit. Tour à tour sous la domination danoise, de ses évêques, de l'ordre Teutonique ou de la Suède, la ville de Réval devint enfin avec le reste de l'Esthonie et la Livonie, le partage de la Russie, sous Pierre le Grand. Le Tsar prit toujours un plaisir particulier à visiter cette ville, ainsi que ses successeurs, Catherine II, Alexandre I et Nicolas.

La position de Réval est superbe et ce n'est pas sans raison qu'on l'a quelquefois comparée à celle de Naples. La vue dont on jouit du dôme sur la mer est des plus grandioses. Riante pendant l'été lorsque les nombreux bateaux sillonnent le golfe ou lorsque le soleil se couche radieux à l'horizon dans ces belles soirées qui font de Réval un séjour si ravissant, la vue prend un caractère de grandeur et de beauté toute particulière au moment de la débâcle, quand les énormes glaçons charriés par la mer et repoussés les uns par les autres se dressent, en se choquant, comme de hautes montagnes pour s'affaisser ensuite dans les abîmes et se relever encore plus menaçants, faisant un bruit semblable au sourd grondement du tonnerre dans le lointain. Les bains de Réval sont parfaitement organisés et très-fréquentés pendant l'été. C'est du palais de Catherinenthal que Pierre le Grand surveillait la construction du port et jouissait avec un légitime orgueil de l'aspect de la première flotte Russe sur une rade (рейдъ) qu'il venait de conquérir par ses armes. La vallée de Catherinenthal est immense, les allées y sont parfaitement distribuées, offrent tout le jour une promenade agréable aux nombreux baigneurs, quelques points favoris où la société aime à se réunir pour entendre la bonne musique qui anime les soirées deux ou trois fois par semaine, et des endroits retirés également recherchés par les amis de la solitude et de la méditation.

163. Kazan.

Kazan, le point de jonction entre la Russie d'Europe et la Russie d'Asie est une ville très-remarquable. Le voyageur, l'antiquaire, l'architecte y trouveront une ample collection de matériaux les plus intéressants pour leurs goûts respectifs. Les rues sont régulièrement bâties et sillonnées par d'élégants équipages, la civilisation de la classe fashionable n'est guère moins avancée que celle de St.-Pétersbourg ou de Moscou. Les salons des seigneurs de Kazan sont riches et élégants, la société qu'on y rencontre accomplie; les dames réunissent dans leurs manières et leur conversation tous les charmes que peuvent procurer le rang, la fortune et l'éducation la plus distinguée; partout l'étranger trouvera l'hospitalité la plus cordiale.

Batyi, Khan de la célèbre horde d'or au 13e siècle, avait l'habitude, dit-on, de venir dans la vallée où se trouve aujourd'hui Kazan, pour se livrer à la chasse des animaux sauvages dont la contrée était alors infestée. Selon l'usage des peuples nomades, on préparait le repas du Souverain et des autres chasseurs, ses compagnons, dans un grand chaudron qui se

perdit un jour dans la rivière en y puisant de l'eau. Grande fut la désolation des chasseurs affamés qui durent se passer ce jour-là de dîner et la rivière reçut, en mémoire de ce fait, le nom de la rivière du chaudron en Arabe Kazan, d'où le mot Russe Kazanka. Plus tard, le même Prince fit bâtir une ville au même endroit et il est tout naturel qu'il lui ait donné le nom de la rivière qui lui rappelait le jour où il avait dîné par cœur avec toutes les personnes de sa suite, ce que personne ne fait volontiers, pas même les Princes.

164. Novgorod la grande.

Le voyage de St.-Pétersbourg à Novgorod est une de ces excursions que doit faire toute personne qui s'intéresse aux antiquités de la Russie. Le trajet se fait de St.-Pétersbourg à Volkhova par le train de Moscou et de là à Novgorod par le bateau à vapeur. Pendant l'hiver le voyageur s'arrête à Tchudovo, aussi sur la ligne de Moscou, et se rend de là en traîneau jusqu'à Novgorod distânte d'environ 15 lieues.

Novgorod la grande est située sur le Volkhof. Les seuls monuments où l'on puisse lire la gloire de son passé, sont aujourd'hui ses églises, seuls restes qui survivent de son ancienne prospérité. Novgorod fut le berceau de l'empire Russe et remonte au 5e siècle; c'est dans cette ville que Rurik fixa sa résidence en 862. Après que le trône grand-ducal eut été transféré à Kief, Novgorod ne fit que s'agrandir et prospérer par la paix dont elle jouit et par les priviléges qui lui furent accordés. Qui peut résister à Dieu et à Novgorod la grande? disait le proverbe ancien. Néanmoins cette puissance formidable n'empêcha pas Jean III, Grand-Duc de Moscou, de s'emparer de la ville et de l'incorporer à ses Etats en 1478. Le commerce que Novgorod entretenait avec la ligue hanséatique lui avait donné des richesses incalculables et sa population s'élevait jusqu'à 400,000 âmes. La première monnaie russe y fut frappée dans la première moitié du 15e siècle. Jean IV apprenant plus tard que les Novgorodiens voulaient se soumettre au Prince de Lithuanie, apparut soudainement devant la ville qu'il saccagea, sans en excepter les églises et les monastères. Quelque temps après, nous retrouvons Novgorod unie à la Suède, mais ce fut pour retomber bientôt et pour toujours sous la domination de la Russie.

165. Tchesma.

L'Impératrice Catherine II voulant conserver un souvenir de la glorieuse victoire que sa flotte avait remportée sur les Turcs à Tchesmé en 1770 fit bâtir, à 8 verstes de St.-Pétersbourg, un palais dans le goût asiatique, sur le modèle des châteaux qui s'élèvent sur les rives du Bosphore et des Dardanelles. Après la mort de l'Impératrice, Tchesmé fut abandonné et depuis cette époque il ne reçut guère d'hôtes impériaux qu'à de rares occasions où la Russie était plongée dans le deuil; la première fois en 1826 quand le corps de l'Empereur Alexandre I fut déposé dans l'église de Tchesma, la seconde au mois de juin, pour recevoir également la dépouille de son

Épouse, l'Impératrice Élisabeth, la 3e en octobre 1860, lors de la translation des restes mortels de Sa Majesté l'Impératrice Alexandra, mère de S. M. l'Empereur Alexandre II, actuellement régnant.

En 1830, l'Empereur Nicolas fit don de ce palais et l'on y fonda une maison pour les invalides. Sous le règne de l'Impératrice Catherine, il y avait chaque année à Tchesma une promenade et une foire très-fréquentées le jour de la Saint-Jean. L'Impératrice elle-même aimait parfois à y assister.

166. La femme hussard.

Vers la fin de l'année 1806, Napoléon passait une grande revue au Champ-de-Mars. Lorsqu'il arriva au 6e hussards, il aperçut un soldat hors des rangs et s'écria aussitôt: — Pourquoi ce hussard n'est-il pas à son poste? Qu'il soit mis pour huit jours aux arrêts. — Sire, reprit le colonel, qu'il me soit permis de vous demander la grâce de mon volontaire. — Qu'il vienne ici, dit l'Empereur. — Pourquoi as-tu quitté les rangs? — Je n'y suis jamais entrée, sire, je suis au régiment comme volontaire. — Depuis quand? — Depuis huit ans. — Qui t'a engagé à prendre du service? L'amour de mon pays et de mon mari. — Quel rang a ton mari? — Maréchal-des-logis (гоффурьеръ). — Connaissez vous la manœuvre? — Oui, Sire, et le maniement (владѣніе) du sabre. — Nous allons le voir, dit Napoléon. — Colonel, faites avancer un peloton (взводъ) et vous, femme, entrez dans les rangs. — Elle manœuvra son cheval avec la vigueur et l'assurance (смѣлость) du meilleur soldat. — Je te fais, dit l'Empereur à la femme, maréchal-des-logis, va rejoindre ton régiment, voilà pour tes galons (галунъ). Bretonne (c'était le nom de la femme) se distingua partout jusqu'à la bataille de Waterloo où elle fut gravement blessée et emmenée prisonnière en Angleterre. Après la mort de Louis XVIII, elle revint en France et reçut une pension de Charles X. Son fils resta fidèle à Napoléon pendant son séjour à l'île d'Elbe.

167. Le gigot de Mallebranche.

Mallebranche, né à Paris en 1638 et plus tard célèbre philosophe, s'imaginait avoir sans cesse un énorme gigot (баранье плечо) de mouton à l'extrémité de son nez. On l'abordait: — Comment se porte M. Mallebranche? — Bien, si ce n'est cet horrible gigot qui me tourmente par son poids et par son odeur. — Comment ce gigot? — Mais ne le voyez-vous donc pas pendu, là-bas, au bout de mon nez? — Si l'on riait, Mallebranche se fâchait sérieusement. Un confrère, homme d'esprit, voulut le guérir. — Eh bien! mon cher Mallebranche, comment va votre gigot? vous incommode-t-il toujours? Mallebranche, heureux d'avoir enfin trouvé un homme qui voit plus clair que les autres, s'approche pour le remercier. — Permettez, dit le confrère, j'ai mon rasoir, je vous ferai l'opération. — Mon ami, dit le philosophe, je vous devrai plus que la vie. — En un clin d'œil (въ мигъ), l'ami avait légèrement entamé (надрѣзывать) le bout du nez

de Mallebranche et élevait en triomphe un énorme gigot qu'il avait caché sous son manteau. — Ah! s'écria Mallebranche, je vis, je respire, je suis sauvé. — Dès lors, Mallebranche ne souffrit plus aucune persécution de la part de son gigot et il devint le célèbre Mallebranche.

168. On peut faire du bien à tout âge.

Dès que le jeune Napoléon, plus tard duc de Reichstadt (Bohème) sut parler, il devint, comme presque tous les enfants, grand questionneur. Sa gouvernante répondait à toutes ses demandes utiles et tâchait de développer (развивать) son vif désir de faire du bien aux malheureux.

Un jour le jeune Prince vit sous ses fenêtres une femme en deuil qui tenait par la main un tout petit garçon de trois ou quatre ans également en deuil. Celui-ci tenait une pétition qu'il montrait de loin au jeune Prince.— Pourquoi ce garçon est-il en noir? demanda le jeune Napoléon. — Sans doute, dit la gouvernante, que son père est mort.— Je veux le voir et lui parler. — La mère et l'enfant furent aussitôt appelés. — C'était une veuve dont le mari avait été tué dans la dernière campagne et qui sollicitait une pension.

Le jeune Napoléon prit la pétition et promit de la remettre à son papa.—Le lendemain, en allant embrasser l'Empereur: — Voici, papa, dit le jeune Prince, une pétition d'un garçon bien malheureux; son père est mort pour toi, donne-lui une pension. — Napoléon serra son fils dans ses bras, l'embrassa, et accorda aussitôt la grâce demandée.

169. Curiosité et indiscrétion (нескромность).

Monsieur de la Condamine (célèbre voyageur et géographe né à Paris en 1701, mort en 1774, qui a laissé un voyage à l'Équateur et dans l'Amérique du Sud) était très-curieux et même indiscret. Un jour qu'il rendait visite à Madame de.... il la trouva assise à son secrétaire, écrivant à une de ses amies. Elle demanda à M. de La Condamine la permission de continuer pour ne pas manquer le courrier, ce que Monsieur accorda fort poliment. Le savant se plaça en même temps derrière la dame et lut ce qu'elle écrivait. La dame s'en étant aperçue dans un miroir qu'elle avait devant elle, ne fit aucune remarque, mais se contenta d'écrire: Je vous en dirais davantage, ma chère, si M. de la Condamine n'était pas à lire derrière moi. — A peine a-t-elle écrit ces mots que notre curieux tout confus et se trahissant lui-même (измѣнять самому себѣ) s'écrie: Je vous demande mille pardons, Madame, je vous assure que je ne lisais point.

170. Malheur arrivé à Charles VI, roi de France.

Dans l'année 1393, Charles VI avait réuni une armée contre Montfort, duc de Bretagne qui avait envoyé des hommes pour assassiner le connétable Cliton. En traversant la fôret du Mans, le Roi avait fort peu d'hom-

mes avec lui. Tout-à-coup, un paysan en chemise, les pieds nus, se jette sur la route, saisit la bride du cheval du roi et lui crie d'une voix rauque (сиплый): — Roi, retourne, tu es trahi (измѣнять). Après avoir dit ces mots, il disparut. Le Roi ne dit mot, mais sa figure changea, son corps frémissait. En sortant de la forêt, Charles n'avait avec lui que deux pages; l'un, presque endormi par la fatigue et la chaleur, laissa tomber sa lance sur le casque de l'autre. Le Roi, effrayé, tire l'épée, tombe sur ses propres gens et en tue quatre.

Les forces du roi étaient épuisées; on le désarma et on le coucha sans connaissance sur un chariot. Ramené au Mans, le roi y resta six mois dans une démence complète.

171. Honneurs rendus aux animaux.

Alexandre le Grand avait un cheval nommé Bucéphale qui ne se laissait monter que par son maître pour lequel il se mettait alors toujours à genoux. Bucéphale sauva plusieurs fois la vie d'Alexandre, aussi celui-ci, pour honorer la mémoire de son coursier, fit-il bâtir, après sa mort, la ville de Bucéphalie, dans l'Inde sur l'Hydaspe (aujourd'hui le Djélem).

Caligula, empereur romain (37—41), avait un cheval nommé Incitatus. Il le nomma consul et le fit pontife. Ce cheval mangeait à la table de l'empereur qui lui servait lui-même de l'orge dorée et lui présentait du vin dans une coupe d'or où il avait bu le premier.

A Siam, à Laos, on rend les plus grands honneurs aux éléphants blancs; ailleurs, on vénère les souris; en Égypte, on adorait autrefois la plupart des animaux et les habitants de l'Inde et du Gange ont encore aujourd'hui le plus profond respect pour leurs tigres, leurs crocodiles et en général pour tous les animaux qui peuvent leur nuire et leur inspirent une grande crainte.

172. Le Roi, le Comte et le Peintre.

Holbein, le célèbre peintre, étant à la Cour de Henri VIII, roi d'Angleterre (1509—1547), ce prince l'engagea à lui faire un tableau et lui défendit de le montrer à qui que ce fût. Un comte, curieux de voir l'œuvre du peintre, vint frapper à la porte, Holbein lui crie qu'il ne peut ouvrir. Le seigneur heurte longtemps et Holbein irrité, court à la porte, l'ouvre et jette le comte en bas de l'escalier. Holbein courut alors chez le Roi, lui raconta ce qui s'était passé et Henri lui fit grâce à condition qu'il ferait des excuses au comte. Celui-ci refuse, demande justice, veut se venger. Le Roi le fait venir.—Je vous traiterai, dit le Roi, comme vous traiterez Holbein et je veux voir le respect que vous avez pour votre souverain. Je puis du reste, ajouta le roi, élever sept paysans à la qualité de comte, mais de sept comtes je ne puis pas faire un seul Holbein. Le comte, voyant la colère du roi et craignant de l'irriter encore davantage, rendit son amitié à Holbein et devint depuis lors son plus zélé protecteur.

173. Loups.

Il n'existe dans toute l'Angleterre ni loups, ni sangliers (кабанъ). C'est au règne d'Edgar le Pacifique (957—975) de la race saxonne qu'on en fait remonter la destruction (разрушеніе). Ce prince, pacifique pour les hommes, fit une guerre d'extermination à ces animaux malfaisants et exigea des Gallois qu'ils lui payassent chaque année un tribut de trois cents têtes de ces animaux. En quelques années, ils furent entièrement détruits.

En France, on essaya plusieurs fois, mais en vain, de s'en débarrasser. Charlemagne avait déjà donné là-dessus des ordres très-sévères, mais les guerres civiles permirent bientôt à ces animaux de se multiplier d'une manière effrayante. En 1438, sous le règne de Charles VII (1422—1461) et après une famine, une foule de loups pénétrèrent même dans la ville de Paris et y dévorèrent plus de soixante personnes. Leurs têtes furent alors mises à prix.

La France compte encore aujourd'hui une foule de loups dans ses forêts; mais ces animaux ne sortent plus guère que lorsqu'ils sont poussés par la faim ou par la rigueur de l'hiver.

174. Titres de Dauphin et de Prince de Galles.

Humbert, prince du Dauphiné, ayant perdu son fils unique qu'il avait laissé tomber dans l'Ysère, laissa, en 1343, sa principauté au futur roi de France Charles V, âgé seulement de huit ans, à condition que le fils aîné des rois de France porterait à perpétuité le titre de Dauphin.

Les fils aînés des rois d'Angleterre depuis Édouard I (1282) portent le titre de prince de Galles. Les Gallois ne voulant pas reconnaître, pour souverain, un prince étranger et attendant toujours un libérateur (освободитель) de leur nation bretonne ou gauloise, Édouard les engagea à reconnaître pour prince son fils aîné né à Caernarvon dans leur pays, le 25 avril 1284. Les Gallois acceptèrent la proposition de leur vainqueur et depuis lors, le titre de Prince de Galles est resté aux fils aînés des rois d'Angleterre.

175. Présence d'esprit.

Un calife de Bagdad, l'horreur des peuples par sa cruauté, voulut un jour parcourir les provinces de son empire pour savoir comment son peuple vivait et ce qu'il disait de son monarque. Chemin faisant, il rencontre un homme qui lui paraît simple et ingénu (простосердечный):—Ami, lui dit-il, je viens de Bagdad où l'on est très-mécontent du calife, qu'en pense-t-on dans ces provinces? — Ce n'est pas un homme que notre calife, dit celui-ci c'est un tigre, c'est un monstre. — Que lui reproche-t-on? (упрекать) — Il traite ses sujets comme des chiens et s'abreuve de leur sang. — Le connais-tu? — Non, j'espère ne jamais rencontrer une bête si féroce. — En bien! lève les yeux, c'est à lui que tu parles. — L'Arabe répondit avec

beaucoup de sang-froid et de fierté (гордость). — Et toi, sais-tu qui je suis? — Non. — Je suis de la famille de Zobair dont chacun des descendants devient fou un jour de l'année, mon jour est aujourd'hui. — Le calife admirant sa présence d'esprit le quitta en disant: — Tu descends, mon ami, d'une famille extraordinaire, mais tu es certainement le fou le plus sage que j'aie rencontré en ma vie.

176. Le duel.

Gustave Adolphe, roi de Suède (1611—1632) regardait, comme Louis XIV le fit plus tard, les duels comme la ruine de la discipline dans son armée. Il prononça la peine de mort contre ceux qui se battraient de cette manière; mais deux officiers étant venus quelque temps après lui demander de vider leur querelle l'épée à la main: Je vous le permets, dit le Roi, mais je veux assister au combat. A l'heure fixée, le Roi arriva avec un corps d'infanterie et un bourreau qu'il avait fait venir tout exprès. — Messieurs, dit-il, en s'adressant aux officiers, je vous permets de vous battre, mais aussitôt que l'un de vous sera tué, le bourreau coupera la tête de l'autre.

A ces mots, les officiers restent immobiles, ne sachant que faire; enfin ils se jettent aux genoux du roi, lui demandent pardon et se jurent l'un à l'autre une amitié éternelle.

177. Les enfants d'Édouard IV.

Édouard IV, roi d'Angleterre, chef du parti de la Rose-Blanche, monta sur le trône en 1461 et mourut en 1483, laissant deux fils dont l'aîné n'avait que douze ans. Leur oncle, l'ambitieux Richard, duc de Glocester, se fit nommer roi et fit jeter les deux princes en prison. Il résolut même de s'en défaire. Il engagea le lieutenant de la Tour à les faire mourir sans bruit, mais celui-ci ayant manifesté toute l'horreur qu'il ressentait à l'idée d'un pareil crime, Richard lui envoya l'ordre de remettre pour vingt-quatre heures les clefs de la forteresse à Tyrrel, maître des écuries. La même nuit, le scélérat (злодѣй) entra dans la chambre où reposaient les deux frères et les fit étouffer sous des oreillers. Les deux princes furent enterrés dans une fosse au bas de l'escalier.

178. Bienveillance.

Le comte de Sanzai était le bienfaiteur de tous les pauvres; sa bourse leur appartenait plus qu'à lui-même. — Monsieur le comte, lui dit-on un jour, une pauvre femme est venue implorer (умолить) vos bontés, que voulez-vous faire pour elle? — Quel âge a-t-elle? — Soixante-dix ans. — Est-elle bien malheureuse? — Elle le dit. — Il faut l'en croire, donnez-lui vingt-cinq francs. — Vingt-cinq francs, Monsieur le comte, mais la somme est trop forte et d'ailleurs (сверхъ того), la femme est juive. — Une juive! Oh alors, c'est bien différent, donnez-lui-en cinquante et dites-lui que je suis heureux, que pour la secourir, elle ait eu recours à un chrétien.

179. Histoire de bottes.

Napoléon, après le siége de Toulon, mécontent de la convention nationale, demanda la permission d'aller servir en Turquie où l'on voulait faire la guerre à l'Autriche. Il renonça à ce projet, après avoir reçu le commandement de l'artillerie en Hollande. La Convention ne lui avait accordé que quinze jours pour se rendre à son poste. Napoléon, avant de partir, commanda plusieurs paires de bottes et le cordonnier en les lui apportant la veille de son départ, lui présenta en même temps son mémoire. Napoléon, dont la bourse était vide, veut donner un bon (повеленіе къ платежу) sur le ministre de la guerre. Le bottier refuse et Napoléon lui remet ses bottes et en commande d'autres, ce qui lui fait perdre du temps. Sur ces entrefaites, il reçoit de Barras quelques lignes qui lui annoncent que quelque chose se prépare et qu'il doit rester à Paris. En effet, le 5 octobre (13 vendémiaire 1795) une nouvelle révolution éclatait. La fortune et la position de Napoléon changèrent tout-à-coup et l'on a souvent dit depuis ce temps, que Napoléon était devenu empereur à propos de bottes (по случаю).

180. Transformation miraculeuse.

Frédéric le Grand (1740—1786) donnait la plus grande attention à la discipline de son armée et punissait les moindres fautes avec la plus grande sévérité. Il se déguisait (переодѣваться) même souvent pour mieux connaître la conduite de ses soldats. Dans une de ses promenades, il rencontra un de ses gardes qui était ivre. — Comment se fait-il, camarade, dit le roi, qu'avec une paye si minime, vous puissiez trouvez le moyen de vous enivrer? je reçois la même chose que vous et je ne puis jamais m'accorder ce plaisir. — Tu m'as l'air d'un bon diable, dit le garde, tape là-dessus (ударять) et je te dirai comment je fais. — Frédéric lui donna la main. — Aujourd'hui, dit le soldat, j'ai rencontré un pays (землякъ) et j'ai voulu le régaler. Inutile de chercher dans ma bourse, elle était vide. J'engageai (отдавать подъ закладъ) quelques effets, entre autres la lame de mon sabre. — Mais comment feras-tu pour la reprendre? — Des économies, mon brave, pendant quelques jours et tout sera racheté. D'ici là, nous n'avons aucune revue. — Merci du conseil, dit Frédéric et bonne nuit. — Le lendemain, la garde apprenait qu'une revue aurait lieu le même jour. Frédéric arriva devant ses soldats et reconnut immédiatement son homme de la veille. La revue se fit avec le même soin que toujours et le Roi fit sortir des rangs un des soldats dont les armes n'étaient pas en ordre. S'adressant à celui qu'il avait rencontré la veille; —Tire ton sabre, dit Frédéric, et donne quelques coups de plat (плоскость) à ton camarade afin qu'il apprenne à tenir ses armes en meilleur état. — Le soldat se jeta aux genoux du Roi, implorant la grâce de son camarade, mais Frédéric fut inflexible (непреклонный). — Puisque Votre Majesté est inexorable (неумолимый), dit le soldat, je prie Dieu de faire un miracle; et tirant

son sabre, il ajouta: O Providence, je te remercie, tu as changé en bois la lame (пластина) de mon sabre. — Frédéric sourit de cette présence d'esprit, recommanda aux soldats de soigner leurs armes et se tournant du côté du farceur (шутникъ): Toi surtout, dit il, sois sur tes gardes (остерегаться), car un second miracle ne te sauvera pas de la plus sévère des punitions.

181. La double métamorphose.

Un bon paysan de l'Auvergne fut chargé par son maître de porter un lièvre à un de ses amis qui demeurait à une assez grande distance. L'animal fut mis dans un sac et Blaise partit. Ayant trouvé une auberge, à mi-chemin, il s'y arrêta pour boire un verre de piquette (плохое вино). Quelques Messieurs causèrent avec lui et ayant appris la commission qu'il allait faire, ils résolurent de lui jouer un tour. Après l'avoir fait sortir de la chambre sous un prétexte (предлогъ) quelconque, un de ces plaisants (забавникъ) prit le lièvre et le remplaça par un chat. Blaise après avoir vidé sa choppe (половина штофа), souhaita le bonjour à ses compagnons et continua sa route. En arrivant au lieu de sa destination, il dit: Monsieur, je vous apporte un lièvre que mon maître vous envoie. — Très-bien, dit le Monsieur, je vous remercie. — Blaise ouvrit le sac, mais à son grand étonnement, c'était un chat. — Par Dieu (ради Бога), dit Blaise, c'était cependant bien un lièvre quand je suis parti. — Reprenez votre chat, dit le Monsieur, et retournez chez votre maître qui a voulu s'amuser à vos dépens (на счётъ). Blaise reprit son fardeau et partit d'assez mauvaise humeur. En passant vis-à-vis du cabaret, il voulut de nouveau s'y rafraîchir et raconter l'aventure qui lui était arrivée. Les mêmes farceurs qui y étaient encore, rirent de bon cœur et se décidèrent à compléter la farce. On l'attira de nouveau hors de la chambre en lui montrant quelque chose de curieux et le lièvre fut remis dans le sac. Blaise ne vit rien, reprit son sac sur les épaules et cette fois les plaisants lui souhaitèrent un heureux voyage et bon retour. — En arrivant chez lui et voyant son maître: Savez-vous, dit Blaise, vous avez fait un joli cadeau à votre ami en lui envoyant un chat au lieu d'un lièvre. — Va-t'en, triple animal, répliqua celui-ci, ouvre-moi le sac. — Eh bien, dit Blaise, en croirez-vous vos yeux? — A peine avait-il dit ces mots que le lièvre se précipitait hors du sac. — Blaise ne pouvait revenir de sa surprise, il tremblait. Par Jésus, dit-il, là c'était un chat, ici c'est un lièvre! — Remets-le dans le sac, dit le maître et fais une seconde fois la route. — Non, maître, je vous en supplie, envoyez une autre personne, car si le diable a pu changer votre lièvre en chat et le chat en lièvre, il pourrait aussi cette fois me changer en âne et je ne veux pas risquer de porter les longues oreilles et d'aller à quatre pattes tous les jours de ma vie.

182. Instinct et cruauté.

Un gentilhomme nommé Pellisson avait été condamné à cinq ans de prison après la disgrâce de Fouquet, ministre des finances sous Louis XIV.

Le ministre lui-même avait été incarcéré à perpétuité à cause du mauvais état du trésor sous son administration.

Pendant son emprisonnement, Pellisson qui connaissait la valeur du temps et ne pouvait rester oisif, s'occupait à lire et à écrire et comme relâche à l'étude, il jouait souvent de la flûte. Chaque fois qu'il jouait, il remarquait qu'une grande araignée (паукъ), qui avait fait sa toile (паутина) dans un coin de la chambre, sortait de son trou et venait écouter la musique. Pellisson, pour l'encourager et l'apprivoiser (дѣлать ручнымъ), continuait de jouer et enfin l'araignée devint si familière qu'elle venait même manger dans la main du prisonnier. De ce moment, ce fut un compagnon pour le pauvre détenu et une distraction dans ses moments de tristesse.

La chose étant parvenue à la connaissance des geôliers (тюремщикъ), ceux-ci la racontèrent au gouverneur de la Bastille, homme insensible et sans pitié qui faisait de sa forteresse l'endroit le plus redoutable devant lequel on ne passait qu'en tremblant, dans la crainte d'y entrer un jour soi-même et d'être exposé à toutes les cruautés de son gouverneur. Celui-ci se rendit immédiatement chez Pellisson. — J'ai appris, dit-il, que vous avez un compagnon. — C'est vrai, repliqua Pellisson, et quoique nous ne puissions converser ensemble, nous pouvons cependant nous entendre. — J'ai de la peine à comprendre ce qu'on m'a raconté, dit le gouverneur, tant la chose est admirable. — Pellison ne soupçonnant (полагать) pas les mauvaises intentions du gouverneur, appela immédiatement l'insecte qui vint manger sur sa main et se laissa caresser (ласкать). Le gouverneur saisissant l'occasion, jeta l'araignée par terre, l'écrasa et sortit de la prison sans dire mot.

Pellisson sortit bientôt de la Bastille, rentra en grâce auprès du roi qui le combla même de faveurs, mais toute sa vie, l'ancien prisonnier répéta qu'il ne pardonnerait jamais au gouverneur son acte de cruauté.

183. Les étudiants dupés (обманывать).

Deux étudiants de l'université d'Iéna, voulant profiter d'un congé, allèrent à la campagne où ils dépensèrent bientôt jusqu'à leur dernier sou. Ne sachant plus que faire, ils se grattèrent l'oreille et se dirent : Allons dans une petite auberge, nous en imposerons (обманывать) par notre science et nos bonnes manières et l'on nous fera crédit. Ils commandèrent donc un dîner copieux et des vins généreux. Vint le moment où l'aubergiste présenta le compte. — Nous n'avons pas d'argent, dirent les étudiants, mais vous n'avez rien à craindre, vous ne perdrez pas une obole. Nous sommes des savants et par nos profondes études, nous avons appris que les hommes reviennent sur la terre tous les cent ans. Adieu donc, l'ami, dans cent ans, à pareil jour, nous reviendrons chez vous et nous vous solderons. — Messieurs, dit l'hôtelier, quoique simple dans mes habits et d'une position peu élevée, j'ai fait aussi de profondes études, et depuis longtemps je professe (исповѣдывать) la même doctrine que vous; elle n'est pas neuve, vous n'en êtes pas les inventeurs. Et tenez, hier, en revoyant mes régistres, j'ai retrouvé qu'il y a juste aujourd'hui cent ans, vous avez dîné chez moi comme vous venez de le faire et vous avez éga-

lement promis de me payer aujourd'hui. Je vous fais donc crédit, avec le plus grand plaisir, pour le dîner d'aujourd'hui, mais je ne vous laisserai pas sortir de chez moi avant que vous ayez soldé le dîner que vous y avez fait, il y a cent ans.

Les étudiants étaient battus sur leur propre terrain. Ils envoyèrent aussitôt un billet à leurs camarades et ceux-ci leur expédièrent immédiatement de quoi reprendre le chemin de la ville et de la Faculté.

184. L'école de village.

L'impression que j'éprouvai en entrant dans l'école de M. Gamet eut quelque chose de frappant et de solennel, j'y arrivai escorté de mes deux tantes; c'était la première fois que je voyais tant d'enfants réunis; ils avaient tous un livre ou un cahier sous leurs yeux; devant le maître se dressait un grand tableau noir tout couvert de figures (образъ, фигура) blanches; un élève debout, son livre fermé devant lui, récitait (сказывать наизусть) une leçon. M. Gamet descendit de son bureau et m'adressa quelques paroles pour me recommander d'être bien sage et bien obéissant; il me semblait que j'étais dans notre église, tant je me sentais ému; je m'assis sur mon banc, le corps droit, la tête haute, les mains étendues sur mes genoux et je demeurai immobile m'attendant à chaque instant à quelque chose d'extraordinaire. M. Gamet, après avoir salué mes tantes, qui sortaient, remonta à son bureau, et quand je me vis seul parmi tant de monde, j'eus peur et me mis à pleurer.

Je ne tardai pas à être tiré de mes larmes par un rude coup de pied que m'allongea (наносить), sous le banc, un petit garçon assis derrière moi; je me retournai vivement, il avait les yeux fixés sur son livre, la tête dans ses mains, l'air tranquille. Je ne lui dis rien, mais je cessai de pleurer. Une heure après, nous étions les meilleurs amis du monde.

(Rondelet.)

185. La terre et ses mouvements.

La terre est, comme nous l'avons vu, une planète. Elle est la plus rapprochée du soleil après Mercure et Vénus et elle est la plus grosse après Jupiter, Saturne et Uranus. Elle a pour satellite (спутникъ) la lune dont la douce lumière dissipe l'obscurité de nos nuits et divise l'année en douze mois, parce que la lune tourne environ 12 fois autour de la terre, pendant que celle-ci fait sa révolution annuelle autour du soleil. L'année lunaire est de 354 jours.

Comme toutes les autres planètes, la terre est de forme sphérique ou ronde, mais très-légèrement aplatie en deux points opposés qu'on appelle pôles. L'aplatissement (сплющенность) est d'environ $^1/_{300}$ du diamètre de la terre. Les preuves de la sphéricité (шаровидность) de la terre sont nombreuses; ainsi dans les éclipses de lune, l'ombre de la terre forme toujours sur la lune une tache de forme circulaire (кругообразный), donc la terre doit être ronde elle-même. Lorsque dans un port de mer, on voit un vaisseau s'éloigner, sa base disparaît d'abord, puis sa voilure (парусъ)

et enfin l'extrémité du grand mât, ce qui n'arriverait pas si la terre était plate. Enfin depuis trois cents ans, des voyageurs ont fait le tour du monde dans tous les sens et ont ainsi démontré avec la dernière évidence la forme ronde de notre planète. La terre a environ 9000 lieues ou 40,000 kilomètres de circonférence et 32 millions de lieues carrées de surface. Comme toutes les planètes, la terre a deux mouvements, celui de rotation en vertu duquel elle tourne sur elle-même, celui de translation (обращеніе) qui la fait marcher autour du soleil. Pour faire un mouvement de rotation sur elle-même, la terre emploie 24 heures et pour accomplir son grand mouvement de révolution autour du soleil, il lui faut 365 jours et environ 6 heures. Cette révolution de la terre forme les années et les saisons. Dans l'espace de 4 ans, nous avons une année de 366 jours qué nous nommons en français bissextile. La dernière année du siècle pendant 300 ans consécutifs n'est pas bissentile dans les pays étrangers comme en Russie. Ainsi les années 1700, 1800 et 1900 ne sont pas bissextiles, d'après le calendrier grégorien, tandis qu'elles le sont d'après le calendrier julien suivi en Russie, ce qui donne aujourd'hui une différence de 12 jours entre l'ancien et le nouveau style.

186. Alexandre I à l'opéra de Paris.

Il est plus facile de se figurer que de peindre le concours du peuple parisien lorsque l'Empereur se rendit pour la première fois au théâtre. Il avait été décidé qu'on jouerait le Triomphe de Traján, mais avant l'arrivée de l'Empereur, la toile se leva et il fut annoncé qu'il ne plaisait pas à Sa Majesté d'accepter pour elle-même les louanges dont cet opéra est rempli et que les Français avaient choisi pour payer à Alexandre leur tribut de reconnaissance. La foule apprit en même temps qu'on représenterait la Vestale. Au moment de l'apparition de l'Empereur, les cris de joie qui semblaient faire trembler l'immense édifice du théâtre se prolongèrent plus d'un quart d'heure et se répétèrent toute la soirée. Les musiciens jouèrent l'air si populaire de Henri IV et l'acteur Laïs lut, en l'honneur de l'Empereur, des vers qui furent bientôt répétés par tout le peuple. Les loges étaient remplies de femmes élégantes qui avaient épuisé toutes les finesses de la mode pour donner plus d'éclat à leurs attraits. Deux grenadiers du régiment de Paul étaient debout, faisant sentinelle à côté du rideau, et leur présence dans cette soirée n'était point peut-être une des scènes les moins curieuses qu'offrait ce jour-là l'opéra de Paris.

187. Une forteresse dans les monts Ourals.

La forteresse de Biélogor se trouvait à 40 verstes (10 lieues) d'Orenbourg. La route suivait la rive escarpée du Iaïk. Le fleuve n'était pas encore gelé et ses eaux plombées (свинцовыя) se détachaient tristement (грустно чернѣли) sur les rives monotones couvertes d'une neige blanche. Derrière s'étendaient les steppes des Kirghiz. Je m'enfonçai dans des réflexions qui étaient, pour la plupart, fort tristes. La vie de garnison avait

peu d'attrait (привлекательности) pour moi. Je m'efforçai de me représenter le capitaine Mironoff, mon chef futur, et je me le figurai comme un vieillard sévère, colère, ne connaissant rien que son service et prêt, pour chaque bagatelle, à me mettre aux arrêts, au pain et à l'eau. Cependant il commençait à faire sombre. Nous allions assez vite. — Y a-t-il loin jusqu'à la forteresse? demandai-je à mon cocher. — Pas loin, répondit-il; on la voit déjà. — Je regardai de tous côtés m'attendant à voir de redoutables bastions, des tours et des retranchements, mais je ne vis rien excepté un village entouré d'une palissade de poutres. D'un côté se trouvaient trois ou quatre meules (скирда) de foin à moitié couvertes de neige de l'autre un moulin tout courbé (скривившаяся) avec ses ailes d'écorce paresseusement baissées. — Où est donc la forteresse, demandai-je avec étonnement. La voilà. répondit le cocher, en montrant le village et comme il disait ce mot, nous y entrâmes. Près de la porte, j'aperçus un vieux canon de fonte (чугунную); les rues étaient étroites et tortueuses (кривы) les cabanes basses et en grande partie couvertes de chaume. — J'ordonnai d'aller chez le commandant et au bout d'une minute, la kibitka s'arrêta devant une maisonnette en bois bâtie sur un lieu élevé, près d'une église également en bois.

188. Proclamations d'Alexandre I et de Napoléon I.

Au début (при началѣ) de chaque campagne, les chefs d'armée s'adressent généralement à leurs soldats par des proclamations, résumant (излагая) en quelques lignes les principes sur lesquels est fondée la guerre que l'on entreprend. Ces proclamations sont des souvenirs historiques, portant en eux-mêmes le cachet de la manière de penser des généraux ou des chefs supérieurs, et par là il me semble qu'il ne sera pas inutile de placer sous les yeux de nos lecteurs, comme parallèle, la proclamation par laquelle Napoléon I annonça à son armée la guerre qu'il commençait contre la Russie et celle qui fut donnée par Alexandre I quelques jours avant l'entrée des troupes russes en France.

«Soldats, dit Napoléon I, la Russie est entraînée par la fatalité (рокомъ). Sa destinée doit s'accomplir. Nous croit-elle vraiment dégénérés (переродившимися)? Ne sommes-nous plus les mêmes guerriers qui combattaient à Austerlitz? Passons le Niémen, portons la guerre sur le territoire russe. Cette campagne couvrira de gloire (прославитъ) les armes de la France et la paix que nous conclurons sera durable et mettra fin à l'influence pernicieuse (пагубному вліянію) de la Russie dans les affaires de l'Europe.»

Écoutons maintenant les paroles d'Alexandre I.

«Guerriers, votre bravoure et votre courage vous ont conduits de l'Oka au Rhin. Ces deux vertus que vous avez héritées de vos pères nous mènent même plus loin. Nous passons le Rhin et nous entrons dans les limites du pays avec lequel nous avons une guerre sanglante et cruelle. Nous avons déjà sauvé notre patrie et nous l'avons couverte de gloire; nous avons rendu à l'Europe sa liberté, son indépendance. Il nous reste

à couronner cette grande œuvre par une paix désirée. Que la tranquillité et la paix s'établissent sur le globe terrestre, que chaque état soit uniquement gouverné par ses propres autorités et heureux sous ses propres lois. Que dans chaque pays fleurissent, pour la prospérité commune des peuples, la religion, la langue, les sciences, les arts et le commerce. Voilà nos voeux et à Dieu ne plaise que nous désirions la continuation des querelles et des destructions. Les ennemis, en entrant dans notre empire, nous ont causé beaucoup de maux, mais ils en ont reçu un châtiment bien terrible; la colère de Dieu les a rudement frappés, car l'inhumanité et la brutalité (звѣрство) ne peuvent être agréables au Dieu de miséricorde. Oublions leurs œuvres, soldats, portons-leur, non la vengeance (месть) et l'animosité (злобу) mais l'amitié et une main tendue pour la paix et la réconciliation.

189. Funérailles de Lomonossoff.

La mort de Lomonossoff a éveillé dans ses contemporains un sentiment profond. Ils étaient encore frappés (поражены), éblouis (ослѣплены) par l'éclat de cette resplendissante lumière, de ce météore passé avec l'éclat du tonnerre à l'aurore de la civilisation qui apparaissait en Russie, et tout-à-coup on entend que le drame grandiose de sa vie vient de se terminer. Lomonossoff était couché dans son cercueil, calme et grand. Ses contemporains ne pouvaient, comme nous, le pénétrer dans son esprit, mais ils le pénétraient par leurs sentiments et les sentiments de ceux qui nous ont aimés, sont plus forts, je crois, que l'enthousiasme de ceux qui nous suivent. Sa figure était calme et sévère, les yeux étaient enfoncés comme après une longue tristese ou une sombre mélancolie. On voyait sur cette figure, autrefois si animée, que l'activité bouillante de l'homme de génie avait cessé, que ses pensées, ses sentiments, ses désirs, ses espérances s'étaient anéantis en un instant et que la Russie venait de perdre l'homme qui avait employé, à la servir, toute l'activité de sa belle carrière. Au jour fixé pour l'enterrement, tous ceux qui avaient plus ou moins connu Lomonossoff se réunirent dès le matin dans son logis. L'Impératrice témoigna le vif intérêt qu'elle prenait à la mort d'un homme qui était le plus bel ornement de son règne et Sa Majesté ordonna de donner une somme suffisante pour l'enterrement qui devait se faire avec magnificence. Le principal ordonnateur (распорядитель) était J. J. Schouvaloff, celui-là même qui s'était montré le plus constant protecteur de Lomonossoff. Involontairement les larmes lui venaient aux yeux, quand il donnait ses ordres près du cercueil de son ami. Beaucoup de personnes de distinction (знатный) présidaient à la cérémonie et l'on peut dire que tout ce qu'il y avait d'illustre et de grand à St.-Pétersbourg était réuni pour rendre les derniers devoirs (долгъ) à leur célèbre concitoyen. Enfin le long cortége se dirigea vers le couvent d'Alexandre Nevsky et parmi ceux qui suivaient le convoi, on remarquait le fabuliste et poète Soumarokoff. Il se retournait sans cesse vers ceux qui l'accompagnaient et répétait: C'était un grand homme, Messieurs, un bien grand homme. Lomonossoff est le Malherbe de notre pays, il ressemble à Pindare. Après l'aristocratie venait le peuple avec les connaissances de

Lomonossoff; leurs figures exprimaient la sincère émotion qu'elles éprouvaient d'une si grande perte.

La belle procession, le cortége parvint au monastère d'Alexandre Nevsky; le Métropolitain reçut le corps à l'entrée de l'église. Est-ce ainsi que j'aurais cru te rencontrer dans mon église, dit le vénérable Archevêque qui pouvait à peine contenir son émotion. Il maîtrisa cependant ses sentiments et commença l'office, assisté par l'évêque de St.-Pétersbourg et tout le clergé supérieur. Quand arriva le moment de la séparation éternelle, plusieurs sanglotaient; tous sentaient qu'ils voyaient pour la dernière fois la figure de l'homme extraordinaire et des gémissements se firent entendre dans toute la foule, mais quand les prières et les chants du clergé recommencèrent, tout se tut.

Le cercueil de Lomonossoff fut descendu doucement dans la tombe. Il n'était plus! Mais tout n'était pas fini pour l'homme qui avait su se couvrir d'une gloire durable et ce ne fut qu'après sa mort que la Russie comprit quelle perte elle venait de faire. L'Impératrice elle-même porta le deuil du grand poète et la tristesse qu'elle en éprouva se refléta (отразилось) sur les seigneurs de la cour qui ressentaient du reste assez vivement eux-mêmes la perte regrettable de l'homme qu'ils avaient aimé.

190. Mort de Richmann (1753).

Lomonossoff était déjà à la maison quand entra dans son cabinet sa femme, Christine, qui lui dit en passant.—Voilà un grand nuage qui vient du Nord!

Vraiment? lui demanda Lomonossoff.

Oui, un terrible nuage; voilà sans doute une grande joie pour toi.

En effet, dit Lomonossoff, et il se hâta d'aller sur le perron (крыльцо). Réellement, il venait du Nord un nuage tout noir qui annonçait un prochain orage. Le grondement du tonnerre se fit bientôt entendre; il n'y avait pas de pluie. Lomonossoff s'approcha de son appareil (снаряду) électrique, qui consistait en une tige en fer, placée sur le toit et à laquelle était attaché un fil d'archal (желѣзный прутъ). Il n'y avait dessus aucune trace d'électricité. En attendant, le tonnerre devenait plus fort et bientôt des étincelles électriques commencèrent à jaillir (выскакивать) du fil d'archal. Sur ces entrefaites, la femme de Lomonossoff vint l'appeler pour dîner. — Attends un instant, mon amie, vois donc quel étonnant phénomène (явленіе). Regarde, est-ce que ces étincelles ne sont pas de différentes couleurs? — En effet, elles sont bien de différentes couleurs, mais qu'est-ce donc? — Aujourd'hui encore Richmann disputait là-dessus avec moi et prétendait que la chose était impossible. D'autres personnes s'approchèrent du fil et le touchaient à tout moment; les étincelles jaillissaient de plus en plus. Enfin il retentit un si grand coup de tonnerre que tout le monde se sauva. Christine pria aussi son mari de s'éloigner, car elle avait peur pour lui. Cependant il resta encore quelque temps, jusqu'à ce que la force électrique fut épuisée (истощилась). Alors seulement il alla se mettre à table où la soupe l'attendait déjà.

Ils n'étaient que depuis quelques minutes à table quand la porte s'ouvrit brusquement et le domestique de Richmann entra dans la salle à manger. Sa figure était pâle, les larmes coulaient sur ses joues, il ne pouvait prononcer une seule parole.

Qu'y a-t-il? Quelqu'un t'a-t-il battu? demanda Lomonossoff. Le domestique rassembla ses dernières forces et annonça la fatale nouvelle: Richmann est mort, tué par la foudre. Lomonossoff sauta de table et courut chez son ami. Il était étendu sans vie. Sa pauvre veuve et sa mère étaient aussi pâles que lui. Il avait reçu la décharge électrique à la tête; on voyait une tache violette au front; le fluide avait traversé le corps en passant par les pieds et s'était écoulé par le plancher. Le pied et les orteils étaient bleus, le soulier était déchiré, mais sans brûlure. La mort avait été instantanée.

191. Entrée des Russes à Paris.

A 9 heures du matin nos troupes arrivaient aux portes de Paris. L'avant-garde se composait de la cavalerie légère de la division de la garde, ayant en tête les Cosaques de la garde. A quelque distance on voyait l'Empereur entouré d'une suite brillante et à sa suite venaient les grenadiers, puis la garde à pied, les cuirassiers et quelques bataillons autrichiens, prussiens et badois. La matinée était belle; le ciel, sous un soleil qui s'élevait radieusement, devenait à chaque instant plus pur et plus clair. Une foule innombrable remplissait les rues, garnissait les fenêtres ou couvrait les toits des maisons. Les Parisiens étaient silencieux, on eût dit qu'ils avaient quelque appréhension en voyant l'ennemi dans leurs murs. L'étonnement dura quelques minutes; tous se demandaient les uns aux autres: Où est donc l'Empereur? — Le voilà, voilà Alexandre, voyez donc avec quelle bonté il salue le peuple, avec quelle affabilité il lui adresse la parole. Les Français s'étaient imaginé qu'ils trouveraient dans les Russes des hommes à moitié sauvages, épuisés par les marches, parlant une langue barbare et incompréhensible, et portant le costume le plus étrange. Ils pouvaient à peine croire leurs yeux en voyant la beauté des uniformes russes, la splendeur de leurs armes, l'apparence joyeuse de l'armée, le beau teint de ces figures du Nord, les manières affables des officiers et en entendant leurs réponses pleines d'esprit et faites dans le plus pur français.—Vous n'êtes pasdes Russes, leur disaient les Parisiens, vous êtessans doute des émigrés qui revenez chez nous avec l'armée d'Alexandre. Ils furent bientôt convaincus du contraire et la louange de l'armée étrangère vola bientôt de bouche en bouche. Partout on ne parlait que des Russes, on vantait leurs bonnes manières et leur courtoisie exquise. Les femmes agitaient leurs mouchoirs aux fenêtres et aux balcons, de tous côtés retentissaient les cris de: Vive Alexandre! Vivent les Russes et ces cris étaient proférés par un million de voix. Sur les boulevards les vivats augmentèrent et dépassèrent toute mesure. C'est à peine si les chevaux pouvaient avancer, les habitants nous arrêtaient à chaque pas, faisaient l'éloge d'Alexandre, parlaient à peine des princes alliés. Les cris

de «Vive François ou Frédéric» se faisaient rarement entendre. Encouragés par l'affabilité de l'Empereur, les Français, demandèrent la rentrée des Bourbons et portaient des cocardes blanches ou agitaient dans l'air leurs mouchoirs de même couleur. Régnez sur nous, disaient les Parisiens à Alexandre, ou donnez-nous un monarque qui vous ressemble. Nous arrivâmes enfin aux Champs-Elysées, après avoir contemplé tous les monuments érigés pour célébrer la gloire des armes françaises. L'Empereur s'arrêta et fit défiler son armée devant lui. Les Parisiens, entraînés par la grandeur du spectacle, se précipitèrent en foule pour le voir de plus près. Ils priaient même nos soldats de descendre pour un instant de leurs chevaux, afin qu'ils pussent y monter et contempler pour un moment les traits de l'Empereur. Quand les régiments prussiens et autrichiens avancèrent, les gendarmes furent impuissants à contenir la foule, mais quand nos premiers grenadiers russes et la garde à pied apparurent, le peuple saisi de respect à la vue de ces figures guerrières, se rangea de lui-même, comme mu par un instinct secret et recula derrière la ligne assignée aux spectateurs. Ils regardaient avec étonnement les corps de la garde et les grenadiers et ils reconnaissaient que leur armée, même à l'époque où l'empire était à l'apogée de sa gloire, n'était pas dans un état plus florissant que nos troupes après trois campagnes qui devaient les rendre immortelles.

192. Modestie de Pierre le Grand (1682-89-1725).

C'était toujours avec l'humilité d'un chrétien que Pierre le Grand jouissait d'une victoire remarquable. Attribuant tous ses succès à la protection toute puissante de Dieu, il regardait les champs de Poltava comme un endroit sacré et comme une garantie de la gloire future de la Russie. Son esprit extraordinaire, vif, pénétrant et pieux ne doutait pas de la gloire et pour cela même sa reconnaissance envers le Tout-Puissant était inexprimable. Il la proclama solennellement le lendemain de la victoire, le 28 juin 1709, sur le champ de bataille. Le Te-Deum eut lieu dans une grande église portative au milieu du champ de Poltava. Après la messe furent enterrés dans une immense fosse les corps des défenseurs de la Russie et dans une autre les corps de leurs ennemis, les Suédois. Au-dessus des premiers, Pierre le Grand, de ses propres mains, posa une croix avec l'inscription du jour de la victoire et de leur mort ; au-dessus des Suédois pleurèrent leurs compatriotes qui avaient été faits prisonniers. Ils étaient tous présents à la cérémonie à côté des Russes, mais personne ne les offensa, aucun soldat russe ne voulut insulter à leur malheur. Après la messe, l'Empereur invita même les généraux Suédois à partager son dîner et pour toute vengeance des paroles insolentes par lesquelles Charles XII avait si souvent insulté le peuple Russe, Pierre se contenta de dire les paroles suivantes: Hier mon frère Charles vous a invités à dîner aujourd'hui avec lui dans ma tente. Quoiqu'il n'ait pas tenu parole, nous exécuterons ensemble sa promesse et je vous invite à dîner avec moi. Pendant tout le dîner, l'Empereur se montra très-aimable envers les officiers de Charles XII, tâcha de les égayer par de bonnes paroles et plusieurs fois il but à la santé de ses maîtres dans l'art militaire.

193. Pierre le Grand.

Pour comprendre véritablement Pierre, il faut l'envisager de deux manières, comme homme et comme Empereur de Russie. Sous le premier rapport, il nous apparaît comme un des plus beaux ornements de l'humanité; sous le second, comme le véritable fondateur et créateur de la prospérité de son pays. L'histoire universelle doit parler de lui comme d'un géant entre tous les hommes qu'elle reconnaît comme grands, l'histoire de Russie doit écrire avec respect sur ses tablettes le nom de Pierre.

Les grands empereurs qui étonnèrent leurs contemporains et la postérité par l'éclat de leurs actions s'élevèrent au-dessus des autres par leurs propres talents, il est vrai, mais aussi le plus souvent par le concours des circonstances qui leur étaient favorables. Leur grandeur provint surtout de ce qu'ils héritaient de leurs prédécesseurs d'immenses ressources, savaient juger leur propre force et la faiblesse des obstacles qu'ils voulaient surmonter, agissaient d'un commun accord avec leurs peuples, caressant leur amour propre, trouvant des aides pleins de zèle, expérimentés et atteignaient ainsi leur but, qui était d'arriver à la gloire. Ainsi Alexandre de Macédoine profita des phalanges et de l'habileté des Grecs; Charlemagne de l'esprit guerrier des Allemands et du prestige de l'empire romain qu'il venait de rétablir, Louis XIV, des travaux de Colbert, des talents de Turenne, du génie de Racine; Napoléon, de la grande révolution française. Aucun d'eux ne marcha contre son siècle.

Pierre hérita aussi de grandes ressources, mais pour parvenir au but qu'il avait en vue, il lui fallait surmonter des obstacles qui eussent été insurmontables pour tout autre que pour lui. Ceci le mit en lutte avec tout ce qui l'entourait; il marcha malgré tout, combattit contre toutes les classes de son peuple, contre toutes les idées, les préjugés qui étaient chers aux Russes, il lutta contre tous ses voisins, contre sa famille, sa femme, son fils, sa sœur, enfin contre lui-même, contre sa propre ignorance, ses passions. — Qu'en sortit-il?

Alexandre de Macédoine, Charlemagne, Louis XIV, Napoléon, tous bâtissaient en apparence, créaient, produisaient, mais ne laissaient à leurs descendants que leur unique gloire; leurs créations disparaissaient avec eux. Pierre en apparence détruisait, anéantissait tout, créait d'une manière souvent imperceptible, en donnant quelquefois un seul ordre au milieu du murmure général et il laissa après lui une monarchie puissante qui se fortifia encore sous ses successeurs, s'organisa, s'éleva de plus en plus, grâce à la direction qu'il avait donnée de sa main puissante. Il détruisit l'empire Moscovite et créa la Russie. Cette différence dans le résultat obtenu par Pierre le Grand fut la conséquence de plusieurs causes différentes. Alexandre, Charlemagne et beaucoup d'autres monarques regardaient le peuple comme une arme, comme un moyen d'accomplir des plans plus ou moins vastes, ils se séparaient de leurs gouvernements, agissaient le plus

souvent par égoïsme et poursuivaient leur idée, vérité brillante peut-être, mais aussi trop souvent illusoire. Cette idée disparaissait avec eux et les choses rentraient dans l'ordre ancien. Pierre s'unit, s'identifia avec son peuple, regardait la Russie comme sa reine, la décorait du titre de César, se mettait pour la servir au même rang que ses sujets, la servait avec foi, dévouement, sincérité, passant par tous les grades, depuis celui de tambour jusqu'à celui de général. Il ne connaissait d'autre gloire que celle de la Russie; pour elle, il travailla la hache à la main dans les chantiers de Saardam; pourla Russie, il s'exposait, par des actions quelquefois sanglantes, au jugement sévère de la postérité; pour la Russie et son bonheur, il sacrifia même son propre fils et était toujours prêt à se sacrifier lui-même, sans démentir jamais ce qu'il avait dit dans les champs de Poltava, au milieu du feu de la bataille et couvert d'une grêle de balles ennemies: *La vie n'est pas chère à Pierre; son seul désir est que la Russie jouisse du bonheur et de la gloire.* C'est encore pour le bonheur et la gloire de la Russie que Pierre voulut civiliser son peuple et parmi les protecteurs de la civilisation, aucun n'apprécia autant que lui les arts et les sciences. Les peuples comptent dans les différents siècles maints protecteurs des arts et des sciences, mais tous estimèrent davantage ce qui pouvait servir d'ornement à leur cour et à leur siècle, ce qui flattait le plus leurs contemporains. C'est ainsi que les Périclès, les Médicis, Louis XIV, encouragèrent les sciences et les arts dans un temps où tout le monde était invinciblement porté vers eux et le nom de ces princes est resté comme le symbole d'une heureuse réunion de talents; mais ce ne sont pas eux qui en préparèrent le développement. Pierre aimait la science dans toutes ses branches et l'aimait avec toute l'impétuosité de son caractère, convaincu qu'il était que les arts, les sciences et tous les genres d'industrie ennoblissent l'homme, lui confèrent le droit de commander à la nature, et sont en outre la première condition de la grandeur et de la prospérité d'un état ou d'une nation. Tout ce qui annonçait seulement une étincelle de l'art était pour lui le sujet de la plus vive curiosité; il remarquait tout, apprenait, pénétrait toute chose, attachait de l'importance à tout et savait protéger tous ceux qui le méritaient. Son amour de la science était sans exemple et l'on peut dire qu'il fut sans précédent (безпримѣрная). Aucun savant n'aima la science qui fit sa gloire aussi passionnément que Pierre les aima toutes, depuis l'étude des hautes mathématiques et les arts les plus sublimes jusqu'à la simple connaissance de savoir tresser les chaussures d'écorce.

C'était peu encore. A un grand esprit, Pierre unissait une grande âme; il fut sans crainte au milieu des scélérats qui voulaient attenter à sa vie: il écouta patiemment les reproches assez durs mais justes de Dolgorouki; signa l'arrêt de mort de son fils, pleura Charles XII, fut prêt à périr avec sa femme, avec son armée, avec la Russie pour Cantémir, hospodar de Valachie et il mourut prématurément en sauvant quelques soldats. Si le mérite d'un homme doit se mesurer par les qualités de l'âme, de l'esprit et du cœur, en même temps que par ses actes, Pierre restera pour nous comme le plus bel ornement de l'humanité; jusqu'à ce qu'il en apparaisse un autre qui lui ressemblera peut être, mais qui ne pourra certes que bien difficilement le surpasser.

194. Le ver.

Regarde donc, Michel, disait la petite Lise en s'arrêtant près d'un buisson couvert de fleurs. Quelqu'un a collé du coton sur une feuille, n'est-ce pas toi? Non, répondit Michel, peut-être est-ce Alexandre ou Woldemar. Comment Woldemar aurait-il pu faire quelque chose de si joli? continua Lisette, regarde donc avec quel art ces fils sont artistement tendus et comme ils adhèrent fortement à cette petite feuille! —Vois donc, reprit Michel, il y a là quelque chose de rond et en disant ces mots, le petit espiègle voulut arracher le flocon agglutiné sur la feuille (наклееную хлопку). — Oh non! n'y touche pas, s'écria Lisette, retenant la main de Michel et examinant la feuille, ne vois-tu pas qu'il y a un petit ver qui se remue? Les enfants ne se trompaient pas. Il y avait, en effet, un petit ver sur une feuille du buisson en fleurs, sous une légère et transparente couche de coton. Il était là depuis longtemps. Depuis longtemps le vent balançait son berceau et le petit ver dormait tranquillement dans sa petite couche aérienne. La conversation des enfants le réveilla; il perce une petite fenêtre dans sa coquille, regarde la lumière qu'il admire et sent agréablement la chaleur du soleil. Notre petit ver devient rêveur. Que m'arrive-t-il? se dit-il à lui-même, jamais encore, je n'ai eu si chaud; comme il est bon d'être en vie, essayons donc de nous promener. Il donne un petit coup à sa fenêtre qui se transforma aussitôt en une petite porte. Il avança la tête et auprès de lui, sur la feuille, il vit une goutte de rosée dans laquelle se réflétait le beau soleil qui formait comme un arc-en-ciel sur la belle verdure.—Tiens! Il faut que je boive un peu de cette eau douce, dit le petit ver. Il voulut s'avancer, mais son voile était encore si fort qu'il ne put le soulever. Il se mit à ronger un fil, puis un autre, et il fit si bien, que le voile fut enfin écarté. Le petit ver sortit alors et put boire l'eau douce. Il était si joyeux de goûter l'air frais du matin, de respirer la poussière odorante des fleurs! Ah! se dit le petit ver, on ne m'y prendra plus, je ne veux plus retourner sous cette couverture qui m'a si longtemps étouffé. Je resterai plutôt en liberté au milieu des fleurs, vivant sur les feuilles des arbres.

A peine avait-il prononcé ces mots qu'il regarde autour de lui. Toutes les feuilles se remuaient, les petites mouches bourdonnaient plus fort qu'auparavant, le ciel devenait sombre, le soleil même s'était caché par crainte derrière un nuage; les corbeaux croassaient, les oies criaillaient et il se mit à tomber une pluie torrentielle (ливень поточный), qui forma bientôt comme une grande mer. Une vague emporta notre petit ver et il sentit un frisson qui parcourait tout son petit corps; il eut froid, il eut peur et quand il revint à lui, il se hâta d'aller se cacher sous la couverture de son petit lit où il goûta tout le plaisir de pouvoir réchauffer ses membres. Cependant la pluie avait cessé, le soleil commençait à reluire dans les petites gouttes d'eau suspendues à toutes les feuilles. Non, non, se dit le petit ver, on ne me trompera plus, je ne m'exposerai plus au froid, ni à l'humidité. Voyez donc comme il est rusé, ce soleil! Il vous attire, vous échauffe, mais il se garde bien de vous garantir de la pluie.

Il se passa un jour, puis un second, puis un troisième et le petit ver s'obstinait à rester caché dans sa couverture de coton, se tournant de tous côtés, mettant parfois sa petite tête à la fenêtre et rongeant la feuille quand l'ennui était trop fort. Mais voilà qu'un beau jour il se couvre d'un léger duvet, d'une pelisse chaude et bigarrée (узорчатая). Comme il était joli avec toutes ses petites raies noires, vertes ou dorées! Eh bien, se dit le petit ver, me voilà maintenant tout triste, ma demeure m'ennuie, ne verrai-je donc rien dans le monde, ne pourrai-je jamais montrer mes belles couleurs, voir si je ne suis pas aussi bon à quelque chose? Aurai-je toujours à craindre la pluie? Mais ma petite pelisse saura maintenant m'en garantir; courage donc, allons faire l'élégant dans le monde avec notre nouveau et riche costume. Il lève la tête et aperçoit une jolie petite fleur qui vient de s'épanouir; il en tombe du miel; le petit ver ne peut résister à l'envie de le goûter. Il grimpe sur la plante, l'embrasse, en voit une plus belle encore, quitte la première et délaisse bientôt la seconde pour courir à de nouvelles conquêtes. Les fleurs accueillent ses caresses, semblent partager son plaisir et lui prodiguent leur miel; notre petit ver folâtre (зарѣзвился), au milieu d'elles, ne sachant où s'arrêter, quand tout-à-coup pour l'eveiller de son insouciance, un coup de vent secoue toutes les fleurs et le lance à terre.

Profitera-t-il de la leçon pour rentrer dans son petit nid et ne plus en sortir et regrettera-t-il l'imprudence, la nouvelle bévue (ошибка) qu'il vient de commettre. Non, se dit-il, c'est une seconde leçon, mais ce n'est pas une raison pour rentrer dans mon berceau, il faut vivre en liberté; seulement, je dois être très-prudent à l'avenir. Il recommence à ramper d'une feuille à l'autre, à goûter les mêmes plaisirs, mais parfois il avait aussi des moments bien amers. Un oiseau passait à côté et lui donnait un coup de bec; une grosse araignée lui montrait ses pattes crochues, il entendait les passants qui maudissaient les vers et menaçaient de les détruire jusqu'au dernier. Ces jours-là, il se cachait derriere des massifs de feuilles et ne se montrait pas pendant des journées entières.

Mais voilà que l'été se passe. Les fleurs commençaient à se faner, le soleil se couchait plus tôt que de coutume derrière la montagne, le vent soufflait plus fort qu'auparavant; plus souvent aussi la pluie tombait sur la terre. Lisette et Michel pensaient déjà à leurs pelisses d'hiver et se demandaient si celle du petit ver le garantirait suffisamment contre le froid. Le petit ver était lui-même devenu triste, tout lui paraissait de jour en jour moins amusant. Eh bien, dit-il, j'ai assez vu, assez vécu, j'ai travaillé, goûté la joie et connu la tristesse. J'ai bu la rosée douce et amère, j'ai fait l'élégant parmi les fleurs, celles-ci m'ont prodigué leurs caresses, il est temps de finir, on ne peut rester éternellement sur la terre.

Il passa presque sans regret à côté de la goutte de rosée qui l'avait amusé par ses petites vagues et il se chercha une place ombragée, commode, éloignée du bruit et de la lumière. Longtemps il ne voulut ni manger, ni boire et travaillait sans cesse dans sa retraite. Le petit ver se préparait à mourir et se construisait une tombe. Il y travailla longtemps et se dépouilla enfin de sa pelisse en se disant: Là-bas, je n'en aurai plus besoin. Le petit ver s'endormit d'un paisible sommeil, il n'était plus.

Son petit cercueil se balançait seul sur la feuille avec la pelisse qui l'avait enveloppé.

Tout-à-coup, voilà qu'un nouveau cœur bat en lui, de petites pattes se forment sous son ventre, quelque chose se remue sur son dos. Une minute encore, la tombe s'ouvre, le petit ver regarde tout étonné. Mais déjà ce n'était plus un ver, il n'avait plus besoin de ramper, ni de s'accrocher aux feuilles, il a des ailes, il peut voler d'une fleur à l'autre.

Le ver dont je vous ai raconté l'histoire, c'est notre propre image, enfants. Le jeune homme avec lequel vous avez joué, couru dans les prairies émaillées de fleurs, vous l'avez vu peut-être le lendemain emporté dans sa petite tombe. Ses parents le pleurent, ses amis le regrettent, il ne peut plus leur sourire. Consolez-vous, enfants, votre ami n'est pas mort, sa tombe s'ouvre et son âme s'envole vers le ciel sous la forme d'un ange, pour vivre plus heureuse que sur la terre dans le sein de la Divinité.

195. Découverte de l'Amérique.

Pendant que les Portugais cherchaient la route des Indes, continuant leurs découvertes le long des côtes de l'Afrique, le Génois Christophe Colomb conçut l'idée qu'on pourrait parvenir dans les mêmes contrées en naviguant continuellement vers l'Ouest. Il était persuadé qu'il y avait encore des pays entre l'Europe et les Indes, quoiqu'il n'eût aucune idée de la grandeur du continent qu'il découvrit dans la suite. Cette conviction, il l'avait acquise par ses connaissances géographiques et différentes circonstances. Il avait entendu entre autres choses qu'on trouvait parfois sur les côtes des îles Açores du bois artistement travaillé et complètement inconnu en Europe, et qu'un jour on avait vu sur le rivage deux cadavres humains que la marée y avait amenés et tels qu'on n'en avait jamais vu sur notre continent. Colomb fit d'abord à sa patrie des propositions de service, mais elles ne furent pas acceptées. Il communiqua ensuite ses plans au roi de Portugal, qui ordonna à quelques-uns de ses conseillers d'examiner les propositions, que Colomb venait de lui présenter. Aussitôt que ceux-ci en eurent pris connaissance, ils formèrent la résolution perfide de les mettre à exécution sans que Colomb y eût aucune part. Ils équipèrent sur le champ un vaisseau et donnèrent au capitaine de leur choix les instructions qui leur avaient été communiquées, mais leur ruse fut sans succès et Colomb, irrité de cette perfidie, quitta Lisbonne et jeta les yeux sur l'Espagne.

Après une attente de dix-huit ans, Colomb réussit enfin à obtenir d'Isabelle reine de Castille, trois petits vaisseaux pour l'exécution de son entreprise. Le 3 août 1492, il quitta avec ses trois bâtiments (корабль), le port de Palos et commença son premier voyage de découvertes. Malgré la mutinerie de l'équipage, il arriva le 12 octobre à l'île de Guanahani et de là à celles de Cuba et d'Haïti où il fonda une première petite colonie. Dans son second voyage, en 1493, il découvrit les îles Caraïbes (Petites Antilles) et la Jamaïque et éleva une petite forteresse à Haïti où les Indiens avaient détruit sa première colonie. Pendant son troisième voyage,

le célèbre navigateur découvrit l'île de la Trinité et le continent Américain, près de l'embouchure de l'Orénoque. Pendant ce temps, Colomb était calomnié en Espagne. Le roi Ferdinand ordonna à un fonctionnaire nommé Bovadille de l'arrêter et de le ramener en Espagne. Arrivé à sa destination, Colomb fut aussitôt mis en liberté et la cour le reçut avec la plus grande distinction. Mais ce fut en vain qu'il réclama l'exécution des promesses qui lui avaient été faites avant ses découvertes. Ferdinand trouva, que la position que recevrait le célèbre navigateur dans les terres nouvellement découvertes serait trop considérable, d'après les bases du traité, même pour un sujet espagnol, et il persista d'autant plus à la refuser à un étranger. En 1502, Colomb entreprit un quatrième et dernier voyage; il mourut quatre ans après, à Valladolid, récompensé par l'ingratitude d'un roi auquel il venait de donner un nouveau monde.

196. La steppe dans la Russie méridionale.

La région européenne du Sud de la Russie qui se distingue tout particulièrement par un caractère asiatique mérite-t-elle le nom de désert et diffère-t-elle des landes de France ou de celles du Nord de l'Allemagne? Qu'est-ce en réalité que la steppe?—Qu'elle ne puisse pas s'appeler un désert, cela résulte évidemment de sa population, qui, dans la partie Européenne seule, s'élève à près de six millions d'habitants et que la steppe de Poltava renferme jusqu'à mille cinq cents habitants par mille carré d'Allemagne, tandis que celle d'Orenbourg, ne nourrit pas la douzième partie de cette proportion, mais cependant encore 37 habitants par mille carré.

En effet, loin d'être stériles, certaines parties de la steppe sont d'une extrême fertilité; les grands végétaux seuls ne peuvent y prendre racine et le sous-sol (подпочва) est imperméable (непроницаемый). Le caractère général de la steppe est le manque d'arbres et par conséquent de bois. Les mauvaises herbes y pullulent (размножаться); mais les bonnes, en revanche (въ воздаяніе того, за то) forment d'excellents pâturages et la steppe, avec ses graminées (злаковое растеніе) touffues qui atteignent la hauteur de cinq ou six pieds, ressemble à un immense champ de blé mouvant ou à une mer agitée par le roulis des vagues. Rien n'y survit à (переживать) l'hiver: cette saison venue, tout a disparu sous un vaste linceul de neige auquel rien ne se dérobe.

Le premier aspect de hauteurs comme celles des Alpes, dit le savant voyageur allemand Blasius, peut seul causer à l'homme cette impression de surprise que produit sur lui la steppe. Mais les deux effets sont d'une nature tout opposée. Tandis que la forme variée des sommets des montagnes couronnées de glaces et la surface mobile de la mer exaltent et occupent à l'infini l'imagination, la première vue de la steppe agit sur nous d'une manière qui paralyse et pétrifie (окаменять, изумлять). Un seul regard peut embrasser toute la plénitude ou plutôt toute l'indigence de cette vue et involontairement l'on se hâte de la détourner de la continuelle répétition du même aspect, pour animer par un changement quelconque la raide monotonie de ce qu'on a sous les yeux.

Toutefois, ajoute M. Blasius, plus l'œil se sera habitué à cette raide monotonie, plus aussi il sera frappé (разить, поражать), même sans le vouloir, de tout changement qui se présente à la vue. Il ne se montre pas de tertre dans le lointain, il ne passe pas d'oiseau, qu'ils n'attirent le regard avec une attention irrésistible. Avec l'uniformité s'accroît le besoin du changement et si la première vue de la steppe est pétrifiante, un plus long séjour (обиталище) peut très-bien provoquer une excitation fébrile.

Une surface plane à perte de vue et en apparence illimitée, sans maison, sans arbre, sans même un petit arbuste, sans ombre, sans eau, voilà la steppe où rien ne se pratique sinon l'élève (разведеніе) des bestiaux.

A la distance de plusieurs lieues on voit déjà les troupeaux. Réunis quelquefois au pied d'un tumulus (Hünengrabes) des Huns, d'autres fois couvrant ces tertres jusqu'à leur sommet, ils offrent l'unique diversion (перемѣна) possible dans cette vide solitude. Sur la pointe du tertre se tient le berger avec ses chiens et son cheval, afin de pouvoir suivre au loin du regard et ramener au centre les troupeaux disséminés à de grandes distances. La garde en est facile le jour; mais la nuit, elle exige la plus extrême vigilance pour préserver les troupeaux de l'attaque d'innombrables loups. Il faut alors que les bergers et les chiens organisent un cordon (рядъ) de sentinelles tout à l'entour (кругомъ), après leur avoir fait serrer les rangs dans un espace plus circonscrit (ограниченный).

Le sort des habitants de la steppe ne peut pas être digne d'envie. Non-seulement une année répète l'autre jusque dans le moindre détail, mais aussi chaque jour nouveau n'amène rien que ses prédécesseurs n'aient reproduit déjà un millier de fois: l'été, de la lumière sans ombre; dans le court printemps ou le court automne, des brouillards impénétrables; en hiver, des bourrasques de neige et un linceul qui s'appesantit invinciblement et sous lequel le sol reste emprisonné pendant une grande partie de l'année. Le printemps, il est vrai, étale un léger tapis de fleurs; mais, au bout de quelques mois, le soleil, sans ombre, a détruit et brûlé tout ce qui avait reçu la vie. La plaine redevient aride, jusqu'à ce qu'une pluie abondante rafraîchisse le monde des végétaux à moitié consumé et alors ces eaux bienfaisantes attirent tout à elles. L'habitant des steppes n'espère, et ne craint rien de la terre, du ciel presque rien, car la marche régulière des saisons est connue longtemps à l'avance, et il sait ce que le Père céleste lui envoie chaque année jusqu'à la fin de ses jours; il connaît l'avenir comme le passé et vieillard, il voit le monde comme il l'avait envisagé étant encore adolescent. Cependant il est content de ce qu'il possède. Il aime son pays, il y est attaché de tout son sentiment, bien qu'il y trouve à peine une imperceptible éminence de sable pour enterrer son corps, une pièce de bois pour dresser sur sa tombe une simple croix et des planches pour en confectionner (дѣлать) un cercueil.

197. La Russie; son aspect général; le Caucase.

L'empire Russe, c'est la Basse-Europe et la Basse-Asie. L'immensité des terres et l'éloignement des mers répand sur cet immense pays une monotonie qu'on ne remarque nulle part ailleurs en Europe, sinon dans la

petite Hollande et à laquelle contribue un sol généralement uni, un terrain qui n'est relevé que par quelques ondulations qui ne dépassent guère la hauteur des coteaux; les véritables chaînes de montagnes ne se montrent qu'aux extrémités de ce vaste territoire.

Mais ces montagnes, bien que releguées aux frontières, n'en existent pas moins: aussi ne faut-il pas croire que le pittoresque, avec ses contrastes (противоположность) son grandiose, son intarissable intérêt, soit refusé à l'empire des Tsars. C'est un géant aux longs bras qui sait atteindre à tout, et les ornements qui manquent à son corps, il a réussi au moins à en parer ses extrémités. Au nord-ouest, il se hérisse d'une chaîne granitique couverte de forêts; au sud et vers l'est, ses plaines incommensurables aboutissent à des montagnes plus hautes, où se rencontrent toutes les beautés de la nature, en même temps que ses richesses les plus rares; et sur l'isthme caucasien, aussi bien que vers les frontières de la Chine, la nature alpestre se montre dans toute sa grandeur. On trouve là, et en partie même dans la Crimée méridionale, une seconde Suisse, moins seulement les belles nappes d'eau des lacs qui donnent à ce dernier pays un charme qu'on trouverait difficilement partout ailleurs. Le site d'Aloupka, celui du monastère de St.-George et plusieurs autres sont charmants et sont toujours visités avec le plus vif intérêt. Peut-être le jour viendra où les amateurs de la belle nature, les voyageurs intrépides, avides de nouveauté, iront aussi se repaître, dans cette région orientale, de l'admirable spectacle des riantes vallées entourées de hauteurs imposantes qu'ils sont habitués depuis des siècles à chercher de préférence dans les Alpes, les Apennins ou les Pyrénées. Les curiosités de la nature ne manquent pas plus à la Russie qu'à d'autres pays; malheureusement elles sont disséminées sur un espace immense où il est difficile d'aller les observer.

Les monts Caucase, vus de Ghéorghiefsk, dit Pallas, offrent le plus magnifique tableau; l'œil les embrasse dans toute leur longueur depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire. C'est un coup d'œil surprenant, dit M. de Besse, qu'on ne rencontre nulle part sur le continent Européen. L'impression que me fit le Caucase, écrit aussi M. Koch, fut grandiose, et, inspiré de cet aspect, j'oubliais toutes les fatigues et tous les tracas que j'avais eus à essuyer jusqu'alors. Le mont Elbrouz, dit le voyageur anglais, Edmond Spencer, atteint une hauteur de 17,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, et, semblable à l'Atlas il se tient là comme pour prêter un support au dome d'azur du ciel. Rarement, si c'est jamais arrivé, rarement le pied d'un Européen a foulé cette solitude de neige éternelle qui alimente tant de rivières et de ruisseaux et fournit d'eau tout le Caucase ainsi que tout le territoire adjacent. La décoration naturelle la plus sublime, tout ce qui peut enthousiasmer l'homme et exalter l'imagination, tout ce qui est doux et beau, romantique ou grandiose se trouve ici réuni. Avec cela. il ne faut pas oublier que précisément cette région alpestre appartient à une contrée dont on pourrait dire que les monceaux de glace s'y entremêlent aux vallées les plus fertiles qui pourraient donner, en abondance, les produits les plus exquis des climats les plus favorisés.

La végétation dans ces montagnes est en effet grandiose et variée.

Pendant que des forêts de sapins et de pins regardent à des hauteurs qui donnent le vertige, les riantes vallées, dit poétiquement M. Bodenstett, dans le bas, le rossignol chante dans les lauriers, la vigne s'enlace, (свиваться), pour s'élever autour d'ormeaux d'un large ombrage, et des cyprès élancés (тонкій и высокій) fendent l'air, pareils à des tours noires du sanctuaire des forêts; le vent murmure dans les aiguilles des pins, dans le feuillage des noyers, des platanes (яворъ) et le rhododendron (кашкара) en fleurs étale une magnificence et une grandeur merveilleuses. Des bois épais à perte de vue et de riches pâturages alternent partout (чередоваться); la nature a répandu sur ces pays la corne d'abondance (рогъ изобилія) de ses bénédictions.

Le Caucase, dans les environs immédiats de Bakou nous fournit encore un phénomène singulier qui est le feu éternel de l'Atesch-gah (atesch, feu, gah, temple) des Ghèbres, adorateurs de cet élément. Ce feu éternel est certainement une apparition unique sur la surface du globe. Le gouffre où il brûle, présente l'aspect d'un ovale irrégulier dont la longueur est de 120 pieds (40 mètres) environ; il n'a guère plus de 9 pieds de profondeur. Ce sont presque partout des rochers qui forment les parois du gouffre. Le feu n'y brûle pas toujours avec la même intensité, les flammes les plus hautes s'élèvent à 18 pieds. Cette combustion perpétuelle ne creuse pas le fond du sol et ne dissout pas les rochers du gouffre et le feu ne donne ni odeur ni fumée. Les matériaux qui l'entretiennent se trouvent dans toute la contrée à deux verstes (une demi-lieue) à la ronde; il suffit de creuser un peu le sol et d'en approcher un objet embrasé; soudain une flamme éclate, et elle continue de brûler jusqu'à ce qu'on la recouvre de terre. Une chose digne de remarque, c'est qu'aux bords mêmes du gouffre toujours brûlant, on voit croître un gazon vert et vigoureux, et qu'on trouve à cinq cents pas de là deux sources d'eau excellente avec un grand jardin d'une riche fertilité. Auprès du gouffre habitent constamment quelques adorateurs du feu. Ils vivent dans de petites huttes bâties tout autour du gouffre et seulement à quelques pas du bord. Au milieu de l'une de ces huttes, les ermites ont creusé un trou et l'ont recouvert de deux ou trois pierres sur lesquelles est placée une marmite; c'est là qu'ils font leur cuisine. Ils allument un brin de paille et le jettent sous la marmite: le feu prend aussitôt sans odeur ni fumée, et les aliments y sont cuits plus vite qu'à un feu de bois. Pour éteindre le foyer, il suffit de fermer l'ouverture. Les solitaires se chauffent à ce feu pendant l'hiver. Il ne leur faut pas non plus d'autre lumière pour éclairer leurs cabanes: chacun plante dans la terre, au pied de son lit, un roseau, dont l'extrémité supérieure est enduite d'argile; on y met le feu et le roseau brûle sans se consumer.

198. La Reine d'Espagne n'a pas de jambes.

Quand la Princesse d'Allemagne Marie de Nieubourg, qui devint femme de Philippe IV, était en route pour se rendre à Madrid, elle passa par une petite ville d'Espagne renommée par ses manufactures de gants et de bas. Les bourgeois et les magistrats crurent qu'ils ne pouvaient mieux exprimer la joie qu'ils avaient de recevoir leur nouvelle souveraine

qu'en lui présentant un échantillon des articles qui faisaient la richesse et l'honneur de leur ville. L'officier du palais qui accompagnait la Princesse reçut les gants avec beaucoup de satisfaction et remercia gracieusement les députés de la ville, mais quand on lui présenta les bas, il les jeta loin de lui avec indignation et réprimanda très-sévèrement les magistrats de l'indécence de leur cadeau. Apprenez, Messieurs, dit-il, qu'une Reine d'Espagne n'a pas de jambes.

La jeune Princesse qui ignorait les usages, l'étiquette (обрядъ, церемоніалъ), les préjugés de la cour d'Espagne, s'imagina qu'on allait réellement lui couper les jambes. Elle fondit aussitôt en larmes (заливаться слезами), demandant avec instance qu'on la reconduisît en Allemagne, disant qu'elle ne pourrait jamais supporter une telle opération, et ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté qu'on parvint à l'apaiser. Le Roi, dit-on, ne rit jamais de meilleur cœur que quand on lui raconta cette aventure.

(*Hume's essays*).

199. Nouvelles embarrassantes (затруднительный).

Dans l'année 1650, il y eut à Tunis une peste terrible qui enleva une foule de personnes. Il y avait à cette époque dans la ville deux missionnaires français nommés Levachir et Guérin. Le premier fut attaqué par le fléau et en peu d'heures, il fut abandonné comme mort. M. Guérin écrivit immédiatement au supérieur de la mission en France, en l'informant de la mort de son ami. La lettre fut aussitôt remise au capitaine d'un vaisseau qui était sur le point de faire voile pour Toulon et l'on fit tous les préparatifs nécessaires pour enterrer M. Levachir; mais au moment de l'emporter à sa dernière demeure, il donna des signes de vie et avec le secours d'un docteur habile, il fut bientôt sur pied et complètement rétabli.

Quelques heures après, son ami, M. Guérin, fut attaqué de la même maladie et mourut la même nuit. M. Levachir ne sachant rien de la lettre que son ami défunt avait écrite et envoyée le matin, écrivit à son tour au chef de la mission pour lui annoncer la mort de M. Guérin. Le vaisseau n'étant pas encore parti, la lettre fut remise au même capitaine, en sorte que le supérieur reçut par la même poste une lettre de chacun des missionnaires annonçant la mort de son collègue. Le mystère, qui était assez curieux, ne fut éclairci que quelques mois plus tard, car alors la poste était loin d'avoir la rapidité qu'elle a acquise de nos jours.

200. Le commissionnaire (разсыльщикъ) du quartier à Paris.

Le commissionnaire du quartier est le plus souvent un épais gaillard (весельчакъ) à la vaste poitrine, aux larges épaules, à la barbe noire; on sent à le voir que c'est un homme à son aise (достаточный, зажиточный), qui ne doit rien à personne, à qui on doit beaucoup, et qui n'est pas sans avoir quelque bonne réserve (запасъ, сбереженныя деньги) pour les mauvais jours. Le commissionnaire du quartier, c'est votre domestique à vous, mon domestique à moi, notre domestique à nous tous; il est de toutes les

maisons, il entre et il sort à volonté; on l'appelle pour scier le bois en hiver, pour monter les fleurs en été, pour porter une lettre en tous temps; c'est lui qui conduit monsieur à la diligence, qui va au devant de madame à son retour. Le commissionnaire a un nom à lui; on sait de quel pays il est, quel est son âge et celui de sa mère; il est l'ami des gens de la maison et l'ennemi du portier; du reste indépendant comme un domestique qui a plusieurs maîtres; intelligent et actif comme un cultivateur qui espère, faisant beaucoup en agissant peu (peu démonstratif, доказательный), parcourant beaucoup de chemin en allant au pas; ne disant jamais rien de trop: discret, sobre, toujours prêt à se mettre en route, toujours prêt à obliger, et obligeant avec le même zèle, quelle que soit la chose qu'on lui confie. Une rue de Paris ne serait pas complète si elle n'avait pas son commissionnaire à elle, à côté de l'épicier (бакалейщикъ) ou du marchand de vin. (*Jules Janin 1804—vivant*).

201. Paroles de quelques grands capitaines.

Avant la bataille d'Ivry, Henri IV, dit à ses troupes: «Je suis votre roi, vous êtes Français, voilà l'ennemi, suivez-moi.» Après un combat assez vif, voyant son avant-garde (передовое войско) plier (отступать, подаваться назадь) et quelques-uns prêts à fuir, le Roi cria: «Tournez la tête, et si vous ne voulez pas combattre, du moins voyez-moi mourir.» Il ne fallut pas davantage pour lui procurer la victoire.

Dans une autre bataille, Henri IV dit encore à ses soldats: Enfants, si vous perdez vos enseignes, regardez mon panache blanc, vous le trouverez toujours dans le chemin de l'honneur et de la gloire.

A la bataille d'Orchomène, Sylla, voyant ses troupes plier et prendre la fuite devant la multitude de leurs ennemis, saisit un étendard et s'avança seul en criant aux siens: Pour moi il m'est glorieux de mourir ici; vous, si l'on vous demande en quel endroit vous avez abandonné votre général, souvenez-vous de répondre que c'est à Orchomène (Béotie, 87 avant l'ère chrétienne).—La Rochejaquelin, s'adressant à ses Vendéens, leur dit: Si j'avance, suivez-moi; si je recule, tuez-moi; si je meurs, vengez-moi.

202. La montre du grenadier prussien.

Un grenadier du roi de Prusse portait, à défaut de (за неимѣніемъ) montre, une assez grosse balle (пуля) attachée à un cordon. Frédéric II en fut averti. A la parade, il demande à voir la montre du soldat, qui se défendit (отговариваться) d'abord et finit par obéir.—«Eh bien, lui dit le Roi, quelle heure peut donc marquer cette balle?»—Elle m'avertit, reprit le soldat, qu'à toute heure, je dois être prêt à mourir pour Votre Majesté.— Frédéric, charmé de la réponse, tira sa montre et la lui donna.

203. Bonaparte après la prise d'Arcole.

Après avoir pris le pont d'Arcole, l'infatigable Bonaparte parcourait le camp dans la nuit. Il aperçoit une sentinelle endormie: il lui enlève

doucement, et sans l'éveiller, son fusil, fait faction à sa place et attend qu'on vienne le relever (смѣнять, ablösen). Le soldat s'éveille enfin: quel est son trouble (смущеніе), quand il aperçoit son général dans cette attitude! Il crie: que vois-je, je suis perdu! — Rassure-toi, mon ami, lui répond Bonaparte; après tant de fatigues, il est bien permis à un brave comme toi de s'endormir, mais une autre fois choisis mieux ton temps.

204. Frédéric, roi de Prusse.

Frédéric, roi de Prusse, aimait beaucoup les enfants et permettait que les fils du prince royal entrassent chez lui à toute heure. Un jour qu'il travaillait dans son cabinet, l'aîné de ces princes jouait au volant (воланъ, летокъ) auprès de lui. Le volant tomba sur la table du Roi, qui le prit, le jeta à l'enfant et continua d'écrire. Le petit prince continue son jeu, et le volant tombe encore (опять) sur la table. Le roi le rejette encore, en regardant d'un air sévère le petit joueur, qui promet que cela n'arrivera plus. Enfin, pour la troisième fois, le volant vient tomber (tombe) jusque sur le papier sur lequel Frédéric écrivait. Alors le roi prit le volant et le mit dans sa poche.

Le petit prince demande pardon, et prie Sa Majesté de lui rendre son volant. Le roi refuse. Le prince redouble ses prières. On ne les écoute point. Enfin, las de prier, Son Altesse s'avance fièrement vers le Roi, met ses deux poings sur ses côtés et dit d'un air menaçant: «Je demande à Votre Majesté si elle veut me rendre mon volant, oui ou non?» — Le roi se mit à rire, en tirant le volant de sa poche, et le lui rendit en disant: «Tu es un brave garçon, ils ne te reprendront pas la Silésie.»

205. Les quatre Henri.

Un soir, comme la pluie tombait à flots (проливной дождь), on dit qu'une vieille femme, qui passait dans le pays pour sorcière, et qui habitait une pauvre cabane dans la forêt de Saint-Germaiu, entendit frapper à sa porte; elle ouvrit, et vit un cavalier qui lui demanda l'hospitalité. Elle mit son cheval dans une grange et le fit entrer. A la clarté d'une lampe fumeuse (дымистый), elle vit que c'était un gentilhomme. La personne faisait connaître la jeunesse, l'habit indiquait la qualité (знатность, дворянство). La vieille femme alluma du feu et demanda au gentilhomme s'il désirait manger quelque chose. Un estomac de seize ans est comme un cœur du même âge, très-avide et peu difficile. Le jeune homme accepta. Une bribe (ломоть) de fromage et un morceau de pain noir sorti de la huche: c'était toute la provision de la vieille.

— Je n'ai rien de plus, dit-elle au jeune gentilhomme, voilà ce que me laissent à offrir aux pauvres voyageurs tous les impôts (налогъ) du gouvernement, sans compter que les manants d'alentour me disent sorcière et vouée (обѣщать) au diable, pour me voler, en sûreté de conscience, les produits de mon pauvre champ.

— Pardieu, dit le gentilhomme, si je devenais jamais roi de France, je supprimerais (уничтожать) les impôts et ferais instruire le peuple.

— Dieu vous entende, répondit la vieille. A ce mot, le gentilhomme s'approcha de la table pour manger; mais au même instant un nouveau coup frappé à la porte l'arrêta. La vieille ouvrit et vit encore un cavalier percé (промоклый) de pluie, et qui demanda l'hospitalité. L'hospitalité lui fut accordée, et le cavalier étant entré, il se trouva que c'était encore un jeune homme, et encore un gentilhomme.

— C'est vous, Henri, dit l'un. — Oui, Henri, dit l'autre. Tous deux s'appelaient Henri. La vieille apprit dans leur entretien qu'ils étaient d'une nombreuse partie de chasse, menée par le roi Charles IX, et que l'orage avait dispersée.

La vieille, dit le second venu, n'as-tu pas autre chose à nous donner?— Rien, répondit-elle.—Alors, dit-il, nous allons partager.

Le premier Henri fit la grimace; mais, regardant l'œil résolu et la prestance (величавость) nerveuse du second Henri, il dit d'une voix chagrine: — Partageons donc! — Il y avait, après ces paroles, cette pensée qu'il n'osa exprimer. Partageons de peur qu'il ne prenne tout.

Ils s'assirent donc en face l'un de l'autre, et déjà l'un des deux allait couper le pain avec sa dague, lorsqu'un troisième coup fut frappé à la porte. La rencontre était singulière: c'était encore un gentilhomme, encore un jeune homme, encore un Henri. La vieille se mit à les considérer avec surprise. Le premier voulut cacher le fromage et le pain, le second les replaça sur la table, et posa son épée à côté. Le troisième Henri sourit.

— Vous ne voulez donc rien me donner de votre souper, dit-il, je puis attendre, j'ai l'estomac bon.

— Le souper, dit le premier Henri, appartient de droit au premier occupant. — Le souper, dit le second, appartient à qui sait mieux le défendre.

Le troisième Henri devint rouge de colère, et dit fièrement: Peut-être appartient-il à celui qui sait mieux le conquérir.

Ces paroles furent à peine dites que le premier Henri tira son poignard, les deux autres leurs épées. Comme ils allaient en venir aux mains, un quatrième coup est frappé, un quatrième jeune homme, un quatrième gentilhomme, un quatrième Henri fut introduit. A l'aspect des épées nues, il tire la sienne, se met du côté le plus faible et attaque à l'étourdie. La vieille se cache épouvantée, et les épées vont fracassant (разбивать) tout ce qui se trouve à leur portée. La lampe tombe, s'éteint, et chacun frappe dans l'ombre. Le bruit des épées dure quelque temps, puis s'affaiblit graduellement et finit par cesser tout-à-fait. Alors la vieille se hasarde (отваживаться) à sortir de son trou, rallume la lampe, et voit les quatre jeunes gens étendus par terre, avec chacun une blessure. Elle les examine: la fatigue les avait plutôt renversés que la perte de leur sang. Ils se relèvent l'un après l'autre, et, honteux de ce qu'ils viennent de faire, ils se mettent à rire et se disent:

Allons, soupons de bon accord et sans rancune. — Mais lorsqu'il fallut retrouver le souper, il était par terre, foulé aux pieds, souillé de sang. Si mince qu'il fût, on le regretta. D'un autre côté, la cabane était dévastée, et la vieille, assise dans un coin, fixait ses yeux fauves sur les quatre jeunes gens.

— Qu'as-tu à nous regarder? dit le premier Henri, que ce regard

troublait. — Je regarde vos destinées écrites sur vos fronts, répondit la vieille. — Le second Henri lui commanda durement (жёстко) de les lui faire connaître; les deux derniers l'y engagèrent (побуждать) en riant. La vieille répondit:

— Comme vous êtes réunis tous quatre dans cette cabane, vous serez réunis tous quatre dans une même destinée. Comme vous avez foulé aux pieds et souillé de sang le pain que l'hospitalité vous a offert, vous foulerez aux pieds et souillerez de sang la puissance que vous pouviez partager. Comme vous avez dévasté et appauvri cette chaumière, vous dévasterez et appauvrirez la France; comme vous avez été blessés tous quatre dans l'ombre (темнота), vous périrez tous quatre par trahison et de mort violente.

Les quatre gentilshommes ne purent s'empêcher (удержаться) de rire de la prédiction de la vieille. Ces quatre gentilshommes étaient:

Henri de Condé empoisonné par sa femme; Henri de Guise, assassiné à Blois par les quarante-cinq, 1588; Henri de Valois (Henri III), assassiné par Jacques Clément, le 1er août 1589; Henri de Bourbon, assassiné à Paris par Ravaillac, le 14 mai 1610. *(Frédéric Soulié, 1800—1847.)*

206. Une famille d'artistes dans la loge d'un portier.

La loge du portier, à Paris, est une espèce de niche au rez-de-chaussée, dans laquelle très-souvent on n'oserait pas élever son chien pour peu (если только) qu'on eût un beau chien. Figurez-vous un espace de sept à huit pieds au plus; là se tient souvent toute une famille: le père qui fait des souliers; la mère qui lit des romans; la fille, qui déclame (декламировать) des vers, espoir du Théâtre français, le fils aîné qui joue du violon et qui promet de devenir un compositeur célèbre, le dernier né qui broie des couleurs chez un de nos grands peintres; tout ce monde d'artistes vit et pense, travaille et compose, se passionne (пристращаться, страстно влюбиться), tout en gardant la maison que vous habitez, en tirant le cordon de la porte au premier coup du marteau (стукальце) qui se fait entendre. Savez-vous où ils nichent? Savez-vous comment tous ces enfants sont venus dans le monde? comment ils ont grandi? comment ils ont trouvé le *victum* et le *vestitum* dans cette difficile condition? Qui le sait? Qui pourrait le dire? Le père de cette famille touche trois cents francs par an pour sa place, et c'est là tout. Cependant la famille est élevée; le père a deux habits, la mère une robe de mérinos, la jeune fille une chaîne d'or, et le fils aîné une paire de bottes. Miracle de l'industrie, de la patience, du travail et d'une volonté ferme! Et cependant il y a des miracles pareils dans presque toutes les maisons de Paris.

(Jules Janin, 1804 — vivant.)

207. Prise de Constantinople par Mahomet II.

Mahomet II avait amené de l'Asie, contre Byzance, un appareil (снарядъ) immense de vaisseaux, de soldats, en un mot presque toutes ses forces pour assiéger cette ville qu'il voulait ajouter à ses conquêtes. Que pouvaient les Byzantins contre une telle volonté et de pareilles forces?

Depuis quarante jours, animés par le courage de leur empereur, ils supportaient les attaques des Barbares. La mer bien que remplie des vaisseaux ennemis leur était cependant encore favorable et semblait leur promettre des secours de l'occident. Une chaîne de fer inexpugnable fermait l'entrée du port de Byzance et s'ouvrait pour donner passage à quelques vaisseaux amis. Mais avec cette brutale et puissante obéissance d'un million de bras esclaves, Mahomet dans une seule nuit, fait transporter par terre et jeter tout-à-coup dans ce port inaccessible une flotte chargée d'armes et de soldats. Le réveil fut terrible dans Constantinople. Dès l'aube du jour, la guerre était dans le plus sûr asile de la ville, le reste du monde était séparé d'elle et Mahomet était partout. Constantin, le généreux prince qui régnait alors à Constantinople, rappelant à lui toute l'antique majesté des Césars, réunit les grands, le peuple et quelques étrangers fidèles, pour leur annoncer le dernier combat et le dernier jour. Dans cette nuit funéraire, l'empereur, après avoir demandé pardon à ses sujets, vint recevoir la sainte communion au pied de l'autel. Il semblait que cet empire romain qui déjà vieux il y a douze siècles, avait une seconde fois reçu la vie par le christianisme, allait enfin mourir. — Dans l'horrible assaut qui se donna le lendemain, Constantin combattit jusqu'à la dernière heure et mourut bravement sur la brèche de la mort des héros.

208. Belles paroles de la Princesse de Chimay.

Le Ministre de la république Cisalpine (Milan) donnait sous l'Empire des bals masqués fort brillants auxquels étaient invitées plus de huit cents personnes. Madame de Chimay se trouvait à l'un d'eux, donnant le bras à l'un de ses cousins, le contre-amiral Bergeret. Elle était suivie de son mari ainsi que du reste de leur société; accablés de chaleur, ils s'étaient délivrés de leurs masques. En passant une porte, ils furent arrêtés par une colonne de monde venant dans le sens contraire et se trouvèrent nez à nez avec une assez jolie dame qui, en les regardant, partit d'un grand éclat de rire très-déplacé (громкій смѣхъ, неприличный). L'homme qui était avec elle, habitué sans doute à ces impertinences, ne remarqua pas celle que sa compagne venait de commettre. La figure noble de la princesse de Chimay l'avait frappé davantage et il demanda quelle était la belle dame qui était devant lui.—Ne la connaissez-vous pas? s'écria en riant encore plus fort celle qu'il questionnait, c'est madame Tallien avec son nouveau mari. — M. Bergeret se préparait à répondre à ces paroles inconvenantes, lorsque Madame de Chimay lui dit avec calme et dignité. — Ne vous fâchez pas, mon cousin; je trouve tout naturel que madame se souvienne mieux du nom de Tallien que de celui que je porte aujourd'hui; car c'est celui sous lequel j'ai été assez heureuse pour lui sauver la vie.— Ces paroles firent cesser les rires de la dame qui avait été condamnée à être guillotinée. Madame Tallien l'avait cachée chez elle, lui avait témoigné la plus grande bonté, avait adressé plusieurs demandes pour sauver sa protégée et elle avait enfin réussi à la rendre à sa famille.

209. Funérailles de Charles-Quint.

Charles-Quint, en abdiquant (отрекаться отъ престола) l'empire, adressa ce discours à son fils Philippe II, en présence des grands de sa cour: Mon fils, je remets ce pesant fardeau entre vos mains; cette couronne que vous voyez resplendissante d'or est entrelacée (вплетать) de beaucoup d'épines et je puis vous le dire avec vérité, depuis le jour que j'ai monté sur le trône jusqu'à celui où j'en descends, je n'ai eu aucun instant de repos, je n'ai pu goûter le véritable plaisir.

Peu d'instants après cette abdication, il se retira dans un monastère où il donna pendant quelques années de nombreux exemples de piété. Ce prince voulut de son vivant (при жизни) faire célébrer ses obsèques avec une grande magnificence. On éleva un mausolée dans l'église; sa maison en deuil environnait le catafalque (катафалкъ) et les moines célébrèrent l'office des morts. Charles assista à ses propres funérailles et vit les larmes de ses amis. Il entendit les chants qui priaient le Seigneur de le recevoir au nombre des bienheureux et il se prosterna avec tous les autres priant pour lui-même. Cette cérémonie l'émut à tel point que le lendemain de ces funérailles simulées (притворный), il fut saisi d'une fièvre violente qui le conduisit bientôt dans la tombe.

210. Trait de sagesse d'un bon prince.

Ibrahim, prince du Schirvan (Schemakha-Bakou) ne songeait qu'à y faire régner, la justice, lorsqu'il apprit que Tamerlan (1336—1405, né près de Samarcande) venait attaquer son petit état. N'osant résister à un ennemi si puissant, et ne voulant pas exposer son peuple, il prit ce qu'il avait de plus précieux et se présenta au conquérant. Tous les présents qu'on offrait à celui-ci étaient au nombre de neuf. Le prince lui offrit neuf chevaux arabes, neuf léopards dressés pour la chasse, neuf tapis des Indes et huit esclaves. — Où est le neuvième? demanda orgueilleusement le monarque. — Il est à tes pieds, répondit Ibrahim, je serai le plus fidèle de tes esclaves. Dieu veut que je t'obéisse et que je sauve mon peuple. — Non, dit Tamerlan, tu ne seras pas mon esclave, tu seras mon ami, remonte sur ton trône et que ton peuple soit heureux sous le sceptre d'un si bon prince.

211. Sourd comme un poteau.

Par une soirée d'hiver, un Monsieur entra vers cinq heures dans une auberge de la ville de Brighton sur la côte méridionale de l'Angleterre. Il était venu à cheval et ayant appelé, à haute voix, le valet d'écurie, il lui remit son coursier en lui disant de le soigner et de lui donner un picotin d'avoine (гарнецъ овса). — Il n'y a pas de place, Monsieur, dit le valet, l'écurie est pleine. — Oui, oui, c'est bien, répliqua le Monsieur, soignez-le bien, demain je vous donnerai un bon pour-boire. — Mais,

Monsieur je vous dis que nous n'avons pas de place. — Je comprends, dit le Monsieur, donnez à mon cheval tout ce qu'il vous plaira, vous serez bien payé et laissant le valet, il entra à l'auberge. — Il doit être fou, cet homme, se dit le valet d'écurie, mais j'aurai à répondre du cheval, il faut donc que j'en aie soin. Le voyageur, en entrant, demanda à l'hôtesse si elle pouvait lui donner une chambre et un bon souper, mais elle répondit, comme le valet l'avait déjà fait, qu'il n'y avait pas une seule chambre dont elle pût disposer. Le Monsieur cria assez haut pour l'étourdir (оглушать).—Pas de compliments, Madame, tout ce que vous me donnerez me conviendra parfaitement. Je suis facile à contenter et d'ailleurs tout ce que vous pouvez dire est inutile, car je suis sourd (глухой) comme un poteau et le bruit du canon ne peut pas même parvenir à mes oreilles. Il prit alors une chaise et vint sans façon s'asseoir auprès du feu comme s'il avait été chez lui. Voyant qu'on ne pouvait s'en débarrasser, l'aubergiste et sa femme se résolurent (рѣшаться) à le laisser passer la nuit sur sa chaise, vu que tous les lits étaient déjà retenus. Bientôt après, le souper fut servi dans une chambre voisine et le Monsieur alla s'asseoir à la première place qu'il trouva. Ce fut encore en vain qu'on lui cria que le dîner avait été préparé pour une société privée qui ne recevait pas d'étrangers; le monsieur comprit qu'on voulait lui donner la place d'honneur, remercia de la politesse qu'on voulait lui faire, mais ajouta qu'il se trouvait parfaitement où il était. On le laissa et après le dîner, il jeta sur la table une pièce de trente sous pour son repas. L'hôtesse repoussa la pièce en disant que cela ne suffisait pas pour un pareil dîner. — Je suis confus (смущённый) de l'honneur que vous me faites, dit-il; en vérité, je préférerais payer mon dîner et je n'aime pas que ces Messieurs payent mon écot (счётъ). Il prit alors sa montre et voyant que l'heure était déjà avancée, il sortit de la chambre pour aller se coucher.

La compagnie rit longtemps de sa stupidité (глупость), mais enfin on voulut voir ce qu'il était devenu et l'on trouva bientôt qu'il avait choisi une des meilleures chambres à coucher, Il barricadait (загораживать) déjà sa porte avec tous les meubles et on l'entendit dire à haute voix: — Quelle triste situation que la mienne! On peut venir briser ma porte et je ne l'entendrai pas. Sans doute les personnes avec lesquelles j'ai eu le plaisir de dîner, m'ont paru honnêtes, mais qui sait? j'ai de l'argent sur moi je ne veux pas le risquer. Aussi n'irai-je pas au lit. Je veillerai (бдѣть) toute la nuit, mes pistolets sont chargés et si quelqu'un entre, je lui brûle la cervelle. — En entendant ces paroles, personne n'osa entrer pour réclamer la chambre et notre Monsieur, rassuré sur sa position, se mit au lit où il ronfla bientôt (храпѣть) laissant au possesseur de cette chambre le soin de s'en trouver une autre.

Le lendemain matin, la société était déjà réunie quand l'étranger descendit pour déjeuner. Il donna, comme la veille, une bagatelle pour son café au lait et les œufs qu'il avait mangés et demanda son cheval. Tout le monde le suivit. Lorsqu'il fut à cheval: Messieurs, dit-il, je vous remercie de votre aimable politesse et je demande mille pardons à celui d'entre vous que j'ai privé de son lit. Voici, Madame, ajouta-t-il en jetant une pièce d'argent, pour vous payer de vos bons soins et en voici une seconde

pour le garçon d'écurie. Avant hier soir un de mes amis est venu chez vous demander à loger et vous ne l'avez pas reçu. J'ai alors parié cent livres que je serais plus heureux que lui, voilà pourquoi j'ai fait le sourd et je vous laisse juger si j'ai bien rempli mon rôle. Là-dessus il piqua des deux (пришпоривать) et disparut.

212. Charles-Quint au couvent de St.-Just.

Lorsque Charles-Quint eut abdiqué la couronne en 1556, il se retira dans le couvent de Saint-Just en Espagne. On raconte que dans cette retraite, il s'occupait surtout à régler (исправлять) des montres. Il s'était réservé une pension de cent mille écus par an, que Philippe II, son fils et successeur, lui payait assez mal. Mais le royal vieillard n'avait pas trouvé dans la retraite (убѣжище) le bonheur qu'il avait espéré; la vie des moines lui paraissait loin d'être parfaite et trop éloignée des préceptes de l'évangile. Le dialogue suivant qu'il eut un jour avec un jeune moine du couvent et que nous conseillons à nos élèves d'apprendre par cœur, en donne la preuve.

Charles. Allons, mon frère, lève-toi, tu t'es couché hier de bonne heure; la jeunesse doit se montrer fervente (ревностный)!

Le moine. Pendant longtemps, vous avez troublé le repos du monde entier, maintenant il vous est impossible de me laisser le mien. Est-ce pour trouver la journée plus longue que vous vous levez si tôt? Avouez-le (признавать) franchement (вольно), vous vous ennuyez ici.

Charles. Je me suis séparé volontairement des hommes et je me suis retiré ici pour être en repos, mais je me suis réservé des domestiques et un cheval. Si je m'ennuyais, je me promènerais à cheval, au pied des belles montagnes qui entourent notre couvent et puis je me suis stipulé (условливаться, постановлять) une bonne pension.

Le moine. Votre fils, le roi Philippe, s'est rarement empressé de la payer.

Charles. Il est vrai qu'on oublie vite un homme qui s'est abaissé et dépouillé.

Le moine. Ne vous y êtes-vous pas attendu, lorsque vous vous êtes retiré du monde?

Charles. Maintenant, il me semble bien clair que les choses ne pouvaient se passer (случаться) autrement.

Le moine. Si vous vous y êtes attendu, pourquoi vous étonnez-vous? Restez fidèle à votre premier projet, reposez-vous et laissez reposer les autres.

Charles. Si mon fils avait voulu prendre mon conseil, il se serait emparé de Paris après la bataille de St.-Quentin.

Le moine. Si vous vous étiez retiré (удаляться, убѣгать) du monde pour trouver le repos, vous ne vous seriez plus occupé de batailles. Encore une fois, avouez-le, lorsque vous cherchiez la retraite, vous ne vous attendiez pas (ожидать) à un pareil ennui.

Charles. Pauvre jeune homme, tes paroles ont bien de la vérité, mais

ne te serais-tu pas trompé à ton tour, en quittant le monde pour ce couvent?

213. Les naufragés au Spitzberg.

Un vaisseau, faisant voile (плыть) dans l'Océan glacial arctique avait fait naufrage, après une furieuse tempête, à quelque distance du Spitzberg. Tout l'équipage périt à l'exception de trois matelots qui purent se sauver dans une petite chaloupe avec quelques provisions et leurs armes dont ils n'avaient pas voulu se séparer. Ils arrivèrent après mille dangers sur la côte du Spitzberg. Leur premier soin fut de parcourir le littoral pour y trouver un endroit où ils pourraient s'abriter. Enfin, après bien des fatigues, ils parvinrent à une cavité protégée de tous les côtés contre le vent. Ils y firent du feu, prirent quelque nourriture et après s'être un peu reposés, ils voulurent voir les environs.

Ils découvrirent bientôt une fontaine formée par un ruisseau limpide qui tombait d'un rocher. Un peu plus loin, le ruisseau se perdait sous terre, mais la source était comme un bienfait que la Providence leur envoyait et ils en rendirent grâces à Dieu. Rentrés dans la caverne, ils l'examinèrent avec plus de soin et remarquèrent qu'elle avait déjà été habitée. Elle paraissait même avoir été agrandie par des mains d'homme. Une grande pierre, qui était au milieu, avait dû servir de table, les autres pierres, assez hautes, avaient sans doute servi de siéges. Ils ramassèrent du bois, firent du feu et préparèrent leur souper qui consistait en un bon poisson qu'ils avaient pris le matin. Les fusils et les haches furent mis en ordre pour se défendre contre les ours et les trois compagnons, ayant fait leur prière, s'enveloppèrent dans leurs fourrures et s'endormirent. A minuit, le feu étant presque éteint, le pilote se leva dans l'intention d'y mettre du bois. En s'approchant de l'entrée de la caverne, il entendit une espèce d'aboiement qui lui fit reconnaître l'approche d'un ours. Celui-ci avait trouvé les restes du poisson et les avait mangés et son odorat lui avait fait connaître qu'il trouverait une autre proie dans la grotte. Lorsque le pilote réveilla ses deux compagnons, l'ours n'était déjà plus qu'à quelques pas. Il faisait très-sombre; Ivan (c'était le nom du pilote) ne pouvait viser comme il l'aurait voulu. Le coup partit, la balle avait traversé le cou de l'ours. L'animal se jeta alors sur eux, en s'élevant sur ses pattes de derrière, mais le courageux pilote lui enfonça sa baïonnette dans la poitrine, tandis que ses deux compagnons lui donnaient plusieurs coups sur la tête. L'ours était très-grand; sa fourrure servit de couverture aux naufragés, sa chair leur donna une nourriture abondante et avec la graisse ils se firent des chandelles.

Quelques jours plus tard, les trois compagnons trouvèrent dans leurs courses une maisonnette en pierres avec des fenêtres et une porte très-solide. Ils en furent si contents que leur tristesse se changea immédiatement en joie. La cabane ne contenait que des haches, plusieurs pelles (лопатка) des rateaux, des chaudrons, un ciseau (рѣзецъ), un marteau et une scie (пила), qui pouvaient leur être très-utiles. La maison n'avait point d'habitants. Elle avait une ouverture qui communiquait avec l'intérieur du

rocher et qui allait en s'élargissant à mesure que l'on avançait. L'air était humide et corrompu. Le pilote alluma du feu et tout-à-coup les trois naufragés se trouvèrent en face d'une figure humaine enveloppée dans d'épaisses fourrures, assise sur un banc derrière une table et immobile contre paroi de la caverne; une longue barbe grise pendait sur sa poitrine. Cet aspect était si imprévu et si effrayant qu'ils voulaient d'abord retourner sur leurs pas.—C'est un mort, dit le pilote, car s'il vivait, le coup de feu que nous avons tiré l'aurait réveillé. Avançons et examinons-le de plus près. C'était en effet un homme inanimé et desséché. Lorsqu'ils le secouèrent, ses fourrures et ses vêtements tombèrent en poussière. Ils comprirent alors que cet homme était mort depuis longtemps dans cette caverne, privé de tout secours humain. Cette découverte les attrista tous. C'était sans doute un homme qui avait été poussé dans ces parages (мѣсто) par une tempête et comme lui, ils pouvaient s'attendre à mourir un jour sans recevoir les honneurs de la sépulture.

Les trois compagnons furent cependant plus heureux. Après avoir passé tout un hiver dans ces tristes lieux, exposés assez souvent à des souffrances presque intolérables, ils furent recueillis par un vaisseau qui passait à proximité de l'île et purent rentrer dans leur patrie où leurs parents les croyaient morts depuis longtemps.

Le Spitzberg, dont le nom signifie montagne pointue, est une île hérissée (совсѣмъ покрытый усаженный) de hautes montagnes dont les vallées sont remplies d'énormes glaciers qui s'avancent jusqu'à la mer. L'été n'y dure que six semaines; pendant l'hiver quatre mois se passent sans qu'on y voie le soleil. On n'y trouve que le saule (ива) des pôles avec ses petites branches, les mousses, les lichens (лишай) et quelques plantes à fleurs, une sorte de cresson (le cochlearia officinalis), les goëlands (рыболовъ), le canard-eyder, les baleines, les morses (моржъ) et les ours blancs.

Le Spitzberg est situé sur le 80e degré de latitude, a été découvert par l'anglais Willoughby (1553) et revu en 1595 par les Hollandais.

214. Hivernage volontaire de sept marins hollandais dans l'île Jean Mayen.

L'île Jean Mayen, située au 71e degré de latitude, a un sol volcanique un haut volcan le Beerenberg qui fit éruption en 1818 et d'immenses amas de glaces sur les côtes. Elle a été découverte par le navigateur, hollandais Jean Mayen en 1611. Une flotte hollandaise qui la visita en 1633, y laissa le 26 août, 7 marins qui avaient demandé d'y pouvoir passer l'hiver. Le 27, ces hommes remarquèrent qu'il n'y avait pas de nuit. Le 28, il tomba beaucoup de neige; ils partagèrent entre eux une demi livre de tabac pour chaque homme, ce qui devait leur servir pendant une semaine. La chaleur du soleil était très forte dans le jour. L'île était fréquentée par un grand nombre de mouettes (чайка). Les Hollandais se firent une règle constante de cueillir des herbes pour les manger en salade. On donna à chaque homme une mesure d'eau-de-vie qui devait durer onze jours. Vers la fin de septembre, le temps devint orageux et froid. La continuité (продолжительность) des nuits glacées fit pourrir (гнить) les herbes.

Dans les premiers jours d'octobre, les Hollandais trouvèrent dans la partie méridionale de l'île une belle fontaine d'eau limpide. Bientôt la gelée fut si forte que la glace des étangs pouvait, même dans le sud de l'île, aisément porter un homme. Il y eut ensuite un ouragan violent qui faillit (едва не случаться) emporter leurs tentes. Le froid les obligea bientôt à faire du feu et à se tenir renfermés. Il furent même contraints de mettre leur linge devant le feu pour le faire sécher, parce que, en plein air (на чистомъ воздухѣ) il devenait en une minute aussi dur que du bois. Ils étaient extrêmement fatigués et commencèrent à être fréquemment tourmentés de vertiges (головокруженіе). La neige tomba en abondance et un baril de chair d'ours se gela à six pieds du feu. Ils sortirent armés de harpons (острога), de lances, de coutelas (кортикъ) pour attaquer deux baleines qui avaient été jetées sur le rivage, mais la marée emporta ces animaux. Le 19, ils virent la partie septentrionale du rivage couverte de glaces et bien que le soleil fût encore au-dessus de l'horizon, ses rayons s'élevaient à peine un peu plus haut que la colline près de laquelle ils avaient dressé leurs tentes. Les glaces s'amoncelaient en mer, le vent soufflait toujours de l'est, la neige tombait chaque jour. Le froid augmentait de plus en plus, enfin il devint si rigoureux qu'il rompit plusieurs vases qui contenaient des liqueurs.

Ils poursuivirent souvent des ours et en tuèrent quelques-uns dont ils rôtirent la chair. Ces animaux venaient toutes les nuits en grand nombre autour des tentes. Les Hollandais jugèrent qu'il serait dangereux de sortir.

Depuis le 19 novembre, ils n'eurent plus de clarté suffisante pour lire ou pour écrire dans leurs tentes, ce qui les jeta dans une profonde tristesse. La fin de ce mois et le commencement de décembre furent très-doux, mais le 8, le froid reprit avec un vent du nord-est et les glaces reparurent de toutes parts en plus grand nombre. Le jour durait quatre heures, mais la plus grande partie du mois, le temps fut si mauvais, qu'ils demeurèrent renfermés dans leurs tentes sans oser sortir. Ils commencèrent leur nouvelle année aussi gaîment que possible et ils firent toujours régulièrement leur prière. Le froid était excessif et les glaces qui couvraient la baie leur paraissaient comme des collines escarpées. Pendant tout le mois de janvier et une partie de février, la neige continua et la gelée fut très vive. En mars, le temps fut très-variable jusqu'au onze. Alors l'air devint calme et agréable et le soleil, qui se montrait depuis le 1er, donna quelque chaleur pendant plusieurs jours. Les marins étaient malheureusement presque tous attaqués du scorbut (цынга). Chaque jour, ils voyaient des baleines d'une prodigieuse grandeur, mais ils étaient si faibles qu'ils ne pouvaient les prendre. Le 16 avril, celui qui avait écrit le journal mourut le premier; les autres étaient dans l'état le plus déplorable. Le 23, le commandant mourut à son tour; le temps fut très-mauvais jusqu'au 30. C'est à cette date que finit le journal. La flotte hollandaise arrivée en face de Jean Mayen s'empressa de descendre pour visiter leurs compatriotes; ils étaient tous morts étendus dans leurs lits. Le scorbut les avait tués. Leurs livres de prières étaient à côté d'eux. Ils furent inhumés, le 24 juin 1634.

215. Modestie de Virgile.

Cet homme célèbre, le prince des poètes latins, naquit à Andes, village près de Mantoue, 70 ans avant l'ère chrétienne. Il passa la première partie de sa vie à Crémone où il acquit des terres, mais les guerres civiles lui devinrent fatales. Après la bataille de Philippes, les champs de Crémone furent distribués entre les soldats d'Auguste. Virgile disputa néanmoins la possession de ses biens à ceux qui les avaient obtenus, mais il en fut chassé par la force et il ne put sauver sa vie qu'en traversant une rivière à la nage.

Il vint alors à Rome où par ses talents et sa modestie il devint bientôt un si grand favori d'Auguste que l'Empereur lui rendit ses biens. C'est à cette occasion que le poète composa sa première bucolique pour exprimer sa gratitude à son bienfaiteur. Ses écrits attirèrent l'attention des Romains qui manifestèrent même leur grande admiration pour ces belles poésies, mais la méfiance (недовѣрчивость) de Virgile lui fit éviter tous les éloges publics. L'exemple suivant qu'il donna de sa modestie ne saurait être trop connu. Il écrivit en l'honneur des victoires d'Auguste un distique qu'il plaça, pendant la nuit, sur les portes de la ville.

Nocte pluit tota, redeunt spectacula mane:
Divisum imperium cum Jove Caesar habet.

Des ordres furent donnés par l'Empereur de rechercher l'auteur de ces vers si flatteurs pour lui; des recherches actives furent faites, mais Virgile ne voulut pas se présenter. Enfin l'honneur de ces vers fut réclamé par un poète obscur, nommé Bathyllus qui fut en conséquence comblé d'éloges et magnifiquement récompensé. Virgile, qui s'était contenté de rester inconnu, ne voulut pas permettre qu'un autre reçût des honneurs qui ne lui étaient pas dûs et son amour propre étant piqué (возбуждать, обижать), il écrivit sous ses vers

Hos ego versiculos feci, tulit alter honores.

Et il ajouta le commencement de quatre autres vers:

Sic vos non vobis, etc.

Auguste demanda que les vers fussent achevés, mais Bathylle dut avouer son impuissance. Enfin Virgile se présenta et les compléta de cette manière.

Sic vos non vobis nidificatis aves
Sic vos non vobis vellera fertis oves
Sic vos non vobis mellificatis apes;
Sic vos non vobis fertis aratra boves.

Virgile, ayant ainsi prouvé qu'il était l'auteur du distique, fut comblé d'honneurs et Bathylle devint l'objet de la risée publique.

216. Comment les Arabes font la chasse aux autruches.

Les Arabes élèvent leurs chevaux les plus beaux et les plus rapides pour la chasse de l'autruche. Le chasseur aussitôt qu'il aperçoit son gibier, met son cheval au galop poursuivant l'oiseau de manière à ne pas le perdre de vue, sans le presser (гнести) outre mesure dans la crainte qu'il ne cherche un refuge dans les montagnes où il serait très-difficile de le suivre.

Quand l'autruche se sent poursuivre, elle commence à courir, mais sans se hâter, soit qu'elle ignore le danger ou qu'elle se fie à sa rapidité. Elle court en s'aidant de ses ailes et si elle allait en ligne droite, jamais un chasseur ne pourrait l'atteindre, telle est la vitesse de ses mouvements, mais comme le lièvre elle fait beaucoup de détours, en sorte que le chasseur peut lui couper le chemin et finit par la rejoindre en la fatiguant.

Quand le pauvre animal se sent poursuivi de très-près et incapable de fuir. il se cache la tête dans le sable ou dans un buisson. Quelquefois il se défend avec acharnement et se jette sur le chasseur avec une force irrésistible, quoique par sa nature l'autruche soit aussi douce que la colombe.

217. Générosité de Napoléon I.

Dans l'année 1805, un matelot anglais, retenu prisonnier à Châlons-sur-Marne, parvint à s'échapper et s'enfuit jusque près de Boulogne où il se cacha dans les bois et se mit à construire une petite barque avec des écorces d'arbres qu'il attachait avec sa chemise qu'il avait mise en lambeaux. Il vola même dans le voisinage un drap de lit (простыня) pour compléter la toile dont il avait besoin et bientôt le petit bateau fut achevé à sa grande satisfaction. Le matelot n'attendait plus que l'arrivée d'un vaisseau anglais en vue de Boulogne pour se mettre aussitôt en mer et cette occasion se présenta bientôt. Malheureusement les douaniers (таможенникъ) l'aperçurent au moment où il mettait le pied sur la barque et l'arrêtèrent comme espion.

Quelques jours après, Napoléon arriva à Boulogne, admira la petite barque et voulut voir le matelot.—Eh bien, compère, dit l'Empereur, tu voulais revoir ton pays et sans doute ta fiancée.—Non, Sire. mais ma mère est infirme et elle n'a que moi pour l'aider du peu d'argent que je gagne.—Oserais-tu donc te confier à la mer dans une barque aussi fragile que tu as pu emporter sur tes épaules en sortant des bois? — Oui, Sire, je risquerais tout pour aller voir et assister ma mère qui n'a dans ce moment que Dieu pour la protéger.—Donnez à cet homme un habillement complet, dit Napoléon, et mettez-le sur un bateau portant pavillon blanc qui le confiera au premier vaisseau anglais qui se présentera sur mer et donnez-lui cinq pièces d'or pour sa mère qui doit être très-bonne puisqu'elle a un si bon fils.

218. Une leçon donnée aux Empereurs chinois.

C'était autrefois la coutume en Chine, la veille du couronnement de l'Empereur, que tous les sculpteurs de Pékin, lui présentassent différents morceaux de marbre afin qu'il pût choisir celui dont il voulait qu'on fît son tombeau. Le sarcophage (парадная гробница) était commencé le jour même où l'Empereur montait sur le trône et le sculpteur recevait de la propre (собственный) main de Sa Majesté Impériale l'argent destiné à l'érection (сооруженіе) du monument. On voulait ainsi montrer au monarque et à ses sujets que tous les hommes sont sujets à la mort et l'Empereur, obligé, en voyant son futur tombeau, de penser qu'il était de même nature que les autres mortels, devait sans doute se montrer plus humain envers ses sujets pendant toute la durée de son règne.

219. L'éléphant blanc vénéré à Siam.

C'est une coutume dans l'empire Birman et en général dans presque toute l'Indo-Chine de rendre des honneurs extraordinaires à un éléphant blanc. Celui-ci a sa résidence près du palais avec lequel il communique par une galerie formée par une rangée de colonnes. A l'extrémité de la galerie un magnifique rideau de velours enrichi d'or cache l'animal, considéré comme trop sacré pour être exposé aux yeux du vulgaire. Devant le rideau sont placés les nombreux présents qui lui sont offerts chaque jour. Ils consistent (состоять) en objets précieux comme or, argent, vêtements de prix, soie, essence de roses etc.

Un voyageur anglais en donne dans son journal de voyage les lignes suivantes: j'attendis quelque temps, dit-il, le lever du rideau et l'honneur de voir l'auguste (августѣйшій) animal. Il ne me parut pas aussi grand que je l'attendais, ni parfaitement blanc comme on me l'avait dépeint, sa couleur étant à peu près celle des moutons. L'animal qui s'amusait avec sa trompe ou avec ses défenses (клыки, la défense оборона, запрещеніе) n'avait pas l'air de s'apercevoir des hommages que lui rendaient les Birmans en se prosternant jusqu'à terre. Les murs de sa résidence sont dorés ainsi que la moitié des colonnes qui la supportent. Ses jambes de devant sont attachées avec des chaînes en argent, celles de derrière avec des cordes. Sa couche se compose de paille couverte d'un tapis mélangé d'or et de soie. L'éléphant sacré a son ministre d'état, un secrétaire, des courriers, etc., etc. ses housses (попона) sont magnifiques et ornées de diamants, de perles, de rubis; les plats dans lesquels il mange sont tous en or.

Ces honneurs sont rendus à cet animal parce que les Birmans croient à la métempsychose et pensent que dans la transmigration des âmes, la plupart des âmes des hommes doivent résider dans le corps des éléphants avant d'entrer dans le paradis céleste.

L'Asiatic journal de Londres annonçait dernièrement que par la maladie de l'éléphant blanc du roi de Siam, toutes les affaires y sont en souffrance (остановка). Le roi ne donne audience à personne; tous les

princes, les ministres, les officiers de tous grades sont obligés de donner nuit et jour leurs soins à l'illustre malade, ils sont même forcés de prendre leurs repas en présence de l'éléphant. Le roi lui-même lui paye deux fois par jour son tribut de respect en lui présentant la nourriture de sa main royale, en le priant de ne pas l'abandonner, mais de rester avec lui pour gouverner le pays. L'éléphant est en outre entouré de prêtres qui récitent continuellement des prières pour son rétablissement (выздоровленіе). Quand ces prêtres sont fatigués, d'autres viennent les remplacer et le bruit qu'ils font suffirait à lui seul pour rendre malade un éléphant bien portant.

220. L'honneur n'est pas toujours héréditaire.

Quoiqu'un titre (титулъ, заглавіе) honorable puisse être transmis à la postérité, les qualités qui ennoblissent l'âme sont incommunicables et ne peuvent être transférées d'une génération à l'autre. En effet, si un homme pouvait laisser par testament à son fils ses vertus et tous les talents qu'il a possédés, comme il peut le faire de toute sa fortune et de ses biens, ce serait le plus grand des priviléges que d'avoir eu des ancêtres distingués. Mais ce n'est qu'en travaillant et en s'exerçant tous les jours à la pratique de la vertu et à l'acquisition (стяжаніе) des plus beaux talents que les jeunes nobles peuvent se rendre dignes de leurs aïeux et embellir encore le nom qu'ils ont reçu à leur naissance. C'est le moyen de se rendre ainsi doublement illustre.

Honour and shame from no condition rise,
Act well your part, there all the honour lies.

Ce qu'un de nos poètes du quinzième siècle exprimait à peu près par ces vers:

Il te vaut mieux d'un vilain (мужикъ) être
Engendré (родиться) sage et vertueux,
Que d'un noble homme avoir pris être,
Et être fol et vicieux.
Le fils d'un noble homme est ignoble (низкій)
Et vilain, s'il vit vilement;
Mais le fils d'un vilain est noble
Et gentil, s'il vit noblement.

221. École de Charlemagne.

Charlemagne, au commencement de son règne, trouva l'instruction dans l'état le plus déplorable. Pour y remédier, il invita à sa cour, à Aix-la-Chapelle, les savants les plus distingués. Le plus célèbre d'entre eux fut le moine anglais Alcuin. Charlemagne, aidé de ses conseils, fonda dans son propre palais l'école Palatine qui devait être le modèle de tous les établissements de l'empire. Quelques années après son institution, Charles remarqua que les enfants des familles nobles faisaient peu de progrès tandis que ceux de la classe moyenne se distinguaient par leur zèle et leur avan-

cement dans les sciences. Il les fit séparer les uns des autres et mit les élèves appliqués à sa droite, les paresseux à sa gauche: Continuez, dit-il aux premiers, ma protection ne vous fera pas défaut (недоставать) et vous aurez les premières places de mon empire; qnant à vous (что до), paresseux de sang noble, qui au lieu d'enrichir votre esprit en acquérant des connaissances utiles, ne pensez qu'à vos amusements et à votre toilette et qui vous imaginez que vous n'êtes sur la terre que pour jouir des honneurs et de la fortune, je vous le jure, votre naissance ne sera comptée pour rien. Rattrapez le temps perdu, en vous appliquant sérieusement, ou vous ne recevrez de moi aucune faveur, ni aucun avancement. Charlemagne tint parole. Il fut impartial envers tous, il n'eut jamais de faveurs marquées pour ses amis ou pour les flatteurs, le mérite seul se faisait un chemin sous son règne; tout prospéra sous ce grand prince, aussi la postérité lui a-t-elle donné le nom de Charlemagne.

222. Les écoles en Russie jusqu'à l'Empereur Nicolas.

En 1054, sous Iaroslaw, Nowgorod, Kieff, Smolensk possédaient d'excellentes écoles, mais l'invasion des Mongols vint bientôt étouffer cette civilisation naissante. La Russie succomba, mais par sa chute, elle préserva l'Europe d'un sort semblable en servant de digue (оплотъ) contre les hordes barbares qui menaçaient de l'envahir. Une nuit de deux siècles succéda à ce commencement de civilisation et lorsque la Russie se réveilla de sa léthargie, il y avait une distance immense entre elle et le reste de l'Europe. Les premiers efforts pour ramener la civilisation furent faits par la famille Romanoff et l'Académie ecclésiastique fut fondée en 1679 par le Tsar Théodore Alexéevitch. Enfin Pierre le Grand parut et tout changea de face en Russie. Les élèves et les maîtres manquaient également quand ce prince monta sur le trône; il commença par les créer. Des savants et des artistes furent appelés de l'étranger, une foule de livres furent publiés, un grand nombre de jeunes gens furent envoyés en France et en Allemagne; les savants étrangers qui vouèrent leurs services à la Russie, furent comblés des bienfaits du souverain. Des écoles latines et grecques furent fondées dans différentes villes de l'empire ainsi que des écoles de mathématiques et de navigation; les maîtres d'école recevaient 10 copecks par jour (40 centimes); à la fin du cours, ils recevaient en outre un rouble de chacun de leurs élèves. Pierre le Grand traça aussi avant sa mort le plan de l'Académie des sciences. Sous ses successeurs, l'instruction suivit la voie qui lui avait été tracée par le grand monarque. Les Impératrices Anne et Élisabeth créèrent une foule d'établissements et après elles Catherine la Grande voulut que l'on joignît dans les écoles à une instruction soignée une forte éducation morale. Elle fonda les maisons des enfants trouvés, des écoles avec des pensionnats, supérieures et subalternes où l'on enseignait les sciences principales, l'histoire et la géographie, les mathématiques pures et appliquées, la physique, l'histoire naturelle, les devoirs de l'homme et du citoyen, le russe, l'allemand, le latin, la calligraphie et le dessin. Cette princesse perfectionna et étendit l'éducation militaire, donna un nouvel élan à l'Académie des beaux-arts dont elle augmenta les ressources et les pri-

viléges et créa, pour les fils des employés subalternes de la marine, des écoles destinées à former des chefs d'ateliers habiles, instruits pour tous les travaux de l'amirauté. Bientôt par les soins de Catherine II, l'école des mines et celle de commerce s'élevèrent également dans la capitale. Le règne de l'Empereur Paul fut aussi marqué par plusieurs mesures favorables aux progrès de l'instruction publique. De nouvelles écoles furent fondées; mais ce qui attira principalement son attention, ce fut l'éducation des enfants ou des orphelins des militaires. Après lui vint l'Empereur Alexandre. L'histoire de ce souverain offrirait les plus belles pages sur le développement immense que prit sous son règne la civilisation en Russie. Ce fut Alexandre I qui créa le ministère de l'instruction publique et la direction supérieure des écoles. Celles-ci furent divisées dans tout l'empire en quatre catégories, les écoles paroissiales, celles de district, les gymnases et les universités. Il s'occupa surtout de l'organisation de ces dernières qui devaient être le centre, le foyer des lumières de l'empire. Celle de Dorpat fut fondée en 1802, celle de Vilna en 1803, celles de Kharkoff et de Kazan en 1804 et celle de Moscou fut réorganisée sur le même plan que les premières. La même année (1804) fut aussi fondé l'Institut pédagogique de St.-Pétersbourg. Il fut en même temps décidé que tous les chefs-lieux de gouvernement auraient leur gymnase où l'on enseignerait les mathématiques pures et appliquées et la physique expérimentale, la géographie, la statistique, l'histoire, la philosophie et l'économie politique; l'histoire naturelle la technologie et les sciences commerciales, le latin, l'allemand, le français et le dessin. Huit maîtres étaient attachés à chaque gymnase. En même temps de nouvelles écoles furent fondées et les académies ecclésiastiques et les séminaires reçurent une nouvelle extension. Ce qu'il y a surtout de remarquable sous ce règne, c'est l'élan avec lequel toutes les classes de la nation s'empressent de seconder les efforts que faisait le Monarque pour la propagation des sciences. La troisième période commence à l'avénement au trône de l'Empereur Nicolas. Le besoin de l'instruction publique est généralement senti et nous sommes bien loin du temps où il fallait employer des mesures de rigueur envers les parents pour les forcer à envoyer leurs enfants à l'école et envers ces derniers pour les obliger à se meubler la tête de connaissances utiles. On pourrait comparer assez justement la première époque à cet heureux temps où les seigneurs français déclaraient orgueilleusement ne savoir écrire, vu leur qualité de gentilshommes.

Les grands principes qui dirigèrent l'Empereur Nicolas et qu'il mit en avant comme base de l'enseignement, ce fut de rendre l'instruction religieuse, monarchique et nationale, d'éviter l'imitation étrangère trop longtemps suivie dans le pays, de laisser aux goûts nationaux leur propre impulsion, et de diriger l'éducation selon le caractère de la nation russe.

223. Irène et Esculape.

Irène se transporte à grands frais à Epidaure, en Argolide, voit Esculape dans son temple et le consulte sur tous ses maux. D'abord elle se plaint qu'elle est lasse et accablée de fatigue et le dieu prononce que cela lui arrive par la longueur du chemin qu'elle vient de faire. Elle dit qu'elle

est le soir sans appétit; l'oracle lui ordonne de dîner peu: elle ajoute qu'elle est sujette à des insomnies ; il lui prescrit de n'être au lit que pendant la nuit; elle lui demande pourquoi elle devient pesante, et quel remède; l'oracle répond qu'elle doit se lever avant midi, et quelquefois se servir de ses jambes pour marcher: elle lui déclare que le vin lui est nuisible; l'oracle lui dit de boire de l'eau: qu'elle a des indigestions; et il ajoute qu'elle fasse diète. Ma vue s'affaiblit, dit Irène; prenez des lunettes, dit Esculape. Je m'affaiblis moi-même, continue-t-elle, et je ne suis ni si forte, ni si saine que j'ai été: c'est, dit le dieu, que vous vieillissez. Mais quel moyen de guérir de cette langueur? — Le plus court, Irène, ce serait de mourir comme ont fait votre mère et votre aïeule. — Fils d'Apollon, s'écrie Irène quel conseil me donnez-vous? Est-ce là toute cette science que les hommes publient et qui vous fait révérer de toute la terre? Que m'apprenez-vous de rare et de mystérieux? Et ne savais-je pas tous ces remèdes que vous m'enseignez? — Que n'en usiez-vous donc, répond le dieu, sans venir me chercher de si loin et abréger vos jours par un long voyage.

(La Bruyère; 1644—96).

224. La prière.

Quand vous avez prié, ne sentez-vous pas votre cœur plus léger, et votre âme plus contente?

La prière rend l'affliction moins douloureuse et la joie plus pure: elle mêle à l'une je ne sais quoi de fortifiant et de doux, et à l'autre un parfum céleste.

Que faites-vous sur la terre, et n'avez-vous rien à demander à celui qui vous y a mis?

Vous êtes un voyageur qui cherche la patrie. Ne marchez point la tête baissée: il faut lever les yeux pour reconnaître sa route.

Votre patrie, c'est le ciel; et quand vous regardez le ciel, est-ce qu'en vous il ne se remue rien? Est-ce que nul désir ne vous presse? Ou ce désir est-il muet?

Il en est qui disent: A quoi bon prier? Dieu est trop au-dessus de nous pour écouter de si chétives créatures.

Et qui donc a fait ces créatures chétives, qui leur a donné le sentiment et la pensée et la parole si ce n'est Dieu?

Et s'il a été si bon envers elles, était-ce pour les délaisser ensuite et les repousser loin de lui?

En vérité, je vous le dis, quiconque dit dans son cœur que Dieu méprise ses œuvres, blasphème Dieu.

Il en est d'autres qui disent: A quoi bon prier? Dieu ne sait-il pas mieux que nous ce dont nous avons besoin? — Dieu sait mieux que vous ce dont vous avez besoin, et c'est pour cela qu'il veut qne vous le lui demandiez; car Dieu est lui-même votre premier besoin, et prier Dieu, c'est commencer à posséder Dieu.

Le père connaît les besoins de son fils; faut-il à cause de cela que le fils n'ait jamais une parole de demande et d'actions de grâces pour son père?

Quand les animaux souffrent, quand ils craignent ou quand ils ont faim, ils poussent des cris plaintifs. Ces cris sont la prière qu'ils adressent à Dieu, et Dieu l'écoute. L'homme serait-il donc dans la création le seul être dont la voix ne dût jamais monter à l'oreille du Créateur?

Il passe quelquefois sur les campagnes un vent qui dessèche les plantes, et alors on voit leurs tiges flétries pencher vers la terre; mais, humectées par la rosée, elles reprennent leur fraîcheur et relèvent leur tête languissante.

Il y a toujours des vents brûlants qui passent sur l'âme de l'homme et la dessèchent. La prière est la rosée qui la rafraîchit.

(Lammennais; 1782—1854).

225. Walter Scott à l'école (1771–1832).

Il paraît que quand cet écrivain célèbre était à l'école, il était déjà très-studieux et grand ami du travail; mais son intelligence n'était pas très-remarquable et il ne dut les succès qu'il obtint plus tard dans la vie qu'à son infatigable persévérance.

On peut trouver l'anecdote suivante dans l'histoire de sa vie écrite par lui-même et publiée il y a quelques années par son gendre M. Lockhart.

Il y avait dans ma classe, dit Walter Scott, un jeune homme qui occupait toujours la première place et je ne pouvais le supplanter, quelques efforts que je fisse pour arriver moi-même au premier rang. Les jours se succédaient et toujours il gardait sa place jusqu'à ce qu'enfin je m'aperçus que lorsqu'on lui faisait une question, il touchait toujours le même bouton qui se trouvait à la partie inférieure de son gilet, et le remuait constamment pendant qu'il répondait à son maître. Il me vint alors à l'esprit que si je pouvais enlever adroitement le bouton, la surprise de mon compagnon serait si grande en ne le retrouvant plus, que cela pourrait déranger ses idées à la première demande qu'on lui adresserait et me donnerait ainsi la chance de répondre mieux que lui. Le bouton fut enlevé sans qu'il s'en aperçût. Grande fut alors mon anxieté de savoir quel serait le succès de ma petite ruse et celle-ci ne réussit que trop. L'heure de l'interrogation étant arrivée, le Professeur, comme de coutume, fit une question à mon camarade dont le premier soin fut de chercher le bouton favori, mais à son grand étonnement il ne le trouva pas. Déconcerté, il baissa les yeux; le talisman était parti, ses idées se troublèrent, il ne put répondre. Je saisis avec joie la bonne occasion, je répondis et j'arrivai à la première place que mon camarade ne put jamais recouvrer. Je crois qu'il ne m'a jamais soupçonné d'avoir été l'auteur de cette mauvaise farce. Souvent je le rencontrai dans les cercles que nous fréquentions plus tard l'un et l'autre et à sa vue ma conscience me reprochait toujours d'avoir si mal agi envers lui. Je voulus même plusieurs fois lui faire des excuses et lui offrir quelque dédommagement en me mettant à son service pour tout ce qui pourrait lui être agréable, mais l'occasion ne se présenta jamais et je crains bien de ne l'avoir pas cherchée avec autant d'ardeur que j'en avais mis à le supplanter à l'école.

226. La ventriloquie (чревовѣщательство).

La ventriloquie est l'art de parler intérieurement sans mouvement apparent des lèvres ou des autres organes de la parole et de déguiser la voix de telle manière qu'elle paraisse venir d'une autre personne que celle qui parle ou d'un autre endroit que celui où le ventriloque se trouve. Il y a quelques années, il y avait en Angleterre un homme nommé Hoskins qui possédait cet art à un degré éminent et qui par ce moyen s'amusait souvent aux dépens des autres. Un jour qu'il voyageait à pied dans la campagne, il rejoignit sur la route un paysan qui conduisait un attelage chargé de foin. Après s'être promené pendant quelque temps avec le campagnard et avoir conversé avec lui, Hoskins imita le cri d'un enfant. Comme on ne voyait personne auprès de là, le charretier parut étonné et il demanda à Hoskins s'il n'avait rien entendu. Celui-ci répondit que oui et presque au même instant le cri fut répété. Cette fois il parut au charretier que la voix venait de dessous le foin qui se trouvait sur le chariot et le ventriloque prétendit que le voiturier y avait caché un enfant. Le pauvre homme, tout étonné et alarmé, fit arrêter ses chevaux et déchargea tout le chariot botte par botte; d'enfant il n'y en avait point et le chariot fut rechargé en présence d'Hoskins, ce qui était à peine fini qu'un nouveau cri se fit entendre, plus distinct que les deux premiers. Le paysan, épouvanté, prit ses jambes à son cou, et courant jusqu'au village voisin, il raconta aux villageois qu'il avait rencontré le diable en chemin et qu'il les priait de venir l'assister à reprendre son char et ses chevaux qu'il avait laissés entre ses griffes. Les paysans partirent aussitôt et ils arrivèrent en vue du prétendu diable, qui, ayant une jambe de bois, ne pouvait s'enfuir. Après bien des difficultés il parvint à obtenir d'eux qu'ils lui permissent de s'approcher afin qu'ils pussent se convaincre qu'il était bien réellement un être humain.

Leur incrédulité n'en continuait pas moins et les expériences qu'il fit de son art ne firent qu'augmenter leur croyance dans son caractère diabolique. Enfin, heureusement pour Hoskins, le pasteur du village arriva et expliqua la chose à la grande satisfaction des paysans qui consentirent alors à accompagner le ventriloque jusqu'au premier cabaret où il leur offrit de la bière et un simple déjeuner. — Bientôt après Hoskins fut engagé dans plusieurs théâtres de Londres, où il montra son art au grand étonnement de la foule, car la ventriloquie était encore presque inconnue à cette époque, même dans la métropole de l'Angleterre.

227. De la folie de croire aux esprits ou aux revenants.

Les histoires ridicules que nous lisons souvent aujourd'hui sur les esprits sont généralement ou des fictions pour en imposer aux esprits faibles ou des tours adroits pour amuser et étonner le public, ou quelquefois encore le rêve d'une imagination troublée ou malade. L'histoire suivante est une nouvelle preuve à ajouter à toutes celles que nous avons entendues dans

ces derniers temps sur les habiles prestidigateurs qui voudraient nous faire croire qu'ils sont en relation avec les esprits d'un autre monde et qu'ils les tiennent à leur disposition pour les faire obéir à toutes leurs volontés.

Un Monsieur voyageait, il y a quelque temps, dans les environs de Toulouse ; il était à cheval. Surpris à l'arrivée de la nuit par un orage terrible, il chercha un abri dans une petite auberge du village de St.-Gabelle. La maison était remplie de voyageurs espagnols et autres qui, comme notre Monsieur, avaient cherché un refuge contre le mauvais temps. La compagnie était assise autour du feu, s'entretenant sur les désagréments des voyages dans les pays montagneux, surtout par un temps comme il faisait alors, puis ils commencèrent à parler d'apparitions surnaturelles, d'esprits frappeurs ou parlants, etc., etc. Ils étaient en plein spiritisme. Un des Espagnols prenait une vive part à la conversation et défendait avec beaucoup de fermeté sa croyance aux spectres, aux esprits et racontait à ce sujet une foule d'histoires qui ne pouvaient, disait-il, que confirmer sa propre conviction.

Dans la compagnie se trouvait un tout jeune homme, esprit fort comme on se fait presque toujours une gloire de l'être à cet âge, et qui riait de bon cœur de la manière sérieuse dont l'Espagnol traitait le sujet. Celui-ci l'ayant observé lui dit : je vous conseille, Monsieur, de ne pas rire de ce que vous ne connaissez pas. — Comment, dit l'autre, voudriez-vous par hasard me faire croire aux esprits ? — Oui, Monsieur, si vous avez assez de courage pour les envisager de près. — Le jeune homme se leva avec indignation et dit : si je ne vous regardais pas comme un fou, je vous ferais repentir, Monsieur, de cette expression. — L'Espagnol jetant immédiatement sa bourse sur la table s'écria : — Voilà trente pièces d'or, je veux les perdre si avant une heure je ne vous montre le spectre d'un de vos amis défunts que vous voudrez me nommer, pourvu toutefois que vous consentiez à exposer de votre côté une pareille somme. — Trente pièces ! répliqua le jeune homme, vous oubliez que je n'ai jamais possédé tant d'argent, j'ai cependant quatre pièces que je risquerai volontiers pour prouver l'impossibilité de ce que vous avancez. — Pur prétexte, dit l'Espagnol, pour cacher votre crainte, cela ne vaut pas la peine d'exercer mon art pour une somme si misérable.

Les voyageurs qui avaient pris un vif intérêt à la discussion et qui désiraient voir comment l'Espagnol exécuterait sa promesse se cotisèrent (складываться) à la demande du voyageur à cheval dont nous avons déjà parlé et qui, le premier, mit quatre pièces d'or sur la table. L'étudiant fut bientôt en possession de la somme désirée. — Maintenant, Monsieur, dit-il, je vous défie. — Très-bien, dit l'Espagnol, vous aurez la bonté de me permettre de vous enfermer dans la chambre voisine, avec une table, une plume, de l'encre et du papier. — L'étudiant entra et demanda à voir François Vialat, un de ses amis qui s'était noyé trois ans auparavant. La compagnie, pour prévenir toute supercherie, examina tous les recoins (закулокъ) de la chambre, après quoi ils rentrèrent avec l'Espagnol dans la pièce qu'ils venaient de quitter. Celui-ci prononça quelques mots mystérieux et dit alors à l'étudiant : Que voyez-vous ? — Je vois, répliqua celui-

ci, s'élever une vapeur blanche, mais elle n'a pas de forme. — Avez-vous peur? — Non, dit l'étudiant, mais d'une voix faible. — La compagnie se regardait l'un l'autre avec étonnement. L'Espagnol, après avoir prononcé quelques autres mots mystérieux répéta d'une voix sourde et comme sépulcrale. — Que voyez-vous, vous qui voudriez découvrir les secrets de la tombe? — Je vois, répondit l'étudiant d'une voix tremblante, je vois la vapeur qui prend une forme humaine! Sa face est couverte d'un voile! Il lève le voile! Je vois sa face! C'est Vialat! Il s'approche de la table! Il écrit son nom! — Avez-vous peur dit l'Espagnol. — Aucune réponse ne fut rendue, et la compagnie, déjà près de la porte, était comme muette d'horreur, quand tout-à-coup le jeune homme s'écria: Il s'approche de moi! Il me poursuit! Il veut me saisir dans ses bras! Au secours! Au secours! Au secours!

La compagnie enfonça la porte, trouva l'étudiant étendu sur le plancher dans d'affreuses convulsions (судорга, конвульсія), et sur la table ils virent un papier portant cette signature à l'encre rouge. *Vialat.* — Aussitôt que le jeune homme recouvra ses sens, il demanda l'infâme sorcier (чародѣй) qui avait invoqué le diable pour le tourmenter, mais celui-ci avait profité de la confusion pour fuir la rage de l'étudiant qui se précipita aussitôt à sa poursuite en jurant de se venger, et en laissant à ces Messieurs de l'auberge le soin de se consoler les uns les autres d'avoir été dupes (обманутый) de deux de ces filous associés pour vivre aux dépens de la faiblesse et de la crédulité des pauvres humains.

228. Qu'est-ce que la vie?

Une existence fugitive, passagère (*πρὸκαιρα*), telle est notre vie, mes frères; c'est un jeu d'enfant sur cette terre; nous n'étions pas, nous naissons; une fois nés c'est pour tomber bientôt dans la dissolution (*ἀναλυθῆναι*). Nous ne sommes que comme un songe sans consistance, comme un fantôme qu'on ne peut saisir; notre vie, c'est le vol d'un oiseau de passage, un vaisseau ne laissant snr la mer aucune trace après lui; c'est une poussière, une vapeur, une rosée du matin, une fleur qui a son temps marqué pour éclore et son temps pour se flétrir. L'homme! ses jours sont comme le foin; il tombe comme la fleur des champs. C'est ainsi que le divin prophète David s'exprimait avec tant de sagesse sur la faiblesse humaine. Ailleurs il dit encore: Fais-moi comprendre la brièveté de mes jours, et il borne l'étendue de la vie humaine à la longueur d'une coudée (*παλαιστῶν μέτρον*). Et que direz-vous de Jérémie, faisant des reproches à sa mère, s'affligeant d'avoir vu le jour et cela à cause des malheurs dont il est témoin? J'ai tout vu, dit l'Ecclésiaste, j'ai parcouru par la pensée toutes les situations de la vie, richesse, délice, puissance, gloire passagère, sagesse qui échappe plus souvent qu'on ne s'en rend maître; j'ai repassé de nouveau dans mon esprit, et bien des fois encore, ces mêmes délices, cette même sagesse, plaisirs sensuels, jardins enchanteurs, domestiques nombreux, vastes domaines, échansons de l'un et l'autre sexe, chanteurs et cantatrices, éclat des armes, gardes pour ma personne, nations prosternées à mes pieds, impôts recueillis sur les peuples, orgueil de la puis-

sance souveraine, enfin tout ce qui est superflu dans la vie, aussi bien que ce qui lui est nécessaire, et que je possède, moi, en bien plus grande abondance que tous ceux qui m'ont précédé sur ce trône. Et après tout cela, quoi? Vanité des vanités (*Πάντα ματαιότης ματαιοτήτων, τὰ πάντα ματαιότης*) tout est vanité, présomption de l'esprit, et par suite mouvements déréglés de l'âme et embarras de la vie qui tourmentent et distraient l'homme, peut-être par suite de son ancienne faute. Mais écoutez, dit-il, la fin de mon discours, écoutez-en ce qui en fait tout le contenu: *craignez Dieu* (*τὸν Θεὸν φοβοῦ*), ce sera là du moins pour vous un avantage dans la vie, que d'être conduit par le désordre des choses que nous voyons tous et qui sont constamment ballottées comme par les flots vers les choses stables et vers (les demeures) que rien ne vient plus agiter (*ἐπὶ τὰ ἑστῶτα καὶ μὴ κινούμενα*).

(*St.-Grégoire de Nazianze*, le Théologien, oraison funèbre de Césaire; 328—389).

229. Yacht-Club à St.-Pétersbourg.

Ce club a été fondé en 1846 par les amateurs de la navigation. Pendant l'été, le club est transféré à Stari-Direvni, à l'embouchure de la Néva et près de la pointe d'Iélaguine. Son but est d'améliorer la construction des barques légères, et comme encouragement, il y a chaque année des régates ou courses en bateaux avec primes. Ceux qui passent leur été à St.-Pétersbourg ou aux îles ne peuvent manquer d'assister à une de ces fêtes animées, car c'est un spectacle vraiment ravissant que de voir ces barques légères montées par des rameurs en costumes de matelots, lutter d'adresse et d'agilité sur cette belle Néva, si large à son embouchure, qu'elle ressemble déjà à un petit golfe et dont les bords sont ornés de belles maisons de campagne, de jardins bien cultivés émaillés de mille fleurs et couverts dans ces occasions de la meilleure société de St.-Pétersbourg et de ce public si gai et si sympathique qui oublie pendant quelques mois, aux îles, les fatigues de la ville et les rigueurs d'un long hiver.

230. Académie des mines à St.-Pétersbourg.

Cet établissement, le miroir géologique de l'empire russe, est situé au Vasili-Ostroff, contient deux cent cinquante élèves et est, sans contredit, le plus complet qui existe en Europe. Les montagnes de la Laponie et de la Finlande, les monts Valdaï, les montagnes de la Tauride et du Caucase, le vaste Oural avec les monts Altaï et ceux du Kamstchatka, toutes les parties de la Russie ont payé et payent encore chaque jour au corps des mines un généreux tribut.

L'Académie n'est pas seulement une exposition des produits géologiques et minéralogiques de la Russie, c'est encore une école destinée à former des ingénieurs. Pour faciliter aux jeunes ingénieurs l'étude pratique de la science des mines, on a disposé dans un vaste musée tous les instruments et appareils qui servent à exploiter le minérai et à le mettre en œuvre.

Cette partie est fort curieuse. Les instruments et appareils sont faits avec tant d'art, ils fonctionnent avec tant de netteté (ясность), qu'à travers ces miniatures, l'on se figure, sans peine, en quoi consiste le travail du mineur et quels en sont les résultats. Comme complément de ce côté pratique de l'enseignement, je citerai l'imitation des mines de Perm, spectacle étrange dont on jouit à la lueur des flambeaux au fond de lugubres souterrains; les changements de couleur, la succession des couches et des veines feraient croire au visiteur qu'il est vraiment à l'intérieur d'une mine; on y sent la même température froide, humide, malsaine. Le cœur se serre (стесняться) en pensant qu'à cinq cents lieues de ces mines factices, des mines réelles contiennent des milliers d'ouvriers qui usent leurs corps, leur santé, toutes leurs forces pour nous procurer l'or, le fer et tous les métaux nécessaires à nos besoins.

231. Konewetz et Valaamo.

Le voyageur, qui ira jusqu'à Schlusselbourg, fera bien, s'il en a le temps, de continuer sa promenade jusqu'au couvent de Valaamo, situé au milieu du Ladoga, le plus grand des lacs de l'Europe, où il recevra l'hospitalité la plus cordiale. Les îles au milieu desquelles se trouve le monastère laissent par leurs rochers, leur aspect pittoresque, leurs admirables points de vue, un de ces agréables souvenirs qu'on ne saurait jamais oublier. Le Ladoga au milieu duquel elles sont situées, ressemble à une mer intérieure et ne compte pas moins de 300 milles carrés de superficie.

Le touriste, en quittant Schlusselbourg, trouvera sur le bateau une société toute différente de celle qui l'aura accompagné depuis son départ de St.-Pétersbourg. Ce ne sont guère (почти) que de pieux pèlerins auxquels se mêlent quelques personnes curieuses de visiter les merveilles du plus grand lac de la Russie et de l'Europe entière.

Partis par une belle soirée de Schlusselbourg, les tours de la ville avaient déjà disparu à nos yeux et nous étions comme en pleine mer admirant la vaste étendue du lac et nous dirigeant vers l'île de Konewetz, distante d'environ 120 verstes (30 lieues). L'eau était calme, les éclairs de chaleur qui sillonnaient le ciel à l'horizon ajoutaient encore à la grandeur et à la beauté du spectacle; la nuit était belle de cette beauté que Dieu a réservée aux pays du Nord et nous la passâmes sur le pont de notre barque à attendre le retour du soleil qui se montra bientôt radieux, répandant l'or à grands flots sur une immense étendue du lac. A midi nous arrivions à l'île de Konewetz. Elle tire son nom du sacrifice annuel d'un cheval que les Finnois, anciens possesseurs de l'île, faisaient à leurs divinités. Les forêts de pins y sont d'une grande beauté. Les pèlerins s'agenouillèrent dans l'église principale du couvent devant la statue d'argent de Saint-Arsinius qui introduisit le christianisme dans l'île, les touristes s'inclinèrent avec respect devant l'apôtre de la civilisation dans ces parages et nous sortîmes pour aller visiter l'île qui offre d'assez jolis points de vue, surtout d'une chapelle située sur une hauteur assez élevée. Au moment où notre bateau se mettait en mouvement pour continuer sa route, nous vîmes une barque s'approcher de nous. C'était le bon prieur qui nous avait reçus

avec une affectueuse cordialité, qui venait nous faire ses adieux. La mer était devenue assez houleuse (зыбкій) et la barque était ballottée (качать), par les flots. Le vénérable vieillard se leva calme, comme autrefois son divin maître dans la tempête, nous nous decouvrîmes tous, pénétrés du plus profond respect et d'un sentiment religieux, il tendit les mains pour nous bénir, mais le vent n'apporta plus à nos oreilles que ses dernières paroles: — Dieu vous protége et vous donne une bonne traversée!

Valaamo. Le temps était devenu assez gros, le ciel était sombre et la traversée assez périlleuse au milieu des nombreux rochers dont cette partie du lac est parsemée et qui sont comme autant d'écueils contre lesquels notre bateau pouvait à tout moment se briser. Nous allions lentement et prudemment. Plusieurs fois notre soi-disant (такъ называемый) capitaine monta au sommet du grand mât pour voir, comme sœur Anne, s'il ne voyait rien venir, lorsque tout-à-coup sa figure devint aussi radieuse que celle de Colomb découvrant l'Amérique, il venait d'apercevoir les côtes de la terre promise. En effet (въ самомъ дѣлѣ), de gigantesques rochers couverts de forêts se présentèrent bientôt à nos regards et nous entrâmes dans le golfe qui forme comme l'entrée de l'île et que nous suivîmes pendant plusieurs verstes, longeant ses deux rives de granit. Au-dessus de nos têtes, l'île était suspendue portant comme une riche couronne de verdure. A notre gauche nous apercevions la belle chapelle située sur un rocher escarpé qui s'avance dans le lac et domine toute la vue et à côté d'elle nous distinguions la petite cabane de l'ermite, l'unique habitant que l'on trouve dans ce désert. Le canal va toujours en se rétrécissant, les masses de granit s'approchent de plus en plus imposantes et bientôt nous apercevons le couvent qui nous envoie son salut amical. Les passagers descendent du bateau et gravissent avec joie l'escalier creusé dans le rocher qui conduit au monastère. La position est ravissante. C'est comme le séjour de la paix, de la tranquillité, du bonheur au milieu d'une mer orageuse.

Je laisse à une plume plus habile que la mienne le soin de décrire cette nature tout à la fois sauvage et gaie, pittoresque et pleine de cette beauté propre aux contrées qni avoisinent le pôle. Valaamo a 30 verstes de pourtour et est environné d'un groupe d'îles, au nombre d'environ 40, placées autour de leur centre comme par un jeu de la nature qui semble avoir voulu les dérober aux regards des humains en les plaçant à une latitude si élevée. Tous les jours, le bruit des vagues qui viennent se briser à leur pied, apporte aux religieux comme l'image du bruit que font les mortels dans la grande bataille de la vie et les agitations du grand lac sont souvent moins furieuses que celles qui troublent nos pauvres cœurs. Demeure tranquille, tes rochers n'ont pas à craindre les mouvements désordonnés des vagues, vénérables et paisibles habitants de Valaamo, vous êtes, comme l'asile qui vous a reçus à l'abri des coups qui renversent si souvent les espérances des hommes et vous pouvez vivre en paix sous l'œil de Dieu! Comment se fait-il que presque tous les habitants de St.-Pétersbourg connaissent les lacs de l'Italie et de la Suisse. qu'ils ont parcouru les glaciers de l'Oberband, de Chamounix et du Valais et que leur pied n'a jamais foulé les gigantesques rochers du plus beau de leur lac. C'est sans doute que la Suisse et l'Italie sont bien loin de

St.-Pétersbourg, qu'il faut bien de l'argent et de la fatigue pour les visiter (nil mortalibus arduum est) tandis que Valaamo n'est qu'à une courte distance et demande à peine qu'on se dérange pour jouir de ses merveilles. A chaque pas que nous faisions dans l'île, c'étaient de nouveaux points de vue, tout aussi admirables les uns que autres. Une foule de canards sauvages prenaient leurs joyeux ébats (веселиться) dans le lac, les grues volaient en troupes au-dessus de nos têtes. C'est que la chasse est défendue dans toutes les îles du Ladoga, qu'on n'y entend jamais un coup de fusil et que Valaamo est ainsi pour les animaux une retraite aussi sûre que pour les hommes. Ce ne fut qu'à regret que nous quittâmes cet asile de paix pour reprendre le chemin de St.-Pétersbourg où nous devions retrouver, après avoir entrevu un coin du tableau de la vie du ciel, les préoccupations inhérentes à tous les habitants de notre pauvre planète.

232. Pâques fleuries ou le jour des rameaux à Marseille.

Le premier jour de Pâques fleuries à Marseille, les enfants trouvés se promènent par les rues avec des branches de laurier, ornées de fruits et de gâteaux; ils ont le privilége de dire: mon père et ma mère à tous ceux qu'ils rencontrent. De cette manière, un nom si doux aura du moins passé une fois sur les lèvres de ces infortunés. Souvent on a vu ces enfants prononcer ce nom les larmes aux yeux et souvent les passants, touchés de compassion, versaient d'abondantes aumônes dans les mains de ces jeunes et malheureuses créatures. Voilà comment nos pères comprenaient cette religion d'amour qui veut que nous fassions du bien à nos semblables et dont l'une des premières règles est que nous devons faire pour les autres ce que nous voudrions qui fût fait pour nous-mêmes. Les enfants trouvés méritent d'autant plus notre sollicitude qu'ils peuvent retrouver en partie dans nos soins ceux qu'ils ne pourront jamais recevoir de leurs parents.

233. Éloge de l'Empereur Alexandre I.

Les vingt-cinq années du règne d'Alexandre I embrassent l'une des plus mémorables époques des annales du monde. En même temps que lui s'élevait, à l'autre extrémité de l'Europe, Napoléon I, cet homme prodigieux qui allait bientôt en devenir l'arbitre et ses rapports avec l'Empereur Alexandre forment le trait distinctif de cette époque. Triomphants ou malheureux, unis ou divisés, amis ou ennemis, ils ont décidé du monde et dans la lutte gigantesque qui a terminé ce vaste débat, la grandeur des événements répondit à la grandeur des antagonistes. La chute de Napoléon fut l'ère d'une politique nouvelle en Europe, politique dont l'Empereur Alexandre fut le créateur et le mobile et qui dominait les intérêts matériels et les passions contemporaines.

Le règne d'Alexandre a porté la Russie à un degré de force et de puissance inconnue jusque-là et donné des bases nouvelles à l'œuvre de Pierre le Grand et de Catherine II; il n'eût pas été moins mémorable, moins glorieux au dedans, si la Providence n'avait enlevé (похищать,

взять) l'Empereur au milieu de sa carrière. Mais si la moitié de ses plans les plus chers est restée sans exécution (исполненіе), il n'en faut pas moins reconnaître avec attendrissement dans tout le cours de son règne ce caractère particulier qu'il savait imprimer à tout ce qui se rattache à sa mémoire. Quelle sécurité profonde dans les villes! Quelle laborieuse tranquillité dans les champs! La dignité (достоинство) au milieu des revers, la modération dans d'éclatants succès! Alexandre menait la vie simple et frugale d'un sage, avait la haute piété d'un chevalier chrétien, la sensibilité et les lumières d'un homme de notre siècle! Voilà ce qui a signalé (ознаменовывать) pendant vingt-cinq ans tous les actes du règne qui vient de finir. *(M. d'Ouvaroff, fragment.)*

234. Maximes et pensées.

Quand on veut plaire dans le monde, il faut se résoudre à se laisser apprendre beaucoup de choses qu'on sait par des gens qui les ignorent.

Quiconque n'a pas de caractère n'est pas un homme, c'est une chose.

Le bon esprit consiste à faire valoir celui des autres.

La plupart des hommes emploient la première partie de leur vie à rendre l'autre misérable.

L'esclave n'a qu'un maître, l'ambitieux (честолюбецъ) en a autant qu'il y a de gens utiles à sa fortune (счастіе, богатство).

— L'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manières les autres soient contents de nous et d'eux-mêmes.

Un honnête homme n'aura jamais de meilleur ami que sa femme.

Un homme ne doit jamais rougir d'avouer qu'il a tort, car en faisant cet aveu, il montre qu'il est plus sage aujourd'hui qu'hier.

On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère.

Le jeu est le dissipateur (расточитель) du bien, la perte du temps, le gouffre des richesses, l'écueil de l'innocence, la destruction des sciences, l'ennemi des muses, le père des querelles.

L'utilité de la vertu est si manifeste que les méchants la pratiquent par intérêt.

Pour exécuter de grandes choses, il faut vivre comme si l'on ne devait jamais mourir.

Les grandes pensées viennent du cœur.

Les paresseux ont toujours envie de faire quelque chose.

C'est un grand signe de médiocrité de louer toujours modérément.

Agir dans la passion c'est mettre à la voile pendant l'orage.

Il est plus honteux de se défier de ses amis que d'en être trompé.

Louer les princes des vertus qu'ils n'ont pas, c'est leur dire impunément des injures.

Une famille vertueuse est un vaisseau tenu pendant la tempête par deux ancres, la religion et les mœurs.

Lorsque mon ami rit, c'est à lui de m'apprendre le sujet de sa joie; lorsqu'il pleure, c'est à moi de découvrir la cause de son chagrin.

Il ne dépend (зависѣть отъ) pas de nous de n'être pas pauvres, mais il dépend toujours de nous de faire respecter notre pauvreté.

Ne faites point à autrui ce que vous ne voudriez pas qui vous fût fait à vous-même.

L'homme qui se vend est toujours payé plus cher qu'il ne vaut.

L'estime de soi-même est une des premières conditions (условіе) du bonheur.

La plupart des peines n'arrivent si vite que parce que nous faisons, pour les rencontrer, la moitié du chemin.

Il est encore plus facile de juger de l'esprit d'un homme par ses questions que par ses réponses.

235. Le commandant d'armée.

L'homme appelé à commander aux autres sur les champs de bataille, a d'abord, comme dans toutes les professions libérales, une instruction scientifique à acquérir. Il faut qu'il possède les sciences exactes, les arts graphiques, la théorie des fortifications. Ingénieur, artilleur, bon officier de troupes, il faut qu'il devienne en outre géographe, et non géographe vulgaire, qui sait sous quel rocher naissent le Rhin ou le Danube, et dans quel bassin ils tombent, mais géographe profond, qui est plein de la carte, de son dessin, de ses lignes, de leur rapport, de leur valeur. Il faut qu'il ait ensuite des connaissances exactes sur la force, les intérêts et le caractère des peuples; qu'il sache leur histoire politique, et particulièrement leur histoire militaire; il faut surtout qu'il connaisse les hommes, car les hommes à la guerre ne sont pas des machines: au contraire ils y deviennent plus sensibles, plus irritables qu'ailleurs, et l'art de les manier d'une main délicate et ferme fut toujours une partie importante de l'art des grands capitaines. A toutes ces connaissances supérieures, il faut enfin que l'homme de guerre ajoute les connaissances plus vulgaires, mais non moins nécessaires, de l'administrateur. Il lui faut l'esprit d'ordre et de détail d'un commis; car ce n'est pas tout que de faire battre les hommes, il faut les nourrir, les vêtir, les armer, les guérir. Tout ce savoir si vaste, il faut le déployer à la fois et au milieu des circonstances les plus extraordinaires. A chaque mouvement il faut songer à la veille, au lendemain, à ses flancs, à ses derrières; mouvoir tout avec soi, munitions, vivres, hôpitaux; calculer à la fois sur l'atmosphère et sur le moral des hommes; et tous ces éléments si divers, si mobiles, qui changent, se compliquent sans cesse, les combiner au milieu du froid, du chaud, de la faim et des boulets. Tandis que vous pensez à tant de choses, le canon gronde, votre tête est menacée; mais ce qui est pire, des milliers d'hommes vous regardent, cherchent dans vos traits l'espérance de leur salut; plus loin, derrière eux, est la patrie avec des lauriers ou des cyprès; et toutes ces images, il faut les chasser, il faut penser, penser vite; car une minute de plus, et la combinaison la plus belle a perdu son à-propos, et au lieu de la gloire c'est la honte qui vous attend.

(Thiers, 1798, vivant.)

236. L'Impératrice Marie, Épouse de l'Empereur Paul I.

La vie publique de l'Impératrice Marie n'a pas été moins admirable que sa vie privée. Elle avait reçu des mains de son époux la surveillance de la plupart des établissements consacrés à l'éducation de la jeunesse, particulièrement à ceux des jeunes filles et pendant trente ans elle remplit ce devoir avec la sollicitude la plus éclairée. Jamais homme public ne montra une activité plus laborieuse, un courage plus persévérant (постоянный). Levée avant le jour, l'Impératrice employait chaque heure, soit dans son cabinet, à donner des ordres pour les Instituts, soit dans les établissements eux-mêmes où elle faisait attention aux moindres choses. Accessible à tous, affable, indulgente, elle encourageait avec vivacité, blâmait avec douceur. Une immense administration passait sous ses yeux et tous ceux qui ont eu le bonheur de la voir de près ont cent fois admiré son activité, sa bonté généreuse, sa sollicitude toujours égale et son grand amour de l'humanité. L'Impératrice portait à la jeunesse l'intérêt le plus tendre et connaissait la situation de presque toutes les jeunes filles et de leurs familles, qu'elle savait protéger les unes comme les autres, et plus d'une jeune personne élevée sous ses auspices a trouvé près d'elle le bonheur de sa vie et la sécurité de sa famille.

237. Le siècle d'Auguste et celui de Louis XIV.

On a remarqué avec raison que les règnes d'Auguste et de Louis XIV se ressemblaient par le concours des grands hommes de tous les genres qui ont illustré leurs règnes. C'est qu'ils ont été amenés à peu près par les mêmes circonstances. Ces deux princes sortaient des guerres civiles, de ce temps où les peuples en armes veulent tout obtenir, où les événements heureux et malheureux étendent les idées et fortifient les âmes et donnent ce désir de gloire qui ne manque jamais de produire de grandes choses.
Voilà comme Auguste et Louis XIV trouvèrent le monde. César s'en était rendu le maître et avait devancé Auguste. Henri IV avait conquis son propre royaume et fut l'aïeul de Louis XIV. C'était la même fermentation dans les esprits, le peuple se composait de soldats, la plupart des héros. Leur génie et leur caractère, l'ambition et l'amour de la gloire étaient les mêmes dans les deux princes. Tous deux étaient braves sans être téméraires, entreprenants (предпріимчивый) sans être aventuriers; l'un et l'autre surent vaincre et pardonner. La paix les trouva encore semblables par un certain air de grandeur, par leur magnificence et leur libéralité. Leurs ministres pensaient comme eux et Mécène protégeait auprès d'Auguste, comme Colbert auprès de Louis XIV, tout ce que Rome et la France avaient de génies (геніи). Le hasard les ayant fait naître dans le même mois, tous deux moururent presque au même âge et leurs règnes furent très-longs. Auguste régna depuis 31 avant l'ère chrétienne jusqu'en l'an 14 après J.-C. et Louis XIV depuis 1643, lorsqu'il n'avait que cinq ans, jusqu'en 1715. Auguste mourut à l'âge de 76 ans, et Louis XIV à l'âge de 77 ans.

238. Le traîneau du Comte de Maistre.

Lorsque le Comte de Maistre, ministre de l'ancien royaume de Sardaigne, aujourd'hui d'Italie, arriva à St.-Pétersbourg, un de ses collègues qu'il questionnait sur le caractère national lui dit: mon cher comte, ce pays que j'habite depuis fort longtemps est énigmatique (загадочный) pour moi par un seul point. En général le peuple russe est excellent, doux, hospitalier, charitable, rempli de finesse et d'intelligence; cependant lorsqu'il survient un accident dans les rues, les spectateurs demeurent immobiles et regardent sans avoir l'idée de porter du secours, je ne puis m'expliquer ce fait, il contraste bizarrement avec la bonté russe; bientôt vous ferez la même remarque dans vos promenades.

M. de Maistre avide d'observations sur un terrain nouveau pour lui, eut l'idée de faire une expérience à ses risques et périls. Le traînage (ѣзда на саняхъ) venait de s'établir, il dit à son cocher: Ivane, exerce-toi dans ma cour, à verser (опрокидывать) lestement mon traîneau, sans danger pour celui que tu conduiras. Le lendemain, Ivan vint annoncer respectueusement (съ почтеніемъ) qu'il pourrait verser Son Excellence dans la neige aussi mollement que sur un lit de plume. A midi, le comte, enveloppé dans sa fourrure, se fit mener en face de l'église de Malte, quartier très-populeux. Au signal donné, le cocher renverse son maître: voilà le comte gisant et jouant parfaitement la douleur. On s'attroupe autour de lui, mais à une distance respectueuse et pas un bras ne vient s'offrir pour l'aider à se relever. Le comte avait résolu d'accorder deux minutes à cette épreuve; lorsqu'il les crut écoulées, il se releva et salua les curieux d'un profond *bladasti* (je vous remercie). Toute l'assemblée se prit à rire. Le comte rentra chez lui fort enchanté de son expérience et dit à son secrétaire: Écrivez, que le peuple russe exerce une scrupuleuse (совѣстливый, боязливый) neutralité envers les gens auxquels il arrive un accident en pleine rue.

Le comte de Maistre qui vécut depuis 1754 jusqu'en 1821 n'aurait pas dû ignorer que la même crainte de secourir les passants exista en France jusqu'à la fin du dix-huitième siècle; les paysans, dit Montaigne, prenaient la fuite à la vue d'un homme blessé ou assassiné pour échapper aux tracasseries (хлопоты) de la police française qui pouvait les supposer coupables du crime qui venait de se commettre ou leur faisait perdre des journées entières en les forçant de courir continuellement pour rien dans les divers bureaux de police et en les retenant même souvent en prison pour le seul crime d'avoir eu des yeux et des oreilles et d'avoir révélé quelquefois les faits à des amis indiscrets.

239. Notions (понятіе) géographiques.

La géographie est la description de la terre. La terre est ronde, ayant la forme d'un globe ou d'une sphère, aplatie vers les pôles. L'eau couvre environ les $^3/_4$ de la terre. Il y a quatre points cardinaux, le nord ou

septentrion; le sud ou midi; l'est, orient, levant; l'ouest, occident, couchant. Les cinq parties du monde sont l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique, l'Océanie. On appelle continents, les deux parties de terre les plus vastes qu'on puisse parcourir sans traverser la mer. Les principaux océans sont: l'Océan Atlantique, le grand Océan ou pacifique, l'Océan glaçial du Nord et celui du Sud. Les principales contrées de l'Europe sont: la Russie, capitale St.-Pétersbourg, la Suède et la Norvége, capitales Stockholm et Christiania; le Danemark, cap. Copenhague; les Iles-Britanniques, cap. Londres; la France, Paris; la Belgique, Bruxelles; la Hollande, Amsterdam, résidence La Haye; la Suisse, Berne; l'Autriche, Vienne; les deux confédérations germaniques, celle du Nord ayant à sa tête la Prusse, Berlin, celle du sud comprenant surtout la Bavière, Munich; le Wurtenberg, Stuttgardt; les grands duchés de Hesse-Darmstadt et de Bade, Carlsruhe; le Portugale, Lisbonne; l'Espagne, Madrid; l'Italie, Florence, Rome; la Turquie, Constantinople et la Grèce, Athènes. Les principales mers qui baignent (омывать, заливать) l'Europe sont: l'Océan glaçial, l'Atlantique, la mer Méditerranée, Baltique, du Nord ou d'Allemagne, Manche, Tyrrhénienne, Adriatique, Ionienne, Archipel, mer Noire, Marmara, Azof, Caspienne. Voici quelques détroits, le Sund, le Pas-de-Calais, le détroit de Gibraltar, le phare de Messine, le Bosphore; quelques golfes, celui de Gascogne, le Zuiderzée, de Tarente; les îles Normandes, les Sorlingues, les Loffoden, les Feroé, l'île d'Elbe, l'île de Malte, les îles Lipari, les Cyclades, les Sporades, Candie et non loin de celles-ci en Asie, Rhodes et Chypre, en Afrique les îles Madère, l'île de France, en Amérique, Terre-Neuve etc.; des presqu'îles le Jutland, l'Indo-Chine, la Crimée, la presqu'île dé Gallipoli, le Labrador; les isthmes de Corinthe, de Panama, les caps Finisterre, Trafalgar, le cap des Aiguilles; les montagnes, les Pyrénées, les Alléghanis, les volcans le Vésuve, le Jorullo, les lacs Majeur, Pérouse, celui des Quatre-cantons; les fleuves, le Rhône, le Danube, le Don, le Dniéper; les rivières la Maritsa, la Saône, la Sambre; cinq zônes, la zône torride, deux tempérées et deux glaciales; les principaux cercles parallèles, l'équateur, les tropiques du cancer et du capricorne et les cercles polaires.

L'Asie est la plus grande des cinq parties du monde, certains géographes la regardent cependant comme plus petite que l'Amérique. L'Asie possède tous les climats, toutes les cultures. Il y fait très-froid au Nord, très-chaud au Sud: on y trouve d'immenses plaines et les plus hautes montagnes de la terre; elle a un sol prodigieusement fertile et des déserts arides. L'Afrique, avec ses côtes sans golfes, a l'air d'une simple presqu'île de l'Asie. C'est la plus chaude ou plutôt la plus brûlante des cinq parties du monde. Les côtes en sont très-fertiles, l'intérieur renferme d'affreux déserts.

L'Europe est une des plus petites parties du monde; mais elle est la plus importante par sa civilisation et par l'activité de ses habitants. Le climat y est tempéré et les productions n'y sont pas très-variées, mais elle est mieux cultivée que toutes les autres et celle qui est la plus embellie par les arts et les travaux du génie humain. L'Europe exercera la prépondérance dans le monde entier jusqu'à ce qu'elle cède sans doute cette prépondérance à l'Amérique. Celle-ci est un continent double, composé de deux parties réunies par l'isthme de Panama, l'Amérique septentrionale et

l'Amérique méridionale. La dernière a ses côtes aussi peu découpées que l'Afrique. C'est, après l'Asie, la plus grande des cinq parties du monde; il y fait très-froid au Nord, ainsi qu'à l'extrémité opposée, tandis que la chaleur est très-grande au milieu. Le sol est généralement humide et c'est le continent qui possède les plus grands fleuves, les plus grands lacs et la végétation la plus exubérante (излишній).

L'Australie présente dans son intérieur d'immenses pâturages et des déserts de sable, tandis que sur les côtes on jouit d'un climat très-agréable et des avantages d'un sol fertile. Cette contrée offre dans ses végétaux et ses animaux des bizarreries (странность) étranges. Sa fertilité et la découverte d'abondantes mines d'or comparables à celles de la Californie, paraissent devoir faire bientôt de l'Australie une nouvelle Europe, reproduisant notre civilisation avancée, nos mœurs et nos qualités aussi bien que nos défauts, nos vices.

Dans les marées on remarque le flux et le reflux produits surtout par l'attraction de la lune; la mer a des abîmes qui dépassent 8000 mètres de profondeur, 57 fois la hauteur de la Cathédrale de Strasbourg, ou celle d'Anvers, les plus hauts monuments du monde après les pyramides d'Égypte.

La mer est salée; ses eaux s'évaporent (испаряться) en partie, sa température varie selon les lieux et la profondeur; elle a des courants qui ressemblent à des fleuves, les courants équatorial et polaire; elle présente un phénomène (явленіе) assez extraordinaire, les trombes (смерчъ, тифонъ) et renferme une foule d'animaux qu'il serait trop long de décrire et même de nommer.

240. La mémoire étonnante.

Pendant le séjour de Voltaire à la cour de Prusse, il s'y trouvait aussi un Anglais qui avait une si bonne mémoire qu'il pouvait redire mot-à-mot tout ce qu'on lui avait lu ou récité, quand même c'eût été toute une pièce. Frédéric II, lui-même le mit à l'épreuve et s'étonna beaucoup de son talent. — Bientôt après, Voltaire, demandant au Roi la permission de lui lire une nouvelle composition poétique, Frédéric résolut de lui jouer un tour. Il ordonna à l'Anglais, de se mettre dans une chambre voisine d'où l'on pouvait tout entendre et lui demanda de bien écouter les vers que Voltaire allait réciter. Celui-ci commença à haute voix et lut avec animation, mais Frédéric restait très-froid. — Comment Votre Majesté trouve-t-elle mes vers? — Je remarque depuis quelque temps que M. de Voltaire commence à profiter des travaux des autres et à les donner comme siens.— Voltaire assura à Sa Majesté que ces vers étaient bien de lui. — Je vais vous prouver le contraire, dit le Roi, et il fit entrer l'Anglais. — Récitez-moi, dit Frédéric à celui-ci, les vers que vous m'avez lus, il y a quelques semaines.—L'Anglais répéta tout le morceau sans omettre un seul mot. — Ah! scélérat, dit Voltaire, tu me les as volés. — Le Roi se mit à rire, raconta au philosophe-poète le tour qu'il lui avait joué et récompensa l'enfant d'Albion pour le plaisir qu'il venait de lui procurer. (Frédéric II (1712—40—86; Voltaire (1694—1778).

241. Paris.

Paris, la capitale de la France, est situé sur le 48e degré de latitude, dans la vallée de la Seine, au centre du plateau de la Neustrie. Sa population est d'environ deux millions d'habitants, un million de moins que la capitale de la Grande-Bretagne. Son origine comme celle de la plupart des villes, se perd dans une profonde obscurité. On a même voulu faire croire que la ville avait été fondée par Francus, fils d'Hector, qui lui avait donné le nom de son oncle Pâris. La capitale de la France dut être primitivement une de ces bourgades gauloises que nos aïeux établissaient dans les îles des grandes rivières, d'abord pour y grouper quelques cabanes de pêcheurs, puis pour y chercher un refuge en temps de guerre. Ce petit village fut conquis avec quatre légions (la légion avait 6000 fantassins et 700 cavaliers) par Labiénus, lieutenant de César. C'était la forteresse des Parisii, située dans une île du fleuve Sequana. Ces Parisii furent-ils une peuplade Belge, Lutèce tire-t-elle son nom de la boue ou des marais d'où elle émergea (выходить, изникать) lentement ou faut-il en chercher l'étymologie dans le mot Celtique Loutouhezi (habitation au milieu des eaux), ce sont là autant de questions auxquelles on ne sait que répondre. Au temps de Julien, Lutèce était presque entièrement contenue dans l'île de la Cité (331), moins grande alors qu'elle ne l'est aujourd'hui. Une muraille protégeait la ville contre les attaques extérieures, ce qui ne l'empêcha pas en 493, de tomber entre les mains des Francs après la défaite de Syagrius. Paris devint, en 506, la résidence de Clovis qui se fixa dans le palais des Thermes. Ce prince y mourut le 27 novembre 511 et Ste.-Geneviève, la patronne de Paris, 8 ans plus tard.

Sous les Carlovingiens, Paris resta stationnaire ou plutôt il ne fit que décroître. Charlemagne vivait à Aix-la-Chapelle et résidait rarement à Paris. Après les invasions normandes, Charles-le-Chauve fit ajouter de nouvelles fortifications, Hugues Capet (987—996) s'établit à Paris et désigna cette ville comme la capitale du royaume. Philippe Auguste (1180—1223) travailla beaucoup à son embellissement et à sa propreté et fit paver les principales rues. La ville prit un caractère plus monumental et les écoles, qui comptaient plus de 20,000 élèves, furent réunies en une Université qui prit le titre de fille aînée des rois. Les palais s'élevèrent toujours plus nombreux sous les successeurs de ce prince. Henri III (1574—89) ouvrit de nouvelles rues, mais menacé presque dans son palais du Louvre par les bourgeois, il quitta la ville en la maudissant (проклинать) et en jurant de n'y rentrer que par la brèche (проломъ, брешь); Henri IV (1589—1610) travailla avec ardeur à l'embellissement de la ville, et peu à peu Paris est devenu ce qu'il est aujourd'hui, une des villes les plus belles et les plus curieuses du monde entier.

242. St.-Pétersbourg.

Pierre le Grand, désirant avoir une fenêtre qui donnât sur l'Europe, jeta, en 1703, les fondements de St.-Pétersbourg, après avoir enlevé aux

Suédois le fort de Nyenschanz forteresse actuelle de la ville. La Néva, qui sort du Ladoga, traverse la ville après avoir reçu les eaux de l'Okhta, la divise en plusieurs parties et va se jeter dans le golfe de Finlande. Au printemps de 1703, Pierre le Grand fit concentrer sur les bords de la Néva, pour la construction de sa capitale, un nombre immense de Russes, de Tartares, de Cosaques, de Kalmouks et de paysans Finois. Le Tsar surveillait les travaux en personne et habitait le cottage qui existe encore et que l'on peut visiter chaque jour. St.-Pétersbourg, grâce aux soins des successeurs de Pierre I. est aujourd'hui une des plus belles capitales de l'Europe, ne le cédant qu'à Paris et à Londres pour le nombre de ses habitants d'environ 580000, et occupant à peu près le même rang que Constantinople, Berlin et Vienne. Comparée avec Londres, la capitale de la Russie a cet immense avantage que les rives de la belle et majestueuse Néva sont ornées de quais embellis eux-mêmes par une rangée d'édifices immenses appartenant à l'État et une foule de jolies maisons, propriété de la classe aristocratique. Comparé avec Paris, St.-Pétersbourg, par son beau fleuve, l'emporte également sur la capitale de la France. Les quais de Paris sont aussi ornés d'une foule d'édifices, il est vrai, mais qui oserait comparer la Seine si étroite, aux eaux si sales et si bourbeuses à ce puissant et majestueux courant de la Néva, aux eaux limpides et cristallines, roulant entre deux magnifiques quais du plus beau granit rouge de la Finlande.

Cependant quelque belle, quelque régulière que soit la vue de St.-Pétersbourg, c'est en vain que le voyageur, excepté les différents points de vue de la Néva, y cherchera quelque chose qui s'approche du pittoresque. L'on n'y verra aucun bâtiment qui s'élève au-dessus des autres, rien qui récrée la vue; ce ne sont que des masses d'architecture, formant des rangées à perte de vue; tout est monotone et c'est inutilement que vous cherchez dans tout cela quelque objet antique ou un peu d'ombre pour vous reposer. C'est en hiver surtout que ces défauts frappent l'observateur quand les rues, le fleuve, les toits sont couverts de neige. Au printemps, quand les rayons du soleil font disparaître le linceul qui couvre la terre et les eaux, la vive couleur des toits, les brillantes coupoles des églises divertissent la vue privée si longtemps de la jouissance des couleurs, tandis que la Néva réflète (отсвѣчивать) gaîment les palais qui ornent ses rives.

La vue des quais pendant l'hiver est tout autre que pendant l'été. Ce n'est plus le tableau si animé que présentait le mouvement de la navigation, c'est celui qu'offre la nature du climat dans toutes les contrées septentrionales. Le fleuve est devenu un chemin solide; il est sillonné en tous sens par de nombreux traîneaux, les plus lourdes marchandises sont transportées par cette nouvelle route que la neige et la glace rendent si commode. Ici ce sont des patineurs qui, sur une glissoire préparée à l'avance et parfaitement balayée, font leurs rapides et légères évolutions toujours admirées des passants; là, ce sont de magnifiques trotteurs que l'on exerce sur la glace ou qui se disputent le prix de la course. Dans les jours les plus froids de l'hiver dans lesquels la température s'abaisse quelquefois jusqu'à 35 degrés Réaumur, on pourrait encore écrire de St.-Pétersbourg ce qu'Ovide nous raconte déjà des Tomitains chez lesquels il

était exilé. «Ils n'ont, disait le poète latin, que des campagnes sans verdure, des printemps sans fleurs, des neiges, des glaces éternelles. Les Sarmates conduisent sur le Pont Euxin et sur le Danube des chariots attelés de bœufs. Les longs cheveux et la barbe qui cachent leur visage retentissent du cliquetis des glaçons. Le vin, endurci par le froid, ne se verse pas, mais se coupe avec le fer.»

243. Mort de Cyrus d'après Justin (IIe siècle).

Cyrus vainqueur de l'Asie et maître de tout l'Orient porta la guerre chez les Scythes. Tomyris, alors reine de Scythie, loin de trembler comme une femme à l'approche des ennemis les laissa franchir l'Araxe (affluent du Kour), sachant bien qu'elle se défendrait avec plus d'avantage dans l'intérieur de ses États. Cependant le fils de Tomyris, encore adolescent, se laisse attirer dans une embuscade et est tué par Cyrus au moment où les Scythes gorgés de vin ne peuvent offrir aucune résistance. Cette perte n'arracha pas une seule larme à Tomyris, c'est dans la vengeance qu'elle cherche sa consolation (in ultionis solatia intendit). Elle recule et attire à son tour Cyrus au milieu d'un défilé où deux cent mille Perses sont taillés en pièces. Cyrus lui-même est massacré (trucidatus). La reine fit couper la tête de ce monarque et la fit jeter dans une outre remplie de sang humain (in utrem humano sanguine repletum) et lui reprochant sa cruauté: Bois, dit-elle, ce sang dont tu eus toujours soif et qui ne te désaltéra jamais (Satia te, inquit, sanguine quem sitisti, cujusque insatiabilis semper fuisti).

244. Auspices.

Quand le roi Alexandre voulut fonder une ville en Égypte, l'architecte faute de craie (quum cretam non haberet) en traça le plan avec de la farine (polenta futurae urbis lineamenta duxit). Une multitude d'oiseaux sortis d'un lac voisin vinrent la manger à ses yeux. Les prêtres Égyptiens en augurèrent que cette ville alimenterait un nombre immense d'étrangers.

Déjotarus, roi des Galates. partisan de Pompée, ne faisait rien sans consulter les Dieux. Il dut un jour son salut à un aigle dont la vue l'empêcha d'entrer dans une maison qui, la nuit suivante, s'écroula tout entière.

Rome ayant été détruite par les Gaulois, le sénat délibérait si l'on devait la rebâtir ou passer à Veies. En ce moment un centurion, revenant avec ses cohortes (5 à 6 cents hommes), cria: Porte-enseigne, plante le drapeau, nous serons bien ici (Signifer, statue signum: hic optime manebimus). Les sénateurs virent dans ces paroles un heureux présage et Rome devint le siége du plus grand empire qui ait jamais existé (Voir № 8).

(*Valère Maxime*, *de auspiciis*).

245. La langue latine.

Rien n'égale la dignité de la langue latine. Elle fut parlée par le peuple roi qui lui imprima ce caractère de grandeur universelle dans l'histoire du langage humain et que les langues même les plus parfaites n'ont

jamais pu saisir. Le terme de majesté appartient aux Latins; la Grèce l'ignora et c'est par la majesté seule qu'elle demeura au-dessous de Rome dans les lettres comme dans les camps. Née pour commander, cette langue commande encore dans les livres de ceux qui la parlèrent. C'est la langue de la civilisation. Mêlée à celle de nos pères, les barbares, elle sut raffiner, assouplir (литровать, смягчать) et pour ainsi dire spiritualiser ces idiomes grossiers qui sont devenus ce que nous voyons. Qu'on jette les yeux sur une mappe-monde, qu'on trace la ligne où cette langue universelle s'est tue: là sont les bornes de la civilisation et de la fraternité européennes, au-delà vous ne trouverez que la parenté humaine qui se trouve heureusement partout. Le signe européen, c'est la langue latine. Les médailles, les monnaies, les trophées, les tombeaux, les annales primitives, les lois, tous les monuments parlent latin: faut-il donc les effacer ou ne plus les entendre? Le dernier siècle qui s'acharna sur tout ce qu'il y a de plus sacré et de vénérable, ne manqua pas de déclarer la guerre au latin. Les Français oublièrent presque entièrement cette langue; ils se sont oubliés eux-mêmes jusqu'à la faire disparaître de leur monnaie. Aujourd'hui encore, malgré tous les efforts du gouvernement, les études latines sont faibles en France et plus d'un Français, dit M. Nisard, ose à peine avouer *comme un péché de jeunesse*, qu'il a appris le latin sur les bancs du collége. Les Anglais, quoique sagement obstinés (упрямый) dans leurs usages commencent aussi à imiter la France et en Allemagne, l'asile inviolable jusqu'ici des langues latine et grecque, les études anciennes s'affaiblissent aussi depuis quelques années. En Angleterre, voyez les piédestaux des statues modernes, vous n'y trouverez plus ce goût sévère qui grava celle de Newton. Au lieu de ce noble laconisme, vous lirez des histoires en langue vulgaire. Le marbre, condamné à bavarder, pleure la langue dont il tenait ce beau style qui avait un nom entre tous les styles et qui de la pierre s'élançait dans la mémoire de tous les hommes. Instrument de la civilisation, la langue latine devint encore celle de la science. Les génies créateurs l'adoptèrent pour communiquer au monde leurs grandes pensées. Copernic, Képler, Descartes, Newton et cent autres ont écrit en latin. Une foule innombrable d'historiens, de publicistes, de théologiens, de médecins, d'antiquaires inondèrent l'Europe d'ouvrages latins de tous les genres. De charmants poètes, des littérateurs du premier ordre rendirent à la langue de Rome ses formes antiques et la reportèrent à un degré de perfection qui ne cessa d'étonner les hommes faits pour comparer les nouveaux écrivains à leurs modèles.

246. Jeanne d'Arc (1410—1431).

Quand au milieu du royaume de France dont les trois quarts avaient été conquis par les Anglais, pillés ou incendiés depuis l'église et le château jusqu'à la chaumière, ou livrés à la guerre, à la famine, à la peste, Jeanne d'Arc parut à cheval, armée tout en blanc, sauf la tête, une petite hache à la main et sur un grand cheval noir, disant: Messire Dieu m'a envoyée pour chasser les Anglais de la France, les moins superstitieux (суевѣрный) la regardèrent comme s'ils eussent vu Dieu lui-même; les femmes et les

enfants baisaient ses mains, ses pieds, ses habits. Dans la Basse-Bretagne les cœurs étaient émus plus vivement que dans le reste du royaume. Nobles, prélats (архіерей), peuple, chacun en Armorique écoutait avec admiration ce qu'on rapportait de la Pucelle de Lorraine; chacun aurait voulu la voir. Une pauvre fille qui ne parlait que breton, partit pour aller la rejoindre, se croyant appelée de Dieu à marcher avec elle pour délivrer la France; une autre se fit brûler par les Anglais pour avoir dit que Jeanne était bonne et que ce qu'elle faisait était très-bien fait. Le duc de Bretagne lui-même avait pour elle la même vénération qu'on a pour les choses saintes et lui fit demander si elle venait de la part de Dieu, pour secourir le roi contre les Anglais. — Oui, répondit-elle, c'est à Dieu qu'il a plu de choisir une simple jeune fille pour repousser les ennemis de notre roi.

Arrivée près de Charles VII, dans sa petite cour de Chinon en Touraine, elle reconnut le roi caché au milieu de ses chevaliers, se mit à la tête des troupes, délivra Orléans (1429), conduisit Charles à Reims et le fit sacrer. Sa mission, disait-elle, était finie et elle voulait partir. Retenue par les prières du roi, elle se jeta dans Compiègne où elle fut prise par les Anglais. Elle fut brûlée à Rouen, le 30 mai 1431. Voltaire a souillé (осквернять) son talent en flétrissant (безчестить) dans un poème burlesque (шуточный) et immoral la mémoire de cette femme héroïque.

247. La Gaule et ses peuples.

Nous savons par Strabon, célèbre géographe grec, né en Cappadoce vers l'an 50 avant l'ère chrétienne, que les plus anciens géographes ne bornaient pas l'Ibérie à l'Espagne ou à la chaîne des Pyrénées, mais qu'ils la prolongeaient au Nord de ces montagnes dans toute la partie de la Gaule qui se trouve entre la Méditerranée et l'Océan et les deux grands golfes que nous appelons aujourd'hui, golfes de Gascogne et de Lion. C'était une division géographique fondée sur l'ethnographie et non sur la confédération des lieux. Lorsque plus tard on considéra les limites naturelles, on fit rétrograder l'Ibérie jusqu'aux Pyrénées. Cependant les Aquitains et les Ligures qui occupaient, les premiers, l'angle Sud-Ouest de la Gaule et les seconds, tout le littoral de la Méditerranée et qui furent connus des navigateurs avant les autres peuples de la Gaule, n'étaient pas Gaulois, mais faisaient partie de la grande famille ibérienne qui peupla aussi la Sicile sous le nom de Sicanes, après avoir pénétré en Italie. Les représentants de la famille Gauloise sont les Celtes ou Galls et les Belges. César nous dit que ces peuples différaient par le langage, les mœurs et les institutions (Hi omnes lingua, institutis, legibus inter se differunt). Strabon ajoute que cette dissimilitude de mœurs et d'idiomes était petite et que les Belges et les Galls sont deux branches d'un même tronc dont les Belges sont les derniers venus et qu'on peut regarder leur établissement dans les Gaules comme peu antérieur à l'arrivée de César. Les anciens Galls ou Gaulois se regardaient comme aborigènes ou autochthones (первобытный житель), parce qu'ils étaient établis dans le pays de temps immémorial et longtemps avant les Belges (Ab Dite patre se prognatos praedicant; idque a Druidibus proditum dicunt). Les voilà donc, d'après César, fils de Pluton

ou du monde souterrain. Les Celtes n'étaient qu'une tribu gauloise établie au-dessus de Narbonne, quoique les nations étrangères en aient étendu le nom à tous les Gaulois et les aient confondus avec ces derniers. C'est donc à tort (несправедливо) que César les identifie dans ses commentaires (Ii qui lingua sua Celtae, nostra Galli appellantur).

Nous ne regardons donc comme véritablement Gaulois (si nous ne considérons pas ici tous les peuples cimbriques ou cimmériens qu'on retrouve dans une grande partie de l'Europe jusqu'en Crimée et qui sont véritablement Gaulois) que les Galls et les Belges. Cependant tout récemment encore, quelques savants Belges écrivant sur les origines de leur pays ont prétendu que leurs pères étaient de sang germain et non gaulois. Mettant les races teutoniques au-dessus des nations gauloises et se rappelant avec orgueil l'éloge de César: (Horum omnium fortissimi sunt Belgae), ils se séparaient volontiers, mais à tort, de leurs frères du Sud. La tendance de la Belgique vers le germanisme n'est pas nouvelle et Tacite nous dit déjà dans son histoire: (Treviri et Nervii circa affectionem germanicae originis ultro ambitiosi sunt, tanquam per hanc gloriam sanguinis a similitudine et inertia Gallorum separentur). A l'arrivée des Cimbres en Gaule, les Belges pactisent (договариваться) avec eux et leur cèdent Aduaticum, une de leurs forteresses; à l'approche de César, les Belges, les Armoricains, les Bretons ou Galls de la Grande-Bretagne s'unissent tous ensemble pour repousser l'ennemi commun. Tous les anciens géographes signalent une légère différence entre les Gaulois et les Bretons; ceux-ci sont plus simples et plus barbares. C'est la différence que César avait déjà remarquée entre les Gaulois du Sud et du Nord, entre l'ancien et le nouveau rameau: (propterea quod a cultu atque humanitate provinciae longissime absunt.) Strabon nous dit des Bretons: *Τὰ δ᾽ ἤθη τὰ μὲν ὅμοια τοῖς Κελτοῖς, τὰ δ᾽ ἁπλούστερα καὶ βαρβαρώτερα.*

248. Anciens idiomes de la Gaule et des Iles-Britanniques.

Dans les contrées de l'Europe appelées par les anciens Gaule transalpine et Iles-Britanniques, embrassant la France actuelle, la Suisse, les Pays-Bas, l'Angleterre et l'Irlande, il se parle de nos jours une multitude de langues qui se rattachent à deux systèmes: l'un, celui des langues du midi, tire sa source de la langue latine et comprend tous les dialectes romans et français, l'autre celui des langues du Nord, dérive de l'ancien teuton ou germain et règne dans une partie de la Suisse et des Pays-Bas, en Alsace, en Angleterre et dans la Basse-Écosse. Or, nous savons historiquement que la langue latine a été indroduite en Gaule par les conquêtes des Romains, nous savons aussi que les langues teutoniques parlées dans la Gaule et l'île de Bretagne sont dûes également à des conquêtes de peuples Teutons ou Germains; ces deux systèmes de langues importées (ввозить) sont étrangers à la population primitive, à celle qui occupait ces pays antérieurement à la conquête. Au milieu de tous ces dialectes néo-latins, néo-germains, on trouve dans quelques cantons de la France et de l'Angleterre les restes de langues originales dont deux en

France, le basque et le bas-breton ou armoricain et le gaélique usité dans la Haute-Écosse et l'Irlande. Ces langues peuvent être considérées comme ayant été celles de la population primitive.

Aug. Thierri (*Histoire des Gaulois*, *1795—1856.*)

249. La Touraine.

Connaissez-vous cette contrée que l'on a surnommée le jardin de la France, ce pays où l'on respire un air si pur dans les plaines verdoyantes arrosées par un grand fleuve. Si vous avez traversé, dans les mois d'été la belle Touraine, vous aurez longtemps suivi la Loire paisible et vous aurez regretté de ne pouvoir, entre les deux rives, déterminer celle que vous voudriez choisir comme demeure. La rive droite est très-riante. On y voit des vallons peuplés de jolies maisons blanches, des bosquets, des coteaux couverts de vignes ou de cerisiers, des jardins de roses, de jolis berceaux (бесѣдка); tout y rappelle la fécondité de la terre et l'antiquité des monuments. Les habitants sont industrieux, les moindres parties de terre sont cultivées; il semble qu'on n'ait pas voulu perdre un seul grain de sable. Montez sur un des coteaux où vous voyez tant de belles vignes, vous apercevez tout-à-coup une petite fumée qui vous annonce qu'une cheminée est à vos pieds; le rocher même est habité, les vignerons vivent dans des souterrains. Les bons Tourangeaux sont simples comme leur vie, doux comme l'air qu'ils respirent et forts comme le sol qu'ils fertilisent. Leurs cheveux châtains sont longs et arrondis autour de leurs oreilles comme les statues de pierre qui représentent les anciens rois de France; leur langage est le plus pur français, sans lenteur, sans vitesse, sans accent; le berceau de la langue est là, près du berceau de la monarchie.

(*Alfred de Vigni*, *Cinq-Mars*, *1799*, *vivant.*)

250. Dévouement fraternel.

Un jeune Français était tombé au pouvoir des Russes pendant la guerre de 1812. Épuisé par les fatigues, il tomba gravement malade et fut recueilli par la générosité d'une noble famille qui le traita comme un des siens. Il fut longtemps à reprendre ses forces, mais on lui prodigua tant de soins que sa santé finit par s'améliorer, et pénétré de reconnaissance pour ses bienfaiteurs, il se dévoua entièrement à eux et passa bon nombre d'années à leur service. Le Français ne pensa à quitter la Russie que lorsque ceux qui l'avaient si bien reçu furent déjà dans la tombe; il voulut alors revoir sa patrie et embrasser encore une fois ses vieux parents. Ses ressources étaient exiguës, aussi le voyage fut-il bien pénible et souvent il dut avoir recours à la charité publique et demander quelquefois l'hospitalité pendant plusieurs jours pour réparer ses forces épuisées. Enfin son pied toucha le sol natal et il sentit en revoyant la France une de ces émotions qu'il est impossible de décrire. Le voyage devenait plus facile, les secours étaient plus abondants, tout le monde voulait le recevoir, lui

demander ses aventures, l'interroger sur le pays où il avait passé tant d'années. Le voyage touchait à sa fin, le village natal n'était plus qu'à quelques lieues. En parcourant les endroits qu'il avait vus tant de fois dans sa jeunesse, il trouvait tout changé, les villes et les villages s'étaient embellis, les personnes avaient singulièrement vieilli; ceux qu'il avait quittés tout jeunes étaient maintenant des hommes faits, les hommes mûrs étaient devenus des vieillards. Il demanda sans se faire connaître des nouvelles de ses parents, ils étaient morts. On lui dit même que leur fils était mort en Russie et que leur fille, seule héritière des biens de ses parents allait épouser le lendemain un riche négociant des environs. Il craignit alors, en se présentant chez sa sœur, qu'il ne détruisît toutes ses espérances et n'empêchât le mariage. Puisqu'on me croit mort, dit-il, laissons ma sœur heureuse, laissons-lui toute sa fortune et partons pour un autre pays où je vivrai de mon travail aussi longtemps que Dieu le permettra. Le lendemain il assista à l'église au mariage de sa sœur, il la revit heureuse au bras de son mari et il aurait voulu se jeter à son cou, mais fidèle à sa résolution, il partit pour Marseille où il trouva bientôt un engagement pour l'île de la Réunion. Ce ne fut qu'au lit de mort qu'il découvrit qu'il avait laissé dans les environs de Poitiers une sœur bien aimée à laquelle il avait tout sacrifié et abandonnait encore le peu de fortune qu'il avait économisée par un travail de plusieurs années dans la colonie.

251. Dieu créateur.

Dieu dit: Que la lumière soit, et la lumière fut; le roi dit: Qu'on marche, et l'armée marche, qu'on fasse telle évolution, et elle se fait; toute une armée avance au seul commandement d'un prince, c'est-à-dire à un seul petit mouvement de ses lèvres. C'est, parmi les choses humaines, la meilleure image de la puissance de Dieu. Cette image est du reste bien défectueuse (впрочемъ недостаточный). Dieu n'a point de lèvres à remuer, Dieu n'a qu'à vouloir et tout ce qu'il veut s'accomplit, comme il l'a voulu et au temps qu'il a marqué.

Il dit donc: Que la lumière soit, et elle fut; qu'il y ait un firmament, et il y en eut un; que les eaux se réunissent, et elles furent réunies; qu'il s'allume deux grands luminaires, et ils s'allumèrent, qu'il sorte des animaux de la terre, et il en sortit. Il a dit, et les choses ont été faites, il a commandé, et elles ont été créées. Rien ne résiste à sa voix, l'ombre ne suit pas plus vite le corps que tout suit au commandement du Tout-Puissant.

(*Bossuet, 1627—1704.*)

252. Le gastronome.

Gamochéron n'a jamais eu toute sa vie que deux affaires qui l'intéressent, dîner le matin et souper le soir; il n'a qu'un seul entretien; il dit les plats qui ont été servis au dernier festin où il s'est trouvé, combien

il y a eu de mets, il nomme tous les vins, toutes les liqueurs dont il a bu, il possède le langage des cuisines, il fait envie de manger à une bonne table pourvu qu'il n'y soit point, il a surtout un palais sûr, il n'a jamais mangé un mauvais ragoût ou bu un vin médiocre. C'est un personnage illustre dans son genre et qui sait surtout parfaitement se nourrir. Jamais on ne reverra un homme qui mange tant, qui mange si bien, aussi le prend-on pour l'arbitre de tous les morceaux. Ce qu'il approuve, on le trouve délicieux, ce qu'il condamne est aussitôt rejeté, comme ne valant rien. Il n'est plus, mais il s'est fait porter à table jusqu'au dernier soupir il donnait à dîner le jour qu'il est mort et s'il revient un jour sur la terre, il sera bien malheureux s'il ne peut reprendre ses habitudes de bonne chère. Son palais a été fait pour les bonnes choses, pour les vins fins comme pour les mets les plus recherchés.

(La Bruyère, 1639—1696.)

253. L'Académie silencieuse.

Memphis possédait une académie célèbre dont le premier statut était: *Les académiciens penseront beaucoup, écriront peu et parleront le moins possible.* On l'appelait pour cette raison *l'Académie silencieuse* et il n'y avait point dans toute l'Égypte de vrai savant qui ne voulût y être admis. Alamir, Égyptien d'une érudition immense et qui venait d'écrire un ouvrage sur *l'Art de savoir se taire* apprit qu'il y avait une place vacante dans l'Académie silencieuse. Il part de Syène, sa ville natale, fait diligence et arrive à l'Académie où il rencontre une foule de bavards qui se croient dignes de la place et qui se donnent beaucoup de mouvement pour se mettre en évidence. Ils accablent Alamir de questions. D'où vient-il? Quelles sont ses études, ses œuvres, a-t-il rendu comme eux de véritables services au pays pour aspirer à une récompense aussi honorifique que celle de siéger dans la docte Académie. En homme qui sait se taire et qui n'a pas seulement que sa langue, il prend un morceau de papier et écrit ces mots au président: Alamir demande humblement la place vacante. Malheureusement elle venait d'être donnée au plus grand bavard de l'Égypte par la protection d'un homme aussi puissant que riche. Le conseil de l'Académie, composé d'hommes honorables, fut désolé de ne pouvoir accepter Alamir, mais comment lui annnoncer cette mauvaise nouvelle. Le Président remplit une grande coupe et si bien qu'une goutte de plus l'eût fait déborder, puis il fit signe à Alamir d'approcher. Le savant s'avança avec cet extérieur, cet air modeste qui sied si bien au mérite. Le Président lui montra la coupe pleine, mais notre savant, sans perdre courage, ramassa une feuille de rose et la posa doucement sur l'eau où elle surnagea sans répandre une seule goutte. Chacun battit des mains, on laissa pour ce jour-là les règles de côté et l'on passa à Alamir le régistre où il pouvait s'inscrire comme académicien. Il signa et à gauche du nombre cent qui était celui de ses collègues, il écrivit un zéro avec ces mots: ils n'en vaudront ni plus ni moins. Le Président biffa le zéro et le changeant de place, il l'écrivit à droite du nombre cent, ajoutant: Ils en vaudront dix fois davantage.

254. Le duc Léopold et les habitants de Soleure.

Léopold, duc d'Autriche, qui a rendu la montagne de Morgarten si célèbre en 1315 (entre les cantons de Schwitz et de Zug) assiégeait la ville de Soleure. Il avait, en amont de la ville, fait construire un pont sur l'Aar. Tout-à-coup, cette rivière grossit à la suite de pluies qui avaient duré plusieurs jours et le pont courait risque d'être emporté. Le duc ordonna à ses soldats de mettre sur le pont une quantité de grosses pierres afin que par son poids, il pût résister plus facilement à la force de l'eau. Néanmoins les eaux augmentaient à chaque instant et bientôt hommes, soldats, pont et pierres, tout fut emporté dans le courant. Les habitants de Soleure avaient remarqué l'accident et voyaient les infortunés descendre le courant sur les débris du pont ou lutter contre les vagues qui allaient les engloutir. Leurs compagnons ne pouvaient venir à leurs secours; les Soleurois, de leur côté, auraient pu accélérer leur perte ou assister du moins tranquillement et avec sang-froid à la mort de leurs ennemis, mais touchés de compassion, ils se jetèrent sur leurs barques et allèrent sauver les malheureux qu'ils conduisirent sur la rive pour les renvoyer libres dans leur camp. Le duc Léopold fut si touché de cette conduite qu'il leva immédiatement le siége et alla porter ailleurs le théâtre de la guerre.

255. Louange de Dieu dans les Alpes.

Dans quelques cantons des Alpes du Piémont et de la Savoie dans lesquels les habitants sont dispersés pour garder leurs troupeaux, règne une belle et pieuse coutume qui est pour ces pauvres bergers comme une compensation de la vie sociale au milieu de la vie solitaire qu'ils doivent mener sur les rochers, dans leurs pauvres chalets. Quand le soleil va quitter la vallée pour se coucher derrière les montagnes et que ses rayons dorent encore leurs sommets neigeux, le pâtre qui habite la hutte la plus élevée, prend son cor des Alpes et crie comme dans un porte-voix (рупоръ): Louez le Seigneur. Tous les bergers du voisinage, debout sur leurs portes, répètent l'un après l'autre le son, aussitôt qu'ils l'entendent, et ainsi résonne pendant un quart d'heure d'un rocher à l'autre, de vallée en vallée, et se perdant dans le lointain, l'écho des mêmes paroles: Louez le Seigneur. Un calme, un silence solennel succède au dernier son du cor et alors tous les bergers, la tête nue et dans un pieux recueillement, (сосредоточеніе своихъ мыслей) tombent à genoux. Et quand enfin l'obscurité enveloppe les montagnes, le cor retentit encore une fois pour faire entendre à tous les environs un cordial souhait de: Bonne nuit, et les bergers se retirent chacun dans leurs cabanes pour s'abandonner au repos.

256. Les chiens en Turquie.

Le chien est d'après le Koran un animal immonde (нечистый) et ne peut être gardé par les Turcs comme un animal domestique. Jamais il ne

peut entrer dans la maison d'un Musulman, et quand celui-ci touche un de ces animaux, il devient impur et ne peut entrer dans aucune mosquée jusqu'à ce qu'il se soit purifié. Des milliers de chiens qui se trouvent à Constantinople et dans les autres villes turques et courent les rues, aucun n'entre dans une maison, aucun n'a son propre maître. Les places, les rues, les carrefours (перекрестокъ) sont leur demeure; le ciel, le toit qui les couvre. Ils y vivent tout-à-fait abandonnés et passent, à dormir, la plus grande partie du jour. Ils sont presque tous de la race des mâtins ou chiens de berger et des roquets (овчарка, шпицъ). Il ne leur est nullement indifférent d'habiter tel ou tel endroit, et chacun a, pour y demeurer, un endroit particulier où il établit son quartier qu'il n'abandonne jamais et où il passe toute sa vie. Dans toutes les villes de l'Europe, les chiens doivent céder la place et se soumettre à l'homme ; en Turquie, c'est tout le contraire, les chiens dominent dans les rues et même dans celles qui sont les plus fréquentées. Souvent on se voit forcé de se frayer un passage à travers une foule compacte d'hommes pour éviter de passer trop près d'un chien qui dort tranquillement à côté. Il est surtout une chose qui attire l'attention de tous ; c'est que les chameaux pesamment chargés mesurent leurs pas avec beaucoup de soin pour ne pas passer sur un de ces animaux, que le buffle paresseux et l'âne s'en gardent avec une précaution extraordinaire et que le coursier le plus orgueilleux fait un détour pour ne pas les fouler aux pieds. Aucun chien turc ne craint ces animaux et aux aboiements d'un seul, il en arriverait aussitôt une vingtaine pour déchirer à belles dents celui qui serait assez hardi pour offenser un des leurs.

Il y a même parmi ces animaux une sorte de police. Un chien qui habite un quartier de la ville n'ose pas aller s'établir dans un autre sans la permission de ceux qui y demeurent et le cas échéant, il arrive des luttes sanglantes qui finissent le plus souvent par l'expulsion des intrus. Quoique les chiens n'aient pas leurs maîtres à Constantinople, ils ne manquent point pour cela de nourriture. Les Turcs se font un plaisir de leur offrir tout ce qui reste de leurs repas et croient remplir ainsi un des premiers préceptes du Coran, la miséricorde. Les personnes de distinction et les riches ne s'en tiennent pas là. A certains jours, ils font acheter pour ces chiens de la viande qu'ils leur distribuent, et l'on voit des domestiques parcourir les places et les rues pour présenter un morceau à chaque chien qu'ils rencontrent. Les laisse-t-on tranquilles, ces animaux sont tout aussi flegmatiques que les hommes au milieu desquels ils vivent. On ne les entend aboyer que quand ils sont attaqués.

Mais ce qu'il y a de plus curieux, c'est que malgré leur masse et la chaleur du climat dans lequel ils vivent, ces chiens ne sont jamais enragés quoique l'on cite des cas où les chiens étrangers de Péra ont été attaqués d'hydrophobie. C'est sans doute parce que les chiens turcs sont plus habitués au climat et plus endurcis que les nôtres.

Les Turcs, du reste, ne se contentent pas de nourrir leurs chiens, ils veulent encore les protéger et un Franc, qui oserait mettre la main sur un de ces animaux, serait poursuivi avec la même ardeur que s'il avait offensé un Turc lui-même.

257. Bataille de Koulikoff (1380).

C'était en l'année 1380, le 8 septembre. A six heures du matin, l'armée Russe entra dans la plaine de Koulikoff qui s'étendait à plus de dix verstes (deux lieues et demie). C'est là que les Russes aperçurent l'ennemi. L'armée des Tartares était beaucoup plus nombreuse que la leur. Dmitri, malgré les instantes prières des princes et des boyards qui le suppliaient de ne pas exposer sa vie, voulut combattre à la tête de ses soldats et après avoir pris place parmi les simples combattants, il fondit le premier sur les Tartares.

Pendant trois heures, le combat fut terrible, acharné, et le sang coulait déjà dans toute l'étendue de la plaine, sans que l'on pût encore savoir quel serait le vainqueur. Ici les Russes serraient de près les Tartares, là les Tartares pressaient leurs adversaires avec le même avantage. Les grands étendards du prince avaient été sauvés, il est vrai, des mains de Mamaï, mais quelques régiments moscovites, pliant sous l'effort de leurs ennemis, allaient prendre la fuite, quand tout-à-coup le prince Vladimir Andréévitch, qui commandait le corps envoyé en embuscade, sortit d'un bois qui le cachait à tous les regards et s'élança avec intrépidité sur les Tartares. La hardiesse de ce mouvement décida le sort de la bataille; les ennemis épuisés et surpris ne purent plus longtemps lutter contre des troupes fraîches qui les attaquaient avec tant d'élan et ils prirent aussitôt la fuite. Mamaï, leur chef, apercevant la retraite de ses troupes, s'écria dans l'angoisse de son désespoir: Il est grand le Dieu des Chrétiens! et il se mit lui-même à suivre son armée en désordre. Les Russes poursuivirent les Tartares jusqu'à la Metcha. Un grand nombre furent tués sur les bords de la rivière ou périrent dans ses eaux; un butin considérable, consistant principalement en chevaux et en chameaux chargés de toutes sortes d'objets précieux, tomba entre les mains du vainqueur.

La joie, le bonheur des Russes étaient indescriptibles. Le premier héros de cette journée remarquable, l'une des plus glorieuses des annales russes, ce fut le grand-prince Dmitri Ioannovitch, surnommé Donskoï et le second, le prince Vladimir Andréévitch qui reçut, à cette occasion, le titre de Brave. Les deux chefs firent, avec tous les autres princes et boyards que le sort avait épargnés, le tour de cette plaine devenue à jamais glorieuse. Beaucoup de Russes gisaient parmi les morts, mais les Tartares étaient au moins quatre fois aussi nombreux. Si l'on doit en croire quelques historiens, le nombre des morts ne s'élevait pas, en somme, à moins de deux cent mille. Le grand-prince pleura sincèrement la mort de tous ces braves, et pour témoigner sa reconnaissance envers les défenseurs de la patrie, il ordonna de célébrer à perpétuité le souvenir de cette bataille par une fête qui aurait lieu le samedi après la St.-Dmitri, entre le 18 et le 26 octobre. Ce fut ainsi que l'heureux Dmitri Donskoï réussit à délivrer en un seul jour la Russie du joug d'un ennemi puissant. La nouvelle de cette victoire répandit la joie non-seulement dans le cœur de tous les habitants

de Moscou et des sujets du grand-prince, mais encore dans toutes les autres principautés de la Russie. Tous regardaient Dmitri Donskoï comme leur ange gardien, tous se portaient à sa rencontre avec des transports inexprimables de joie comme devant l'homme qui avait sauvé la patrie de la puissance des barbares; tous voyaient dans cette heureuse journée la libération de la Russie qui leur paraissait déjà assurée; la gloire et le bonheur du pays leur semblaient à jamais rétablis et l'on ne pouvait supposer, qu'après une pareille défaite, les Tartares oseraient jamais entreprendre une nouvelle lutte avec la Russie. La victoire de Koulikoff était, en effet, beaucoup plus glorieuse que celle qui avait été remportée deux ans auparavant (1378) sur les rives du Voge, affluent de l'Oka (20 verstes au-dessus de Riazan): et ces deux combats arrêtaient à l'Orient de l'Europe l'envahissement des Tartares, non moins glorieusement que le bras de Charles-Martel avait arrêté à l'Occident l'invasion des Sarrasins, et l'on peut dire que les deux journées du Voge et de Koulikoff ne furent pas moins utiles à l'Europe entière dont elles sauvèrent la civilisation que la brillante victoire de Poitiers.

258. Préface de l'histoire de Jules César par S. M. l'Empereur Napoléon III (20 avril 1808).

La vérité historique devrait être non moins sacrée que la religion. Si les préceptes de la foi élèvent notre âme au-dessus des intérêts de ce monde, les enseignements de l'histoire, à leur tour, nous inspirent l'amour du beau et du juste, la haine de ce qui fait obstacle aux progrès de l'humanité! Ces enseignements, pour être profitables, exigent certaines conditions. Il faut que les faits soient reproduits avec une rigoureuse exactitude, que les changements politiques ou sociaux soient philosophiquement analysés, que l'attrait piquant des détails sur la vie des hommes publics ne détourne pas l'attention de leur rôle politique et ne fasse pas oublier leur mission providentielle.

Trop souvent l'écrivain nous présente les différentes phases de l'histoire comme des événements spontanés, sans rechercher dans les faits antérieurs leur véritable origine et leur déduction (выводъ) naturelle; semblable au peintre qui, en reproduisant les accidents de la nature, ne s'attache qu'à leur effet pittoresque, sans pouvoir, dans son tableau, en donner la démonstration scientifique. L'historien doit être plus qu'un peintre; il doit, comme le géologue qui explique les phénomènes du globe, découvrir le secret de la transformation des sociétés. Mais, en écrivant l'histoire, quel est le moyen d'arriver à la vérité? C'est de suivre les règles de la logique. Tenons d'abord pour certain qu'un grand effet est toujours dû à une grande cause, jamais à une petite; autrement dit, un accident, insignifiant en apparence, n'amène jamais de résultats importants sans une cause préexistante (предсуществовать) qui a permis que ce léger accident produisît un grand effet. L'étincelle n'allume un vaste incendie que si elle tombe sur des matières combustibles amassées d'avance. Montesquieu (1689—1755) confirme ainsi cette pensée:

«Ce n'est pas la fortune, dit-il, qui domine le monde... Il y a des causes générales, soit morales, soit physiques, qui agissent dans chaque monarchie, l'élèvent, la maintiennent ou la précipitent; tous les accidents sont soumis à ces causes, et si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière a ruiné l'État, il y avait une cause générale qui faisait que cet État devait périr par une seule bataille; en un mot, l'allure principale entraîne avec elle tous les accidents particuliers.»

Si, pendant près de mille ans, les Romains sont toujours sortis triomphants des plus dures épreuves et des plus grands périls, c'est qu'il existait une cause générale qui les a toujours rendus supérieurs à leurs ennemis, et qui a permis que des défaites et des malheurs partiels n'aient pas entraîné la chute de leur empire. Si les Romains, après avoir donné au monde l'exemple d'un peuple se constituant et grandissant par la liberté, ont semblé, depuis César, se précipiter aveuglément dans la servitude, c'est qu'il existait une raison générale qui empêchait fatalement la République de revenir à la pureté de ses anciennes institutions; c'est que les besoins et les intérêts nouveaux d'une société en travail exigeaient d'autres moyens pour être satisfaits. De même que la logique nous démontre dans les événements importants leur raison d'être (причина существованія) impérieuse, de même il faut reconnaître et dans la longue durée d'une institution la preuve de sa bonté et dans l'influence incontestable d'un homme sur son siècle la preuve de son génie.......

Lorsque des faits extraordinaires attestent (засвидѣтельствовать) un de ces génies éminents, quoi de plus contraire au bon sens que de lui prêter toutes les passions et tous les sentiments de la médiocrité? Quoi de plus faux que de ne pas reconnaître la prééminence de ces êtres privilégiés qui apparaissent de temps à autre dans l'histoire comme des phares lumineux, dissipant les ténèbres de leur époque et éclairant l'avenir?.....

Trop d'historiens trouvent plus facile d'abaisser les hommes de génie que de s'élever, par une généreuse inspiration, à leur hauteur, en pénétrant leurs vastes desseins. Ainsi pour César, au lieu de nous montrer Rome déchirée par les guerres civiles, corrompue par les richesses. foulant aux pieds ses anciennes institutions, menacée par des peuples puissants, les Gaulois, les Germains et les Parthes, incapables de se soutenir sans un pouvoir central plus fort, plus stable et plus juste; au lieu, dis-je, de tracer ce tableau fidèle, on nous représente César, dès son jeune âge, méditant déjà le pouvoir suprême. S'il résiste à Sylla, s'il est en désaccord avec Cicéron, s'il se lie avec Pompée, c'est par l'effet de cette astuce prévoyante qui a tout deviné pour tout asservir; s'il s'élance dans les Gaules, c'est ponr acquérir des richesses par le pillage ou des soldats dévoués à ses projets; s'il traverse la mer pour porter les aigles romaines dans un pays inconnu, mais dont la conquête affermira celle des Gaules, c'est pour y chercher des perles qu'on croyait exister dans les mers de la Grande-Bretagne, etc.... s'il accepte du sénat avec reconnaissance une couronne de laurier et qu'il la porte avec fierté, c'est pour cacher sa tête chauve; si enfin il a été assassiné par ceux qu'il avait comblés de ses bienfaits, c'est parce qu'il voulait se faire roi; comme s'il n'était pas pour ses contemporains ainsi que pour la postérité plus grand que tous les rois!

Ce qui précède montre assez le but que je me propose en écrivant cette histoire. Ce but est de prouver que, lorsque la Providence suscite des hommes tels que César, Charlemagne, Napoléon, c'est pour tracer aux peuples la voie qu'ils doivent suivre, marquer du sceau de leur génie une ère nouvelle et accomplir en quelques années le travail de plusieurs siècles. Heureux les peuples qui les comprennent et les suivent! Malheur à ceux qui les méconnaissent et les combattent..., car ils sont aveugles et coupables: aveugles, car ils ne voient pas l'impuissance de leurs efforts à suspendre (откладывать, отстрочивать) le triomphe définitif du bien; coupables, car ils ne font que retarder le progrès, en entravant sa prompte et féconde application.

259. Le sirocco.

Un des plus grands fléaux (бичъ) pour l'Italie entière et surtout pour Naples et la Sicile, c'est le Sirocco. Il s'appelle aussi vent du sud-est, en Afrique Samoun, et en Suisse même il fait sentir ses effets et a reçu le nom de Fœhn. A Naples et dans d'autres provinces de l'Italie, il ne souffle pas avec autant de force qu'en Sicile qui est plus rapprochée de l'Afrique, mais il y dure plusieurs semaines et y laisse après lui la fièvre putride (гниючій), le découragement, l'abattement (изнеможеніе). C'est ordinairement dans le mois de juin qu'il souffle à Naples et il est si brûlant qu'il énerve complètement l'homme. Toute activité meurt en lui, les pores s'élargissent et les conséquences les plus funestes se font sentir aussitôt qu'il dure plus de 30 à 40 heures et qu'il n'est pas suivi d'un vent du Nord qui ramène les forces et la santé. Aussitôt que le sirocco se fait sentir, tout le monde se retire dans les maisons, on ferme les portes et les fenêtres ou à défaut de ces dernières on bouche toutes les ouvertures (затыкать) avec des draps humides ou des nattes. On ne voit personne dans les rues. Dans les champs, le sirocco produit également de grands dégâts et dessèche les plantes à ce point qu'on peut les broyer, comme si elles avaient été mises dans un four brûlant.

Un autre vent extrêmement nuisible à la santé des Italiens, habitués à un air tiède, est un vent perçant (колючій, крѣпкій) qui vient des montagnes du Nord et que pour cette raison on appelle Tramontana. Dans la saison de l'hiver, ce vent souffle ordinairement trois ou quatre fois pendant des intervalles de dix à douze jours.

260. Le lac de Zirknitz.

Dans les Alpes Juliennes, en Carniole, à l'est d'Adelsberg et à peu près à la même distance de Trieste et de Laybach, se trouve le célèbre lac de Zirknitz, merveille et énigme (загадка) de la contrée. Situé dans un endroit où les mystères du monde souterrain sont renfermés dans les cent voûtes de roche calcaire qui forment une des plus grandes curiosités de notre globe, l'admirable lac de Zirknitz, s'étend comme un miroir de trois

milles carrés. Cinq îles sortent du milieu du lac; l'une d'elles porte le petit village d'Ottok; cinq petites rivières vont y décharger leurs eaux. Il est très-riche en poisson et en oiseaux d'eau et toute la vallée est d'une beauté romantique. Au Nord s'élève la chaîne de montagne de Slivinitza, au Sud et à l'Ouest le grand Javornik. Neuf villages, vingt églises et deux châteaux sont rangés autour du lac. Au moment des grandes pluies, le lac gagne en étendue, mais par un temps très sec les eaux s'engloutissent (проваливться) dans les profondeurs du souterrain, entraînant avec elles tous les poissons et les oiseaux d'eau. Lorsque ce phénomène arrive, on sonne les cloches dans tous les villages pour engager les habitants à s'empresser d'y faire la dernière pêche. D'heure en heure, la surface baisse, car une foule de trous engloutissent les eaux. Des cavités souterraines que l'œil humain n'a jamais pu contempler les reçoivent et les retiennent dans leurs profondeurs. Le fond du lac se sèche, le villageois iudustrieux récolte l'herbe là où quelques jours aupavarant il prenait du poisson en abondance; il ose même ensemencer le sol et récolte le millet (просо) et le blé sarrasin; au lieu de son filet, il prend maintenant son fusil et tue le gibier. C'est ainsi que le lac mérite vraiment sa réputation et qu'on y voit tour à tour pêcher, chasser et faire la moisson. Quand le temps vient à changer, que la pluie tombe en abondance et que de violents orages éclatent au-dessus de sa surface, l'eau sort avec impétuosité de toutes les cavernes. Le monde souterrain vomit l'eau, les poissons, les oiseaux d'eau et dans l'espace de vingt quatre heures, le lac reprend son ancienne physionomie, son premier niveau. On ne peut deviner (отгадывать) quelle est la cause de ce phénomène; mais la communication de ce lac avec des cavités souterraines en partie au dessus de son niveau, en partie au-dessous en donnent une explication assez satisfaisante.

261. Destruction de la ville de Magdebourg par Tilly en 1631.

Cette grande et importante ville n'avait qu'une faible garnison suédoise et un commandant également suédois, Melchior de Falkenberg, mais ses propres habitants la défendirent avec le plus grand courage et une opiniâtreté étonnante. Le 9 mai, le tonnerre du canon se tut parmi les assiégeants. L'espoir de voir bientôt arriver Gustave Adolphe à leur secours soutenait depuis longtemps le courage des assiégés et en voyant les assiégeants faire leurs préparatifs de départ, ils jugèrent que leur libérateur ne devait plus être éloigné. Malheureusement, ce n'était qu'une feinte, une ruse de la part de Tilly; il ne voulait inspirer de la sécurité à la ville que pour préparer plus sûrement sa ruine. Pendant la nuit, on prépara dans le camp des assiégeants et l'on plaça dans le plus grand silence les échelles destinées à l'assaut. A cinq heures du matin, on donna le signal de l'attaque. De toutes parts, au bruit effroyable du canon qui ressemblait au grondement du tonnerre, les assiégeants se précipitèrent sur les échelles. Les murs étaient mal gardés, les sentinelles s'étaient retirées après

minuit pour se livrer au repos. Plusieurs endroits avaient même déjà été escaladés, lorsque le commandant Falkenberg se précipita sur les murs où une balle l'étendit raide mort. Effrayés, hors d'eux-mêmes, les bourgeois ne penserènt plus qu'à défendre leurs maisons. Les balles et les pierres pleuvaient des fenêtres et des toits sur l'ennemi. Celui-ci, furieux, enfonça les portes, pénétra dans les maisons et massacra sans pitié tous ceux qui s'y trouvaient. Ni l'enfance, ni la faiblesse de l'âge, la noblesse ou le rang, ni même la beauté ne purent désarmer la rage du vainqueur. Aucun endroit, quelque caché, quelque sacré qu'il fût, ne put éviter le pillage et la violence, on trouva dans une église cinquante trois têtes de femmes; les Croates, pour s'amuser, jetaient les enfants dans les flammes; d'autres, non moins cruels, perçaient les enfants à la mamelle sur le sein même de leurs mères.

Quand ces horreurs eurent duré assez longtemps, plusieurs officiers qui conservaient encore quelque sentiment d'humanité et qui ne pouvaient rester plus longtemps spectateurs de telles cruautés se rendirent au camp de Tilly pour lui demander s'il n'y mettrait pas fin. «Laissez encore une heure à mon armée, répondit Tilly et alors vous pouvez revenir. Le soldat doit cependant avoir la recompense de ses fatigues et des dangers qu'il a courus.» L'armée de Tilly put ainsi assouvir (утолять) sa rage, jusqu'à ce que la fumée et les flammes vinrent mettre un terme au massacre et au pillage. Aussitôt la ville prise, les soldats avaient mis le feu en plusieurs endroits. Un vent violent étendit bientôt les flammes qui se propagèrent dans toute la ville avec une étonnante rapidité. C'était un spectacle effroyable de voir la foule se précipitant à travers une fumée épaisse, foulant les cadavres de leurs compatriotes ou de leurs ennemis, marchant dans un ruisseau de sang et au milieu des débris des maisons qui s'écroulaient partout avec fracas, pour tomber le plus souvent un peu plus loin au milieu de bandes ennemies qui la massacraient sans pitié. La chaleur de l'air empêchait la respiration et força enfin les bourreaux de se retirer dans leur camp. En moins de douze heures, Magdebourg, cette ville si grande, si riche, si bien fortifiée et l'une des plus belles de l'Allemagne n'était plus qu'un amas de cendres, à l'exception de deux églises et de quelques cabanes qui en rappelaient le souvenir. Le 14 mai, Tilly lui-même parut dans ses murs après qu'on eut nettoyé les rues principales de leurs décombres et enlevé les cadavres. La scène qui s'offrit à ses regards était horrible. De pauvres enfants, errant parmi les cadavres, cherchaient leurs parents massacrés par un ennemi cruel et poussaient des cris capables de fendre les cœurs les plus impitoyables; ailleurs on voyait de petits nourrissons suspendus encore au sein de leurs mères tombées à côté de leurs défenseurs. On dut jeter dans l'Elbe plus de 6,000 cadavres pour nettoyer les rues; le feu avait dévoré un nombre plus considérable encore de vivants et de morts; le nombre total des morts fut évalué à 30,000. Trois jours après, on trouva dans le dôme près de 1000 personnes auxquelles Tilly accorda la vie. C'étaient principalement des femmes et des enfants qui n'avaient pu se défendre et qui, de tous leurs biens, ne conservaient que la triste vie que Tilly venait de leur laisser.

262. Napoléon au St.-Bernard (1769—1821).

En l'année 1800, Napoléon I, qui portait encore le nom de Bonaparte et n'était alors que premier consul, traversa les Alpes en 13 jours par le St.-Bernard avec une armée de 40,000 hommes et un grand nombre de pièces d'artillerie. Pour célébrer la hardiesse de cette entreprise, les peintres ont représenté Napoléon franchissant le défilé, au milieu d'effrayantes masses de neige, sur un cheval blanc et fougueux (пылкій). On aurait cependant dû avouer, pour être vrai, que le premier consul, comme le commun des mortels, était monté sur un mulet aux allures les plus douces. Il portait son manteau ordinaire et était accompagnè d'un guide du pays qui ne le connaissait pas. Ce guide qui était encore tout jeune lui raconta naïvement les particularités de sa vie et la gêne où il se trouvait, faute d'une (недостатокъ въ) petite somme d'argent qui lui permît d'épouser une jeune fille de sa vallée.

Le premier consul écoutait l'histoire de son guide qu'il interrompait parfois pour interroger les passants ou pour demander quelques détails sur les endroits qu'il traversait et tout en causant, il arriva au couvent où les moines l'accueillirent avec empressement. A peine descendu de son mulet, Napoléon écrivit un billet qu'il donna à son guide en lui recommandant de le remettre soigneusement à l'administrateur de l'armée qui était resté de l'autre côté de la montagne. Le soir, lorsque le jeune homme fut arrivé à St.-Pierre, il apprit avec étonnement le nom du puissant personnage qu'il avait conduit le matin et le cadeau que Napoléon lui faisait d'une somme d'argent, pour se marier avec celle qu'il aimait et d'une petite maison où il pourrait réaliser (исполнять tous les rêves de sa modeste ambition.

263. Au peuple Russe sur l'occupation (занятіе) de Moscou par les Français.

C'est avec un chagrin extrême et qui fendra certainement le cœur de tous les enfants de notre patrie bien aimée, que nous faisons connaître que l'ennemi est entré à Moscou le 3 septembre. Que cet événement ne décourage pas la grande nation russe, mais que chacun de nous jure, au contraire, de s'enflammer d'un nouveau courage et d'une nouvelle ardeur dans la certitude que tout le mal que l'ennemi nous a fait ou pourra encore nous faire, retombera tôt ou tard sur sa propre tête. Si l'ennemi s'est emparé de Moscou, ce n'est pas qu'il nous ait vaincus ou qu'il ait même pu nous affaiblir; non, c'est le général en chef de nos armées, qui, sur le conseil des autres généraux, ses collègues dans le commandement, a jugé utile et nécessaire de reculer (уступить) pendant un certain laps de temps, jusqu'à ce que nous ayons réuni les moyens infaillibles de faire tourner le triomphe momentané de l'ennemi à sa ruine inévitable.

Certes, il est douloureux pour tout cœur russe de savoir que Moscou,

notre ancienne capitale, est occupé par les ennemis de notre patrie; mais c'est aujourd'hui une ville déserte, dépouillée de tous ses trésors, abandonnée de tous ses habitants. L'orgueilleux conquérant espérait, qu'après y avoir fait son entrée, il pourrait commander en maître à tout l'empire russe et lui imposer la paix à telles conditions qui lui plairaient, mais il s'est trompé dans son espoir et bien loin de trouver dans notre capitale les moyens de régenter (господствовать) le pays, il n'y trouvera pas même les ressources nécessaires pour y pouvoir subsister (существовать) avec son armée.

Nos forces qui se réunissent et deviennent d'un jour à l'autre plus nombreuses, entourent Moscou et ne cesseront d'intercepter (преграждать) toutes les issues et d'exterminer les détachements chargés d'approvisionner l'armée étrangère, jusqu'à ce que notre ennemi soit bien convaincu que son espoir de porter la consternation (пораженіе) au milieu de nous par la prise de Moscou était chimérique (тщетная) et qu'il s'aperçoive enfin qu'il doit s'ouvrir une route au milieu de nous les armes à la main (силою оружія).

Voici du reste en peu de mots la position de l'envahisseur. Il est entré sur notre territoire avec une armée de six cent mille hommes, dont la plus grande partie se compose (состоитъ) de nations différentes, qui n'ayant aucune patrie à défendre, ne témoignent aucun zèle à le servir et ne le suivent que par la terreur que ses armes ont toujours inspirée. La moitié de cette armée d'invasion a déjà été détruite soit par la valeur de nos soldats, soit par les désertions (побѣгами) les maladies ou la faim. C'est avec ses débris (остальными) qu'il est entré à Moscou. Sans doute son ambition a été satisfaite par son irruption au cœur même de la Russie et par son entrée dans notre antique capitale, aussi en a-t-il pris sujet (поводъ) de se vanter et de se glorifier; mais c'est la fin qui couronne l'œuvre. Il n'est pas venu dans un pays où il suffit de mettre un pied audacieux pour jeter la consternation dans le peuple ou dans notre brave armée. La Russie n'est pas habituée à se soumettre, à souffrir l'asservissement (порабощенія); elle ne laissera pas périr ses lois, sa foi, sa liberté, ses biens (имущество); elle saura les défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang. Le zèle et l'empressement volontaire dont chacun fait preuve pour s'armer et repousser l'ennemi, témoignent suffisamment de la fermeté de notre patrie qu'ont toujours su défendre l'amour et la fidélité de ses enfants.

Ainsi donc, que personne ne se décourage. Et serait-ce le moment de s'abattre, quand tout, dans notre gouvernement, ne respire que le courage et la fermeté, quand, d'un autre côté, nous voyons l'ennemi s'affaiblissant tous les jours au milieu de nous par les ravages que la mort fait dans ses rangs, isolé, éloigné de sa patrie, entouré de notre vaillant peuple qui brûle de se venger, enveloppé de nos armées dont l'une le menace de près et trois autres se disposent à lui fermer la retraite (обратный путь), l'empêchant en même temps de recevoir aucun renfort (новыхъ силъ)? L'Espagne, qui vient de secouer (свергла) le joug ne le menace-t-elle pas aussi d'une invasion prochaine? Et la plus grande partie de l'Europe épuisée et ravagée par lui, ne marchant à sa suite que par la force des choses, n'attend-elle pas avec impatience le moment où elle pourra se soustraire (вырваться) à cette domination odieuse qu'il a fait si lourdement peser sur elle. Enfin

la France elle-même ne voit-elle pas avec douleur, et sans entrevoir la fin de ses maux, verser le sang précieux de ses enfants et celui des peuples qu'elle a soumis pour satisfaire l'amour propre d'un seul homme?

Honneur au peuple, qui, après avoir supporté les maux, les ravages que la guerre entraîne inévitablement (неизбѣжно) après elle, saura par son courage, sa patience, et son dévouement inébranlable à ses souverains acquérir pour lui-même le repos, la tranquillité, procurer le même avantage aux autres peuples qui ne nous font la guerre que malgré eux, et mettre fin aux maux qui, depuis si longtemps, désolent l'Europe. Il est agréable et du caractère (свойственно) d'un bon et grand peuple de rendre le bien pour le mal. C'est ce que nous saurons faire.

Dieu tout-puissant! tourne tes regards miséricordieux sur l'Église de Russie qui se prosterne devant Toi, te priant à genoux. Donne à ton peuple fidèle, qui combat (побороающему) pour la vérité et son droit, l'esprit de force et de patience; qu'animé de cet esprit, il triomphe de son ennemi, qu'il le vainque (преодолѣетъ), et qu'en se sauvant lui-même, il sauve aussi la liberté des rois et des empires!

264. Les Français.

Fils aînés de l'antiquité, les Français, Romains par le génie, sont Grecs par le caractère. Inquiets et volages dans le bonheur, constants et invincibles dans l'adversité; formés pour tous les arts; civilisés jusqu'à l'excès durant le calme de l'État; grossiers et sauvages dans les troubles politiques; flottants, comme des vaisseaux sans lest (балластъ) au gré de toutes les passions; à présent dans les cieux, l'instant d'après dans l'abîme; enthousiastes, et du bien et du mal, faisant le premier sans en exiger de reconnaissance, et le second sans en sentir de remords; ne se souvenant ni de leurs crimes ni de leurs vertus; amants pusillànimes (боязливый) de la vie pendant la paix, prodigues (расточительный) de leurs jours dans les batailles; vains, railleurs, ambitieux, à la fois routiniers (дѣйствующій по навыку) et novateurs (страстный къ нововведеніямъ) méprisant tout ce qui n'est pas eux; individuellement les plus aimables des hommes; en corps les plus désagréables de tous; charmants dans leur propre pays, insupportables chez l'étranger, tour-à-tour plus doux, plus innocents que l'agneau qu'on égorge, et plus impitoyables, plus féroces que le tigre qui déchire, tels furent les Athéniens d'autrefois et tels sont les Français d'aujourd'hui.

(*Chateaubriand, 1768—1848*).

265. Occupations matinales de Pierre le Grand (1672—1725).

Pierre le Grand se couchait à dix heures du soir et se levait, été comme hiver, à trois heures du matin. Après son lever, il se promenait pendant une heure dans sa chambre, lisant les journaux de St.-Pétersbourg ou parcourant les traductions manuscrites qui avaient été faites d'après son ordre, car il n'y avait pas un seul livre qui s'imprimât dans sa capitale que le souverain ne l'eût examiné lui-même. A 4 ou 5 heures, Pierre sans avoir pris ni thé, ni café, buvait un petit verre d'anisette et partait

avec sa canne dans une main et son manuscrit dans l'autre, pour examiner les travaux alors en exécution.

Un jour il fixa à 4 heures du matin l'audience de l'ambassadeur du Brandenbourg Von-Prinz. Celui-ci ne supposant pas que l'Empereur se levât si tôt, crut qu'il n'arriverait pas trop tard, en se présentant à la Cour à 5 heures; mais il n'y trouva plus Sa Majesté qui travaillait déjà à la hune d'un vaisseau de guerre. Von Prinz qui avait des affaires importantes à communiquer et qui ne pouvait entrer en négociation avec les ministres russes sans avoir vu le Tsar, fut obligé de se rendre à l'amirauté. Quand on annonça son arrivée à Pierre, il répondit: Puisque l'ambassadeur n'a pas su se lever assez tôt pour me trouver au palais, qu'il se donne la peine de monter jusqu'ici. L'ambassadeur fut obligé de grimper par les haubans (по вантамъ) jusque sur le grand-mât (гротъ-мачта) et l'Empereur, s'asseyant sur une poutre, reçut de l'envoyé ses lettres de créance et les compliments d'usage. (*Paulson*).

266. Migration des oiseaux.

Les oiseaux de passage (перелётная) ont tous leur temps marqué, et ils ne le passent point; mais ce temps n'est pas le même (не тоже) pour chaque espèce: les uns attendent l'hiver, les autres le printemps, d'autres l'été, et d'autres l'automne. Il y a dans chaque peuple une police publique et générale, qui règle et qui tient dans le devoir tous les particuliers (частный, приватный человѣкъ): Avant l'édit général, aucun ne pense à partir; depuis sa publication (объявленіе), aucun ne demeure.

Une espèce de conseil décide du jour, et il accorde un intervalle pour s'y préparer, après quoi tout déloge (убираться), et il ne paraît le lendemain ni traîneurs (отсталый), ni déserteurs (бѣглецъ) tant la discipline est exacte. Plusieurs ne connaissent que l'hirondelle qui fasse ainsi; mais la chose est certaine pour beaucoup d'autres espèces. Et je demande, quand nous n'aurions que l'exemple de l'hirondelle, je demande pourquoi elle ne s'attache pas comme les autres oiseaux au pays où elle a élevé sa famille qui y a été si bien traitée (обходиться, поступать). Je demande par quelle envie de voyager cette nouvelle famille, qui ne connaît que son pays natal, conspire tout entière à le quitter. Je demande en quel langage se publie l'ordonnance (распоряженіе, указъ) qui défend à tous, soit anciens, soit nouveaux sujets de la république, de demeurer par delà un certain nombre de jours. Enfin, je demande à quels signes les principaux magistrats (судья, городское начальство) connaissent que ce serait tout risquer que de s'exposer à être prévenus (предупреждать) par une saison rigoureuse. Quelle autre réponse peut-on faire à ces demandes que celle du prophète: *Que vos ouvrages, Seigneur, sont grands et merveilleux! vous les avez formés avec sagesse!* (*Rollin, 1661—1741*).

267. Piété filiale chez un vieillard.

Le jardinier Lenôtre, qui a planté les jardins de Versailles et des Tuileries, n'est pas devenu moins célèbre que les architectes qui ont élevé ces

palais. Sa réputation s'était étendue non-seulement en France, mais dans l'Europe entière. De toute part, on s'adressait à lui pour en obtenir des plans et des dessins de jardins et de parcs destinés à embellir les résidences royales et les châteaux des grands seigneurs. Lenôtre n'en conservait pas moins la simplicité de manières et la naïveté de sentiments qu'il devait à sa profession et aux exemples de son excellent père, dont il garda jusqu'à la fin le plus pieux et le plus tendre souvenir.

Trois mois avant la mort de Lenôtre, le roi Louis XIV, qui aimait à le voir et à le faire causer, le mena dans ses jardins, et, à cause de son grand âge (il avait 88 ans) le fit mettre dans une chaise (носилки) que des porteurs roulaient à côté de la sienne, et Lenôtre disait là: «Ah! mon pauvre père, si tu vivais et que tu pusses voir un pauvre jardinier comme moi, ton fils, se promener en chaise à côté du plus grand roi du monde, rien ne manquerait à ma joie.» (Louis XIV; 1638—1715).

(*Saint-Simon, 1675—1755*).

268. L'aisance et le bonheur dans la médiocrité.

L'ordre, l'économie, le travail, un petit commerce et surtout la frugalité, nous entretenaient dans l'aisance. Le petit jardin produisait presque assez de légumes pour les besoins de la maison, l'enclos nous donnait des fruits et nos coings, (espèce de grosses poires, jaunes, dures qui se mangent cuites et qui servent à faire des compotes et des confitures), nos pommes nos poires, confits au miel de nos abeilles, étaient durant l'hiver, pour les enfants et pour les bonnes vieilles, les déjeuners les plus exquis. Le troupeau de la bergerie habillait de sa laine tantôt les femmes et tantôt les enfants; mes tantes la filaient; elles filaient aussi le chanvre du champ qui nous donnait du linge; et les soirées, où, à la lueur d'une lampe qu'alimentait l'huile de nos noyers, la jeunesse du voisinage venait travailler avec nous ce beau chanvre, formaient un tableau ravissant. La récolte des grains de la petite métairie assurait notre subsistance; la cire (воскъ) et le miel des abeilles, que l'une de mes tantes cultivait avec soin, étaient un revenu qui coûtait peu de frais; l'huile exprimée (выжимать) de nos noix encore fraîches avait une saveur, une odeur que nous préférions au goût et au parfum de celle de l'olive (оливка, маслина). Nos galettes de sarrasin, humectées, toutes brûlantes, de ce bon beurre du Mont-Dore, étaient pour nous le plus friand régal. Je ne sais pas quel mets nous eût paru meilleur que nos raves et nos châtaignes; et en hiver, lorsque ces belles raves grillaient (жарить на рашперѣ), le soir autour du foyer, ou que nous entendions bouillonner l'eau du vase où cuisaient ces châtaignes si savoureuses et si douces, le cœur nous palpitait de joie. Je me souviens aussi du parfum qu'exhalait un beau coing rôti sous la cendre, et du plaisir qu'avait notre grand'mère à le partager entre nous. La plus sobre des femmes nous rendait tous gourmands. Ainsi, dans un ménage où rien n'était perdu, de petits objets réunis entretenaient une sorte d'aisance, et laissaient peu de dépense à faire pour suffire à tous nos besoins. Le bois mort dans les forêts voisines était en abondance et presque en non-valeur (негодный); il était permis à mon père d'en tirer sa provision. L'excellent beurre de la

montagne et les fromages les plus délicats étaient communs et coûtaient peu; le vin n'était pas cher, et mon père lui-même en usait sobrement.

(*Marmontel*, *1728—97.*)

269. L'écolier modèle.

Je voyais, dans une classe au-dessus de la mienne, un écolier dont la sagesse et la vertu se conservaient inaltérables, et je me disais à moi-même que le seul bon exemple à suivre était le sien. Dans ce rare jeune homme, toutes les qualités de l'esprit et de l'âme semblaient s'être accordées pour le rendre accompli. La nature l'avait doué de cet extérieur que l'on croirait devoir être réservé au mérite. Sa figure était noble et douce, sa taille haute, son maintien grave, son air sérieux, mais serein. Je le voyais arriver au collége ayant toujours à ses côtés quelques-uns de ses condisciples, qui étaient fiers de l'accompagner. Sociable avec eux, sans être familier, il ne se dépouillait jamais de cette dignité que donne l'habitude de primer entre ses semblables. La croix qui était le signe de cette primauté ne quittait point sa boutonnière; pas un même n'osait prétendre à la lui enlever. Je l'admirais, j'avais du plaisir à le voir, et toutes les fois que je l'avais vu, je m'en allais mécontent de moi-même. Ce n'était pas qu'à force de (посредствомъ) travail je ne fusse, dès la troisième, assez distingué dans ma classe; mais j'avais deux ou trois rivaux; Amalvy n'en avait aucun. Je n'avais point acquis dans mes compositions cette constance de succès qui nous étonnait dans les siennes, et j'avais encore moins cette mémoire facile et sûre dont Amalvy était doué. Il était plus âgé que moi; c'était ma seule consolation, et mon ambition était de l'égaler lorsque je serais à son âge. En démêlant autant qu'il m'est possible ce qui se passait dans mon âme; je puis dire avec vérité que dans ce sentiment démulation ne se glissa jamais le mauvais vouloir (хотѣніе, умыселъ) de l'envie: je ne m'affligeais pas qu'il y eût au monde un Amalvy, mais j'aurais demandé au ciel qu'il y en eût deux et que je fusse le second. (*Idem.*)

270. Il est un Dieu.

Il est un Dieu. Les herbes de la vallée et les cèdres de la montagne le bénissent; l'insecte bourdonne ses louanges; l'éléphant le salue au lever du jour; l'oiseau le chante dans le feuillage; la foudre fait éclater (блистать, сіять) sa puissance, et l'Océan déclare son immensité. L'homme seul a dit: Il n'y a point de Dieu.

Il n'a donc jamais, cet homme, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel, ou, dans son bonheur, abaissé ses regards vers la terre! La nature est-elle si loin de lui qu'il ne l'ait pu contempler, ou la croit-il le simple résultat du hasard? Mais quel hasard a pu contraindre une matière désordonnée et rebelle à s'arranger dans un ordre si parfait.

(*Chateaubriand*, *1768—1848*).

271. Jésus-Christ.

Quel homme eut jamais plus d'éclat! Le peuple juif tout entier le prédit avant sa venue. Le peuple gentil (языческій) l'adore après sa venue. Les deux peuples gentil et juif le regardent comme leur centre. Et cependant quel homme jouit jamais moins de cet éclat! De trente-trois ans, il en vit trente sans paraître. Dans trois ans il passe pour un imposteur; les prêtres et les principaux le rejettent; ses amis et ses plus proches le méprisent. Enfin il meurt trahi par un des siens, renié par un autre, et abandonné par tous. Quelle part a-t-il donc à cet éclat? Jamais homme n'a eu tant d'éclat; jamais homme n'a eu plus d'ignominie. Tout cet éclat n'a servi qu'à nous, pour nous le rendre reconnaissable; et il n'en a rien eu pour lui.

(*Pascal, 1628—62*).

272. Les animaux sauvages.

Les uns, et ce sont les plus doux, les plus innocents, les plus tranquilles, passent leur vie dans nos campagnes; ceux qui sont plus défiants (недовѣрчивый), plus farouches, s'enfoncent dans les bois; d'autres, comme s'ils savaient qu'il n'y a nulle sûreté sur la surface de la terre, se creusent des demeures souterraines (подземельный) se réfugient dans des cavernes, ou gagnent (добираться до, взбираться) les sommets de montagnes inaccessibles; enfin les plus féroces, ou plutôt les plus fiers, n'habitent que les déserts, et règnent en souverains dans ces climats brûlants où l'homme aussi sauvage qu'eux ne peut leur disputer l'empire.

Ces animaux sauvages et libres sont peut-être, sans même en excepter l'homme, de tous les êtres vivants les moins sujets aux altérations, aux changements, aux variations de tout genre: comme ils sont absolument les maîtres de choisir leur nourriture et leur climat, et qu'ils ne se contraignent pas plus qu'on ne les contraint, leur nature varie moins que celle des animaux domestiques, que l'on asservit, que l'on transporte, que l'on maltraite et qu'on nourrit sans consulter leur goût. Les animaux sauvages vivent constamment de la même façon; on ne les voit pas errer de climat en climat; le bois où ils sont nés est une patrie à laquelle ils sont fidèlement attachés: ils s'en éloignent rarement, et ne la quittent jamais que lorsqu'ils sentent qu'ils ne peuvent y vivre en sûreté. Et ce sont moins leurs ennemis qu'ils fuient, que la présence de l'homme; la nature leur a donné des moyens et des ressources contre les autres animaux; ils sont de pair (равный, наравнѣ) avec eux, ils connaissent leur force et leur adresse, ils jugent leurs desseins, leurs démarches; et s'ils ne peuvent les éviter, au moins ils se défendent corps à corps (одинъ на одного): ce sont, en un mot, des espèces de leur genre (*les genres* (родъ) *se divisent en espèces* (видъ). Mais que peuvent-ils contre des êtres qui savent les trouver sans les voir et les abattre sans les approcher?

(*Buffon, 1707—88*).

273. Les animaux domestiques.

Certains animaux paraissent faits pour l'homme. Le chien est né pour le caresser, pour apprendre ce qui lui plaît, pour lui donner une image agréable de société, d'amitié, de fidélité et de tendresse, pour garder tout ce qu'on lui confie, pour prendre à la course beaucoup d'autres bêtes avec ardeur, et pour les laisser ensuite à l'homme, sans en rien retenir. Le cheval et les autres animaux semblables se trouvent sous la main de l'homme, pour le soulager dans son travail, et pour se charger de mille fardeaux. Ils sont nés pour porter, pour marcher, pour soulager l'homme dans sa faiblesse, et pour obéir à tous ses mouvements. Les bœufs ont la force et la patience en partage, pour traîner la charrue et pour labourer. Les vaches donnent des ruisseaux de lait. Les moutons ont, dans leur toison, un superflu qui n'est pas pour eux, et qui se renouvelle pour inviter l'homme à les tondre toutes les années. Les chèvres mêmes fournissent un crin long, qui leur est inutile, et dont l'homme fait des étoffes pour se couvrir. Les peaux des animaux fournissent à l'homme les plus belles fourrures, dans les pays les plus éloignés du soleil. Ainsi l'auteur de la nature a vêtu ces bêtes selon le besoin; et leurs dépouilles (кожа, шкура) servent encore ensuite d'habits aux hommes, pour les réchauffer dans les climats glacés.

(*Fénélon, 1651—1715*).

274 La bergeronnette (трясогузка, hochequeue).

L'affection que les bergeronnettes marquent pour les troupeaux, leur habitude à les suivre dans la prairie; leur manière de voltiger, de se promener au milieu du bétail paissant, de s'y mêler sans crainte, jusqu'à se poser quelquefois sur le dos des vaches et des moutons; leur air de familiarité (обращенie запросто, вольность) avec le berger qu'elles précèdent, qu'elles accompagnent sans défiance et sans danger, qu'elles avertissent même de l'approche du loup ou de l'oiseau de proie (хищная),—leur ont fait donner le nom de bergeronnettes (*berger*), précisément à cause de (для, ради) leur attachement pour les bergers et la vie pastorale.

Il n'est point d'oiseau libre dans les champs qui se montre aussi privé (ручной, смирный), qui fuie moins et moins loin, qui soit aussi confiant, qui se laisse approcher de plus près, qui revienne plus tôt à portée des armes du chasseur qu'elle n'a pas l'air de redouter, puisqu'elle ne sait pas même fuir.

Les mouches sont sa pâture (кормъ, пища) pendant la belle saison, mais quand les frimas ont abattu les insectes volants et renfermé les troupeaux dans l'étable, elle se retire sur les ruisseaux, et y passe presque toute la mauvaise saison.

La bergeronnette, si volontiers amie de l'homme, ne se plie (примѣняться) point à devenir son esclave: elle meurt dans la prison de la cage; elle aime la société et craint l'étroite captivité (плѣнъ, неволя); mais laissée libre dans un appartement en hiver, elle y vit, donnant la chasse aux mouches et ramassant les mies de pain qu'on lui jette. Quelquefois les

navigateurs la voient arriver sur leur bord, entrer dans le vaisseau, se familiariser, les suivre dans leur voyage et ne les quitter qu'au débarquement (высадка на берегъ); si pourtant ces faits ne doivent pas plutôt s'attribuer à la lavandière [1]) (*aussi* трясогузка, *mais plus forte et plus portée à émigrer que la bergeronnette ordinaire*), plus grande voyageuse que la bergeronnette et sujette dans ses traversées (переѣздъ) à s'égarer (сбиваться съ дороги, заблуждаться) sur les mers.

(*Guéneau de Montbéliard*).

275. La fuite du temps.

Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds. Les générations des hommes s'écoulent comme les ondes d'un fleuve rapide; rien ne peut arrêter le temps, qui entraîne après lui tout ce qui paraît le plus immobile. Toi-même, ô mon fils, mon cher fils, toi-même qui jouis maintenant d'une jeunesse si vive et si féconde en plaisirs, souviens-toi que ce bel âge n'est qu'une fleur qui sera presque aussitôt séchée qu'éclose. Tu te verras changer insensiblement (мало по малу); les grâces (прелесть) riantes, les doux plaisirs, la force, la santé, la joie s'évanouiront comme un beau songe; il ne t'en restera qu'un triste souvenir: la vieillesse languissante viendra rider ton visage, courber (гнуть, сгибать) ton corps, affaiblir tes membres, faire tarir dans ton cœur la source de la joie, te dégoûter du présent, te faire craindre l'avenir, te rendre insensible à tout, excepté à la douleur. Ce temps te paraît éloigné (дальній): hélas! tu te trompes, mon fils; il se hâte, le voilà qui arrive: ce qui vient avec tant de rapidité n'est pas loin de toi; et le présent qui s'enfuit est déjà bien loin, puisqu'il s'anéantit dans le moment que nous parlons, et ne peut plus se rapprocher. Ne compte (считать, полагаться на) donc jamais, mon fils, sur le présent; mais soutiens-toi toujours dans le sentier rude et âpre de la vertu, par la vue de l'avenir.

(*Fénélon*, *1651—1715*).

276. Les années d'apprentissage (ученичество, -нье) de Franklin.

Dès l'âge de dix ans, son père l'avait employé (занимать, упражнять) dans sa fabrication de chandelles; pendant deux années il fut occupé à couper des mèches, à les placer dans les moules, à remplir ensuite ceux-ci de suif, et à faire les commissions dont son père le chargeait (препоручать, auftragen). Ce métier était peu de son goût. Dans sa généreuse et intelligente ardeur, il voulait agir, voir, apprendre. Élevé aux bords de la mer, où, durant son enfance, il allait se plonger presque tout le jour dans la saison d'été, et sur les flots de laquelle il s'aventurait souvent avec ses camarades en leur servant de pilote, il désirait devenir marin. Pour le

---

[1]) La *lavandière* ou *blanchisseuse* (прачка) est une femme qui lave la lessive (бѣлье, стирка). On se sert plus souvent du mot *blanchisseuse*. On emploie *lavandière* quand on veut parler des femmes qui aident les blanchisseuses.

détourner de cette carrière, dans laquelle était déjà entré l'un de ses fils, son père le conduisit tour à tour chez des menuisiers, des maçons, des vitriers, des tourneurs, etc., afin de reconnaître la profession qui lui plairait le mieux. Franklin porta dans les divers ateliers qu'il visitait *cette attention observatrice* qui le distingua en toutes choses, et il apprit à manier les instruments des diverses professions en voyant les autres s'en servir. Il se rendit aussi capable de fabriquer plus tard avec adresse les petits ouvrages dont il eut besoin dans sa maison, et les machines qui lui furent nécessaires pour ses expériences. Son père se décida à le faire coutelier (ножевщикъ). Il le mit à l'essai chez son cousin Samuel Franklin, qui, après s'être formé dans ce métier à Londres, était venu s'établir à Boston; mais la somme exigée pour son apprentissage ayant paru trop forte, il fallut renoncer à ce projet.

Son père voyant son goût décidé pour les livres, le destina enfin à être imprimeur. Il le plaça en 1718 chez l'un de ses fils, nommé James, qui était revenu d'Angleterre, l'année précedente, avec une presse et des caractères d'imprimerie. Le contrat d'apprentissage fut conclu pour neuf ans. Pendant les huit premières années, Benjamin Franklin devait servir sans rétribution son frère, qui, en retour, devait le nourrir et lui donner, la neuvième année, le salaire d'un ouvrier.

Il devint promptement très-habile. Il avait beaucoup d'adresse, qu'il accrut (увеличивать) par beaucoup *d'application*. Il passait le jour à travailler et une partie de la nuit à s'instruire. C'est alors qu'il étudia tout ce qu'il ignorait, depuis la grammaire jusqu'à la philosophie; qu'il apprit l'arithmétique, dont il savait imparfaitement les règles et à laquelle il ajouta la connaissance de la géométrie et la théorie de la navigation; qu'il fit l'éducation méthodique de son esprit, comme il fit un peu plus tard celle de son caractère. Il y parvint à force de volonté et de privations. Celles-ci, du reste, lui coûtaient peu, quoiqu'il prît sur la qualité de sa nourriture et les heures de son repos pour se procurer les moyens et le temps d'apprendre. Il avait lu qu'un auteur ancien, s'élevant (возставать на) contre l'usage de manger de la chair, recommandait de ne se nourrir que de végétaux. Depuis ce moment, il avait pris la résolution de ne plus rien manger qui eût eu vie, parce qu'il croyait que c'était une habitude à la fois barbare et pernicieuse. Pour tirer profit (пользоваться) de sa sobriété systématique, il avait proposé à son frère de se nourrir lui-même, avec la moitié de l'argent qu'il dépensait pour cela chaque semaine. La chose fut acceptée, et Franklin, se contentant d'une soupe de gruau qu'il faisait grossièrement lui-même, mangeant debout et vite un morceau de pain avec un fruit, ne buvant que de l'eau, n'employa point tout entière la petite somme qui lui fut remise par son frère. Il économisa sur elle assez d'argent pour acheter des livres, et sur les heures consacrées au repos, assez de temps pour les lire. *(Mignet, 1796 — vivant).*

277. Les plantes et leurs usages.

Admirez les plantes qui naissent de la terre: elles fournissent des aliments aux sains, et des remèdes aux malades. Leurs espèces et leurs ver-

tus (qualités, propriétés) sont innombrables; elles ornent la terre, elles donnent de la verdure, des fleurs odoriférantes et des fruits délicieux. Voyez-vous ces vastes forêts qui paraissent aussi anciennes que le monde? Ces arbres s'enfoncent dans la terre par leurs racines, comme leurs branches s'élèvent vers le ciel; leurs racines les défendent contre les vents et vont chercher, comme par de petits tuyaux souterrains, tous les sucs destinés à la nourriture de leur tige; la tige elle-même se revêt d'une dure écorce, qui met le bois tendre à l'abri des injures de l'air; les branches distribuent en divers canaux la sève que les racines avaient réunie dans le tronc. En été, ces rameaux nous protégent de leur ombre contre les rayons du soleil; en hiver, ils nourissent la flamme qui conserve en nous la chaleur naturelle. Leur bois n'est pas seulement utile pour le feu; c'est une matière douce, quoique solide et durable, à laquelle la main de l'homme donne sans peine toutes les formes qu'il lui plaît (которые онъ хочетъ), pour les plus grands ouvrages de l'architecture (зодчество) et de la navigation. De plus, les arbres fruitiers, en penchant leurs rameaux vers la terre, semblent offrir leurs fruits à l'homme. Les arbres et les plantes, en laissant tomber leurs fruits ou leurs graines, se préparent autour d'eux une nombreuse postérité. La plus faible plante, le moindre légume, contient en petit volume dans une graine, le germe de tout ce qui se déploie dans les plus hautes plantes et dans les plus grands arbres. La terre, qui ne change jamais, fait tous ces changements dans son sein.

(*Fénélon*, *1651—1715*).

278. Comment il convient que les enfants prient.

Petits enfants, c'est par tendresse que je vous parle ainsi; car je ne m'adresserais pas (обращать) à ceux qui dans le berceau, ne m'écouteraient pas encore: je parle donc à vous, enfants, qui commencez à avoir de la connaissance. Dès qu'elle commence à poindre, vous connaissez votre véritable père, qui est Dieu; honorez-le dans vos parents, qui sont les images de son éternelle paternité; ayez sa crainte dans le cœur, et apprenez de bonne heure à vous laisser enseigner, corriger et conduire à sa sagesse. Dites-lui: O Seigneur, de qui je tiens tout, je vous aimerai à jamais; je vous aimerai, ô Dieu qui êtes ma force. Allumez en moi cet amour; envoyez-moi du plus haut des cieux votre Saint-Esprit, ce Dieu qui ne fait qu'un cœur et qu'une âme de tous ceux que vous sanctifiez (святить, освящать).

(*Bossuet*, *1627—1704*).

279. Le retour dans la patrie.

Plus j'approchais de la Suisse, plus je me sentais ému. L'instant où, des hauteurs du Jura, je découvris le lac de Genève, fut un instant d'extase et de ravissement. La vue de mon pays, de ce pays si chéri, où des torrents de plaisirs avaient inondé mon cœur, l'air des Alpes, si salutaire et si pur; le doux air de la patrie, plus suave que les parfums de l'Orient; cette terre riche et fertile, ce paysage unique, le plus beau dont l'œil humain fut jamais frappé; ce séjour charmant auquel je n'avais rien trouvé

d'égal dans le tour du monde; l'aspect d'un peuple heureux et libre; la douceur de la saison, la sérénité du climat; mille souvenirs délicieux qui réveillaient tous les sentiments que j'avais goûtés: tout cela me jetait dans des transports (восхищеніе) que je ne puis décrire et semblait me rendre à la fois la jouissance de ma vie entière.

(*J. J. Rousseau, 1712—1778*).

280. Le printemps dans les pays du Nord.

S'il est vrai, comme nous le disent les poètes, que le printemps soit le réveil de la nature, il l'est surtout dans les pays du Nord, où le sol est comme enseveli sous la neige, comme revêtu d'un blanc linceul pendant neuf mois de l'année. La vue des champs est si uniforme et si triste en hiver avec le ciel gris qui nous couvre et l'air froid qui nous pénètre, qu'on est tout heureux, après une si longue attente, de voir arriver les beaux jours et ce soleil qui réchauffe les imaginations comme les cœurs.

Les champs semblent sortir d'un long sommeil et se tapissent d'une verdure fraîche et agréable; de petites fleurs aux couleurs variées se montrent timidement comme si elles craignaient encore les pernicieux effets de la gelée sur leur courte existence; les arbres secouent leur manteau de glace pour revêtir leur robe verte et légère; les oiseaux, revenus des climats plus doux, gazouillent, chantent toute la journée. L'homme lui-même se sent plus léger et plus gai. Les jours sombres de l'hiver avaient jeté sur son âme un voile de tristesse; la nature, partout morte autour de lui, avait comme amorti ses sentiments et jeté un poids sur son cœur, mais aux premiers beaux jours, il se sent renaître, il compte les moments qui le tiennent encore attaché à la ville et jouit déjà par avance des heureux moments qu'il pourra passer à la campagne. Là, il aura le bon air, il aura la verdure, les sombres forêts, les fleurs. La glace a disparu, les fleuves ont repris leur cours, la navigation est animée, mille barques sillonnent les rivières, les rameurs font entendre leurs joyeuses chansons, les grands bateaux apportent les produits étrangers et les fruits qui nous rappellent les climats du Sud.

Ce sont les beaux jours de l'année que ceux du réveil de la nature, c'est la saison où l'homme se livre le mieux à la joie, entouré, comme il l'est alors, de tous les charmes de la campagne. (*Mme C. B.*)

281. Les nuits de juin à St.-Pétersbourg.

Rien ne vous donnera, chers lecteurs, l'idée d'une nuit de juin à Saint-Pétersbourg, ni la plume, ni le pinceau (кисть).

C'est quelque chose de magique. En supposant que les Champs-Élysées (Елисейскія Поля) existent et soient éclairés par un soleil d'argent, c'est la teinte (оттѣнокъ) que doivent avoir les beaux jours des morts.

Figurez-vous une atmosphère gris-perle (жемчужнаго цвѣта) irisée d'opale, qui n'est ni celle de l'aube ni celle du crépuscule: une lumière pâle, sans être maladive, éclairant les objets de tous les côtés à la fois.

Nulle part une ombre portée.

Des ténèbres transparentes, qui ne sont pas la nuit, qui sont seulement l'absence du jour; des ténèbres à travers lesquelles on distingue tous les objets à une lieue à la ronde (кругомъ) une éclipse de soleil sans le trouble et le malaise qu'une éclipse jette dans toute la nature; un calme qui vous rafraîchit l'âme, une quiétude (спокойствіе) qui vous dilate le cœur, un silence pendant lequel on écoute toujours si l'on n'entendra pas tout à coup le chant des anges ou la voix de Dieu!

J'ai, par une de ces nuits, comme les a chantées Virgile, comme les a peintes Théocrite, glissé (скользить, плавать) sous le souffle (вѣтерокъ, дыханіе вѣтра) d'une brise insaisissable (непримѣтный, неразличаемый) dans le golfe de Baia, dans la baie de Naples, dans la rade de Palerme, dans le détroit de Messine, couché sur le pont de ma barque, riche de mes rêves de jeunesse, j'étais jeune alors; j'ai regardé, en essayant inutilement de les compter, ces millions d'étoiles qui constellent (сіять звѣздами) l'azur du ciel, qui couvre du même dais la Sicile, la Calabre et la Grèce; j'ai vu Alger mirer (глядѣть) la nuit ses blanches maisons, ses jardins plantés de bananiers et de sycomores (райская и дикая смоковница), dans la mer d'Afrique; j'ai vu Tunis s'endormir d'un sommeil passager aux mêmes lieux où Carthage dort du sommeil éternel. Je n'ai rien vu de pareil aux nuits de Saint-Pétersbourg.

La première de ces nuits, celle de mon arrivée, je la passai tout entière sur le balcon d'une villa, sans penser, malgré la fatigue des nuits précédentes, un seul instant au sommeil.

Un ami était près de moi, anéanti (уничтожать, углубленный, изумленный) comme moi par ce spectacle tout nouveau pour nous. Nous admirions, sans échanger une parole, sans nous communiquer notre admiration. La Néva, immense, roulait à nos pieds un fleuve d'argent. Les grands bateaux, qui sont ses hirondelles, la descendaient et la remontaient silencieusement, les ailes étendues, laissant derrière eux un léger sillage. Pas une lumière ne brillait sur l'une ou l'autre de ses rives, pas une étoile ne veillait au ciel (бдѣть, смотрѣть).

Tout à coup un globe d'or parut à notre extrême gauche, au-dessus d'un bois d'un vert sombre, sans nuances, coupant un ciel de nacre par la vigoureuse silhouette de ses vagues feuillues. Le resplendissant bouclier monta lentement dans le ciel sans rien ajouter à la transparence de la nuit. Seulement une immense ligne d'or fusible (плавки) s'allongea en tremblotant (дрожать) sur le fleuve, dont elle rendit, mais seulement dans son étendue, le cours visible, nuançant (оттѣнивать) d'une teinte de flamme les barques ou les navires qui la traversaient, et qui, uue fois qu'ils l'avaient traversée, semblaient perdre, non le mouvement, mais la vie. Puis, lentement, majestueusement, fièrement, avec la sérénité (ясность, спокойствіе) d'une déesse, la lune alla se perdre derrière les coupoles de Smolna, qui se découpèrent (вырѣзывать) en vigueur sur elle, pendant tout le temps qu'elle mit à descendre, de la croix qui couronne leur faîte jusqu'aux abîmes de l'horizon.

Pouchkine, le grand poète russe, a essayé de peindre ces belles nuits dans de beaux vers.

Les vers de Pouchkine sont beaux, mais les nuits de Saint-Pétersbourg!....

Les vers de Pouchkine ne sont que la poésie de l'homme, les nuits de Saint-Pétersbourg sont la poésie de Dieu!

(Alexandre Dumas, 1803 — vivant.)

282. Les repas chez les Chinois.

Chez les Chinois, les repas dépassent pour les cérémonies tout ce qu'il y a de plus bizarre. Ce n'est point pour manger qu'on est invité, mais pour faire des grimaces. On ne met pas un morceau dans la bouche, on ne boit pas une goutte de vin, qu'il n'en coûte cent contorsions (кривлянье). Il y a comme dans nos concerts et nos opéras, un officier qui bat la mesure, afin que les convives prennent en même temps la nourriture dans les plats et la portent à leur bouche. Chacun a sa table particulière, sans nappe, sans serviette, sans couteau, sans cuillère, ni fourchette. Tout est coupé d'avance et l'on ne touche à rien qu'avec de petits bâtons d'argent dont les Chinois se servent très-adroitement. Après le repas qui dure quatre ou cinq heures et toujours avec les mêmes cérémonies, une troupe vient à son tour jouer la comédie qui, par sa longueur, fatigue autant que celle qu'on a jouée précédemment à table.

283. L'habitation.

Si j'étais riche, je ne voudrais pas rester en ville, mais j'irais me bâtir une jolie maison de campagne dans une de nos plus belles provinces. Ce serait une maisonnette blanche avec des contrevents (ставень) verts et un toit de tuile, plus propre que le chaume et plus gai que l'ardoise. J'aurais pour cour une basse-cour et pour écurie une étable avec des vaches pour avoir du laitage que j'aime beaucoup. J'aurais un potager pour jardin et pour parc un verger. Les promeneurs mangeraient autant de fruits qu'ils en voudraient et la société que je fréquenterais serait plus choisie que nombreuse. Je voudrais des amis qui aimassent le plaisir, des amies qui se prêtassent volontiers aux jeux champêtres. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins où l'abondance plairait plus que la délicatesse des mets. La gaîté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, et la finesse des plats est inutile à ceux qui sont en haleine du matin au soir à l'air pur de la campagne. La salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante ou à l'ombre des plus grands arbres. Les mets seraient servis sans façon et chacun mangerait de ce qu'il aime sans cérémonie, comme sans grossièreté. Point d'importuns laquais pour entendre nos discours, critiquer nos manières, compter nos morceaux et maudire tout bas la longueur de nos dîners. Nous serions nos valets pour être nos maîtres, chacun serait servi par tous et le temps se passerait le plus agréablement du monde. S'il venait à passer qnelque bon paysan, l'outil sur l'épaule, je me ferais un plaisir de lui réjouir le cœur d'un bon verre

de vin, d'une bonne rasade. Je serais le premier à assister aux fêtes du village et l'on m'inviterait à tous les mariages sachant que j'aime la joie et que je la vois volontiers chez les autres. Je souperais gaîment à la table des mariés, je ferais chorus au refrain (припѣвъ) d'une vieille chanson rustique et je danserais dans les granges de meilleur cœur que dans la plus haute compagnie.

284. Le duel (дуэль).

Le duel qu'on n'a pas encore pu faire disparaître de nos mœurs, malgré toutes les lois qui ont été portées depuis des siècles pour le réprimer, n'existait pas dans l'antiquité. On ne trouve dans les langues anciennes aucun mot pour l'exprimer, et dans les lois aucune peine pour le flétrir. Achille, renfermé dans sa tente, dévore en silence l'affront qu'il a reçu du roi des rois, mais il ne songe nullement à se venger par un combat singulier. Les Romains firent, pour ainsi dire, de la mort un jeu (ludus), en la donnant en spectacle au peuple, mais ils n'avaient pas le duel comme nous l'entendons; le sang des esclaves seuls devait être versé dans les représentations théâtrales, celui des hommes libres, des citoyens, ne devait couler que sur les champs de bataille et pour le salut de la patrie. Les Romains n'avaient, pas plus que les Grecs, un mot qui rendît l'idée moderne que nous attachons au duel. Le mot *duellum* désigne, en effet, la guerre entre deux peuples et non entre deux individus, comme *perduelles* signifie des ennemis, *duellatores*, des guerriers, *ars duellica*, l'art de faire la guerre.

Pour trouver une première trace des duels, il faut s'enfoncer au sein de l'antique Germanie, dans les vastes forêts qui servirent de tombeau à Varus et à ses légions et où habitaient, au dire de Velleius Paterculus (qui Romae anno a. C. 19. natus, Sejani ruina implicitus periit a. C. 31) des peuples qui n'avaient d'humain que la voix et les membres (qui nihil praeter vocem membraque haberent hominum). Ces peuples, ajoute-t-il, terminaient tous leurs différends par un combat. Tacite nous raconte également qu'ils avaient coutume, pendant leurs guerres, de faire combattre un prisonnier ennemi avec un champion choisi parmi eux, pour augurer, par l'issue du combat, quel serait le succès de la lutte engagée. Ejus gentis cum qua bellum est, captivum quoquo modo interceptum, cum electo popularium suorum, patriis quemque armis committunt: victoria hujus vel illius pro praejudicio accipitur (Germania c. 10). Voilà donc le duel qui termine les querelles privées ou qui est accepté comme pronostic dans les choses douteuses.

Bientôt après vinrent les combats appelés *jugements de Dieu* auxquels les peuples, sans y ajouter foi, du moins pendant longtemps, restèrent toutefois soumis par la volonté des législateurs. Dans le duel moderne, il ne s'agit plus de discerner la culpabilité douteuse ou l'innocence suspecte. La vérité des faits est pleinement connue au moment où les deux parties se rendent au lieu du combat. Il y a presque toujours d'un côté un offenseur (оскорбитель), de l'autre un offensé (обиженный), en d'autres termes un coupable et un innocent. La justice, comme la raison, voudrait que la

peine fût pour le coupable, la réparation (удовлетвореніе) pour l'innocent; comment alors expliquer cette funeste coutume qui existe encore, malgré les lois, chez presque tous les peuples et qui exige que les armes soient égales des deux parts, que la poitrine de l'honnête homme offensé reste découverte comme celle de l'ennemi qui l'a outragé?

Les duels furent surtout très-fréquents aux seizième et dix-septième siècles. Les seigneurs voyaient en cela un souvenir de leur ancienne indépendance, un reste de leur droit de guerroyer et de tirer par eux-mêmes vengeance de leurs injures. Outre cela, le duel était pour eux un moyen de séparer leur justice de celle du vulgaire, en se dispensant (избавлять себя отъ) de comparaître devant les *cours de justice* (судъ, палата). En parcourant l'histoire des duels en France, on pourrait la diviser en quatre époques comprenant, la première, les temps écoulés depuis les invasions barbares jusqu'au règne de St.-Louis (1226). C'est l'âge d'or du duel ou du combat judiciaire (судебный); la seconde, depuis St.-Louis jusqu'à l'ordonnance (указъ) rendue à Moulins par Charles IX, en 1566. Ces trois siècles comprennent la décroissance (уменьшеніе, убыль) et l'abolition (отмѣненіе) successive du combat judiciaire. On y voit, en même temps, commencer et s'étendre le duel moderne, introduit par les lois du moyen-âge et les guerres privées (частный, приватный) de la féodalité expirante. La troisième époque comprend deux siècles et se termine à Louis XVI, en 1789. Les lois, pendant cette période, ont surtout pour objet de vaincre et d'abolir, par la rigueur des peines, la fureur des duels qui s'était emparée de la noblesse française. A partir de 1789, les duels furent de nouveau permis par la loi jusqu'en 1837, où la magistrature s'éleva, au nom de la morale et du droit, pour détruire, mais sans y réussir complètement, ce préjugé sauvage qui ramenait parmi nous un usage barbare et antichrétien. Les magistrats se rappelèrent qu'ils remplissaient leurs fonctions, non pour céder aux préjugés, mais pour les combattre, non pour approuver le mal, mais pour le déraciner, s'appliquant ainsi la parole de l'exode. C. XXIII. v. 2, 3. *Οὐκ ἔσῃ μετὰ πλειόνων ἐπὶ κακίᾳ· οὐ προστεθήσῃ μετὰ πλήθους ἐκκλῖναι μετὰ τῶν πλειόνων, ὥστε ἐκκλεῖσαι κρίσιν. Καὶ πένητα οὐκ ἐλεήσεις ἐν κρίσει.* Non sequeris turbam ad faciendum malum, nec, in judicio, plurimorum acquiesces sententiae ut a vero devies. Pauperis quoque non misereberis in judicio.

285. L'imprimerie à son origine.

Sept villes se sont disputé l'honneur d'avoir donné naissance à Homère; l'imprimerie devait surpasser le poète grec, en trouvant quinze villes qui se font une gloire de l'avoir inventée. Parmi celles qui y ont le plus de titres, citons Mayence, Strasbourg, Harlem et Bamberg. Tout le monde connaît les trois inventeurs de l'imprimerie, Gutenberg, Faust ou Fust et Schaeffer auxquels on pourrait ajouter, d'après les Hollandais, Jean Coster de Harlem; les premiers essais furent faits vers l'an 1436. Ce qu'on ignore plus généralement, c'est que les Chinois ont inventé cet art bien avant les Européens et que Faust ou Fust faillit payer de sa vie l'admirable découverte qu'il venait de faire. Dans les premiers temps où

cet art était à peine connu, Faust, qui avait imprimé une quantité de Bibles, voulut les vendre à Paris. Il les avait imprimées à l'imitation des manuscrits qu'on avait à cette époque, car il était de son intérêt de cacher sa découverte et de faire passer comme manuscrits les copies qu'il venait d'imprimer. Mais comme il pouvait vendre ses Bibles 60 écus au lieu de 300 qu'on avait demandés jusque-là, l'étonnement fut immense quand on sut ce rabais extraordinaire, et cet étonnement ne fit que redoubler lorsqu'on vit que Faust pouvait suffire à toutes les demandes qu'on lui adressait de toutes parts et qu'il ne faisait que diminuer son prix au lieu de l'augmenter. L'uniformité des copies ajoutait encore à cela son côté merveilleux. Les moines qui avaient jusque-là trafiqué des manuscrits ne pouvaient plus lutter avec un pareil concurrent; leurs revenus commencèrent à baisser, de là des accusations de magie contre Faust. On fit des recherches chez lui, et l'on y trouva quantité de copies pendant que les copistes faisaient défaut. Un autre grief (вредъ, убытокъ) non moins grand, c'était l'encre rouge (et l'encre rouge de Faust avait un éclat tout particulier) qui ne pouvait être que le sang de Faust, par suite d'un pacte qu'il avait fait avec le diable. C'était assez pour l'église de Rome; Faust fut solennellement condamné, pour s'être livré au démon, et il ne put échapper aux flammes qu'en révélant son secret au parlement de Paris.

286. Papyrus, parchemin et papier.

Avant que l'usage du parchemin et du papier fût connu des Romains, les anciens se servaient pour écrire du papyrus qui contenait plusieurs pellicules concentriques que l'on enlevait pour en faire la matière sur laquelle on écrivait. Le nom de papyrus s'est conservé jusqu'aujourd'hui dans celui de papier dont nous nous servons pour écrire.

Le mot de parchemin vient de *pergamena charta*, papier de Pergame, qui était de la peau préparée pour recevoir l'écriture et divers autres usages. Celui qui sert à l'écriture et à l'imprimerie se fait ordinairement avec les peaux de chèvre ou de mouton, le plus beau dit velin (тонкій пергаментъ) ou parchemin vierge se fait avec les peaux de veau, d'agneau ou de chevreau, le parchemin plus grossier pour tambours s'apprête avec les peaux plus communes de bouc, de chèvre, d'âne et de loup. Le parchemin fut inventé, dit-on, ou du moins perfectionné sous Eumène II, roi de Pergame, en Asie Mineure, au 2e siècle avant J.-C. pour suppléer au papyrus devenu fort rare. Les Romains qui l'appelaient *membrana* parvinrent à le blanchir et même à lui donner différentes couleurs. Au moyen-âge, le parchemin fut longtemps la seule matière sur laquelle on écrivît, et il devint si rare qu'on se vit obligé d'effacer les anciennes écritures et de précieux manuscrits pour les remplacer par d'autres à coup sûr beaucoup moins importants. On a donné le nom de *palimpsestes* (*πάλιν* de nouveau, *ψηστὸς*, raclé, de *ψάω*) aux manuscrits sur parchemin ou sur papier dont on a gratté (скоблить) et fait disparaître l'écriture pour y écrire de nouveau.

L'invention du *papier de coton* est attribuée aux Chinois qui le connaîtraient depuis le VIIIe siècle de notre ère. Dans le courant du XIe siècle,

les Maures d'Espagne établis à Valence imaginèrent de remplacer le coton par le chanvre et le lin. Depuis une trentaine d'années la rareté toujours croissante des chiffons de lin a fait revenir à l'emploi du coton pour cette fabrication.

Les Romains avaient donné aux fines pellicules du papyrus le nom de *liber* qui désignait en général chez eux la pellicule qui se trouve sous l'écorce des arbres, d'où est venue la seconde signification de livre, réunion de plusieurs de ces feuilles ou pellicules et les dérivés libraire, librairie. Les nations du Nord ont tiré le mot buch, book, boek du danois *bøg*, le bouleau (берёза), arbre qu'on trouve en abondance dans le Danemark et qui servait au même usage que le papyrus.

Anciennement au lieu de plier cette écorce, le parchemin ou le papier comme nous le faisons de nos jours, on les roulait aussitôt qu'ils contenaient quelque écrit, de là le nom latin de *volumen*, volume (de *volvere* rouler) qu'on donnait à ces rouleaux (свертокъ, свитокъ) et qui passa dans plusieurs langues. Nous disons encore aujourd'hui un volume quoique nos livres ne soient composés que de pages coupées et cousues les unes aux autres et ne ressemblent plus en aucune manière aux rouleaux des anciens.

Les livres des anciens étaient roulés sur des morceaux de bois rond; leur titre était écrit au dehors, et quand ils étaient placés en hauteur sur les planches des bibliothèques, ils ressemblaient à une quantité de petites colonnes rangées les unes à côté des autres. Le titre était écrit à l'encre rouge d'où est venu le mot de rubrique (ruber, rouge), donné à ces titres, ainsi qu'à toutes les lettres rouges contenues dans un livre et même à l'endroit, vrai ou faux, de la publication d'un ouvrage.

287. Exécution d'Anne Boulen (Boleyn) femme de Henri VIII.

Anne Boleyn, femme de Henri VIII avait passé sa première jeunesse en France, où elle avait accompagné Marie d'Angleterre qui épousa Louis XII. En 1525, elle était retournée en Angleterre et s'était fait attacher à la personne de Catherine d'Aragon qu'elle parvint à faire répudier (отпускать) pour se faire épouser par le roi, en 1532. Anne Boleyn donna le jour à la célèbre Élisabeth. Supplantée bientôt après par Jeanne Seymour, elle fut condamnée à mort.

Cette femme malheureuse, pour ne pas dire imprudente, fut décapitée sur la pelouse ou place d'armes, dans la Tour de Londres, le 19 mai 1536. L'exécuteur était un Français de Calais que l'on supposait très-adroit dans l'art de la décapitation. Anne Boleyn, quand elle fut sur l'échafaud, ne voulut pas consentir à ce qu'on lui bandât les yeux, disant qu'elle n'avait pas peur de la mort. Tout ce que le prêtre qui l'assistait à ses derniers moments put obtenir, ce fut qu'elle fermerait les yeux. Mais comme elle les ouvrait et les fermait à tout moment, l'exécuteur ne put supporter leur éclat ni soutenir des regards si doux et si tendres; son courage faiblit et craignant de manquer son coup, il fut obligé d'avoir recours à un expédient (средство, способъ) pour lui trancher la tête. Il ôta ses bas et s'approcha d'Anne Boleyn du côté gauche et sans faire le moindre bruit

tandis qu'une autre personne s'avançait du côté droit, en faisant assez de bruit pour attirer les regards de la reine. Son attention fut ainsi distraite; la reine détourna ses yeux de l'exécuteur qui put frapper le coup fatal sans être désarmé par cet esprit de douce résignation qui brillait sur la figure de cette aimable et infortunée épouse de Henri VIII. (Henri VIII; règne 1509—47).

288. Olivier Cromwell (1599—1642—58).

Olivier Cromwell était, peut-être, l'hypocrite (лицемѣръ) le plus raffiné (хитрый, лукавый) qui se fût jamais élevé sur les ruines d'un trône qu'il avait tant contribué à abattre; et comme beaucoup de chefs de parti, il devint un despote bien plus grand que Charles I, dont le manque de fermeté amena la chute et mit ses ennemis en état de le sacrifier au mécontentement et à l'excitation qu'on avait soulevés parmi le peuple.

Après que Cromwell eut réussi à se mettre à la tête du gouvernement, sa conduite devint si arrogante et si arbitraire, que beaucoup de ceux qui l'avaient aidé, découvrant enfin qu'il ne s'était servi d'eux que comme d'instruments pour arriver à son but, devinrent ses plus ardents ennemis. Le Protecteur, sachant que plusieurs d'entre eux auraient été véritablement heureux de se débarrasser (отдѣлаться) de lui, commença à trembler pour sa vie. En conséquence, il prit les plus grandes précautions, portant une cotte-de-maille sous ses habits, se faisant toujours accompagner d'une suite nombreuse, ayant toujours sur lui des pistolets chargés et changeant souvent de route quand il sortait, pour tromper ceux qui auraient voulu attenter à ses jours.

Un accident extraordinaire qui aurait pu devenir fatal à Cromwell découvrit au public que le Protecteur portait toujours sur lui des armes à feu. Le duc d'Oldenbourg lui avait envoyé six beaux chevaux d'attelage Frisons. Un jour, après avoir dîné avec son secrétaire Thurlœ, il prit fantaisie à Cromwell d'essayer lui-même de les conduire. Il dit à Thurlœ de s'asseoir dans la voiture tandis que lui-même monterait sur le siége. Prenant alors les rênes en main, il commença à appliquer le fouet à ses nouveaux sujets et ne leur épargna guère les coups; mais à son grand étonnement, il aperçut bientôt qu'ils n'étaient pas faciles à mener et qu'il était bien moins adroit à tenir les rènes sur le siége d'une voiture, que celles du gouvernement d'un grand peuple. Les chevaux, effrayés de sa direction maladroite, prirent le mors aux dents et malgré tous ses efforts, Cromwell ne put les arrêter. Enfin il reçut une si forte secousse qu'il fut jeté à bas du siége et il tomba sur le timon entre les chevaux. Le choc qu'il éprouva en tombant fit partir un de ses pistolets dont l'explosion ne fit qu'augmenter la frayeur des chevaux et la rapidité de leur course en sorte que Cromwell ne s'attendait à rien moins qu'à une mort certaine. Enfin, faisant un suprême effort, il parvint à se dégager et tomba sous la voiture qui passa sur lui sans lui faire de blessure grave.

Il fut relevé par ses gardes qui le suivaient et emporté à Whitehall où il dut garder pendant quelque temps la chambre, tant à cause de la frayeur qu'il avait éprouvée que de quelques petites contusions (ушибъ,

уразъ) qu'il avait reçues. Thurlœ de son côté avait sauté en bas de la voiture pendant qu'elle était en pleine course et en fut quitte pour quelques égratignures. Les cavaliers se divertirent aux dépens de Cromwell disant que sa première chute était fort noble puisqu'il était tombé d'un magnifique équipage, mais qu'il ne tomberait plus une seconde fois que d'un chariot pour aller à a potence.

289. Mort d'Ali-Pacha (1823).

La vie et la mort d'Ali-Pacha, gouverneur d'Albanie, ont excité tant d'intérêt en Europe, il y a un demi siècle, que nos lecteurs verront peut-être avec plaisir les détails qui suivent.

Ali-Pacha, né à Tébelen en Albanie (1741), parvint bientôt aux plus hautes dignités. Nommé lieutenant du pacha de Roumélie, puis pacha de Tricala en Thessalie avec charge de surveiller à la sûreté des routes, il enleva bientôt de vive force le pachalik de Janina, dignité dans laquelle le sultan eut la faiblesse de le confirmer (1788). Maître de ce poste important, il s'empara par la force ou par la ruse de toute l'Albanie (l'ancienne Épire) et de la Grèce proprement dite. Allié des Français qui faisaient la guerre en Illyrie, il les abandonna bientôt et fut en récompense (1804) nommé vice-roi de Roumélie. Il songea alors à se rendre indépendant, affermit ses conquêtes, amassa des trésors immenses, donna à ses fils des gouvernements importants et fit trembler la Porte. Devenu odieux au Sultan, Ali-Pacha attendait chaque jour le firman de mort dont ses ennemis le menaçaient surtout depuis 1819. Il avait même placé à Constantinople un Albanien affidé pour l'informer de tout ce qui s'y passait. Soupçonnant (подозрѣвать) cependant qu'il trahissait sa confiance, il résolut de s'en débarrasser. Dans ce but, il envoya à Constantinople deux hommes chargés de remettre des lettres au Reis Effendi (officier d'État, homme de loi chez les Turcs), et d'exécuter ensuite son projet sur l'Albanien aussitôt qu'ils se seraient acquittés de leur première mission.

Ils remirent leurs lettres au Reis Effendi, reçurent sa réponse, montèrent sur leurs chevaux pour retourner chez eux et en passant se présentèrent chez l'Albanien à la porte duquel ils frappèrent, demandant à être admis auprès de lui. Ayant conçu quelque soupçon, celui-ci n'osa pas se présenter à la porte, mais il se montra à une fenêtre, demandant quelle communication ils avaient à lui faire. Pour toute réponse, ils lui envoyèrent deux balles à la tête. L'Albanien fut gravement blessé; toutefois les blessures n'étaient pas mortelles. Les assassins piquèrent alors des deux (пришпоривать), et s'enfuirent ventre à terre (во всю прыть). Ils furent bientôt poursuivis par la cavalerie tatare et atteints à Rodosto, à 90 milles environ de Constantinople. L'un d'eux fut saisi, reconduit à Constantinople et exécuté; le second put échapper après une vigoureuse résistance.

Cet événement entraîna la déposition immédiate d'Ali, quoique, pour les nombreux crimes qu'il avait déjà commis, il eût mérité depuis longtemps ce sort. La Porte fit exprimer toute son horreur de l'assassinat et proclamer une ordonnance ou firman qui déposait Ali et donnait sa

place à un de ses ennemis. Il refusa d'obéir et une armée fut envoyée contre lui sous les ordres d'un officier nomme Hourchid.

Ali combattit plusieurs années. Enfin après beaucoup de vicissitudes, il fut obligé de chercher un refuge dans la citadelle de Janina avec environ 50 hommes qui lui étaient restés fidèles. Avant de s'y enfermer, il avait fait mettre le feu à la ville. Le bâtiment qu'il avait choisi pour sa retraite avait trois étages. Ali et sa suite occupaient l'étage supérieur; au second étaient déposés ses immenses trésors et celui d'en bas était rempli de poudre destinée à faire sauter le bâtiment tout entier aussitôt que les circonstances le demanderaient.

Hourchid somma (требовать) Ali de se rendre, le menaçant, s'il ne le faisait, de venir lui-même mettre la mèche à la poudre. Cette communication faite de la part d'un homme résolu (рѣшительный) terrifia le vieillard qui s'était montré jusque-là inflexible: il consentit à se rendre à condition qu'il aurait la vie sauve. Hourchid promit qu'il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour lui obtenir cette condition, mais qu'Ali ne devait l'espérer qu'en se rendant sans retard.

Comptant sur cet espoir qu'on lui donnait et les promesses qu'on lui faisait, Ali se remit à la discrétion d'Hourchid et fut envoyé avec sa petite troupe dans une île des environs. Plusieurs pachas lui firent des visites assez fréquentes. lui témoignant beaucoup d'amitié et lui exprimant l'espoir qu'ils avaient de le voir bientôt rétabli dans sa dignité. L'un d'eux Mohammet-Pacha lui fit une visite le 5 février 1823, portant sur lui le firman qui condamnait à mort Ali-Pacha. Ils eurent une longue conversation et il semblait qu'une mutuelle confiance s'était établie entre les deux personnages. Mohamed, après beaucoup de protestations d'attachement et de bonne volonté à l'égard d'Ali, se leva pour prendre congé de lui et comme ils étaient tous deux du même rang, ils se levèrent aussi tous deux au même moment du divan où ils étaient assis. Le Pacha Mohammed fit une profonde révérence qu'Ali lui rendit, mais avant qu'il pût se relever, Mohammed avait détaché son yataghan de sa ceinture et l'avait plongé avec tant de force dans le dos de sa victime que l'arme pénétra le cœur et que la pointe sortit même par le côté gauche. Ali tomba mort au pied du lâche qui venait de le tuer ; l'assassin appela plusieurs soldats qui séparèrent immédiatement la tête du tronc, selon le contenu du firman.

Sur ces entrefaites, le bruit courait à Constantinople qu'Ali s'était mis en route pour se rendre dans cette ville; un superbe équipage alla même à sa rencontre; mais il ne rapporta que la tête de la victime qui fut exposée le lendemain dans la cour du sérail dans une sorte de plat et l'on plaça, dessus, un écrit contenant la liste des crimes qui lui avaient valu ce châtiment.

La célébrité du personnage et l'intérêt que cet assassinat allait exciter dans toute l'Europe, donnèrent essor (пареніе, полётъ) à cet esprit entreprenant de commerce et de spéculation par lequel les marchands en général et surtout ceux de l'Angleterre sont si célèbres à juste titre.

Le peuple de Londres, comme celui de toutes les grandes villes aime à courir après les nouveautés et toutes les curiosités extraordinaires, payant

*

chèrementtous les spectacles qu'on lui donne et offrant souvent des sommes immenses pour l'achat d'objets étrangers, rares, ou excitant quelque intérêt.

Un négociant Anglais qui était à Constantinople à l'époque de la mort d'Ali-Pacha, voyant sa tête exposée dans la cour du sérail, pensa faire une bonne spéculation en proposant de l'acheter avec le plat qui la contenait afin de les envoyer à Londres pour les exposer devant le public. Il offrit une somme fort considérable, mais l'officier préposé à leur garde, ayant appris l'intention du marchand, pensa qu'il pouvait obtenir une somme beaucoup plus élevée et en conséquence il refusa de conclure aussitôt le marché.

Dans le même temps, un derviche, ancien compagnon de jeunesse d'Ali-Pacha et plus tard son agent confidentiel dans plusieurs négociations, fut si affecté de la mort tragique de son ancien maître, qu'il avait cependant quitté depuis longtemps à la suite de la divergence (разность) de leurs opinions, et fut surtout tellement touché de cette exposition dégoûtante de sa tête et de celle qui l'attendait encore plus honteusement à Londres, qu'il résolut de l'acheter et de lui donner une sépulture honorable.

Il offrit alors une somme beaucoup plus élevée que le marchand, obtint immédiatement la tête, l'enterra dans le jardin de son couvent et plaça au-dessus cette épitaphe : Ici repose la tête d'Ali-Pacha, le célèbre gouverneur de Janina, qui sut pendant cinquante ans maintenir l'indépendance de l'Albanie. *(Traduit de Walsh, ambassade de lord Strandford.)*

290. Institution des Janissaires.

Ce corps militaire qui a causé tant de troubles et excité tant de guerres civiles à Constantinople, fut créé dans l'année 763 de l'Hégire (année 1348 de notre ère), par Mourad Algase, le troisième sultan turc (Amurat) ou par Bajazet I en 1389.

Aussitôt que le corps fut établi et un peu discipliné, le sultan pour lui donner de la stabilité et du respect aux yeux de la nation, résolut de le faire consacrer devant tout le peuple. Dans ce but, il envoya chercher un derviche nommé Al-Ibadge-Bectash, célèbre par sa grande sainteté et ses manières pieuses. Il y eut une cérémonie religieuse, à la fin de laquelle le Derviche donna sa bénédiction solennelle au nouveau régiment et coupant une des manches de sa tunique, il la plaça sur la tête de l'Aga (officier principal), en disant : Bénis soient les Yéni-Séri (nouveaux soldats).

Pour perpétuer le souvenir de cette circonstance, les Janissaires (c'est le nom que nous leur avons donné) portent toujours un morceau d'étoffe qui leur pend sur la tête, de la même manière que la manche du derviche sur la tête de l'Aga.

Le corps des Janissaires se composait de soldats d'infanterie et se recrutait principalement parmi les jeunes captifs chrétiens qu'on élevait dans l'islamisme. On n'en comptait dans l'origine que 6000, mais le nombre en devint beaucoup plus considérable dans la suite ; ils étaient choisis parmi les plus beaux hommes. Cette milice d'élite rendit d'abord de grands services, notamment à Varna (1444), sous Amurat II qui y vainquit Ladislas V, roi de Hongrie et à Cassovie, plaine de Servie, où le même Amurat

tailla en pièces les Hongrois, les Bohêmes, les Allemands et les Valaques conduits par Huniade. (1448), voïvode de Transylvanie et régent de Hongrie pendant la minorité de Ladislas. Devenus trop puissants, les Janissaires se rendirent bientôt redoutables par leur insubordination (неповиновение), firent ou déposèrent à leur gré les sultans et résistèrent opiniâtrement (упрямо) à toutes les tentatives de réforme.

291. Abolition et destruction des Janissaires à Constantinople (1826).

Le gouvernement Turc avait longtemps désiré introduire la discipline Européenne parmi ses troupes. Sélim, prédécesseur du Sultan Mahmoud essaya de l'établir avec d'autres améliorations, mais les Turcs, ennemis de toute innovation et surtout de celles qui viennent des pays chrétiens, ne voulurent pas les admettre et Sélim tomba victime de la rage des Janissaires.

Mahmoud, son successeur, pleinement convaincu de la supériorité de la tactique Européenne et de la nécessité de l'adopter, si l'on voulait marcher de front avec les autres nations, résolut d'en faire encore une fois l'essai.

S'attendant à quelque résistance de la part des Janissaires, il s'assura de la fidélité d'un certain nombre de troupes règulières suffisant pour leur résister et résolut, en cas d'une opposition trop violente, de les exterminer jusqu'au dernier.

Ayant pris toutes les précautions possibles, il manda quelques officiers Égyptiens fort habiles dans la tactique Européenne, pour exercer les troupes et discipliner les nouveaux corps. Comme il savait que les Turcs attachent fréquemment plus d'importance aux mots qu'aux choses elles-mêmes, il changea le nom de *Nizam dgedit* qui avait été donné par le sultan Sélim à la nouvelle discipline et qui signifie *nouveau règlement* en celui de *Nizam attic* ou ancien règlement, déclarant que les nouvelles manœuvres n'étaient que le rétablissement de celles qui avaient été établies par Soliman I (1520—1566). Ce stratagème parut satisfaire tout le monde et promettre beaucoup de succès. Le 15 juin fut fixé pour une revue générale des troupes et afin que les évolutions pussent se faire devant le sultan, les soldats furent réunis la veille pour les exécuter avec ensemble.

Ce ne fut qu'alors, pour la première fois, qu'ils aperçurent que les manœuvres n'étaient autres que celles que les Janissaires, leurs prédécesseurs, avaient refusé d'exécuter avec tant d'indignation (досада) et un porte-étendard s'écria: C'est précisément la manœuvre Russe. — Non, s'écrièrent d'autres voix, c'est bien pis encore, et un vif désappointement (обманутое ожиданіе) commença à se manifester parmi les soldats. L'Aga les réprimanda sévèrement et un officier Égyptien eut l'imprudence d'en frapper un à la figure. Ce fut comme le signal de la révolte; les soldats se dispersèrent immédiatement dans les rues pillant tout ce qu'ils trouvaient, insultant tous ceux qu'ils rencontraient.

Ils coururent à la place où les ministres tenaient conseil; mais ceux-ci à la nouvelle de leur approche avaient pris la fuite. Les Janissaires avaient été joints par la foule; ils déchirèrent leurs uniformes, les foulèrent aux pieds, démolirent (разрушать) l'édifice, détruisirent les archives et empor-

tèrent tous les objets de quelque valeur. C'était justement la crise que le sultan craignait, tout en la désirant, car il y voyait le commencement de la fin.

Parfaitement convaincu qu'il pouvait compter sur ses troupes régulières, il envoya à son artillerie l'ordre de se tenir prête, assembla le conseil, déclara son intention bien déterminée de régner sans contrôle ou de passer en Asie avec sa cour et ses troupes fidèles, laissant Constantinople à la merci des Janissaires. Il ordonna d'arborer (поднимать) immédiatement l'étendard sacré de Mahomet, afin que tous les bons Musulmans pussent se rallier autour de lui. L'étendard fut en conséquence tiré du Trésor, où il est toujours conservé, et les Turcs ne le virent pas plus tôt déployé qu'ils accoururent en foule autour de ce signe vénéré de ralliement, jurant anathème contre tous ceux qui oseraient s'y opposer.

Les esprits étant ainsi préparés, quatre officiers furent députés vers les baraques (временной сарай) où les Janissaires s'étaient retranchés, leur offrant leur pardon s'ils voulaient reconnaître leur faute et se disperser. Les quatre officiers furent massacrés sur le champ et les Janissaires exigèrent que le sultan renonçât (отказываться) à ses plans d'innovations et que le grand vizir et l'officier Égyptien leur fussent livrés pour être punis comme ils le méritaient.

Le Sultan, résolu d'abattre cet esprit de rébellion, demanda au Chéik-Islam (ministre de la justice) s'il n'était pas légitime de le faire par la force. Le Chéik répondit affirmativement. — Dans ce cas, dit le Sultan, donnez-moi un *fetva* m'autorisant à tuer tous ceux qui oseront résister. Le fetva (autorisation) fut donné et l'Aga-Pacha qui avait eu le temps de réunir 60000 hommes, reçut l'ordre d'attaquer, de soumettre ou d'anéantir les Janissaires.

Il s'avança avec ses forces jusqu'à la place de l'Atmeïdan où ils étaient retranchés et après les avoir enveloppés pour qu'ils ne pussent échapper, il dirigea sur eux un feu meurtrier de mitraille faisant dans cette masse d'hommes un carnage affreux; le reste se retira dans l'intérieur des baraques qui furent aussitôt mises en feu, sur un nouveau refus de se rendre. Les flammes se communiquèrent bientôt de toutes parts et les décharges d'artillerie continuaient sans interruption. Il serait impossible de se figurer une situation plus horrible que celle des Janissaires à ce moment; ils étaient partout entourés de flammes, à droite, à gauche, au-dessous d'eux ou par-dessus leurs têtes, et la mitraille décimait leurs rangs d'une manière effroyable. Persuadés qu'ils seraient exterminés jusqu'au dernier, qu'on ne leur offrirait aucun quartier et que de leur côté ils ne voulaient en demander aucun, ils résolurent de faire payer aux assaillants leur victoire aussi cher que possible; ils se défendirent comme des hommes qui n'avaient plus rien à espérer et dont toute la satisfaction est de voir le sang de leurs ennemis couler aussi abondamment (изобильно) que le leur.

Les troupes du Sultan éprouvèrent de grandes pertes, l'Aga-Pacha fut grièvement blessé et perdit quatre chevaux qui furent tués sous lui. Le carnage ne cessa que lorsqu'il n'y eut plus de victimes pour l'alimenter Le canon se ralentit d'abord, puis se tut. Dans la soirée, les flammes s'éteigni-

rent à défaut de combustible et ce fut surtout le lendemain que cette scène de désolation apparut dans toute son horreur. Des masses immenses de chair humaine étaient partout mêlées aux ruines fumantes qui s'étaient, à certains endroits, éteintes dans le sang humain. Pendant plusieurs jours des machines furent employées à retirer les cadavres de ces monceaux de ruines et à les jeter dans le Bosphore.

Un petit nombre de Janissaires s'échappèrent dans la ville, mais furent bientôt massacrés dans les rues ; on n'estime pas à moins de 20000 le nombre de ceux qui périrent par le canon ou les flammes. Le lendemain, le Sultan anathématisa tout le corps des Janissaires, défendit de mentionner leur nom et ordonna de lever un nouveau corps pour les remplacer, en leur donnant le nom *d'Assakiri Mohamouditch*, ou forces de Mahomet.

Telle fut la fin sanglante d'un corps qui s'était tant de fois fait remarquer dans les annales de l'empire Turc.

(Traduit de Walsh, voyage à Constantinople.)

292. Bonaparte à bord du Bellérophon et à Ste-Hélène.

Quand Napoléon I se rendit aux Anglais, son désir, disait-il, était de rester en Angleterre et d'y passer tranquillement le reste de ses jours. La nation Anglaise l'aurait certainement reçu avec hospitalité, mais la politique du gouvernement et ses engagements envers les autres puissances formant la Sainte-Alliance, ne lui permettaient pas d'user de cette douceur envers un homme qui avait été leur plus formidable ennemi et qui, quoique vaincu, ne laissait pas d'inspirer la plus grande crainte.

Des ordres très-sévères furent donc donnés pour ne pas lui permettre de débarquer sur quelque point de la côte, quel qu'il fût. Différents moyens furent alors employés par ses amis pour obtenir la permission de le débarquer, et l'un d'entre eux aurait même réussi sans les rigoureuses précautions qu'avait prises l'Amiral Keith. Celui-ci avait été informé qu'un rescrit *d'Habeas corpus* (privilége qu'ont les prisonniers en Angleterre de faire évoquer leur cause au tribunal du Banc du Roi) avait été obtenu, et que ce décret permettait à Napoléon de paraître au jour fixé devant la Cour royale.

Si ce document avait été remis à la personne à la garde duquel Napoléon avait été confié, rien ne pouvait plus s'opposer à ce qu'il débarquât sur la côte. Il devenait donc nécessaire de se mettre en mer, pour empêcher tout moyen d'abordage. On donna aussitôt le signal de lever l'ancre et de mettre à la voile. Quelque temps après, on aperçut à quelque distance une barque qui s'approchait du vaisseau-amiral. Lord Keith l'évita et se rendit dans sa chaloupe à douze rames à bord d'un autre vaisseau. Il fut reconnu dans la suite qu'une personne de la barque était porteur de l'Habeas corpus si redouté et qu'elle avait fait tous ses efforts pour le remettre à l'Amiral, mais que tout ce qu'elle avait pu faire avait été déjoué par les précautions du vieux marin.

Au moment où le bateau sortait du golfe de Plymouth, deux dames, élégamment habillées, s'en approchèrent dans une barque aussi près qu'elles

le purent et quand Napoléon se présenta, elle le saluèrent en agitant leurs mouchoirs de poche.

Lord Keith, dit-on, trouva la conversation de Napoléon si intéressante qu'il dit à un de ses officiers: Dieu damne ce drôle! s'il avait eu une entrevue avec le Prince Régent, ils seraient devenus en quelques minutes les meilleurs amis du monde.

Napoléon fut pris et déclaré prisonnier de la coalition qui chargea l'Angleterre de le garder à Sainte-Hélène. Il y vécut cinq ans abreuvé de dégoûts et d'humiliations qui probablement avancèrent le terme de ses jours. Il mourut le 5 mai 1821 et fut enterré à Ste-Hélène.

Le 5 mai 1821, raconte John Millington, pendant que j'étais à l'église, je fus appelé pour faire un cercueil en étain pour le général Bonaparte. Le 7, on me manda à Longwood pour y enfermer le corps. La cérémonie eut lieu en présence des généraux Bertrand et Montholon. de Mme Bertrand, du chapelain français, du chirurgien, de plusieurs des serviteurs de Bonaparte et de quelques Anglais qu'accompagnait Samuel Ley, soldat du 20e régiment.

Le corps, revêtu de l'uniforme militaire, fut placé dans le cercueil d'étain doublé de soie et de coton. Le chapeau de Napoléon fut mis en travers sur les jambes. Sur la poitrine, du côté gauche, on mit une croix en or et diverses décorations. Le cœur fut déposé dans une urne remplie d'esprit de vin et placé au pied du corps. L'estomac fut également déposé dans un vase en argent que l'on mit aussi dans le cercueil avec un plat d'argent, un couteau, une fourchette, une cuiller, une coupe du même métal et plusieurs pièces de monnaie. Avant de mettre le corps dans le cercueil d'étain (олово), ajoute-t-il, j'avais placé ce dernier dans un second cercueil en bois et ces deux premiers, après avoir été soigneusement fermés, furent encore déposés dans un troisième en acajou (красное дерево). Ce dernier, à son tour, fut encore enfermé pour être mieux préservé, dans une caisse extérieure, en sorte que les restes mortels de Napoléon le Grand reposaient à Sainte-Hélène, conservés dans quatre cercueils, sous la garde de l'Angleterre.

293. Restitution des restes mortels de Napoléon Bonaparte faite par le gouvernement Anglais à la France dans l'année 1840.

Napoléon, après une résidence de près de six ans dans l'île Sainte-Hélène, située au milieu de l'Océan Atlantique, avait terminé sa carrière mémorable, comme nous l'avons vu, le 5 mai 1821, à l'âge de 52 ans. Il fut enterré dans l'île et son corps y resta jusqu'en 1840, quand le gouvernement français désireux de posséder les restes mortels du héros qui avait si souvent vaincu les ennemis de la France, demanda à l'Angleterre la restitution de ses cendres.

La demande fut aussitôt accordée et le prince de Joinville, fils de Louis Philippe, fut envoyé sur la frégate la Belle-Poule, pour rapporter les restes de Napoléon sur les bords de la Seine au milieu du peuple que

le grand homme avait tant aimé. C'était le vœu que Napoléon avait exprimé dans le second article de son testament. Aussitôt après l'arrivée de la frégate à Ste-Hélène, on procéda à l'exhumation en présence des autorités françaises et anglaises. Les cercueils furent ouverts et le corps fut trouvé dans un admirable état de conservation, aussi bien que l'uniforme, les décorations et tout ce qui avait servi à l'inhumer. Les docteurs, craignant les effets d'une longue exposition au grand air, fermèrent le cercueil intérieur, en étain, après un examen qui n'avait pas duré plus de deux minutes. On le ferma alors hermétiquement et on le replaça avec les autres cercueils dans l'ordre suivant: 1) le cercueil en étain 2) en acajou, 3) en plomb, 4) un second en plomb, 5) en ébène apporté de Paris, 6) et enfin dans un cercueil en chêne pour préserver l'ébène (чёрное дерево).

Cette cérémonie achevée, le cercueil fut porté, le 15 octobre, en procession solennelle, jusqu'au rivage où il fut délivré par le gouverneur anglais aux autorités françaises. Le corps fut immédiatement embarqué et le 18, la frégate fit voile pour la France. Quelques jours après son départ de l'île, elle rencontra un vaisseau Européen qui lui apprit qu'un malentendu (недоразумѣніе) s'était élevé entre la France et l'Angleterre et que les hostilités étaient probables. Le prince de Joinville réunit aussitôt son équipage en conseil de guerre et il fut décidé que la frégate et sa compagne la *Favorite* seraient mises dans le meilleur état de défense. Dans ce but, on jeta à la mer une grande partie des draperies et des autres ornements qui, au lieu d'être utiles, n'auraient fait que nuire dans un moment d'attaque. Les fusils et les canons furent préparés et les vaisseaux furent mis en état d'opposer une résistance formidable. Heureusement, la paix de l'Europe ne fut pas troublée par quelque conflit (сшибка, столкновеніе) entre les deux puissances rivales et toujours jalouses l'une de l'autre et la Belle-Poule atteignit, avec sa charge sacrée, les côtes de la France, le 29 novembre.

Le corps fut transféré sur le bateau à vapeur *Normandie* et transporté sur la Seine jusqu'à Rouen où il fut nécessaire de le placer sur un petit bateau, à cause du peu de profondeur du fleuve entre cette ville et Paris. Les restes de Napoléon furent mis à bord de la *Dorade* № 3 et furent ainsi transportés jusqu'à Courbevoie, presque aux portes de Paris; le corps fut descendu de la barque, le 14 décembre. Le lendemain eut lieu la procession solennelle; elle était tout à la fois magnifique et imposante; toute la population de Paris s'était précipitée à la rencontre du char funèbre pour rendre honneur à la dépouille de l'empereur qu'elle avait tant aimé.

Les restes du grand homme furent déposés dans l'église des Invalides où ils reposent aujourd'hui à côté des cendres des autres héros que la nation Française a jugés dignes d'une mémoire et d'une reconnaissance éternelles.

294. Entrevue d'Alexandre I et de Napoléon I à Tilsitt.

Le 13 juin de l'année 1807 fut fixé pour l'entrevue solennelle (торжественный) des deux souverains. Comme la ligne de démarcation passait dans le lit ou au milieu du Niémen, on éleva, près du Pont-brûlé, deux

pavillons au milieu du fleuve. C'étaient deux petits bâtiments carrés tendus de toiles blanches et ressemblant à ces maisons de bains que l'on voit ici sur toutes les rivières. L'un de ces pavillons, plus grand et plus joli que l'autre, était destiné à recevoir les deux monarques; le second, plus petit, avait été fait pour leur suite. Tous deux avaient été élevés par l'ordre de Napoléon qui commandait l'artillerie de son armée; les travaux avaient été dirigés par le général Lariboissier. Sur une des façades du grand pavillon, on avait écrit du côté des Russes un énorme A, sur la seconde, en face de Tilsit un N de la même grandeur.

Les deux lettres avaient été artistement écrites en couleur verte. Deux grandes barques ordinaires avaient aussi été préparées avec leurs rameurs pour transporter les deux souverains avec leur suite jusqu'aux pavillons.

La rive droite du Niémen était alors occupée par les Russes; elle avait peu d'élévation et était couverte de prairies, tandis que la rive gauche beaucoup plus haute était occupée par les Français. Cette disposition du terrain permettait aux Français d'embrasser d'un seul coup d'œil toute l'étendue qui se trouvait entre la ville et les premières élévations sur lesquelles se trouvaient deux ou trois villages, tandis que les Russes ne pouvaient rien voir, à l'exception de la ville de Tilsitt perchée (садиться, торчать) sur le sommet de la rive élevée et descendant de là vers le fleuve. Cependant, dit un écrivain Russe, témoin oculaire de cette scène, ce qui se passait dans cette partie de la ville nous apparaissait clairement. Nous voyons une foule immense d'habitants se précipiter vers la rive, nous pouvions même distinguer les uniformes de chacun des régiments français et admirer la vieille garde rangée en partie sur deux haies (двойной рядъ) dans la rue principale de la ville depuis la courbe qu'elle décrit, jusqu'à la rive du Niémen. Une autre partie plus rapprochée du fleuve était rangée sur plusieurs lignes et était tournée de notre côté. Toute cette armée attendait l'arrivée de son chef invincible, ce demi-dieu qui passait avec l'éclat de l'orage, pour le saluer de ses acclamations au moment de sa course rapide vers le pavillon. De notre côté, à l'exception de la barque qui contenait quelques rameurs, nous n'avions fait aucun préparatif, et en fait d'escorte, l'Empereur n'avait choisi qu'un demi escadron de la garde à cheval prussienne et un demi escadron de ses chevaliers-gardes. Ces troupes étaient rangées sur le bord de la rivière; la droite près du Pont-brûlé, la gauche dans un village autrefois assez riche nommé Ober-Memelchen-Kroug, situé sur la rive même du fleuve, au coude que fait la route qui va de Tilsit à Amt-Baublen, un des villages situés sur les hauteurs dont nous avons déjà parlé. Ce village devait recevoir l'Empereur Alexandre I pendant le temps que Sa Majesté attendrait l'Empereur Napoléon, car les deux souverains voulaient arriver en même temps à l'entrevue qui devait les réunir. On avait longtemps cherché un endroit plus confortable pour recevoir l'Empereur mais tout avait été détruit sur la rive pour les besoins de l'armée; la paille même des toits avait été enlevée pour la nourriture des chevaux qui manquaient non-seulement de foin, mais encore de paille.

Le matin, quelques-uns de nos généraux se rendirent à cheval à Amt-Baublen où se trouvait déjà l'Empereur. Le Prince Bagration s'y rendit aussi, et moi-même, profitant de ma qualité d'aide-de-camp du prince et

très-désireux d'être témoin d'une scène aussi grandiose, je le suivis dans mon riche dolman des hussards de la garde. Tous ceux que je trouvai réunis étaient en grand uniforme de parade.

L'Empereur portait l'uniforme du régiment de Préobrajensky, différent alors de ce qu'il est aujourd'hui, ainsi que le grand cordon de St.-André. Cet uniforme paraîtrait peut-être étrange aujourd'hui, mais à cette époque il plaisait à tout le monde et allait surtout à merveille à un homme de trente ans, d'une grande beauté, d'une taille élancée, de manières prévenantes et nobles comme celles qui distinguaient l'Empereur. Vers onze heures du matin, l'Empereur, le Roi de Prusse, le Grand-Duc Constantin et plusieurs généraux montèrent en calèche et se dirigèrent vers le bord du Niémen par la chaussée de Tilsitt. Les autres généraux avec leurs aides-de-camp accompagnaient les calèches, à cheval, et se tenaient à leurs côtés. L'Empereur et sa suite, suivant ainsi la grande route, pouvaient être vus de Tilsitt. Nous arrivâmes bientôt à Ober-Memelchen-Kroug. Les calèches s'arrêtèrent et tout le cortége entra dans une grande chambre rustique. L'Empereur s'assit près de la fenêtre, le visage tourné vers la porte. Il posa son chapeau et ses gants sur la table qui se trouvait à côté de lui. Toute la chambre était remplie des généraux qui l'avaient suivi à cheval ou en calèche. Les aides-de-camp entrèrent à la suite des généraux et nous nous plaçâmes sur deux rangs près de la porte. Une demi heure ne s'était pas écoulée que quelqu'un entra dans la chambre et dit: Il vient, Sire.

Une étincelle électrique de curiosité parcourut toute l'assemblée. L'Empereur se leva, prit son chapeau et ses gants et sortit de la chambre avec un visage calme et sa démarche ordinaire. Quant à nous, nous sortîmes de la maison par toutes les issues, nous précipitant vers le fleuve pour voir Napoléon qui galopait (скакать) à toute bride (во всю прыть) entre les deux haies de sa vieille garde. Le bruit des acclamations qui l'accueillaient sur son passage nous assourdissait jusque sur la rive opposée. Son escorte se composait d'environ 400 cavaliers. Les deux Empereurs s'embarquèrent pour ainsi dire au même moment. Alexandre était accompagné du Grand-Duc Constantin Pavlovitch, de Benningsen, du Comte Lieven qui reçut plus tard le titre de prince, du prince Lobanoff, d'Ouvaroff et de Boudberg, ministre des affaires étrangères. Avec Napoléon se trouvaient Murat, Berthier, Bessier, Duroc et Colincourt.

Ce jour-là, le Roi de Prusse n'alla pas à l'entrevue; il resta avec nous sur la rive droite. Oh! avec quelle clarté, nonobstant ma jeunesse, avec qu'elle clarté, dis-je, mon âme comprit la douleur profonde et muette de ce monarque, le véritable père de son peuple et doué de tant de vertus. Les yeux pleins de larmes, je regardais le Roi, conservant dans le malheur, cet air calme qui ne l'abandonna jamais, et cette haute dignité dont il fit toujours preuve. Pendant que mon attention s'était ainsi détournée sur le souverain bien-aimé de la Prusse, les deux barques qui portaient les deux Empereurs et leur suite se détachaient de la rive et s'avançaient vers le pavillon. Dans ce moment, la grandeur de la scène effaça tout autre sentiment. Tous les yeux se tournèrent vers la rive opposée, du côté de la barque qui portait cet homme étonnant, ce

grand capitaine qui ne compte aucun égal depuis Alexandre le Grand ou Jules César qu'il dépasse même par l'éclat de ses victoires et par la supériorité des nations civilisées qu'il a vaincues sur les peuples barbares que ses prédécesseurs ont subjugués. Je regardais cet homme extraordinaire avec ma lunette, quoique la distance qui me séparait de lui ne fût pas grande et qu'elle diminuât à chaque instant. Je le voyais devant les dignitaires de l'empire qui composaient sa suite;—il était seul et silencieux. Le temps a effacé de ma mémoire le genre d'uniforme qu'il portait dans cette entrevue. C'était, si ma mémoire ne me fait pas défaut, celui de la vieille garde et non l'uniforme des chasseurs à cheval, qu'il portait ordinairement. Je me rappelle qu'il avait le cordon de la Légion d'honneur et sur la tête ce petit chapeau dont la forme est connue du monde entier. Ce qui me frappa surtout, c'était sa ressemblance avec les portraits lithographiés qui se vendent partout, et comme pour ajouter à cette ressemblance, il se tenait debout, les bras croisés sur la poitrine, comme on le représente ordinairement. Malheureusement, n'ayant pas d'appui (опора) pour ma lunette, celle-ci balançait dans mes mains et je ne pus examiner à mon aise et aussi distinctement que je l'aurais voulu, les traits de Napoléon.

Les deux barques s'approchèrent du pavillon presque en même temps. Celle de Napoléon arriva cependant un peu plus tôt, et quelques secondes lui suffirent pour sauter hors de la barque, traverser le pavillon et recevoir notre Empereur à sa descente de la sienne. Les deux Empereurs, à côté l'un de l'autre entrèrent alors dans le pavillon.

(*Traduit librement de D. Davidoff.*)

295. Barclay de Tolly (1755, Livonie, 1818).

Michel Bogdanovitch Barclay de Tolly, ministre de la guerre en Russie et chef de la première armée de l'Occident, est un de ces hommes qui doivent vivre à jamais dans les glorieuses annales de leurs pays. Il vainquit Vandamme à Culm, eut une part glorieuse à la victoire de Leipzig et fit capituler Paris. Il se distingua surtout à la bataille de Borodino, où il se conduisit avec une rare abnégation (самоотверженіе) et remporta la plus difficile des victoires, celle de se vaincre lui-même. On ne pouvait regarder sans un profond sentiment de respect cet homme que la force de sa volonté et ses principes moraux mettaient au-dessus de l'humanité. Avec un sang-froid que ne pouvait troubler l'ardeur du combat, il se précipitait dans les endroits les plus périlleux. Son cheval blanc était enveloppé d'un nuage de fumée; sur son front que les années avaient dégarni de cheveux, sur sa figure noble et calme, dans l'éclat de ses yeux et l'immobilité de ses traits, on pouvait voir toute sa présence d'esprit, la persévérance inébranlable qui le distinguait, et le but qu'il voulait atteindre. C'est en vain qu'on aurait cherché sur sa figure le jeu des passions, ou les inquiétudes de l'âme. Il possédait toutes les qualités, à l'exception de celles qui portent ordinairement les hommes vers les emplois publics. Dans toutes les occasions, on le vit soumis aux ordres de ses chefs, ou commandant

avec le talent que donne une longue expérience. Dans la bataille de Borodino, tant d'officiers furent tués ou blessés autour de lui, qu'on pourrait croire que Barclay ne fut conservé à la patrie que par la main du Tout-Puissant. Moi-même, j'entendais les officiers et les soldats se dire les uns aux autres, en se montrant leur vénérable chef: «Voyez-le comme il cherche la mort. Mais la mort ne frappait que ceux qui la fuyaient. Barclay se retira du combat criblé (израненный) de blessures. La noblesse de son caractère lui avait gagné l'estime de ses camarades et la confiance des soldats. Dans la guerre défensive qu'il avait à faire contre Napoléon, dans cette retraite forcée qu'il était obligé d'effectuer, on comprenait ses vues, on était convaincu que les événements tourneraient à l'avantage de l'armée et du pays. Il avait résolu de reculer devant l'ennemi quoique son cœur de soldat et les cris de la patrie et de l'armée l'appelassent au combat. A l'exemple des Scythes qui avaient attiré Darius dans l'intérieur du pays pour mieux anéantir son armée et avec le souvenir des fautes que Charles XII avait commises en s'avançant dans l'Ukraine avec une armée dépourvue de vivres, il voulait aussi entraîner l'invahisseur (завладѣтель) aussi loin que possible et les résultats (слѣдствіе) de la retraite des Russes furent plus désastreux pour l'armée française que ne l'aurait été la plus brillante victoire remportée sur les rives du Niémen au moment de l'entrée de Napoléon dans l'empire Russe. *(Traduction libre de Th. Glinka).*

296. Minine à Nijni-Novgorod.

Le faux Dmitri, protégé par quelques seigneurs polonais, avait réuni, grâce à ses triomphes, une foule de paysans et était entré à Moscou où il s'était fait couronner en 1605. Il excita bientôt le mécontentement général de la nation et périt en 1606. D'autres imposteurs (самозванецъ) que favorise le même nom et que protége la Pologne, heureuse de fomenter (fig. возбуждать, propt. примачивать) la discorde et de profiter des désastres, montent sur le trône ou se le disputent. La Russie, épuisée (изнурять) jeta alors les yeux du côté de la Pologne elle-même et voulut reconnaître pour Tsar le fils de Sigismond III, Udislas VII, à la condition que celui-ci embrasserait la religion du pays qu'il devait gouverner. Une députation solennelle (торжественный) se rendit au camp de Sigismond, qui, au mépris des droits les plus sacrés, fit emprisonner les ambassadeurs Russes en répondant qu'il n'avait pas besoin qu'on lui offrît un trône dont il pouvait s'emparer (завладѣть) par les armes. En même temps, une garnison polonaise qui campait près de Moscou, pénètre dans la ville, tandis que les Suédois s'emparent de Novgorod et le vaste empire de Rurick semble toucher à sa ruine.

Mais au milieu de ces calamités, la religion est restée debout et invariable; dans les ennemis de la patrie, elle a reconnu les siens, et pendant que tout se soumet aux armes de l'Occident, le clergé seul résiste à la trahison (измѣна) et à l'invasion (набѣгъ) étrangère par ses héros ou par ses martyrs. C'est sans contredit l'époque la plus glorieuse pour le clergé russe. A sa voix, des libérateurs s'élèvent de toutes parts; la ville de Nijni-

Novgorod, émue des malheurs qui frappaient la patrie commune, ressemblait à une mer agitée; le peuple était en mouvement et faisait du bruit sur la place publique; seigneurs et paysans, bourgeois distingués et guerriers, tous se pressaient sur la place des supplices, et sur la figure de tous ces hommes, on pouvait lire qu'ils attendaient impatiemment quelqu'ún. Tout-à-coup, le bruit augmente, de bruyantes acclamations se font entendre parmi le peuple: Le voilà, le voilà, s'écriait-on, voilà Cosme Minitch. Regardez, le voilà, c'est bien lui! et un homme encore dans toute la force de l'âge, mis avec beaucoup de simplicité, mais d'un maintien noble et d'un air distingué, monta sur la tribune ou plutôt sur l'échafaudage qui avait été construit sur la place (лобное мѣсто).

Se tournant vers la cathédrale, il fit trois fois le signe de la croix et salua le peuple en se tournant vers les quatre côtés de la foule assemblée. A un signe de sa main, tout se tut autour de lui; le silence se répandit bientôt dans les autres rangs et le bruit ne s'entendait plus que dans le lointain, comme le sourd murmure d'une mer agitée qui se calme peu à peu. Quelques minutes plus tard, le silence était tel sur cette immense place qu'un homme, privé de la vue, aurait pu la croire dans ce moment completèment déserte.

Citoyens de Novgorod, s'écria l'immortel Minine, qui de vous ignore les malheurs de l'empire Russe. Tous, nous voyons sa destruction, sa ruine (гибель и раззоренiе), mais les secours et le remède, nous ne les voyons nulle part. Jusqu'à quand des scélérats (злодѣй) et des hommes ennemis abreuveront-ils (напоять) la terre russe du sang de nos frères? Jusqu'à quand les orthodoxes devront-ils gémir sous le joug honteux, déshonorant (позорный) des hérétiques (иновѣрецъ)? Répondez, citoyens de Novgorod. Souffrirons-nous que la capitale soit soumise à un chef étranger? Livrerons-nous à l'insulte la vénérée (благоговѣть) image de Notre-Dame de Vladimir et les saintes reliques des Saints Pierre, Alexis, Jean et de tous les thaumaturges (чудотворецъ) de Moscou? Laisserons-nous Moscou, notre capitale abandonnée à des mains étrangères. Répondez, citoyens de Novgorod.

— Non, non, répétèrent des milliers de voix; allons à Moscou, ne trahissons pas la sainte Russie.

— Ainsi, au nom de Dieu, à Moscou!... Mais pour ne pas exposer en vain (безплодно) nos têtes, et délivrer notre patrie en nous sacrifiant pour elle, nous devons choisir un chef digne de nous commander. J'ai été dans le district de Pouretzk chez le Prince Dmitri Mikhaïlovitch Pojarski, à peine rétabli (изцѣлившiй) de ses profondes blessures, et ce général est prêt à tirer l'épée et à tomber sur nos ennemis comme un autre fléau de Dieu. Citoyens de Nijni-Novgorod! Voulez-vous Pojarski comme chef? Ce dapifer (стольникъ), ce guerrier renommé plait-il à votre choix, voulez-vous à votre tête le Prince Dmitri Mikhailovitch Pojarsky?

— Nous le voulons, nous le voulons! Il nous plait, s'écria le peuple, s'agitant de plus en plus.

— Citoyens et frères, continua Minine, regretterons-nous les biens de la terre dans un moment où pouvant combattre pour la religion du Christ, nous pouvons acquérir les biens impérissables que Dieu donne à ses élus? Non, orthodoxes (православные)! Pour l'entretien des guerriers, donnons

tout notre or, tout notre argent; et si cela ne suffit pas, vendons tous nos biens, mettons en gage nos femmes et nos enfants. Pour ma part, voilà tout ce que je possède, ajouta-t-il, en jetant sur la place du supplice un sac rempli d'argent. Que celui qui veut acheter ma maison approche; dès ce moment, elle n'est plus à moi, elle appartient à Nijni-Novgorod. Et moi-même et nous tous, frères, soyons à la chose publique (земскому дѣлу); que tout notre sang soit pour la terre Russe!

Donnons tous nos biens! Mourons pour la religion orthodoxe et la sainte Russie, s'écrièrent alors toutes ces voix qui retentirent dans la place comme le bruit du tonnerre. Toute la terre Russe te choisit pour l'homme de son choix. Garde les trésors de Nijni-Novgorod et qu'ils servent à l'affranchissement de la patrie!

Dans ce moment d'enthousiasme général, la porte occidentale de la cathédrale de la Transfiguration du Seigneur s'ouvrit et l'archimandrite Théodose, suivi d'un nombreux clergé en habits sacerdotaux, avec les saintes images et les bannières sacrées, sortit de l'église et s'avança sur la place publique. Le peuple se rangea et le clergé monta lentement sur la place du supplice au son de toutes les cloches de la ville. Les prêtres entonnèrent (запѣли) le cantique: Roi des Cieux, consolateur des âmes!... Minine et après lui tous les citoyens tombèrent à genoux. Et lorsque bénissant les armes des patriotes qui étaient devant lui, le pieux archimandrite Théodose, les yeux levés vers le ciel et pénétré de la foi la plus vive, prononça la prière «Seigneur, notre Dieu, Dieu des armées, Dieu fort et puissant dans les combats» le peuple se prosterna contre terre, sanglota et tous unirent leurs voix pour chanter en chœur et d'une voix unanime: Que le Seigneur sauve l'empire de Russie (Да спасетъ Господь Царство Русское).

Après le Te-Deum, Théodose, bénissant encore la foule avec la croix et l'aspergeant d'eau sainte, pendant que le peuple priait avec ferveur, ajouta comme par inspiration: Dieu est avec nous! Hâtez-vous, élus du Seigneur, de courir à la délivrance (на спасеніе) de la Russie en détresse. La force du Seigneur marchera devant vous comme une colonne de feu. l'ennemi impie sera couvert de honte, et le cœur du chrétien se réjouira! Guerriers du Christ! ne regrettez pas les biens terrestres, une gloire impérissable vous attend sur la terre et une félicité éternelle sera votre récompense auprès de Dieu. Allez au nom du Seigneur! Sur vous, sur votre tête repose la bénédiction de tous nos pasteurs spirituels, sur vous se répandent les prières du saint martyr Hermogène. Qui donc est contre vous? Qui ose résister au Dieu fort?

Aucune langue ne pourrait exprimer les sentiments élevés qui s'emparèrent alors de tous ces hommes qui venaient de se réveiller comme d'un long assoupissement (усыпленіе). Que d'hommes, que de vies se consacrèrent dans ce moment d'enthousiasme au salut de la patrie! Non, l'amour de la patrie n'est pas un sentiment terrestre. C'est l'écho faible mais certain d'un amour illimité pour cette patrie qui nous a donné le jour et que nous avons appris à aimer dès nos plus jeunes années; amour naturel, inné comme celui que nous éprouvons pour nos parents, qui nous fait partager ses joies comme ses souffrances, et qui nous trouve toujours prêts à lui

consacrer notre existence, comme si nous regrettions de vivre plus longtemps dans un pays qui ne connaîtrait que le malheur!

Pleins de cet enthousiasme qui les enflammait, tous ces hommes se précipitèrent vers leurs demeures pour en rapporter tout ce qu'ils possédaient et en moins d'une demi heure il s'élevait déjà sur la place, ici des monceaux d'or et d'argent, là des tas d'étoffes de toute espèce, ailleurs encore des coupes et des vases de toute forme et de toute grandeur. Chacun voulait offrir ce qu'il avait de plus précieux, les plus pauvres même apportaient leur obole sur l'autel de la patrie. Le citoyen Minine recevait toute cette foule et ses offrandes, quelles qu'elles fussent, avec les mêmes égards. Il remerciait ses frères au nom de Nijni-Novgorod et de la patrie commune. Des centaines de bras transportaient aussitôt toutes ces offrandes dans des hangars (кладовая) préparés à cet effet sur les bords du Volga, mais telle était l'affluence des dons, que ceux-ci ne semblaient pas diminuer sur l'immense place qui les contenait.

Les Polonais furent bientôt chassés de Moscou et de tout le pays qu'ils occupaient en Russie; et la nation choisit pour régner sur elle Michel Romanoff, le fils de l'homme qui avait été deux fois martyr pour la patrie. La tourmente (волненіе, буря), qui était à son comble quelques mois auparavant, se calma subitement: la foule des prétendants (искатель, претендентъ) s'écoula devant cet élu de la nation. La Suède, la Pologne ellemême furent forcées de le reconnaître; de nouveaux Dmitri se présentèrent en vain; ils tombèrent méprisés devant le rejeton (отрасль, отпрыскъ) de Philarète, le fils du prêtre illustre qu'une révolution patriotique venait d'élever au trône de Russie (1613).

La patrie reconnaissante a élevé des statues à Moscou en l'honneur de Minine et de Pojarski, les deux sauveurs de la religion et de leur pays (1818).

297. La Servie et son affranchissement.

Le règne de Mahmoud II, qui fut très-long (1808—1839) se rattache à un remarquable mouvement d'idées et d'action des gouvernements chrétiens par rapport à l'Orient. De graves événements (трещать) en Turquie, agitent profondément l'empire des Osmanlis, précipitent sa décadence et fixent plus que jamais l'attention de l'Europe. En 1812, la paix de Bukharest cède aux Russes la Bessarabie. De 1812 à 1817, la Servie, la Moldavie la Valachie sont abandonnées et l'indépendance des Iles Ioniennes est reconnue (1819). En 1820, éclate la révolution de Grèce et après 8 ans d'une guerre désastreuse, Mahmoud est contraint d'accorder la liberté à ce pays (1828). Une nouvelle guerre avec la Russie éclate; le traité d'Andrinople y met fin en accordant à l'Empereur Nicolas les bouches du Danube; Ali, Pacha de Janina brave (не уважать) le sultan de 1819 à 1822 et Méhémet-Ali se rend indépendant en Égypte (1831—41).

En 1808, Mahmoud se trouva en face de deux ennemis redoutables: l'Empereur Alexandre I de Russie et Czerny-George, hospodar de Servie Attaquées sur le Danube par les Russes que commandait le prince Bagration, en Bulgarie par les Serviens, les troupes ottomanes furent constam-

ment battues pendant la campagne de 1809. Czerni-George se proclama maître absolu de la Servie. La Moldavie, la Valachie, la Bessarabie étaient au pouvoir des généraux d'Alexandre. En 1810, le vaillant comte Kaminski gagna plusieurs batailles sur les Turcs qui fuyaient à son approche et lui livraient des places importantes, entre autres Silistrie. Bientôt Routschouk et Nicopolis tombèrent au pouvoir des Russes. Koutousoff remporta encore (1811) une brillante victoire sous les murs de Routschouk et eut ensuite le bonheur de vaincre en Valachie. Mahmoud demanda la paix qu'Alexandre I désirait de son côté; car Napoléon entreprenait en ce moment sa désastreuse expédition de 1812. D'après la paix, conclue à Bukharest, le 27 mai 1812, la Russie ne conserva que les places fortes situées sur la rive gauche du Danube entre Galatz et la mer Noire et la Porte s'engagea à accorder une amnistie (всепрощенiе) pleine et entière aux Serviens et à gouverner ce peuple avec douceur et justice.

Les Russes n'avaient pas plutôt quitté les bords du Danube, que Mahmout II, foulant aux pieds la foi des traités, envoyait son grand-vizir Kourschid-Pacha en Servie, avec quatre mille hommes et ordonnait de faire main basse (ограбить) sur la population de cette province. Kourschid ne fut que trop fidèle à son horrible mission (порученiе); il saccagea le pays, ses soldats démolirent des églises, égorgèrent des prêtres, des enfants, des femmes. Czerny-George combattit en héros à la tête de ses montagnards; mais vaincu par le nombre, il alla chercher un refuge en Autriche pour sauver sa tête (1813). Le cabinet de Vienne le fit arrêter et le traita en prisonnier d'État. L'Empereur François II voulait, disait-il, donner une preuve de son intérêt à la Sublime-Porte en la délivrant de toute inquiétude au sujet de l'insurrection servienne.

Les atrocités (жестокость) de Kourschid-Pacha ne pouvaient pas rester impunies. Un paysan, Miloch Obrénovitch, entra, le dimanche des Rameaux de l'année 1815, dans l'église de Takovo, pendant que les fidèles y étaient assemblés. Tenant d'une main le drapeau de l'indépendance nationale, de l'autre, un sabre, Miloch s'écria: Mort à nos oppresseurs: Je viens vous demander, frères, de sauver la patrie ou de mourir pour elle! De chaleureuses acclamations accueillirent ces paroles. Du haut de la chaire évangélique, un prêtre proclama la guerre sainte contre les Musulmans. Les Serviens se levèrent en masse à la voix de la religion et de la patrie, vainquirent leurs ennemis, les chassèrent de leur pays et contraignirent Mahmoud II à demander la paix. L'indépendance de la Servie fut dès lors accomplie; l'hérédité du pouvoir fut accordée à Miloch et à sa descendance.

Malheureusement Miloch manqua de prudence et de sagesse; il fut obligé d'abdiquer (отрекаться отъ престола) et de fuir en Valachie (1839). Les Serviens prononcèrent, en 1841, la déchéance (сверженiе) de la dynastie obrénovitchienne et choisirent pour les gouverner Alexandre Géorgiovitch, descendant de Czerny, le premier fondateur de la liberté servienne.

La Servie jouit aujourd'hui de sa liberté, en payant une redevance annuelle à la Porte; elle voit sa situation morale et matérielle s'améliorer chaque jour et l'on ne peut mettre en doute qu'elle ne jouisse bientôt d'une indépendance entière vis-à-vis de la Turquie.

298. La veille de la bataille de Borodino.

Trois semaines avant la veille de la fameuse bataille de Borodino, on se battait pour la possession de Smolensk. Les assiégeants mirent le feu à la ville. L'incendie se propagea rapidement, embrasant les tours, les maisons, des rues entières. Enfin les églises prirent aussi feu avec leurs clochers. Le feu se répandait partout, faisant entendre le bruit causé par la chute des toits ou par le craquement des milliers d'objets devenus la proie des flammes. L'atmosphère était brûlante. Les défenseurs de Smolensk étouffaient dans ses ruelles étroites; les cloches sonnaient sans avoir été mises en branle et fondaient dans cet immense brasier. Au milieu de cette destruction générale, une voix se fait entendre : Sauvez l'image de Notre-Dame de Smolensk. Cette parole, prononcée par une seule bouche, devint bientôt un cri général, ce qui détermina les autorités à donner des ordres pour sauver cette image vénérée.

Depuis ce moment, Notre-Dame de Smolensk accompagna l'armée, écoutant les prières de ceux qui marchaient à une mort glorieuse. Les Russes occupèrent de nouveau Smolensk, reportèrent l'image à l'endroit où elle se trouvait auparavant, rendirent des actions de grâces à Dieu et quand on vint aux mots: «Et Marie, après trois mois d'absence, revint chez elle», les assistants se disaient tout bas les uns aux autres: Il y a juste trois mois que l'image a été emportée de l'église et de la place qu'elle occupait au-dessus de la porte de Smolensk, et maintenant aussi elle revient chez elle après la même absence.

La veille de la bataille de Borodino, le commandant en chef ordonna de porter l'image dans tous les rangs. Cette cérémonie rappela vivement aux soldats ce qui s'était fait avant la bataille de Koulikoff. Le clergé était en habits sacerdotaux; l'encens s'élevait vers le ciel, les cierges étaient allumés, l'air retentissait des chants du clergé et de l'armée; l'image vénérée était portée devant l'armée prête à combattre et pleine d'enthousiasme pour le salut de la patrie.

L'armée entière tomba à genoux, se prosternant le front contre terre et jurant devant Dieu qu'elle se dévouerait jusqu'au dernier homme pour la sainte Russie. Le général en chef, entouré de son état-major, alla au devant de l'image et se prosterna comme tous ses soldats. Le Te-Deum fini, quelques-uns des soldats qui levaient leurs yeux vers le ciel s'écrièrent: Voilà un aigle qui plane au-dessus de nos têtes. Le commandant regarda, vit l'aigle qui planait réellement au-dessus de l'armée et aussitôt il découvrit sa tête blanche. Les plus proches du général crièrent: Hourah! et ce cri fut répété par toute l'armée.

L'aigle continua de planer, ce que le vénérable septuagénaire accueillit comme un augure favorable et il se tint debout la tête nue. C'était un tableau unique! Michel Koutousoff, général en chef de toutes les armées Russes, était là dans toute la majesté du commandement. Il avait reçu une blessure à la tête, mais son esprit avait mûri pendant de longues années, et il connaissait à fond tous les mystères de la vie des sociétés, et

des empires. Au-dessus de lui planait l'aigle, le roi des oiseaux, le symbole de la force, l'image de Notre-Dame était sur sa poitrine et cent mille hommes criaient autour de lui: Hourah! et la destinée du lendemain était encore enfermée dans cette urne mystérieuse, impénétrable qu'on appelle l'avenir et qu'il est réservé à Dieu seul de sonder avec sa science infinie (7 septembre 1812).

299. Hommages rendus à Marc-Aurèle (121—180).

Marc-Aurèle naquit à Rome l'an 121 de notre ère, fut d'abord préfet de Rome et succéda plus tard à Antonin (161). Les commencements de son règne furent marqués par de grands malheurs, un débordement du Tibre et du Pô, une famine, une peste, une révolte en Bretagne, une invasion des Cattes et des Quades en Germanie et des Parthes en Asie. Il remporta partout des victoires éclatantes, soit par ses généraux, soit par lui-même. Il mourut à Sirmium, ville de la Pannonie, près de la Save (partie de l'Autriche, de l'Esclavonie et de la Croatie), en 180. Le char funèbre fut porté en triomphe à Rome; une foule d'habitants l'escortèrent en traversant les provinces, car l'empereur était très-aimé. Plusieurs discours furent prononcés; tous faisaient de ses grandes qualités l'éloge le plus pompeux.

Orateur, tu nous as parlé, dit un magistrat d'une ville des Alpes, du bien que Marc-Aurèle a fait à des particuliers malheureux, parle-nous de celui qu'il a fait à des villes et à des nations entières. Souviens-toi de la famine qui a désolé l'Italie. Nous entendions les cris de nos enfants qui nous demandaient du pain; nos campagnes stériles ne nous offraient plus rien; nous avons invoqué Marc-Aurèle et la famine a cessé. Alors il approcha de la tombe et dit: J'apporte à la cendre de Marc-Aurèle les hommages de toute l'Italie.

Un autre homme parut: son visage était brûlé par un soleil ardent; c'était un Africain. Il éleva la voix et dit: Je suis né à Carthage; j'ai vu un incendie général brûler nos maisons et nos temples. Couchés sur des ruines, nous avons invoqué Marc-Aurèle et Carthage a remercié une fois les dieux d'être romaine, Marc-Aurèle a réparé nos malheurs. Il approcha de la tombe, la toucha et dit: J'apporte à Marc-Aurèle les hommages de l'Afrique.

Trois habitants de l'Asie s'avancèrent, portant de l'encens et des couronnes de fleurs. Nous avons vu, dirent-ils, nos villes renversées par des tremblements de terre et relevées de leurs ruines par Marc-Aurèle, nous déposons sur sa tombe cet encens et ces fleurs comme les hommages de toute l'Asie.

Enfin parut un homme des rives du Danube. Il portait l'habillement des barbares et tenait une massue (палица, clava, *ῥόπαλον*) à la main. Son visage était mâle et terrible, mais ses traits étaient adoucis par la douleur. Il s'avança et dit: La peste a désolé nos climats, la mort était dans nos cabanes, elle nous poursuivait dans nos forêts, nous ne pouvions plus ni combattre, ni chasser, tout périssait. Dans cette désolation nous avons invoqué Marc-Aurèle; Marc-Aurèle a été notre Dieu conservateur. Il approcha,

*

posa sa massue sur la tombe et dit: J'apporte à ta cendre l'hommage de vingt nations que tu as sauvées.

Vous entendez, Romains, dit un autre orateur, dans l'espace de vingt ans, la terre éprouva toutes les calamités, mais la nature avait donné Marc-Aurèle à la terre pour réparer tous ses maux.

300. Pierre I à Paris (1717).

Le Tsar, arrivé à Paris, descendit à neuf heures du soir au Louvre, à l'appartement de la reine, où tout était éclairé et meublé superbement. Il le trouva trop beau, demanda une maison particulière et remonta sur le champ en carrosse. On le conduisit à l'hôtel de Lesdiguières, près de l'Arsenal. (Cet hôtel appartenait au maréchal de Villeroi). Comme les meubles n'en étaient pas moins magnifiques, il vit bien qu'il fallait prendre son parti là-dessus. Il fit tirer d'un fourgon qui le suivait un lit de camp (походная кровать) et le fit tendre dans une garde-robe (chambre où l'on renferme les habits, le linge). Verton, un des maîtres d'hôtel (дворецкій) du roi, était chargé d'entretenir, matin et soir, au prince, une table de quarante couverts, sans compter celles des officiers et des domestiques. Le maréchal de Tessé avait le commandement de toute la maison et devait accompagner partout le Tsar, escorté d'un détachement de gardes du corps (лейбъ-гвардія).

Ce Prince était grand, très-bien fait (хорошо сложенъ), assez maigre, le teint brun et animé, les yeux grands et vifs; le regard perçant et quelquefois farouche, surtout lorsqu'il lui prenait dans le visage un mouvement convulsif qui démontait (разстраивать) toute sa physionomie; mais lorsqu'il voulait faire accueil (хорошо принять) à quelqu'un, sa physionomie devenait riante et ne manquait pas de grâce.

Quelquefois importuné de (ou par) l'affluence des spectateurs, mais jamais gêné, il les congédiait d'un mot, d'un geste, ou sortait pour aller à l'endroit où sa curiosité l'appelait. Si ses équipages n'étaient pas prêts, il entrait dans la première voiture qu'il trouvait, fût-ce même un carrosse de place (наемный, de louage). Il prit un jour celui de la maréchale de Matignon qui était venue le voir, et se fit mener au bois de Boulogne: le maréchal de Tessé et les gardes couraient alors comme ils pouvaient pour le suivre. Deux ou trois aventures pareilles firent qu'on tint toujours dans la suite des carrosses et des chevaux prêts.

Quelque peu occupé qu'il parût de l'étiquette de son rang (обрядъ, церемоніалъ), il y avait des occasions où il ne la négligeait pas; il marquait quelquefois, par des nuances assez fines, la distinction des dignités et des personnes. En voici des traits.

Quoiqu'il eût la plus grande impatience de parcourir la ville dès le moment de son arrivée, il ne voulut jamais sortir de chez lui, qu'il n'eût reçu la première visite du roi. Le lendemain de l'arrivée du Tsar, le régent (Philippe d'Orléans) alla le voir. Le Tsar sortit de son cabinet, fit quelques pas au devant du régent, l'embrassa, puis, lui montrant de la main la porte du cabinet, tourna aussitôt et passa le premier, suivi du régent,

puis du prince Kourakine, qui leur servait d'interprète. Il y avait deux fauteuils, dont le Tsar occupa le premier, Kourakine restant debout. Après une demi-heure d'entretien, le Tsar se leva et s'arrêta où il avait reçu le régent, qui, en se retirant, fit une profonde révérence à laquelle le Tsar répondit par une inclination de tête.

Le lundi 10 mai, le Roi vint faire sa visite. Le Tsar descendit dans la cour, reçut le roi à la descente du carrosse, et tous deux, marchant sur la même ligne, le roi à la droite, entrèrent daus l'appartement où le Tsar présenta le premier fauteuil, cédant partout la main (уступить первенство). Après avoir été assis quelques instants, le Tsar se leva, prit le Roi dans ses bras, l'embrassa à plusieurs reprises (нѣсколько разъ), les yeux attendris, avec l'air et les transports de la tendresse la plus marquée. Le Roi, quoique enfant (il n'avait que 7 ans), ne fut nullement étonné, fit un petit compliment, et se prêta de bonne grâce aux caresses du Tsar. (Le maréchal de Villeroi, gouverneur de Louis XV, parlait avec le Tsar au nom de son souverain).

Aussitôt qu'il eut reçu la visite du Roi, le Tsar ne cessa de se promener dans Paris, entrant dans les boutiques et chez les ouvriers, s'arrêtant à tout ce qui attirait son attention, questionnant les artistes par le moyen du prince Kourakine et donnant partout des preuves de ses lumières (свѣдѣніе) et de ses connaissances.

Les choses de pur goût et d'agrément le touchaient peu; mais tout ce qui avait un objet d'utilité, tout ce qui avait trait à la marine, au commerce, aux arts nécessaires, excitait sa curiosité, fixait son attention, faisait admirer la sagacité d'un esprit étendu, juste et aussi prompt à s'instruire qu'avide de savoir. Il ne donna qu'un léger coup d'œil aux diamants de la couronne qu'on lui étala, mais il admira les ouvrages des Gobelins (célèbre fabrique de tapis, ковровая), alla deux fois à l'Observatoire, s'arrêta longtemps au Jardin des Plantes (zoologique), examina les cabinets de mécanique, s'entretint avec les charpentiers qui faisaient le pont tournant. On juge aisément qu'un prince de ce caractère n'était pas recherché dans sa parure. Un habit de drap, un large ceinturon où pendait un sabre, une perruque ronde, sans poudre, qui ne lui dépassait pas le cou, une chemise sans manchettes: tel était son ajustement. Il avait commandé une perruque. Le perruquier ne douta pas qu'il ne lui en fallût une à la mode, qui était alors de les porter longues et fournies.

Le Tsar fit donner un coup de ciseaux (подстричь) tout autour, pour la réduire à la forme de celle qu'il portait.

Si les visites d'apparat, les spectacles et les fêtes l'amusaient peu, il n'en était pas ainsi des choses qui pouvaient l'instruire. Le même jour qu'il alla à l'Opéra, il avait passé la matinée entière dans la galerie des plans, conduit par le maréchal de Villars, et suivi des officiers généraux (генералъ вообще) qui se trouvaient à Paris. Le maréchal l'accompagna encore aux Invalides, le jour de la Pentecôte. Le Tsar y voulut tout voir, tout examiner, et finit par le réfectoire, où il demanda un coup du vin des soldats, but à leur santé, les traitant de camarades, et frappant sur l'épaule de ses voisins.

Le jour qu'il alla voir la Sorbonne, il témoigna plus de considération

à la statue du cardinal de Richelieu, qu'il n'en avait marqué à la personne de madame de Maintenon. Aussitôt qu'il aperçut le tombeau du cardinal, il courut embrasser la figure de ce ministre, en lui adressant ces paroles: «*Je donnerais la moitié de mon empire à un homme tel que toi, pour qu'il m'aidât à gouverner l'autre*».

On lui fit une galanterie à la monnaie des médailles. Le Tsar, après avoir examiné la structure, la force et le jeu du balancier, se joignit aux ouvriers, pour le mettre en mouvement. Rien n'égale la surprise où il fut, quand il vit sortir de dessous le coin (чеканъ) son portrait, supérieur pour la ressemblance et pour l'art, à toutes les médailles qui avaient été frappées pour lui; il parut aussi fort satisfait du revers. C'était une renommée passant du nord au midi avec ces mots de Virgile: (*Vires acquirit eundo*) par allusion aux connaissances que ce prince acquérait dans ses voyages. Le Tsar accepta du roi deux tentures (обои) de tapisseries des Gobelins, et refusa une épée garnie de diamants. Il donna plusieurs médailles d'or et d'argent des principales actions de sa vie, et son portrait enrichi de diamants aux maréchaux d'Estrée et de Tessé, au duc d'Antin et à Verton. Il prit pour celui-ci, qui le fit servir pendant son séjour, une amitié singulière, et demanda au régent de le lui envoyer chargé des affaires (повѣренный въ дѣлахъ) de France en Russie.

Il fit distribuer soixante mille livres aux domestiques qui l'avaient servi. Il témoigna le plus grand désir de faire une alliance d'amitié avec nous; mais comme cela ne s'accordait pas avec le nouveau plan politique du régent, ou plutôt de l'abbé Dubois, on ne lui répondit que par des démonstrations vagues (пустой) d'attachement, qui n'eurent pas de suite.

Il s'attendrit beaucoup, en partant, sur la France, et dit qu'il voyait avec douleur qu'elle ne tarderait pas à se perdre par le luxe.

(*Duclos*, *1704—1772*).

301. L'Europe.

L'Europe est partout habitée, excepté dans cette petite portion qui reste déserte à cause du froid : je parle des contrées voisines des pays qu'habitent les peuples nomades sur les bords du Tanaïs, du Palus-Mœotide et du Borysthène. Mais les pays les plus sauvages s'adoucissent par de bons administrateurs, ainsi a-t-on vu les Romains après avoir soumis bien des nations d'un caractère féroce, civiliser même les plus barbares. L'Europe a l'avantage de produire les meilleurs aliments nécessaires à la vie et tous les métaux utiles. Elle n'a besoin de chercher ailleurs que les parfums et les pierres précieuses, choses dont la jouissance ou la privation ne fait rien au bonheur de la vie.

L'Ibérie abonde en fruits et en mines. En aucun pays du monde, on n'a trouvé l'or, l'argent, le cuivre, le fer, ni en si grande quantité, ni d'une qualité semblable. On y tire l'or, non-seulement des mines, mais encore des fleuves et des torrents qui le charrient mêlé avec le sable. Les paillettes reluisent dans les lieux baignés par l'eau. On trouve même des

boules d'or du poids d'une demi livre. Les plus courageux des Ibériens sont les Lusitaniens (*ἀλκιμώτατοι εἰσιν οἱ καλούμενοι Λυσιτανοί*). La chaîne des Pyrénées était autrefois couverte de forêts auxquelles des pasteurs ont mis le feu, de là son nom de Pyrénées. En face de l'Ibérie sont deux îles, appelées par les Grecs Gymnésies, parce que les habitants y vivent nus pendant tout l'été et Baléares par les Romains parce que ces insulaires sont plus habiles que les autres nations à lancer des pierres avec la fronde. La Gaule est arrosée de plusieurs grands fleuves qui sortent de lacs très-profonds ou descendent des montagnes où ils ont leur source. Le Rhône est le plus grand. il se jette dans la mer par cinq embouchures (*πέντε στόμασι*). On ne trouve point en Gaule de mines d'argent, mais de l'or en abondance; quelques fouilles suffisent pour en trouver des masses. Les femmes, les hommes même font servir cet or à la parure. On en fait des bracelets et des colliers, des anneaux de prix et même des cuirasses. Les peuples connus sous le nom de Celtes, Galates et Gaulois sont courageux et guerriers. Le long des côtes de la Galatie se trouvent plusieurs îles dont la plus grande est la Bretagne. Elle est, comme la Sicile, de forme triangulaire, avec les côtés inégaux. Les habitants du cap Belerium préparent l'étain. Les Germains sont plus grands, plus blonds et plus sauvages que les Gaulois ; ils ont les mêmes traits et les mêmes coutumes, voilà pourquoi les Romains les ont appelés Germani (vrais, parents). Au pied des Alpes commence l'Italie. Les Liguriens habitent un pays rude et misérable et s'exposent, pour le commerce, à tous les dangers de la mer de Sardaigne et de Lybie. Immédiatement après les Liguriens viennent les Tyrrhéniens que les Romains appellent Étrusques ou Toscans ; le pays qu'ils habitent s'étend jusqu'au Tibre. Ils furent longtemps les maîtres de la mer et ont cultivé avec soin la littérature, la physique, la théologie et se sont livrés à l'observation de la foudre (*κεραυνοσκοπίαν*). Le Latium entre la Sabine et la mer, s'étend jusqu'à la Campanie. C'est un pays excellent, fécond en tout genre de récolte (*παμφόρος*) ; le territoire de Cécube nourrit une vigne qui donne un très-bon vin. La Campanie est le pays le plus heureux que l'on connaisse. C'est de là que les Romains tirent leurs meilleurs vins, ceux de Falerne, de Statane et de Calès. Près de là domine le Mont-Vésuve offrant un sol très-agréable excepté vers la cime. Cette montagne fut jadis un volcan, ses feux se seront éteints lorsque l'élément leur aura manqué. La Sicile est la plus puissante de toutes les îles. Appelée d'abord Trinacrie, elle reçut plus tard celui de Sicanie, des Sicanes et celui de Sicile, des Sicules venus de l'Italie. A la cime de l'Etna, le sol est stérile. L'île de Corse est couverte de montagnes et abonde en miel. La figure du Péloponèse ressemble à la feuille de platane (*πλατάνος*). Au Nord, on trouve Sicyone, Corinthe et l'Isthme. Olympie se distinguait entre toutes les villes de la Grèce par son oracle de Jupiter et la statue de ce Dieu faite par Phidias. La Laconie a beaucoup de terres labourables, mais difficiles à cultiver; la Messénie, au contraire, abonde en beaux fruits et fournit d'excellents pâturages; le pays des Athéniens est par sa nature capable de donner les plus grands revenus et ses produits attestent la douceur des saisons (*τὰς πραοτάτας ὥρας*). L'Attique renferme dn marbre et de l'argent. L'île de Crète renferme un grand nombre de cités, elle fut la

résidence de Minos et fut habitée par le Minotaure sur lequel les habitants font des récits tragiques. *(Diodore de Sicile et Strabon.)*

302. Bataile de Pharsale (48 av. l'ère chrétienne).

Les deux armées rangées en bataille sont prêtes à combattre. On diffère cependant d'en venir aux mains, car comme tous étaient compatriotes, qu'ils sortaient des mêmes foyers, qu'ils avaient même armure, même ordre de bataille, ils craignaient d'engager l'action et de s'entr'égorger. Des deux côtés régnaient un morne silence et une sombre tristesse. Aucun des soldats ne marchait en avant et ne quittait son poste, mais semblables à des êtres inanimés, tous restaient immobiles, les yeux fixés à terre. César et Pompée appréhendant qu'une plus longue inaction ne ralentît le courage et ne resserrât les cœurs firent sonner la trompette et donner les cris de guerre. Déjà les ordres sont exécutés de part et d'autre; mais ces trompettes qui rendaient les mêmes sons, au lieu de ranimer l'ardeur des soldats, leur rappellent encore mieux leur commune patrie, leur commune origine et aussitôt ils se répandent en pleurs et en gémissements. Enfin les troupes auxiliaires ayant commencé l'attaque, les Romains pleins de rage en vinrent aussi aux mains. Ceux qui combattaient de loin n'avaient pas d'aussi grands sujets de s'affliger, car ils ignoraient quels étaient ceux que leurs flèches, leurs frondes et leurs traits atteignaient, mais les cavaliers et les soldats légionnaires, si près les uns des autres et à portée même de (на разстояніи) s'adresser la parole ne combattaient qu'à regret. Ils reconnaissaient leurs ennemis et les perçaient de leurs épées, ils les égorgeaient tout en les appelant par leurs noms et au milieu du souvenir de leur commune patrie, ils les dépouillaient impitoyablement. Les Romains et les autres peuples de l'Italie, leurs compagnons d'armes, partout où ils se rencontraient, se livraient à de tels excès et souffraient de semblables maux; plusieurs même chargèrent leurs meurtriers de porter dans leurs familles leurs derniers adieux. Les nations soumises au joug de Rome combattaient avec ardeur et animosité et comme autrefois tous leurs efforts n'avaient eu pour but que de maintenir leur liberté, de même alors elles ne travaillaient que pour l'asservissement des Romains par le désir qu'elles avaient de leur faire partager leur esclavage. Ce combat fut très-étendu et les succès en furent variés soit pour les raisons déjà citées, soit à cause de la multitude des combattants et de la grandeur des préparatifs. En effet, un grand nombre de fantassins, de cavaliers, d'archers et de frondeurs couvraient toute la plaine. Errant à l'aventure, on les voyait aux prises avec des ennemis, tantôt armés de même, tantôt différemment, combattre pêle-mêle et sans ordre (какъ ни попало, *ἀναμὶξ ἐμάχοντο*). Pompée tirait toute sa supériorité de ses archers et de sa cavalerie. Les troupes après avoir enveloppé de loin les bataillons ennemis, fondaient tout-à-coup sur eux, mettaient le désordre dans les rangs et prenaient la fuite, revenant bientôt à la charge et tombant tantôt sur une aile, tantôt sur une autre. César, pour rendre inutile la manœuvre de l'ennemi, fit développer ses troupes dans la plaine et opposa toujours aux assaillants le

front de son armée. Ses soldats marchaient toujours en avant et combattant avec furie, ils enlevaient hommes et chevaux. Partout on voyait le même acharnement (остервенение) soit que l'on combattît deprès ou de loin; ceux-là portaient de terribles coups, ceux-ci recevaient de cruelles blessures; les uns fuient, les autres s'acharnent contre les fuyards. Celui qui venait de blesser un ennemi était blessé à son tour, celui qui avait été renversé de son cheval, immolait son vainqueur. Ici l'on était dans la joie et l'on entonnait déjà le chant de la victoire, là on était dans la douleur et l'on poussait des gémissements. Et ces plaintes ne faisaient qu'augmenter le trouble du plus grand nombre, car les voix confuses et inconnues des peuples étrangers les glaçaient d'effroi et si quelques-uns pouvaient se comprendre, ils n'en étaient que plus malheureux, car outre leurs maux personnels, ils étaient encore témoins de l'infortune de leurs parents (*τῶν πέλας*) et entendaient leurs plaintes. Après qu'on eut combattu avec un égal avantage de part et d'autre et qu'on eut vu tomber des deux côtés un pareil nombre de morts et de blessés, Pompée dont l'armée était composée en grande partie de troupes asiatiques et peu aguerries (*ἀγύμναστον*), fut enfin vaincu par César. *(Dion Cassius.)*

303. Passage du Rubicon (49 av. l'ère chrétienne).

Déjà la guerre éclatait des deux côtés, déjà elle était ouvertement proclamée. Le sénat pensant qu'il faudrait du temps à César pour appeler ses troupes de la Gaule et qu'il ne commencerait point une telle entreprise avec le peu de troupes qu'il avait alors, chargea Pompée de retenir 30000 Thessaliens, de choisir surtout ceux qui avaient déjà fait la guerre comme ayant l'expérience des hommes et d'enrôler (вербовать, набирать) dans les provinces voisines les hommes les plus robustes. Il mit encore à sa disposition pour soutenir la guerre tout l'argent du trésor public et décréta que les biens des particuliers, s'il le fallait, seraient employés à sa solde et à celle des troupes. On envoya même avec la plus grande diligence, dans toutes les villes des ordres très-sévères que dictaient l'animosité (злоба), et la haine. Quant à César, il fit partir des courriers pour rassembler son armée; mais aimant mieux surprendre par la rapidité de sa marche et répandre la terreur par son audace que par la grandeur des préparatifs, il résolut d'entamer une si grande guerre avec ses cinq mille hommes et de prendre d'avance des postes avantageux en Italie. Il détacha des centurions avec quelques soldats des plus déterminés qu'il envoya en avant avec ordre de se rendre à Ariminium sans aucune apparence d'hostilité et de s'emparer subitement de cette place qui était la première ville d'Italie en sortant de la Gaule. Sur le soir, sous prétexte d'indisposition, il quitte la table où il laisse ses amis qui mangeaient encore, monte sur son char et se dirige vers Ariminium escorté de sa cavalerie, de distance en distance. Arrivé sur les bords du Rubicon qui sépare la Gaule de l'Italie, il s'arrête et promenant ses regards sur les eaux du fleuve, il réfléchit en lui-même et songe aux malheurs qui vont fondre sur la république. s'il passe ce fleuve en armes. (Etiam nunc, inquit, regredi possumus: quod si ponticu-

lum transierimus, omnia armis agenda erunt. Suétone XXXI.). Se tournant ensuite vers ceux qui l'accompagnaient: Amis, leur dit-il, si je ne passe pas ce fleuve, cette retenue sera la cause de mes malheurs; si je le passe, malheur au genre humain (*ἡ μὲν ἐπίσχεσις ὦφίλοι, τῆσδε τῆς διαβάσεως ἐμοὶ κακῶν ἄρξει, ἡ δὲ διάβασις, πᾶσιν ἀνθρώποις*). A ces mots, comme enflammé d'une inspiration divine, il traverse le Rubicon en prononçant ce proverbe si connu: Le dé en soit jeté (*ὁ κύβος ἀνεῤῥίφθω*). Eatur, inquit, quo deorum ostenta et inimicorum iniquitas vocat. Jacta alea esto. (Suétone XXXIII). Les peuples à son approche fuient et changent de pays, s'imaginant que César s'avance avec des forces immenses et suivi d'une armée innombrable. *(Appien.)*

304. Les premiers habitants de la Grande-Bretagne.

On ne sait pas trop quels furent les premiers habitants de la Bretagne, s'ils étaient indigènes ou étrangers (indigenae an advecti); la barbarie du pays nous laisse à ce sujet dans une complète ignorance. La différence de conformation, dit Tacite, est assez grande dans les diverses peuplades, de là des conjectures (ex eo argumenta, (догадка). Les cheveux roux (rutilae) des habitants de la Calédonie, les grandes proportions de leur corps attestent une origine germanique. Le teint basané des Silures (vultus colorati), leurs cheveux généralement crépus (torti, курчавый), leur position en face de l'Espagne font croire que les Ibères, à une époque très-reculée ont passé la mer et se sont établis dans ces régions. Les Bretons les plus voisins des Gaulois leur ressemblent. On reconnaît le culte de ces derniers dans les superstitions (суевѣрie) du pays. Leurs langues diffèrent peu. C'est partout chez eux la même audace à provoquer le péril, la même pusillanimité (formido, малодушіе, боязливость) pour le fuir dès qu'il est venu; les Bretons montrent cependant plus d'intrépidité que les Gaulois. *(Tacite vie d'Agricola.)*.

Rien dans l'existence première de la Grande-Brétagne n'indiquait donc, écrit Macaulay, la grandeur qu'elle était destinée à atteindre. Ses habitants, quand ils furent connus pour la première fois par les marins de Tyr, étaient à peine supérieurs aux naturels des îles Sandwich. Elle fut subjuguée par les armes de Rome, mais ne reçut qu'une faible teinture des arts et des lettres de la nation conquérante. De toutes les provinces occidentales qui obéissaient aux Césars, elle fut la dernière conquise et la première délaissée. Aucuns restes grandioses de portiques et d'aqueducs romains (водопроводъ) ne se trouvent dans la Grande-Bretagne; aucun écrivain de sang breton n'est compté parmi les maîtres de la poésie et de l'éloquence latines. Il n'est même pas probable que le langage de leurs dominateurs italiens ait été à aucune époque familier aux insulaires. De l'Atlantique aux rives du Rhin, le latin fut pendant plusieurs siècles la langue dominante. Il fit oublier la langue celtique, il résista au langage teutonique et il est resté l'élément premier et le fondement des langues française, espagnole et portugaise. Mais dans notre île, le latin ne paraît jamais avoir remplacé le vieux langage gaélique; il ne parvint pas davan-

tage plus tard à résister au langage germanique, le peu de civilisation des Bretons s'effaça bientôt par les calamités du 5[e] siècle, et la race conquise redevint aussi barbare que les Anglo-Saxons, ses conquérants.

305. Les anciens Germains.

Aucune nation n'entend plus largement l'hospitalité. Défendre son seuil (порогъ, arcere tecto) à un étranger quel qu'il soit, est un crime; chacun reçoit de son mieux et selon sa fortune. Les provisions sont-elles épuisées (quum defecere), votre hôte de tout à l'heure vous indique une maison voisine et vous y accompagne; vous entrez tous deux sans être invités, peu importe (что нужды), vous êtes également bien reçus. Connus ou inconnus ont également droit à l'hospitalité. En partant, si vous demandez quelque chose, il est d'usage de l'accorder et à son tour on aura envers vous la même liberté. Ils aiment les présents (gaudent muneribus), mais ils ne les font pas valoir, s'ils en donnent, ne se croient pas obligés s'ils en reçoivent. Ce n'est qu'un échange de politesse entre deux hôtes (Victus inter hospites comis). Au sortir du lit et ils ne se lèvent qu'au grand jour, ils se baignent ordinairement dans l'eau chaude, car chez eux l'hiver occupe une grande partie de l'année. Après le bain, ils prennent de la nourriture; chacun a son siége et sa table séparés. Ensuite ils sortent pour leurs affaires. souvent pour des festins et ils sortent armés. Passer des jours et des nuits à boire n'est une honte pour personne. (Diem noctemque continuare potando nulli probrum). Les querelles (rixae), suite inévitable de l'ivresse sont fréquentes et se bornent rarement à des injures; le plus souvent elles se terminent par des blessures et par le meurtre. Ils traitent toutes leurs affaires dans leurs festins (conviviis) avec simplicité et sans artifice (non astuta nec callida) mais ne les décident que le lendemain après nouvelle discussion, règle doublement sage, car ils délibèrent quand ils ne sauraient feindre (притворяться) et décident quand ils sont sûrs de ne pas se tromper. *(Tacite, la Germanie.)*

306. Les Scythes.

Pour retracer les grandes actions des Scythes, il faudrait remonter jusqu'à leur origine qui ne fut pas moins brillante que leur empire; chez eux les femmes ne furent pas moins guerrières que les hommes. Si ceux-ci ont fondé l'empire des Parthes et des Bactriens, celles-là ont fondé le royaume des Amazones, de sorte que si l'on considérait les hauts faits des hommes et des femmes, on ne saurait dire lequel des deux sexes (полъ) s'est le plus distingué. Le peuple scythe a toujours été regardé comme le plus ancien de la terre quoique les Égyptiens lui aient longtemps disputé ce titre.

La Scythie s'étend vers l'Orient. Bornée d'un côté par le Pont, de l'autre par les monts Riphées, elle est adossée à l'Asie et au Phase. Sa longueur et sa largeur sont considérables. Ses habitants ne cultivent point

la terre; leurs champs n'y sont point séparés par des limites. Ils n'ont ni maisons, ni cabanes, ni demeures fixes; ils errent sans cesse avec leurs troupeaux au travers des solitudes incultes; ils traînent avec eux leurs femmes et leurs enfants dans des chariots couverts de cuir qui les préservent du froid et de la pluie, et leur servent de maisons. La nature les a faits justes et non les lois. (Justitia gentis ingeniis culta, non legibus). Le vol est à leurs yeux le plus grand des crimes; car, n'ayant que des troupeaux sans abri, sans clôture (sine tecto munimentoque), que leur resterait-il, si le vol était permis? Ils méprisent l'or et l'argent autant que les autres hommes les convoitent (appetunt). Le lait et le miel composent toute leur nourriture; l'usage de la laine et de nos vêtements leur est inconnu et quoique exposés à un froid continuel, ils n'opposent que des peaux de bêtes fauves à la rigueur du climat. Ils sont justes et modérés et possèdent instinctivement les vertus que les doctrines des sages, les maximes des philosophes n'ont pu donner à la Grèce et leurs mœurs incultes sont bien supérieures à notre civilisation. Tant il est vrai que les Scythes ont plus gagné à ignorer le vice, que les Grecs à connaître la vertu.

Trois fois les Scythes ont conquis l'Asie. Ils n'ont jamais subi la domination étrangère. Ils ont toujours été respectés par leurs voisins ou les ont toujours vaincus. Ils chassèrent honteusement de leur pays Darius, roi des Perses, massacrèrent Cyrus et toute son armée et battirent Zopyrion, lieutenant d'Alexandre le Grand, avec toutes ses troupes. Ils entendirent parler des Romains, sans éprouver leur puissance (non sensere arma). Ils sont enfin les fondateurs de l'empire des Parthes et des Bactriens. Sésostris, roi d'Égypte, fut le premier qui leur déclara la guerre, mais il prit bientôt la fuite pour se réfugier dans ses États. Les Scythes que des marais empêchèrent de pénétrer en Égypte soumettent alors l'Asie, lui imposent un tribut modique, comme un monument de leur puissance, l'occupent pendant quinze ans et retournent dans leur pays à la prière de leurs femmes. Pendant quinze cents ans l'Asie leur paya tribut. Ce fut Ninus, roi d'Assyrie, qui l'en affranchit. (An du monde 1808.)

(*Justin*, *livre II.*)

307. Révolte d'Antioche et son pardon.

Au mois de février de l'an 387, les habitants d'Antioche, capitale de la Syrie, irrités du poids des impôts se soulevèrent et brisèrent les statues de l'Empereur Théodose, de sa femme et de ses deux fils Arcadius et Honorius. Honteuse de sa faute et craignant le châtiment, la ville se hâta d'envoyer à Constantinople son Évêque Flavien pour solliciter le pardon de l'Empereur d'autant plus irrité que depuis qu'il était monté sur le trône, il n'avait cessé de combler Antioche des marques de sa bonté.

Quand le pieux Évêque fut arrivé dans la grande ville et qu'il eut pénétré dans le palais, il se tint debout loin (*πόῤῥωθεν*) de l'Empereur, muet et pleurant, la tête baissée et le front voilé, comme s'il eût été lui-même l'auteur de tous les désordres. Il voulait par son attitude (*σχή-*

ματι), par ses regards (*βλεμμάσι*) par ses larmes (*θρήνοις*) faire incliner le prince vers la pitié. Car il ne reste aux coupables qu'une seule chance d'obtenir leur pardon, c'est de se taire et de ne pas ouvrir la bouche pour leur défense. Comme Moïse se tint muet sur la montagne lorsque le peuple eut péché, ainsi fit notre pieux Évêque. L'Empereur le voyant pleurer s'avança vers lui. Ses paroles ne témoignèrent ni l'indignation, ni la colère, mais la tristesse, le calme ou plutôt une profonde douleur. Il rappela à l'Évêque les bontés qu'il avait toujours eues pour Antioche. Flavien reconnut tous les torts de la ville et son ingratitude envers son bienfaiteur; mais Théodose en pardonnant, dit le saint Évêque, s'élèvera, dans le cœur des hommes, des statues plus durables que l'airain et plus précieuses que l'or. Il s'attirera l'amour de toute la terre, en donnant l'exemple aux princes et en imitant la bonté du Christ, qui, insulté chaque jour (*ὑβριζόμενος*), ne se lasse point de répandre ses bienfaits sur nous. L'Empereur pleurait d'émotion. Eh bien, dit l'Empereur, si le maître de la terre a pardonné à ses bourreaux (*σταυρωσάντων*), est-il étonnant que nous pardonnions aussi à nos compagnons d'esclavage (*ὁμοδούλοις*); et l'Empereur pardonna généreusement à la ville révoltée. Flavien reprit avec joie la route d'Antioche où il fut reçu comme un sauveur et comme le meilleur des pères. (Théodose, 346—76—95.).

(St.-Jean Chrysostome (344—407), homélie sur le retour de Flavien.)

308. Incendie du temple de Jérusalem (70).

Alors un soldat, sans ordre, sans avoir horreur d'un si grand sacrilége, mais comme poussé par une inspiration divine, se fait soulever par un de ses compagnons et jette par la fenêtre d'or (*θυρίδι χρυσῇ*) une pièce de bois enflammée dans le lieu qui servait d'entrée aux bâtiments construits autour du temple du côté du septentrion. Soudain la flamme s'élève; les Juifs dans un si grand malheur poussent des cris effrayants, ils s'empressent de porter du secours; rien ne les engage plus à s'épargner ou à se ménager, au moment où périssait le temple qui seul les portait à conserver leurs jours.

Aussitôt on en donne avis à Titus. Ce prince, de retour du combat, se reposait dans sa tente; il part à l'instant pour faire éteindre le feu. Derrière lui marchaient tous les chefs, et les légions glacées d'effroi étaient à leur suite. Ce n'était partout que tumulte et cris confus, comme il devait arriver dans une armée si grande où régnaient le trouble et l'indiscipline. Titus criait et faisait signe de sa tête d'éteindre l'incendie, mais un plus grand bruit empêchait d'entendre sa voix et l'ardeur qui animait ceux-ci et la colère qui enflammait ceux-là, ne permettaient à aucun d'eux d'entendre la voix de leur général. Ni les ordres, ni les menaces de Titus ne purent empêcher l'impétuosité des légions qui se précipitaient en foule. Leur seule fureur les conduisait. Arrivés près du temple, les soldats feignaient de ne pas entendre les ordres de Titus et chacun exhortait celui qui se trouvait devant lui à mettre le feu. Partout ce n'était que fuite et carnage; le pauvre peuple était massacré, des monceaux de cadavres (*πλή-*

θος νεκρῶν ἐσωρεύετο) environnaient l'autel, des ruisseaux de sang coulaient le long de ses degrés. Titus, voyant qu'il lui était impossible d'arrêter la fureur de ses soldats et que le feu gagnait de toutes parts, entre dans le sanctuaire et admire les richesses qui surpassaient tout ce que la renommée en publiait. Il donne de nouveaux ordres pour éteindre le feu, fait même frapper avec le bâton (*ξύλοις*) ceux qui refusent d'obéir, mais la fureur des soldats, la haine qu'ils portaient aux Juifs l'emportèrent sur la crainte du châtiment et sur le respect dû au prince. L'espérance du butin animait du reste le plus grand nombre; un des soldats mit le feu à la porte du temple même, ce qui força le prince à se retirer et le temple périt malgré la volonté de Titus. Le pillage fut bientôt général; vieillards, enfants, prêtres, laïques (*βέβηλοι*) tombaient également sous le glaive. Le pétillement de la flamme toujours croissante se mêlait aux cris des mourants. L'embrasement d'un si grand édifice joint à la hauteur de son assiette pouvait faire croire que toute la ville était en feu et l'on ne saurait rien imaginer de plus terrible que le tumulte des vainqueurs, leurs cris, les gémissements des vaincus, les plaintes du peuple, les sanglots de ceux qui d'eux-mêmes se jetaient dans le temple pour y expirer. Ceux-mêmes que la famine avait épuisés et à qui la mort allait fermer les yeux, rassemblaient toutes leurs forces pour se lamenter et gémir. Les échos des monts voisins et des pays au-delà du fleuve redoublaient ces cris épouvantables. Il semblait que la montagne sainte brûlât jusque dans ses fondements, tant l'incendie était immense, mais les flots de sang s'étendaient encore plus loin que le feu et le nombre des victimes surpassait celui des vainqueurs. Six mille personnes, femmes et enfants, s'étaient réfugiées près du dernier portique; les soldats y mettent le feu, commencent le massacre et ces malheureux périrent jusqu'au dernier.

(Josèphe (37—95), guerre des Juifs; livre VII, ch. 4.)

309. Lecture des auteurs profanes.

Les sciences profanes sont non-seulement utiles, mais nécessaires à l'homme. Moïse lui-même, dont la sagesse est si renommée parmi les nations, exerça son génie dans les sciences de l'Égypte avant d'arriver à la contemplation du grand Être. Comme lui, le sage Daniel approfondit à Babylone la science des Chaldéens avant d'aborder l'étude des choses saintes. Sans doute, en étudiant les poètes, il ne faut pas écouter tout ce qu'ils nous disent. Lorsqu'ils nous rapportent les paroles ou les actions d'hommes de bien, aimons leurs héros, imitons-les, efforçons-nous de leur ressembler; mais quand ils mettent sous nos yeux des personnages vicieux (*μοχθηρούς*), fuyons et bouchons-nous les oreilles à l'instar d'Ulysse quand il voulait échapper aux sirènes, car l'habitude d'écouter des paroles mauvaises conduit aux mauvaises actions. Nous ne louerons donc pas les poètes lorsqu'ils insultent, lorsqu'ils raillent, lorsqu'ils nous montrent des hommes livrés au vin et lorsqu'ils font consister le bonheur dans une table chargée de mets, mais nous recueillerons tout ce qu'ils ont écrit à la louange de la vertu ou à la honte du vice. Dans les fleurs, l'abeille sait

puiser le miel et dans les auteurs profanes, nous saurons prendre les choses seules utiles à notre âme et nous y trouverons, du reste, une foule de choses qui excitent à la vertu. Hésiode avait-il autre chose en vue lorsqu'il nous parle de la route escarpée qui mène à la vertu. Elle est d'abord rude et difficile à gravir (*τραχεῖα καὶ δύσβατος*), féconde en sueurs et en travail, aussi peu arrivent-ils au sommet. Parvenu à ce point, l'homme jouit de tout, comme le voyageur arrivé au sommet d'une montagne oublie sa fatigue pour jouir du beau panorama qui se présente devant lui.

(St.-Basile le Grand (329—379), lecture des auteurs profanes.)

310. Origine de la société et des arts.

Les premiers hommes menaient, dit-on, une vie sauvage et vagabonde, errant à l'aventure dans les campagnes, se nourrissant des meilleures herbes et des arbres que les fruits produisaient d'eux mêmes. Attaqués par les bêtes féroces, instruits par le besoin à se prêter un mutuel secours, ils apprirent peu à peu à se connaître; leur voix ne rendait que des sons confus et inarticulés, mais ils s'habituèrent insensiblement à prononcer les mots distinctement et au moyen de certains signes connus entre eux dont ils marquaient les objets à mesure qu'ils se présentaient. Ils finirent par leur donner à tous une dénomination connue et telle fut la méthode suivie dans le monde entier. Elle introduisit un idiôme différent par suite que chaque peuple avait une construction différente.

Les premiers mortels ignoraient les commodités de la vie, ne subsistaient qu'avec peine, sans habits, sans asile, sans feu. Ils ne mettaient pas en réserve les aliments nécessaires pour les temps de disette, aussi le froid et le manque de nourriture en faisaient-ils périr un grand nombre pendant l'hiver. Bientôt instruits par l'expérience, ils se retirèrent l'hiver dans des cavernes où ils serraient les grains propres à être conservés. La connaissance du feu et les autres découvertes utiles furent suivies presque aussitôt de l'invention des diverses commodités de la vie. En un mot, la nécessité a été la mère de l'homme, c'est elle qui a formé avec tant de bonté l'animal raisonnable à la connaissance de tous les arts et qui, pour l'aider dans ses opérations, lui a donné le don de la parole et la pénétration de l'esprit (*λόγον καὶ ψυχῆς ἀγχίνοιαν*). Tel fut le berceau (начало) de la société. (*Diodore de Sicile, livre I, ch. 8*).

311. Horatius Coclès (507 avant l'ère chrétienne).

Horatius seul tient ferme; les consuls et les autres citoyens qui étaient sur l'autre bord du Tibre et qui voulaient à tout prix conserver à sa patrie et à ses parents un guerrier si généreux, le rappellent inutilement; il est inflexible, il reste inébranlable dans son poste, il ordonne seulement de dire aux magistrats de faire couper promptement le pont du côté de la ville. Il n'y avait en ce temps-là sur le Tibre qu'un seul pont en bois, il n'entrait point de fer dans sa construction. Il fait de plus recommander

aux travailleurs, que lorsqu'il serait presque coupé et qu'il n'en resterait plus qu'une faible partie, ils le lui fissent connaître par un cri ou par quelque autre signal, ajoutant que pour lui il se chargeait du reste. Il se place alors à la tête du pont et les ennemis se jettent sur lui. Horatius frappant les uns de son épée, repoussant les autres de son bouclier, refoule tous ceux qui se présentent. Il est du reste défendu à droite et à gauche par le fleuve, en avant par un monceau de cadavres. Les Étrusques lui lancent alors des pierres et des pieux qu'il leur renvoie et dans un si grand nombre aucun coup ne porte à faux. Accablé de fatigue, blessé à la jambe, averti par les cris des travailleurs; il se jette tout armé dans le Tibre et le traverse, non sans beaucoup de peine, car le courant était très-rapide et formait des tournoiements dangereux. Un tel acte de bravoure lui acquit une gloire immortelle. Les Romains lui mettent aussitôt une couronne sur la tête et le portent en triomphe. Bientôt après, on lui éleva une statue de bronze qui le représentait tout armé (*ἔνοπλον*); on lui assigna des terres et 300,000 personnes vinrent, malgré la disette, lui apporter, chacune, autant de vivres qu'un homme peut en consommer en un seul jour.

(*Denys d'Halicarnasse*, *Ant. rom. liv. V*, *ch. 24—25*).

312. **Charles-Quint** (Gand, 1500—1558).

Les différentes provinces de l'Espagne avaient été réunies en un seul et puissant empire sous le sceptre de Ferdinand et d'Isabelle et la nation espagnole était sortie de l'obscurité où elle avait si longtemps vécu au-delà des Pyrénées pour prendre place parmi les grandes puissances de l'Europe. En 1516, le sceptre de l'Espagne passa aux mains de leur petit-fils Charles-Quint, car ce ne fut que nominalement que celui-ci partagea le trône avec Jeanne la Folle, sa mère. Avant cette époque Charles avait déjà hérité de son père, Philippe le Beau, cette superbe part du royal duché de Bourgogne, qui comprenait la Franche-Comté et les Pays-Bas. En 1519, l'élection lui conféra la couronne impériale d'Allemagne et peu d'années se passèrent, que ses possessions s'agrandirent encore des empires du Mexique et du Pérou et ce fut alors que l'Espagne put dire avec orgueil que le soleil ne se couchait jamais dans les limites de ses domaines. L'importance (важность) de l'Espagne n'augmenta point cependant; la péninsule était comme perdue dans l'immensité de ses accroissements. L'Allemagne était du reste plus importante que l'Espagne et Charles ne passa dans ce dernier pays que peu d'années de sa vie. Ses premières affections étaient pour les populations des Pays-Bas, car il était né en Flandre. Il parlait la langue de son pays natal beaucoup plus couramment que le castillan et ses goûts étaient tout flamands. Il introduisit dans son palais et dans la maison de son fils le splendide cérémonial de la cour de Bourgogne et les Espagnols n'occupaient à sa cour que des places secondaires qui humiliaient leur orgueil à côté des Flamands toujours élevés aux premières dignités. Aussi c'est comme Charles-Quint, empereur d'Allemagne, et non comme Charles I, roi d'Espagne, qu'il fut connu de ses contemporains et qu'il figure dans les pages de l'histoire. Quand

Charles monta sur le trône au commencement du 16e siècle, l'Europe se trouvait à peu-près dans la même situation qu'au commencement du huitième; et comme elle avait été autrefois menacée à l'Occident par les Arabes, elle l'était alors à l'Orient par les Turcs. Le flot de la conquête Musulmane venait battre les murs mêmes de Vienne. Charles marcha contre le terrible Soliman et le força à une retraite ignominieuse. Plus tard il passa la mer pour aller purger Tunis de ses pirates. Le reste de sa vie se passa en luttes continuelles, soit contre son rival François I, soit contre la Réforme. Il lutta presque toujours avec avantage contre la France, excepté devant Marseille (1536) qu'il assiégea inutilement, à Cérisoles (1544, ville des États Sardes) et à Metz (1553) dont il dut lever le siége, lorsque Henri II était déjà sur le trône. Il s'éloigna de la ville en s'écriant amèrement que la fortune est une courtisane qui réserve aux jeunes ses faveurs. Charles fut beaucoup moins heureux contre la Réforme qui avait, comme un grand principe, jeté des racines trop profondes au milieu de la catholicité corrompue pour que la force ou l'adresse parvînt à les arracher.

Atteint de la goutte, en proie à une sombre mélancolie qu'il tenait de sa mère, Charles avait à peine 30 ans qu'il devait déjà, pour sa santé, négliger assez fréquemment les affaires de l'État. Souvent il passait des mois entiers dans sa chambre, ne voulant recevoir personne, pas même signer un papier. Il croyait toujours voir sa mère qui l'appelait à elle. Lorsque son fils Philippe eut atteint l'âge de 29 ans, il lui céda la souveraineté de Naples et de Milan et l'invita à se rendre à Bruxelles pour abdiquer entre ses mains. Le 25 octobre 1555, Charles céda à son fils sa souveraineté sur les Flandres; le 16 janvier 1556, il lui donna la Castille et l'Aragon avec toutes leurs dépendances et quelques mois plus tard il laissa à son frère Ferdinand l'empire d'Allemagne. L'Empereur aurait voulu laisser tous ses domaines à Philippe, mais ce prince qui déplaisait aux Flamands, était complètement odieux aux Allemands. Charles, après son abdication, se retira au couvent de Saint-Just ou Yuste. Il s'embarqua à Flessingen pour l'Espagne et aborda à Laredo, en Biscaye. Quoique les populations ne s'attendissent pas à son passage et que l'Empereur ne fût pas aimé en Espagne, il fut partout reçu en grande pompe, à Burgos, à Torquemada, à Valladolid, puis il se rendit au couvent de Yuste, situé dans la province de l'Estramadure, non loin de Plasencia. Cette retraite était entourée d'un paysage sauvage et romantique, découpé entre les collines qui courent le long des confins septentrionaux de l'Estramadure. Le couvent déjà très-antique, était également entouré de jardins bien cultivés et de bosquets d'orangers, de citronniers, de myrtes, dont le parfum se mêlait à la fraîcheur des eaux qui descendaient, abondantes et limpides, des hauteurs d'alentour. C'était, en un mot, une délicieuse retraite dont le calme et la situation poétique étaient bien propres à détourner l'esprit des orages du monde pour le disposer à la méditation. C'est là que le puissant monarque, après une vie d'ambition sans repos, se proposait de passer le peu de jours qui lui restaient encore, en les consacrant au salut de son âme.

Il ne put cependant fermer son cœur à toute sympathie humaine, ni

refuser de prendre quelque part aux grandes questions qui agitaient alors le monde. Charles n'était pas doué de cette philosophie qui permit à Dioclétien de quitter avec joie les soins d'un empire pour ceux d'un carré de choux, et à Gélimer d'être plus heureux en cultivant son jardin avec sa bêche, qu'il ne l'avait été en Afrique sur le trône des Vandales.

313. Les Mores en Espagne.

Au commencement du 8e siècle, l'an 711, les Arabes animés de l'ardeur conquérante que leur avait communiquée leur belliqueux apôtre, après avoir longé les côtes méridionales de la Méditerranée, atteignirent le bord du détroit qui sépare l'Afrique de l'Europe. Là, ils s'arrêtèrent un instant avant de porter leur bannière dans des régions étrangères et inconnues, mais ce ne fut que pour cet instant. Bientôt, ayant grossi leurs forces, ils descendirent dans les plaines brûlantes de l'Andalousie, rencontrèrent toute la nation gothique en armes sur les bords du Guadalète (Séville), et, après cette fatale journée où tomba avec l'élite de la noblesse, le roi Rodrigue, ils se répandirent comme une nuée de sauterelles sur la péninsule. Trois années leur suffirent pour achever la conquête du pays à l'exception de ce petit coin de terre au nord, où des débris du peuple goth réussirent à conserver une sauvage indépendance, grâce à la rudesse du sol qui ôta aux Sarrasins toute tentation de les y poursuivre.

Plus de trois siècles après, le même fait historique se reproduisait dans la conquête de l'Angleterre par les Normands. La bataille de Hastings fut pour ce royaume ce qu'avait été pour l'Espagne celle du Guadalète, mais les barons Normands, chevauchant à travers un pays abattu, dictèrent aux vaincus de plus dures conditions que n'en avaient imposé les Sarrasins. Les résultats furent cependant bien différents. En moins de trois siècles, les deux races normandes et saxonnes furent fondues ensemble, tandis qu'en Espagne la différence de race, de religion, de traditions nationales, d'organisation physique et intellectuelle, creusa entre les vainqueurs et les vaincus un abîme trop large pour être jamais franchi et les Arabes furent toujours considérés comme des intrus (хитростію вступившій) que les Espagnols avaient pour devoir d'exterminer ou d'expulser de leur pays. Les haines religieuses s'ajoutèrent encore aux haines nationales, l'Espagnol voyant dans le More l'ennemi de son Dieu non moins que de sa patrie. À la fin du 9e siècle, les Goths avaient déjà reconquis la péninsule jusqu'aux bords de l'Èbre et du Douro; au milieu du 11e, la bannière victorieuse du Cid flottait sur le Tage. Les destinées de l'Espagne chrétienne se décidèrent dans la glorieuse journée de Navas de Tolosa (1212, dans la Sierra Moréna) qui donna aux armes castillanes un avantage permanent et vers le milieu du 13e siècle, les Mores étaient renfermés dans les limites du petit royaume de Grenade. Le triomphe final était réservé pour le règne glorieux de Ferdinand et d'Isabelle; le 2 janvier 1492, l'auguste couple entra à Grenade et la grande croix d'argent scintilla aux rayons du soleil sur les rouges tours de l'Alhambra annonçant que les Musulmans avaient

à jamais perdu le dernier pouce de terrain qu'ils avaient possédé dans la péninsule.

Le cardinal Ximenès fut un des premiers à souffler la guerre de destruction et de pillage, mettant aux Mores pour condition de la conservation de leurs biens qu'ils se convertissent au christianisme. Charles-Quint reçut de ce malheureux peuple de fortes sommes que l'Empereur préféra au bien de l'Église et sous son règne les Mores furent assez tranquilles, malgré l'écrit de 1526 qui les mettait au pouvoir de l'Inquisition. La persécution ne commença sérieusement que sous Philippe II et elle fut atroce. Les villes du Sud, Grenade, Malaga, étaient peuplées d'un mélange d'Espagnols et de Maures, mais la masse de la population moresque habitait la chaîne de montagnes au sud-est de Grenade. Là, au milieu de cimes glacées, se trouvait plus d'une verte vallée, encaissée entre les montagnes et offrant l'image de cette culture savante qui, aux jours florissants du royaume des Mores, n'était égalée nulle part en Europe. Le travail patient de ces agriculteurs avait élevé, sur les rochers, des terrasses plantées de vignes, qui cachaient les flancs dénudés de la sierra sous un délicieux tapis de verdure; le même génie industrieux avait couvert les vallées et les plaines basses d'un réseau de canaux qui, alimentés par les torrents, nourrissaient perpétuellement la terre de sucs généreux. Les différentes élévations de terrain présentaient des latitudes différentes aux productions agricoles; le figuier, le grenadier, l'oranger croissaient, pour ainsi dire, à côte du chanvre du nord et du blé des climats plus tempérés. Le pied de la sierra offrait de vastes pâturages aux troupeaux de mérinos, et le mûrier était cultivé, en abondance, pour les manufactures de soie dont les produits formaient dans le royaume de Grenade une branche importante du commerce d'exportation. C'était là que les Mores gardaient avec amour les traditions de leurs pères, et les usages, les institutions domestiques qui rappelaient les temps anciens.

La guerre qui leur fut bientôt déclarée fut très-cruelle. Don-Juan d'Autriche, frère naturel de Philippe II, s'indignait souvent des excès de ses soldats, non moins que de ceux du clergé, mais il était impuissant à les réprimer. Chassés des villes, dispersés au milieu de leurs ennemis, les Mores s'enrichirent bientôt par leur industrie et leur activité dans les différentes carrières qu'ils embrassaient. Un dernier acte de persécution réservé au règne de Philippe III, en 1609, devait être l'expulsion des Mores du pays tout entier. Cette funeste détermination priva l'Espagne de ses plus industrieux, de ses plus ingénieux habitants et doit être regardée comme l'une des causes principales de la décadence du royaume. La révocation de l'édit de Nantes, en 1685, suivie de l'expulsion ou de l'exil volontaire d'une foule de familles réformées, porta, jusqu'à un certain point, les mêmes fruits en France et appauvrit des provinces entières autrefois très-riches par leur industrie et leur commerce. (*Prescott*).

314. Bataille de Lépante (1571).

Pendant que Philippe II était occupé de l'insurrection des Mores, son attention fut appelée sur d'autres régions où s'amassait un orage qui me-

*

naçait l'Espagne avec toute la chrétienté. C'était la prise de Nicosie, capitale de l'île de Chypre par le sultan Sélim, fils de Soliman le Magnifique. Cette île envers laquelle la nature a été si prodigue de ses dons, appartenait alors à Venise; située à l'extrémité de la Méditerranée, elle paraissait en quelque sorte commander l'entrée des Dardanelles, et ses côtes offraient des ports commodes, d'où, en temps de guerre, des nuées de pirates pouvaient sortir pour infester le commerce ottoman. Heureusement pour la république, la chaire de Rome était alors occupée par Pie V, qui, bien qu'âgé de 70 ans, brûlait encore de l'ardeur de la jeunesse et qui eût été capable comme Pierre l'Hermite, de vouloir entraîner les nations européennes à une croisade contre l'infidèle, si le temps des croisades n'avait été passé depuis longtemps et que les ordres du Vatican n'eussent perdu toute leur autorité et tout leur prestige. Pie V obtint cependant des troupes de Philippe II et après bien des contestations, des jalousies, des difficultés de tous genres et une première tentative inutile sous l'amiral André Doria, il fut convenu que le capitaine général de la ligue serait Don-Juan d'Autriche. Le traité conclu à la fin de 1570 fut ratifié l'année suivante.

Après avoir fait des préparatifs immenses, le prince s'embarqua à Barcelone et le 25 juin arriva à Gênes. Poursuivant sa route par mer, Don-Juan entra, au mois d'août, dans le magnifique golfe de Naples où la flotte l'attendait à l'ancre. Le 25 août, il arriva à Messine où les cent pièces d'artillerie qui garnissaient les flottes combinées de Venise et de Rome tonnèrent à la fois pour le saluer. La flotte entière comprenait un peu plus de trois cents vaisseaux, grands et petits, tandis qu'on portait à quatre-vingt mille hommes le chiffre dés soldats et des marins, à bord de la flotte. Tout étant prêt, l'ordre fut donné de lever l'ancre et le 16 septembre vit partir de Messine cette magnifique flotte sans rivale parmi toutes celles qui avaient sillonné la Méditerranée, depuis les jours de l'empire romain. Le nonce du pape en habits pontificaux se tenait sur le môle et à mesure que les vaisseaux passaient devant lui, il leur donnait sa bénédiction; après quoi, sans différer d'un instant son retour, il se rendit en toute hâte à Rome pour annoncer l'heureuse nouvelle à son maître. Le 26 septembre, Don-Juan était à Corfou et fut reçu avec joie par les habitants. C'est là qu'il apprit que la flotte ottomane mouillait dans le golfe de Lépante. En traversant la mer Ionienne, Don-Juan remarqua surtout avec intérêt le promontoire d'Actium qui vit la plus grande bataille de l'antiquité. Le 7 octobre, le vent était défavorable, les escadres alliées avançaient avec peine. A la fin, la vigie postée dans la hune cria: Une voile! et bientôt après elle annonça que la flotte ottomane tout entière était en vue. Don-Juan fit tirer un coup de canon comme signal de la bataille et les principaux capitaines se rendirent à bord du Réal pour recevoir les derniers ordres du commandant en chef.

La flotte fut disposée d'après ses instructions; elle présentait un front de trois milles. Au loin, sur la droite, une escadre de soixante-quatre galères était placée sous les ordres de l'amiral génois, André Doria, nom redouté des Musulmans. Le centre (ou la *bataille*), composé de soixante-trois galères était conduit par Don-Juan lui-même, soutenu par Colonna,

capitaine du pape et par Veniero, capitaine de Venise. Derrière lui se trouvait la galère du grand-commandeur Requesens, son ancien professeur dans l'art de la guerre.

L'aile gauche qui s'étendait le long de l'Étolie était confiée au noble vénitien Barbarigo, la réserve composée de trente-cinq galères fut donnée au brave marquis de Santa-Cruz. Les éperons des galères, qui offraient plus d'inconvénients que d'utilité et gênaient la manœuvre et le tir d'artillerie, furent abattus. Don-Juan excita les siens à montrer toute leur bravoure.

La flotte ottomane avait alors le vent et le soleil contre elle et avançait lentement; elle se composait de deux cent cinquante galères royales, la plupart énormes, outre un certain nombre de vaisseaux plus petits qui furent relégués à l'arrière, et il n'y avait pas moins de cent vingt mille hommes, soldats et matelots, à bord de tous ces vaisseaux. Les galères étaient disposées en demi-lune; les cimeterres de Damas resplendissaient et les aigrettes éblouissantes de pierreries ornaient les turbans des chefs supérieurs.

Au centre de la ligne de bataille, en face de Don-Juan, se trouvait Ali-Pacha, monté sur une immense capitane (главная галера). L'aile droite était commandée par Mahomet Sirocco, vice-roi d'Égypte; la gauche, par Uluch-Ali, dey d'Alger, corsaire redouté dans la Méditerranée. L'Amiral turc fit tirer, hors de portée, un coup de canon, en signe de défi; le Réal lui répondit et un second coup fut bientôt suivi d'une détonation du côté des chrétiens. La distance qui séparait les adversaires diminuait rapidement; un silence de mort régnait dans toute l'armée chrétienne. Il était près de midi, la journée était magnifique, une brise légère semblait se jouer sur les flots et lorsque le soleil, montant dans un ciel sans nuages, eut atteint son zénith, il sembla s'arrêter comme s'il eût voulu assister au beau spectacle offert par cette foule de vaisseaux qui sillonnaient la mer et que l'on eût dits réunis pour une revue plutôt que pour un combat mortel.

L'illusion, si elle avait été possible, eût bientôt été dissipée par les farouches clameurs qui s'élevèrent tout-à-coup du côté des Turcs poussant leur cri de guerre habituel, tandis qu'une scène bien différente se passait du côté des chrétiens. Là, Don-Juan attendait, avec anxiété (тоска), le moment du combat. Il s'agenouilla et pria humblement le Tout-Puissant, pendant que tous les officiers et les soldats, tombant à genoux, unissaient leurs prières à celles de leur commandant.

Bientôt les deux flottes ouvrirent le feu qui fut entretenu sans interruption. L'action s'engagea à l'aile gauche des alliés que Mahomet Sirocco voulait tourner. Barbarigo, l'amiral vénitien, pour empêcher ce mouvement, se rapprocha du rivage, mais Sirocco réussit à franchir les lignes ennemies. L'extrême gauche des chrétiens, placée entre deux feux, eut beaucoup à souffrir; huit galères sombrèrent, plusieurs autres furent capturées, Barbarigo eut l'œil percé d'une flèche et fut porté dans sa cabine pendant que les Vénitiens continuaient la lutte avec acharnement.

Du côté opposé, le dey d'Alger, Uluch-Ali, tentait une manœuvre semblable en essayant de tourner la droite des alliés, commandée par André Doria, mais celui-ci prévoyant la tentative parvint à la déjouer. C'était une

lutte d'habileté entre les deux meilleurs marins de la Méditerranée. Malheureusement Doria étendit si loin ses lignes, qu'il présenta des points vulnérables et fondant comme un aigle sur sa proie, le dey tomba sur quelques galères qu'il coula à fond et se retira, emmenant avec lui en triomphe la grande capitane de Malte.

Don-Juan, de son côté, cherchait partout Ali-Pacha, pendant que celui-ci ne désirait pas moins cette rencontre. Les deux galères étaient très-reconnaissables; sur l'une flottait la bannière de la ligue, sur l'autre, le grand étendard ottoman, couvert de citations du Coran, écrites en lettres d'or et portant le nom d'Allah répété vingt-huit mille neuf cents fois. Les deux chefs pressaient également leurs rameurs de se hâter. Leurs galères eurent bientôt devancé les flottes et à travers les vagues écumantes, comme emportées dans un tourbillon, elles se heurtèrent si violemment qu'on les entendit craquer partout et qu'elles chancelèrent. Aussitôt que les vaisseaux furent dégagés et que les équipages revinrent de leur surprise, l'œuvre de mort commença. La force principale de Don-Juan consistait en trois cents arquebusiers espagnols; Ali avait un nombre égal de janissaires et une centaine d'archers. Il s'ouvrit de part et d'autre un terrible feu d'artillerie et de mousqueterie qui fit plus de mal aux Turcs qu'aux chrétiens. Les deux chefs firent preuve d'une bravoure qui étonnait les plus braves.

Pendant ce temps, l'aile gauche de Barbarigo avait repris le dessus; l'épée à la main, les Vénitiens avaient successivement enlevé les vaisseaux ennemis; le bâtiment que montait Sirocco sombra et le vice-roi ne fut retiré de l'eau que pour tomber sous le glaive du vainqueur. Au centre les deux chefs s'exposaient comme de simples soldats. Ali-Pacha, atteint à la tête d'une balle de mousquet, tomba privé de connaissance. Le pont était couvert de morts et de mourants. Ali, trouvé sous les cadavres, fut tué par un soldat, ancien galérien, qui lui coupa la tête et la porta à Don-Juan comme un trophée. Le prince, touché d'une pitié mêlée d'horreur, ordonna qu'on jetât cette tête à la mer. En même temps on renversait la bannière du croissant, tandis que celle de la croix, hissée à sa place, annonçait la défaite du pacha.

Les chrétiens poussèrent des cris de victoire. La nouvelle de la mort d'Ali passa bientôt de bouche en bouche et encouragea les alliés pendant qu'elle épouvantait les Musulmans. En moins de quatre heures le centre des Turcs fut anéanti aussi bien que leur aile gauche.

A l'aile droite, André Doria eût subi de très-grandes pertes sans le secours que lui porta le brave Santa-Cruz qui commandait la réserve. Soutenu par Cardona, général des galères siciliennes, il s'élança au milieu de la mêlée et Uluch-Ali dut lâcher les bâtiments qu'il avait pris et chercher son salut dans la fuite. Sur toute la ligne les Mahométans étaient en fuite.

Après la bataille, le jeune commandant en chef se vit comblé de longs et bruyants éloges par ses braves compagnons d'armes, mais la victoire avait coûté cher aux alliés; l'histoire moderne ne rappelle pas un combat plus sanglant. On peut estimer les pertes des Musulmans à près de vingt-cinq mille hommes tués et cinq mille prisonniers. Les chrétiens délivrèrent douze mille captifs, les pertes des alliés furent d'environ huit mille

hommes. Quant à la flotte ottomane, on pouvait la considérer comme anéantie. D'environ 250 galères qui avaient pris part à l'action, quarante au plus avaient échappé; 130 avaient été prises et partagées entre les vainqueurs, les autres avaient été englouties par les vagues, tandis que les confédérés n'avaient pas perdu plus de quinze galères. A bord des vaisseaux capturés on trouva un immense butin, de l'or, des joyaux. C'est dans ce combat qu'Alexandre Farnèse, prince de Parme, commença à s'illustrer et annonça qu'il pourrait un jour remplacer dignement le vainqueur de Lépante, ce qui arriva en effet. Cervantès assistait aussi à cette bataille. Le butin partagé, Don-Juan se rendit à Corfou et de là à Messine où il arriva le 31 octobre. Quand le prince débarqua à la tête de ses troupes, les fanfares retentirent et les forts qui commandaient Messine tirèrent d'étourdissantes salves d'artillerie. Le clergé se mêla au cortége, entonna un Te-Deum et tous, dans la cathédrale, s'unirent pour rendre des actions de grâces au Tout-Puissant qui leur avait accordé une victoire aussi glorieuse. C'est en effet de cette victoire de Lépante que date le commencement de la décadence de l'empire ottoman.

Deux cents ans plus tard en 1770, la Turquie devait éprouver un second échec non moins funeste que celui de Lépante, lorsque sa flotte fut incendiée à Tchesmé, au fond d'une baie de l'Anatolie, à 65 kilomètres au Nord-Ouest de Smyrne, par l'amiral Russe Alexis Orloff aidé de l'anglais Elphinston.

315. La peur.

Aux portes de la ville de Genève, l'Arve, torrent qui descend des glaciers de Savoie, vient unir ses eaux fangeuses aux ondes limpides du Rhône. Les deux fleuves cheminent longtemps sans confondre leurs eaux, en sorte que c'est un spectacle curieux pour ceux qui n'y sont pas accoutumés, que de voir couler parallèlement, dans un même lit, une onde bourbeuse et des flots d'azur.

La langue de terre qui sépare ces deux rivières, près du point où elles se réunissent, forme un petit delta, dont la base, large de quelques centaines de pas seulement, est occupée par le cimetière de la ville. Derrière ce lieu sont des jardins plantés de divers légumes, et arrosés au moyen de grandes roues qui élèvent les eaux du Rhône, et qui les distribuent dans une multitude de rigoles qui s'entre-croisent. Quelques cultivateurs habitent seuls cette étroite plaine, que termine un bois de saules, puis une grève stérile. C'est à l'extrémité de cette grève que les deux rivières se réunissent et courent s'encaisser entre les roches qui bornent l'horizon.

Quoique voisin d'une ville populeuse, ce lieu présente un aspect mélancolique qui en écarte la foule. A la vérité, quelquefois une bande joyeuse d'écoliers parcourt les rives du fleuve, et, séduite par cet attrait de liberté qu'offrent les lieux déserts, vient camper sur la grève dont j'ai parlé; mais plus souvent on n'y rencontre que quelques promeneurs isolés, et plutôt de ceux qui aiment à se soustraire aux regards et à rêver avec eux-mêmes.

J'avais environ sept ans lorsque je parcourus ce petit pays pour la première fois, tenant par la main mon aïeul. Nous marchions sous l'ombrage de grands hêtres, dans les rameaux desquels il me montrait, du bout de sa canne, les petits oiseaux qui sautaient de branche en branche. «Ils jouent, lui disais-je. — Non, mon enfant, ils vont par la plaine d'alentour chercher de la nourriture pour leurs petits, il la leur apportent, et puis repartent pour recommencer. — Où sont-ils, les petits oiseaux? — Ils sont dans leurs nids que nous ne voyons pas. — Pourquoi ne les voyons-nous pas?...»

Pendant que je faisais ces questions enfantines, nous avions atteint l'extrémité de cette allée d'arbres, que termine un gros portail en maçonnerie. Par la porte qui se trouvait entr'ouverte, on apercevait au delà quelques cyprès et des saules pleureurs; mais dans le fronton du portail était incrustée une grande inscription en lettres noires sur un marbre blanc. Cet objet, singulier pour un enfant, me frappa: «Qu'est-ce? dis-je à mon grand-père. — Lis toi-même, me dit-il. — Non, repris-je, lisez, grand-père.» Car il y avait, dans l'impression que j'avais reçue, quelque chose qui me rendait craintif.

«C'est la porte du cimetière, me dit-il, l'endroit où l'on porte les morts. Cette inscription est un passage de la Bible:

Heureux ceux qui meurent au Seigneur, ils se reposent de leurs travaux et leurs œuvres les suivent.

Cela veut dire, mon enfant... — Mais où est-ce qu'on les porte? dis-je en interrompant. — On les porte dans la terre. — Pourquoi, grand-père? Leur fait-on du mal? — Non, mon enfant, les morts ne sentent plus rien dans ce monde-ci.»

Nous dépassâmes le portail, et je ne fis plus de questions. De temps en temps, je retournais la tête du côté de la pierre blanche, rattachant à cet objet toutes sortes d'idées sinistres sur les morts, sur les sépulcres, et sur les hommes en manteaux noirs que j'avais souvent rencontrés dans les rues, portant des bières couvertes d'un linceul.

Mais le soleil brillait, et je tenais la main de mon aïeul; ces impressions s'affaiblirent devant d'autres, et quand nous eûmes atteint les bords du Rhône, la vue de l'eau, et surtout celle d'un homme qui pêchait, attirèrent toute mon attention.

Les eaux étant basses, cet homme, chaussé de grandes bottes en cuir, s'était avancé au milieu du courant. «Voyez, grand-père; il est dans l'eau! — C'est un homme qui prend du poisson. Attendons un moment, tu le verras bouger, dès qu'il sentira quelque chose au bout du fil.»

Nous restâmes ainsi à le regarder; mais l'homme ne bougeait point. Peu à peu je me pressais contre mon aïeul, et je serrais sa main avec plus de force, car l'immobilité du pêcheur commençait à me paraître étrange. Ses yeux fixés sur le bout du fil, ce fil qui plongeait mystérieusement sous l'eau, le silence de cette scène, toutes ces choses agissaient sur ma frêle imagination, déjà ébranlée par la vue de l'inscription en lettres noires. A la fin, par une illusion bien ordinaire, mais nouvelle pour

moi, le pêcheur me parut descendre la rivière, et le bord opposé se mouvoir en remontant le courant, Alors je tirai mon grand-père par la main, et nous poursuivîmes notre promenade.

Nous longeâmes la rive sous les saules qui ombragent le sentier. Ils sont vermoulus, percés de pourriture; une mousse vive rajeunit leur base, tandis que de leur tête décrépite s'échappent de flexibles branches qui s'abaissent sur le fleuve. Nous avions à notre droite le Rhône, à gauche les jardins dont j'ai parlé. La roue qui élève l'eau dans de petites auges, d'où elle retombe dans une rigole, m'intéressa beaucoup; néanmoins, dans la disposition où j'étais, j'aimais mieux n'être pas seul à contempler l'immense machine tournante; d'ailleurs le pêcheur était toujours là-bas, immobile. Enfin, nous le perdîmes de vue, et nous arrivâmes à la grève qui termine la langue de terre. Mon grand-père me fit remarquer dans le gravier une foule de pierres plates et rondes, et m'apprit à les faire voler sur la surface de l'eau, en sorte que j'avais complétement oublié le portail, le pêcheur et la roue.

Il y avait sur le rivage une petite anse, remplie d'une eau claire et profonde. Mon grand-père m'invita à m'y baigner, et m'ayant ôté mes vêtements, il me fit entrer dans l'eau. Lui-même s'assit au bord, et, appuyant son menton sur le pommeau d'or de sa vieille canne, il me regardait jouer. Je vins à porter mes regards sur sa figure vénérable, et, je ne sais pourquoi, c'est sous cette image qu'il est resté depuis empreint dans mon souvenir.

Nous fîmes le tour de la pointe pour longer au retour la rive de l'Arve. La sécurité était revenue, et le bain m'avait mis en train. Je jouais avec mon grand-père, le tirant par le pan de son habit, jusqu'à ce que lui, se retournant subitement, feignit de me poursuivre en grossissant sa voix. Quand nous atteignîmes le bois de saule, il se mit à se cacher derrière les arbres, et moi à le chercher avec un plaisir mêlé d'émotion, me livrant à une joie éclatante lorsque j'avais trouvé sa cache (скрытое мѣсто), ou seulement lorsqu'il était trahi par le bout de sa canne ou de son chapeau.

Un moment je perdis sa trace, et, le cherchant d'arbre en arbre, je m'enfonçai dans le bois sans le retrouver. J'appelai, il ne répondit point. Alors, précipitant ma course, et me dirigeant du côté où le taillis me semblait le moins sombre, je perdis tout-à-fait le sentier et je me trouvai sur le rivage, en face d'un objet dont la vue me remplit d'horreur.

C'était la carcasse (оставъ, кощей) d'un cheval, gisant sur le sable. L'orbite profond des yeux, le trou des naseaux, la mâchoire décharnée, ouverte comme par un baîllement infernal, et présentant un hideux râtelier, me firent une imprcssion si soudaine et si forte, que je m'écriai de toute ma force: «Grand-père! oh grand-père!...» Mon grand-père parut; je me jetai contre lui, et je l'entraînai loin de ce lieu d'effroi.

Le soir, quand on me fit coucher, j'étais fort inquiet, agité, redoutant le moment où l'on me laisserait seul. J'obtins que la porte de la chambre, qui donnait sur celle où mes parents étaient à souper, demeurerait entr'ouverte, et le sommeil me délivra bientôt de mes terreurs.

L'année suivante, mon aïeul mourut. Sa disparition de-dessus la terre

ne me frappant par aucune image sensible, j'en fus moins touché que de la douleur de mon père, dont l'abattement (уныние) et la tristesse me faisaient pleurer. On m'habilla de noir, l'on entoura mon chapeau d'un crêpe, et quand vint le jour des funérailles, je dus suivre le cercueil avec les hommes de la familie, tous, comme moi. revêtus de longs manteaux noirs.

Au sortir de la maison, je n'osai pas demander à mon père où l'on allait. car, outre que son chagrin me rendait timide, j'étais moins familier avec lui que je ne l'avais été avec mon aïeul: c'est le cas ordinaire des enfants. J'avais oublié ce que ce dernier m'avait dit des morts, et de la terre où on les porte, en sorte que je m'acheminais (итти) plutôt curieux qu'inquiet; et lorsque j'eus entendu derrière moi mes grands parents qui s'entretenaient de choses indifférentes, tout en saluant les passants, la cérémonie cessa tout à fait de me paraître lugubre.

A la porte de la ville, le factionnaire présenta les armes, et les soldats du poste (постъ) se mirent en ligne pour faire de même. Je ne savais pas que ce fût pour nous. mais j'y trouvai une distraction très-agréable. Néanmoins un des soldats, que je considérais de toute mon attention à cause de sa figure martiale, se mit à sourire en me regardant; je crus qu'il riait de mon accoutrement, en sorte que je rougis, et je continuai à rougir toutes les fois que les regards des passants s'arrêtaient sur moi.

Pendant que j'étais distrait par ces choses et par mille autres riens qui s'offraient à ma vue, je ne m'étais pas aperçu de la direction qu'avait prise le convoi. Tout à coup me retrouvant sous l'allée de hêtres, en face du gros portail, les impressions de l'année précédente se représentèrent à mon imagination, et je ne doutai plus que je ne fusse acteur dans une de ces scènes de mort et de sépulcres, dont le mystère lugubre m'avait souvent causé tant de trouble.

Dès ce moment ma pensée se reporta sur mon grand-père, que je savais être dans le cercueil. je compris qu'on le portait dans la terre, comme il m'avait dit qu'on le pratiquait à l'égard des morts, et dans l'impuissance où j'étais encore de me figurer un cadavre, je me le représentais couché tout vivant dans l'étroite bière, et j'attendais avec anxiété de voir ce qu'on allait lui faire. Quoique quelque curiosité se mêlât à la crainte que j'éprouvais, j'espérais bien que tout se passerait à distance, et que l'on ne franchirait pas le portail. Mais il en fut autrement.

Je n'avais jamais vu de cimetière, et comme je m'étais représenté ce lieu funèbre sous un aspect effrayant, je fus assez rassuré lorsqu'étant entré, j'aperçus des arbres, des fleurs, et les rayons d'un beau soleil qui doraient la surface d'une grande prairie. Aussitôt des images plus douces s'offrirent à mon esprit, entre autres celle de mon grand-père, tel qu'il m'était apparu l'année précédente au bord de la petite anse. Je me le figurai habitant cette prairie, et s'y reposant au soleil, comme c'était sa coutume aux beaux jours d'août et de juillet. Je venais d'être si agité, que, par une réaction naturelle, la paix et le calme renaissaient rapidement dans mon cœur.

Toutefois, diverses choses me causaient encore quelque inquiétude. Nous dépassions de temps en temps des pierres avec des inscriptions, et de

petits enclos entourés de balustres (балясы) noirs. Près de l'un d'eux, j'avais remarqué de loin une femme dans une attitude de recueillement. Je m'attendais à ce qu'elle tournerait la tête pour nous voir passer; mais, penchée sur l'enclos, elle n'en détourna point ses regards, et un sanglot étouffé, qui me parut venir du côté où elle était agenouillée, me jeta dans une agitation extrême. En effet, la voyant immobile, je me figurai bientôt que le sanglot partait de-dessous l'herbe qui était dans l'enclos, et l'image d'un mort gémissant sous le poids de la terre me glaça d'épouvante.

Pendant que j'étais ainsi ébranlé, j'aperçus en avant du convoi deux hommes qui paraissaient nous attendre. A mesure que nous approchions, leur figure hâlée, leurs traits rudes, leur air silencieux me faisaient une impression plus sinistre; mais lorsque, arrivé près d'eux, le cercueil s'arrêta, et que j'eus vu des pelles, des pioches, et un grand trou dans la terre, mes yeux se troublèrent, et je sentis mes jambes chanceler sous moi. Ces hommes affreux prirent le cercueil par les deux bouts, ils le déposèrent dans le trou, et, saisissant leurs pelles, ils firent rouler dessus la terre amoncelée sur les bords de la fosse. Au bruit retentissant des cailloux et et des os qui tombaient sur le bois, mon imagination mêlait des sanglots, des cris, des gémissements, et quand le bruit devint plus sourd, je croyais entendre encore les râlements (хрипѣніе) étouffés de mon grand-père.

Quelques instants après, nous étions de retour au logis. Mon père se livra à une violente douleur, et je m'y associai, persuadé qu'il pleurait sur le supplice de mon pauvre grand-père oppressé sous la terre.

Il faut que je sois né peureux. Ces impressions sont demeurées ineffaçables, et prêtes à se réveiller dans la nuit et la solitude, toutes les fois du moins que l'absence d'une pensée, d'un sentiment ou d'un but précis, leur ouvrait un libre accès dans mon âme. Mais je reprends le récit des circonstances qui, à peu d'années de là, me livrèrent à des émotions bien plus fortes encore.

C'était aux premiers jours de mon adolescence. Comme il arrive quelquefois à cet âge, l'amour, dans toute la vivacité de ses premières atteintes, (ударъ, повреждeніе) s'était emparé de mon jeune cœur. Tout entier à mes chères pensées, sans cesse préocupé de douces chimères, j'étais devenu rêveur, taciturne, inappliqué. Aussi mon père s'en chagrinait, et mon régent affirmait que je n'avais aucune aptitude pour les langues mortes.— Amour d'adolescent, ai-je dit. En effet, j'aimais une personne qui aurait pu être ma mère: c'est pourquoi j'avais soin de cacher ma secrète flamme à tous les regards (пламень любовь).

La dame de mes pensées était une belle personne qui habitait la même maison que nous. Elle venait souvent chez mes parents, et, grâce à mon âge, j'allais librement chez elle.

Cette demoiselle m'appelait son petit mari. Ce titre était mon privilége; je ne le partageais avec aucun autre, et cela seul suffisait pour me le rendre infiniment cher. Un soir, beau et pimpant (нарядный, чородный) je montai chez la dame de mes pensées qui m'avait elle-même convié, pour ce soir-là, à une réunion de famille. J'entrai glorieux (высокомѣрный) dans le salon; l'assemblée était nombreuse. Par une préférence délicate, qui offensa gravement plusieurs grands parents (ближашие родственники),

je n'eus de saluts et de civilités (поклоны) que pour ma belle voisine, à qui je consacrai toute l'amabilité et les agréments dont je pouvais disposer, lorsqu'un grand jeune homme qu'on venait d'introduire, après m'avoir hautement déplu en détournant de moi l'attention de ma souveraine, se prit à me dire: «Ah ça, vous êtes le petit mari; moi je vais être le grand... J'espère que nous vivrons bien ensemble.»

Tout le monde se mit à rire, surtout lorsqu'on m'eut vu retirer avec humeur (досада, угрюмость) ma main qu'il avait prise, et lui lancer un regard de tigre. A ce rire, le dépit, la honte et le trouble me suffoquant, je sortis brusquement (нечаянно, грубо).

Je n'osai pas rentrer tout de suite chez mon père, et d'ailleurs je n'avais qu'une envie, celle de me livrer loin de tout regard à la douleur que je ressentais. Dès que je fus seul et dans la campagne, mes larmes coulèrent.

J'étais ridicule, et pourtant bien à plaindre. Sans doute ma passion était sans but, sans espoir, même à mes propres yeux; mais tout innocente et toute précoce qu'elle fût, elle était pure, sincère, pleine de fraîcheur et de sève, et depuis quelque temps elle formait ma vie. Je savais bien qu'il me fallait quitter le collége avant de songer au mariage, aussi je n'y songeais point; mais qu'un autre épousât celle que j'aimais, c'était bien le plus fatal événement qui pût détruire ma félicité.

En proie au regret, au dépit, et à d'autres passions jalouses et colères, je n'avais remarqué ni l'heure avancée, ni la direction que prenaient mes pas vers des lieux qu'en d'autres temps je n'eusse point choisis pour une promenade nocturne; mais je fus ramené à moi-même, comme par un coup de foudre, lorsque l'horloge s'étant mise à sonner, je crus avoir compté douze coups... Les portes de la ville m'étaient fermées depuis une heure.

J'espérai m'être trompé, et je courais déjà de toute ma force, lorsque la cloche lointaine d'un village se fit entendre: je comptai avec une horrible anxiété neuf, dix, onze coups,... le douzième vint m'achever (доконать добивать). Rien n'est inexorable comme une horloge.

J'avoue qu'en cet instant j'oubliai mes amours; mais ce ne fut point pour retrouver le repos, car la pensée de l'angoisse où allait être plongée ma famille vint me livrer au plus affreux tourment. Ils me croiraient perdu, mort, et, dans ma simplicité, j'allais jusqu'à craindre qu'ils ne liassent ma disparition au récit qu'on ne manquerait pas de leur faire, chez nos voisins, de ma honte, de mon désespoir et de ma brusque sortie.

Mais où croit-on que m'avaient porté mes pas? Sous les saules, dans le sentier, à cette place d'où, six années auparavant, j'avais considéré le pêcheur. C'est là que je sanglotais, sans savoir quel parti (какъ рѣшиться) prendre. Néanmoins mon esprit, tout entier au milieu de ma famille, n'était point encore dominé par la peur; et d'ailleurs, au travers de mes larmes, je voyais briller à l'autre rive une lumière qui me tenait compagnie sans que je m'en doutasse.

Cette lumière, en s'éteignant bientôt après, me donna le premier sentiment de ma solitude. Au moment où elle disparut, je retins machinalement mes sanglots, et je retrouvai le silence et la nuit. En regardant autour de moi dans l'ombre, j'entrevis (мелькомъ видѣть, предвидѣть) des formes

que l'éclat de la petite lumière avait d'abord éclipsées, et pendant que je me livrais à cet examen, les larmes tarissaient tout à fait à mes paupières.

Je ne tardai pas à oublier aussi ma famille, et bien malgré moi, car je faisais tous mes efforts pour y retenir ma pensée, qui commençait à errer avec crainte dans l'ombre d'alentour. Comme je prévis que chaque instant allait ajouter aux terreurs dont j'étais menacé, je m'étendis tout doucement sous la haie qui me séparait des jardins, bien décidé à m'endormir.

L'idée était bonne, mais l'exécution difficile. A la vérité mes yeux étaient clos, mais ma tête veillait plus qu'en plein jour, et mes oreilles bien ouvertes me transmettaient avec les moindres bruits, des images effrayantes qui écartaient toujours plus le sommeil de mes paupières. Ainsi, voyant l'inutilité de mes efforts, j'inventais (изобрѣтать выдумывать) des expédients pour dérober mon esprit aux visions, en le fixant sur quelque chose. Je me donnai la tâche de compter jusqu'à deux cents, jusqu'à mille; mes lèvres seules se chargeaient de la besogne, et mon esprit les laissait faire.

J'en étais au nombre deux cent quatre-vingt-dix-neuf, lorsque j'entendis, à deux pas de moi, un frémissement (шорохъ шипѣние) dans le feuillage; je précipitai mon compte avec plus de vitesse encore, afin de dépasser le plus promptement possible certaines idées de couleuvres froides et de crapauds à yeux fixes, vers lesquels mon esprit inclinait évidemment. Mon émotion ne fit qu'en redoubler, et ce frémissement ne tarda pas à revêtir des figures si étranges, si fâcheuses, qu'à la fin il me devint avantageux de rebrousser, même vers les couleuvres. « Après tout (впрочемъ), me disais-je, les couleuvres n'ont rien de si abominable; elles sont innocentes, les couleuvres, et surtout... (oh! que cette idée me vint à propos!) si ce n'est qu'un lézard.» Ici le frémissement se fit entendre de nouveau et de plus près; je me crus happé, (хватать) avalé, broyé, en sorte que, m'étant levé en sursaut, je franchis la haie, si épouvanté du bruit et du mouvement que je faisais, que je sentais à peine la pointe des épines qui déchiraient ma peau.

Quand je fus de l'autre côté, j'éprouvai un grand soulagement. Je me trouvais au milieu des laitues, des choux, des rigoles, toutes choses qui, en me rappelant le travail de l'homme, diminuaient d'autant le sentiment de ma solitude. Je me souviens que j'essayai (испытывать, пробовать) de prolonger le mieux que je ressentais, en me représentant les détails de la culture auxquels j'avais assisté souvent à cette place même: les hommes bêchaient (копать) au soleil, les femmes cueillaient des légumes, les enfants arrachaient les mauvaises herbes, toute une idylle enfin. Seulement, j'évitais de songer aux arrosements, crainte de songer en même temps à la grande roue, qui dans ce moment se mouvait pas bien loin de moi.

Et puis, j'étais sous la voûte du ciel qui seule, durant la nuit, n'inspire point de frayeur. J'avais autour de moi de l'espace et quelque clarté: S'il vient, pensais-je, je le verrai venir.

S'il vient! «Attendais-je quelqu'un? — Sans aucun doute. — Et qui? — Celui qu'on attend quand on a peur.»

Et vous, n'eûtes-vous jamais peur? le soir, autour de l'église, à l'écho de vos pas; la nuit, au plancher qui craque; en vous couchant, lorsqu'un genou sur le lit vous n'osiez retirer l'autre pied, crainte que de dessous,

une main... Prenez la lumière, regardez bien: rien, personne. Posez la lumière, ne regardez plus: il y est de nouveau. C'est de celui-là que je parle.

Je restais donc immobile au milieu de cette plaine; mais déjà l'espace que j'avais autour de moi, après m'avoir soulagé, commençait à influer sur mon esprit d'une manière fâcheuse (непріятный), non pas tant en avant où rien ne pouvait échapper à mes regards, mais derrière, de côté, et partout où ils ne plongeaient (проницать) pas; car, quand on le sent venir, c'est toujours du côté où l'on ne regarde pas. Je me tournais donc souvent, et subitement, comme pour le surprendre; puis je me retournais bien vite, pour ne pas laisser l'autre côté sans surveillance. Ces mouvements bizarres me faisaient peur à moi-même, je croisai les bras, et je commençai à me promener en ligne droite, au grand détriment des choux et des laitues, car pour un empire je n'aurais dévié (совращаться съ пути, уклоняться) vers le bocage et les sentiers.

Encore moins aurais-je dévié vers l'autre côté de cette petite plaine, car c'était là que, dans mon enfance, j'avais vu, étendu sur la grève... (плоскій песчаный берегъ). Aussi, bien que du coin de l'œil je donnasse une attention particulière à ce côté de l'espace, j'évitais de le regarder en face, et surtout de me rendre compte (дать отчётъ, изъяснять) des motifs qui m'en tenaient éloigné.

Mais cet effort même tournait contre moi. En repoussant le monstre, je lui donnais de la prise (вліяніе, власть), en voulant l'écarter de ma pensée, je l'y amenais.... déjà il en forçait l'entrée. C'était un affreux assemblage d'os et de dents, un œil sans regard, une bête toute de côtes et de vertèbres (позвонокъ) qui se mouvaient et craquaient, en trottant vers moi. Et j'en étais à lutter de très-près, lorsque, par l'effet du chemin que j'avais fait, les immenses bras de la grande roue m'apparurent tout à coup, à quelques pas, tournoyant mystérieusement dans l'ombre. J'eus le temps de pressentir quel affreux rapprochement allait s'opérer; aussi recueillant tout ce qui me restait de sang-froid, je rebroussai (воротиться назадъ) doucement, et je me mis à siffler d'un air dégagé. Quand un homme qui a peur en est à siffler, l'on peut compter qu'il est extraordinairement bas.

Je n'eus pas plutôt rebroussé, que le rapprochement se fit de la roue et du monstre aux vertèbres. Je l'entendis galoper, je sentis son haleine et le crus sur mon dos. Je voulus tenir ferme (обороняться, не поддаваться) et ralentir ma marche, comme pour lui imposer; mais cet effort étant au-dessus de (выше, надъ) mes forces, je hâtai le pas, je courus, je volai jusqu'au pied d'un mur qui me barrait le chemin. Là, je me retournai haletant.

Un mur, c'est quelque chose en pareil cas. D'abord, c'est un mur: chose blanche, compacte, sans mystère; chose qui change en réalité palpable, l'espace indéfini, peuplé d'apparences, domaine des fantômes; ensuite, je pouvais m'appuyer (опираться, прислоняться) contre, et de là voir venir; c'est ce que je fis.

En me retournant, je n'avais vu que l'ombre et le vide; mais la bête n'en vivait pas moins dans mon imagination, et je la supposais prête à fondre (нападать) sur moi, de tous les points dont la nuit ou les objets me voilaient la vue. C'est ce qui fut cause que mes terreurs commençaient

déjà à se porter sur le revers (оборотъ) du mur auquel j'étais adossé, (стать спиною къ чему) lorsqu'à un bruit, que je crus parti de ce côté, elles s'y concentrèrent toutes (соединять въ одну точку).

C'était un bruit semblable à celui que font entendre les chouettes; nul doute que ce ne fût la bête.... Je la sentais, je la voyais grimper de l'autre côté du mur en insérant (вставлять вмѣщать) les os de ses doigts entre les jointures des pierres; en sorte que, les regards enchaînés (обращать на) au sommet de la muraille, je m'attendais de seconde en seconde à voir sa tête s'avancer lentement, et les deux orbites fixer sur moi leur regard immobile et cave.

Comme cette situation devenait intolérable, l'angoisse me poussa à sa rencontre. J'aimais mieux encore l'aller trouver que de l'attendre fasciné et palpitant. Je m'aidai donc des rameaux de quelques pêchers adossés à la muraille, et je grimpai ainsi jusqu'au sommet, que j'enfourchai (сѣсть на лошадь по мужскому).

Point de bête! Quoique je m'y attendisse parfaitement, j'eus tout le plaisir de la surprise. Les peureux prêtent l'oreille (благосклонно внимать) à deux voix qui se contredisent, celle de la peur et celle du sens commun (здравый разсудокъ), en sorte qu'écoutant tantôt l'une, tantôt l'autre, ou toutes les deux en même temps, ils sont sujets aux plus étranges inconséquences (несвязность, безразсудство).

Au lieu de la bête, je voyais une plaine entourée de murailles, plus loin des arbres, et, au delà, la ville, dominée par la grosse tour de Saint-Pierre.

La vue de la ville me fit plaisir, mais il n'y avait pas une lumière aux maisons; et la tour de Saint-Pierre ne me présentait rien de bien rassurant (успокоительный), lorsque le carillon (звонъ колоколовъ) de l'horloge se fit entendre....

Toutes mes terreurs s'envolèrent subitement. Ce son si connu me transporta comme en plein jour, et l'idée que d'autres écoutaient avec moi me fit perdre tout à fait le sentiment de mon isolement. Je redevins calme, brave, hardi,... mais pour fort peu de temps. Le carillon se tut, l'horloge sonna deux heures, et toute la nature, qui m'avait semblé écouter le carillon avec moi, me parut de nouveau reporter toute son attention sur moi, perché là-haut sur ma muraille. Je me faisais petit, je m'effaçais (становиться бокомъ, die Schulter einziehen), je me couchais tout de mon long sur cette crête étroite: impossible d'échapper aux regards. Les choux, les choux eux-mêmes, plantés en longues files, me semblaient des têtes alignées, des bouches ricanantes, des milliers d'yeux fixés sur ma personne. Je préférai donc redescendre, et, à cause de la grande roue, je descendis sur le revers opposé de la muraille.

J'avais fait quelques pas avec assez de bonheur, lorsque je vins à me heurter contre un objet que mes yeux n'avaient pu distinguer de la noirceur de l'ombre. Au choc subit, je poussai un cri, croyant que c'était la bête elle-même; mais lorsque revenu de cette première impression j'eus touché les balustres noirs, une sueur froide parcourut tout mon corps. J'étais dans le cimetière.

A cette soudaine idée, mille visions effrayantes s'élevèrent devant moi,

jaillissant comme du sein d'une lueur bleuâtre qui leur prêtait une pâleur sépulcrale. C'étaient des spectres vermoulus, des crânes, des os, une femme noire, d'affreux fossoyeurs.... Mais la plus horrible de toutes, celle qui finit par éclipser les autres, c'était celle de mon grand-père à moitié caché sous la terre. Ses traits défigurés présentaient des os creusés, des orbites vides; sa bouche, dépouillée de dents, semblait se plaindre sourdement (глухо), et, de ses bras décharnés, il écartait avec effort une poussière immonde (нечистый, гадкій).

Hors de moi, je marchais rapidement, comme pour m'éloigner de ces pensées, en même temps que des balustres noirs. Mais à mesure que je marchais, le spectre sortait de sa fosse, il tournait ses orbites sur la plaine, il m'avait reconnu; déjà il allongeait (протянуть, продлить) sur ma trace son pas sourd et mystérieux,: et, comme si à chaque seconde il eût été sur le point de m'atteindre, mon cœur battait avec violence. Tout à coup mon chapeau tombe, et je sens sa main froide et dure s'appesantir sur ma tête.... «Grand-père! Oh! non, grand-père!» m'écriai-je en fuyant de toute la vitessé que me permettait le délire de la plus affreuse terreur.

C'étaient les branches inférieures d'un saule, contre lesquelles ma tête était venue se heurter.

Au mouvement de ma fuite, au bruit de mes pas, surgissaient mille autres spectres, et j'en sentais déjà une armée à ma poursuite, lorsque ayant franchi enfin le portail, je continuai de courir jusqu'aux portes de la ville. «Qui vive!» cria la sentinelle.

A cette voix d'homme, adieu fantômes, spectres, monstres, couleuvres. «Ami!» répondis-je, d'un accent presque passionné. Une heure après j'étais rendu à ma famille.

Cette crise me fit grand bien. J'oubliai mes amours, et retrouvai mon chapeau. *(D'après Toepffer, 1799—1846.)*

TABLEAU

DES VERBES IRRÉGULIERS

ET

VOCABULAIRE.

VERBES IRRÉGULIERS.

TEMPS PRIMITIFS. ПЕРВООБРАЗНЫЯ ВРЕМЕНА.				
Présent de l'infinitif. Настоящее время неокончательнаго наклоненія.	Participe présent. Причастіе настоящее.	Participe passé. Причастіе прошедшее.	Présent de l'indicatif. Настоящее время изъявительнаго наклоненія.	Passé défini. Прошедшее определеніе.
PREMIÈRE CONJUGAISON.				
Aller, идти	allant, идя	allé, шедши	je vais, я иду	j'allai, я пошелъ
Envoyer, послать	envoyant, посылая	envoyé, пославъ	j'envoie, я посылаю	j'envoyai, я послалъ
SECONDE CONJUGAISON.				
Acquérir, пріобрѣсть	acquérant, пріобрѣтая	acquis, пріобрѣвъ	j'acquiers, я пріобрѣтаю	j'acquis, я пріобрѣлъ
Bouillir, кипѣть	bouillant, кипя	bouilli, кипѣвъ	je bous, я киплю	je bouillis, я кипѣлъ
Courir, бѣгать	courant, бѣгая	couru, бѣжавъ	je cours, я бѣгаю	je courus, я бѣжалъ
Cueillir, собирать плоды	cueillant, собирая	cueilli, собравъ	je cueille, я собираю	je cueillis, я собралъ.
Dormir, спать	dormant, спя	dormi, спавъ	je dors, я сплю	je dormis, я спалъ
Faillir, погрѣшить	faillant, погрѣшая	failli, погрѣшивъ	je faux, я погрѣшаю	je faillis, я погрѣшилъ
Fuir, убѣгать	fuyant, убѣгая	fui, убѣжавъ	je fuis, я убѣгаю	je fuis, я убѣжалъ
Mentir, лгать	mentant, лжа	menti, лгавъ	je mens, я лгу	je mentis, я солгалъ
Mourir, умереть	mourant, умирая	mort, умеревъ	je meurs, я умираю	je mourus, я умеръ
Partir, отправиться	partant, отправляясь	parti, отправясь	je pars, я отправляюсь	je partis, я отправился
Souffrir, терпѣть	souffrant, терпя	souffert, терпѣвъ	je souffre, я терплю	je souffris, я терпѣлъ
Tenir, держать	tenant, держа	tenu, державъ	je tiens, я держу	je tins, я держалъ
Tressaillir, содрогаться	tressaillant, содрогаясь	tressailli, содрогшись	je tressaille, я содрогаюсь	je tressaillis, я содрогся
Venir, приходить	venant, приходя	venu, пришедъ	je viens, я прихожу	je vins, я пришелъ
Vêtir, одѣвать	vêtant, одѣвая	vêtu, одѣвъ	je vêts, я одѣваю	je vêtis, я одѣлъ

НЕПРАВИЛЬНЫЕ ГЛАГОЛЫ.

TEMPS DÉRIVÉS qui se forment irrégulièrement des temps primitifs, soit dans toute leur étendue, soit dans certaines personnes.	**ПРОИЗВОДНЫЯ ВРЕМЕНА,** которыя образуются неправильно изъ временъ первообразныхъ, во всѣхъ лицахъ, или только въ нѣкоторыхъ.

ПЕРВОЕ СПРЯЖЕНІЕ.

Présent de l'indicatif. Je vais, tu vas, il va, *nous allons*, *vous allez*, ils vont. — *Futur.* J'irai, tu iras, etc. — *Conditionnel.* J'irais, tu irais, etc. — *Impératif.* Va, *allons*, *allez.* — *Présent du subjonctif.* Que j'aille, que tu ailles, qu'il aille, *que nous allions*, *que vous alliez*, qu'ils aillent. Auxiliaire être (vas-y, va-t'en).

Futur. J'enverrai, tu enverras, etc. — *Conditionnel.* J'enverrais, tu enverrais.

ВТОРОЕ СПРЯЖЕНІЕ.

Présent de l'ind. J'acquiers, tu acquiers, il acquiert, *nous acquérons*, *vous acquérez*, ils acquièrent. — *Futur.* J'acquerrai, tu acquerras, etc. — *Cond.* J'acquerrais, tu acquerrais, etc. — *Prés. du subj.* Que j'acquière, qué tu acquières, qu'il acquière, *que nous acquérions*, *que vous acquériez*, qu'ils acquièrent. — De même: *requérir*, требовать, et *s'enquérir*, навѣдываться. — Le prêtre a béni l'eau; l'eau est bénite.

Futur. Je courrai, tu courras, etc. — *Cond.* Je courrais, tu courrais, etc. — De même: accourir, *прибѣжать*, parcourir, *пробѣжать*, encourir, *навлечь на себя*, recourir, *прибѣгнуть*.

Futur. Je cueillerai, tu cueilleras, etc. — *Cond.* Je cueillerais, tu cueillerais, etc. — De même: recueillir, *собирать*, accueillir, *принять*.

J'ai failli tomber, *я чуть не упалъ*.

Gésir, il gît, nous gisons, vous gisez, ils gisent; je gisais, inusité aux autres temps; ci-gît, (здѣсь погребенъ) par qui tant d'autres gisent.

Prés. de l'ind. Je meurs, tu meurs, il meurt, *nous mourons*, *vous mourez*, ils meurent. — *Futur.* Je mourrai, tu mourras, etc. — *Cond.* Je mourrais, tu mourrais, etc. — *Prés. du subj.* Que je meure, que tu meures, qu'il meure, *que nous mourions*, *que vous mouriez*, qu'ils meurent (Aux. être).

De même: sortir, *выходить* (Aux. être); sentir, *чувствовать* (Aux. avoir); répartir (*дѣлить*) est régulier, répartissez cette somme.

Conjuguez, de même ouvrir, *отворить*, découvrir, *открыть*, offrir, *предлагать*, etc.; servir, je sers, je servis, que je serve (*служить*).

Prés. de l'ind. Je tiens, tu tiens, il tient, *nous tenons*, *vous tenez*, ils tiennent. — *Futur.* Je tiendrai, tu tiendras, etc. — *Cond.* Je tiendrais, tu tiendrais, etc. — *Prés. du subj.* Que je tienne, que tu tiennes, qu'il tienne, *que nous tenions*, *que vous teniez*, qu'ils tiennent.

Je tressaillerai, mieux -llirai; il assaillira ses ennemis. Les balcons saillent, sailleront (*торчать*). Le sang saillissait, saillit, saillira de sa blessure.

Prés. de l'ind. Je viens, tu viens, il vient, *nous venons*, *vous venez*, ils viennent. — *Futur.* Je viendrai, etc. — *Cond.* Je viendrais, etc. — *Prés. du subj.* Que je vienne, que tu viennes, qu'il vienne, *que nous venions*, *que vous veniez*, qu'ils viennent (Aux. être). Conjuguez de même: devenir, *сдѣлаться*, revenir, *возвратиться*, subvenir, *помогать*, etc. (j'ai subvenu).

*

TEMPS PRIMITIFS. ПЕРВООБРАЗНЫЯ ВРЕМЕНА.

Présent de l'indicatif. Настоящее время неокончательнаго наклоненія.	Participe présent. Причастіе настоящее.	Participe passé. Причастіе прошедшее.	Présent de l'indicatif. Настоящее время изъявительнаго наклоненія.	Passé défini. Прошедшее опредѣленное.
TROISIÈME CONJUGAISON.				
Choir, падать	—	—	je chois.	—
Déchoir, упадать	—	déchu, упавъ	je déchois, я упадаю	je déchus, я упалъ
Échoir, настать сроку	échéant	échu, упавъ	j'échois	j'échus
Falloir, долженствовать	—	fallu, долженствовавъ	il faut, должно	il fallut, надлежало
Mouvoir, двигать	mouvant, двигая	mu, двигнувъ	je meus, я двигаю	je mus, я двигнулъ
Pleuvoir, дождить	pleuvant, дождя	plu, дождивъ	il pleut, дождь идетъ	il plut, дождь шелъ
Pourvoir, снабжать	pourvoyant, снабжая	pourvu, снабдивъ	je pourvois, я снабжаю	je pourvus, я снабдилъ
Pouvoir, мочь	pouvant, могучи	pu, могши	je peux, je puis, я могу	je pus, я могъ
Prévaloir, преимуществовать	prévalant, преимуществуя	prévalu, преимуществовавъ	je prévaux, я преимуществую	je prévalus, я преимуществовалъ
S'asseoir, садиться	s'asseyant, садясь	assis, сѣвъ	je m'assieds, я сажусь	je m'assis, я сѣлъ
Savoir, знать	sachant, зная	su, знавъ	je sais, я знаю	je sus, я зналъ
Valoir, стоить	valant, стоя	valu, стоивъ	je vaux, я стою	je valus, я стоилъ
Voir, видѣть	voyant, видя	vu, видѣвъ	je vois, я вижу	je vis, я видѣлъ
Vouloir, хотѣть	voulant, хотя	voulu, хотѣвъ	je veux, я хочу	je voulus, я хотѣлъ
QUATRIÈME CONJUGAISON.				
Absoudre, разрѣшать	absolvant, разрѣшая	absous (absoute), разрѣшивъ	j'absous, я разрѣшаю	—
Battre, бить	battant, бьючи	battu, бивъ	je bats, я бью	je battis, я билъ
Boire, пить	buvant, пьючи	bu, пивъ	je bois, я пью	je bus, я пилъ
Bruire, шумѣть	bruyant, шумя	—	il bruit	—
Clore, огороживать	—	clos, огородивъ	je clos, я огороживаю	—
Conclure, заключить	concluant, заключая	conclu, заключивъ	je conclus, я заключаю	je conclus, я заключилъ

TEMPS DÉRIVÉS qui se forment irrégulièrement des temps primitifs, soit dans toute leur étendue, soit dans certaines personnes.	ПРОИЗВОДНЫЯ ВРЕМЕНА, которыя образуются неправильно изъ временъ первообразныхъ, во всѣхъ лицахъ или только въ нѣкоторыхъ.

ТРЕТІЕ СПРЯЖЕНІЕ.

Je chois, tu chois, il choit, nous choyons, chu, choirai.
Futur. Je décherrai, tu décherras, etc. — *Cond.* Je décherrais, tu décherrais, etc.

Futur. J'écherrai, tu écherras, etc. — *Cond.* J'écherrais, tu écherrais, etc.

Futur. Il faudra, etc. — *Cond.* Il faudrait, etc. — *Prés. du subj.* Qu'il faille.
Prés. de l'ind. Je meus, tu meus, il meut, *nous mouvons*, *vous mouvez*, ils meuvent. *Fut.* *Je mouvrai*, etc. — *Cond.* *Je mouvrais*, etc. — *Prés. du subj.* Que je meuve, que tu meuves, qu'il meuve, *que nous mouvions*, *que vous mouviez*, qu'ils meuvent.

Futur. Je pourvoirai, etc. — *Cond.* Je pourvoirais, etc.; je prévoirai.
Prés. de l'ind. Je peux ou je puis, tu peux, il peut, *nous pouvons*, *vous pouvez*, ils peuvent. — *Futur.* Je pourrai, etc. — *Cond.* Je pourrais, etc. — *Prés. du subj.* Que je puisse, etc
Futur. Je prévaudrai, etc. — *Cond.* Je prévaudrais, etc.; que je prévale.
Prés. de l'ind. *Je m'assieds*, *tu t'assieds*, *il s'assied*, *nous nous asseyons*, *vous vous asseyez*, *ils s'asseient.* — *Futur.* Je m'asseierai, etc. — *Cond.* Je m'asseierais, etc. (Aux. être). (Je m'assoirai, je m'assiérai et asseyerai.)
Prés. de l'ind. *Je sais*, *tu sais*, *il sait*, nous savons, vous savez, ils savent. — *Imp. de l'ind.* Je savais, etc. — *Futur.* Je saurai, etc. — *Cond.* Je saurais, etc. — *Impératif.* Sache, sachons, sachez; je ne sache pas qu'il soit venu.
Prés. de l'ind. Je vaux, tu vaux, il vaut, *nous valons*, *vous valez*, *ils valent.* — *Fut.* Je vaudrai, etc. — *Cond.* Je vaudrais, etc. — Point d'impératif. — *Prés. du subj.* Que je vaille, que tu vailles, qu'il vaille, *que nous valions*, *que vous valiez*, qu'ils vaillent.
Futur. Je verrai, tu verras, etc. — *Cond.* Je verrais, tu verrais, etc.
Prés. de l'ind. Je veux, tu veux, il veut, *nous voulons*, *vous voulez*, ils veulent. — *Futur.* Je voudrai, etc. — *Cond.* Je voudrais, Que je veuille, que tu veuilles, qu'il veuille, *que nous voulions*, *que vous vouliez*, qu'ils veuillent. *Imp.* veuille, veuillez et veux, voulons, voulez.

ЧЕТВЕРТОЕ СПРЯЖЕНІЕ.

Prés. de l'ind. *Je bois*, *tu bois*, *il boit*, nous buvons, vous buvez, *ils boivent.* — *Prés. du subj.* Que je boive, que tu boives, qu'il boive, *que nous buvions*, *que vous buviez*, qu'ils boivent.
Bruire; le vent bruit, bruyait; ils bruyaient; les flots bruyaient horriblement.

Les ânes braient, brairont; il faut qu'ils braient, pourquoi brayez-vous comme eux?

TEMPS PRIMITIFS. ПЕРВООБРАЗНЫЯ ВРЕМЕНА.

Présent de l'infinitif. Настоящее время неокончательнаго наклоненія.	Participe présent. Причастіе настоящее.	Participe passé. Причастіе прошедшее.	Présent de l'indicatif. Настоящее время изъявительнаго наклоненія.	Passé défini. Прошедшее опредѣленное.
Confire, варить въ сахарѣ	confisant, варя	confit, варивъ	je confis, я варю	je confis, я сварилъ
Coudre, шить	cousant, шья	cousu, шивъ	je couds, я шью	je cousis, я шилъ
Croire, вѣрить	croyant, вѣря	cru, вѣривъ	je crois, я вѣрю	je crus, я вѣрилъ
Croître, возрастать	croissant, возрастая	crû, возраставъ	je croîs, я возрастаю	je crûs, я взросъ
Dire, сказывать	disant, сказывая	dit, сказавъ	je dis, я сказываю	je dis, я сказалъ
Éclore, разцвѣсти	—	éclos, разцвѣвъ	il éclot, онъ разцвѣтаетъ	—
Écrire, писать	écrivant, пиша	écrit, писавъ	j'écris, я пишу	j'écrivis, я написалъ
Exclure, исключить	excluant, исключая	exclu, исключивъ	j'exclus, я исключаю	j'exclus, я исключилъ
Faire, дѣлать	faisant, дѣлая	fait, сдѣлавъ	je fais, я дѣлаю	je fis, я сдѣлалъ
Joindre, соединять	joignant, соединяя	joint, соединивъ	je joins, я соединяю	je joignis, я соединилъ
Lire, читать	lisant, читая	lu, читавъ	je lis, я читаю	je lus, я читалъ
Luire, свѣтиться	luisant, свѣтясь	lui, свѣтившись	je luis, я свѣчусь	—
Mettre, ставить	mettant, ставя	mis, поставивъ	je mets, я ставлю	je mis, я поставилъ
Moudre, молоть	moulant, мѣля	moulu, моловъ	je mouds, я мѣлю	je moulus, я смололъ
Naître, родиться	naissant, рождаясь	né, родясь	je nais, я рождаюсь	je naquis, я родился
Nuire, вредить	nuisant, вредя	nui, вредивъ	je nuis, я врежу	je nuisis, я вредилъ
Prendre, брать	prenant, беря	pris, взявъ	je prends, я беру	je pris, я взялъ
Répondre, отвѣчать	répondant, отвѣчая	répondu, отвѣтивъ	je réponds, я отвѣчаю	je répondis, я отвѣтилъ
Résoudre, рѣшить	résolvant, рѣшая	résolu, résous, рѣшивъ	je résous, я рѣшаю	je résolus, я рѣшилъ
Rire, смѣяться	riant, смѣясь	ri, смѣявшись	je ris, я смѣюсь	je ris, я смѣялся
Rompre, ломать	rompant, ломая	rompu, ломавъ	je romps, я ломаю	je rompis, я сломилъ
Suffire, довольствовать	suffisant, довольствуя	suffi, довольствовавъ	je suffis, я довольствую	je suffis, я довольствовалъ
Suivre, слѣдовать	suivant, слѣдуя	suivi, слѣдовавъ	je suis, я слѣдую	je suivis, я слѣдовалъ
Taire, молчать	taisant, молча	tu, молчавъ	je tais, я молчу	je tus, я умолчалъ
Traire, доить	trayant, доя	trait, доивъ	je trais, я дою	—
Vaincre, побѣждать	vainquant, побѣждая	vaincu, побѣдивъ	je vaincs, я побѣждаю	je vainquis, я побѣдилъ
Vivre, жить	vivant, живя	vécu, живъ	je vis, я живу	je vécus, я жилъ

TEMPS DÉRIVÉS qui se forment irrégulièrement des temps primitifs, soit dans toute leur étendue, soit dans certaines personnes.	ПРОИЗВОДНЫЯ ВРЕМЕНА, которыя образуются неправильно изъ временъ первообразныхъ, во всѣхъ лицахъ или только въ нѣкоторыхъ.

Le tailleur a cousu, coud et coudra jusqu'à sa mort. Les plantes ont crû considérablement depuis quelques jours.

Prés. de l'ind. *Je dis*, *tu dis*, *il dit*, *nous disons*, vous dites, *ils disent*. — De même: *redire*, пересказать; les autres dérivés ont la 2de personne plurielle du présent de l'indicatif en *isez: vous contredisez*, вы противорѣчите. *Maudire*, проклинать, se conjugue comme *finir;* au participe passé *maudit*, *e*, nous maudissons, que je maudisse.

Les fleurs éclosent; les poussins écloront dans quelques jours.

Prés. de l'ind. *Je fais*, *tu fais*, *il fait*, *nous faisons*, vous faites, ils font. — *Futur*. Je ferai, etc. — *Cond.* Je ferais, etc. — *Prés. du Subj.* Que je fasse, que tu fasses, qu'il fasse, que nous fassions, que vous fassiez, qu'ils fassent. — De même pour les dérivés: *satisfaire*, удовлетворить, *défaire*, распороть, *refaire*, передѣлать, etc.

Frire, je fris, nous faisons frire; je frirai. Fris, (пряжить); faisons frire des pommes de terre. — Le meunier moud notre blé.

De même pour les dérivés: *promettre*, обѣщать, *admettre*, допускать, *permettre*, позволять.

Passé indéfini. Je suis né, e. Charles Quint naquit en 1500.

Prés. de l'ind. *Je prends*, *tu prends*, *il prend*, *nous prenons*, *vous prenez*, ils prennent. — *Prés. du Subj.* Que je prenne, que tu prennes, qu'il prenne, *que nous prenions*, *que vous preniez*, qu'ils prennent. De même pour les dérivés: *surprendre*, удивлять, нападать; *entreprendre*, предпринимать, etc.

Je résous, il résout, nous résolvons; le brouillard s'est résous en pluie. La vapeur s'est résoute en pluie (Bescherelle).

Je suffis, nous suffisons, que je suffise.

Prés. de l'ind. *Je vaincs*, *tu vaincs*, il vainc, *nous vainquons*, *vous vainquez*, *ils vainquent*.

Il faut laisser vivre chacun à sa guise; les grands et les petits vivent également assujettis aux mêmes nécessités naturelles. Qui vive! Кто идетъ!

GENRE DES SUBSTANTIFS.

MASCULINS.

(Les exceptions sont entre parenthèses.)

1. Les noms des saisons, mois, jours, vents, points cardinaux (la bise, la brise), la mi (mai, juin, etc.), arbres, arbustes, substances minérales et chimiques, montagnes (l'épine, la ronce, la vigne, les Alpes, Pyrénées, Vosges, Andes, Cordillères), pays, villes, fleuves sans muette finale, lettres de l'alphabet, nombres, mesures décimales, toutes les parties du discours employées substantivement.

2. Les substantifs terminés par un son mouillé quand *l* est la lettre finale, par an, on, en, ant, ent, ain, in, un, um (la maison, saison, leçon, façon, la main, dent, fin, faim), ac, aire (la chaire, affaire, grammaire, paire), as, âge (la page, cage, plage, nage, image), at, eau (la peau, eau), er, ége, el, ème, ême (la crême), ès, et, eu, ic, is, isme, it, o, oi (la loi, paroi, foi), oir, ome or, os, ot, ou, our (la cour, tour), ours.

FÉMININS.

Les substantifs terminés par *e* muet précédé d'une voyelle ée, ie, aie, ue, eue, oue, oye (le caducée, coryphée, hyménée, lycée, musée, apogée, parapluie, génie, incendie, foie) te venant d'un verbe en dre, ace, asse (un espace), ade (un grade), aine, eine, ance, ence ense (le silence), ande, ende, elle, esse, ette, ête, ote, otte, oupe, té (le comité, comté, traité, côté, pâté, été), ude (le prélude), eur (le cœur, chœur, bonheur, malheur, honneur, déshonneur), ière (le cimetière), ine, ite (le rite, le site, le gîte, le mérite), ive, ise, ole, onne, une, ure (le parjure, le murmure, le mercure, un augure), ose, ause, use (nivôse, pluviôse, ventôse), les mots terminés par un son mouillé suivi d'une muette (le chèvre-feuille (Каприфолій) le portefeuille), les mots en sion, tion, xion.

VOCABULAIRE.

(Pour les genres des substantifs qui ne sont pas désignés dans le vocabulaire, l'élève aura recours aux règles qui précèdent, page 8).

A.

Abaissement, опущеніе, пониженіе, убыль, униженіе; -sser.
Abandon, безпомощное состояніе, оставленіе, отдача, небреженіе; -nner.
Abasourdir, оглушать, изумлять.
Abat-jour, ламповый навѣсъ.
Abattoir, бойня, скотобойня; -ttu, унылый.
Abattre, поваливать, бить, сламывать, убивать, сбивать, низвергать.
Abbaye, монастырь; -bé игуменъ; -besse.
Abcès, нарывъ, вередъ, чирей.
Abdication, отреченіе отъ престола; -quer слагать съ себя (санъ).
Abeille, пчела.
Aberration, заблужденіе, уклоненіе.
Abhorrer, гнушаться чѣмъ.
Abîme, abyme, пропасть, бездна.
Abîmer, низвергать, разорять, портить, погибнуть.
Abject, подлый, презрительный; -tion.
Abjurer, отступать отъ чего, откидывать.
Ablution, обмываніе, умовеніе.
Abnégation, отреченіе, самоотверженіе.
Aboiement, лай, брехапіе; -yer.
Abois, издыханіе, крайнее состояніе.
Abolir, уничтожать, отмѣнять; -lition.
Abominable, мерзкій, гнусный; -nation.
Abondance, изобиліе, избытокъ, вино съ водою; d'- de coeur съ откровенностію; dant, der, изобиловать.
Abonnement, подписка; s'-nner.
Abord, подходъ, приставаніе, доступъ; d'-, тотчасъ; de prime, — съ перваго взгляда.
Abordage, сталкиваніе; -der, приставать, подходить къ кому, приступать къ чему.
Aborigènes, первобытные жители.
Aboucher, сводить для переговора; s'-.
Aboutir, (à) граничить съ чѣмъ, клониться къ.
Abrégé, m., сокращеніе, перечень; -ger.
Abreuver, поить, погружать; -voir, водопой.
Abri, заграда, защита, убѣжище; à l'-, подъ прикрытіемъ, въ безопасности; -ter.
Abrogation, уничтоженіе, отмѣна; -ger.
Abrupt, крутой, нескладный.
Abrutir, лишать разума, оскотинивать.
Abçence, отсутствіе, разсѣянность.
Absenter (s'), отлучаться, удаляться.
Absinthe, полынь, полынное вино.
Absolu, неограниченный, повелительный, совершенный; ment, непремѣнно, совсѣмъ.
Absolution, освобожденіе отъ наказанія, оправданіе; -soudre, оправдывать, разрѣшать.
Absorber, поглощать, всасывать.
Abstenir (s'), воздерживаться отъ чего.
Abstinence, воздержаніе, умѣренность.
Abstraction, отвлеченіе; -strait.
Absurde, нелѣпый, вздорный; -dité.
Abus, злоупотребленіе, заблужденіе.
Acajou (bois d'), красное дерево.
Acanthe, медвѣжья лапа, акантъ.
Acariâtre, своенравный, брюзгливый.
Accablant, тягостный, скучный.
Accabler, подавливать, отягощать.
Accaparer, перекупать, барышничать.
Accéder (à), приступать къ чему.
Accélérer, ускорять, поспѣшать.
Accent, произношеніе, выговоръ, звукъ.
Acceptable, достойный быть принятымъ.
Accepter, принимать; -tation, принятіе.
Accès, доступъ, припадокъ; -ssible, приступный.
Accession, приступленіе къ чему.
Accessoire, посторонній, побочный, принадлежность; -rement.
Accident, случай, приключеніе, неровность.
Accidenté, неровный, шероховатый.
Acclamation, восклицаніе, восклицновеніе.
Acclimater, водворять въ новомъ климатѣ.
Accolade, объятіе, обниманіе, скобка.
Accommodant, сговорчивый; -dement, договоръ; -der исправлять, убирать. стряпать.
Accompagner, провожать, сопровождать.
Accompli, совершенный, превосходный.
Accomplir, исполнять, оканчивать.
Accord, согласіе, сдѣлка, согласованіе.
Accorder, соглашать, примирять, давать.
Accordeur, настройщикъ; -der.
Accort, e, сговорчивый, уклончивый.
Accoster, подходить къ кому.
Accotement, боковое пространство дороги.
Accouder (s), облокачиваться на что.
Accourcir, укорачивать, короче дѣлать.
Accourir, прибѣгать, сбѣгаться.

Accoutrement, смѣшной нарядъ; -trer.
Accoutumer, пріучать къ чему.
Accréditer, вводить въ довѣренность, уполномочить, разславлять.
Accroc, раздиръ, разорваніе.
Accrocher, зацѣплять, подцѣплять.
Accroire (faire), увѣрить, насказать.
Accroissement, приращеніе, умноженіе.
Accroupir (s'), сидѣть на корточкахъ.
Accueil, пріемъ, встрѣча.
Accueillir, принимать, встрѣчать.
Accumuler, накоплять, собирать.
Accusateur, обвинитель; -sé, обвиняемый.
Acerbe, терпкій, острый, горькій.
Acéré, заостренный.
Achalander, доставлять покупщиковъ.
Acharné, остервенѣлый; -nement.
Achat, покупка, купля; -cheter.
Acheminement (à), путь, способъ къ чему.
Achever, кончать, доконать; -vement.
Achoppement (pierre d'), камень претыканія.
Acide, кислый, кислота.
Acier, сталь.
Acolyte, провожатый, свѣщеносецъ.
Acompte, зачётныя деньги.
Acquérir, стяжать, пріобрѣтать.
Acquiescer (à), соглашаться; cement.
Acquisition, пріобрѣтеніе, покупка.
Acquit, расписка; par manière d', -кое-какъ.
Acquitter, платить, очищать.
Acre, острый, ѣдкій, колкій.
Acte, дѣяніе, дѣло, документъ.
Actif, дѣйствующій, проворный.
Action, дѣйствіе, дѣло, жалоба.
Activer, спѣшить; -vité, дѣятельность.
Actuel, дѣйствительный, настоящій.
Adage, присловіе, поговорка.
Adapter, прилаживать, примѣнять.
Addition, прибавленіе; -nner, слагать.
Adepte, посвященный.
Adhérence, прилѣпленіе, привязанность.
Adhésion, связь, согласіе, приступленіе.
Adieu, прощай; -аніе.
Adjacent, прилежащій, смежный.
Adjoindre, придавать въ помощники.
Adjuger, присуждать кому.
Adjurer, усильно просить.
Admettre, принимать, признавать; -ssion.
Administration, управленіе; -teur; -trer.
Admirable, удивительный, чудный; -ration.
Admonestation, выговоръ; -nition, увѣщаніе.
Adolescence, юность; lescent, юноша.
Adonner (s'), предаваться чему, вдаваться.
Adopter, усыновлять, приступать, избирать.
Adoptif, усыновленный; -ption.
Adorer, покланяться, обожать; ration.
Adoucir, усладить, смягчать; -cissement.
Adresse, надпись, ловкость, проворство.
Adroit, adresser, обращать, мѣтить.
Adulateur, льстецъ, ласкательный.
Adulte, взрослый, возмужалый.
Adultère, нарушитель супружеской вѣрности.
Adversaire, противникъ, соперникъ.
Adverse, противный; -sité, несчастіе.
Aérage, aéré, aérer, освѣжить воздухомъ; -rien; -ronaute воздухоплаватель; -rostat.
Affable, привѣтливый, ласковый.
Affaiblir, ослаблять, утонять; -issement.
Affaire, дѣло, споръ, забота, тяжба.
Affairé, очень занятый, обремененный дѣлами.
Affaissement, осѣданіе; -sser осадить; s', -дряхлѣть, осѣдать.
Affamé голодный; (я) алчный къ чему.
Affectation, притворство; -té, притворный.
Affecter, оказывать пристрастіе, стараться, тронуть.
Affection, любовь, усердіе; -tueux, нѣжный.
Affermage, отдача на откупъ; -mer.
Affermir, укрѣплять; -ssement, -пленіе, твёрдость.
Affiche, -cher, прибивать къ стѣнѣ, выказывать.
Affidé, вѣрный, повѣренный.
Affiliation, присоединеніе, сообщество; -lié.
Affinité, сходство, сродство, свойство.
Affirmer, утверждать, увѣрять; -mation.
Affliction, печаль, скорбь; -ger, огорчать.
Affluence, стеченіе (водъ, народа), изобиліе.
Affluent, впадающій, втекающій, притокъ.
Affranchir, увольнять, освобождать.
Affranchissement, отпущеніе на волю.
Affreux, ужасный, страшный.
Affriander, прилакомить, приманить.
Affront, обида, стыдъ, -ter, дерзать, наступать смѣло, презирать, обманывать.
Affubler, закутать.
Affût, лафетъ; à l'affût быть на сторожкѣ.
Afin de, -que, чтобы, дабы.
Agacer, раздражать, дразнить.
Age, возрастъ, лѣта, вѣкъ; âgé, пожилой.
Agenouiller, поставить на колѣны.
Agglomération, накопленіе, скопленіе.
Aggraver, отягощать, увеличивать.
Agile, лёгкій, проворный, ловкій; -lité.
Agir, дѣйствовать, дѣлать, поступать.
Agitation, безпокойство, колебаніе.
Agneau, агнецъ, ягнёнокъ.
Agonie, бореніе со смертію, тоска.
Agrafe, крючёкъ, застёжка.
Agrandir, увеличить, распространить.
Agréable, пріятный, милый.
Agréer, принять съ благоволеніемъ, нравиться (gréer).
Agrément, соизволеніе, пріятность.
Agresseur, зачинщикъ ссоры; -ssif.
Agricole, земледѣльческій, -culteur.
Aguerrir, пріучить къ войнѣ.
Aguets (être aux), быть на сторожкѣ.
Aide, m. помощникъ, f. помощь.
Aïeul, e, дѣдъ, бабушка.
Aïeux, предки, прародители.

Aigle, орёлъ; aiglon.
Aigre, кислый, квасное; -greur.
Aigrette, хохолъ, султанъ.
Aigrir, прокваситъ, раздражать.
Aigu, острый, рѣзкій.
Aiguière, кувшинъ, кружка.
Aiguille, игла, иголка.
Aiguillette, шнурокъ, акселбантъ.
Aiguillon, жало, рогатка.
Aiguillonner, поощрять, побуждать.
Aiguiser, точить, изощрять, оттачивать.
Ail, чеснокъ.
Aile, крыло; ailé, e.
Ailleurs въ другомъ мѣстѣ; d'-, впрочемъ.
Aimable, любезный.
Aimant, магнитъ, приманка.
Aimer, любить; -mieux, предпочитать.
Aîné, старшій.
Ainsi, такъ, слѣдовательно.
Air, воздухъ, видъ, сходство, пѣсня, арія; avoir l'air, v. n. казаться.
Airain, мѣдь, f. бронза.
Aire, гумно, гнѣздо, площадь.
Aisance, удобство, довольство.
Aise, радость, удобство; - à l'-, покойно.
Aisé, лёгкій, удобный; -ment.
Ajouter, прибавить, присовокупить.
Alarme, тревога, испугъ; -mer.
Alêne, шило.
Alentour, кругомъ, вокругъ.
Alerte, бодрый, весёлый, проворный; воззваніе къ оружію, тревога.
Aligner, приводить въ прямую линію, равнять; -gnement, равненіе войска.
Aliment, пища, содержаніе; -ter.
Alité, больной въ постелѣ.
Allaiter, кормить грудью; -tement.
Allécher, приманить, приводить.
Allée, проходъ, корридоръ.
Alléger, облегчать, утѣшать.
Allegresse, веселіе, радость.
Alléguer, ссылаться на что, приводить.
Aller, идти, ходить, ѣхать.
Alliage, смѣшеніе, примѣсь.
Alliance, союзъ, бракосочетаніе.
Allié, союзникъ, свойственникъ.
Allier, смѣшать, сплавить; -lliage.
Allocution, рѣчь, привѣтствіе.
Allumer, зажигать, засвѣчать.
Allumette, сѣрная спичка.
Allure, ходъ, походка, поступокъ.
Allusion, намёкъ; faire-, (нуть).
Alluvion, напосъ, наносная земля.
Alors, тогда; -que когда; jusqu'à-, до тѣхъ поръ.
Alouette, жаворонокъ.
Alourdir, отягчать; s'-, тяжелѣть.
Altération, перемѣна, передѣлка, чрезмѣрная жажда; -rer, портить.
Altercation, ссоры, споръ.
Alternativement, по очереди, посмѣнно.
Altesse, Высочество, Свѣтлость.
Altier, гордый, надменный.
Alvéole, sin. ячея, луночка (зубная).
Amabilité, f. любезность.
Amande, миндалина, pl. миндаль, ядро.
Amant, любовникъ.
Amarrer, прикрѣпить канатомъ.
Amas, громада, куча, толпа.
Amateur, любитель.
Ambassade, посольство.
Ambigu, двусмысленный; -guité.
Ambitieux, честолюбивый; -tion.
Ambitionner, домогаться, стремиться.
Ambulance, походный госпиталь.
Ame, душа, духъ.
Améliorer, удобрить, улучшить.
Amende, денежная пеня, штрафъ.
Amender (s), поправляться, удобраться.
Amener, приводить, привозить.
Aménité, пріятность, вѣжливость.
Amer, горькій, жестокій; -tume.
Ameuter, смыкать, взбунтовать.
Ami, другъ, пріятель, cal, -tié.
Amidon, крахмалъ.
Amincir, утонить.
Amnistie, всепрощеніе; -tier.
Amoindrir, уменьшить, убавить.
Amoins de; -que, если не.
Amollir, смягчить, разслабить.
Amonceler, навалить, нагромоздить.
Amont, съ верхней части рѣки.
Amorce, прикормъ, приманка.
Amortir, убавлять, ослаблять, выкупать.
Amour-propre, самолюбіе, себялюбіе.
Amphibie, земноводное.
Amphitryon, угощатель, хозяинъ.
Amphore, глиняный сосудъ, амфора.
Ampleur, полнота, подробность; ample.
Amplifier, преувеличивать, распространить.
Amputer, отрѣзать, отнять; -tation.
Amuser, забавлять; -sement.
An, année, годъ.
Anachorète, отшельникъ, пустынникъ.
Anachronisme, ошибка въ лѣтосчисленіи.
Anarchie, безначаліе.
Anathème, отлученіе отъ церкви.
Ancêtres, предки (aïeux).
Anchois, анчоусъ.
Ancien, древній, ветхій; -neté.
Ancre, якорь; m. убѣжище.
Ane, осёлъ, ânier, ânon.
Anéantir, уничтожать.
Angine, жаба (болѣзнь).
Angle, уголъ; -guleux, -ватый.
Angoisse, тоска, грусть.
Anguille, угорь; quelque-sous roche, какая нибудь закорючка.
Animation, одушевленіе, живость.
Animosité, злоба, вражда.
Annales, лѣтописи, временникъ.
Anneau, кольцо, звено.

Annexer, присоединять; -xion.
Anniversaire, годовой праздникъ.
Annonce, объявленіе; -cer, -влять.
Annuel, годовой, -llement, ежегодно.
Annuler, уничтожать.
Anoblir, облагородить.
Anse, ушко, ручка, небольшая губа.
Antagoniste, соперникъ, противникъ.
Antan, прошлогодній.
Antérieur, прежній, передній.
Anthropophage, людоѣдъ.
Antichambre, f. передняя.
Anticiper, предварить, упреждать.
Antidate, заднее число.
Antilope, сайга, дикая коза.
Antipathie, противострастіе.
Antique, древній, -quité.
Antre, вертепъ, пещера.
Anxiété, тоска, безпокойство.
Août, fig. жатва, августъ.
Apaiser, усмирить, успокоить.
Apanage, удѣлъ, участь.
Aparté, рѣчь въ сторону.
Apathie, нечувствительность, равнодушіе.
Apercevoir, увидѣтъ.
Aplanir, сглаживать, устранять; -nissement.
Aplatir, дѣлать плоскимъ; -tissement.
Aplomb, отвѣсъ; d', отвѣсно.
Apogée, m, высшая точка, верхъ (славы).
Apoplexie, пострѣлъ, ударъ.
Apparaître, явиться; -rition.
Appareil, приготовленіе, великолѣпіе.
Appareiller, подобрать подъ пару.
Apparemment, повидимому, вѣроятно.
Apparence, наружный видъ, вѣроятность.
Apparition, явленіе, видѣніе; -raître.
Appartenir à, принадлежать.
Appas, прелести; Appât, s. m. прикормъ, приманка.
Appeler, именовать, кликать, призывать.
Appesantir, тяготить.
Appétissant, аппетитный; -tit.
Applaudir, рукоплескать, одобрять; -sement.
Appliquer, прилагать, примѣнять; -cation.
Appointement, жалованье.
Apporter, принести, привести.
Apposer, прилагать, наложить.
Apprécier, цѣнить, уважать; -ciation.
Appréhender, бояться, задержать; -sion.
Apprendre, учиться, узнавать.
Apprêt, приготовленіе, приправа, -ter.
Apprivoiser, пріучить, дѣлать ручнымъ.
Approche, приближеніе; -cher.
Approfondir, углублять, вникать во.
Approuver, признавать за благо, хвалить.
Approvisionner, снабжать съ ѣстными припасами; -nnement.
Appui, подпора, помощь, опора.
Appui-main, батожёкъ, муштабель.
Apre, терпкій, строгій; -preté.
Après, послѣ.

Aptitude, способность; apte.
Aqueduc, водопроводъ.
Aquilin, -e, орлиный.
Aquilon, Борей, сѣверный вѣтеръ.
Araignée, паукъ; toile d'-, паутина.
Arbalète, лукъ, самострѣлъ.
Arbitrage, третейскій судъ.
Arbitraire, произвольный, самовластный.
Arborer, водрузить, поднимать (флагъ).
Arbrisseau, деревцо, кустъ.
Arbuste, кустарникъ.
Arc, лукъ, дуга; -cade, сводъ; -en-ciel, радуга.
Arche, сводъ моста, ковчегъ.
Archer, стрѣлокъ изъ лука.
Archet, смычёкъ, лучёкъ.
Archevêque, архіепископъ; -vêché.
Archiduc, эрцгерцогъ; -duché -ство.
Archiprêtre, протоіерей, протопопъ.
Arçon, арчакъ, сѣдельная лука.
Arctique, сѣверный.
Ardeur, жаръ, горячность, усердіе.
Ardoise, аспидный камень, сланецъ.
Ardu, крутой, трудный.
Arène, песокъ, поприще.
Arête, рыбья кость, острый край.
Argile, глина, -leux, глинистый.
Argument, доказательство, доводъ.
Aride, сухой, безплодный, безводный; -dité.
Armateur, каперъ, судохозяинъ.
Armée, войско; arme, оружіе.
Armer, вооружить, armement.
Armistice, m. перемиріе.
Armoiries, f. pl. гербъ.
Arpenter, межевать, скоро проходить.
Arquebuse, ручная пищаль.
Arracher, исторгать, вырывать, срывать.
Arranger, распорядить, устраивать.
Arrestation, арестованіе, задержаніе.
Arrêt, приговоръ, рѣшеніе, остановка,
Arrhes, f. pl. задатокъ.
Arrière, m. корма, adv. прочь; en arrière назадъ.
Arrière-saison, осень, старость.
Arrivée, пришествіе, пріѣздъ.
Arrogance, высокомѣріе, надменность.
Arroger (s'), присвоивать себѣ что.
Arrondir, округлять; -dissement.
Arrosage, sement, поливаніе.
Arrosoir, лейка, леечка; -ser.
Art, художество, искуство.
Article, членъ, товаръ.
Articulation, суставъ, произношеніе.
Artifice, коварство, хитрость; -cieux.
Artimon, бизань, (mât d').
Artisan, ремесленникъ, виновникъ.
Aruspice, утробогадатель.
Ascendant, власть надъ кѣмъ, восходъ.
Ascension, восхожденіе, Вознесеніе.
Asile, убѣжище, прибѣжище.
Aspect, видъ, взглядъ.
Asperge, спаржа.

Aspérité, шероховатость, неровность.
Asphyxie, смертельный обморокъ, удушеніе.
Aspirer, вдыхать, желать, стремиться.
Assaillant, нападающій; -llir.
Assainir, очищать воздухъ; -nissement.
Assaisonner, приправить, услаждать.
Assassin, убійца, мушка; -ner.
Assaut, нападеніе, приступъ, штурмъ.
Assemblage, совокупленіе, соединеніе.
Assemblée, собраніе; constituante, (учредительное).
Asséner; сильно ударить.
Asseoir, сажать кого, залагать.
Assertion, утвержденіе, увѣреніе.
Asservir, порабощать, покорять; -vissement.
Assidu, прилежный; -duité.
Assiéger, осаждать, безпокоить, докучать.
Assiette, тарелка, сидѣніе, расположеніе духа.
Assigner, назначать, показывать.
Assimiler à, уподоблять, сравнивать съ.
Assister, присутствовать, помогать.
Association, товарищество, соединеніе.
Assombrir, потемнять, темнѣть.
Assommer, убивать, досаждать, надоѣдать.
Assoupir, усыплять, унимать, утушать.
Assouvir, утолять (голодъ); насыщать кого.
Assujétir et jettir, покорить.
Assumer, брать на себя.
Assurance, удостовѣреніе, смѣлость.
Assuré, надёжный, вѣрный, смѣлый; -surer увѣрить, укрѣплять, застраховать.
Astreindre, принуждать.
Astuce, коварство, лукавство; -cieux.
Atelier, мастерская, рабочая.
Athlète, борецъ, подвижникъ.
Atout, -sm, козырь.
Atroce, жестокій, ужасный; -cité.
Attacher, привязать, прибить; -chement.
Attaquer, нападать; -que, f.
Atteindre, достигать, догонять, равняться.
Atteler, закладывать; -lage, упряжь.
Attendre, ждать; s', -надѣяться.
Attendrir, мягчить; -drissement.
Attendu que, потому что.
Attentat, покушеніе, преступленіе; -ter.
Attente, ожиданіе, надежда.
Attentif, внимательный.
Attention, вниманіе, уваженіе, учтивость.
Atténuer, изнурять, ослаблять.
Attérer, сваливать, поражать.
Attester, засвидѣтельствовать.
Attirail, приборъ, сбруя, снарядъ.
Attirer, притягивать, привлекать.
Attiser, загребать жаръ, поджигать.
Attitude, тѣлоположеніе, постановка.
Attrait, приманка, прелесть, склонность.
Attraper, поймать, добиться, обманывать.
Attribuer, приписывать, присвоять, придавать.
Attrister, опечалить.
Attroupemeut, сборище, толпа, -per.
Aubaine, bonne-, выгодная находка.
Aube, f. разсвѣтъ, лопатка.
Aubépine, боярышникъ.
Audace, дерзость; -cieux, смѣлый.
Audience, слушаніе, аудіенція.
Auditeur, слушатель: -toire, m
Auge, f. корыто, жолобъ.
Augmenter, умножать.
Augure, предзнаменованіе; -rer.
Auguste, величественный.
Aumône, милостыня.
Aune, локоть, аршинъ.
Auparavant, прежде, тому назадъ.
Auprès, -у, возлѣ, близъ.
Auréole, слава, вѣнецъ, величіе.
Aurore, заря; -boréale, сѣверное сіяніе.
Auspice, предзнаменованіе, благосклонность.
Aussitôt, ad. тотчасъ; -que, какъ скоро; (dit, -fait), сказано и сдѣлано.
Austère, строгій, суровый.
Austral, южный.
Autan, южный вѣтеръ.
Autant, столь, столькоже; d- plus, тѣмъ болѣе; d'- mieux, тѣмъ лучше.
Autel, алтарь, жертвенникъ.
Authentique, подлинный, достовѣрный.
Autochthone, первобытный житель.
Autocrate, самодержецъ.
Auto-da-fé, сожженіе подсудимаго.
Automne, осень, начало старости.
Autonomie, право самоуправленія.
Autoriser, уполномочить, соизволять.
Autorité, власть, сила, начальство.
Autour, около, вокругъ.
Autrefois, нѣкогда, прежде; -ment, иначе.
Autruche, страусъ.
Autrui, другой, чужіе.
Auxiliaire, вспомогательный.
Aval (en), -de, ниже чего.
Avalanche, -lange, лавина.
Avaler, глотать.
Avance, перёдъ, задатокъ, первый шагъ, d' ou par- впередъ, прежде.
Avancement, успѣхъ, производство въ чинъ, -cer, подвигать вперёдъ.
Avanie, обида, оскорбленіе.
Avant, предъ, прежде; -coureur, предшественникъ; -poste, передовой постъ.
Avantage, выгода, польза; -geux.
Avare, скупой, скряга; -rice.
Avarie, аварія, порча (корабля).
Avénement, возшествіе на престолъ, пришествіе.
Avenir, будущее, потомство; à l'-, впредь, отнынѣ.
Aventure, приключеніе, случай; à l', наудачу; par- случайно; dire la bonne-, ворожить.
Aventurer (s), отваживаться.
Aventureux, -euse, отважный, смѣлый; -rier, искатель приключенія, бродяга.
Avenue, аллея, подъѣзжая дорога.
Averse, ливень, проливной дождь.

Aversion, отвращеніе, омерзѣніе.
Avertir, увѣдомлять, остерегать; -tissement.
Aveu, признаніе, согласіе.
Aveugle, слѣпой, слѣпецъ; -glement.
Avide, жадный, алчный; -dité.
Avilissement, уничиженіе.
Aviron, весло, потесь.
Avis, мнѣніе, совѣтъ, увѣдомленіе.
Avisé, осторожный, разумный.
Avoine, овёсъ.
Avoisiner, граничить.
Avouer, признаться, признать.
Axe, f. ось.
Azur, m. лазурь.
Azyme, безквасный, опрѣсноковъ.

B.

Babil, болтаніе; -llage, -ller.
Bâbord, лѣвая сторона судна.
Bac, плотъ, паромъ, корыто.
Badaud, e, ротозѣй, зѣвака.
Badigeonner, красить водяною краскою.
Badin, забавный, шуточный; -ner.
Bagarre, драка, шумъ, ссора.
Bagatelle, бездѣлица, вздоръ.
Bagne, тюрьма каторжниковъ.
Bague, перстень, кольце.
Baguette, прутъ, жезлъ, шомполъ.
Baie, ягода, бухта, губа.
Baigner, купать, мыть.
Bail, договоръ, наёмъ, откупъ.
Bâiller, зѣвать, -llement.
Bailli, бывшій уѣздный судья во Франціи; командоръ большаго креста Мальтійскаго ордена.
Bain, баня, купальня; -gner.
Baïonnette, штыкъ.
Baiser, цѣловать; subs., поцѣлуй.
Baisser, опускать, понижать, склоняться къ западу; baisse, пониженіе, убыль.
Baissier, играющій на пониженіе фондовъ.
Balafre, шрамъ, рубецъ на лицѣ.
Balai, вѣникъ, метла; -yer.
Balance, вѣсы, равновѣсіе.
Balancier, коромысло, маятникъ.
Balançoire, качель; -cer.
Balbutier, лепетать, запинаться.
Baleine, китъ, китовый усъ.
Balise, вѣха, буй.
Balle, мячъ, пуля, тюкъ.
Ballon, шаръ; воздушный шаръ.
Ballot, кипа, тюкъ.
Balourdise, нелѣпость, глупость.
Bambin, мальчикъ, малютка.
Ban, провозглашеніе, изгнаніе, опала.
Banal, помѣщичій, простой.
Banane, индѣйская смоква.
Banc, лавка, скамья, рифъ.
Bande, повязка, полоса, толпа.
Bandeau, повязка, завѣса.
Bander, перевязывать, натягивать.
Bandoulière, перевязь, ремень.
Banlieue, окрестности города.
Bannière, знамя, флагъ.
Bannir, изгнать, выгонять; -ssement.
Banquet, пиръ; -ter, пировать.
Banquise, сплошной лёдъ.
Baptême, крещеніе, -ptiser.
Baquet, ведро, лохань, кадочка.
Baraque, деревянный шалашъ, балаганъ.
Barbare, варварскій, лютый, жестокій.
Barboter, крякать (объ уткѣ).
Barbouiller, пачкать, худо писать.
Barder, надѣвать латы на лошадь.
Baril, m. бочёнокъ.
Bariolé, пёстрый.
Baroque, неправильный, странный.
Barre, брусокъ, черта, перила.
Barreau, полоса, брусокъ, званіе адвоката.
Barrer, запирать засовомъ, похѣрить.
Barricade, загорода, завалъ.
Barrière, рѣшётка, застава, преграда.
Barrique, f. бочка.
Bas, чулокъ; низкій, нижній, тихій; низъ, тихо; à-, долой; là-, тамъ; ici-, на землѣ.
Basané, смуглый.
Base, основа, основаніе; baser.
Bas-fond, m. лощинка, мель.
Basque, f. пола (у платья).
Basse-cour, задній, птичій дворъ.
Bassesse, подлость, низость.
Bassin, чаша, водоёмъ, -докъ.
Bât, вьюкъ, вьючное сѣдло.
Bataille, сраженіе, битва.
Bâtard, -de, незаконнорожденный; écriture bâtarde, косое письмо.
Bateau, судно, лодка; -lier.
Bateleur, фигляръ, фокусникъ.
Bâter, вьючить, навьючивать.
Bâtir, строить; -ment, зданіе (édifice, m.).
Bâton, палка, жезлъ, древко; -ner, va.
Battant, половинка двери.
Battre, бить, колотить; -ttement.
Baudet, осёлъ, глупецъ.
Baudrier, перевязь шпаги.
Bavard, de болтунъ, -нья.
Bave, слюна, слина, пѣна.
Bayer (aux corneilles), ротозейничать.
Béant, разверзтый, зіяющій.
Béatitude, блаженство, благополучіе.
Beau-fils, пасынокъ; зять.
Beaupré, (mât de), бугспритъ.
Beauté, красота, красавица.

Bec, птичій носъ, клювъ.
Bécasse, куликъ, глупая.
Bêche, заступъ, лопата; -cher; копать.
Becquée, полный клювъ.
Becqueter, клевать, цѣловаться.
Bedeau, церковный сторожъ.
Beffroi, каланча, набатъ.
Bégaiement, заиканіе; -gayer.
Beignet, блинъ, лепёшка.
Bêler, блеять; -lement, -яніе.
Belette, ласица, ласточка.
Bélier, баранъ, овенъ.
Belle-fille, падчерица, невѣстка.
Belle-soeur, своячина, золовка, невѣстка.
Belligérant, воюющій.
Belliqueux, воинственный, храбрый.
Bénédiction, благословеніе.
Bénéfice, прибыль, выгода, польза.
Bénin, -nigne, кроткій, добродушный.
Bénir, благословлять.
Béquille, костыль.
Bercail, овчарня.
Berceau, колыбель; -cer.
Berge, крутой берегъ.
Berger, e, пастухъ, -шка.
Besace, сума, котомка, кошель.
Besogne, дѣло, работа.
Besoin, нужда, бѣдность.
Bestiaux et Bétail, m. скотъ.
Bête, животное, скотъ, звѣрь.
Betterave, красная свёкла.
Beugler, мычать, ревѣть; -glement.
Bévue, ошибка, промахъ.
Biais, косина, увёртка, de biais, en biais, накось; -ser, лукавить.
Biberon, пьяница, дѣтскій рожёкъ.
Biche, лань, оленица.
Bidet, клеперъ, лошадка.
Bien, благо, добро, имѣніе, хорошо, очень; - loin de, вмѣсто того чтобъ; -que, хотя.
Bienfaisance, благотворительность.
Bienheureux, блаженный.
Bienséance, приличіе; -séant.
Bientôt, тотчасъ, вскорѣ.
Bienveillance, благоволеніе, -склонность.
Bienvenu, -ue, благопріятный.
Bière, гробъ; пиво.
Bifurqué, развоенный, раздвилистый.
Bigarré, ée, пёстрый.
Bijou, драгоцѣнность; -tier.
Bile, желчь, гнѣвъ; -lieux.
Billot, обрубокъ, чурбанъ, плаха.
Bis, bise, смуглый, чёрный.
Bisaïeul, прадѣдъ, прабабка.
Bise, сѣверный вѣтеръ, зима.
Bissextil, e, високосный (годъ).
Bitume, горная смола.
Bivac, Bivouac, полевая стража; -aquer.
Bizarre, странный, чудный; rrerie.
Blague, враньё, враки, кисетъ.
Blâme, хула, выговоръ, осужденіе.
Blanc-bec, молокососъ.
Blanchissage, мытье бѣлья, стирка.
Blanchisserie, бѣлильня, прачешная.
Blaser, изнурять, притуплять вкусъ.
Blason, гербы; -nner.
Blasphème, богохуленіе, жестокая хула.
Blé, bled, хлѣбъ въ зернахъ.
Blême, блѣдный, блёклый; -mir.
Blesser, ранить, жать, оскорбить, ушибать; -ssure, рана.
Bleu, голубой, синій; -âtre.
Blocus, блокада; -quer.
Blond, e, бѣлокурый, свѣтлый.
Blottir, (se) корчиться, прикорнуть.
Bluet, василёкъ.
Bobine, шпулька, катушка.
Bocage, рощица, лѣсокъ.
Bocager, ère, лѣсной, лѣсовой.
Boire, пить, напиться.
Bois, дерево, лѣсъ, дрова.
Boisé, лѣсной, лѣсистый.
Boisseau, четверикъ, спудъ.
Boisson, питье, напитокъ.
Boîte, коробочка, ящикъ.
Boiter, хромать, прихрамывать.
Bol, чаша.
Bombance, раздолье, кутёжъ.
Bombé, ée, выпуклый.
Bond, скачёкъ, прыжёкъ; faire faux-, не устоять въ словѣ; bondir; -dissement.
Bonheur, счастіе, благополучіе.
Bonhomie, добродушіе, простодушіе.
Bonnet, колпакъ, шапка, чепчикъ.
Bord, край, берегъ, койма.
Bordée, лагъ, залпъ.
Bordure, край, рама.
Boréal, -e, сѣверный.
Borgne, кривой, одноглазый.
Borne, граница, межа, тумбочка.
Bosquet, рощица.
Bosse, горбъ; bossu, горбатый.
Botte, пукъ, связка, сапогъ, ударъ при фехтованьи; -bottier.
Bouc, козёлъ.
Bouche, ротъ, уста, устье; de-, словесно; faire la petite-, чваниться; p-r la bonne-, на закуску; bouchée, глотокъ, кусокъ.
Boucher, затыкать, задѣлывать.
Boucher, мясникъ. -cherie, f. бойня.
Bouchon, затычка, пробка.
Boucle, кольцо, пряжка, локонъ.
Bouclier, щитъ, опора.
Bouder, сердиться, дуться; -rie.
Boue, грязь, гной; -eux.
Bouffée, наносъ вѣтру, порывъ.
Bouffi, -e, надутый, раздутый.
Bouffon, шутъ, гаеръ; -nerie.
Bouge, чуланъ, нечистая квартира.
Bougeoir, ручной подсвѣчникъ.
Bouillant, -e, кипячій, горячій.
Bouilli, варёная говядина; -llir.

Boulanger, -e, хлѣбникъ, булочникъ.
Boule, шаръ; boulet, ядро.
Bouleau, береза.
Boulevard, ограда, бульваръ.
Bouleverser, разрушать; -sement.
Bouquetin, каменный баранъ.
Bourbe, грязь, тина, илъ; -beux.
Bourdon, пилигримскій посохъ; шмель, трутень; басъ.
Bourdonner, жужжать, шумѣть.
Bourgeois, -e, мѣщанинъ, гражданинъ.
Bourgeon, отпрыскъ, почка; -nner.
Bourrasque, сильный вѣтеръ, вихрь.
Bourreau, палачъ, мучитель.
Bourreler, терзать, мучить.
Bourrer, припыживать, прибивать зарядъ.
Bourrique, ослица, кляча.
Bourru, -e, грубый, угрюмый.
Bourse, кошелёкъ, биржа.
Bousculer, толкать, привести въ безпорядокъ.
Boussole, компасъ, путеводитель.
Bout, край, конецъ; à - portant въ припоръ ружья, venir à-, достигнуть чего.
Boutade, вспышка, причуда.
Boute-en-train, затѣйникъ.
Boute-feu, зажигатель.
Bouton, пуговица, угорь, почка.
Bouvier, -ère, пастухъ быковъ.
Bouvreuil, снигирь.
Boyau, кишка, рукавъ.
Braconner, охотиться на чужихъ земляхъ.
Brailler, кричать, горланить.
Braire, ревѣть по ослиному.
Braise, жаръ, горящіе уголья.
Brancard, носилки.
Branche, сукъ, вѣтвь, отрасль.
Brandir, размахивать шпагою.
Brandon, факелъ, огнь, пламя.
Branle, колебаніе, тряска; -ler.
Brasier, жаровня, горящіе уголья.
Brasser, варить пиво, мѣшать; -sserie.
Brave, мужественный, храбрый; -voure.
Braver, не уважать, не бояться, презирать.
Brebis, овца; -galeuse паршивая.
Brèche, брешь, проломъ, нарушеніе.
Brèche-dent, потерявшій передніе зубы.
Bredouiller, лепетать, шепелять.
Bref, краткій, коротко сказать.
Brême, sf., poisson, лещъ.
Bretelle, перевязь, подтяжка.
Breuvage, питье, напитокъ.
Brevet, патентъ, дипломъ; -ter.
Bride, узда; lâcher la-, давать волю; à toute, à- abattue, во всю прыть.
Brièveté, краткость, скоротечность.
Brigand, разбойникъ, грабитель.
Brigue, происки, скопъ, возмущеніе.
Briller, блистать, сіять.
Brimborion, бездѣлка, мелочь.
Brin, былинка, соломинка, кусочекъ.
Brique, кирпичъ, брусъ (мыла).
Brisant, бурунъ, прибой.
Brise, вѣтерокъ, береговой вѣтерокъ.
Briser, ломать, разбивать.
Broche, вертелъ, брошка.
Brochet, щука.
Broder, вышивать; -derie.
Broncher, спотыкаться, ошибаться.
Brosse щётка, щетинная кисть.
Brouet, молочный буліонъ, жидкое кушанье.
Brouette, тачка, кресла на колёсахъ.
Brouillard, туманъ, сбивчивость.
Broussailles, хворостникъ.
Brouter, объѣдать траву.
Broyer, толочь, растирать.
Bru, невѣстка, сноха.
Bruine, мелкій, холодный дождь; -ner.
Bruire, шумѣть, выть, гремѣть.
Bruit, шумъ, слухъ, молва; -ssement.
Brûler, сжигать, горѣть; brûlure.
Brûlot, брандеръ, зажига.
Brume, густой туманъ; -meux.
Brun, бурый, смуглый.
Brune, (à la) въ сумерки, подъ вечеръ.
Brunir, смуглѣть, темнѣть.
Brusque, горячій, грубый; -lité.
Brut, сырой, невыдѣланный.
Brutal, скотскій, грубый.
Brute, скотъ, скотина.
Bruyant, шумящій, шумный.
Bruyère, верескъ, -ковая страна.
Bûche, полѣно, чурбанъ, глупецъ.
Bûcher, дровяной дворъ, костёръ.
Bûcheron, дровосѣкъ.
Buffle, буйволъ.
Buis, самшитъ, буксъ.
Buisson, кустарникъ, кустъ.
Bulletin, записка, перечень.
Bureau, бюро, столъ, конторка.
Burin, рѣзецъ гравировальный.
Burlesque, шуточный, смѣшной.
But, m. мишень, цѣль, намѣреніе; de- en blanc, безразсудно.
Butin, добыча, butiner.
Butte, пригорокъ, холмикъ, être en- à, быть подверженнымъ чему.

C.

Cabale, ковъ, заговоръ, шайка; -ler.
Cabane, хижина, шалашъ, каюта.
Cabaret, кабакъ, питейный домъ.
Cabestan, шпиль, воротъ.
Cabine, каюта.
Câble, канатъ.

Cabotage, плаванiе около береговъ.
Cabrer, (se) стать на дыбы, сердиться.
Cabus, (chou), кочанная капуста.
Cacher, прятать, скрывать.
Cachet, печать, отпечатокъ.
Cachette, скрытое мѣсто; en-, тайно.
Cachot, темница, тюрьма.
Cadavre, трупъ, мертвецъ.
Cadeau, подарокъ, гостинецъ.
Cadenas, висячiй замокъ; -sser.
Cadence, размѣръ, мѣра.
Cadet, tte, младшiй, кадетъ.
Cadran, циферблатъ; -solaire, солнечные часы.
Cadre, рама, планъ сочиненiя.
Cadrer, сходствовать, соотвѣтствовать.
Caduc, дряхлый, немощный; -cité.
Cage, птичья клѣтка.
Cagneux, кривоногiй, кривой.
Cahot, тряска въ каретѣ, затрудненiе; -ter.
Cahute, шалашъ, хижина.
Caille, перепелъ.
Caillé, свернувшееся (молоко).
Caillou, кремень, голышъ.
Caisse, ящикъ, сундукъ, барабанъ; -ssier.
Cajoler, ласкать; -lerie, ласка.
Cal, мозоль.
Calamité, бѣдствiе, напасть, несчастiе.
Calcul, счётъ, вычисленiе, смѣта; -ler.
Calèche, коляска.
Caleçon, подштанники.
Calice, чаша, потиръ.
Califourchon, (à-) верхомъ, конёкъ.
Câlin, e, льстецъ, -liner, ласкать.
Calligraphe, краснописецъ; -phie.
Calme, тихiй, спокойный; -mer.
Calomnier, клеветать, поносить; -nie.
Calorique, теплотворъ, теплота.
Calumet, трубка, мирная трубка.
Calvaire, m., гора Голгоѳа.
Calvitie, плѣшивость.
Camail, короткая мантiя.
Camarade, m. товарищъ, клевретъ.
Camard, e, курносый.
Cambrer, выгибать въ дугу.
Camisole, кофта, фуфайка.
Camp, станъ, лагерь; -per.
Campagnard, деревенскiй житель.
Campagne, поле, деревня, походъ, дача.
Campement, расположенiе войска лагеремъ.
Camus, плосконосый.
Canal, каналъ, средство, способъ.
Canard, утка; chien-, пудель.
Cancer, ракъ.
Candeur, чистосердецiе, искренность; -dide.
Canevas, канва, планъ.
Caniche, пудель.
Canif, перочинный ножикъ.
Canin, e, dents-, глазные зубы; faim-, неутолимый голодъ.
Canne, трость, тростникъ.
Cannelé, ложчатый, желобчатый.
Cannelle, корица, кранъ у бочки.
Cannibale, каннибалъ, людоѣдъ.
Canon, пушка, стволъ, канонъ.
Canoniser, причислить къ лику святыхъ.
Canonnade, пушечная пальба.
Canot, катеръ, лодка; -tier.
Cantatrice, пѣвица.
Cantique, гимнъ, пѣснь духовная.
Canton, уѣздъ, округъ, кантонъ.
Cantonner, стоять на квартирахъ.
Canule, s. f. трубка, кранъ.
Cap, мысъ, носъ (promontoire).
Capable, способный, удобный.
Capacité, способность, ёмкость.
Caparaçonner, покрывать попоною; -çon.
Capillaire, волосной.
Capitaine, капитанъ, полководецъ, начальникъ.
Capitaine, -tanelle, главная галера.
Capiteux, опьяняющiй, хмѣльной.
Capituler, догавариваться о сдачѣ города.
Capot, être- стать въ тупикъ, изумиться.
Caprice, своенравiе, причуды; -cieux.
Capricorne, козерогъ.
Captation, хитрое присвоенiе чего.
Captieux, обманчивый.
Captif, плѣнникъ; -vité, плѣнъ; -vité.
Capturer, хватать, перехватывать.
Caquet, -terie, болтанiе, пустословiе.
Car, ибо.
Caractère, нравъ, свойство, характеръ, буква.
Carafe, графинъ, (carafon).
Carbonique, (acide), угольная кислота.
Cardinal, points cardinaux, 4 страны свѣта.
Carène, подводная часть судна.
Cargaison, грузъ, кладь, поклажа.
Carie, костоѣда, гниль.
Carnassier, -ière, плотоядный.
Carnation, цвѣтъ тѣла, румянецъ.
Carnivore, мясоядный.
Caroube, rouge, сладкiй рожокъ.
Carquois, колчанъ.
Carré, квадратный.
Carreau, оконное стекло; бубны (въ картахъ), плита, полъ.
Carrefour, распутiе, перекрёстокъ.
Carrière, s. f. каменная ломка, ристалище, поприще, подвигъ.
Carrosse, карета; carriole, кибитка; -ssier.
Carte, карта, ландкарта.
Cartel, вызовъ на поединокъ.
Cartilage, m. хрящъ.
Carton, папка, футляръ; -nner.
Cartouche, картуша, патронъ.
Cas, m. случай, приключенiе.
Case, хижинка, отдѣленiе въ ящикѣ.
Casque, шлемъ, шишакъ, каска.
Casser, переломить, разбить; casse-cou, опасное мѣсто; -tête, палица, дубина.
Casserole, кастрюля.
Cassette, ящичекъ, шкатулка.
Caste, f. поколѣнiе, сословiе.

Castor, m. бобръ.
Cataracte, водопадъ.
Catarrhe, m. простуда, насморкъ.
Catastrophe, несчастное приключеніе.
Cathédrale, соборъ.
Cauchemar, давленіе во снѣ, страшилище.
Cause, причина, вина, тяжба.
Causer, причинить, разговаривать.
Causeuse, двумѣстный диванчикъ.
Caution, поручительство, порука; -nner.
Cave, погребъ; adj. полый, впалый.
Caveau, небольшой погребъ, склепъ.
Caverne, пещера, вертепъ.
Cavité, пустота, впадина.
Céder, уступить, оставить.
Ceinture, поясъ, кушакъ.
Ceinturon, портупея, поясъ.
Célèbre, знаменитый, славный.
Célébrer, праздновать, прославлять.
Celer, таить, скрывать.
Célérité, скорость, быстрота.
Célibat, безбрачіе, холостая жизнь.
Cellule, келья, ячея сотовая.
Cendre, пепелъ, зола, прахъ; -drier, зольникъ.
Cène, тайная вечера, причастіе.
Cénotaphe, s. m. пустая гробница.
Censé, почитаемый, признанный.
Centuple, сторичный.
Cep (de vigne), виноградная лоза.
Cependant, между тѣмъ, однакожъ.
Cerceau, обручъ, лучокъ.
Cercueil, гробъ.
Céréale, хлѣбное растеніе.
Cérébral, мозговой.
Cerf, m. олень; -volant, рогачь (жукъ), бумажный змѣй.
Cerfeuil, кервель.
Cerise, вишня.
Cerner, окружать, обступать.
Certain, вѣрный, извѣстный, нѣкоторый; certes, поистинѣ; -titude, увѣренность.
Certificat, свидѣтельство.
Cerveau, мозгъ, умъ, разумъ.
Cervelle, мозгъ, умъ.
Cesser, перестать, кончить; sans cesse, adv. безпрестанно.
Cession, уступка, сдача, передача.
Ceste, m., цестъ, кожаная перчатка.
Chagrin, печаль, скорбь, печальный; -ner.
Chaîne, цѣпь, цѣпь горъ, (de montagnes), связь.
Chair, мясо, тѣло, плоть, мякоть.
Chaire, каѳедра, проповѣдь, престолъ.
Chaise, стулъ.
Chaland, покупщикъ.
Chalet, крестьянскій шалашъ, сырня.
Chaleur, теплота; -reusement, усердно.
Chalumeau, трубочка, дудка, фейфка.
Chambellan, каммергеръ.
Chambrière, горничная дѣвка.
Chameau, верблюдъ, -chamelier.
Chamois, серна, замша.
Champ, m. поле, нива.
Champêtre, сельскій, деревенскій.
Champignon, грибъ.
Champion, боецъ, подвижникъ, труженикъ.
Chance, случай, удача.
Chanceler, шататься, колебаться.
Chandelle, сальная свѣча; -delier, -никъ.
Change, мѣна; donner le-, отклонять (хитростью).
Changer, промѣнять, перемѣнить; -gement.
Chanson, пѣснь, вздоръ; -nier.
Chant, пѣніе, голосъ пѣсни; -ter, воспѣть.
Chantier, дровяной дворъ, верфь, стапель.
Chanvre, конопля.
Chaos, хаосъ, неустройство.
Chapelle, маленькая домовая церковь.
Chaperon, шапочка, надзирательница.
Chapon, каплунъ.
Char, колесница, повозка.
Charbon, уголь, карбункулъ; -nnier.
Charcuterie, свинина; -tier.
Chardon, волчецъ; -neret, щеглёнокъ.
Charger, обременить, нагрузить.
Chariot, телѣга, повозка.
Charité, любовь къ ближнему, милостыня.
Charmant, e, прелестный, милый.
Charmer, очаровать, радовать.
Charme, прелесть, очарованіе.
Charmille, аллея изъ грабинъ.
Charnu, e, мясистый, charnier.
Charpente, плотничья работа.
Charpie, корпія.
Charretée, полная телѣга; -tier.
Charrier, уносить, наносить (песокъ, лёдъ).
Charron, каретникъ.
Charrue, плугъ, соха.
Châsse, рака святаго.
Chasse, охота, ловля; chasseur.
Chasser, прогнать, ходить на охоту.
Châssis, рама.
Chaste, цѣломудренный, пристойный.
Châtaigne, каштанъ.
Châtain, темнорусый, каштановый.
Châtier, наказывать, выправлять.
Châtiment, наказаніе, кара.
Chatouiller, щекотать, льстить.
Chaudière, большой котёлъ, паровикъ.
Chaudron, котёлъ; -nnier.
Chauffage, (дрова на топку); -fer, топить.
Chaume, s. m. стебель.
Chaumière, хижина, изба, шалашъ.
Chausser, обувать; -sure, обувь.
Chauve, плѣшивый, лысый.
Chauve-souris, f. летучая мышь.
Chaux, известь.
Chavirer, опрокидываться.
Chef, начальникъ, глава; de son chef, adv. самовольно; -d'oeuvre, образцовое произведеніе.
Chemin, путь, дорога; -faisant, по дорогѣ.

Cheminée, печная труба, каминъ.
Cheminer, идти, ходить.
Chemise, рубашка, сорочка.
Chemisette, фуфайка, шемизетка.
Chenal, каналъ, узкій проливъ.
Chêne, дубъ.
Chenil, собачья канура, худое жилище.
Chenille, гусеница, синель.
Cher, e, дорогой, милый, ad. дорого.
Chercher, искать, добиваться.
Chère, обѣдъ, угощеніе; faire bonne chère, пировать; cherté, s. f., высокая цѣна.
Chétif, худой, дурной, плохой.
Chevalet, козлы, подмостки, станокъ.
Chevalier, рыцарь, кавалеръ; - d'industrie, бродяга, плутъ; -leresque.
Chevaucher, верхомъ ѣздить.
Chevet, изголовье, подушка, постель.
Cheveu, волосъ; tiré par les-, натянутый.
Cheville, гвоздь, болтъ; du pied лодыжка.
Chèvre, f коза; -vreuil, изубрь.
Chicane, ябеда, прицѣпка; -ner.
Chien, собака, курокъ (у ружья.).
Chiendent, ёжа, палечная трава.
Chiffon, лоскутокъ, тряпка.
Chignon, затылокъ, шиньонъ.
Chimère, химера, вздоръ, мечта; -rique.
Choc, m. ударъ, нападеніе, толчокъ.
Choisir, выбирать, избирать.
Choix, избраніе, выборъ.
Choquer, толкнуть, оскорбить.
Chose, вещь, дѣло, предметъ; quelque-, что нибудь; peu de-, бездѣлица; ce n'est pas grand'-, это не великое дѣло.
Choucroute, кислая капуста.
Chouette, ночная сова.
Chou-fleur, цвѣтная капуста.
Choyer, нѣжить, лелѣять.
Chuchoter, шептать, шушукать; -terie.
Chute, паденіе; -du jour, наступленіе ночи.
Cible, s. f. мишень, цѣль.
Cicatrice, рубецъ, порѣзъ.
Cicatriser, поранить; se-, заживать.
Ciel, небо, рай, климать, страна.
Cierge, m. восковая свѣча.
Cigale, травяная кобылка, стрекоза.
Cigogne, аистъ.
Ciguë, болиголовъ, омегъ.
Cils, рѣсницы.
Cilice, s. m. власяница.
Cime, вершина.
Ciment, цементъ, замаска; -ter.
Cimeterre, широкая сабля.
Cimetière, кладбище.
Cingler, -vn, плыть, итти подъ парусами.
Cirage, вакса, вощеніе; cirer.
Circonférence, окружность.
Circonspect, e, осторожный.
Circonstance, обстоятельство.
Circonvallation, окопъ около крѣпости.
Circuit, округъ, окрестность.
Circuler, обращаться, ходить; -lation.
Ciron, клещъ.
Ciseau, рѣзецъ, ваяло.
Ciseler, чеканить, высѣкать; -lure.
Citadelle, цитадель, крѣпость.
Citadin, горожанинъ, -анка.
Cité, городъ.
Citer, ссылаться, именовать, позывать къ суду, приводить; -tation.
Citerne, водоёмъ, цистерна.
Citoyen, гражданинъ, -ка.
Citron, лимонъ.
Citrouille, тыква.
Civet, рагу изъ заячьяго мяса.
Civil, гражданскій, учтивый; -lité.
Civiliser, смягчать нравы, просвѣщать.
Claie, рѣшётка изъ прутьевъ, плетень.
Clair, свѣтлый, ясный, рѣдкій.
Clairon, рожокъ, горнъ.
Clairvoyance, ясновидѣніе, прозорливость.
Clameur, вопль, крикъ, ропотъ.
Clandestin, тайный, скрытный.
Claquer, хлопать, хлопнуть кого; -quement.
Clarté, ясность, свѣтъ, сіяніе.
Classe, классъ, разрядъ, чинъ.
Classification, раздѣленіе на классы.
Clavecin, клавикорды.
Clef, ключь; -de voûte, замковый камень свода; fig. главное; la- des champs, воля.
Clémence, милосердіе, милость, благость.
Clerc, церковникъ, писарь.
Clergé, духовенство.
Clientèle, покровительство, кліенты.
Cligner, щурить глаза, моргать.
Clignoter, мигать, щурить глаза; -tement.
Clin, (d'oeil), мигъ.
Clinquant, мишура, ложный блескъ.
Clique, шайка; сволочь.
Cliquetis, звукъ, стукъ, бряканье.
Cloche, колоколъ; -cher, колокольня.
Clocher, vn, хромать, быть недостаточнымъ.
Cloison, перегородка, разгородка.
Cloître, монастырь; claustral.
Clopin-clopant, прихрамывая.
Clore, запереть, заградить; clos, -e.
Clôture, ограда, заключеніе въ монастырь.
Clou, гвоздь; clouer, пригвоздить.
Coasser, квакать; -ssement.
Cocher, кучеръ, возница.
Cochère, porte-, ворота.
Cochon, свинья, боровъ.
Cocon, куколка шелковаго червячка.
Cœur, сердце; cordial, сердечный.
Coffre, ящикъ, сундукъ; -fort, касса.
Cognée, сѣкира, топоръ.
Cogner, вколачивать, толкать, стучаться.
Coi, te, тихій, спокойный.
Coiffe, головной уборъ; -feur, -fure, être né coiffé, родиться въ сорочкѣ.
Coin, уголъ, конецъ.
Coïncider, быть равномѣрну, совпадать.

*

Coing, квитъ, пигва, айва.
Colère, гнѣвъ, сердце.
Colifichet, бездѣлка, женскіе наряды.
Colin-maillard, жмурки.
Colique, колика, рѣзь.
Collation, полдникъ, закуска.
Colle, клей мяздринный, клейстеръ.
Collection, собраніе; -nner.
Collègue, товарищъ, сослуживецъ.
Collet, воротъ, воротникъ.
Collier, ошейникъ, ожерелье.
Colline, холмъ, бугоръ.
Colloque, разговоръ, бесѣда.
Colombe, голубь.
Colonel, полковникъ.
Colonne, столбъ, колонна.
Colorer, красить, прикрашивать.
Colorier, раскрашивать.
Colporteur, s. m. разнощикъ.
Combat, сраженіе, битва; -ttre.
Combien, сколько.
Combiner, соединить, разсуждать; -naison.
Comble, верхъ, излишество.
Combler, до верха наполнять, осыпать чѣмъ.
Combustible, сгараемый, топливо.
Comestible, снѣдный, съѣстной.
Commandement, повелѣніе, заповѣдь.
Commencer, начать; -cement.
Commensal, застольникъ.
Comment? какъ? для чего? -taire.
Commenter, истолковывать, изъяснять.
Commerce, торговля, обхожденіе.
Commère, кума, болтунья.
Commettre, производить, совершить.
Commis, прикащикъ.
Commission, коммисія, порученіе.
Commode, покойный, удобный, комодъ.
Commuer, перемѣнять, смягчать (наказаніе).
Commun, общій, обыкновенный, простой; en-, вмѣстѣ, совокупно; -niquer, сообщать.
Commune, община, міръ, прихожане сельскіе.
Communier, причащать, -ться; -nion.
Compacte, плотный, сжатый.
Compagne, подруга, супруга.
Compagnie, общество, товарищество.
Comparaison, сравненіе.
Comparaître, являться въ судъ; -rution.
Comparer, сравнить, уподоблять.
Compartiment, приборъ, отдѣленіе.
Compas, циркуль, компасъ.
Compatir, сожалѣть; -ssion.
Compatriote, землякъ.
Compère, кумъ.
Compétiteur, соперникъ, соискатель; Compétent, имѣющій право судить, достаточный.
Complaire, угождать, снисходить.
Complaisance, угожденіе, снисходительность.
Complet, -e, полный, совершенный.
Complice, соучастникъ.
Compliquer, запутывать, замѣшивать.
Complot, заговоръ, стачка; -ter.
Composer, составить, сочинять; -sition.
Comprendre, содержать, понимать.
Comprimer, сжимать; -ession.
Compromettre, подвергнуть.
Comptabilité, отчетность.
Compte, счетъ, отчетъ; -ter.
Concave, вогнутый.
Concentrer, сосредоточить.
Concerner, касаться до чего.
Concert, концертъ; -tant.
Concevoir, изобрѣтать, понять; -ception.
Concierge, тюремщикъ, дворникъ.
Concilier, примирить, соглашать.
Concis, краткій; -sion.
Concitoyen, согражданинъ
Conclure, заключить; -sion.
Concombre, m. огурецъ.
Concorde, согласіе, единодушіе.
Concourir à, содѣйствовать; -cours.
Concret, именованное число.
Concurrence, домогательство, соперничество.
Concussion, лихоимство, грабительство.
Condamner, осудить; -nation.
Condenser, сгущать, сжимать; -sation.
Condescendance, снисхожденіе.
Condition, состояніе, мѣсто, условіе.
Condoléance, сожалѣніе.
Conduire, вести, проводить.
Conduite, провожаніе, поведеніе.
Confection, дѣланіе, изготовленіе.
Confédéré, союзный.
Confesser, исповѣдывать; -ssion.
Confiance, упованіе, довѣренность.
Confidemment, по довѣренности.
Confier, повѣрить, ввѣрять.
Configuration, наружный видъ.
Confiner à, граничить, ссылать, удалять.
Confins, m. pl. границы.
Confire, варить сласти, мариновать.
Confirmer, утвердить, помазать мνромъ, конфирмовать; -mation.
Confiture, вареные, сласти.
Confondre, смѣшивать; -fusion, стыдъ.
Conformer, сообразовать.
Confort, удобства жизни.
Confronter, сличать, свѣрять.
Confus, безпорядочный, смущённый; -sion.
Congédier, отпускать, увольнять.
Conjecture, догадка, предположеніе.
Conjoints, супруги.
Conjoncture, обстоятельство, случай.
Conjuration, заговоръ, заклинаніе:
Connaissance, знаніе, свѣденіе; faire-, знакомиться; perdre-, лишиться чувствъ.
Connaître, знать, вѣдать.
Connexion, связь, сродность.
Connivence, (de), соумышленно, согласно.
Conquérant, завоеватель; conquête; -rir.
Consacrer, освящать, посвящать.
Conscience, совѣсть, сознаніе.
Conscription, рекрутскій наборъ.

Consécration, освященіе.
Conseil, совѣтъ, рѣшеніе, собраніе, représentatif, представительный; -ller.
Consentir, согласиться; -tement.
Conséquemment, связно, слѣдственно.
Conséquence, слѣдствіе, важность.
Conserve, травяной сахаръ, сухое варенье.
Conserver, сохранять; -vation.
Considérable, знатный, значительный.
Considérer, смотрѣть, почитать; ration.
Consigne, f. приказъ, приказаніе.
Consistance, сгущеніе, густота.
Consoler, утѣшать; -lation.
Consommer, совершать, издерживать, потребить; -mation.
Consomption, потребленіе, сухотка.
Conspirer, соглашаться, составлять заговоръ.
Constant, постоянный, вѣрный; -ce.
Constater, доказывать, утверждать.
Consternation, изумленіе, ужасъ; -ner.
Constellation, созвѣздіе.
Constitution, составленіе, тѣлосложеніе.
Construction, строеніе; -struire.
Consulter, совѣтоваться; -tation.
Consumer, съѣдать, пожирать.
Contact, прикосновеніе, соотношеніе.
Contagieux, прилипчивый, заразительный.
Conte, сказка, ложъ; -ter.
Contempler, разсматривать, размышлять.
Contemporain, современный; -никъ.
Contenir, содержать въ себѣ.
Contenter, удовольствовать; -tement.
Contentieux, спорный, сварливый.
Contenu, содержаніе; -жимое.
Contestation, споръ, распря; -tester.
Contigu, прилежащій, смежный.
Continence, воздержаніе.
Continent, твердая земля, материкъ.
Contingent, участокъ, доля, часть.
Continuel, безпрерывный; -llement.
Continuer, продолжать; -ation.
Contorsion, судорога, кривлянье.
Contour, обрисъ, очеркъ, окрестность.
Contracter, заключать, сводить, входить, впасть, перенимать.
Contraindre, принуждать; contrainte.
Contraire, противный, вредный; -traste.
Contrarier, противорѣчить, мѣшать.
Contrariété, противность, непріятность.
Contre, противъ; tout-, вблизи; -ordre. отказъ; -poison, противоядіе.
Contredire, противорѣчить; sans contredit, adv. конечно, несомнѣнно, безспорно.
Contrée, страна, земля.
Contrefaçon, поддѣлка, перепечатываніе.
Contrevent, ставень у оконъ.
Contribuer, споспѣшествовать; -bution.
Contrit, -e, печальный; -tion.
Controverse, споръ.
Contumace неявка къ судъ.
Contusion, ушибъ, уразъ; -nner.
Convaincant, убѣдительный; -vaincre.
Convalescence, выздоровленіе.
Convenable, пристойный, приличный.
Convenir, согласиться; -vention, договоръ.
Convergence, стеченіе въ одной точкѣ.
Conversation, бесѣда, разговоръ; -ser.
Convertir, превращать, обратить; -sion.
Convexe, выпуклый; -xité.
Conviction, убѣжденіе.
Convier, звать, приглашать.
Convive, гость, собесѣдникъ.
Convoi, поѣздъ, погребальное шествіе.
Convoiter, желать, хотѣть.
Convoquer, созывать (въ собраніе); convocation.
Convulsif, судорожный; convulsion.
Coopérer à содѣйствовать; -ration.
Copeau, щепка, стружка.
Copie, списокъ, копія; copiste.
Copieux, изобильный.
Coq, пѣтухъ; -de bruyère, глухарь; -à-l'âne, нескладица, вздоръ.
Coque, скорлупа, шелуха; un œuf à la-, яйцё въ смятку.
Coquelicot, полевой, красный макъ.
Coquille, -llage, раковина (моллюскъ и черепъ).
Coquin, плутъ, мошенникъ.
Cor, охотничій рогъ, мозоль.
Corbeau, воронъ.
Corbeille, корзина.
Corbillard, траурныя дроги.
Cordage, снасти, верёвки.
Corde, канатъ, веревка.
Cordon, снурокъ, лента; -nnet.
Corne, рогъ, копыто.
Cornet, рожёкъ; acoustique, слуховая труба, свитокъ бумажный.
Cornichon, огурчикъ, глупецъ.
Cornouille, дёренъ; corolle, вѣнчикъ.
Corporation, цехъ, гильдія.
Corps, тѣло, общество, корпусъ, сословіе; corpulence, дородность.
Correct, исправный, правильный.
Correction, поправка, выговоръ, наказаніе.
Correspondance, сношеніе, переписка.
Corroborer, укрѣплять, подкрѣплять.
Corrompre, портить, развращать, подкупать.
Corroyeur, кожевникъ.
Corruption, повреждение, порча; -rupteur.
Corsaire, каперъ, морской разбойникъ.
Cortège, поѣздъ, свита.
Corvée, барщина, тяжелая работа.
Coryphée, хороначальникъ, глава.
Cosmopolite, гражданинъ свѣта.
Costume, m, обычаи, нарядъ.
Côte, ребро, косогоръ, берегъ; -à-, рядомъ.
Côté, бокъ, сторона; à - de, возлѣ, мимо.
Coteau, косогоръ, хольмъ, бугоръ.
Coterie, дружеская бесѣда, партія, стачка.
Cotiser (se), складываться.
Coton, хлопчатая-бумага, пухъ.
Côtoyer, итти подлѣ кого.

Cottage, сельскій домъ.
Cotte d'armes, военное платье, кольчуга.
Cou, шея, горло.
Couard, робкій, трусливый; -dise.
Couchant, западъ, старость.
Couche, ложе, кровать, слой.
Coucher, уложить, наклонять, повергать; (en joue), цѣлить ружьемъ, лежать, ночевать.
Coude, локоть, уголъ, поворотъ.
Coudée, локоть (мѣра); franches-, просторъ.
Coudoyer, толкать локтями.
Coudre, шить, связывать; -turière.
Coudrier, орѣшина, лещина.
Coulant, текучій, гладкій.
Couler, течь, проходить; -bas, тонуть.
Couleuvre, ужъ, змѣя.
Couloir, сито, узкій проходъ.
Coup, ударъ, толчёкъ, разъ.
Coupable, виновный, виноватый.
Coupe, чаша, покрои, etc.
Couper, рѣзать, кроить, стричь, снимать.
Couple, f. пара; -m, чета, парочка.
Cour, дворъ, дворецъ, судъ, поклонъ.
Courage, мужество; -geux.
Couramment, бѣгло, быстро.
Courant, текучій, теченіе, струя, токъ.
Courbe, кривой, кривая линія; -ber.
Courir, бѣжать, течь.
Couronne, вѣнецъ, корона.
Courroie, ремень.
Courroux, гнѣвъ, ярость.
Cours, теченіе, ученіе, курсъ.
Course, бѣгъ, теченіе, поѣздка.
Court, краткій, короткій.
Courtisan, царедворецъ, льстецъ.
Courtois, учтивый, вѣжливый.
Cousin, двоюродный братъ, комаръ.
Couteau, ножъ, ножикъ.
Coûter, стоить, coûteux, дорогой.
Coutume, обычай, привычка.
Couture, шитьё; à plate-, совершенно.
Couvée, высѣдь, семья, племя.
Couver, сидѣть на яйцахъ, скрывать.
Couvercle, крышка.
Couvert, столовый приборъ, обёртка; à-, подъ крышкою; -vrir, покрывать; -ture, одѣяло.
Crachat, орденская звѣзда, хархотина.
Cracher, плевать, брызгать; -chat.
Craindre, бояться, робѣть; crainte.
Crampon, скоба желѣзная.
Crâne, черепъ (головной).
Crapaud, m. жаба.
Craquer, трещать, скрипѣть; -quement.
Crasse, нечистота, низкая скупость.
Cravache, короткій хлыстъ.
Cravate, галстукъ.
Crayon, карандашъ; -yonner.
Créance, повѣренность, довѣріе.
Créancier, заимодавецъ, кредиторъ.
Créateur, творецъ, изобрѣтатель.
Crêche, ясли, дѣтскій ночлегъ.
Crédit, довѣріе, кредитъ; à-, въ долгъ.
Créer, сотворить, создать, творить.
Créneau, m. стѣнной зубецъ; crénelé.
Crépu, курчавый (о волосахъ).
Crépuscule, сумерки.
Cresson, брункрессъ.
Crête, гребешокъ пѣтушій, хребетъ.
Creuser, рыть, копать, углублять.
Creux, дуплистый, впалый, пустота, ладонь.
Crevasse, расщелина, трещина.
Criaillerie, крикъ, шумъ.
Crible, m, грохотъ, рѣшето, сито.
Crier, кричать, бранить; cri.
Crime, злодѣяніе, преступленіе; -minel.
Crin, m. лошадиный волосъ.
Crinière, грива; -de casque.
Crise, кризисъ, переломъ.
Croasser, каркать (о воронахъ).
Crochet, крючёкъ, безмѣнъ.
Crochu, -e, кривой.
Croire, вѣрить; думать.
Croisade, крестовый походъ.
Croisée, окно, окошка.
Croiser, скрещать, мѣшать.
Croissance, ростъ, выростаніе.
Croissant, приращеніе полумѣсяцъ.
Croître, расти, выростать.
Croix, крестъ, скорбь, печаль.
Croquer, хрустѣть.
Crosse, s. f. посохъ, руж. прикладъ.
Crotter, загрязнить; crotte, грязь.
Crouler, повалиться, обрушиться.
Croupe, вершина горы, задъ; prendre en- посадить кого за собою на лошадь.
Croupir, гнить, застояться, коснѣть.
Croûte, корка хлѣбная.
Croûton, кусокъ хлѣбной корки.
Croyance, вѣра, мнѣніе.
Cru, -û, сырой, земля, почва, выдумка.
Cruauté, жестокость; -el.
Cruche, кружка; cruchon.
Crue, прибываніе (воды); ростъ.
Crûment, грубо, безъ смягченія.
Cueillir, собирать; -llaison.
Cuiller, -ère, ложка; -rée.
Cuir, кожа.
Cuirasse, броня, латы.
Cuire, варить; cuisson.
Cuisine, кухня; -sinier, ère.
Cuisse, бедро, лядвея.
Cuivre, мѣдь; cuivré.
Culasse, тарель, казённый винтъ.
Cul-de-jatte, колѣка.
Culbute, паденіе, упадокъ.
Culpabilité, виновность; coulpe, faute.
Culte, богослуженіе, вѣра, почитаніе.
Cultivateur, земледѣлецъ.
Culture, паханіе, обработываніе.
Cupide, жадный, алчный.
Curatelle, опека, попечительство.
Cure, попеченіе, леченіе, домъ священника.

Cure-dent, зубочистка.
Curé, приходскій священникъ.
Curée, часть дичи отдаваемая собакамъ.
Curieux, любопытный; -riosité.
Cuve, чанъ, кадка, ванна; -vette, лоханка, чашечка, колпакъ; cuver son vin, проспать хмѣль.
Cygne, m. лебедь.
Cynisme, безстыдство; -nique.
Cytise, ракитникъ.

D.

Dague, кинжалъ, скребокъ.
Daigner, благоволить, соизволять.
Daim, лань, замша.
Dais, болдахинъ.
Dalle, плита, лещадь.
Damier, шашечная доска.
Damnation, проклятіе, осужденіе.
Danger, опасность; -reux.
Danse, пляска, танецъ; -ser.
Dard, дротикъ, копьецо, жало; -der.
Darder, бросать, метать, пускать.
Datte, финикъ; date, число, день.
Davantage, болѣе.
Débâcle, вскрытіе рѣки, упадокъ.
Déballer, развязывать, выкладывать.
Débarcadère, пристань.
Débarquer, сходить на берегъ, выгружить.
Débarrasser, очищать, распутывать.
Débat, споръ, преніе, разбирательство.
Débauche, распутство; -cher.
Débile, слабый, немощный; lité.
Débiter, продавать, разсказывать.
Débiteur, se-, разсказчикъ; -trice, должникъ.
Déblai, вырытіе земли, избавленіе.
Déboire, противный вкусъ, омерзѣніе.
Débonnaire, добродушный, кроткій; reté.
Déborder, разливаться; -ment, литіе.
Débouché, выходъ, сбытъ, способъ.
Débourser, выдавать деньги, тратить.
Debout, на ногахъ, стоймя, вставай!
Débris, развалины, остатки.
Débrouiller, привесть въ порядокъ.
Début, начало, появленіе, дебютъ.
Deçà, по сю сторону.
Décacheter, распечатать.
Décadence, упадокъ, разрушеніе.
Décamper, снять лагерь, убираться.
Décapiter, отсѣкать голову; -tation.
Décéder, умереть; décès, кончина.
Décent, благопристойный, скромный.
Déception, обманъ, плутовство; cevoir.
Déchaîner, спускать съ цѣпи, озлобить.
Décharger, сваливать, выгружать, облегчать, избавлять, выстрѣливать.
Décharné, сухощавый, сухой, тощій.
Déchu, падшій; déchéance, лишеніе права.
Déchirer, раззорвать, изорвать, срывать.
Décider, рѣшать; décision, рѣшеніе.
Déclarer, объявлять; -ration.
Déclin, упадокъ, въ преклонныхъ лѣтахъ.
Décocher, спускать съ лука.
Décombres, m. p., щебень, мусоръ.
Décomposer, разлагать, распускать.
Décompter, вычитать, défalquer.
Déconcerter, разстраивать, сбивать.
Décoration, украшеніе, орденъ.
Découdre, распарывать, décousu.
Découper, разрѣзать, вырѣзать.
Décourager, привести въ уныніе.
Découverte, открытіе, поискъ.
Découvrir, открыть, объявлять.
Décrépitude, дряхлость, престарѣлость.
Décret, постановленіе, уставъ.
Décrire, описывать, начертать.
Décroître, убывать, уменьшаться.
Décrotter, вычищать, стирать грязь.
Déçu, e, обманутый.
Décuple, десятеричный.
Dédaigner, пренебрегать, презирать.
Dédain, презрѣніе, пренебреженіе.
Dédale, лабиринтъ, путаница.
Dédicace, освященіе, посвященіе.
Dédire, выдавать, не устоять въ словѣ.
Dédommager, удовлетворять.
Déduire, вычитать изъ суммы.
Défaillance, обморокъ; -llir.
Défaire, разрушать, разбивать.
Défaite, разбитіе, увёртка.
Défaut, недостатокъ, погрѣшность.
Défection, отступленіе, оставленіе.
Défendre, защищать, запрещать.
Déférence, уступчивость, снисхожденіе.
Défi, вызовъ; -er; se-, недовѣрять.
Défigurer, обезобразить, испортить.
Défilé, тѣснина, затрудненіе.
Défiler, разнизывать, проходить мимо.
Défricher, распахивать; -chement.
Défunt, покойный, умершій.
Dégagé, ловкій, свободный.
Dégager, выкупать изъ заклада, освобождать, исполнять обѣщаніе.
Dégarnir, снять приборы.
Dégât, разореніе, опустошеніе.
Dégel, оттепель; -geler.
Dégénération, выраженіе, порча.
Dégourdi, ловкій; -dir.
Dégoûter, омерзить; dégoût, отвращеніе.
Dégraisser, снимать жиръ.
Degré, ступень, степень, достоинство; par -s, постепенно.
Déguenillé, оборванный, въ рубищѣ.
Déguiser, переодѣть, скрывать; -sement.

Déguster, отвѣдывать, смаковать.
Dehors, внѣ, извнѣ, вонъ; s, m., внѣшнее, наружный видъ; sauver les -, сохранять благопристойность.
Déjouer, уничтожить (намѣреніе).
Delà, au- et par -, по ту сторону, за.
Délabré, упадшій, въ лохмотьѣ; -brement.
Délacer, разшнуровывать.
Délai, отсрочка, отлагательство.
Délaisser, оставить.
Délassement, отдыхъ.
Délasser, доставить отдыхъ; -ssement.
Délateur, доносчикъ.
Délayer, разжидить.
Délecter, усладить, увеселить.
Délégué, повѣренный, депутатъ.
Délibérer, разсуждать, рѣшиться.
Délicat, нѣжный, слабый, вкусный.
Délice, отрада, наслажденіе.
Délier, развязать, рѣшить.
Délire, m., бредъ, сумасбродство; -rer.
Délit, преступленіе, злодѣяніе.
Délivrance, освобожденіе, выдача.
Déloyal, вѣроломный; -loyauté.
Déluge, потокъ, наводненіе.
Demande, требованіе: -der.
Démanger, зудить, хотѣться кому.
Démanteler, срывать стѣны города.
Démarcation, ограничиваніе.
Démarche, походка, поступь.
Démêlé, m., споръ, распря.
Démêler, разбирать, различать.
Démembrer, разрывать на части; -brement.
Démence, безуміе, сумашествіе.
Démenti, изобличеніе во лжи.
Démesuré, чрезмѣрный.
Démettre, вывихать, отставлять.
Demeure, жилище, жительство.
Démission, отставка, отрѣшеніе.
Démolir, разрушать, сламывать; -lition.
Démontrer, доказывать; -stration.
Dénaturé, жестокосердый, безчувственный.
Déni, отказъ въ чёмъ; -er.
Dénicher, вынуть изъ гнѣзда.
Dénigrer, уничижать, охуждать; -grement.
Dénombrement, исчисленіе, перепись.
Dénoncer, объявлять, доносить на кого.
Dénouement, -noûment, развязка; -er.
Denrées, съѣстные припасы.
Dentelle, кружева.
Dentifrice, зубочистный порошокъ.
Dénuder, обнажать.
Dénué, лишенный; -nûment, -шеніе.
Départ, отъѣздъ; le point de -, исходный пунктъ, начало.
Dépasser, проходить мимо, превосходить.
Dépaver, изломать мостовую.
Dépêcher, торопить, убивать.
Dépeindre, описать, изображать.
Dépendance, зависимость; -dre.
Dépens, издержки; aux -, насчётъ.
Dépense, издержка, расходъ.
Dépérir, пропадать, ослабѣть; -ssement.
Dépeupler, обезнародить, опустѣть.
Dépit, досада, неудовольствіе; en - de, на зло кому, наперекоръ чему.
Déplaire, неправиться, досаждать.
Déplier, развёртывать, выставлять.
Déplisser, разглаживать складки.
Déplorable, плачевный; -rer.
Déployer, распускать, выказывать.
Déportation, ссылка, изгнаніе.
Dépositaire, хранитель; -sition, отставка.
Dépôt, положеніе, вкладъ, депо.
Dépouille, смертные остатки, добыча.
Dépouiller, грабить, лишать, обнажить.
Dépourvu, безъ чего; au -, внезапно.
Dépraver, испортить, развратить.
Déprédation, грабительство.
Depuis, отъ, послѣ; - lors, съ тѣхъ поръ.
Déraciner, вырывать съ корнемъ.
Déraisonnable, безразсудный.
Déranger, разстраивать, безпокоить.
Derechef, опять, снова.
Déréglé, развратный, безпорядочный.
Dérider, сглаживать морщины.
Dérision, насмѣшка, смѣхъ.
Dérober, красть, скрывать.
Dérouler, развертывать, представлять.
Déroute, пораженіе, бѣгство.
Derrière, позади, за, назадъ.
Dès, отъ, изъ; - lors, послѣ этого; - que, какъ только.
Désabuser, образумливать.
Désaccord, разногласіе, разномысліе.
Désaccoutumer, отучать, отваживать.
Désaltérer (se), утолять жажду.
Désappointer, обмануть въ надеждѣ.
Désarçonner, выбивать изъ сѣдла.
Désarroi, разстройка, безпорядокъ.
Désastre, несчастіе, злополучіе.
Désavantage, невыгода, накладъ.
Désaveu, запирательство, отрицаніе.
Descendance, происхожденіе, потомство.
Descendre, сходить, происходить.
Descente, сошествіе, сходъ, высадка.
Description, описаніе.
Désennuyer, разгонять скуку.
Désert, пустой, пустынный.
Déserter, покидать, убѣжать.
Désespérer, отчаиваться, огорчать.
Déshabiller, раздѣть.
Déshabituer, отучать, отводить.
Déshériter, лишать наслѣдства.
Déshonnête, неблагопристойный.
Déshonneur, m., безчестіе, позоръ.
Désigner, означать, назначать.
Désintéressé, безкорыстный.
Désir, желаніе, вожделѣніе.
Désister (se), отказаться.
Désobéir, ослушаться; -ssance.
Désoeuvré, праздный, незанятый.

Désolant, печальный, прискорбный.
Désoler, разорять, опечаливать; -lation.
Désordre, m., безпорядокъ, разстройка.
Désorienter, сбивать съ дороги, смущать.
Désormais, отнынѣ, впредь.
Dessécher, сушить, осушать, изнурять.
Dessein, планъ, намѣреніе; а -, нарочно.
Desserrer, разжать, развязать.
Desservir, снимать со стола кушанье.
Dessiller, открывать глаза кому.
Dessin, рисованіе; linéaire, черченіе.
Dessous, внизу, подъ, низъ, исподъ.
Dessus, вверху, надъ, верхъ, преимущество.
Destin, рокъ, судьба; -née, f.; -nataire, получатель; ner, опредѣлять.
Destination, назначеніе (мѣсто).
Désuétude, неупотребленіе.
Désunion, раздѣленіе, разладъ.
Détacher, отвязывать, отвлекать; -ment, отвлеченіе, отрядъ.
Détail, подробное описаніе; en-, подробно.
Détaler, укладывать, убираться.
Dételer, отпрягать, откладывать.
Détente, f., спускъ у ружья.
Détenu, задержанный, арестантъ.
Détériorer, повредить, портить.
Détermination, рѣшимость, рѣшеніе.
Déterminer, рѣшать, побуждать.
Déterrer, выкопать, вырывать.
Détester, гнушаться, ненавидѣть.
Détonation, внезапный трескъ, взрывъ.
Détortiller, расплетать, раскручивать.
Détour, извилина, объѣздъ, увёртка.
Détourner, отводить, отсовѣтывать.
Détremper, разводить, растворять.
Détresse, скорбь, мука, нужда.
Détriment, вредъ, убытокъ.
Détroit, проливъ, ущелье.
Détromper, вывести изъ заблужденія.
Détrôner, свергнуть съ престола.
Détruire, разрушать, уничтожать.
Dette, f., долгъ, обязанность.
Deuil, трауръ, печаль.
Dévaliser, обокрасть, ограбить.
Devancer, опередить, превосходить.
Devanciers, предки.; -vant, мимо.
Devant, передъ, противъ; aller au -, итти навстрѣчу; prendre les -, объѣзжать.
Devanture, f., передняя сторона.
Dévaster, опустошать, разорять; -tation.
Développer, рузвернуть, -вивать, -бирать.
Devenir, дѣлаться.
Devin-eresse, гадатель, вѣщунъ, ворожея.
Devis, смѣта, дружескій разговоръ.
Devise, девизъ, любимая поговорка.
Dévoiler, снять покрывало, открывать.
Devoir, быть должнымъ, должность.
Dévorer, пожирать, съѣдать.
Dévot, -e, набожный, богомольный.
Dévoué, преданный, приверженный.
Dextérité, проворство, ловкость.
Diaphane, прозрачный.
Dicter, научать, приказывать; -tée.
Diction, слогъ; -ton, m., поговорка.
Diffamer, злословить, поносить; mation.
Différence, f., разность; -rend, ссора; -rent, различный; -remment, -но; -rer, отложить, медлить, разниться.
Difficile, трудный; -culté, -ность.
Difforme, безобразный, уродливый; mité.
Digérer, варить (въ желудкѣ); -gestion.
Digne, достойный, честный.
Dignitaire, m., сановникъ.
Dignité, достоинство, величіе, санъ.
Digression, отступленіе, устраненіе.
Digue, плотина, оплотъ, преграда.
Dilater, разширять; -tation.
Diligence, поспѣшность, прилежаніе.
Dimension, измѣреніе, размѣръ.
Diminuer, уменьшать, убавлять.
Dinde, индѣйка; -don, калкунъ.
Diocèse, епархія; -sain.
Dire, сказать, говорить.
Direct, прямой, непосредственный.
Diriger, править, управлять, наводить.
Discerner, распознавать, различать.
Discipline, наставленіе, бичъ.
Discontinuer, переставать, прекращать.
Disconvenir, непризнаваться.
Discorde, раздоръ, разгласіе.
Discours, разговоръ; -rir.
Discret, скромный, молчаливый; -tion; à -, сколько угодно; à la - de, во власти чего; se rendre à -, сдаваться безусловно.
Disculper, извинять.
Discussion, разбирательство, споръ.
Disette, недостатокъ, неурожай.
Disgrâce, немилость, несчастіе.
Disparaître, изчезать, скрываться.
Dispenser, надѣлять; de -, увольнять.
Disperser, разсыпать, разгонять; -sion.
Dispos, легкій, поворотливый.
Disposer, распоряжать, приготовлять; (à), располагать (de), -sition.
Dispute, споръ, ссора, словопреніе; -ter.
Disque, дискъ, кругъ.
Disséminer, разсыпать, разсѣвать.
Dissension, раздоръ; -sentiment, разномысліе; -sidence, разлученіе, расколъ.
Dissimuler, скрывать, скрытничать.
Dissiper, разсѣвать, расточать, веселить.
Dissolu, распутный.
Dissoudre, растворять, разводить.
Dissuader de, отсовѣтывать; -sion.
Distance, отдаленіе, разстояніе.
Distinct, различный; -tif, -тельный; -tion, -знятность; -gué, отличный, знаменитый.
Distraction, раздѣленіе, разсѣянность.
Distribuer, раздать, раздѣлить.
District, уѣздъ, округъ, вѣдѣніе.
Diurne, дневной.
Digvauer, бродить; -gation, разбродъ.

Diverger, расходиться; -gence, -жденіе.
Divers, различный; -sité, разность.
Divertir, отвращать, уносить, веселить; -tissement, увеселеніе, забава.
Division, раздѣленіе, раздѣлъ.
Divorce, расторженіе брака; -cer.
Divulguer, разглашать, разславлять.
Docile, послушный, переимчивый; -lité.
Docte, учёный; -trine, учёность, -ніе.
Doléance, жалоба, прошеніе.
Domaine, вотчина, достояніе, область.
Dôme, m., куполъ; (coupole f.).
Domicile, жилище; à -, на дому.
Dominer, владѣть, господствовать; -nation.
Dommage, вредъ, убытокъ, жаль.
Dompter, укрощать, усмирять.
Don, даръ, подарокъ; -nation, даяніе.
Donc, и такъ, же.
Donjon, замковая башня.
Donner, давать, дарить, подавать, уступать, сдавать (карты); дуть (о вѣтрѣ); свѣтить (о солнцѣ); - sur la rue, выходить на улицу; - du cor, трубить; se -, предаваться; s'en -, натѣшиться.
Dont, котораго, которыхъ.
Dorénavant, впредь, отнынѣ.
Dorer, золотить; dorure, -ченіе.
Dorloter, баловать, нѣжить.
Dortoir, m., спальня, dormir.
Dos, спина; dossier, спинка.
Dose, пріёмъ лекарства; порція.
Dot, приданое; doter.
Douane, таможня, пошлина; -nier.
Doublement, вдвое; double.
Doublure, подкладка.
Doucement, тихо, медленно.
Douceur, сладость, тихость.
Douer de, одарять; bien -, съ дарованіями.
Douillet, -te, мягкій, нѣжный.
Douleur, боль; -loureux, болѣзненный.
Doute, сомнѣніе; sans doute, конечно.
Doux, ce, сладкій, тихій, смирный.
Doyen, старшина, деканъ.
Dragée, мелкіе конфекты, дробь.
Drague, черпакъ, дробина; gueur.
Drap, сукно; -pier, суконщикъ.
Drapeau, знамя, прапоръ.
Dresser, разбивать, ставить, учить.
Drogue, москоть, дрянь.
Droit, прямой, справедливый, право, подать, правда; de -, по закону; droite, правая рука; -tier, правила; -ture, правота.
Drôle, забавный, хитрецъ, негодяй.
Ducaton, дукатонъ (6 francs).
Dupe, обманутый, дуракъ; -per.
Duperie, обманъ, плутовство.
Duplicité, двоякость, двоедушіе.
Dur, жёсткій, твёрдый, суровый; -reté.
Durant, во время, въ теченіе.
Durcir, дѣлать твёрдымъ.
Durer, продолжаться; -rable, прочный.
Durillon, мозоль.
Duvet, пухъ.

E.

Ébahir (s'), изумляться, удивляться.
Ébat, увеселеніе, забавы; Ebaudir.
Ébauche, первое начертаніе, очеркъ.
Ébène, f., чёрное дерево; -niste.
Éblouir, ослѣплять, прельщать, обольщать.
Éboulement, паденіе, обвалъ.
Ébouriffé, растрёпанный, изумленный.
Ébranler, потрясать, тронуть.
Ébrécher, выломить, разстроить.
Ébruiter, разглашать.
Ébullition, кипѣніе, сыпь.
Écaille, чешуя, череоь, черепаха.
Écarlate, шарлахъ, яркокрасный.
Écarquiller, таращить (глаза).
Écarteler, четвертовать.
Écarter, удалить, устранять; à l'écart, въ сторонѣ; -tement, удаленіе.
Ecce homo, Христосъ съ терновымъ вѣнцомъ.
Échafaud, лѣса, подмостки.
Échafaudage, строеніе подмостковъ, лѣса.
Échalas, тычинка для винограда.
Échange, мѣна, размѣнъ.
Échanson, мундшенкъ.
Échantillon, образецъ, проба.
Échapper, убѣжать, вырваться.
Écharde, f., заноза, колючка.
Écharpe, f, шарфъ, подвязка.
Échasses, s. f., ходули, лѣса.
Échauffer, согрѣть, разгорячать.
Échéance, f., срокъ платежа.
Échec, шахъ, потеря, уронъ.
Échelle, f., лѣстница.
Échelon, ступень, степень.
Échine, хребетъ, спина.
Échoir, доставаться.
Échouer, стать па мель, не удаваться.
Éclabousser, забрызгать грязью.
Éclair, молнія, блескъ, сіяніе.
Éclaircir, высвѣтливать, прочищать.
Éclairer, освѣщать, свѣтить.
Éclat, осколокъ, трескъ, шумъ, хохотъ, молва, блескъ, слава; faire de l'-, сдѣлать огласку; -ter, трещать, гремѣть, лопать.
Éclipse, затмѣніе, помраченіе.
Éclore, вылупаться, разцвѣтать.
Écluse, f., шлюзъ; éclusier.
Écorce, кора, поверхность.
Écorcher, содрать кору, драть.

Écot, трактирный счетъ.
Écouler (s), истекать, проходить; lement.
Écouter, слушать, -ся.
Écran, m., ширмы.
Écraser, раздавливать, разорять.
Écrevisse, ракъ.
Écrouler (s), обрушиться; -lement.
Écueil, рифъ, опасность.
Écuelle, миса, суповая чаша.
Écume, пѣна, мыло (у лошади).
Écureuil, бѣлка, векша.
Écurie, конюшня.
Écusson, щитъ герба.
Écuyer, щитоносецъ, берейторъ; -tranchant, форшнейдеръ.
Édit, указъ, постановленіе; -fice, зданіе.
Édredon, пухъ гагачій.
Éducation, воспитаніе, разведеніе.
Effacer, изглаживать, стирать.
Effaré, испуганный.
Effaroucher, распугать, встревожить.
Effectuer, исполнять, совершать.
Efféminé, женственный, нѣженка.
Effervescence, кипѣніе, волненіе.
Effet, дѣйствіе, исполненіе; en-, въ самомъ дѣлѣ; à l'-, чтобы; p., пожитки.
Effeuiller, оборвать листья.
Efficace, дѣйствительный, сильный; -cité.
Effigie, образъ, портретъ; exécuter en -, казнить заочно.
Effilé, тонкій, длинный.
Effleurer, сдёрнуть кожицу, слегка касаться.
Efforcer (s), стараться, трудится.
Effort, усиліе, стараніе.
Effrayer, пугать, ужасать, страшить.
Effréné, необузданный.
Effronté, наглый, безстыдный; -terie.
Effroyable, страшный, ужасный.
Effusion, пролитіе, кровопролитіе.
Égal, равный, одинакій, гладкій; lité.
Égaliser, уравнивать, ровнять.
Égard, вниманіе, уваженіе.
Égarement, заблужденіе.
Égarer, свести съ пути.
Égayer, увеселить, оживлять.
Églantine, шиповникъ, дикая роза.
Égorger, зарѣзать, убить.
Égout, стокъ, сточная труба.
Égratigner, оцарапать, -tignure.
Éhonté, безтыдный.
Élaguer, обрѣзывать (дерево).
Élan, разбѣгъ, порывъ, восторгъ; s'élancer, броситься, стремиться.
Élargir, расширять, выпускать; -gissement.
Élection, избраніе, выборъ; -teur.
Élégance, пріятность, изящество.
Élément, стихія, элементъ, начала; -taire.
Éléphant, m., слонъ.
Élévation, возвышеніе, высота, возведеніе, благородство; -ver, воспитывать.
Élire, избирать, выбрать.
Élite, отборъ, лучшіе.
Élocution, выраженіе мыслей, слогъ.
Éloge, похвальное слово, слогъ.
Éloigner, отдалять, откладывать.
Éloquent, disert, краснорѣчивый; -ce.
Éluder, увертываться, избѣгать.
Émail, финифтъ, пестрота, эмаль.
Émanation, истеченіе, испареніе.
Émaner, проистекать, происходить.
Emballer, укладывать.
Embarcation, гребное судно, ботъ.
Embargo, задержаніе судовъ въ портѣ.
Embarquer, посажать на судно.
Embarras, препятствіе, затрудненіе.
Embaumer, бальзамировать.
Embellir, украшать; -llissement.
Emblème, символъ, признакъ.
Embonpoint, дородность.
Embouchure, устье (у рѣки), отверстіе.
Embranchement, стычка, перекрёстокъ.
Embraser, зажигать; (s'), горѣть; -sement.
Embrasser, обнимать, цѣловать, окружать.
Embrasure, бойница, заломъ.
Embrouiller, запутывать, замѣшивать.
Embûche, козни, сѣти, ковъ.
Embuscade, засада; s'embusquer.
Émeraude, f,, изумрудъ.
Émerveiller, удивлять.
Émeute, мятежъ, бунтъ, возмущеніе.
Émier, émietter, мять.
Émigration, выходъ, переселеніе.
Éminence, высота, возвышенность.
Éminent, высокій, видимый.
Émissaire, лазутчикъ, соглядатай.
Emmailloter, пеленать.
Emmener, увести, вывѣсть.
Émoi, попеченіе, забота, безпокойство.
Émolument, прибыль, выгода, жалованье.
Émonder, подрѣзывать, подчищать.
Émotion, движеніе, душевное волненіе.
Émousser, притуплять, ослабѣвать.
Émouvoir, волновать, трогать.
Empailler, переплетать соломою, дѣлать чучело; -llement.
Empaler, сажать на колъ.
Emparer (s'), завладѣть, овладѣть.
Empêcher, препятствовать, мѣшать.
Empeigne, передокъ, (у башмака).
Empester, заражать, навонять.
Emphatique, напыщенный, надутый.
Empiéter (sur), завладѣть чѣмъ.
Empire, власть, царство.
Empirer, дѣлать хуже.
Empirique, площадной лекарь.
Emplacement, мѣсто (пустопорожньее).
Emplâtre, m., пластырь.
Emplette, покупка, закупка.
Emplir, наполнить, набить.
Emploi, употребленіе, должность; -yer.
Empocher, сунуть въ карманъ.
Empoisonner, отравить; -nnement.

Emporté, вспыльчивый, горячій; -tement.
Emporter, уносить, отрывать, овладѣть; l'- sur, одержать верхъ, превзойти.
Empreindre, отпечатывать, впечатлѣвать.
Empressé, старательный, усердный; -sement.
Emprisonnement, тюремное заключеніе.
Emprunt, заёмъ, подложный; -ter.
Émule, соревнователь; -lation.
Encadrer, вставить въ раму; -drement.
Encaisser, укладывать въ ящикъ; rivière, vallée -ée, крутоберегая рѣка.
Enceindre, окружать.
Enceinte, окружность, ограда, зала.
Encens, ладонъ, хвала; -ser.
Enchaîner, посадить на цѣпь; -nement.
Enchanté, волшебный, прелестный.
Enchanter, очаровать, восхищать.
Enchère, аукціонъ, наддача (rabais).
Enclin, e, склонный, преданный (à).
Enclos, ограда; -clore, включать.
Enclume, f., наковальня.
Encombrement, загроможденіе, заваленіе.
Encourager, ободрять, поощрять; -gnement.
Endive, садовый цикорій.
Endommager, повредить.
Endormir, усыпить, заснуть.
Endroit, мѣсто, сторона.
Endurcir, ожесточить, скрѣплять; -cissement.
Énerver, ослабить, разслабить.
Enfanter, выдавать въ свѣтъ, производить.
Enfer, адъ, преисподняя.
Enfermer, запирать, скрывать.
Enfiler, продѣвать, нанизывать.
Enfin, наконецъ, словомъ.
Enflammer, зажигать, воспламенять.
Enfler, надувать, поднимать, пухнуть; -flure, опухоль, гордость.
Enfoncement, проломаніе, углубленіе; -cer, погружать, вонзать, врубаться.
Enfouir, зарывать, скрывать, прятать.
Enfreindre, нарушать, преступать.
Enfuir, убѣжать, уйти.
Engager, закладывать, начинать, убѣждать.
Engeance, порода; исчадіе.
Engin, подъёмъ, снарядъ.
Engloutir, проглотить, глотать.
Engouer (s'), подавиться, пристраститься.
Engourdir, дѣлать онѣмѣлымъ, притуплять.
Engrais, кормъ, удобрительное вещество.
Engrenage, задѣваніе (колесъ).
Enhardir, осмѣливать.
Énigme, загадка; -matique.
Enjambée, шагъ, шаганіе.
Enjeu, ставка.
Enjoué, весёлый, забавный.
Enlèvement, снятіе, уведеніе; -ver, поднимать, снимать, похищать.
Ennemi, врагъ, непріятель; inimitié.
Ennoblir, возвышать.
Ennui, скука, грусть, забота; -yer.
Énorme, огромный, чрезмѣрный; -mité.
Enquête, изслѣдованіе, справка.
Enraciner, укоренять.
Enragé, бѣшенный, яростный.
Enrégistrer, вносить въ роспись.
Enrhumer, причинить насморкъ.
Enrichir, обогатить, украшать.
Enrôler, вербовать, набирать.
Enroué, охриплый; -enrouement.
Ensanglanter, окровавить.
Enseigne, f., признакъ, вывѣска, знамя; m, прапорщикъ, мичманъ.
Enseignement, обученіе, преподаваніе.
Ensemble, adv., вмѣстѣ.
Ensemencer, засѣвать, обсѣменять.
Ensevelir, завертывать въ саванъ.
Entamer, надрѣзывать, задѣвать.
Entasser, класть въ кучу.
Entendre, слышать, понимать.
Enterrement, похороны; terrer.
Entêté, упрямый; -tement.
Enthousiasme, восторгъ, восхищеніе.
Entier, цѣлый; -ment, совсѣмъ.
Entonner, запѣвать, пѣть.
Entonnoir, воронка.
Entorse, вывихъ.
Entortiller, завертывать, запутывать.
Entourer, окружить, обводить.
En-tout-cas, m. зонтикъ.
Entrailles, утроба, внутренности.
Entrain, живость.
Entraîner, увлекать, плѣнять.
Entraver, спутать; -trave, путы.
Entrée, f., входъ, въѣздъ.
Entrefaites (sur ces), между тѣмъ.
Entrelacer, вплетать, переплетать.
Entremise, посредничество.
Entrepôt, анбаръ, складочное мѣсто.
Entreprendre, предпринимать, браться.
Entrer, входить, вступать, начинать.
Entretenir, содержать, разговаривать; -tien.
Entrevue, s. f., свиданіе, встрѣча.
Entr'ouvrir, немного отворотить.
Envahir, нападать на что, захватить.
Envelоppe, обёртка; -pper.
Envenimer, отравить, распалять.
Envers, къ, изнанка; - et contre tous, противъ всѣхъ; à l'-, на изнанку.
Envi à l', adv. наперерывъ, взапуски.
Envie, зависть, желаніе; -vier, завидовать.
Environ, около; p., окрестности.
Envisager, смотрѣть въ лицо.
Envoi, посылка, пересылка; -yer.
Envoler (s'), улетѣть.
Épagneul, болонка.
Épais, -sse, толстый, густой.
Épanouir (s'), распускаться; -ssement.
Épargner, щадить, сберегать; -gne, s. f.
Éparpiller, разсыпать.
Épaté, nez épaté, приплюснутый носъ.
Épaule, плечо; -lette, погонъ.
Épave, морскіе выкидки.

Épée, шпага, мечь, военная служба.
Éperdu, изумленный, внѣ себя.
Éperon, шпора, бодецъ, шекъ.
Épervier, голубятникъ.
Éphémère, однодневный, поденка.
Épi, колосъ.
Épicier, -ère, бакалейный торговецъ.
Épidémie, повальная болѣзнь.
Épiderme, верхная кожица.
Épier, подсматривать.
Épieu, охотничье копье, рогатина.
Épinards, шпинатъ.
Épine, терновникъ, игла, шипъ, спина.
Épingle, булавка, шпилька.
Épitaphe, надгробіе.
Éploré, заплаканный.
Éplucher, чистить, шелушить.
Éponge, губка; spongieux, губчатый.
Épouser, жениться, приставать; époux, -se.
Épousseter, чистить метёлкою.
Épouvanter, ужасать, пугать; -table.
Éprendre (s'), плѣняться страстью.
Épreuve, опытъ, испытаніе; à l'-, на пробу.
Épris, влюбленный въ кого.
Éprouver, испытать, пробовать.
Épuiser, истощать; -sement.
Épurer, очистить; -ration.
Équestre (statue), конная статуя.
Équilibre, m., равновѣсіе.
Équinoxe, m, равноденствіе.
Équiper, снаряжать, снабжать; -pement.
Équité, справедливость; -table.
Équivalent, равностоящій.
Équivoque, двусмысленный, сомнительный.
Érable, m., клёнъ.
Ériger, воздвигать, учреждать; érection.
Ermitage, пустыня, эрмитажъ.
Errer, скитаться, бродить.
Erreur, заблужденіе, ошибка.
Érudit, ученый; -dition,
Éruption, изверженіе, сыпь.
Érysipèle, m., рожа.
Escabeau, belle, скамейка.
Escalade, приступъ, взлѣзаніе воровское.
Escalier, лѣстница, крыльцо.
Escarbot, жукъ, карапузикъ.
Escargot, улитка.
Escarmouche, стычка, схватка.
Escarpé, утесистый, крутой.
Esclavage, рабство, неволя; -ve.
Escopette, f., родъ карабина.
Escorte, f., конвой, прикрытіе; -ter.
Escrime, f, фехтованіе.
Escroc, плутъ, мошенникъ; -quer.
Espace, пространство, продолженіе.
Espalier, шпалерникъ.
Espèce, видъ, порода, родъ; -s, деньги.
Espérance, надежда; -rer, espoir.
Espiègle, рѣзвый, шалунъ.
Espion, -ne, шпіонъ, лазутчикъ.
Esplanade, площадь, эспланада.
Esprit, m., духъ, разумъ, умъ; reprendre ses -s, приходить въ себя, опомниться.
Esquif, m., челнокъ, яликъ.
Esquinancie ou angine, жаба.
Esquiver, избѣгать; s'- уйти украдкою.
Essai, опытъ, проба, образчикъ; -yer.
Essaim, m., рой, множество народа.
Essentiel, существенный; -ce, -ство.
Essieu, ось.
Essor, пареніе, полётъ, воля.
Essoufflé, запыхавшійся.
Essuie-main, m., полотенце.
Essuyer, утирать, осушить, сносить.
Est, m., востокъ.
Estampe, эстампъ, картина.
Estimable, достойный почтенія.
Estime, f., почтеніе, уваженіе; -er.
Estomac, желудокъ, грудина.
Estropié, изувѣченный.
Esturgeon, осётръ, бѣлуга.
Étable, стойло, хлѣвъ.
Établir, основать, установить.
Étain, олово; étamer, лудить.
Étaler, выставлять товары, хвастать.
Étancher, остановить теченіе.
Étang, прудъ.
Étape, мѣсто складки, отдыха.
État, состояніе, государство, штатъ.
Étau, тиски съ винтами.
Étayer, подпирать, подкрѣплять; étai.
Été, лѣто.
Éteignoir, гасильникъ.
Éteindre, погасить, потушить.
Étendard, m., штандартъ, знамя.
Étendre, растягивать, распространить.
Étendue, пространство, протяженіе.
Éternel, превѣчный Богъ, вѣчный.
Éternuer, чихать; -nument.
Étinceler, сверкать, блистать.
Étincelle, искра.
Étioler (s'), худо расти, чахнуть.
Étique, чахотный, чахлый.
Étiquette, ярлычекъ, обрядъ, надпись.
Étoffe, матерія, ткань, званіе.
Étoile, звѣзда, участь; à la belle -, подъ открытымъ небомъ.
Étonner, удивить, изумить.
Étouffer, задушить, скрыть, заглушать.
Étoupe, пакля, пенька.
Étourderie, безразсудство, вѣтрянность.
Étourdissant, оглушающій; -dir.
Étourneau, скворецъ, вѣтрянный юноша.
Étrange, странный, чудный.
Étranger, -ère, иностранецъ, чужой.
Étrangler, удавить, удушить.
Être, s. m., существо, тварь, человѣкъ.
Étreindre, сжать, обнимать; -treinte.
Étrenne, подарокъ въ новый годъ.
Étrier, стремя, подпертокъ.
Étrille, скребница; -ller.
Étroit, тѣсный, узкій, скудный.

Étude, ученіе, упражненіе; -dier.
Étui, готовальня, футляръ, игольникъ.
Étuve, потовая баня, сушильная печка.
Évacuer, испражнять, очищать, выводить.
Évader (s'), уйти, убѣжать.
Évaluer, оцѣнять, изчислять; -luation.
Évanouir (s'), обмирать, изчезать; -ssement.
Évaporer (s'), испариться; -ration.
Évasion, побѣгъ, бѣгство.
Évêché, епископство; Evêque.
Éveiller, разбудить; subs. éveil.
Événement, событіе, случай.
Évent, tête à l'-, вѣтрянникъ.
Éventail, опахало, вѣеръ.
Éventuel, предварительный, случайный.
Évertuer (s'), стараться.
Évidence, очевидность, явность; -dent.
Éviter, избѣгать, обходить.
Évolution, эволюція, развитіе.
Évoquer, вызывать духовъ; évocation.
Exaction, взысканіе, лихоимство.
Exactitude, точность; exact, e.
Exagérer, преувеличивать; ration.
Exalter, превозносить похвалами (extase).
Examiner, испытать, смотрѣть на кого.
Exaspérer, раздражать до крайности.
Exaucer, услышать, внимать моленію.
Excavation, вырытіе, рытвина.
Excédant, излишній, остаточный.
Excéder, превосходить, измучивать, надоѣдать.
Exceller, превосходить, отличаться; -lent.
Excepté, изключая, кромѣ; ter.
Excès, m., чрезмѣрность, излишество, обида; à l'-, чрезмѣрно.
Exciter, возбуждать, ободрять.
Exclamation, восклицаніе.
Exclure, исключить; sion.
Excommunier, отлучить отъ церкви.
Excroissance, наростъ, шишка.
Excursion, прогулка, набѣгъ.
Excuse, извиненіе; -ser, -ниться.
Exécrable, мерзкій, скверный; -crer.
Exécuter, совершать, исполнять.
Exemplaire, примѣрный, образцовый.
Exemple, примѣръ, образецъ.
Exempt, свободный, уволенный; tion.
Exercer, упражнять, заниматься; -cice.
Exhalaison, испареніе запахъ.
Exhaler, испускать пары, изливаться.
Exhorter, увѣщать, убѣждать; -tation.
Exhumer, выкопать, вырыть мертвое тѣло.
Exiger, взыскать, требовать; -gence.
Exigu, малый, мелкій, скудный.
Exil, ссылка, изгнаніе; -ler.
Existence, существованіе, бытіе.
Exorbitant, непомѣрный.
Exorciser, заклинать (бѣса), увѣщевать.
Expansion, разширеніе, откровенность.
Expatrier, изгнать изъ отечества.
Expectative, ожиданіе.
Expédient, средство, способъ; il est-, полезно.
Expédier, отправить, оканчивать.
Expérience, опытъ, испытаніе.
Expert, весьма знающій, знатокъ.
Expier, очистить грѣхи, искупить.
Expiration, истеченіе срока, выдыханіе.
Expirer, издыхать, умирать, оканчиваться.
Explicite, ясный, понятный.
Expliquer, изъяснять, учить, переводить.
Exploit, подвигъ, повѣстка.
Exploitation, пользованіе, добываніе.
Explorer, изслѣдывать, разсматривать.
Explosion, взрывъ, вспышка.
Exportation, вывозъ, отпускные товары.
Exposer, представить, изъяснить, подкинуть.
Exprès, -esse, именной, точный, нарочный.
Expressif, выразительный; -sion, -женіе.
Exprimer, выжимать, выражать.
Expropriation, отнятіе собственности.
Expulser, выгнать, изгонять.
Exquis, превосходный отличный.
Extase, восхищеніе, восторгъ.
Extension, протяженіе, распространеніе.
Exténuer, изнурить, ослабить.
Extérieur, -re, наружный, внѣшній.
Exterminer, истреблять, погублять; -nation.
Externe, приходящій ученикъ.
Extinction, погашеніе, выморъ, потеря.
Extirper, искоренять, вырывать.
Extorquer, вымучить, вынуждать.
Extraire, добывать, поднимать (руду); -arith, извлекать; -action, происхожденіе.
Extraordinaire, чрезвычайный, чудный.
Extravagance, сумасбродство, нелѣпость.
Extrême, чрезмѣрный, крайній.
Extrémité, край, конецъ; être à l'-, быть при смерти.
Exubérant, -e, излишній, избыточный.
Exultation, ликованіе, трепетаніе отъ радости.
Ex-voto, приношеніе по обѣту.

F.

Fable, басня, fabuleux, вымышленный.
Façade, фасадъ, передняя сторона.
Face, лице, поверхность.
Facétie, шутка; -tieux, забавный.
Fâcher, сердить, гнѣвить.
Facile, легкій, нетрудный; -lité.
Façon, обдѣлка, покрой, работа; -s, pl. чины, церемоній; sans-, безъ чиновъ; de-que, такъ что; en aucune-, никакъ.
Facteur, m. мастеръ, письмоносецъ.

Factice, искусственный, выдуманный.
Factieux, мятежный, возмутительный.
Faction, стояніе на караулѣ, заговоръ.
Factionnaire, часовой, караульный.
Factum, изложеніе дѣла.
Faculté, способность, сила, даръ, право.
Fade, невкусный, глупый; se sentir le cœur-, чувствовать тошноту; -deur.
Fagot, пукъ, прутьевъ, вязанка, вздоръ.
Faible, слабый, безсильный, страсть.
Faillir, проступаться, едва не случаться.
Faillite, несостоятельность.
Faim, голодъ, алчность.
Faine, буковый орѣхъ.
Fainéant, -e, лѣнивый, лѣнивецъ; -tise.
Faire, дѣлать, сочинять, производить.
Faisan, фазанъ.
Faisceau, пукъ, связка, пукъ прутьевъ сѣкирою.
Fait, дѣло, дѣяніе, приключеніе; de-, во истину; si-, да, напротивъ.
Faîte, m. верхъ, вершина.
Fait-exprès, s. m. умышленное дѣло.
Faix, ноша, бремя; porte-, дрягиль.
Falaise, утёсъ, крутой берегъ.
Fallacieux, обманчивый.
Falloir, долженствовать; s'en- недоставать.
Falot, большой фонарь; adj. смѣшной.
Falsifier, поддѣлывать; cation.
Fameux, -se, славный, извѣстный.
Familiariser, привыкать.
Familier, коротко знакомый.
Famine, голодъ, безхлѣбица.
Fanatique, изступленный, изувѣрный.
Faner, сушить сѣно, засушивать, помрачать.
Fanfare, игра на трубахъ.
Fanfaron, самохвалъ, хвастунъ; -nade.
Fange, грязь, тина; -geux.
Fantaisie, мечтаніе, воображеніе, воля.
Fantasque, причутливый, странный.
Fantassin, пѣхотинецъ, инфантеристъ.
Fantôme, привидѣніе, призракъ.
Faon, молодой олень.
Farce, начинка, шутка.
Farceur, шутъ, забавникъ.
Fardeau, бремя, тягость.
Farine, мука; farineux, мучной.
Farouche, дикій, суровый.
Fascine, фашина.
Fasciner, ослѣпить, обворожать.
Faste, пышность, чванство, лѣтописи.
Fat, неучтивый, нахалъ.
Fatal, роковой, несчастный.
Fatigant, утомительный, скучный.
Fatigué, усталый.
Fatras, громада, пустяки.
Faubourg, m. предмѣстье, посадъ.
Faucheur, косецъ; -cher, косить.
Faucille, серпъ.
Faucon, соколъ; -nnerie.
Faufiler (se), связываться съ, вкрадываться во.
Faussaire, поддѣльщикъ, шица.
Fausseté, лживость, неправда.
Faute, вина, погрѣшность, ошибка.
Fauteuil, m. кресла.
Fautif, ошибочный, невѣрный.
Fauve, рыжій, бурый; bête-, красный звѣрь.
Fauvette, травникъ, малиновка.
Faux, faulx, f. коса.
Faux, -sse, ложный, поддѣльный; -seté.
Faveur, милость, благосклонность; à la- de, подъ защитою; en- de, въ пользу.
Favorable, благосклонный, милостивый.
Favori, -te, любимый, любимецъ.
Fébrile, лихорадочный.
Fécond, плодоносный; -der, -dation.
Fée, волшебница, фея.
Feindre, притворять, запинаться.
Feinte, притворство, обманъ.
Félicité, блаженство, благополучіе.
Fenaison, сѣнокосъ.
Fendre, колоть, расколоть.
Fenêtre, окно.
Fente, трещина, щель.
Fer, желѣзо, шпага, мечь; p., узы, цѣпи, оковы; -à cheval, подкова.
Fer-blanc, m. жесть.
Férir (sans coup), безъ боя.
Fermage, плата за аренду.
Ferme, твердый, плотный.
Ferme, аренда, ферма; -mier, откупчикъ.
Fermenter, v.n. бродить; -tation, броженіе, волненіе; -ment, закваска.
Fermer. запирать, затворить.
Fermeté, твёрдость, непоколебимость.
Fermeture, запоръ, засовъ, запираніе.
Fermier, m, арендаторъ, откупщикъ.
Féroce, свирѣпый, лютый; -cité.
Ferrer, оковать, подковать.
Férule, паля, ферула.
Fervent, горячій, ревностный.
Ferveur, усердіе, ревность.
Festin, пиръ, пиршество.
Fête, f. праздникъ, празднество.
Fétide, вонючій, смрадный.
Fétu, соломина.
Feu, огонь; f. дворъ, дымъ.
Feu, feue, покойный, умершій.
Feuillage, листье, листва.
Feuille, листъ.
Feuillet, листокъ; -ter.
Feutre, войлокъ, шерсть.
Fève, бобъ.
Fi! тфу! faire-, презирать.
Fiacre, фіакръ, извощикъ.
Fiançailles, обрученіе, сговоръ.
Fiancé, женихъ, невѣта.
Ficelle, снурокъ, верёвочка.
Fichu, косынка; adj. мерзкій.
Fiction, вымыселъ, ложь; -tif.
Fidèle, вѣрный, точный; -délité.
Fief, помѣстье, ленъ.

Fiel, жёлчь; злоба, ненависть.
Fier, ère, гордый, надменный.
Fier, повѣрять, поручать.
Fièvre, лихорадка, горячка; -vreux.
Figer, застужать, сгущать.
Figue, винная ягода.
Figure, образъ, видъ, фигура.
Fil, волокно, нить, связь.
Filature, прядильный заводъ.
File, рядъ людей или вещей; à la-, гусемъ.
Filer, прясть, сучить, убираться.
Filet, ниточка, сѣти, филей.
Filière, винтовальня, рядъ.
Filleul, -e, крестникъ, -ица.
Filon, жила рудная.
Filou, плутъ, мошенникъ.
Filtre, цѣдилка; -trer, цѣдить.
Fin, конецъ, окончаніе, предметъ.
Fin, тонкій, мелкій, хитрый.
Finaud, лукавый въ мелочахъ.
Finesse, тонкость, хитрость.
Fiole, стклянка, баночка (flacon).
Firmament, твердь небесная, небо.
Fisc, государственная казна.
Fissure, f. щель, трещина.
Fixe, твердый, неподвижный, постоянный.
Fixer, прикрѣпить, назначать.
Flagellation, f. бичеваніе, сѣченіе.
Flageolet, дудка, свирѣль.
Flagrant, en-, délit, въ самомъ дѣйствіи.
Flair, чутье собаки, нюхало.
Flamme, пламя; -mbeau, факелъ.
Flan, лепёшка, блинъ, аладьи.
Flanc, бокъ, сторона; se battre les-, стараться по пустому.
Flâner, бродить, шататься.
Flanquer, фланкировать, прикрывать съ боку.
Flatter, льстить, ласкать; -tterie.
Fléau, молотило, коромысло у вѣсовъ, бичъ.
Flèche, стрѣла, шпицъ.
Fléchir, приклонить, сгибать, склонять.
Flegme, мокрота, хладнокровіе.
Flétri, вялый, завялый; -ssure.
Flétrir, вялымъ дѣлать, ослаблять.
Fleur, цвѣтъ, цвѣтокъ; -rir.
Fleuret, рапира.
Fleuron, цвѣтокъ, узорочье.
Flexibilité гибкость.
Flibustier, морской разбойникъ.
Flocon, клокъ, хлопокъ.
Florissant, процвѣтающій.
Flot, волна, толпа, плотъ.
Flotter, плыть, плавать, развѣваться.
Fluet, нѣжный, слабаго сложенія.
Fluide, текучій; -dité.
Flux, приливъ моря.
Fluxion, флюсъ, простудная опухоль.
Foi, вѣра, законъ, религія.
Foie, печень.
Foin, сѣно.
Foire, ярмарка.
Fois, разъ; à la-, разомъ, вмѣстѣ.
Foison, изобиліе, à foison, изобильно.
Folâtre, рѣзвый, забавный; -trer.
Folie, безумство, сумасшествіе.
Fomenter, припаривать, примачивать.
Foncé, -ée, тёмный.
Fonction, должность, служба.
Fond, дно, глубина; à-, глубоко.
Fondant, сочный, тающій во рту.
Fondation, основаніе, учрежденіе.
Fondement, основаніе, фундаментъ.
Fonder, основать, учредить.
Fondre, лить; плавить, таять, нападать.
Fonds, земля, деньги, имѣніе.
Fontaine, ключъ, источникъ.
Fonts, (de baptême), купѣль.
Forçat, каторжникъ.
Force, крѣпость, сила, adv. много.
Forcené, бѣшеный, неистовый.
Forcer, ломить, разбить, портить, принуждать.
Forer, просверлить, пробуравить, -rage.
Forestier, лѣсной, лѣсничій.
Forêt, f., лѣсъ, дубрава; foret, m., буравъ.
Forfait, злодѣяніе, преступленіе.
Forfanterie, обманъ, хвастовство.
Forge, кузница.
Formaliser, (se) оскорбляться.
Formation, образованіе, составленіе.
Forme, образъ, видъ.
Formel, точный, именной.
Formidable, страшный, грозный.
Fort, крѣпкій, сильный, густой.
Fort, сила, крѣпость; -teresse.
Fortification, укрѣпленіе.
Fortifier, укрѣплять, оградить.
Fortuit, случайный, нечаянный.
Fortune, случай, счастіе, имѣніе.
Fosse, яма, могила, ровъ.
Fossette, ямка, ямочка.
Fossile, m. ископаемое.
Fossoyeur, могильщикъ.
Fou, folle, безумный, дурацкій.
Foudre, перунъ, молнія; s. m. грозный завоеватель, фудеръ (бочка); -droyer.
Fouet, плеть, кнутъ, бичь, хлыстъ.
Fougue, ярость, вспыльчивость; -gueux.
Fouiller, взрывать, обыскивать, рыться.
Fouine, каменная куница.
Foule, толпа, куча; en-, толпою.
Fouler, мять, намять, угнетать, попирать.
Foulon, сукновалъ; moulin à- (валяльная).
Four хлѣбная печь, печь.
Fourbe, хитрый, лукавый.
Fourbu, ue, разбитый ногами.
Fourche, вилы; -chette, вилка.
Fourgon, фура, повозка, кочерга.
Fourmi, муравей; -lière.
Fournaise, большая печь, горнило.
Fourneau, печь, печка.
Fournir, снабдить, доставить.
Fourrage, кормъ для лошадей.

Fourré, чаща, кустарники, подбитый мѣхомъ.
Fourreau, ножны.
Fourrer, прятать, вводить; se -, шнырять.
Fourreur, скорнякъ, мѣховщикъ.
Fourrure, мѣхъ, шуба.
Fourvoyer, сбить съ дороги.
Fracas, трескъ, шумъ; -sser, раздроблять.
Fracture, разломъ; -tion, дробь, часть.
Fragile, ломкій, хрупкій, бренный; -gilité.
Fragment, отломокъ, отрывокъ.
Frai, метаніе икры.
Fraîcheur, прохлада, свѣжесть.
Frais, fraîche, свѣжій; adv. недавно; prendre le frais, итти на чистый воздухъ.
Frais, издержки, расходы (dépenses).
Fraise, земляника, клубника; -sier.
Framboise, малина; -sier.
Franc, вольный, свободный, искренній.
Franchir, перескакивать, преодолѣвать.
Franchise, вольность, откровенность.
Frange, бахрома, мохры.
Frappant, удивительный.
Frapper, ударить, бить, поражать.
Fraterniser, жить по братски.
Fraude, обманъ, контрабанда; -der.
Frayer, пробивать (дорогу); икриться.
Frayeur, страхъ, ужасъ.
Fredonner, пѣть въ полголоса
Frein, удило, уздечка, узда (bride)..
Frêle, хрупкій, ломкій, слабый.
Frelon, шершень, трутень (bourdon).
Freluquet, вѣтряникъ, пустая голова.
Frémir, содрогаться, шипѣть; -ssement.
Frêne, ясень.
Frénésie, бѣшенство, сумасшествіе.
Fréquemment, часто, многократно.
Fréter, отдать въ наемъ, нагружать корабль.
Frétillant, трепещущій, безпокойный.
Frétin, мелюзга, мелкая рыба.
Friable, рыхлый, разсыпчатый.
Friand, -e, лакомый, вкусный; -dise.
Fricasser, va, поджарить на сковородѣ изрубленное мясо.
Friction, треніе, втираніе; -nner.
Frileux, зябкій, зиобкій.
Frimas, иней, изморозь; -me, видъ.
Fringant, рѣзвый, проворный, горячій.
Fripon, -nne, плутъ, плутовка.
Frire, пряжить, жарить въ маслѣ.
Frisé, завитый, кудрявый.
Frisson, озноб, дрожь.
Frisure, прическа, завивка.
Friture, пряженіе, жареніе на сковородѣ.
Frivole, суетный, пустой; lité.
Froc, клобукъ, монашеская ряса.
Froid, холодъ, стужа, морозъ.
Froisser, стирать, оскорблять; -ssement.
Frôler, задѣть, слегка прикасаться къ чему.
Froment, пшеница.
Froncer, хмурить, морщить.
Fronde, праща, фронда, шибалка.
Front, чело, лобъ, лицё, фронтъ; de-, съ лица.
Frontispice, лицё зданія; -ton.
Frotter, тереть, натирать; -tteur.
Fructifier, приносить плодъ.
Fructueux, плодоносный, полезный.
Frugal, умѣренный, простой; -lité.
Fruit, плодъ, овощь, выгода.
Fruste, стёршійся (о монетѣ, камнѣ).
Frustrer, лишать, проводить.
Fuir, бѣжать; fugitif, fuite.
Fulminant, гремящій, грозный.
Fumée, дымъ, копоть, паръ, суета.
Fumer, дымиться, куриться.
Funèbre, погребальный, похоронный.
Funérailles, погребеніе, похороны.
Funeste, гибельный, пагубный.
Fur, (au fur et à mesure), по мѣрѣ.
Fureter, рытся, копаться; -ret, хорёкъ.
Fureur, бѣшенство, ярость; -ribond.
Furie, ярость, свирѣпость, фурія.
Furieux, бѣшеный, лютый.
Furtif, скрытый, тайный; -vement, украдкою.
Fuseau, веретено, цѣвка.
Fusée, пряжа, ракета.
Fusil ружье; -ller, разстрѣлять; -llade.
Fût, ложа (ружейная), стержень.
Futaie, высокій лѣсъ.
Futaille, бочка.
Futé, -e, хитрый.
Futile, пустой, ничтожный; -lité.
Futur, будущій, женихъ или невѣста.
Fuyard, бѣгущій, бѣглецъ.

G.

Gabelle, пошлина на соль.
Gâchis, грязь, непріятность.
Gage, закладъ, залогъ, фантъ, жалованье; à -, наёмный.
Gageure, закладъ; -ger.
Gagner, выиграть, добывать.
Gai, весёлый, рѣзвый; -té.
Gaillard, весёлый, бодрый, весельчакъ.
Gain, выигрышъ, прибыль, удача.
Gaîne, ножны, футляръ.
Galant, честный, вѣжливый, милый.
Galanterie, вѣжливость, учтивость, волокитство, подарокъ.
Gale, короста, чесотка; -leux.
Galère, галера, каторжная работа; - fig. мука, трудная работа; vogue la -, пусть будетъ что будетъ! ничего!
Galet, голышъ (камень) (rond et plat).
Galetas, чердакъ, бѣдное жилище.

Galette, хлѣбная лепёшка.
Galimatias, нелѣпица, безсмыслица.
Galop, галопъ, скачъ; -per, скакать.
Gambade, скачёкъ, прыжёкъ; -der.
Gamelle, чаша, бакъ.
Gamin, уличный мальчишка, шалунъ.
Ganache, глупецъ.
Gangrène, гангрена, антоновъ огонь.
Gant, перчатка, рукавица; tier.
Gantelet, наручи, латная рукавица. [вать.
Garant, порука, ручательство; -tir, обезпечи-
Garde f., стража, караулъ, гвардія.
Garde, m., хранитель, стражъ.
Garde-bois, лѣсничій.
Garde-fou (balustrade), перила.
Garde-manger, чуланъ.
Garder, хранить, сохранять, сберегать, на-
Gare, прочь, берегись, станція. [блюдать.
Garenne, загородка для кроликовъ.
Gargariser, полоскать горло; -risme.
Gargote, харчевня, худой трактиръ.
Garni, меблированная квартира; -tier.
Garnir, снабжать, убирать.
Garniture, приборъ, уборъ.
Garrotter, связать, сковывать.
Gascon, -nne, хвастунъ. [матывать.
Gaspillage, мотовство, расточеніе; -ller, про-
Gastrite, воспаленіе желудка.
Gastronome, знатокъ въ кушаньѣ; -mie.
Gâteau, пирогъ.
Gâte-métier, перебойщикъ.
Gâte-sauce, плохой поваръ.
Gâter, испортить, избаловать, гадить.
Gauche, лѣвый, косой, неловкій; -cherie.
Gaufre, вафля.
Gazelle, сайга.
Gazon, дёрнъ; -zonner.
Gazouillement, чириканіе (птицъ); -zouiller.
Géant, исполинъ, велканъ.
Gelée, морозъ, иней; geler, зябнуть.
Gelinotte, рябчикъ, молодка.
Gémeaux, близнецы.
Gémir, стонать, охать, ворковать.
Gemme, f., драгоцѣнный камень.
Gencive, десна.
Gendre, зять; (un beau-fils).
Gêne, пытка, мученіе, нужда въ деньгахъ; être sans gêne, не церемониться.
Gêner, безпокоить, жать, мѣшать.
Général, -e, общій, всеобщій; генералъ.
Généralité, общность, общій видъ.
Génération, родъ, поколѣніе.
Généreux, великодушный, щедрый; -rosité.
Genêt, дрокъ, шильная трава.
Génie, генiй, духъ, ангелъ.
Genièvre, можжевеловая водка; -névrier.
Génisse, телица, тёлка.
Genou, колѣно.
Genre, родъ, порода, образъ, вкусъ.
Gens, люди, слуги, народы.
Gent, народъ, порода.
Gentiane, горечавка, горчанка.
Gentil, le, языческій, язычникъ.
Gentil, милый, любезный; -timent.
Gentilhomme, дворянинъ.
Gentillesse, пріятность, проказы.
Geôle, тюрьма, темница.
Geôlier, тюремщикъ.
Gérant, правящій, управляющій, издатель.
Gerbe, снопъ.
Gerce, платяная моль (teigne).
Gercer, раздирать, треснуть.
Gérer, править, вести; gestion. [зябать.
Germe, зародышъ, источникъ; germer, про-
Geste, тѣло-руко (движеніе), ухватка.
Gibecière, сумка охотничья, яхташъ.
Giberne, патронташъ, лядунка.
Gibet, висѣлица.
Gibier, дичь, дичина; -boyeux, изобильный дичиною; -yer, стрѣлять дичь.
Giboulée, ливень.
Gigantesque, великанскій.
Gigot, ляжка баранья.
Gingembre, инбирь.
Girofle, m., гвоздика; -flée, левкой.
Giron, лоно, нѣдро, колѣни.
Girouette, флюгеръ, вѣтряникъ.
Gisant, e, лежащій, (v. gésir).
Gisement, положеніе, мѣсторожденіе.
Gît, (ci-), здѣсь лежитъ, погребенъ.
Gîte, ночлегъ; жилище; -ter.
Givre, иней, изморозь.
Glace, лёдъ, зеркальное стекло; -cer.
Glacier, ледникъ, ледяная гора; -cial.
Glaçon, льдина, равнодушный человѣкъ.
Glaire, слизь, бѣлокъ яичный.
Glaive, мечъ, верховная власть.
Gland, жёлудь, земляной овѣхъ.
Glaner, собирать колосья жатвы.
Glapir, тявкать, визжать; -ssement.
Glas, звонъ по умершемъ.
Glèbe, f., земля, урочище, поле.
Glissade, скользеніе; -sser, скользить.
Glissoire, катокъ; -sser, -таться.
Gloire, честь, слава; glorifier, славить.
Glorieux, славный, высокомѣрный, гордецъ.
Gloriole, f., тщеславіе (пустое).
Gloser, толковать, хулить.
Glousser, кудахтать, клохтать.
Glouton, -nne, обжора, россомаха; -nnerie.
Glu, птичій клей; -ant, клейкій.
Gobelet, кубокъ, стаканъ.
Gobe-mouche, мухоловка.
Gober, глотать съ жадностію, всему вѣрить.
Godet, кубокъ, бадья, стаканчикъ.
Gogo, vivre à -, жить припѣваючи.
Goguenard, насмѣшливый, шутникъ.
Goinfre, обжора (glouton); -frerie.
Goître, зобъ; -treux.
Golfe, заливъ.
Gomme, камедь, резина. [-s, бѣсить кого.
Gond, крюкъ, петельный крюкъ; mettre hors des

Gonfalon, gonfanon, хоругвь церковная.
Gonfler, надувать, дѣлать гордымъ.
Gorge, горло, шея, узкій проходъ; faire des gorges chaudes, насмѣхаться надъ чѣмъ.
Gorgée, глотокъ, хлѣбокъ.
Gorger, накормить, напоить до сыта.
Gosier, глотка, гортань.
Goudron, смола, варъ, тиръ; -nner.
Gouffre, пучина, пропасть, бездна.
Goujat, грубіянъ.
Goujon, воронка.
Goulot, узкое горло сосуда.
Goulu, обжорливый (goinfre).
Gourdin, дубинка.
Gourmand, обжора; -dise, -рство.
Gourmander, бранить, журить.
Gourmet, знатокъ въ винахъ, лакомка.
Gousset, часовой карманъ.
Goût, вкусъ; -ter, вкушать, одобрять.
Goutte, f., капля, подагра; ne voir -, ни зги не видать; n'entendre -, ничего не понимать.
Gouttière, жёлобъ (кровельный).
Gouvernail, кормило, руль.
Gouvernement, правленіе; -ner, править.
Grabat, дурная кровать, одръ болѣзни.
Grâce, f., милость, прощеніе; - à, благодаря; de -, adv., ради Бога; de bonne -, охотно.
Gracieux, пріятный, милостивый; -sement.
Gradation, постепенность; -duel.
Grade, чинъ, степень.
Gradin, полки лѣсенкою, скамейка.
Grain, зерно, хлѣбъ, немного, ягода
Graine, сѣмя; granuleux, зернистый.
Graisse, сало, жиръ, коломазь; -sser.
Graminée, злаковое растеніе.
Grand, великое, величественное, знатный.
Grandeur, величина, величіе, возможность.
Grandiose, величественный.
Grandir, выrости, подниматься.
Grange, рига, овинъ.
Graphite, черный карандашъ.
Grappe, гроздь, кисть съ ягодами.
Grappin, крюкъ, дрекъ.
Gras, se, жирный, тучный, жиръ (graisse).
Grasseyer, картавить, пришепётывать.
Gratification, награжденіе, подарокъ.
Gratifier, наградить, пожаловать.
Gratis, даромъ, безденежно.
Gratitude, благодарность.
Gratter, скоблить, скрести.
Grattoir, скребецъ, скоблильный ножикъ.
Gratuit, даровой, безденежный; -tement.
Grave, тяжёлый, важный; -vité.
Graver, вырѣзывать, впечатлѣвать, -vure.
Gravier, хрящъ, гравій.
Gravir, взлѣзать, всползать на.
Gravitation, тяготѣніе; -ter.
Gré, воля, произволъ; bon -, mal -, волею или неволею; de son -, произвольно; savoir gré de, быть довольнымъ.
Gréer, оснащивать, вооружать (судно).

Greffe, прививокъ, черенокъ.
Greffier, регистраторъ, актуаріусъ.
Grêle, тонкій, сухопарый.
Grêle, градъ; une - de, множество.
Grêlon, градина; -ler.
Grelot, гремушка, побрякушка.
Grelotter, дрожать отъ стужи.
Grenade, гранатовое яблоко; -dier.
Grenier, житница, чердакъ.
Grenouille, лягушка.
Grès, песчаникъ, точильный камень.
Grève, ровный морской берегъ; faire -, оставлять работу.
Grever, обижать, обременять (charger).
Grièche, (pie -), сорокопутъ, воркунья.
Grief, вредъ, жалоба, убытокъ.
Griffe, коготь, клеймо; -ffer.
Griffonnage, мараніе, каракули.
Grignoter, глодать, грызть.
Gril, рашперъ; griller, жарить.
Grille, рѣшетка; -ller, жарить на рашперѣ.
Grillon, сверчокъ, кузнечикъ.
Grimace, гримасы, кривлянье.
Grimper, карабкаться, взлѣзать.
Grincer (les dents), скрежетать зубами.
Grippe (prendre en), предубѣдиться противъ чего.
Gris, сѣрый, сѣдой; -sâtre.
Griser, напоить до пьяна, сѣрѣть.
Grison, -nne, сѣдой, оселъ.
Grive, сѣрый дроздъ; soûl comme une -, мертвецки пьяный.
Grivois, весёлый, похабный.
Grogner, хрюкать, ворчать.
Groin, рыло свиное, хрюкало.
Grommeler, ворчать, брюзжать.
Gronder, бормотать, гремѣть, ругать.
Gros, толстый, бурный; en -, гуртомъ.
Groseille, смородина, крыжовникъ.
Grossier, толстый, простой, грубый.
Grossir, увеличить, умножать.
Grotesque, гротесковый, смѣшной.
Grotte, пещера, гротъ.
Groupe, m., группа, куча, груда.
Gruau, крупа, каша.
Grue, журавль, m., кранъ.
Gruger, грызть, глотать, ѣсть.
Gué, бродъ; guéable, переходимый въ бродъ.
Guenille, лоскутъ, рубище.
Guenon, мартышка, безобразная женщина.
Guépard, тигрокотъ.
Guêpe, оса; -pier, осиное гнѣздо.
Guère, guères, мало, немного; -rets, поля.
Guérir, лечить, вылечить, избавить отъ чего.
Guérite, будка, свѣтёлка.
Guerre, война, -rier, воинскій, воинъ.
Guerroyer, воевать, сражаться.
Guet, караулъ, стража; être au -, подсматривать.
Guet-apens, навѣтъ, засада, злой умыселъ.
Guêtres, штиблеты.
Guetter, подстерегать, выжидать.
Gueule, зѣвъ, пасть, ротъ.

Gueux, убогій, бѣдный, бездѣльникъ.
Guichet, калитка въ воротахъ, форточка.
Guichetier, тюремный помощникъ.
Guide, путеводитель, проводникъ; f. p., возжи.
Guider, провожать, править.
Guignon, несчастіе, бѣда, неудача.
Guimauve, проскурнякъ.
Guinguette, питейный домъ за городомъ.
Guipure, кружево изъ крученаго шёлка.
Guise, образъ, обычай; en - de, вмѣсто чего; à sa -, по своему.

H.

Habile, способный, искусный; -leté.
Habiller, одѣвать, шить платье.
Habit, платье, одежда; -llement.
Habitable, обитаемый; habiter, -tation.
Habitude, привычка, обычай; -tuel.
Habituer, à, пріучать; (se faire à -).
Hâbler, хвастаться; -blerie.
Hache, топоръ, сѣкира; hacher, рубить.
Hagard, свирѣпый, угрюмый, суровый.
Haie, заборъ, плетень, изгорода, рядъ
Haillon, ветошь, рубище, лоскутье.
Haine, ненависть, отвращеніе.
Haïr, ненавидѣть, не терпѣть.
Haire, f,, власяница, волосяница.
Halage, бечеваніе, тяга бечевою.
Hâle, m., солнечный жаръ, зной; hâler.
Hâlé, загорѣлый, сожжённый солнцемъ.
Haleine, дыханіе, духъ; perdre-, задыхаться.
Haler, тянуть, бечевать; haleur.
Haletant, задыхающійся.
Halle, базаръ, рынокъ.
Hallebarde, бёрдышъ.
Hallier, кустъ, кустарникъ.
Halte, роздыхъ, стоянка; - là, остановись.
Hamac, койка.
Hameau, деревушка.
Hameçon, удочный крючёкъ.
Hampe, древко алебарды.
Hanche, бедра, лядвея.
Hangar, навѣсъ, сарай.
Hanneton, майскій жукъ, вѣтрянникъ.
Hanter, часто посѣщать, обходиться съ кѣмъ.
Happer, хватать, поймать.
Haranguer, говорить рѣчь; -gue, -gueur.
Haras, конскій заводъ.
Harraser, утомлять, измучиватъ.
Harceler, дразнить, утомить.
Harde, f., стадо, дерзкій, пожитки.
Hardi, смѣлый, дерзкій; -diesse.
Hareng, сельдь; -gère; banc de -, юра.
Hargneux, сварливый, угрюмый.
Haricot, турецкіе бобы, фасоль.
Haridelle, кляча.
Harnacher, надѣвать шоры.
Harnais, harnois, конская сбруя, шоры.
Harpon, острога, гарпунъ, багоръ.
Hasard, случай, опасность; au -, наудачу; à tout -, на всякій случай; par -, случайно.
Hâte, поспѣшность; à la -, наскоро; en -, поспѣшно; -tif, ранній.
Hâter, ускорить, торопить.
Hausse, подкладка, повышеніе.
Hausser, возвысить, поднять.
Haussier, играющій на возвышеніе фондовъ.
Haut, высокій, верхній.
Hautain, гордый, надменный.
Hauteur, высота, холмъ, спесь.
Hâve, худощавый, безобразный.
Havre, m., морская гавань, портъ.
Havre-sac, сумка; milit., ранецъ.
Hebdomadaire, еженедѣльный.
Héberger, принимать къ себѣ, угощать.
Hébéter, притуплять умъ.
Hécatombe, стотельчная жертва.
Hélice, спиральная линія; escalier en -, витая лѣстница; pyroscaphe à -, винтовый пароходъ.
Hémisphère, m., полушаріе.
Hémorragie, кровотеченіе.
Hennir, ржать; -ssement.
Héraut, герольдъ.
Herbage, зелень, травы, пажить.
Herbe, трава, злакъ, зеліе.
Herborisation, собираніе травъ.
Hère, pauvre -, бѣднякъ.
Héréditaire, наслѣдственный; -dité.
Hérésie, ересь, расколъ; hérétique.
Hérisser, поднимать, щетинить.
Hérisson, ёжъ, рогатка.
Héritier, наслѣдникъ; -ter, -довать.
Hernie, грыжа, кила, прогрызъ.
Héron, цапля.
Herse, борона; -ser, боронить.
Hésiter, запинаться, колебаться; -tation.
Hétérogène, разнородный.
Hêtre, букъ.
Heur et malheur, счастіе и несчастіе.
Heure, часъ, пора, время; de bonne -, рано; à la bonne -, въ добрый часъ.
Heureux, счастливый, благополучный.
Heurter, толкать, ударять; se -, сталкиваться, ударяться обо что.
Hibou, сова, нелюдимъ.
Hideux, гнусный, мерзкій; -sement.
Hie, ручная баба (орудіе).
Hirondelle, ласточка.
Hisser, поднять (паруса, флагъ).
Histoire, исторія, сказка.
Historiette, сказочка, быль.
Histrion, комедіантъ.
Hiver, зима; -nage, зимованіе.

Hobereau, дворянчикъ.
Hochequeue, m., трясогузка (bergeronnette).
Holà! гей! довольно!
Holocauste, всесожженіе, жертва.
Homard, морской ракъ, гуммеръ.
Homélie, бесѣда, поученіе, скучная рѣчь.
Homicide, убійца, смертоубійство.
Hommage, благоговѣніе, почтеніе.
Homogène, однородный.
Honnête, честный, порядочный, учтивый; teté.
Honneur, честь, честность.
Honni, -ie, безчестный.
Honorable, почётный, достопочтенный.
Honoraire, почётный, плата, жалованье.
Honorer, почитать, чтить.
Honte, стыдъ, безчестіе; -teux.
Hôpital, больница, госпиталь.
Hoquet, иканіе, икота.
Horizon, горизонтъ; -tal.
Horloge, часы большіе; -ger, часовщикъ.
Hormis, кромѣ, опричь, исключая.
Horreur, ужасъ; -rrible, ужасный.
Hors, внѣ, кромѣ; -d'ici, вонъ! прочь!
Hospice, m., богадѣльня, больница.
Hospitalité, гостепріимство; -lier.
Hostilité, непріятельское дѣйствіе; -tile.
Hôte, хозяинъ, гость, житель.
Hôtel, палата, гостинница, большой домъ; - de ville, городская дума.
Hotte, корзина, буракъ, кузовъ.
Houblon, хмѣль.
Houe, мотыка, гребокъ, кирка (hoyau).
Houille, каменный уголь; -lleur.
Houlette, посохъ пастушій.
Houleux, зыбкій, качкій, волнующійся.
Houppe, пучёкъ, хохолокъ, кисть.
Housse, чапракъ, чахолъ.
Houx, остролистникъ.
Hoyau, заступъ, мотыка, кирка (pioche).
Huche, квашня, корецъ.
Huée, шумъ при травлѣ волка, насмѣшка.
Huile, деревянное масло; -leux.
Huis, à - clos, при запертыхъ дверяхъ.
Huissier, придверникъ, каммеръ-фурьеръ.
Huître, устрица.
Humain, человѣческій, милосердый.
Humaniser, укрощать, смягчать; -nité.
Humble, кроткій, смиренный, покорный.
Humecter, смочить, прохлаждать.
Humer, глотать что влажное.
Humeur, влага, мокрота, золотуха, нравъ.
Humide, влажный, сырой; -dité.
Humilier, унижать, оскорблять; -lité.
Humoriste, своенравный, причудникъ.
Hune, марсъ; hunier, марсель, стенга.
Huppe, хохолъ у птицъ; -pé.
Hure, голова кабанья.
Hurlement, вой, плачъ, рыданіе.
Hurler, выть, рыдать.
Hutte, хижина, шалашъ.
Hydrogène, m., водородъ.
Hydromel, мёдъ.
Hymen, бракъ, супружество; -née, m.
Hymne, гимнъ, пѣснь (deux genres).
Hypocrisie, лицемѣріе, ханжество.
Hypothèque, закладъ недвижимаго имѣнія.
Hypothèse, предположеніе, мнѣніе.

I.

Ichthyophage, рыбоѣдъ.
Ici, здѣсь, сюда; - bas, здѣсь на землѣ; jusqu'-, до этихъ поръ.
Idéal, умственный, идеалъ.
Idée, мысль, понятіе, мечта.
Identifier, одиначить, отожествлять.
Idiome, нарѣчіе областное.
Idiot, -e, глупый, глупецъ.
Idolâtre, идолопоклонникъ; -trer, обожать.
If, тисъ.
Ignare, безграмотный, невѣжда.
Igné, огненный.
Ignoble, подлый, неблагородный, низкій.
Ignominie, безчестіе, поношеніе.
Ignorance, невѣжество, незнаніе.
Ignoré, неизвѣстный, скрытый.
Ile, островъ.
Illégal, незаконный; -lité.
Illettré, неучёный, некнижный.
Illicite, непозволенный.
Illimité, неограниченный.
Illisible, нечёткій; -ment, adv.
Illuminer, освѣщать, просвѣщать.
Illusion, призракъ, обманъ, мечта; -soire.
Illustration, слава, блескъ.
Illustre, знаменитый, славный.
Illustrer, прославлять, отличать.
Image, изображеніе, образъ.
Imaginable, вообразимый; -giner.
Imbécile, глупецъ, слабоумный; -cillité.
Imberbe, безбородый.
Imbiber, напоить, смачивать.
Imbu, напоенный, наполненный.
Imiter, подражать, походить; -tation.
Immanquable, неминуемый.
Immédiat, непосредственный; -tement.
Immémorial, незапамятный.
Immense, безмѣрный; -sité.
Immersion, погруженіе въ воду; -ger.
Immeuble недвижимый, -ое.
Imminent, предстоящій.
Immobile, неподвижный; -bilité.
Immoler, приносить въ жертву.
Immoral, безнравственный; -lité.

Immortaliser, увѣковѣчить: -talité.
Immortel, безсмертный, вѣчный, сухоцвѣтъ.
Immuable, неизмѣнный.
Impair, нечётный, нечетъ.
Impalpable, неосязаемый.
Impardonnable, непростительный.
Impartial, безпристрастный; -tialité.
Impasse (cul-de-sac), глухая улица.
Impassible, хладнокровный; -bilité.
Impatience, f., нетерпѣливость; -tient.
Impatienter, выводить изъ терпѣнія.
Impayable, безцѣнный, презабавный.
Imperceptible, непримѣтный.
Impérieux, повелительный, величавый.
Impérissable, нетлѣнный, негибнущій.
Imperméable, непромокаемый водою.
Impertinence, грубость, дерзость; -tinent.
Imperturbable, непоколебимый.
Impétueux, стремительный, буйный.
Impie, нечестивый, -piété, нечестіе.
Impitoyable, немилосердный.
Implacable, неумолимый.
Impliquer, запутывать, замѣшивать.
Implorer, умолять, вымаливать.
Impoli, неучтивый, -litesse, -вость.
Impopularité, нелюбовь народная.
Importance, важность, значительность.
Importation, привозные товары, ввозъ.
Importer, ввозить, привозить; il importe, слѣдуетъ; n'importe, нужды нѣтъ.
Importun, докучливый; -nité, докуча.
Imposant, внушающій почтеніе, важный.
Imposer, налагать, возлагать, внушать почтеніе; en -, обманывать, лгать.
Impossibilité, невозможность; -ssible.
Imposteur, обманщикъ, самозванецъ.
Impôt, налогъ, подать.
Impotence, увѣчье; -tent, увѣчный.
Imprécation, проклятіе, проклинаніе.
Imprégner, напаивать, напитать.
Imprenable, неприступный, неодолимый.
Impression, натискъ, печать, впечатлѣніе; -nnable, чувствительный.
Imprévoyance, неосмотрительность; -yant.
Imprimer, напечатать, впечатлѣть.
Improbable, невѣроятный.
Improviste (à l'), нечаянно, внезапно.
Imprudence, неосторожность; -dent.
Impudence, безстыдство, -dent, -te.
Impuissance, безсиліе, немощность; -ssant.
Impulsion, толканіе, побужденіе.
Impunément, ненаказанно, безвредно.
Impur, нечистый; -reté.
Imputer, обвинять, винить; -tation.
Inabordable, неприступный, недоступный.
Inaction, бездѣйствіе, праздность.
Inadvertance, недосмотръ.
Inaltérable, неизмѣняемый.
Inamovible, безсмѣнный; -bilité.
Inanimé, бездушный, неодушевленный.
Inaperçu, непримѣтный.
Inattendu, неожиданный.
Inaugurer, освящать, открывать (памятникъ).
Incalculable, неисчётный.
Incapable, неспособный, немогущій; -cité.
Incarcérer, посадить въ тюрьму.
Incarnat, тѣльной цвѣтъ, алый.
Incartade, обида, шалости.
Incendiaire, зажигатель, возмутитель.
Incendie, пожаръ, смута; -dier.
Incertain, сомнительный, неизвѣстный.
Incessamment, немедленно, безпрестанно.
Incident, m., приключеніе, затрудненіе.
Incisif, рѣзкій, колкій.
Incision, надрѣзъ, нарубка, насѣчка.
Inclinaison, наклоненіе, склоненіе.
Incliner, наклонить; s'-, клониться; -nation.
Inclus, -se, включенный.
Incohérence, несвязность; -hérent.
Incommode, непокойный, неудобный; dité.
Incommoder, безпокоить, докучать.
Incompétent, не въ правѣ, неспособный.
Incomplet, неполный, недостаточный.
Inconcevable, непонятный; -stant.
Inconduite, дурное поведеніе, безпутство.
Inconnu, незнакомый, неизвѣстный.
Inconséquence, безразсудство.
Inconsolable, неутѣшимый.
Inconstance, непостоянство.
Incontestable, неоспоримый.
Inconvenance, неблагопристойность.
Inconvénient, неудобство, затрудненіе.
Incorporer, присоединять, вмѣщать.
Incorrect, неисправный, ошибочный.
Incorrigible, неисправимый.
Incorruptible, нетленный, неподкупной.
Incrédule, недовѣрчивый, невѣръ; -lité.
Incriminer, обвинять.
Incroyable, невѣроятный.
Incruster, обкладывать, покрывать.
Incubation, сидѣніе на яйцахъ.
Inculper, винить, обвинять; -pation.
Inculquer, вперять, внѣдрять.
Inculte, невоздѣланный, необразованный.
Incurable, неизлѣчимый.
Incurie, нерадѣніе, безпечность.
Incursion, набѣгъ, поѣздка (invasion).
Indécis, нерѣшённый; indécision.
Indemnité, вознагражденіе, удовлетвореніе.
Indépendamment, независимо; -de, не смотря на что, кромѣ, сверхъ, безъ чего.
Indépendance, независимость; -dant.
Indestructible, неразрушимый; -bilité.
Indicible, неизъяснимый, невыразимый.
Indifférence, равнодушіе, хладнокровіе.
Indifférent, беззаботный, маловажный.
Indigence, бѣдность; -gent.
Indigène, туземецъ, уроженецъ.
Indigeste, желудкомъ несваримый.
Indignation, негодованіе, досада.
Indigne, недостойный, стыдный.
Indigner, раздражать; s'-, негодовать.

Indiquer, указывать, показать; -cation.
Indirect, непрямой, посторонній.
Indiscrétion, нескромность, болтливость; -cret.
Indispensable, -ée, необходимый.
Individu, существо, лицё; -el, отдѣльный.
Indolence, безпечность, лѣность; -lent.
Indomptable, неукротимый.
Indubitable, несомнительный.
Induire, вводить, заключить.
Indulgence, снисхожденіе, отпущеніе; -gent.
Industrie, искусство, промыселъ; -eux.
Inébranlable, непоколебимый.
Inédit, ненапечатанный, неизданный.
Ineffable, неизреченный.
Inégal, неровный, негладкій.
Ineptie, нелѣпость, глупость; inepte.
Inépuissable, неистощимый.
Inerte, бездѣйственный; -tie.
Inesperé, -ée, неожиданный.
Inévitable, неизбѣжный, неминуемый.
Inexactitude, неточность; inexact.
Inexcusable, неизвинительный.
Inexorable, неумолимый.
Inexpérimenté, неопытный.
Inexpugnable, непреоборимый.
Inextricable, чего нельзя распутать.
Infaillibilité, безошибочность; -llible.
Infâme, безчестный, скверный; -mie.
Infatigable, неутомимый.
Infatuer (s') de, пристраститься къ кому.
Infect, вонючій, зараженной.
Inféoder (s'), заводить связь съ кѣмъ.
Inférer, выводить заключеніе изъ чего.
Inférieur, низшій, меньшій.
Infériorité, подчиненность, низость.
Infernal, адскій, несносный.
Infester, разорять, мучить.
Infidèle, невѣрный, вѣроломный; délité.
Infiltrer (s'), процѣживаться; -tration.
Infime, самый низшій.
Infini, безконечный; -nité.
Infirme, дряхлый, немощный, слабый.
Infirmer, уничтожить, ослаблять.
Infirmerie, больница.
Infirmité, дряхлость, слабость, бренность.
Inflammabilité, воспламеняемость.
Inflexibilité, негибкость, непреклонность.
Infliger, опредѣлить, налагать наказаніе.
Influence, вліяніе, дѣйствіе (на что).
Information, справка, освѣдомленіе.
Informe, безобразный.
Informer, увѣдомлять, извѣщать.
Infortune, несчастіе, бѣда; -né.
Infracteur, нарушитель (законовъ).
Infranchissable, непроходимый.
Infuser, настаивать, наливать; -sion.
Ingambe, проворный, расторопный.
Ingénieux, замысловатый, остроумный.
Ingénu, откровенный, простодушный.
Ingérer (s'), мѣшаться, вмѣшиваться.
Ingrat, неблагодарный, безплодный; -titude.
Ingrédient, снадобье.
Inhabitable, неспособный къ обитанію.
Inhérent, безотдѣльный, сосуществующій.
Inhumain, безчеловѣчный; -manité.
Inhumer, похоронить; -mation.
Inimitié, вражда, злоба (hostilité).
Inique, неправедный: -quité.
Initial, начальная буква.
Initiative, начало, первенство.
Initier, посвящать (въ таинства), обучать.
Injonction, повелѣніе, приказъ.
Injure, обида, оскорбленіе; -rieux.
Injuste, несправедливый; -tice.
Inné, врожденный.
Innocence, невинность, простодушіе; -cent.
Innocuité, безвредность.
Innombrable, безчисленный.
Innovation, нововведеніе; -ver.
Inoculer, прививать (оспу).
Inodore, непахучій, безъ запаха.
Inondation, наводненіе, вторженіе; -der.
Inopportun, несвоевременный.
Inouï, -ïe, неслыханный.
Inqualifiable, неопредѣлимый.
Inquiet, безпокойный; -tude.
Insalubre, нездоровый; -brité.
Insatiable, ненасытный; -bilité.
Inscrire, вписать, вписывать; -ption.
Insecte, насѣкомое; pl., гады.
Insensé, безумный, сумашедшій.
Insensibilité, нечувствительность; sible.
Inséparable, неразлучный.
Insérer, включить, вмѣщать; -insertion.
Insidieux, коварный, лукавый.
Insigne, знаменитый.
Insignes, m., знаки отличія, орденскіе.
Insignifiant, незначительный.
Insinuation, вкрадчивость, внушеніе.
Insipide, безвкусный, нелѣпый; -dité.
Insister, (sur), настоять на чемъ.
Insociabilité, необходительность; -ble.
Insolence, наглость, заносчивость; lent.
Insolite, необыкновенный.
Insolvabilité, несостоятельность; -vable.
Insomnie, безсонница.
Insondable, непостижимый.
Insouciance, безпечность, беззаботность.
Inspiration, вдыханіе, внушеніе.
Inspirer, внушать, вдыхать.
Instabilité, непостоянство.
Installation, введеніе въ должность.
Installer (s'), помѣщаться, заводиться домомъ.
Instamment, настоятельно.
Instance, настояніе, неотступное прошеніе.
Instant, мгновеніе; à l', въ минуту; à tout -, всеминутно; un -, погоди минутку.
Instantané, мгновенный.
Instar, (à l'), по примѣру, по образу.
Instigateur, -trice, f., подстрекатель.
Instituer, учреждать; -tion.
Instructif, поучительный.

Instruction, наставленіе, обученіе.
Instruire, учить, разбирать.
Instrument, орудіе, инструментъ.
Insu, (à l'), безъ вѣдома.
Insubordination, ослушаніе (désobéissance).
Insuccès, неудача, неуспѣхъ.
Insuffisance, недостаточность, неспособность.
Insulaire, s. m., островитянинъ.
Insulter, обижать; insulte, обида.
Insupportable, несносный.
Insurgé, бунтовщикъ, инсургентъ.
Insurmontable, непреодолимый.
Insurrection, возстаніе, бунтъ.
Intact, неприкосновенный, цѣлый.
Intarissable, неистощимый.
Intègre, честный, праведный; -grité.
Intelligence, понятіе, разумъ, умъ.
Intelligible, внятный, понятный.
Intellectuel, умственный, духовный.
Intempérance, неумѣренность.
Intempérie, перемѣнчивость, суровость (погоды).
Intempestif, не вовремя (inopportun).
Intendance, управленіе, надзираніе.
Intense, сильный, густой (о звукѣ); -sité.
Intenter, начать, заводить.
Intention, намѣреніе, воля, умыселъ.
Intercalaire, прибавочный.
Intercéder, ходатайствовать; -cession.
Intercepter, перехватить, перенимать.
Interdiction, запрещеніе; -dire.
Intéressant, занимательный.
Intéresser, принимать участникомъ.
Intérêt, участіе въ чемъ, польза, процентъ.
Intérieur, внутренній.
Intérim, междувременіе.
Interlocuteur, говорящее лицё.
Intermédiaire, средній, посредникъ.
Interminable, безконечный.
Interne, (внутренній (pensionnaire); -ner.
Interpellation, требованіе отвѣта.
Interpoler, вписывать (въ текстѣ).
Interposer, (s') становиться между чѣмъ.
Interprétation, толкованіе, объясненіе.
Interrègne, междуцарствіе.
Interroger, вопрошать; -gation.
Interrompre, прерывать, пресѣкать.
Interruption, перерывъ, остановка.
Intersection, пересѣчка.
Intervalle, промежутокъ, разстояніе.
Intervenir, вступаться, вмѣшиваться; -vention.
Intervertir, нарушить порядокъ; -version.
Intestin, внутренный, pl. -ности.
Intimation, судебное объявленіе.
Intime, задушевный, закадычный другъ.
Intimider, напугать, настращать.
Intimité, искренная дружба.
Intituler, дать названіе, называть.
Intolérable, несносный, нетерпимый.
Intolérance, нетерпимость, иновѣрія; -rant.
Intonation, запѣвъ, напѣвъ
Intraitable, необходительный, несговорчивый.
Intrépide, неустрашимый; -dité.
Intrigant, пройыра, интригантъ -gue.
Introduire, вводить; -duction.
Intrus, самозванецъ.
Inutile, безполезный, напрасный; lité.
Invalide, инвалидъ, дряхлый.
Invariabilité, непремѣнность; -riable.
Invasion, набѣгъ, нападеніе (irruption).
Invective, брань, ругательство; -ver.
Inventer, изобрѣтать, выдумывать.
Inverse, обратный, обратное, противное.
Investigation, изслѣдованіе.
Investir, жаловать кого, облагать.
Investiture, пожалованіе помѣстьемъ
Invétéré, закоренѣлый, застарѣлый.
Invincible, непобѣдимый.
Inviolabilité, ненарушимость; -lable.
Invisible, невидимый.
Inviter, приглашать, вызывать; -tation.
Invocation, призываніе, воззваніе; -quer.
Involontaire, невольный.
Invraisemblable, невѣроятный.
Invulnérable, неуязвимый.
Irascible, гнѣвливый, вспыльчивый.
Irisé, радужный, съ радужными цвѣтами.
Ironie, иронія, насмѣшка; -nique.
Irréconciliable, непримиримый.
Irréfléchi, -ie, необдуманный
Irréligion, f. беззаконіе, нечестіе; -gieux.
Irréparable, незагладимый.
Irrésistible, непреодолимый.
Irrésolu, ue, нерѣшительный; -tion.
Irrévocable, adj. неотмѣнный.
Irrigation, орошеніе (полей).
Irriter, раздражать, разсерживать; -tation.
Irruption, набѣгъ, вторженіе (invasion).
Isoler, отдѣлить, уединять; -lement.
Issu, происшедшій отъ чего.
Issue, выходъ, выѣздъ, конецъ.
Isthme, m. перешеекъ.
Italique, курсивный шрифтъ.
Itinéraire, путевая роспись.
Ivoire, слоновая кость.
Ivraie, плевелы, (раст.).
Ivre, пьяный, хмельной; -vresse, упоеніе, восторгъ.
Ivrogne, пьяница; -gnerie, -vresse, -ство.

J.

Jabot, зобъ у птицъ, жабо (у рубашки).
Jacasser, стрекотать (о сорокѣ), болтать.
Jachère, паръ, поле въ пару.
Jactance, чванство, хвастовство.
Jade, m, почечный камень, нефритъ.
Jadis, древле, встарину.

Jaillir, бить ключёмъ, брызгать.
Jalon, шестъ, вѣка, колъ; -nner.
Jalouser, ревновать; -loux, -sie.
Jamais, никогда, когда нибудь.
Jambe, нога; prendre ses jambes à son cou, jouer des jambes, дать тягу; à toutes jambes, со всѣхъ силъ.
Jambon, окорокъ, ветчина.
Janissaire, янычаръ, тѣлохранитель.
Jante, косякъ (въ колесѣ).
Japper, лаять, тявкать; -ppement.
Jardinage, садовничество; -nier, s. m.
Jargon, испорченный языкъ.
Jarret, подколѣнокъ.
Jarretière, подвязка.
Jaser, болтать, пустословить; -seur.
Jasmin, ясминъ.
Jaspe, m. яшма.
Jatte, полоскательная чаша.
Jaugeage, вымѣриваніе; -ger.
Jaunâtre, желтоватый; -nir.
Jaune, жёлтый; d'œuf, желтокъ яичный.
Jaunisse, желтуха (ictère).
Javeline, бросальное копьё, копейцо.
Javelot, m. дротикъ.
Jet, метаніе, отпрыскъ, водомётъ, побѣгъ.
Jetée, плотина, намётъ, насыпь.
Jeter, бросать, кидать, метать; -les fondements, полагать основаніе; -un pont, наводить мостъ; -un cri, испускать вопль.
Jeton, марка, дарикъ.
Jeu, игра, забава.
Jeun, (à) натощахъ, неѣвши.
Jeune, юный, молодой; -nesse.
Jeune premier, роль молодаго любовника.
Jeûne, постъ, говѣніе; -ner.
Joaillerie, ювелирство; -llier
Joie, радость.
Joindre, соединить, прибавлять.
Jointure, суставъ.
Joli, красивый, выгодный; -ment.
Jonc, тростникъ, камышъ.
Joncher, усыпать, устилать; -chée.
Jonction, соединеніе.
Jonglerie, фиглярство; -gleur.
Joue, щека, ланита, en joue, кладсь.
Jouer, играть, забавляться, сыграть.
Jouet, игрушка, игралище.
Joufflu, полнощёкій, щекастый.
Joug, иго, ярмо, рабство.
Jouir, пользоваться, наслаждаться.
Jouissance, владѣніе, наслажденіе, утѣха.
Joujou, дѣтская игрушка.
Jour, день, дневной свѣтъ; à jour, прозрачно; au jour le jour, изо дня въ день; un jour, однажды se faire jour, пробиваться.
Journée, цѣлый день; -nalier.
Joute, бой на копьяхъ, ломаніе копій.
Jouvenceau, молодчикъ.
Jovial, весёлый, забавный.
Joyau, драгоцѣнность.
Joyeux, весёлый, радостный.
Jucher, садиться.
Judicieux, разсудительный; -sement.
Juge, m. судья, знатокъ.
Juger, судить, думать, воображать себѣ.
Juif, жидовскій, жидъ, ростовщикъ.
Jumeau, двойничникъ, близнецъ (gémeaux).
Jument, f. кобыла.
Jupe, юпка; -pon, m. юпочка.
Jurement, клятва, божба,
Jurer, клясться, присягать, не приставать.
Juridiction, расправа, вѣдомство.
Jurisprudence, законовѣдѣніе; juriste.
Juron, поговорка, побранка, божба.
Jury, juri, судъ присяжныхъ.
Jus, сокъ; juteux, сочный.
Jusque, jusques, до; -à ce que, пока.
Juste, праведный, справедливый.
Justaucorps, полукафтанье.
Justice, правосудіе, справедливость.
Justification, оправданіе, доказаніе.
Justifier, оправдать, доказывать.
Juvénile, молодой, юношескій.

K.

Kali, ou soude, m. солянка, (раст.).
Kermès, m. червецъ.
Kermesse, храмовой праздникъ.
Kiosque, (berceau, pavillon), m., бесѣдка.
Kyrielle, литанія, длинный списокъ.

L.

Là, тамъ, туда; la la! постой!
Labeur, трудъ, работа.
Laborieux, трудолюбивый, тяжкій.
Labour, m. паханіе, вспашка; -rage.
Labourer, пахать, обработывать, трудиться.
Lac, m. озеро.
Lacer, зашнуровывать.
Lacet, шнуръ, петля, козни. [подлость, трусость.
Lâche, неплотный, вялый, робкій, трусъ; -cheté,
Lâcher, ослаблять, отпускать.
Lacs, шнурокъ, сѣти; -cet, снуръ, силокъ.
Lacté, молочный; voie- млечный.

Lacune, пропускъ, недостатокъ.
Ladre, скупой, скряга; -dresse.
Lagune, f. маленькое озеро.
Lai, frère-, бѣлецъ.
Laid, непригожій, безобразный, дурной.
Laine, f. шерсть; -lanifère, -тоносный.
Laïque, свѣтскій, мирскій, мирянинъ.
Laisse, f. свора, корда.
Laisser, оставить, покинуть, позволять.
Lait, молоко; -tage, молочное; -tière.
Laitue, латукъ, салатъ.
Lambeau, лоскутье, лохмотье.
Lambin, медлитель; -ner.
Lambris, прибойна, панель, украшенія.
Lame, пластина, бляха, бить, лезвеё, волна.
Lamentable, плачевный; -tation, вопль.
Laminoir, плющильная машина; -ner.
Lampion, плошка, шкаликъ; -piste.
Lamproie, морская минога.
Lance, копьё, пика, древко.
Lancer, кидать, метать, бросать.
Lancette, шнинеръ, ланцетъ.
Lancier, уланъ.
Lande, степь, пустошь.
Langage, языкъ, реченіе.
Lange, m. пелена, пелёнка.
Langoureux, слабый, томный; -sement.
Langueur, безсиліе, изнурительная болѣзнь.
Languir, v. n. изнемогать, чахнуть, скорбѣть.
Lanière, ремень.
Lanterne, фонарь; -sourde, глухой-.
Laper, локать языкомъ, слизывать.
Lapereau, молодой кроликъ.
Lapidaire, s. m. алмазщикъ.
Lapider, побивать камнями.
Lapin, s. m. кроликъ, молодецъ.
Laps, (de temps) истеченіе времени.
Laquais. лакей. ливрейный слуга.
Laque, красная камедь, краска.
Larcin, воровство, кража.
Lard, свиное сало, шпекъ.
Larder, шпиговать, пронзать.
Lares ou Pénates, домашніе боги.
Large, широкій, пространный, открытое море.
Largesse, щедрость, щедрота.
Largeur, ширина, широта.
Larme, слеза, капля.
Larmoyant, плачущій, трогательный.
Larron, воръ, воровка, разбойникъ.
Larve, s. f. личинка.
Las, -sse, усталый; -sser, утомлять.
Lascif, похотливый, сладострастный.
Latent, -e, скрытый, тайный.
Latéral, боковой, сторонній.
Latitude, широта, просторъ.
Laurier, лавръ, слава, побѣда.
Lavasse, ливень, проливной дождь.
Laver, мыть, умывать.
Lavoir, прачечный плотъ, судомойная.
Layette, s. f. сундучёкъ, пеленки.
Lazzi, m. смѣшная игра. глупая шутка.
Lécher, лизать, тщательно отдѣлывать.
Leçon, lecteur, lecture, чтеніе.
Légal, законный; -lité; -liser.
Légation, легатство, миссія.
Léger, лёгкій, вѣтрянный; -reté.
Législateur, -trice, законодатель.
Légiste, m. законовѣдецъ.
Legs, завѣщанное имѣніе; -guer.
Légume, зелень, овощи; -miste.
Lendemain, завтрашній, слѣдующій день.
Lent, медленный, нескорый.
Lentille, чечевица, увеличительное стекло.
Lèpre, проказа, язва; (lépreux).
Léser, оскорбить; -lèse-majesté, оскорбленіе величества.
Lessive, букъ, бученіе.
Lest, баластъ; -ter.
Leste, проворный, ловкій, вольный.
Lettré, учёный, книжный.
Leurrer, приманивать; leurre, m., приманка, вабило.
Levain, закваска, кислое тѣсто.
Levant, восходящій, востокъ.
Levée, поднятіе, собираніе плотина.
Lever, поднимать, возвышать; -l'ancre, сниматься съ якоря.
Levier, рычагъ.
Levis, (-pont), подъемный мостъ.
Levraut, зайчикъ, молодой заецъ.
Lèvre, f. губа, край.
Levrette, levrier, борзая собака.
Levûre, молодь, молодизна.
Lézard, m. ящерица.
Lézarde, щель, трещина (fente, crevasse).
Liaison, соединеніе, связь, сношеніе.
Liasse, f., связка бумагъ.
Libéral, щедрый, свободный; -lisme.
Libéralité, щедрость, щедрота. даръ.
Libérateur, -trice, избавитель.
Libérer, освободить, разрѣшать; -ration.
Liberté, свобода, воля, права.
Libertin, вольный, распутный; -nage.
Libraire, книгопродавецъ; -rie.
Libre, вольный, свободный.
Lice, f., ристалище, поприще, споръ.
Licence, своевольство, наглость.
Licenciement, распущеніе (войска).
Licencieux, безпутный, безчинный.
Licite, позволенный, законный.
Lie, дрожжи, чернь.
Liége, пробковое дерево, пробка.
Lien, обручъ, связь, союзъ, узы.
Lier, связывать, соединять.
Lierre, m. плющъ.
Liesse, s. f. веселіе, радость.
Lieu, мѣсто, пространство; au- de, prep. вмѣсто; avoir-, случаться; tenir-, замѣнять что; (en premier-, во-первыхъ.
Lieue, f. миля, (4 версты).
Lieutenant, m. поручикъ; -nance.
Lièvre, m. заяцъ.
Ligne, черта, лѣса на удѣ, снуръ, строка.
Ligue, f., союзъ, лига; -guer.
Ligueur, приверженецъ лиги.

Lilas, сирена.
Limaçon, улитка.
Limaille, опилки.
Lime, пила, напилокъ, хитрецъ; -mer, пилить.
Limites, f., границы, предѣлы.
Limitrophe, смежный, пограничный.
Limon, тина, грязь.
Limpide, чистый, свѣтлый; прозрачный.
Lin, m. лёнъ.
Linceul, m. саванъ.
Linge, m. бѣлье; -gerie, gère, бѣлошвейка.
Lingot, слитокъ (металла).
Linotte, коноплянка; tête de-, вѣтряникъ.
Lion, -nne, левъ, львица.
Lionceau, львенокъ.
Lippée, кусокъ; (franche-), даровой столъ.
Liqueur, жидкость, напитокъ.
Liquidation, разчётъ, ликвидація.
Liquide, жидкій, текучій.
Lis, лилія, бѣлизна.
Lisière, кромка, койма, опушка, граница.
Lisse, гладкій, лощеный.
Lisser, лощить, полировать.
Liste, f., роспись, списокъ.
Lit, постель, русло.
Litière, подстилка, носилка.
Litige, m., споръ, тяжба, преніе.
Littéral, буквальный; -lement.
Littoral, прибрежный, приморская страна.
Livide, синеватый, багровый; -dité.
Livre, фунтъ, ливръ.
Livrée, ливрея, дворня.
Livrer, отдать, передать; se- à, предаваться.
Local, мѣстный; -lité, мѣстность.
Locataire, жилецъ; -tion, наёмъ, отдача въ [наёмъ.
Locomotive, паровозъ.
Loge, хижинка, ложа, клѣтка для звѣрей.
Loger, обитать, жить, помѣщать.
Logis, -gement, квартира, домъ.
Loi, законъ, право.
Loin, далёко; au-, вдаль; -d'ici, прочь.
Lointain, далёкій, отдаленный.
Loir, соня, сонливая бѣлка.
Loisir, свободное время; à-, на досугѣ.
Long, -gue, долгій, длинный.
Longe, задняя часть телятины.
Longer, идти вдоль рѣки.
Longitude, долгота; -gévité, долговѣчность.
Longtemps, давно, долго.
Longueur, долгота, длина.
Lopin, кусокъ, часть.
Lorgner, смотрѣть въ лорнетъ.
Lors, тогда; dès-, съ тѣхъ поръ; lors de, во время, при, отъ; -même, когда же; lorsque [когда.
Lot, m. доля, часть, выигрышь.
Louable, похвальный, достохвальный.
Louage, отдача въ наёмъ, наёмъ.
Louange, хвала, хваленіе; -ger.
Louche, косой, двусмысленный.
Loucher, косить глазами.
Louer, отдавать въ наёмъ, хвалить, брать въ [наймы.
Loup, волкъ, черная бархатная маска.
Loup-garou, бука; нелюдимъ.
Loupe, увеличительное стекло.
Lourd, тяжелый, трудный, тупой; -daud, глу- [пецъ.
Loutre, f, выдра, порѣшня.
Louvoyer, лавировать, дѣлать околицы.
Loyal, законный, вѣрный; -lement.
Loyauté, вѣрность, честность.
Lucarne, слуховое окно.
Lucide, ясный, свѣтлый; -dité.
Lucratif, прибыльный, доходный; -lucre.
Lueur, слабый свѣтъ, отблескъ.
Lugubre, печальный, жалобный.
Luire, свѣтить, -ся.
Luisant, -e, сіяющій; ver-, свѣтлякъ, блескъ.
Lumière, свѣтъ, сіяніе, свѣдѣніе, познаніе.
Luminaire, свѣтило, освѣщеніе.
Lumineux, свѣтлый.
Lunaire, лунный, -lune.
Lunette, зрительное стекло, p., очки.
Lupin, волчій бобъ.
Lustre, блескъ, лоскъ, пятилѣтіе.
Lutin, домовой, шалунъ, живой.
Lutrin, церковный налой, пѣвчіе.
Lutte, борьба, сраженіе, споръ.
Lutter, бороться, сражаться, противиться.
Luxe, m., пышность, роскошь; xueux.
Luxure, сладострастіе.

M.

Mâcher, жевать, приготовить.
Machiner, умышлять, подыскивать.
Mâchoire, челюсть, тиски, глупецъ.
Mâchurer, марать.
Maçon, каменщикъ; -çonnerie.
Madré, лукавецъ, хитрецъ.
Mage, магъ, волхвъ; -gie, чародѣйство.
Magistral, учительскій.
Magistrature, судейское званіе; -trat.
Magnanime, великодушный; -mité.
Magnificence, великолѣпіе, пышность; -que.
Magot, родъ павіана, безобразный человѣкъ.
Maigre, сухой, худой; -grir, худѣть; -greur.
Maigrelet, -ette, худенькій.
Maille, петля, глазокъ, желѣзное колечко.
Maillet, колотушка, мушкель.
Main, рука, кисть, десть (бумаги); faire- basse, [ограбить.
Maint, многіе, иной.
Maintenant, теперь, нынѣ.
Maintenir, соблюдать, сохранять, содержать.
Maintien, сохраненіе, содержаніе, осанка.
Maire, меръ, городской глава; (maïeur).

Mais, но, однакожъ.
Maître, господинъ, властелинъ, хозяинъ.
Majesté, величество, величie; -tueux.
Majeur, совершеннолѣтнiй, важнѣйшiй.
Majorité, большинство, совершеннолѣтie.
Mal, зло, худо, боль, трудъ, вредъ.
Malade, больной; -die, болѣзнь.
Maladif, болѣзненный.
Maladresse, неловкость; -droit.
Malaise, m., непокойное чувство, положенie.
Malavisé, безразсудный.
Mal-de-mer, морская болѣзнь.
Mâle, самецъ, мужчина.
Malédiction, проклятie.
Malentendu, недоразумѣнie, ошибка.
Malfaisant, злотворный, вредный.
Malfaiteur, злодѣй, преступникъ.
Malgré, вопреки, не взирая на что.
Malhonnête, безчестный, неучтивый.
Malice, злость, коварство; -cieux.
Malignité, злоба, злость; malin, -gne.
Malle, чемоданъ, сундукъ, легкая почта.
Malléable, ковкiй, тягучiй.
Malmener, худо поступать.
Malpropre, неопрятный.
Malsain, нездоровый; -llant.
Maltraiter, худо поступать.
Malveillance, недоброхотство; -llant.
Manant, житель деревни, мужикъ.
Manche, f., рукавъ; c'est une autre paire de manches, это другое дѣло.
Manche, m., рукоятка, черенъ, обжа (у плуга).
Manchot, -ote, однорукiй.
Mander, увѣдомлять, приказывать, возвѣщать.
Mânes, души усопшихъ, тѣни.
Maniable, гибкiй, ловкiй, сговорчивый.
Maniaque, помѣшанный; manie, -тельство.
Manier, брать руками, владѣть.
Manière, образъ, обыкновенie; p., поступки.
Manifestation, обнаруживанie.
Manifester, являть, открывать; -feste, явный.
Manœuvre, рукодѣлецъ, работникъ, правленie кораблёмъ.
Manoir, жилище, домъ.
Manque, недостатокъ, неустойка; -quer, проступаться, преминуть; - à, нарушать.
Manteau, шинель, плащъ.
Manuel, ручной, ручная книга.
Mappemonde, карта всего свѣта.
Maquereau (poisson), макрель.
Maquignon, лошадиный барышникъ.
Marais, m., болото; -rasme, сухотка.
Marâtre, мачиха, злая мать.
Marbre, мраморъ; de -, жестокiй.
Marchand, купецъ; -dise, товаръ.
Marche, походъ, маршъ, мархiя.
Marché, рынокъ, базаръ; bon marché, дёшево.
Marchepied, приступокъ, подножка.
Marcher, шествовать, идти, ходить.
Mare, f., лужа, лужица.
Marécage, болотистое мѣсто; -geux.
Maréchal, коновалъ, кузнецъ, маршалъ.
Marechaussée, s. f., объѣздъ.
Marée, морской приливъ и отливъ.
Marge, поле на книгѣ, просторъ.
Marguillier, церковный староста.
Mari, супругъ; -riage, -жество.
Marier, бракомъ сочетать, соединять.
Marin, морякъ, морской.
Marine, мореходство, морская служба.
Marmaille, куча дѣтей, ребята.
Marmite, чугунникъ; -ton, поварёнокъ.
Marmotte, сурокъ; -ter, бормотать.
Maroquin, m., сафьянъ.
Marque, знакъ, признакъ; -quer, замѣчать, означать.
Marqueter, испестрить пятнами.
Marraine, кума, крестная мать.
Marron, большie каштаны; -nnier.
Marteau, m., молотокъ; -teler.
Martial, воинственный.
Martinet, каменный стрижъ, плётъ.
Martre, куница.
Martyr, мученикъ; -riser.
Masque, маска, притворство, предлогъ.
Massacrer, избивать, колоть, портить.
Masse, громада, куча, дубина, груда.
Massif, крѣпкiй, плотный, чаша.
Massue, дубина, палица, булава.
Masure, развалины дома, худой домишко.
Mat, тусклый, неполированный, матовый.
Mât, мачта; -ture, рангбутъ.
Matador, матадоръ, знатный человѣкъ.
Matelas, тюфякъ, матрацъ.
Matelot, матросъ; -lote, рыбное кушанье.
Mater, изнурять, томить, унижать.
Matière, вещество, гной, предметъ.
Mâtin, дворовая собака, грубiянъ.
Matines, заутреня; -née, -tin.
Matrone, знатная барыня.
Maturité, зрѣлость плодовъ.
Maudire, проклинать.
Maussade, гадкiй, непрiятный.
Mauvais, худой, дурной.
Mauve, f., мальва; (voyez mouette).
Maxime, f., правило, положенie.
Mazette, худая лошадь.
Méchanceté, злость, коварство.
Mèche, f., свѣтильня.
Mécompte, тщетная надежда.
Méconnaître, неузнавать; se -, забывать себя.
Mécréant, невѣръ, маловѣръ.
Médiateur, -trice, посредникъ.
Médicament, лекарство; -cal, -cinal.
Médiocre, посредственный, плохой.
Médire, злорѣчить; -sance.
Méditer, обдумывать, мысленно молиться.
Méfait, злое дѣло, проступокъ.
Méfier (se), недовѣрять; -fiance.
Mégarde (par), ненарочно, безъ умысла.
Mégère, мегера, злобная женщина.
Meilleur, лучшiй.
Mélancolie, меланхолiя, грусть.
Mélange, m., смѣшенie, смѣсь; -ger.

Mélasse, f., патока.
Mêlée, сшибка, драка, ссора.
Mêler, мѣшать, перемѣшивать.
Melèze, листвяница.
Melon, дыня; melon d'eau, арбузъ.
Membrane, плева, перепонка.
Membre, членъ, часть.
Même, самый, тотъ же.
Mémento, напоминаніе.
Mémoire, записка, сочиненіе.
Mémorable, достопамстный.
Menace, угрозы.
Menacer, грозить, угрожать кому чѣмъ.
Ménage, хозяйство, домоводство.
Ménager, беречь, доставить.
Ménagerie, звѣринецъ.
Mendiant, нищій; -dicité.
Menée, пронырство.
Mener, вести, показывать дорогу.
Meneur, водитель, зачинщикъ.
Mensonge, m., ложь; tir, лгать.
Mensuel, мѣсячный.
Mental, мысленный.
Mention, упоминаніе.
Menu, тонкій, мелкій; menu peuple, чернь; subs., списокъ кушаньямъ.
Menuisier, столяръ.
Mépris, презрѣніе; -ser.
Méprise, ошибка, недосмотръ.
Mer, море; bras de -, проливъ.
Mercantile, торговый, купеческій.
Mercenaire, наёмный, наёмникъ.
Merci, милосердіе, grand merci, благодарю; à la merci de, во власти чего.
Mercuriale, рѣчь, выговоръ.
Merise, лѣсная вишня, черешня.
Mérite, достоинство, заслуга.
Merle, черный дроздъ.
Merveille, чудо, диво; -lleux, дивный.
Mésalliance, женитьба на не ровнѣ.
Mésange, зинька, синица.
Mésaventure, непріятное приключеніе.
Mesquin, скупой, бѣдный; -nerie.
Message, посланіе, вѣсть; -ger.
Messe, обѣдня, литургія.
Mesure, мѣра, тактъ; outre -, чрезмѣрно; à - que, по мѣрѣ того; avec poids et -, съ большою осторожностью.
Mesuré, мѣрный, осторожный.
Mesurer, мѣрить, межевать.
Métairie, мыза, ферма; -tayer.
Métamorphose, превращеніе, перемѣна.
Métempsycose, переселеніе душъ.
Météore, m., воздушное явленіе.
Métier, ремесло, мастерство.
Métropole, епархіальный городъ.
Mets, кушанье, блюдо.
Mettre, поставить, положить; - à la voile поднимать паруса; -aux fers, заковывать.
Meuble, рыхлый, движимый, мебель.
Meule, f., жернокъ, точильный камень, стогъ.
Meunier, мельникъ.
Meurtre, смертоубійство.
Meurtrier, убійца, душегубецъ.
Meurtrière, бойница, амбразура.
Meurtrir, размозжать, помимать.
Meute, f., свора, смычка гончихъ собакъ.
Miauler, мяукать (о кошкахъ).
Miche, f., булка, сайка.
Mie, мякишъ хлѣба, ничто, подруга.
Miel, медъ; -lleux.
Miette, кроха, крошка хлѣбная.
Mignardise, нѣжность, жеманство, ласки.
Mignon, любимый, нѣжный, милый.
Migraine, мигрень, головная боль.
Migration, переселеніе, выходъ.
Mil, -llet, просо.
Milice, земское ополченіе, войско.
Milieu, средина; au - de, среди, между.
Militaire, воинскій, воинъ.
Mince, тонкій, слабый; -ceur.
Mine, видъ, рудникъ, руда, мина; avoir la -, казаться; faire - de, притворяться.
Miner, подкопъ, сдѣлать, изнурять.
Minet, -tte, котенокъ, кошечка.
Mineur, рудокопъ, минёръ, несовершенно-лѣтній, малый.
Minime, весьма малый.
Ministère, служба, должность.
Minois, милое личико.
Minorité, меньшинство, несовершеннолѣтіе.
Minutie, f., бездѣлица, мелочь.
Miracle, m., чудо, диво; culeux, se.
Mirage, миражъ, переносные призраки.
Mire, цѣль, мишень.
Mirer, прицѣпливаться; se -, глядѣться.
Miroir, зеркало, зерцало.
Miroiter, отливать, отсвѣчивать; -tement.
Misanthrope, человѣконенавистникъ; -pie.
Mise, поставленіе, ставка, одежда; de -, годный, модный; - à l'eau, спускъ на воду.
Misérable, бѣдный, злой, худой.
Misère, бѣдность, бездѣлица.
Miséricorde, помилованіе, милосердіе; -dieux.
Mission, полномочіе, порученіе.
Mitaine, рукавица; p., предосторожности.
Mitiger, смягчать, ослаблять; -gation.
Mitraille, обломки стараго желѣза, картечь.
Mixte, смѣшанный, разнородный.
Mobile, движимый, непостоянный, движущая сила.
Mode, f., мода; m., качество, образъ.
Modèle, примѣръ, образецъ, слѣпокъ.
Modeler, лѣпить; se - sur, сообразоваться.
Modérer, укрощать, умѣривать; -ration.
Moderne, нынѣшній, новѣйшій.
Modeste, скромный; -destie.
Modicité, умѣренность, малость; modique.
Modifier, va, смягчать, измѣнять; subs., -fication, смягченіе, измѣненіе.
Moduler, переходить изъ тона въ тонъ.
Moëlle, мозгъ въ костяхъ, лучшее, сила.
Moëlleux, мозговой, мягкій, пріятный.
Moëllon, песчанный камень.

Mœurs, нравы, обычаи.
Moindre, меньшій, низшій, худшій.
Moineau, воробей.
Moins, меньше; à - que, безъ того чтобъ; au -, по крайней мѣрѣ.
Moisir, причинять плѣснь на чемь; -sissure.
Moisson, жатва, пора жатвы; -nner, -nneur.
Moite, мокрый, влажный; -teur.
Moitié, половина; - être de -, быть въ половинѣ.
Molaire, dent -, коренной зубъ.
Môle, мола, стѣнка (у гавани).
Mollement, мягко, вяло, слабо, нѣжно.
Mollesse, мягкость, вялость, нѣжность.
Molosse, дворовая собака.
Moment, мигъ, мгновеніе; à tous -ments, безпрестанно; au - de, во время; au - où, когда.
Monceau, m., куча, груда, копна.
Mondain, мірской, свѣтской.
Monnayage, монетное дѣло; -naie.
Monotone, одногласный; -nie..
Monstre, чудовище, уродъ; -trueux, -se.
Mont, гора; par monts et par vaux, по горамъ и по доламъ; - tagne, -gneux.
Montagnard, горный, горнецъ.
Montant, итогъ, сумма.
Montée, всходъ (на гору), лѣстничка.
Monter, восходить, всходить, прибывать.
Montre, карманные часы, проба, показъ.
Montrer, указывать, обучать.
Montueux, холмистый, бугристый.
Monture, верховое животное, приборъ.
Moquer, смѣяться, насмѣхаться; -rie.
Moqueur, насмѣшливый, зубоскалъ.
Moral, нравственный; -rale, нравоученіе.
Morbleu! тфу! пропадай!
Morceau, кусокъ, ломоть.
Morceler, раздроблять; -cellement.
Mordre, кусать, укусить, язвить.
Moresque et Mauresque, мавританскій.
Morfondu, se morfondre, простужаться, тщетно ожидать, (perdre son temps).
Morgue, гордая осанка, спесь.
Moribond, умирающій.
Morne, угрюмый, небольшая гора.
Morose, угрюмый, странный; -sité.
Mors, удило; - aux dents, закусить удило.
Morsure, укушеніе, угрызеніе.
Mort, смерть, кончина; -talité.
Mort, умершій, покойный.
Mortel, смертельный (человѣкъ).
Mortier, прыскъ, ступка, мортира.
Morue, треска; huile de -, ворвань.
Morve, возгря, сопля, санъ.
Mosquée, f., мечеть.
Mot, слово; bon -, острое слово; à -s couverts, скрытыя слова; de gros -, божбы, грубости; - à -, буквальный переводъ.
Motif, побудительная причина; -ver, -va, причинять.
Motion, движеніе, предложеніе.
Mou, мягкій, вялый, нѣжный; sub., легкія.
Mouche, муха; une fine -, лукавецъ; des pieds de -, кривули; prendre la -, сердиться по пустякамъ.
Moucher, сморкать носъ, снимать со свѣчи.
Moucheron, мошка, нагаръ.
Moucheté, крапчатый, пёстрый.
Mouchettes, щипцы.
Mouchoir, платокъ.
Moudre, молоть; -ture, молотье.
Moue, faire la -, дуться.
Mouette, чайка (птица).
Mouiller, мочить, бросить якорь; -llage.
Moulage, выливаніе въ форму.
Moule, f., ракушка, m., литейная форма.
Moulin, мельница.
Mourir, умирать, отживать.
Mouron, мокрица, курослѣпникъ.
Mousqueterie, стрѣльба изъ ружей.
Mousse, m., юнга, f., мохъ, пѣна, тупой.
Moustache, усы; une vieille -, старый воинъ.
Moutarde, горчица; -dier, горчичникъ.
Mouton, овенъ, баранъ, баба (для бойки).
Mouvement, движеніе; -voir, двигать.
Moyen, средство, посредственный, достатокъ.
Moyeu, ступица.
Mue, линяніе животныхъ, спаденіе съ голоса.
Muet, нѣмой; mutisme, нѣмота.
Mufle, морда, рыло, рожа.
Mugir, ревѣть, мычать; -gissement.
Muguet, ландышъ, подлипало.
Muid, бочка.
Mule, туфля папская, лошачиха.
Mulet, лошакъ; -letier.
Multiplier, умножать; -plication.
Multitude, множество.
Munificence, щедрота, (libéralité).
Munir, снабдить; -tion, запасы, провіантъ.
Mur, -raille, стѣнка каменная.
Mûr, спѣлый, зрѣлый; -rement.
Mûre, тутовая ягода, ежевика; -rier.
Mûrir, зрѣть, приводить въ зрѣлость.
Murmure, шумъ, ропотъ, журчаніе (воды).
Museau, морда; -selière, намордникъ.
Mutiler, отрубать, уродовать; -lation.
Mutin, упрямый, мятежный; -nerie.
Mutuel, взаимный; -ment, -но, другъ друга.
Myope, близорукій; -pie, -кость.
Myrtille, черника (ягода).
Mystère, тайна; faire -, скрывать.
Mythe, басня, миѳъ; -thologie.

N.

Nabot, e, карликъ, карапузикъ.
Nacelle, ладья, лодка, челнокъ.
Nacre, перломутъ; -cré.
Nage, à la -, вплавь; tout en -, весь въ поту.
-ger, плавать; -geur, плавецъ.
Nageoire, плавательное перо.
Naguère, -res, недавно.
Naïf, откровенный, наивный, нехитрый.
Nain, карла, карликъ (pygmée).
Naissance, рожденіе, родъ, начало.
Naître, родиться, начинать.
Naphte, нефтъ, горное масло.
Nappe, скатерть; - d'eau, широкій водопадъ, широкая водяная плоскость.
Narguer, презирать, дразнить.
Narine, ноздря.
Narquois, лукавецъ, хитрецъ.
Narration, разсказъ; -rer, -зывать.
Naseau, ноздря у скота.
Natal, родимый; pays -, родина.
Natation, плаваніе; -tatoire.
Nation, народъ, нація; -nal.
Nativité, рождество; -tif, родомъ изъ.
Natte, цыновка, рогожа; - de cheveux, коса.
Naturalisation, принятіе въ число гражданъ.
Nature, природа, естество; -raliste, -rel.
Naturel, природный житель, способность; au -, съ натуры, безъ приправъ.
Naufrage, кораблекрушеніе, разореніе.
Nausée, тошнота, скука; -séabond, гадкій.
Naval, e, флотскій, морской.
Navet, рѣпа, брюква.
Navigable, судоходный; -guer, плавать (по морямъ или по рѣкамъ); -vire, корабль; -vigation, мореплаваніе; (nef), корабль.
Navrant, раздирающій сердце; -vrer, язвить, [ранить.
Né, рожденный.
Néanmoins, несмотря на то, однако же.
Néant, ничтожество, нѣтъ.
Nécessaire, нужный, необходимый.
Nécessité, необходимость, нищета; -teux.
Nef, средняя пространная часть церкви.
Nèfle, ирга, кизильникъ; -flier.
Négligence, нерадѣніе, оплошность; -gent.
Négoce, торговля; -ciant, купецъ; -cier (conférer), переговаривать.
Nerf, нервъ; -veux, нервный; -vure.
Net, чистый, опрятный; tout -, откровенно; mettre au -, переписывать набѣло; -tteté, чистота, ясность; -ttoyer, чистить.
Neuf, новый; неопытный, девять.
Neutralité, нейтралитетъ; -tre.
Neveu, племянникъ; nièce; pl., внуки.
Nez, носъ; nez à nez, лицёмъ къ лицу; un pied de -, стыдъ, обманутое ожиданіе.
Niais, глупый, простой, простакъ; -serie.
Niche, ниша, собачья канура, шутка.
Nichée, nitée, полное гнѣздо птицъ.
Nicher, гнѣздиться; se -, вселиться.
Nid, гнѣздо, постель.
Nier, отрицать, отпираться, отвергать.
Nigaud, тупый; -derie, глупость.
Nippes, наряды, уборы, мебель.
Niveau, уровень; au - de, наравнѣ съ.
Noble, дворянскій, благородный; -blesse.
Noce, свадьба; pl., бракъ.
Nocher, кормщикъ, перевощикъ.
Nocturne, ночный.
Noël, праздникъ Рождество.
Nœud, узелъ, завязка, союзъ, бантъ.
Noir, черный; -râtre, черноватый.
Noirceur, чернота, гнусность, мерзостъ.
Noisette, лещинный орѣхъ; -setier.
Noix, орѣхъ; noyer (arbre).
Nom, имя, слава; -social, фирма.
Nomade, кочующій, кочевой.
Nombreux, многочисленный.
Nomenclature, роспись словамъ.
Nommer, именовать, выбирать; -mination.
Nonagénaire, девяностолѣтній.
Nonce, нунцій, папскій посолъ.
Nonchalance, безпечность, лѣнивость; lant.
Nonne, монахиня, (nonnette).
Nonobstant, несмотря.
Nord, сѣверъ, полночь, сѣверныя страны.
Notable, значительный; les -, знатные люди.
Note, отмѣтка, знакъ, записка; -ter.
Notice, списокъ, роспись.
Notification, извѣщеніе, объявленіе.
Notion, понятіе, позпаніе; (connaissance).
Notoire, явный, извѣстный; -toriété.
Nouer, вязать, завязывать, затѣвать.
Noueux, узловатый, колѣнчатый, суковатый.
Nourrice, кормилица; -cier, -лецъ.
Nourrir, питать, кормить.
Nourrisson, грудной младенецъ, питомецъ.
Nourriture, пища, кормъ.
Nouveau, новый; - né, новорожденный.
Nouveauté, новость, новомодный.
Nouvelle, новость, извѣстіе, повѣсть.
Nouvellement, недавно, ново...
Novateur, нововводитель; -tion, вымѣнъ.
Novice, послушникъ, новичекъ, неопытный.
Noyau, m., косточка въ плодахъ.
Noyer, утопить; se -, утопиться.
Nu, нагой, голый; -dité, -гость, -гота.
Nuage, облако, туча; -geux.
Nuance, оттѣнка; -cer, оттѣнивать.
Nue, облако; pl., облака, небеса.
Nuée, туча, гроза, множество.
Nuire, вредить; -sible, вредный.
Nuit, ночь, мракъ; -tamment, ночью.

Nul, никакой, ничтожный (человѣкъ).
Nullement, никакъ; nullité, ничтожность.
Numéraire, звонкая монета, деньги.
Nu-pieds, босой, босоногій; -tête.

Nuptial, брачный, свадебный.
Nuque, затылокъ, затеекъ.
Nutritif, питательный; -tion, питаніе.
Nymphe, нимфа, красавица.

O.

Obéir, повиноваться, уступать.
Obéissance, послушаніе.
Obèse, дородный; -sité.
Objecter, возражать; -jection, -женіе.
Objet, намѣреніе, предметъ, цѣль, вещь.
Obligation, обязательство, -ность, долгъ.
Obligeant, ласковый, услужливый; -geance.
Obliger, обязывать, побуждать, одолжать.
Oblique, косой, косвенный; -quement.
Oblong, -gue, продолговатый.
Obscène, похабный, непристойный; -nité.
Obscur, тёмный, мрачный, неясный.
Obscurité, s. f., темнота, мракъ, неизвѣстность.
Obséder, осаждать, безпокоить, докучать.
Obsèques, похороны, погребеніе.
Obséquieux, уклончивый, подслужливый.
Observateur, наблюдатель; -tion, -ver.
Obstacle, препятствіе, затрудненіе.
Obstination, упрямство, упорство; -né.
Obstruer, загораживать (путь); -ction.
Obtenir, выпросить, получить, пріобрѣтать.
Obtus, тупой; obus, граната.
Obvier (à), предупреждать, отклонять.
Occasion, случай, причина; -ner; -nnel.
Occident, западъ, вечеръ; -tal.
Occulte, сокровенный, тайный.
Occuper, занимать, владѣть, упражнять.
Octogénaire, осьмидесятилѣтній.
Octroi, жалованіе, акцизъ; -yer.
Oculaire, очевидный, глазной.
Odieux, ненавистный.
Odorat, m., обоняніе; -rant, благовонный.
Oeil, око, глазъ; coup d'-, взглядъ; à l'un -, простымъ глазомъ; s'en battre l'-, незаботиться объ этомъ; à vue d'-, по взгляду.
Oeillade, взглядъ, перемигиваніе.
Oeillet, петелька, гвоздика.
Oeuf, яицо; pl., икра (у рыбъ).
Oeuvre, f., дѣло; mettre en -, употреблять.
Offenser, обижать, оскорбить. [фетная.
Office, m., долгъ, услуга, богослуженіе; f., бу-
Office, кухня, чуланъ для кушанья, буфетная.
Officier, чиновникъ, офицеръ.
Officieux, услужливый, усердный.
Offrande, приношеніе, жертва, даръ.
Offre, предложеніе, обѣщаніе.
Offrir, подносить, предлагать, представлять.
Offusquer, заслонять, оскорблять.
Ogive, стрѣлка свода; ogre, людоѣдъ.
Oie, гусь; oison, гусенокъ.
Oignon, лукъ, луковица, мозоль.

Oindre, намазать, помазывать; -oint.
Oiseleur, птичій охотникъ.
Oisif, праздный; -veté, -дность.
Ombrage, тѣнь древесная, недовѣріе.
Ombrage, покрывать тѣнью, осѣнять.
Ombre, тѣнь; -brelle, дамскій зонтикъ.
Omelette, яичница.
Omettre, упустить; -mission, пропускъ.
Omoplate, кость плечевая, лопатка.
Once, унція, два лота; бабръ.
Onction, показаніе, благодать.
Onctueux, жирный, умилительный.
Onde, волна, вода; струи.
Ondée, ливень, проливной дождь.
Ondoyer, крестить малымъ крещеніемъ.
Ondulation, струеніе, волненіе.
Onéreux, тягостный, тяжкій.
Ongle, ноготь, коготь.
Onguent, мазь.
Opaque, непрозрачный; -cité.
Opérer, дѣйствовать, дѣлать операцію.
Opiner, подавать голосъ, мнѣніе.
Opiniâtre, упрямый, упорный.
Opinion, мнѣніе, голосъ.
Opportun, удобный, благовременный.
Opposer, противуположить.
Oppresser; давить, угнетать; -sif.
Oppression, давленіе, притѣсненіе.
Opprimer, притѣснять, угнетать.
Opprobre, позоръ, безчестіе.
Opter, избирать любое, выбирать.
Opulence, изобиліе, достатокъ; -lent.
Or, m., золото; or, же, но; or, ся, ну! ну же!
Oracle, оракулъ, прорицаніе.
Orage, буря, гроза.
Orageux, бурный, буйный, шумный.
Oraison, рѣчь, слово, молитва.
Oral, изустный, словесный.
Orange, померанецъ — douce апельсинъ.
Orbite (de l'oeil), глазная впадина.
Ordinaire, обыкновенный, простой.
Ordonner, располагать, приказывать.
Ordre, порядокъ, орденъ, повелѣніе, приказъ.
Ordure, нечистота, соръ, срамота.
Ordurier, сквернословный, сквернословъ.
Oreille, ухо; la puce à l'-, смущеніе.
Oreiller, изголовье, подушка.
Orfèvre, серебряникъ, ювелиръ.
Orfraie, рыбный орёлъ.
Organe, орудіе, посредникъ; par l'organe de, посредствомъ кого.

Organisation, образованіе, устроеніе.
Orge, ячмень; -mondé, ячная крупа.
Orgie, шумное пиршество.
Orgue, органъ (въ церкви); m. s; f. p.
Orgueil, гордость, спесь; -gueilleux, se.
Orient, востокъ; -tal, e.
Orienter, поставить на востокъ.
Originaire, первоначальный, происходящій изъ.
Original, подлинникъ, образецъ.
Origine, начало, происхожденіе, родъ; (berceau).
Oripeau, мишура, пустой блескъ.
Orme, вязъ, (дерево); -meau.
Ornement, украшеніе; -tation.
Orner, украшать, убирать.
Ornière, слѣдъ колеса, старая привычка; [ухабъ.
Orphelin, сирота.
Orteil, большой палецъ (на ногѣ).
Ortie, крапива.
Os, кость; jusqu'à la moëlle dés-, глубоко.
Oscillation, f., маханіе, качаніе; -ller.
Oseille, щавель.
Oser, смѣть, дерзать; osier, ива.
Osselet, косточка, бабки, (игра).
Ossements, кости мертвыхъ; -seux.
Ostensible, открытый, явный; -blement.
Ostentation, чванство, хвастовство.
Otage, заложникъ, залогъ.
Oter, взять съ мѣста, убрать.
Ou, или, либо; où, гдѣ, куда.
Oublier, забыть; oubli, забвеніе.
Ouest, западъ, вестъ.
Ouï-dire, слухъ, наслышка.
Ouïe, слухъ, pl., жабры (у рыбъ).
Ouïr, слушать, внимать; -aille, овца.
Ouragan, ураганъ, вихрь.
Ourdir, сновать, умышлять, зачинать.
Ourler, обрубать; (ourlet, рубецъ).
Ours, медвѣдь, грубіянъ.
Outarde, драхва, (птица).
Outil, орудіе, инструментъ.
Outrage, оскорбленіе, обида; -geux.
Outrance (à), до крайности, крайне; combat à outrance, смертный бой или поединокъ.
Outre, за, сверхъ; en outre, сверхъ того; outre mesure, чрезмѣрно.
Outre, козій мѣхъ, бурдюкъ.
Outré, увеличенный.
Outre-passer, итти далѣе, преступать.
Outrer, увеличивать, обижать.
Ouvert, открытый; -ture, -крытіе.
Ouvrage, дѣло, работа, сочиненіе.
Ouvrier, работникъ, мастеровой.
Ouvrir, отворить, открывать.
Ovale, (deux genres), овальный.
Ovation, овація, торжественный пріёмъ.

P.

Pacage, пажить, пастбище.
Pacificateur, миротворецъ; -cation.
Pacotille, количество, узелъ, пакетъ.
Pacte, договоръ, условіе.
Pactiser, договариваться, помириться.
Paganisme, язычество; -yen.
Page, пажъ; страница.
Paie et paiement, voyez paye.
Païen, язычникъ, -ица,
Paillasse, соломянникъ.
Paillasson, соломянная закрышка, рогожа.
Paille, солома; tirer à la courte-.
Paillette, блёстка, золотая песчинка.
Pain, хлѣбъ; -de sucre, голова сахару; -à cacheter, облатка; -d'épice, пряникъ.
Pair, равный, подобный, чётный, перъ (титулъ; (pair ou non, чётъ или нечетъ; au pair, въ ровной цѣнѣ.
Paire, чета, пара.
Pairie, достоинство пера.
Paître, пастись.
Paix, миръ; paisible, тихій, смирный.
Palais, дворецъ, нёбо (во рту).
Pâle, блѣдный; -leur, блѣдность; -lir.
Palefrenier, конюхъ, рейткнехтъ.
Palette, палитра, лопатка.
Palier, площадка на лѣстницѣ, сѣни.
Palissade, палисадникъ, заборъ.
Palliatif, облегчительное средство.
Palme, пальмовая вѣтвь, побѣда.
Palper, трогать рукою, щупать; -pable.
Palpiter, трепетать, биться; -tation.
Pâmer, падать въ обморокъ, обмирать.
Pampre, виноградная вѣтвь.
Pan, пола одежды, часть.
Panacée, f., лекарство всецѣлебное.
Panache, m, перья на шлемѣ, султанъ.
Panaris, ногтоѣда.
Panégyrique. похвальное слово; -riste.
Panier, коробъ, корзина.
Panique, (terreur), безпричинный страхъ).
Panneau (tomber dans le), впадать въ сѣти.
Panne, дрейфъ, -panse, брюхо, пузо.
Panser, перевязывать, завязывать рану.
Pantelant, запыхающійся, дрожащій.
Panthère, барсъ.
Pantouffle, туфля.
Paon, павлинъ; f., paonne.
Pape, Папа; papal, papauté, папство.
Paperasse, негодныя бумаги.
Papeterie, бумажная фабрика.
Papillon бабочка, вѣтренникъ.
Pâque, Пасха, Свѣтлое Воскресенье.
Paquet, связка, свёртокъ, пучокъ.
Par, въ, во, чрезъ, по, сквозь, за.
Parabole, притча, парабола.

Parade, показъ, уборъ, разводъ.
Paradis, рай, раёкъ въ театрѣ.
Paradoxe, противное мнѣніе.
Parafe, -phe, подпись; -fer et pher.
Paraître, являться, казаться.
Paralyser, разслабить; -sie.
Parapet, парапетъ, брустверъ.
Parapluie, зонтикъ.
Parasite, блюдолизъ; (pique-assiette).
Parasol, зонтикъ отъ солнца.
Paratonnere, громовой отводъ.
Paravent, ширмы,
Parc, паркъ, звѣринецъ, загорода.
Parcelle, частица.
Parce que, потому что.
Parchemin, пергаментъ.
Parcimonie, скупость, бережливость.
Parcourir, проходить, обозрѣвать, пробѣгать.
Pardon, прощеніе, отрекъ.
Pardonner, прощать, извинять.
Pareil, равный, подобный; -llement.
Parement, украшеніе, отворотъ.
Parent, родственникъ, родители.
Parer, украшать, убирать.
Paresse, лѣность; -resseux, se.
Parfait, совершенный; perfection.
Parfois, иногда, временемъ.
Parfum, благовоніе; -fumer, meur.
Parier, биться объ закладъ; -rieur.
Pariétaire, стѣнница, (plante).
Parjure, вѣроломство, -мный.
Parler, говорить; -leur, говорунъ.
Parmi, между.
Paroi, стѣна, перегородка, бокъ.
Paroisse, приходъ; -ssien, прихожанинъ.
Parole, слово, рѣчь, пароль.
Parquer, отгородить (enclore).
Parquet, штучный полъ, засѣданіе судей.
Parrain, крестный отецъ.
Parricide, отце-матере-убійца.
Part, часть; nulle part, нигдѣ; partie, s. f.
Partage, дѣлёжъ, раздѣлъ; -ger, va.
Parterre, цвѣтникъ, партеръ.
Parti, сторона, рѣшеніе.
Partial, пристрастный; -lité.
Participer à, участвовать въ чёмъ; -de, имѣть сходство съ чѣмъ; -pation.
Particulier, особый; s. m., человѣкъ.
Partir, отправиться; à- de, начиная съ чего.
Partisan, приверженецъ, наѣздникъ.
Partout, вездѣ, всюду.
Parure, уборъ, украшеніе, нарядъ.
Parvenir, доходить, возвышаться.
Parvenu, временщикъ, выскочка.
Parvis, преддверіе церкви, паперть.
Pas, шагъ, ущеліе; de ce pas, тотчасъ.
Passable, сносный, посредственный.
Passage, переходъ, проходъ; oiseau de-.
Passager, кратковременный, пассажиръ.
Passant, прохожій; en-, мимоходомъ, случайно.
Passe-droit, несправедливость.
Passe-partout, m., общій ключъ, отмычка.
Passe-temps, времяпровожденіе, увеселеніе.
Passé, прошедшее время, прежній, послѣ; -ser, переходить, умалчивать; laisser-, пускать; cela me passe, не могу понимать;
Passereau, воробей. [-temps, забава.
Passeur, перевощикъ, паромщикъ.
Passif, недѣйствующій, долги.
Passion, страсть, страсти Христовы, любовь
Passionner, выражать сильно. [къ чему.
Passoire, цѣдилка.
Pasteur, пастухъ, пастырь; -toral, -e.
Patauger, плюхаться (въ грязи).
Pâte, тѣсто, тѣлосложеніе, нравъ.
Pâté, паштетъ, пирогъ.
Patelin, лукавецъ; adj. хитрый.
Patène, дискосъ, (покровъ, потира).
Patent, открытый, явный.
Patente, патентъ, торговый билетъ.
Patère, жертвенная чаша.
Patience, терпѣніе; -tient; -ment.
Patient, больной, паціентъ; -ter.
Patiner, кататься на конькахъ; patin.
Pâtir, страдать, терпѣть.
Pâtissier, пирожникъ; -sserie.
Pâtre, пастухъ, скотопасъ.
Patrie, отечество; patriote.
Patrimoine, отчина, родовое имѣніе.
Patron, святый, главное лицё, узоръ, угодникъ.
Patrouille, дозоръ, патруль
Patte, лапа, коготь (pate).
Pâturage, паства, пажить; -re, пища, кормъ.
Paume, ладонь, длань, игра въ мячи.
Paupière, вѣко, рѣсница.
Pause, отдыхъ, пауза.
Pauvret, бѣдняжка; -té, бѣдность.
Pavage; мощеніе, стилка мостовой.
Pavaner (se), гордо выступать, кичиться.
Pavé, булыжникъ, мостовая.
Paver, мостить, выстилать камнемъ.
Pavillon, палатка, флагъ, флотъ; (berceau, kiosque), бесѣдка; baisser-, спускать.
Pavot, макъ; pavois, большой щитъ.
Payable, платимый, срочный.
Paye, жалованье, плата; (paie).
Payer, платить, заплатить; -yeur, se.
Pays, земля, страна, родина.
Paysage, ландшафтъ; -giste.
Paysan, (-nne), крестьянинъ.
Peau, кожа, плева, шкура.
Pêche, персикъ, рыболовство.
Pêcheur, рыбакъ; pécheur, грѣшникъ; -cher.
Pécore, дуракъ, скотина.
Pectoral, грудной.
Pécule, собина, пріобрѣтенное имѣніе.
Pécuniaire, денежный.
Pédantesque, педантскій, учительскій.
Pédestre, пѣшій, (statue).
Peigne, гребень, чесалка, -gner.
Peindre, писать красками, описывать.
Peine, наказаніе, трудъ; à peine, едва.

Peinture, живопись, описаніе; -tre.
Pêle-mêle, какъ ни попало.
Peler, облуплять, ощипать волосы.
Pèlerin, пилигримъ, богомолецъ.
Pelisse, шуба, ментикъ.
Pelle, лопата; pelletée.
Pelletier, -ère, скорнякъ, мѣховщикъ.
Pelote, клубокъ, подушечка.
Peloton, клубокъ, взводъ, куча.
Pelouse, лужокъ.
Pelure, кожа, корка.
Pénates ou Lares, домашніе боги.
Penchant, покатость, склонность.
Pencher, наклонить, преклонить.
Pendant, во время; d'oreille, серьга; -que, [когда.
Pendre, вѣшать, висѣть.
Pendule, m., маятникъ, f., часы столовые.
Pénétrer, проходить на сквозь, проницать во.
Pénible, трудный, тягостный.
Péninsule, полуостровъ; -laire.
Pénitence, покаяніе, раскаяніе.
Pénombre, f., полутѣнь, полусвѣть.
Pensée, мысль, мнѣніе, троицынъ цвѣтъ, весёлые глазки; penser, думать, penser mourir, чуть не умереть; -sif, задумчивый.
Pension, плата за хлѣбы, пенсія, пансіонъ.
Pente, спускъ, покатость, наклонъ.
Pénurie, большой недостатокъ.
Pépin, зёрнышко въ плодахъ.
Pépinière, разсадникъ.
Perce-neige, снѣжнянка.
Percer, пробуравливать, просверливать.
Percevoir, собирать подати; -cepteur.
Perche, жердь, шестъ, окунь, вѣха.
Percher, (se), садиться, сѣсть (о птицахъ)
Perdre, потерять, утратить, проигрывать.
Perdreau, молодая куропатка; perdrix, f.
Perfectibilite, усовершаемость.
Perfection, совершенство, -шеніе.
Perfide, вѣроломный; -die, f.
Péril, опасность; -lleux.
Périr, погибать, пропадать.
Péristyle, галерея съ столбами.
Perle, жемчужина, перла, лучшее.
Permanence, постоянное продолженіе; -nent.
Permettre, позволить; -mis.
Permission, дозволенія, воля (Божія).
Pernicieux à, вредный, пагубный.
Pérorer, говорить рѣчь.
Perpétuel, безпрестанный; -tuité, -tuer.
Perquisition, разысканіе, изслѣдованіе.
Perron, подъѣздъ, крыльцё.
Perroquet, попугай; mât de-, брамъстенга.
Perruque, парикъ; -quier.
Persécuter, угнетать, докучать; -teur.
Persécution, гоненіе, докука.
Persévérance, постоянство; -vérer, v. n.
Persil, петрушка, (трава).
Persister, устаивать, упорствовать.
Personnage, особа, лицё, роль.
Personne, особа; m., кто нибудь.
Perspicacité, прозорливость; -cace.
Persuader, уговорить, увѣрить въ; -asion.
Perte, уронъ, трата, потеря; à perte de vue, на сколько видѣть можно.
Pertuisane, партазанъ, бердышъ.
Perturbateur, смутникъ.
Pervenche, барвинокъ, (раст.), могильница.
Pervers, злой, развратный; -sité.
Pervertir, развращать.
Pesant, тяжелый, трудный.
Peser, вѣсить, разсматривать.
Peste, чума! чортъ! язва; -ter.
Pétillant, трещащій, сверкающій, шипучій.
Petit, малый, небольшой; -fils, внукъ; -fille, внучка; -lait, сыворотка; -maître, щеголь.
Petitesse, низость, мелкость, малость.
Pétition, прошеніе; -nner.
Pétrel, бурная птица, глупышъ.
Pétrification, окаменѣніе; -fier.
Pétrin, квашня; -trir, мѣсить.
Pétulance, рѣзвость, наглость; lant.
Peu, мало; -à-, мало по малу.
Peuplade, народъ, племя.
Peuple, народъ, нація, чернь, толпа;
Peupler, населить, разводить.
Peuplier, тополь, осокорь.
Peur, страхъ, боязнь; -reux, робкій.
Peut-être, можетъ быть.
Phare, m., маякъ; (fanal.).
Phénomène, явленіе, чудо.
Philanthrope, человѣколюбецъ.
Phoque, тюлень.
Phthisie, чахотка, сухотка.
Piaffer, скакать на одномъ мѣстѣ, (о лошади).
Piailler, кричать; -llerie.
Piauler, pioler, пищать, плакать.
Pic, мотыка, пикъ; à-, отвѣсно.
Picotement, колотье, мурашки.
Picotin, гарнецъ овса.
Pie, сорока; fromage à la-, творогъ; (cheval-), [пѣгая лошадь.
Pièce, часть, кусокъ, отрывокъ, монета.
Pied, нога, футъ; à-, пѣшкомъ; plat-, подлецъ; à -terre, временная квартира.
Piége, m., западня, сѣти, козни.
Pie-grièche, сорокопутъ, воркунья.
Pierre, камень; -reries, алмазы.
Piété, благочестіе, любовь, почтеніе.
Piétiner, топтать ногами.
Piéton, -onne, пѣшеходецъ.
Pieu, колъ, свая.
Pieux, благочестивый, нѣжный, набожный.
Pigeon, голубь; -nnier.
Pilastre, пилястра, лопатка.
Pile, куча, груда, быкъ (мостовой).
Piler, толочь, растолочь.
Pilier, столбъ.
Pillage, грабежъ; -ller.
Pillard, хищникъ, грабитель.
Pilote, лоцманъ, штурманъ.
Pilotis, свая.
Pilule, пилюля, непріятность.

Pin, сосна.
Pinacle, крыло церковное, верхъ.
Pince, зацѣпъ, щипцы, клешни.
Pinceau, кисть, слогъ.
Pince-sans-rire, коварный человѣкъ.
Pincée, щепоть, напойка (табаку).
Pincer, щипать, журить, щемить, поймать.
Pincette, щипчики.
Pinson, зябликъ.
Pioche, заступъ, кирка; -cher, (houe).
Pipe, курительная трубка, бочка.
Pique, пика, копьё, ссора; m., пики.
Pique-assiette, блюдолизъ, приживалка.
Piquer, колоть, стегать, жалить.
Piquet, колъ, пикетъ.
Piquette, плохое вино.
Piqueur, охотникъ, берейторъ, пикёръ.
Piqûre, уколъ, ужалъ, стеганіе.
Pirate, морской разбойникъ; -terie.
Pire et pis, худшій, вреднѣйшій.
Piste, f., слѣдъ, (звѣриный).
Pistole, 5 руб. сер.
Pitance, порція, содержаніе.
Pitié, жалость: -teux, жалкій.
Pittoresque, живописный.
Pivot, веретено, шпиль, подпора; -ter.
Place, мѣсто, площадь, городъ.
Plafond, потолокъ; -nner.
Plage, берегъ морской.
Plagiaire, литературный воръ; -giat.
Plaider, тягаться; -deur.
Plaie, рана, язвина.
Plaindre, жалѣть, сожалѣть.
Plaine, равнина.
Plainte, жалоба, скорбь.
Plaire, нравиться.
Plaisance, lieu de-, дача.
Plaisant, забавный, шуточный; -rie, шутка, насмѣшка; -à part, безъ шутокъ, серіозно.
Plaisir, удовольствіе, радость.
Plan, плоскій, намѣреніе, планъ.
Planche, доска, эстампъ; -cher, полъ.
Planer, парить, (о птицахъ, обозрѣвать.
Plante, растеніе; du pied, подошва ноги.
Planter, сажать, посаждать.
Plantureux, изобильный.
Plaque, доска, бляха, пластинка.
Plat, плоскій, гладкій, блюдо, простой.
Plateau, подносъ, плоскогорье.
Plate-bande, грядка вокругъ цвѣтника.
Plâtras, кусокъ штукатурки; -tre, гипсъ.
Plèbe, чернь, простой народъ: -béien.
Plein, полный; tout-, много; -nitude.
Plénipotentiaire, полномочный.
Pleurer, плакать; pleure-pain, скряга.
Pleurs, слёзы; -nicher, притворно плакать.
Pleuvoir, дождить; pluie. [письмѣ.
Pli, сгибъ, привычка; sous ce pli, при этомъ
Plier, складывать складки, сгибать; -oir, ко-
Plisser, складывать складки. [стяной ножъ.
Plomb, свинецъ; -ber.
Plonger, опустить въ воду; -geon, ныряніе.
Ployer, гнуть, сгибать.
Plume, перо; -mage, перья.
Plupart (la), большая часть.
Plusieurs, многіе.
Plutôt, скорѣе, лучше; plus-, раньше.
Pluvieux, дождливый, дождевосный.
Poêle, m., гробовой покровъ, печь f., сковорода.
Poids, тяжесть, гиря, вѣсъ, важность.
Poignant, пронзительный, острый.
Poignard, кинжалъ; -der, убивать.
Poignée, горсть, пучокъ; une- de main, пожимать руку другъ у друга; -gnet, кисть.
Poil, волосъ, шерсть; poilu.
Poindre, колоть, свѣтать, разсвѣтать.
Poing, кулакъ, рука, пясть.
Point, точка; -de côté, колотье въ боку; -de vue, точка зрѣнія, видъ; à-, въ пору.
Point, нѣтъ, -du tout, совсѣмъ нѣтъ.
Pointe, острый конецъ, кончикъ, разсвѣтъ.
Poireau, порей, бородавка; (porreau).
Pois, горохъ; -de senteur, душистый.
Poison, ядъ, отрава; (venin).
Poisson, рыба; -nneux; рыбистый.
Poitrail, грудь у лошади.
Poitrine, грудь; poitrinaire, чахотный.
Poivre, перецъ; -vrer, va.
Poix, смола, варъ, (goudron).
Pôle, полюсъ; polaire.
Poli, лоскъ, глянецъ, гладь.
Poli, лощёный, гладкій, учтивый.
Policer, образовать, просвѣщать.
Polir, полировать, шлифовать, образовать.
Polissoir, гладило, лощило.
Polisson, шалунъ; polissonner, -nnerie.
Politesse, учтивость, вѣжливость.
Poltron, малодушный, трусъ; -nnerie.
Polythéisme, многобожіе,
Pommeau, шпажная головка.
Pommelé, сѣрый въ яблокахъ.
Pommette, шарикъ, скула.
Pompe, великолѣпіе, пышность, насосъ, пожарная труба; -funèbre, торжественное погребеніе.
Pompeux, пышный, великолѣпный.
Ponctualité, точность, исправность; -tuel.
Pondre, класть яйца; ponte, s. f.
Pont, мостъ, палуба.
Pontife, первосвященникъ, папа.
Pontifical, habits-aux, (архіерейскій, папскій).
Populace, чернь, простой народъ.
Popularité, любовь къ народу; -laire.
Population, народонаселеніе; -leux.
Porc, свинья; -épic, дикобразъ.
Porcelaine, f. фарфоръ.
Pore, m., пора, скважинка; -reux.
Port, m., портъ, гавань, пристань, убѣжище.
Portail, главный входъ.
Porte, дверь, ворота, (у города).
Portefaix, дрягиль, носильщикъ.
Portée, помётъ, состояніе; à une portée de fusil, на разстояніи ружейнаго выстрѣла.

Porter, носить, наносить; -teur.
Porte-voix, рупоръ, говорная труба.
Portier, дворникъ, привратникъ.
Pose, поставленіе, тѣлоположеніе, кладка.
Poser, поставить, положить, сидѣть, утверждать.
Positif, вѣрный, положительный.
Position, положеніе, мѣсто, позиція.
Posséder, имѣть, владѣть; -ssesseur.
Possession, владѣніе, пользованіе.
Possibilité, возможность; -ssible.
Poste, m., постъ, мѣсто, должность.
Poste, f. поста, станція, почтамтъ.
Poster, поставить, расположить.
Postérieur, позднѣйшій, слѣдующій.
Postérité, потомство, потомки.
Postulant, проситель, искатель.
Postuler, усильно просить, искать.
Posture, тѣлоположеніе, состояніе.
Pot, горшокъ, кружка; -tier.
Potable, что можно пить, питейный.
Potage, супъ; -aux choux, щи; -ger, огородъ.
Pote, (main), толстая, распухлая рука.
Poteau, столбъ деревянный.
Potelé, жирный, толстый.
Potence, висѣлица.
Potentat, Государь, (державный).
Poterie, глиняная посуда.
Potion, питье лекарственное.
Pou, вошь.
Pouce, большой палецъ, дюммъ.
Poudre, пыль, порошокъ, порохъ; -dreux.
Pouffer, (de rire), задыхаться отъ смѣху.
Poulailler, курятня, курятникъ.
Poulain, жеребёнокъ.
Poularde, пулярка.
Poule, курица; -d'eau, лысуха; -mouillée, слабый человѣкъ; chair de-, дрожь по кожѣ.
Poulie, блокъ.
Pouls, пульсъ.
Poumon, лёгкое, pl., лёгкія.
Poupe, корма корабля.
Pourboire, деньги на водку.
Pourparler, переговоры.
Pourpoint, фуфайка.
Pourpre, m., багрецъ, f, царское достоинство.
Pourri, гниль, гнилой; -ture -лость.
Poursuivre, преслѣдовать; -suite, -ваніе.
Pourtant, однако.
Pourtour, окружность.
Pourvoir, пещись, снабжать; -yeur.
Pourvu que, ежели только.
Pousse, отростокъ, запалъ у лошадей.
Pousser, толкать, метать, расти; (jusqu'à), итти до, à la roue, помогать.
Poussière, пыль; mordre la-, умирать.
Poutre, бревно, балка; (solive).
Pouvoir, быть въ силахъ, мочь; n'en- plus, выбиваться изъ силъ; puissé- je, дай Богъ!
Prairie, лугъ, нива.
Praticable, удобный, возможный; -que, исполненіе, покупатель, обычай; 'er, исполнять, [отправлять.
Préalable, предварительный.
Préambule, m., предварительная рѣчь.
Préau, лужокъ, дворъ, (въ тюрьмѣ).
Précaire, временной, несрочный.
Précaution, предосторожность
Précéder, предшествовать, первенствовать.
Précepte, правило, заповѣдь.
Prêche, проповѣдь; prêcher.
Précieux, драгоцѣнный, дорогой.
Précipice, пропасть, бездна, погибель.
Précipitamment, стремительно.
Précipiter, низвергать, торопить.
Précis, точный, опредѣленный, именной.
Précis, перечень, синопсисъ.
Précoce, скороспѣлый, ранній; -cité.
Préconiser, превозносить похвалами.
Précurseur, предтеча, вѣстникъ.
Prédécesseur, предшественникъ, предки.
Prédestination, предназначеніе.
Prédicant, -cateur, проповѣдникъ; -cation.
Prédiction, предсказаніе; -dire, va.
Prédilection, предпочтеніе.
Prédominer, превосходствовать; -nance.
Prééminence, преимущество; (préférence).
Préface, предисловіе.
Préférable, предпочтительный; -rer.
Préjudice, ущербъ, вредъ.
Préjujé, предосужденіе, предразсудокъ.
Prélasser, (se), чваниться, хорохориться.
Prélever, взять напередъ; (-lèvemeut).
Préliminaire, предварительный, (статья).
Prélude, прелюдія, введеніе.
Prématuré, скороспѣлый, ранній.
Préméditer, преднамѣреваться.
Prémices, начатки плодовъ земныхъ.
Prémunir, предостерегать, предохранить.
Prendre, брать, взять, поймать.
Prénom, крестное имя.
Préoccupation, предубѣжденіе, озабоченность.
Préparatif, пріуготовленіе, сборъ.
Préparer, пріуготовить, приготовить.
Prépondérance, перевѣсъ, превозможеніе.
Préposer, приставлять къ чему.
Prérogative, преимущество, право.
Près, подлѣ, почти, близко; à beaucoup-, много недостаётъ; à cela-, не смотря на то; à peu-, почти; de plus-, ближе.
Présage, предзнаменованіе; -ger.
Presbytère, домъ священника.
Prescrire, предписать, уничтожать права.
Préséance; предсѣданіе, первенство.
Présence, присутствіе; -sent.
Présentation, представленіе; -ter, (compliments, félicitations), поздравлять; -sent, подарокъ, сей, настоящій; -tement, теперь, нынѣ.
Préserver, предохранить; -vation.
Présider, предсѣдательствовать; -dens.
Présomptif, вѣроятный наслѣдникъ.
Présomption, предубѣжденіе, вѣроятность, надменность; -tueux, высокоумный.

Presque, почти; -île, полуостровъ.
Pressant, усильный, настоятельный.
Presse, тѣснота, толпа, печатный станокъ.
Pressé, весьма полный, спѣшный, нужный.
Pressentir, предчувствовать, -timent.
Presser, жать, давить, торопить, быть весьма нужнымъ; (étau, presse, щемло).
Prestation, (de serment), приношеніе присяги.
Prestesse, скорость, проворство.
Prestidigateur, фокусникъ, фигляръ.
Prestige, обояніе, прельщеніе.
Présumer, гадать, думать.
Prêt, готовый, ссуда, заёмъ.
Prétendant, искатель. претендентъ.
Prétendre, требовать, утверждать.
Prétendu, мнимый, ложный.
Prétentieux, высокомѣрный; -tion.
Prêter, ссужать, давать въ займы.
Prétexte, предлогъ; Robe-, претекста.
Preuve, доказательство, доводъ.
Preux, храбрый, богатырь.
Prévaloir, превозмогать; se-, (de), пользоваться чѣмъ.
Prévaricateur; вѣроломецъ, измѣнникъ.
Prévenance, упредительность, услужливость.
Prévenir, упредить, предварить, извѣщать, отвращать; -vention, f., предубѣжденіе; -venu, e, (accusé), подсудимый.
Prévoir, предвидѣть, угадать; -vision.
Prévôt, градской глава, судья.
Prévoyance, предусмотрительность.
Prie-Dieu, налой, (для моленія).
Prier, просить, молиться; -prière.
Prieur, (d'un couvent), настоятель.
Primat, первосвятитель.
Prime, премія; de- abord; съ перваго взгляда; primer, первенствовать, упреждать.
Prime -sautier, безголовый, рѣшительный.
Primeur, первая пора, первины.
Primevère, бѣлая буквица.
Primitif, первоначальный.
Principal, главный, главное дѣло, капиталъ; principaux, знатные люди.
Principe, начало вина, правило.
Printemps, весна; -tanier, -сенній.
Pris, (de vin), пьяный; bien-, стройный.
Prise, взятіе, добыча; être aux prises avec, бороться съ чѣмъ; lâcher-, покидать добычу.
Priser, цѣнить, нюхать, чтить.
Prison, темница, тюрьма.
Privation, лишеніе, недостатокъ; vivre de-, s, отказываться отъ всего.
Privauté, вольность.
Privé, частный, тайный, ручной.
Priver, лишать; se-, воздерживаться.
Privilége, привилегія, право, вольность.
Prix, m., цѣна; à bas-, дёшево; à vil-, очень дёшево; à tout-, во что бы то ни стало; hors de prix, очень дорого; -fixe, по опредѣлённой цѣнѣ.
Probabilité, вѣроятность.
Probité, честность, праводушіе.
Problème, загадка, задача.
Procédé, поступокъ, поведеніе; -der, происходить, приступать; -dure, судопроизводство.
Procès, тяжба, процесъ; sans autre forme de- безъ дальныхъ церемоній.
Procession, s. f., крестный ходъ.
Prochain, ближній, будущій.
Proche, близкій; les-, s, родственники.
Proclamation, обнародованіе; -mer, провозглашать.
Procurer, доставить.
Prodigalité, расточительность, мотовство.
Prodige, чудо, диво.
Prodigieux, чудесный, ужасный.
Prodigue, расточительный; -guer, -чать.
Productif, плодородный.
Production, произведеніе, твореніе.
Produire, родить, производить, приносить.
Produit, прибыль, доходъ, произведеніе.
Proéminence, выпуклина.
Profanateur, осквернитель; -ner.
Profane, нечестивый, мірской.
Proférer, произносить, говорить.
Profès, постриженный монахъ.
Professer, исповѣдывать, преподавать.
Profession, исповѣданіе, званіе, ремесло.
Profit, прибыль, выгода.
Profitable, выгодный, прибыльный.
Profiter, получитъ барышъ, пользоваться.
Profond, глубокій, основательный; -deur.
Profusion, щедрость, изобиліе.
Progrès, успѣхъ; -sser.
Prohiber, запрещать, возбранять; -bition.
Proie, добыча, ловитва.
Projectile, метательный снарядъ; бомба.
Projection, бросаніе, проекція.
Projet, намѣреніе, проэктъ, планъ.
Prolétaire, живущій насущною работою.
Prolixe, пространный, очень подробный.
Prologue, предисловіе.
Prolonger, продолжать, удлинять.
Promenade, прогулка, гулянье; -ner.
Promettre, обѣщать; -messe.
Promontoire, мысъ, носъ.
Promotion, повышеніе; -mouvoir.
Promptitude, носпѣшность, скорость.
Promulguer, обнародывать; -gation.
Prône, проповѣдь, поученіе.
Prôner, проповѣдывать, выхвалять.
Prononcer, выговаривать, произносить.
Pronostic, прѣдзнаменованіе.
Propager, расплодить, распространять.
Propension, склонность къ чему.
Prophète, пророкъ.
Propice, милостивый, благосклонный.
Proportion, соразмѣрность; à-, по мѣрѣ.
Propos, слово, рѣчь, разговоръ; à-, кстати; un à-, благовременіе; à- de bottes, ни къ селу ни къ городу; hors de-, некстати.
Proposer, предложить; -sition.
Propre, собственный, способный, чистый.

Propriétaire, хозяинъ, владѣлецъ; -té, свойство, имѣніе.
Proscription, изгнаніе; -scrire.
Proscrit, изгнанникъ, бѣглецъ.
Prospère, благоденственный, счастливый.
Prosterner (se), падать предъ кѣмъ, бросаться къ ногамъ; -nation.
Protecteur, trice, покровитель; -tion.
Protéger, защищать, покровительствовать.
Protester, обѣщать, увѣрять; -tation.
Prototype, первообразъ.
Protubérance, выпуклость.
Proue, носъ корабля.
Prouesse, храбрый подвигъ; удаль.
Prouver, доказывать; (preuve).
Provenir, происходить; -venance.
Proverbe, пословица, притча; -bial.
Providence, провиденіе.
Provision, запасъ, количество.
Provisoire, предварительной, временной.
Provocation, поощреніе, возбужденіе.
Proximité, близость, родство.
Prude, степенный, суровый.
Prudence, благоразуміе, осторожность; -dent, e.
Prunelle, зрачёкъ на глазу, терновая ягода.
Puant, вонючій; -teur, puer.
Pubère, возмужалый; -rté.
Public, публичный, общій, публика.
Publicain, мытарь, ростовщикъ.
Publicité, публичность, гласность.
Publier, публиковать, обнародывать.
Puce, блоха.
Pucelle, дѣва.
Puceron, травяная вошь.
Pudeur, стыдливость, скромность.
Puéril, ребяческій, дѣтскій.
Pugilat, кулачный бой.
Puîné, младшій, послѣ рождённый.
Puis, потомъ, послѣ.
Puiser, черпать; -sage.
Puisque, потому что.
Puissance, могущество, власть, степень.
Puits, колодезь; -de science.
Pulluler, размножаться, распространяться.
Pulsation, біеніе (пульса).
Pulsion, махпаніе, сотрясеніе.
Punaise, клопъ.
Punir, наказывать; -tion.
Pupille, m., воспитанникъ, питомецъ.
Pupitre, m., налой, пультъ.
Pur, чистій, вѣрный, настоящій.
Purée, отваръ гороховый, бабовый.
Pureté, чистота, непорочность.
Purgatif, проносное, слабительный.
Purger, чистить, избавлять; -gatif.
Pus, гной; suppuration, гноеніе.
Pusillanime, малодушный; -mité.
Putride, гнилой, гніючій.

Q.

Quadrupède, четвероногій; -ple.
Quai, набережная.
Qualification, наименованіе, названіе.
Qualité, свойство, качество; homme de-, знатный человѣкъ; en-, de, какъ; en quelle-, какимъ правомъ.
Quand, когда, какъ; depuis-, съ котораго времени? давно ли? -même, и ежели.
Quant à, что касается.
Quantième, который, число.
Quantité, количество, множество; (abondance).
Quart, четверть, вахта; le quart d'heure de Rabelais, непріятная минута; -tier, часть.
Quarteron, четвёртка, 25 штукъ.
Quel, который, какой; tel, какой нибудь.
Quelconque, какой бы ни былъ.
Quelque, какой нибудь, около; -fois, иногда.
Qu'en dira-t-on, людскіе толки.
Quenouille, прялка; tomber en-, переходить въ женское поколѣніе.
Querelle, ссора, брань; (-d'Allemand, пустая ссора); -reller, бранить, журить, ругать.
Question, вопросъ, пытка; il est- de, дѣло, рѣчь идётъ о чёмъ; -nner.
Quête, исканіе, сыскъ, собираніе милостыни.
Queue, хвостъ, стебелёкъ, ручка, осёлокъ; à la-, сзади; faire- venir à la-, прійти одинъ за другимъ.
Quille, кегля, киль.
Quincaillerie, мелочные желѣзные и мѣдные товары.
Quintal, центнеръ, сто фунтовъ.
Quiproquo, ошибка, недоумѣніе.
Quitte, не должный, избавленный; jouer- ou double, разыгриваться.
Quitter, оставить; se-, разстаться.
Qui va là? кто тамъ? Qui vive? кто идётъ?
Quoi que, что бы ни; quoique, хотя.
Quolibet, глупая шутка, прибасёнка.
Quotidien, ежедневный.

R.

Rabais, сбавка, пониженіе цѣны; -sser.
Rabat-joie, помѣха, радости, брюзга.
Rabattre, опустить, уменьшать.
Rabot, скобель, стругъ; -teux, (rugueux).
Rabougri, невзрачный, малорослый.
Raccommodage, починка; -der.

Raccourci, очень короткій; en-, вкратцѣ.
Raccrocher, опять повѣсить на крючокъ.
Race, поколѣніе, родъ, племя.
Rachat, выкупъ; -cheter.
Racine, корень; prendre-, пускать-.
Racler, скоблить, скребать, пилить,(на скрипкѣ).
Raconter, разсказывать.
Rade, рейдъ; mettre en-, выходить на рейдъ.
Radeau, плотъ, паромъ.
Radical, коренной, совершенный.
Radieux, лучезарный, весёлый.
Radotage, -oterie, вздоръ, бредъ; -ter, бредить.
Radoub, починка корабля; -ber.
Radoucir, утишать, умирять.
Rafale, шквалъ.
Raffermir, укрѣпить; -missement.
Raffinage, очищеніе сахара; -ner.
Raffinement, утонченность; -ner.
Raffoler (de), безумно любить.
Rafler, (faire rafle), всё разграбить.
Rafraîchir, освѣжать, прохладать,
Rage, бѣшенство, ярость; -geur.
Raie, черта, полоса, межа, борозда, проборъ.
Raifort, рѣдька, хрѣнъ.
Railler, на смѣхъ поднимать.
Raillerie, насмѣшка; - à part, безъ шутокъ.
Rainure, фальцъ, выемка.
Raisin, виноградная ягода.
Raison, разумъ, умъ; à - de, по мѣрѣ; à plus forte-, тѣмъ болѣе; sous la- sociale, подъ фирмою; доказательство, доводъ.
Raisonnement, разсужденіе, возраженіе.
Rajeunir, молодить, брить бороду.
Rajuster; поправить; -tement.
Râle, дергачъ, (птица), хрипѣніе; le- de la mort, колоколецъ въ горлѣ.
Ralentir, замедливать, умѣрять, утишать.
Rallier, собирать, соединять; -lliement.
Rallonger, дѣлать длиннѣе.
Rallumer, опять зажигать, возжигать.
Ramage, разводы, пѣніе, чириканье.
Ramasser, собирать, собрать, подпирать.
Ramassis, куча, груда.
Rame, весло, стопа бумаги, тычинка; -meur, гребецъ; -meau, вѣтвь, верба, отрасль.
Ramener, опять приводить.
Ramier, вяхирь; (Pigeon-).
Ramification, развѣтвленіе, отрасль.
Ramollir, размягчать; -ssement.
Ramoner, чистить печную трубу; -neur.
Rampe, всходъ, перила, всѣ лампы (авансценъ).
Ramper, ползать, пресмыкаться.
Rançon, выкупъ; -çonner, отпускать на-, драть.
Rancune, злоба, памятозлобіе.
Rang, рядъ чинъ, достоинство; être sur les- s, быть въ числѣ искателей; (condition).
Rangée, рядъ, строй, линія.
Ranger, привесть въ порядокъ, убирать.
Ranimer, оживить, возбуждать.
Rapace, хищный, жадный; -cité.
Râpe, тёрка, терпугъ; -per (user).
Rapide, быстрый, шибкій; -dité.
Rapiécer, -ceter, заплачивать, починивать.
Rapière, старая шпага, рапира.
Rapine, грабёжъ, хищеніе.
Rappel, отзывъ, обратный призывъ.
Rapport, доходъ, донесеніе.
Rapporter, относить, отвозить.
Rapprocher, опять приблизить; -chement.
Rapt, похищеніе людей; ravir.
Rare, рѣдкій, странный, жидкій; -reté.
Ras, бритый, гладкій, короткошерстный; rase campagne, окрытое поле.
Rasade, полный стаканъ.
Raser, брить, срывать; -soir, бритва.
Rassasier, насыщать.
Rassembler, собирать, соединять.
Rasséréner, дѣлать яснымъ.
Rassis, успокоенный, чёрствый.
Rassurer; подпирать, успокоивать.
Rat, m., крыса; -tatiné, обрюзглый.
Rate, селезёнка; mal de-, ипохондрія.
Râteau, грабли, лопаточки.
Râtelier, рѣшётка въ конюшнѣ, рядъ зубовъ.
Rater, осѣкаться, имѣть неудачу.
Ratifier, подтверждать; -fication.
Ration, паёкъ, солдатскій раціонъ; (étape).
Ratisser, скоблить; -soire, скребокъ.
Raton, ватрушка, сырникъ, крысёнокъ.
Rattacher, опять завязывать, привязывать.
Rattraper, догнать, опять поймать.
Raturer, помарывать,
Rauque, хриплый, сиплый.
Ravage, опустошеніе, поврежденіе; ger.
Ravauder, штопать, ругать; -derie, вздоръ.
Rave, рѣпа.
Ravin, оврагъ, рытвина, лощина.
Ravine, дождевой потокъ, рытвина.
Ravir, похищать, восхищать, лишать чего; à-, восхитительно, прелестно; -ssement.
Raviser (se), одуматься.
Ravisseur, грабитель, похититель.
Ravitailler, снабжать провіантомъ.
Rayer, чертить, дѣлать царапины.
Rayon, лучъ, радіусъ, спица, мерцаніе.
Réaction, противодѣйствіе; -gir.
Réaliser, исполнить, совершить; -el, щирый.
Réalité, дѣйствительность; en-, въ самомъ дѣлѣ.
Rébarbatif, угрюмый, суровый, противный.
Rebelle, мятежный, бунтующій, упорный; [-llion.
Rebondir, подскакивать.
Rebours, противная сторона; à-, на выворотъ.
Rebrousser, (chemin), воротиться назадъ.
Rebuffade, грубость, худой пріёмъ.
Rebut, отказъ, оборъ негодный.
Rebutant, отвратительный, досадный.
Rebuter, отталкивать, быть противнымъ.
Récalcitrant, упорный, упрямый.
Recéler, утаивать, укрывать, содержать.
Récemment, недавно; -cent, недавный.
Recensement, народная перепись.
Réception, полученіе, пріёмъ, принятіе.

Recette, приходъ, лекарство.
Réchauffer, разогрѣвать, оживлять.
Rèche, жёсткій, терпкій, угрюмый.
Recherche, испытаніе, разборчивость.
Récif, каменный, подводный рифъ.
Réciprocité, взаимность; -que.
Récit, повѣствованіе, сказаніе; -ter.
Réclamation, требованіе; -clame, похвальное объявленіе; -mer, умолять, требовать.
Reclus, запертый, затворникъ.
Récolte, уборка, сборъ, плоды стоящіе; -ter.
Recommandatiôn, одобреніе, уваженіе.
Recommander, совѣтовать, приказывать.
Récompense, награда, награжденіе; -ser.
Réconcilier, примирить; -liation.
Réconforter, укрѣплять, утѣшать.
Reconnaissance, благодарность, осмотръ.
Reconnaître, узнавать, разсматривать.
Recourber, загнуть, отгибать.
Recourir à, прибѣгать къ кому; -cours.
Recouvrer, обратно доставать; -vrement.
Recouvrir, прикрывать, перекрывать.
Récréation, увеселеніе; -tif; -créer.
Recrépir, перемазывать, снова штукатурить.
Récrier (se), вскричать.
Récrimination, противоукореніе.
Recrudescence, умноженіе.
Recruter, набирать рекрутъ; -crue.
Rectification, повѣрка, поправка; -fier.
Reçu, росписка; (quittance).
Recueil, собраніе, сборникъ.
Recueillir, собирать, принимать.
Recul, отдаваніе назадъ, откатъ; -ler, отодвигать, относить далѣе, распространять, отдалять, отступать; à reculons, задомъ, неудачно.
Récupérer, возвратить; (recouvrer).
Reddition, сдача, отдача.
Redemander, требовать обратно.
Rédempteur, искупитель; -ption.
Redevable, должный, обязанный.
Rédiger, сочинить, составить, издавать.
Redire, твердить, повторять, хулить; -dite.
Redoubler, удвоить, усугубить.
Redoutable, страшный, грозный, опасный.
Redresser, выпрямить, исправлять.
Réduction, уменьшеніе, покореніе; -duire.
Réduit, убѣжище, уединеніе.
Réfectoire, m., столовая.
Réfléchir, размышлять, отражать; -xion.
Reflet, отсвѣтъ, рефлекція; -ter.
Refluer, течь назадъ; -flux, отливъ.
Réformation, исправленіе; -forme, преобразованіе; -mer, исправлять; -mateur.
Refouler, перетоптать, прогонять.
Réfracter, преломлять лучи.
Refrogné, нахмуренный.
Refroidir, простудить, прохладить.
Refuge, m., убѣжище, богадѣльня.
Refus, отказъ; -fuser.
Réfuter, опровергать, возражать; -tation.
Régal, пиръ, пиршество, наслажденіе.
Régaler, угощать, подчивать, веселить.
Regarder, смотрѣть; -gard, взглядъ.
Régénérer, возродить, возобновить; -ration.
Regimber, лягать, брыкаться, (о лошади).
Régime, діета, умѣренность.
Régiment, полкъ; -taire.
Région, страна, часть, область.
Régir, управлять, править.
Règle, линейка, правило, уставъ.
Réglement, уставъ, распоряженіе.
Régler, линовать, установлять, рѣшать.
Réglisse, m., лакрица, f., солодковый корень.
Règne, царствованіе, правленіе; -gner.
Regorger, разливаться, изобиловать.
Regrattier, -ère, лавочникъ, скряга.
Regret, печаль, жаль; à-, по неволѣ.
Regretter, сожалѣть, скорбѣть.
Régulariser, привести въ порядокъ.
Régulier, правильный, точный.
Rehausser, поднимать по выше, возвышать.
Rein, точка.
Reine, королева; des abeilles, матка.
Réitérer, повторять; -ration.
Rejaillir, брызгать, отскакивать.
Rejeter, отшибать, извергать, отвергать.
Rejeton, отпрыскъ, отрасль.
Rejoindre, опять соединить, съѣзжаться съ.
Réjouir, тѣшить, веселить; -ssance.
Relâche, отдыхъ, отдыхновеніе.
Relâcher, разслабить; -chement.
Relais, подставныя лошади, станція; -layer.
Relancer, снова поднять, взгонять.
Relation, отношеніе, связь; -tif, -сительный.
Reléguer, удалять, сослать въ ссылку.
Relever, поднять, воздвигнуть, починивать.
Relief, обронная работа, блескъ, слава.
Relieur, переплетчикъ; -lier, перевязывать, присоединять; -liure; -gieux, набожный.
Religion, вѣра, законъ (Божій), совѣсть.
Relique, мощи, останки.
Reluire, свѣтить, сіять.
Remanier, передѣлать, поправить.
Remarquable, достопримѣчательный; -que, примѣчаніе, замѣчаніе; -quer, примѣчать, отличать; faire-, отмѣчать; se faire-, отличаться.
Remblai насыпь, насыпка земли.
Rembourrer, набивать, (шерстью, волосами).
Rembourser, заплатить; -sement.
Remède, лекарство, средство.
Remédier, пособить, помогать.
Remercier, благодарить, увольнять; çîment.
Remettre, вручать, откладывать, уложить.
Réminiscence, воспоминаніе.
Remise, сарай, отдача, отсрочка, скидка.
Remontrance, увѣщаніе; -trer.
Remords, угрызеніе совѣсти.
Remorquer, буксировать, тащить; -queur.
Remouleur, точильщикъ; -moudre, оттачивать.
Rempailler, набивать, перебивать соломою.
Rempart, валъ, ограда, оплотъ.
Remplacer, замѣнять, занимать мѣсто.

Remplir, наполнять, исполнять, занимать мѣсто.
Remporter, опять уносить, пріобрѣтать.
Remuer, сдвинуть, переворачивать, шевелить.
Rémunérateur, возмездникъ; -tion.
Renaissance, возрожденіе, (наукъ); -naître.
Renard, лисица, лукавецъ; -deau.
Rencontre, встрѣча, сгеченіе, замыслъ.
Rendez-vous, мѣсто свиданія, свиданіе.
Rendre, отдать, возвратить, передать.
Rêne, возжа, поводъ, бразды.
Renfort, подкрѣпленіе; -cer.
Renier, отрицаться.
Renifler, фыркать, сопѣть.
Renne, сѣверный олень.
Renom, слава, извѣстность; -mmé, -mmée.
Renonciation, отреченіе; -cer, отказываться.
Renouer, опять связать.
Renouveler, возобновить; -llement.
Renseignement, справка, освѣдомленіе.
Rente, ежегодный доходъ, процентъ; -tier.
Renverse (à la), навзничь. [страивать.
Renverser, опрокидывать, поваливать, раз-
Renvoi, отсылка, возвращеніе, отпускъ; -yer.
Réorganiser, опять образовать, учреждать.
Repaire, берлога, гнѣздилище.
Repaître, кормиться, питать.
Répandre, просыпать, проливать, распростра-
Réparer, поправить; -ration. [нять.
Repartie, возраженіе, отзывъ.
Repartir, отвѣчать, опять отправляться: ré-
распредѣлять.
Repas, столъ, пиршество, кушанье.
Repassage, глаженіе, точеніе; -sser, опять переходить, править, гладить.
Repentance, раскаяніе, покаяніе.
Repentir (se), каяться, раскаиваться.
Répercussion, вогнаніе внутрь, отраженіе.
Repère, мѣтка, зарубка.
Répéter, повторять; -tition.
Répit, срокъ, отсрочка; (délai).
Replâtrage, легкая замазка гипсомъ.
Replet, дородный, тучный, полный тѣломъ.
Repli, сгибъ, тайники, складка; -ier.
Réplique, отвѣтъ, возраженіе.
Répondre, отвѣчать; (pour), ручаться; -de
Report, переносъ суммы. [увѣряться.
Repos, покой, спокойствіе, сонъ; -ser.
Repousser, отталкивать, отбивать, отражать.
Répréhensible, достойный выговора.
Reprendre, брать назадъ, отвѣчать, бранить.
Représailles, возмездіе, мщеніе.
Représenter, представлять, показывать.
Répression, обуздываніе, укрощеніе.
Réprimande, выговоръ; -der.
Réprimer, укротить, воздержать, обуздывать.
Reprise, занятіе вновь, припѣвъ, починка, à plusieurs-, неоднократно.
Réprobation, отверженіе, хула, осужденіе.
Reproche, упрёкъ, укоризна; sans-, безпо-
Reptile, пресмыкающійся, гадъ. [рочный.
Répudier, развестись съ женою, отвергать.
Répugnance, отвращеніе, противность.
Répugner (à), противиться, причинять отвращеніе. [ность.
Réputation, честное имя, уваженіе, извѣст-
Requête, прошеніе, челобитье, просьба.
Requin, акула (рыба).
Requis, потребный, надлежащій.
Réquisition, прошеніе, требованіе; -quérir.
Réseau, сѣтка, сѣть.
Réserve, предоставленіе, исключеніе, запасъ, скромность, скрытность; sans-, безъ исключенія, безъ обиняковъ.
Réserver, приберегать, сохранять.
Réservoir, водоёмъ.
Résidence, правительство, столица, пребываніе.
Résidu, остатокъ, подонки, выварка, шквара.
Résignation, уступленіе, отреченіе.
Résigner, слагать съ себя, сдавать; se- à, предаваться, покорствовать чему.
Résine, древесная смола, камедь; -nieux.
Résistance, сопротивленіе, прочность.
Résister à, противиться, выдерживать.
Résolu, рѣшительный, смѣлый.
Résolution, рѣшеніе, рѣшительность.
Résonnance, звучаніе; -nner, отзываться.
Résoudre, рѣшить, разрѣшить.
Respect, почтеніе, уваженіе, страхъ; -table, почтенный; -ter, почитать; -tueux, -тельный.
Respiration, дыханіе; -rer, -rable.
Resplendir, сіять, блистать; -ssement.
Responsabilité, отвѣтственность; -sable.
Ressemblance, сходство, подобіе; -bler.
Ressemeler, подмётки, подкинуть.
Ressentiment, остатокъ, прежней боли, мщеніе.
Resserrer, крѣпче завязывать, сжимать, стѣснять, сокращать (сочиненіе).
Ressort, пружина, упругость, сила, вѣдомство.
Ressource, пособіе, средство, помощь; plein de -s, находчивый, даровитый.
Ressusciter, воскресить, вновь оживлять.
Restaurant, крѣпительный, трактиръ.
Reste, остатокъ; au-, впрочемъ; -ter.
Restituer, отдавать обратно; -tution.
Restreindre, вязать, ограничивать.
Restriction, ограничивающее условіе.
Résultat, выводъ, слѣдствіе.
Résulter, происходить, выходить.
Résumé, перечень; en-, вкратцѣ.
Résurrction, воскресеніе, воскрешеніе.
Rétablir, возстановить, поправлять.
Retard, замедленіе, остановка; être en-, опаздывать, -dataire.
Retarder, откладывать, замедлять, подвинуть назадъ, отставать.
Retenir, удержать, задерживать, помнить.
Retentir, отзываться, гремѣть, раздаваться.
Retentissement, звукъ, отголосокъ.
Retenu, осторожный, скромный.
Réticence, умолчаніе, упущеніе.
Rétif, ртачливый, (о лошади), упрямый.
Retirer, вытаскивать, извлекать, отнимать.

Retors, сучёный, лукавый, хитрый.
Retoucher, подправить, подновлять.
Retour, поворотъ, возвращеніе, перемѣна, старость; sans-, безвратно.
Retracer, перечерчивать, напоминать, описы-
Rétracter, отрекать; se-, отрекаться. [вать.
Retraite, отступленіе, удаленіе, уединеніе, отставка, уединенное мѣсто, убѣжище.
Retrancher, отнимать, укрѣплять, обносить
Rétrécir, сузить, стѣснять. [окопами
Rétribution, награда, жалованье; -buer.
Retrograder, возвращаться, отступать.
Retrousser, подбирать, подвязывать.
Rets, тенето, неводъ, сѣть.
Réunion, соединеніе, собраніе, свиданіе.
Réussir, успѣвать, хорошо расти; -ssite.
Revanche, отплата; en-, въ замѣнъ.
Rêve, сновидѣніе, сонъ, мечта.
Revêche, терпкій, угрюмый.
Réveil, пробужденіе; -ller, разбудить.
Révélation, открытіе, объявленіе.
Revenant, призракъ, духъ, мертвецъ.
Revendiquer, требовать обратно чего.
Revenu, доходъ, прибыль.
Rêver, видѣть во снѣ, грезить, мечтать.
Réverbération, отраженіе (лучей).
Révérence, почтеніе, поклонъ.
Révérend, преподобный; -cieux, почтительный
Révérer, почитать, благоговѣть.
Rêverie, задумчивость, мечта, греза
Revers, оборотъ, обшлагъ, несчастіе.
Réversible, возвратимый, поворотный.
Revêtir, одѣвать, давать, украшать.
Revirement, поворотъ.
Réviser, пересматривать; -sion.
Révoltant, противный, несносный.
Révolte, бунтъ, возмущеніе; -ter.
Révolu, оконченный, прошедшій.
Révolution, обращеніе, оборотъ, революція.
Révoquer, отзывать, отмѣнять.
Revue, обыскъ, пересмотръ, смотръ.
Rez-de-chaussée, нижній этажъ.
Rhinocéros, носорогъ.
Rhume, простуда, насморкъ.
Riant, весёлый, милый, ласковый.
Ricaner, зубоскалить, насмѣшничать.
Riche, богатый, драгоцѣнный; -chesse.
Ricochet, скачокъ, подскокъ.
Ride, морщина, рядъ на водѣ; -der.
Rideau, запавѣсъ, гардина.
Ridicule, смѣшной, странный.
Rieur, хохотунъ, насмѣшникъ.
Rigide, строгій, суровый, точный; -dité.
Rigole, желобокъ, борозда.
Rigoureux, строгій, суровый; -gueur.
Rincer, полоскать, колотить.
Ripaille, пиръ; faire-, куливать.
Riposte, скорый отвѣтъ, отбой.
Rire, смѣяться; (à), нравиться.
Risée, смѣхъ, хохотъ; -sible.
Risque, страхъ, опасность; -quer.
Rivage, берегъ морской.
Rival, соперникъ, совмѣстникъ; -lité.
Rive, берегъ, опушка, (лѣса).
River, заклёпывать, заклепать кандалы.
Riverain, прибрежный житель.
Rivière, рѣка, длинное ожерелье.
Rixe, ссора, брань, драка.
Robinet, кранъ, ключъ у крана.
Robuste, крѣпкій, сильный, плотный.
Roc, утёсъ, скала; -che, -cher.
Rôder, скитаться, бродить; -deur.
Rodomont, самохвалъ, хвастунъ, янька.
Rogner, обрѣзывать, урѣзывать; -gnure.
Rogue, спесивый, высокомѣрный.
Roide et raide, тугой, крѣпкій, крутой.
Roitelet, королёкъ, царёкъ. [риться съ.
Rompre, ломать, разбить, нарушать, поссо-
Ronce, ежевика, терновый кустъ.
Rond, круглый, чистосердечный.
Rondache, f., круглый щитъ.
Ronde, рундъ, дозоръ, хороводъ.
Ronfler, храпѣть, сопѣть, фыркать; -ment.
Ronger, грызть, съѣдать.
Roquet, шпицъ.
Rosaire, m., чётки.
Roseau, тростникъ, камышъ.
Rosée, роса.
Rosse, кляча, безсильная лошадь.
Rosser, колотить, тузить, бить.
Rotation, коловратное обращеніе.
Rôti, жаркое; -tir, жарить; -tir.
Rotule, чашка колѣнная.
Roturier, разночинецъ грубый; -ture.
Rouage, колесный уборъ, устройство.
Roucouler, ворковать, нѣжничать.
Roue, колесо, колесованіе.
Roué, распутный человѣкъ, повѣса.
Rouet, прялка, самопрялка.
Rouge, красный, алый, румяный.
Rouge-gorge, реполовъ, плистовка.
Rougeole, корь, (болѣзнь).
Rouille, ржавчина; -ller, -вить.
Roulage, ѣзда, катаніе, возка.
Rouleau, свёртокъ, трубка, свитокъ; être au bout de son-, истощить всѣ средства.
Rouler, катать, вертѣть, ворочать.
Roulis, боковая качка корабля.
Route, f., дорога, путь; -tier.
Routine, f., сноровка, навыкъ; -nier.
Roux, rousse, рыжій; -sseur.
Royaume, королевство; roi.
Ruban, лента, тесьма.
Rubrique, красная земля, красный мѣлъ.
Ruche, улей.
Rude, жёсткій, суровый, бойкій; -desse.
Rudoyer, грубить, поступать сурово.
Ruer, брыкать, лягать, (о лошади); -ade.
Rugir, рыкать; -gissement.
Rugueux, шероховатый.
Ruine, разрушеніе, паденіе, развалины; -ner.
Ruisseau, ручей; -sseler, струиться.

Rumeur, шумъ, волненіе, молва.
Ruminant, жвачное животное; -ner.
Rupture, разбитіе, кила, разрывъ.
Rural, сельскій, полевой.
Ruse, хитрость, лукавость; -sé.
Rustaud, мужикъ; -ticité, грубость; -tique, сельскій, деревенскій; rustre, очень грубый, олухъ.

S.

Sabbat, субота, шабашъ, бѣсовское ночное сборище, шумъ, крикъ.
Sable, песокъ, хрящъ; -blonneux.
Sabot, деревянной башмакъ, копыто.
Sabre, сабля, палашъ; -sabrer, -breur.
Sac, мѣшокъ, ранецъ, разграбленіе.
Saccager, грабить, разрушать.
Sacerdoce, священство, жречество.
Sacre, коронованіе; -crer, (jurer).
Sacré, священный; -crement, таинство.
Sacrificateur, жрецъ; -fice, жертва.
Sacrilége, святотатство, нечестіе.
Sacristain, ключарь, ризничій.
Sagace, прозорливый; -cité, -ливость.
Sage, умный, мудрый, тихій, смирный.
Saignée, пусканіе крови; -gner.
Saillant, выдающійся, исходящій.
Saillie, брызганіе, стремленіе, выдумка.
Sain, здоровый, здравый; (santé).
Saint, -e, священный; -teté.
Saisir, схватывать, обнимать, поражать; -sie.
Saisissement, дрожь, содроганіе.
Saison, годовое время, пора, возрастъ.
Salarier, давать жалованіе; -laire.
Sale, грязный, гадкій, чёрный; -leté.
Saler, солить; -laison, -леніе, нина.
Saline, соляной заводъ; -lière, -онка.
Salir, замарывать, очернять.
Salive, слина, слюна.
Salle, salon, зала.
Salpêtre, селитра; -pêtrer, pêtrière.
Salubre, здоровый; -brité.
Saluer, кланяться, здравія желать.
Salut, благо, поклонъ, спасеніе; -tation.
Salve, залпъ, громъ.
Sanction, утвержденіе, согласіе.
Sanctuaire, алтарь, церковъ.
Sang, m., кровь, колѣно, родство; -glant, кровавый; -guin, -вяной; -guinaire, -жадный.
Sangle, широкій ремень, подпруга; -gler.
Sanglier, кабанъ.
Sanglot, рыданіе; -gloter, рыдать.
Sangsue, піявица, прижимщикъ.
Sans, безъ; -souci, беззаботный человѣкъ.
Sansonnet, скворецъ; (étourneau).
Santé, здоровіе, здравіе; -nitaire.
Sape, сапировка; -per, подкапывать.
Sapin, пихта, ель.
Sarcler, полоть; -clage, -лотье.
Sarment, виноградная лоза.
Sarrasin, -blé-, грѣча, -чуха.
Satiété, сытость, отвращеніе; à-, досыта.
Satin, атласъ; -né, -nage, -ner.
Satisfaire, удовлетворить, угождать; -ction.
Satisfaisant, удовлетворительный.
Saturer, напитывать, пресыщать.
Sauce, соусъ, подливка; -cière.
Saucisse, -cisson, сосиска, колбаса.
Sauf, невредимый; -conduit, пропускъ.
Saule, ива, верба; -pleureur, плакучая ива.
Saumâtre, (eau), солодковатая вода.
Saumon, сёмга, лосось.
Saut, скокъ, скачокъ, прыгъ; -ter.
Sauterelle, малка, кузнечикъ, саранча.
Sauvage, дикій, лѣсной, нелюдимый.
Sauvegarde, защита, оплотъ; -garder.
Sauvetage, спасеніе; bateau sauveteur.
Sauver, избавлять, сохранять; -veur, спаситель.
Savant, учёный, свѣдущій; -voir.
Savate, старый башмакъ, туфля.
Savetier, чеботарь, худой ремесленникъ.
Saveur, вкусъ, соль, -voureux.
Savourer, прикушивать, вкушать.
Saxifrage, камнеломная трава.
Scabreux, опасный, трудный, неудобный.
Scandale, досада, огорченіе, поношеніе.
Sceau, печать, слѣпокъ, отпечатокъ; -sceller.
Scélérat, злодѣй, нечестивецъ; -tesse.
Sceptre, скипетръ, первенство.
Schismatique, раскольникъ.
Scie, пила; sciant, скучный; scier.
Science, знаніе, наука; sciemment.
Scinder, раздѣлять на части.
Scintillant, сверкающій; -ller, блистать.
Scission, различеніе, раздѣленіе.
Scribe, книжникъ, писарь.
Scrofules, золотуха; -leux, se.
Scrupule, безпокойство совѣсти, точность, строгость, сомнѣніе 24 грана; -leux.
Scruter, испытывать; -tateur.
Scrutin, выборъ билетами, балатировка.
Sculpter, ваять; teur, -тель; -ture, s. f.
Séance, засѣданіе, собраніе, съѣздъ.
Séant, приличный; sur son-, сидящій.
Seau, ведро; à -x, какъ ведромъ льётъ.
Sébile, деревянная чаша, кадочка.
Sec, sèche, худой, худощавый; -cher, сушить, сохнуть; -cheresse, -хота, суровость.
Second, втор. этажъ, секундантъ, помощникъ.
Secondaire, второстепенный, посторонній.
Seconder, помогать, поспѣшествовать.
Secouer, трясти, стряхивать; -cousse.
Secourir, помогать, пособлять; -cours.
Secret, тайный, сокровенный.

Sectaire, раскольникъ- (schismatique).
Secte, секта, ересь, расколъ.
Section, отдѣленіе, часть, сѣченіе.
Sécurité, безпечность, безопасность.
Sédentaire, сидячій, домосѣдный.
Sédiment, осадокъ, подонки.
Sédition, бунтъ, мятежъ; -tieux.
Séduire, прельщать, плѣнять; -ducteur.
Séduisant, плѣняющій, прелестный.
Séide, пособникъ въ преступленій.
Seigle, рожь; pain de, ржаной хлѣбъ.
Seigneur, государь, Господь, Богъ.
Sein, грудь, средина, сердце.
Seing, подпись; blanc-, бланкетъ.
Séjour, пребываніе, обиталище; -ner.
Sel, соль, острота.
Selle, лавочка, сѣдло; -llier, -дельникъ.
Seller, сѣдлать.
Selon, по, смотря, по мѣрѣ.
Semaine, недѣля; -sainte, святая.
Semblable, подобный, похожій.
Semblant, s. m., видъ, притворство.
Sembler, казаться; il-, кажется.
Semelle, подошва, подмётка.
Semence, сѣмя; -mailles, сѣяніе.
Sémillant, рѣзвый, живой.
Semonce, зовъ, выговоръ.
Semoule, манная крупа.
Sens, чувство, умъ, разумъ, мысль, сторона.
Sensation, чувствованіе, впечатлѣніе.
Sensibilité, чувствительность, нѣжность.
Sensitive, недотрога, нетронь-меня.
Sensualiste, чувственный человѣкъ.
Sentence, притча, приговоръ, судъ.
Senteur, духъ, запахъ, благовоніе.
Sentier, тропинка, дорожка, стезя.
Sentiment, чувство, мнѣніе.
Sentine, льяло, сборище, гнѣздо.
Sentinelle, часовой, часы.
Sentir, чувствовать, нюхать, пахнуть.
Seoir, сидѣть; il sied, прилично.
Séparer, отдѣлять; -ration.
Septentrion, сѣверъ, полночь.
Sépulcral, гробный, мертвецкій, глухой, (о голосѣ); -cre, гробъ; -ture, погребеніе.
Séquestrer, секвестровать, удалять.
Sequin, цехинъ; 3 roubles (d'or).
Serein, ясный, свѣтлый, спокойный.
Serf, крѣпостной человѣкъ; -vage.
Série, рядъ, послѣдствіе.
Sérieux, важный, истинный.
Serin, чижикъ; -nette, птичьи органы.
Serment, присяга, клятва.
Sermon, проповѣдь, журьба, -nner.
Serpe, кривой ножъ, рѣзецъ.
Serpent, змѣя; à lunettes, очковая-; à sonnettes, гремучая.
Serpenter, извиваться, изгибаться.
Serpette, садовый, виноградный ножъ.
Serpolet, богородская трава, щедрецъ.
Serre, оранжерея, коготь.
Serré, сжатый, стѣснённый, плотный.
Serre-tête, головная повязка.
Serrement, давленіе; de main, рукожатіе; de cœur, стѣсненіе сердца, грусть.
Serrer, жать, давить, стягивать, запирать.
Serrure, замокъ; -rier, слесарь.
Servante, служанка; -viette, салфетка.
Service, служба, польза, подача, заслуга.
Servile, рабскій, раболѣпный; -lité, подлость.
Servir, служить; -tude, рабство.
Session, засѣданіе.
Seuil, порогъ (у двери), прагъ.
Seul, одинъ; -lement, только.
Sève, сокъ, сила, острота.
Sévère, строгій, грозный, суровый.
Sévir, строго наказывать; -vices.
Sévrer, отнимать отъ груди; -vrage.
Si, если, когда, какъ; -que-, а ежели.
Sicaire, наёмный, тайный убійца.
Siècle, столѣтіе, вѣкъ, свѣтъ.
Siége, стулъ, сѣдалище, мѣсто.
Sieste, полуденный отдыхъ, сонъ.
Siffler, свистать, шумѣть, шипѣть.
Signal, знакъ; -ler.
Signature, подпись.
Signet, закладка, (въ книгѣ).
Signifier, значить, извѣщать.
Silence, молчаніе, безмолвіе; cieux.
Sillage, струя за кормою.
Sillon, борозда. морщина.
Similitude, подобіе.
Simple, простой, чистосердечный; -cité.
Simplifier, упрощивать; -cation, -щеніе.
Simulacre, кумиръ, идолъ, призракъ, тѣнь.
Simuler, вымышлять, притворяться.
Simultané, одновременный.
Sincère, искренный, чистосердечный.
Sinécure, должность безъ дѣла.
Singe, обезьяна, передразниватель.
Singularité. f, особенность, странность.
Sinistre, злополучный, несчастный.
Sinon, иначе же, безъ того, ежели не.
Sinueux, излучистый; -osité, извилина.
Siphon, ливеръ, смерчъ.
Site, мѣстоположеніе, ландшафтъ.
Sitôt, скоро; -que, какъ скоро.
Situation, положеніе, состояніе, мѣсто.
Situé, лежащій; -tuer, поставлять.
Sobre, трезвый, скромный, воздержный.
Sociabilité, общежительность; -ble.
Société, общество; -taire, -cial, -e.
Socle, цоколь, подставка.
Soi-disant, такъ называемый, мнимый.
Soie, шёлкъ, щетина; -erie, -ткани.
Soif, жажда, жадность къ чему.
Soigner, смотрѣть, имѣть попеченіе.
Soir, вечеръ, старосдь; -rée, f.
Soit, пусть, быть такъ, либо...либо.
Sol, почва, земля.
Solde, f., жалованье, m., остатокъ; -der.
Soleil, солнце, подсолнечникъ; solaire.

Solennel, торжественный, великолѣпный.
Solide, плотный, твердый, основательный.
Solitaire, уединенный; -tude, -неніе.
Solive, бревно; -veau, переводинка.
Solliciter, побуждать, требовать; -tation.
Sollicitude, попеченіе, забота, суета.
Soluble, разрѣшимый; -lution, рѣшеніе.
Sombre, мрачный, тёмный, задумчивый.
Sombrer, опрокидыватъся, утопать.
Sommaire, краткій, сокращеніе.
Sommation, требованіе, объявленіе; -mer.
Somme, f., сумма; en-, наконецъ.
Somme, m., сонъ; -mmeil, -ller, дремать, спать.
Sommelier, ключникъ; -llerie.
Sommet, верхъ, вершина, тѣмя; -mité.
Somptueux, пышный, роскошный; -osité.
Son, отруби, звукъ, звонъ; -nner, звонить.
Sondage, измѣреніе глубины; -de, грузило.
Songe, сновидѣніе, мечта; -ger, думать.
Sonnette, колокольчикъ; -neur, звонарь.
Sorbier, рябина.
Sorcier, чародей; ensorceler, обворожать.
Sordide, скупой.
Sort, рокъ, судьба, жребій, порча; -tilége.
Sorte, родъ, образъ; de la-, такъ.
Sortie, выходъ, выпускъ, напускъ; -tir.
Sot, глупый, смущенный; -ttise.
Souche, пень съ кореньями, колѣно.
Souci, забота; se-, cier-, -титься.
Soucoupe, блюдечко, поднось.
Soudain, внезапный; -nement, вдругъ.
Souder, паять; -dure.
Souffle, духъ, дыханіе; -ffler, дуть.
Souffrance, страданіе; -ffrir.
Soufre, сѣра.
Souhait, желаніе, поздравленіе; souhaiter la bonne fête, la bonne année, поздравлять.
Souiller, замарывать; -llure, пятно.
Soûl, soûle, сытый, пьяный; -ler.
Soulèvement, приподниманіе, возстаніе.
Soumettre, покорять; -mission.
Soupape, захлопка, клапанъ.
Soupçon, подозрѣніе, догадка; -nner.
Soupirail, отдушина.
Soupirer, вздыхать; -pir, вздохъ.
Souple, гибкій, сговорчивый; -plesse.
Source, источникъ, причина, верховье.
Sourcil, бровь; -ller, насупливать брови.
Sourcilleux, высокій, крутой, печальный.
Sourd, глухой, скрытный; -surdité.
Sourire, усмѣхаться, -шка, улыбка, (-ris).
Souris, мышь; -cière, мышеловка.
Sournois, понурый, скрытный, угрюмый.
Sous, подъ, во время; -pied, штрипка.
Souscrire, подписывать; -cripter, -пись.
Soustraire, похищать, отнимать, вычитать.
Soutenir, поддерживать, утверждать.
Souterrain, подземный (ходъ), потаенный.
Soutien, подпора, защита.
Souvenir, воспоминаніе, память; se-, помнить.
Souverain, вышвій, верховный, государь.
Souveraineté, верховная власть, владѣніе.
Spacieux, просторный, обширный.
Spécial, особливый, особенный; -lité.
Spectacle, зрѣлище; -ctateur, -trice.
Spectre, призракъ, страшилище.
Sphère, шаръ, кругъ.
Spiral, -ale, винтовой.
Spirituel, безтѣлесный, духовный, остроумный.
Splendeur, сіяніе; -dide, великолѣпный.
Spoliateur, trice, хищникъ, грабитель.
Spontané, добровольный, самопроизвольный.
Squelette, m., оставъ, костякъ.
Stabilité, стойкость, постоянство; -blé.
Stagnant, застойный, стоячій.
Station, станіе, остановка, станція.
Stationnaire, стоячій, неподвижный.
Stature, f. станъ, ростъ.
Statut, уставъ, установленіе, статутъ.
Stérile, безплодный, неплодоносный; -lité.
Stimulant, возбужденіе; -ler, подстрекать.
Stipendié, наемникъ; -dier, нанимать.
Stipulation, условіе, договоръ; -puler.
Stratagème, военная хитрость.
Strict, строгій, точный.
Strident, скрипучій, шипящій.
Structure, строеніе, устройство, составъ.
Studieux, любознательный, прилежный.
Stupéfait, изумленный, остолбенѣлый; -faction.
Stupeur, оцѣпенѣніе, онѣмѣніе, изумленіе.
Stupide, глупый, тупой, безтолковый.
Style, писало, слогъ, поведеніе.
Suaire, саванъ; saint- плащаница.
Suave, сладостный, пріятный; -vité.
Subalterne, подчиненный, нижній.
Subdiviser, подраздѣлять.
Subir, претерпѣвать, выдерживать.
Subit, нечаянный, внезапный, -tement.
Subjuguer, покорять, одолѣвать.
Sublime, высокій, величественный.
Submerger, наводнять, затоплять.
Subordination, подчиненность, зависимость.
Subornation. подущеніе, подкупъ.
Subside, подать, налогъ, вспоможеніе.
Subsistance, содержаніе, пропитаніе, припасы; -ter, существовать, быть, жить.
Substance, существо, вещество, сила; -tiel, питательный, сочный.
Substituer, подмѣнять, подлагать.
Subterfuge, увёртка, вывертка, отговорка.
Subtil, тонкій, острый, хитрый; -lité.
Subvenir, (à), помогать, пособлять кому.
Suc, сокъ, сущность, лучшее.
Succéder, à, слѣдовать, наслѣдовать.
Succès, успѣхъ, удача.
Successeur, преемникъ, наслѣдникъ.
Successif, слѣдующій; -ssion, наслѣдіе.
Succinct, краткій, сокращенный.
Succomber, à, подпадать, не сносить, умирать.
Succulent, сочный, питательный.
Sucer, сосать.
Sucre, сахаръ; -crerie, заводъ; -crier, -ница.

Sud, югъ, полдень, южный.
Suer, потѣть, сырѣть, много трудиться; -eur.
Suffire, быть довольнымъ.
Suffisance, довольство, самодовольство.
Suffoquer, удушать, задыхаться.
Suffrage, голосъ, одобреніе, похвала, чванство.
Suggérer, внушать, вперять, наущать.
Suicide, самоубійство; -бійца.
Suie, сажа; suif, сало, жиръ.
Suisse ou portier, швейцаръ.
Suite, слѣдующее, поѣздъ, рядъ; tout de-, тотчасъ; de-, сряду; à la- de, послѣ.
Suivant, слѣдующій, по, по мѣрѣ.
Suivre, слѣдовать, провожать, наблюдать.
Sujet, à, подчиненный, преданный, подданный, причина, предметъ, человѣкъ; mauvais-, негодяй.
Superbe, гордый, великолѣпный.
Supercherie, обманъ, плутовство.
Superficie, поверхность; -ciel.
Superflu, лишній, безполезный.
Supérieur, верхній, высшій, начальникъ; -rement, превосходно; -rité, преимущество.
Superposer, накладывать; -position.
Superstitieux, суевѣрный; -tition.
Supplanter, выживать, выжить кого.
Suppléant, помощникъ.
Suppléer, дополнивать, заступать чьё мѣсто.
Supplément, дополненіе, прибавленіе.
Supplication, моленіе, прошеніе; -pliant, plier, покорно просить.
Supplice, казнь, наказаніе, мученіе.
Supplique, f., прошеніе, просьба.
Support, подпорка, помощь; -table, сносный; -ter, поддерживать, терпѣть.
Supposer, полагать, подмѣнивать.
Suppôt, членъ, помощникъ.
Suppression, отмѣна, упраздненіе; -primer.
Suprématie, первенство, верховная власть.
Suprême, верховный, послѣдній; l'Être-, (Dieu).
Sûr, вѣрный, безопасный; -reté, залогъ.
Surabondant, преизобильный; -dance.
Suranné, просроченный, старинный.
Surcharger, слишкомъ обременять.
Surcroît, прибавка, пріумноженіе.
Sureau, бузина, самбукъ.
Surface, поверхность, наружность.
Surgir, показываться, являться.
Surhumain, сверхчеловѣческій, неземной.
Surintendant, главный надзиратель.
Surlendemain, послѣ завтрашній день.
Surmonter, преодолѣвать, превосходить.
Surnager, всплывать, оставаться.
Surnaturel, сверхъестественный.
Surnom, прозваніе; -nommer.
Surpasser, превышать, превосходить.
Surplis, стихарь; surplus, остатокъ.
Surprenant, удивительный; prendre-, захватывать, обманывать, удивлять.
Surprise, нечаянность, хитрость, изумленіе.
Sursaut, внезапно пробудиться.
Surtout, особенно, сюртукъ.
Surveillance, надзираніе; llant, -ller.
Survenir, нечаянно приходить, случаться.
Survivre, à, переживать.
Sus, (en), сверхъ того, къ тому, при томъ.
Susceptibilité, щекотливость; -tible, (capable).
Susciter, возбуждать, навлекать.
Suspect, подозрительный, -зрѣваемый; -cter.
Suspendre, вѣшать, откладывать.
Suspens, (en), въ недоумѣніи.
Suzerain, верховный владѣлецъ.
Svelte, лёгкій, тонкій, высокій.
Sympathie, сочувствіе, сострастіе; -thique.
Symptôme, примѣта болѣзни, знакъ.
Synchronisme, одновременность.
Syncope, обмираніе, обморокъ.
Synonyme, однозначащій.
Syphon, voyez siphon, ливеръ; (trombe).

T.

Tabernacle, сѣнь, скинія.
Table, столъ, пиръ, доска, таблица.
Tableau, картина, образъ, описаніе, списокъ.
Tablette, полка, доска.
Tablier, передникъ, передняя кожа у коляски.
Tache, пятно, срамъ, безчестіе.
Tâche, задача, заданная работа.
Tâcher, de, стараться.
Tacheter, пятнать, пестрить.
Tacite, безмолвный; -turne, молчаливый.
Tact, осязаніе, смѣтливость, догадка.
Tactique, тактика, способъ, мѣра.
Taille, остреё, подрѣзываніе, тёска, очинъ, граненіе, ростъ, рубка; -ller, рубить, сѣчь, тесать, очинивать.
Tailleur, портной; (de pierres), каменотёсъ.
Taillis, (bois), лѣсокъ, паростникъ.
Taire, умалчивать; se-, молчать.
Talent, дарованіе, способность, талантъ.
Talion, отплата, возмездіе.
Taloche, тумакъ, тузъ, ударъ по головѣ.
Talon, пята, каблукъ, наконечникъ.
Talonner, гнаться по пятамъ, докучать.
Talus, скатъ, откосъ, отлогость.
Tamis, сито, цѣдило, рѣшето; -ser.
Tampon, затычка, втулка; -nner.
Tandis que, между тѣмъ, пока.
Tangage, килевая качка.
Tanière, берлога, логовище.
Tanner, дубить; -nnerie, -nneur, кожевникъ.
Tant, столько, такъ много.
Tantôt, скоро, недавно, то...то.
Taon, слѣпень; (prononcer ton).
Tapage, сумятица, брань; -ger, -geur.

Taper, ударять, трепать; tape.
Tapinois, (en), тайкомъ, изподтишка.
Tapir, (se), прижиматься, закрадываться.
Tapis, ковёръ, полянка, мурава; -sser.
Tapissier, обойщикъ.
Taquin, задирчивый; -ner, задирать.
Tard, поздно; -der, поздать, медлить; il me tarde de, мнѣ хочется, нетерпится.
Tarir, изсушать, истощать, переставать.
Tarte, сладкій пирогъ, тортъ, (tourte).
Tas, громада, куча, стогъ сѣна, толпа.
Tâter, щупать, осязать, извѣдывать.
Tâtonnement, ощупываніе, осязаніе.
Tâtonner, ощупывать, робко поступать.
Tâtons, (à), ощупью, слѣпо, во тмѣ.
Taudis, канура, лачуга.
Taupe, кротъ, проныра; -pinière.
Taux, такса, процентъ.
Taverne, питейный домъ, трактиръ.
Taxe, такса, цѣна, налогъ; -xer.
Teindre, красить, окрашивать.
Teinte, цвѣтъ, колоритъ, оттѣнокъ.
Teinture, крашеніе, поверхностное познаніе.
Tel, подобный, такой; -llement, такъ,
Téméraire, дерзкій, смѣлый, безразсудный.
Témoigner, свидѣтельствовать; -moin; -gnage.
Tempe, високъ.
Tempérament, тѣлосложеніе, нравъ, средство.
Tempérance, воздержаніе, трезвость; -rant.
Tempéré, умѣренный, тихій.
Tempête, буря, штормъ; (tourmente).
Temple, храмъ, церковь, кирка.
Temporel, -raire, временной, мірской.
Temporiser, медлить; (transitoire).
Tenace, вязкій, тугой, упорный; -cité.
Tenaille, клещи, щипцы.
Tendance, клоненіе, стремленіе.
Tendre, мягкій, чувствительный, нѣжный; -ment, -dresse, любовь, etc.
Tendre, натягиватъ, разбивать, простирать.
Ténèbres, потёмки, темнота, мракъ; -breux.
Tenir, держать, имѣть, хранить.
Tension, натуга, напряженіе, (ума).
Tentation, хотѣніе, искушеніе; -tative, попыта.
Tenue, засѣданіе, веденіе, осанка, приличіе.
Tergiverser, вилять, вывёртываться; -sation.
Terme, конецъ, срокъ, время, рѣченіе, пограничный столбъ, слово.
Terne, тусклый; -nir, помрачать.
Terrain, (terrein), мѣсто, почва.
Terrasser, насыпать, сваливать на (землю).
Terreur, ужасъ, страхъ; -rrible.
Terrier, нора, логовище, такса.
Territoire, владѣніе, земля, область.
Terroir, почва, земля.
Tertre, холмикъ, курганъ.
Tesson, (de verre), черепокъ.
Testament, завѣщаніе, завѣтъ; -tateur.
Têtu, упрямый, упорный.
Tête-à-tête, m., разговоръ на единѣ (вдвоёмъ).
Texte, textuel, словесный, буквальный.

Thermal, thermes (les), теплицы, бани.
Thésauriser, собирать, копить деньги.
Thuriféraire, кадилоносецъ, льститель.
Thym, тимьянъ.
Tiare, тіара, папская корона.
Tiède, тепловатый, нерадивый; tiédeur.
Tige, стволъ, стебель, колѣно, штамбъ.
Tillac, палуба, кубрикъ.
Tilleul, липа; de-, липовый.
Timbre, штемпель, звукъ, звонкость.
Timide, боязливый, робкій; -dité.
Timon, дышло, управленіе, кормило.
Tintamarre, шумъ, сумятица.
Tintement, звенѣніе, звонъ; -ter.
Tir, стрѣляніе, выстрѣлъ.
Tiraillement, дёрганіе, дергота; -ller.
Tirant, шнурокъ, клюша, ушко, жила.
Tire-botte, хлопецъ; bouchon, пробочникъ.
Tirer, тянуть, тащить, дёргать; se-, отдѣлываться.
Tiroir, выдвижной ящикъ.
Tison, головня, злой человѣкъ.
Tissage, тканіе; tisser, tisserand.
Titre, заглавіе, титло, право, проба.
Tocsin, набатъ, набатный колоколъ.
Toile, полотно, занавѣсь, шатёръ, картина.
Toison, волна, руно, шерсть.
Toit, кровъ, домъ; -toiture, крыша.
Tolérance, терпимость, вѣротерпимость.
Tolérable, стерпимый, сносный.
Tombe, надгробный камень; могила.
Tombeau, гробница, гробъ, смерть.
Tomber, падать; -bée de la nuit, при наступленіи ночи.
Tombereau, возъ, телѣга.
Ton, тонъ, звукъ, голосъ, поступокъ.
Tondre, стричь; -dage, tonte, tondeur.
Tonnage, количество тоннъ; tonne, бочка.
Tonnelle, бесѣдка, сѣтка; (berceau).
Tonner, гремѣть; -nerre, громъ, молнія.
Torche, факелъ, свѣточъ.
Torchon, тряпка, стиралка.
Tordre, сучить, вить, стращивать; -sion.
Torpeur, оцепенѣніе, онѣмѣніе.
Torpille, электрическій, скатъ.
Torrent, ручей, потокъ, стремленіе; -tiel.
Torride, (zône), жаркій поясъ.
Tort, неправость, вина, вредъ; à-, несправедливо.
Torticolis, кривая шея.
Tortiller, свёртывать, скручивать.
Tortue, f., черепаха; à pas de-, медленно.
Tortueux, извилистый, кривой.
Torture, f., мука, мученіе; -rer, пытать.
Tôt, скоро, рано.
Total, весь, цѣлый, итогъ; au-, вообще.
Touchant, трогательный; touche, клавиша, ладъ, указка, кисть, слогъ, ударъ; -cher, трогать, гнать, пробовать.
Touffe, f., пукъ, косма, кустарникъ.
Touffu, вѣтвистый, густой, пушистый.
Toupet, пучокъ, тупей, холка.
Toupie, кубарь, волчокъ.
Tour, f., башня, ладья, m., кругъ, шутка.

Tourbe, f., торфъ, толпа людей.
Tourbillon, вихрь, водоворотъ; -ner, кру-
Tourment, мука, мученіе, грусть. [житься.
Tournant, поворотъ, водоворотъ, крутень.
Tournebroche, m., вертелъ, -льщикъ.
Tournée, объѣздъ, поѣздка; -neur, токарь;
-ner, вертѣть, выворачивать, обходить, об-
Tournesol, подсолнечникъ. [ращать.
Tournoi, m., турниръ; -noiement, вертѣніе.
Tournure, оборотъ, выправка, осанка.
Tourterelle, горлица.
Tousser, кашлять; -sseur, toux, кашель.
Toute-puissance, всемогущество.
Toutefois, однако, несмотря на то.
Traban, тѣлохранитель, трабантъ.
Tracas, шумъ, безпокойство; -serie.
Trace, стезя, слѣдъ, колесовина.
Tracer, чертить, рисовать, намѣчать.
Trachée-artère, дыхательное горло.
Traction, влеченіе, таскавіе.
Tradition, передача, преданіе; -nnel, -le.
Trafiquer, торговать, промышлять; -quant.
Trahir, предавать, измѣнять; -hison.
Train, ходъ, ступь; шумъ, образъ; mener grand-, жить роскошно; être en-, быть на ходу.
Traîne, тащеніе, шлейфъ; -neau, сани; -née, дорожка, приводъ; -ner, тащить; -neur, те-
Traire, доить. [нетчикъ, отсталой.
Trait, стрѣла, дротикъ, поступокъ, черта; à grands-, живо; comme un-, очень скоро.
Traitable, сговорчивый, снисходительный.
Traite, переѣздъ, торгъ, доеніе; traité, условіе, договоръ; -tement, пріёмъ, поступокъ, угощеніе, жалованье; -ter, разсуждать, толковать, лечить.
Trajet, переправа, переѣздъ, разстояніе.
Trame, утокъ, нить, заговоръ; -mer, ткать.
Tranchant, остреё, лезвее; -cher, рѣзать, рѣшать.
Tranche, ломтикъ, обрѣзъ, край; -cher, рѣзать.
Tranchée, ровъ, копань, подступъ.
Tranquille, тихій, спокойный; -lliser.
Transcrire, переписать; cription.
Transférer, переносить, отложить.
Transformer, преобразовывать; -mation.
Transfuge, перебѣжчикъ, отступникъ.
Transgresseur, нарушитель закона.
Transi, озяблый, робкій.
Transiger, поступать противъ обязанности.
Transition, перехожденіе, переходъ.
Translation, перенесеніе, переводъ.
Transmettre, отдавать, сдавать, передавать.
Transparence, прозрачность: -rent.
Transpiration, испареніе; -rer.
Transport, переносъ, перевозъ, повозъ.
Transversal, поперечный, косой.
Trappe, западня, опускная дверь.
Trapu, коренастый; (nabot).
Traquer, обходить, обступать.
Travail, работа, трудъ; travaux forcés, каторжная работа; -vails, станокъ.
Travers, ширина, кривизна, чудный нравъ, вздорность; à, au-, чрезъ; de-, криво; en-, накось; à -choux, безмышленно; -verse, переводина; chemin de-, поперечная дорога, помѣха, несчастіе; -sée, переѣздъ; -ser, переходить, пересѣкать, мѣшать; -sin, изголо-
Travestir, переодѣвать. пародировать. [вье.
Trébucher, спотыкаться, падать.
Trèfle, m., трилистникъ, дятлина.
Treillage, рѣшетина; treillis, рѣшётка.
Treille, виноградныя лозы по шпалерамъ.
Trembler, трепетать; -blement.
Trempe, f., закалка стали, сложеніе, нравъ.
Tremper, окунывать, обмакивать.
Trépas, кончина, смерть; -sser.
Trépied, таганъ, треножникъ.
Trépigner, топать, стучать ногами.
Trésor, сокровище, казначейство, p., богатства.
Tresaillir, содрогаться, дрожать.
Tresse, f., плетешокъ, коса.
Tréteau, козлы, балаганъ.
Treuil, воротъ, валъ, (cabestan).
Trêve, f., перемиріе, ослаба.
Triage, выбираніе, выборъ.
Tribord, правая сторона судна.
Tribu, f., напасть, племя, колѣно.
Tribunal, судилище, судъ, палата.
Tribut, дань, подать. налогъ.
Tricher, обманывать, плутовать; -cherie.
Tricoter, вязать чулки, плесть; -tage.
Trident, трезубецъ, острога.
Trier, сортировать, выбрать.
Trimbaler, таскать вездѣ за собою.
Trimestre, m., тримѣсячіе.
Tringle, f., желѣзный прутъ, рейка.
Trinité, троица.
Triomphal, торжественный; -phe, -pher.
Tripler, va, утроивать.
Triste, печальный, грустный, тёмный.
Trivial, весьма обыкновенный, простой.
Trognon, сердцевина, кочерыга.
Trombe (marine ou siphon), смерчь, тифонъ, terrestre, вихрь, ураганъ.
Trompe, охотничій рожокъ, труба, хоботъ.
Tromper, обманывать, проводить время.
Trompette, f., труба, m., трубачъ.
Tronc, стволъ, колѣно.
Tronçon, отломокъ, отрубокъ.
Trône, m., престолъ; -ner, царствовать.
Tronquer, исковеркивать, отрубать; искажать.
Trop, слишкомъ много, par-, чрезмѣрно.
Troquer, мѣнять, промѣнивать.
Trot, рысь, грунь; trotter (dans la tête, без-
Trou, дира, отверстіе, лачуга. [покоить.
Trouble, мутный, смута, ссора, безпокойство.
Troupe, толпа, куча, стая, войска.
Troupeau, стадо, куча.
Troussé, (bien), складный, красивый.
Trousseau, связка, приданое.
Trousser, подбирать, поднимать.
Trouvaille, находка; -ver, находить.

Truelle, лопатка.
Truite, f., форель.
Trumeau, простѣночное зеркало.
Tube, m., труба.
Tubercule, m., клубень.
Tuer, убивать, колоть, бить.
Tuerie, сѣча, рѣзня, бойня.
Tuile, f., черепица; -lerie.
Tumeur, опухоль, пухлина.
Tumulte, сумятица, шумъ, волненіе.
Turban, m., чалма.
Turbulence, буйство, наглость; -lent, e.
Turpitude, срамота, безчестность.
Turquoise, бирюза.
Tutélaire, охранительный; -telle, опека.
Tutoyer, говорить ты кому.
Tuyau, труба, стволъ, соломинка.
Tympan, барабанная перепонка.
Type, m., первообразъ, изображеніе.

U.

Ulcérer, производить язвину, огорчать.
Ultérieur, по ту сторону лежащій, будущій, дальній.
Un, un à -, по одному; c'est tout -, это всё равно.
Unanime, единодушный, единогласный.
Uni, согласный, ровный, гладкій, простой.
Uniforme, одинаковый, единообразный.
Union, соединеніе, союзъ, согласіе.
Unique, единый, безподобный.
Unir, соединять, связывать, выгладить.
Unisson (à l'-), въ одинъ голосъ, единогласно.
Unité, единица, единство.
Univers, вселенная, весь міръ.
Universel, всеобщій, всеобъемлющій.
Urbanité, вѣжливость, учтивость.
Urgence, крайность, крайная нужда; -gent.
Urne, f., урна, пепельникъ, ваза.
Usage, обычай, употребленіе, польза, навыкъ.
Usé, изношенный, издержанный, притуплённый; -ser de, употреблять что; en - avec, поступать съ кѣмъ; издерживать, портить.
Usine, f., заводъ (водяной, паровой).
Ustensile, m., домашняя утварь, сбруя.
Usuel, обыкновенный; -llement.
Usufruit, пользованіе; -fruitier.
Usure, лихва, порча; avec -, вдвое; -rier.
Usurpateur, похититель престола, самозванецъ; -per, насильно владѣть; -pation.
Utile, полезный; -lité, выгода, прибыль.

V.

Vacance, ваканція, праздное мѣсто; -cation, ремесло, засѣданіе, награжденіе за труды.
Vacarme, m., шумъ, суматоха, брань.
Vache, vacher, пастухъ коровъ; -vaccin.
Vacillation, качка, колебаніе; -llant.
Vagabond, праздношатающійся, бродяга.
Vagissement, крикъ (новорожденныхъ).
Vague, f., волна, безпредѣльный, пустой.
Vaillance, храбрость; -llant. valeureux.
Vain, напрасный, тщетный, пустой, суетный.
Vaincre, побѣждать, преодолѣвать; -queur.
Vaisseau, сосудъ, корабль, строеніе.
Vaisselle, столовая посуда.
Valable, дѣйствительный въ судѣ, годный.
Valet, слуга; - de pied, лакей, подлецъ.
Valeur, храбрость, цѣна, сумма, сила.
Valise, f., чемоданъ.
Vallée, долина; vallon.
Valoir, стоить, годиться.
Van, вѣяло; -nner, вѣять; -neur, -тель.
Vanité, суета, тщета, хвастовство; -teux.
Vantail, m., половина у двери, створъ.
Vantard, хвастунъ; -ter, превосносить.
Va-nu-pieds, бродяга.
Vapeur, паръ, паровой, пароходъ, хмель.
Variable, перемѣнный; -rier, разнообразить, перемѣнять; -riété, -riation.
Vase, m., сосудъ, ваза; f., илъ, тина; -seux.
Vaste, просторный, обширный.
Vaurien, негодяй, бездѣльникъ.
Vautour, коршунъ.
Vautrer (se), валяться, утопать въ чемъ.
Veau, телёнокъ, телятина.
Vedette, f., будка, башенька (à cheval).
Végétal, прозябаемое, растеніе; -tation.
Végéter, жить въ незнатномъ состояніи.
Véhémence, пылкость, жестокость.
Véhicule, m, повозка, средство, способъ.
Veille, бдѣніе, бодрствованіе, канунъ; les -, безсонныя ночи, ночные труды; -llée, вечернее собраніе; -ller, бдѣть, не спать; - à, стараться, смотрѣть за чѣмъ, сидѣть ночью у кого, смотрѣть, наблюдать.
Veine, жила, вена, слой, прожилки, духъ.
Vélin (peau de), тонкій пергаментъ.
Velléité, слабое хотѣніе, желаніе.
Vélocité, быстрота, скорость; -loce.
Velours, бархатъ; -louté.
Velu, косматый, волосатый.
Venaison, дичина.

Vénal, продажный, подкупной; -lité.
Vendange, уборка винограда; -ger, -geur.
Vendre, продавать, измѣнять; -deur.
Vénéneux, ядовитый (des plantes).
Vénérable, почтенный; -tion, благоговеніе.
Vénéré, чтимый; -rer, почитать, уважать.
Veneur, охотникъ, егермейстеръ.
Vengeance, мщеніе, месть; -ger.
Vénimeux, ядовитый (des animaux).
Venin, ядъ, отрава, злоба, ненависть.
Venir, приходить, пріѣзжать; -de, теперь, [только.
Vent, вѣтеръ, воздухъ, дыханіе, запахъ.
Ventail, ouverture inf. du casque, отверстіе.
Ventre, животъ; - à terre, во всю прыть; à plat -, ничкомъ; -cule, полость, желудокъ.
Venue, прибытіе, ростъ.
Vêpres, вечерня (Siciliennes 1282).
Ver, червякъ; -solitaire, цѣпень.
Véracité, правдивость, достовѣрность.
Verbal, словесный, изустный.
Verbiage, пустословіе.
Verdâtre, зеленоватый; verdir, -deur, крѣпость.
Verdoyant, зеленѣющійся; -dure, зелень.
Verge, f., прутъ, хлыстъ, рута.
Verger, плодовой садъ.
Verglas, гололедица, gологъ.
Vergogne, стыдъ, срамъ.
Vergue, f., рей, райна.
Vérification, свѣрка; -fier, повѣрять.
Véritable, настоящій, истинный, добрый.
Vérité, истина, правда.
Vermeil, румянный, позолоченное серебро.
Vermillon, киноварь, алая краска.
Vermine, черви, гады, сволочь.
Vermoulu, червоточный.
Vernir, лакировать; vernis, лакъ.
Vérole, petite -, оспа.
Verre, m., стекло, стаканъ, рюмка.
Verrou, запоръ, задвижка.
Verrue, бородавка.
Vers, стихъ; prép., къ, на, около.
Versant, склонъ, косогоръ.
Versatile, перемѣнчивый, превратный.
Verse, il pleut à -, дождь льётъ ливмя.
Verser, лить, наливать, насыпать.
Version, переводъ, разсказъ, сужденіе.
Vert, зелёный, сырой, незрѣлый, терпкій.
Vert-de-gris, мѣдная ржавчина.
Vertige, m., головокруженіе, помѣшательство.
Vertu, добродѣтель; en - de, по силѣ.
Verve, жаръ, восторгъ, прихоть, дурь.
Vesce, f., выкъ, журавлиный горохъ.
Vésicatoire, нарывной пластырь.
Vessie, мочевой пузырь.
Veste, f., куртка, камзолъ, жилетъ.
Vestibule, сѣни, передняя.
Vestige, m., слѣдъ, признакъ, остатокъ.
Vêtement, одѣяніе, одежда, платье.
Vétérinaire, коновалъ, ветеринаръ.
Vétille, бездѣлица, бездѣлка.
Vêtir, одѣвать, снабжать, надѣвать.

Veto, отказъ.
Veuf, вдовій, вдовецъ, вдова.
Vexer, притѣснять, мучить.
Viager (rente), пожизненный доходъ, пенсія.
Vibrer, дрожать, трястись; -bration.
Vicaire, намѣстникъ, викарій.
Vice, m., недостатокъ, порокъ; -cier, портить.
Vicissitude, перемѣна, непостоянство.
Victime, жертва.
Victoire, побѣда; -torieux, -бѣдоносный.
Vide, порожній, пустой, праздный.
Vie, жизнь, хлѣбъ, живость, сила.
Vieillard, старикъ; -llesse, старость.
Vieillot, староватый, пожилой.
Vielle, рылѣ.
Vierge, дѣва, дѣвица; virginité, дѣвство.
Vieux, старый, ветхій.
Vif, живой, быстрый, сильный.
Vigie, прилежное смотрѣніе вперёдъ, часовой.
Vigilance, бдительность, неусыпность.
Vigne, виноградъ; -gneron, -градарь.
Vigoureux, сильный, крѣпкій, бодрый.
Vil, подлый, низкій; -lenie, дрянь, мерзость.
Vilain, гадкій, мерзкій, скверный, мужикъ.
Village, село, деревня; -geois.
Ville, городъ.
Vin, вино; vinaigre, уксусъ.
Vindicatif, мстительный; -dicte.
Violence, жестокость, наглость, насиліе.
Violer, нарушать, преступать.
Violette, фіалка; -let.
Violon, скрыпка; -loniste.
Vipère, ехидна.
Virer, вертѣть.
Viril, мужескій, мужественный.
Virulence, ядовитость, язвительность.
Vis, f., винтъ, шурупъ; -ser, винтить.
Visage, лицё, видъ, особа.
Vis-à-vis, напротивъ; viscosité, вязкость.
Visée, прицѣливаніе, намѣреніе; -ser à, прицѣливаться, мѣтить во, искать.
Visible, видимый; -sière, забрало, личникъ; -sion, видѣніе, явленіе, мечта, бредни; -site, посѣщеніе, гость, осмотръ; -ter.
Vital, жизненный; -talité, -ность.
Vite, скорый, живой, скоро.
Vitrage, всѣ стёкла оконничныя въ строеніи; -trail, церковная оконница; -tre, оконница; -trier, стекольщикъ; -trine, ящикъ подъ стекломъ.
Vitriol, купоросъ.
Vivacité, живость, жаръ, яркость.
Vivier, садокъ (для рыбы), сажалка.
Vivifier, оживлять.
Vivipare, живородящій.
Vivoter, бѣдно жить, маячить.
Vocal, голосовой, изустный.
Vocation, званіе, призывъ.
Vociférer, кричать, ревѣть; -fération.
Vœu, обѣтъ, мольба, желаніе.
Vogue, гребля, честь, слава, мода.
Voguer, двигаться, плыть, грести.

74

Voici, вотъ, здѣсь.
Voie, дорога, путь, слѣдъ.
Voilà, вотъ, тамъ; - que, вдругъ, теперь.
Voile, m., покрывало, вуаль, f., парусъ, судно.
Voir, видѣть, смотрѣть, поднимать.
Voisin, сосѣдній, близкій; -nage.
Voiture, повозка, карета; -turer, возить.
Voix, голосъ, гласъ, совѣтъ, мнѣніе; à haute -, громко; à - basse, тихо.
Vol, полётъ, пареніе, воровство; -lage, вѣтряный.
Volaille, живность; une -, пулярка.
Volée, полётъ, стая, толпа, побой; -ler, летѣть, быстро бѣжать; va, красть.
Volet, ставень; -lière, птичникъ.
Volontaire, добровольный, своевольникъ.
Volonté, воля, хотѣніе, причуды.
Volontiers, охотно, легко.
Voltiger, порхать, развѣваться.
Volubilité, каткость, лёгкость.
Volume, величина, огромность, книга.
Volupté, сластолюбіе, увеселеніе; -tueux.
Vomir, блевать, рвать; -ssement.
Vorace, обжорливый; -cité, -ливость.
Voter, подавать голосъ, соглашаться.
Vouer, посвящать, обѣщать.
Vouloir, хотѣть, желать, требовать.
Voûte, сводъ, дуга; -voûté, согбенный.
Voyage, путешествіе, плаваніе.
Voyant, яркій, видящій, зрячій.
Vrai, истинный, правда; -ment.
Vraisemblable, вѣроятный; -blement.
Vrille, буравчикъ, усикъ.
Vue, зрѣніе, взоры, видъ, намѣреніе.
Vulgaire, общенародный, простой, чернь.
Vulnérable, уязвимый.

W. Y. Z.

Wagon et Waggon, вагонъ.
Yacht, яхта; yeuse, каменный дубъ.
Zèle, ревность, усердіе; zélé.
Zéphyr, пріятный вѣтерокъ.
Zéro, нуль, ничто, ничтожный человѣкъ.
Zeste, разгородка, кусочекъ лимонной корки.
Zibeline, соболь.
Zinc, цинкъ, щпіаутеръ.
Zizanie, куколь, несогласіе.
Zoïle, завистливый критикъ.
Zollverein, таможенный союзъ.
Zône, поясъ, зона.